ROMANICA 2

ION TUDOR
GIURGEA

PRONOMS, DETERMINANTS ET ELLIPSE NOMINALE



UNE APPROCHE MINIMALISTE

ROMANICA 2

PRONOMS, DETERMINANTS ET ELLIPSE NOMINALE

UNE APPROCHE MINIMALISTE

ION TUDOR GIURGEA

ROMANICA
2

PRONOMS, DETERMINANTS ET ELLIPSE NOMINALE

UNE APPROCHE MINIMALISTE

editura universității din bucurești

2010

Referenţi ştiinţifici: **Prof. dr. ILEANA BACIU**
Prof. dr. ALEXANDRA CORNILESCU

Colecţie coordonată de:

Conf. dr. Mianda Cioba (Universitatea din Bucureşti)
Conf. dr. Anca Crivăţ (Universitatea din Bucureşti)
Prof. dr. Francisco Chico Rico (Universidad de Alicante)
Prof. dr. María Antonia Martínez Linares (Universidad de Alicante)

© *editura universităţii din bucureşti*®
Şos. Panduri, 90-92, Bucureşti – 050663; Telefon/Fax: 021.410.23.84
E-mail: editura_unibuc@yahoo.com
Internet: www.editura.unibuc.ro

Tehnoredactor: ***Emeline-Daniela Avram***

Descrierea CIP a Bibliotecii Naţionale a României
GIURGEA, ION TUDOR
Pronoms, determinants et ellipse nominale une approche minimaliste / Ion Tudor Giurgea – Bucureşti: Editura Universităţii din Bucureşti, 2010
Bibliogr.
ISBN 978-973-737-868-2

811.133.1'367.626

TABLE DE MATIERES

AVANT PROPOS

Ce livre représente une version remaniée de ma thèse de doctorat *Recherches sur la structure interne des pronoms et des expressions nominales sans nom exprimé*, soutenue à l'Université Paris VII « Denis Diderot » en avril 2008, sous la direction du Prof. Alain Rouveret. Il convient de mentionner les personnes sans lesquelles cet ouvrage n'aurait pas vu le jour, tout d'abord mes professeurs Alain Rouveret et Carmen Dobrovie-Sorin. J'ai eu la grande chance de trouver un directeur de thèse extrêmement ouvert, attentionné et compétent dans la personne de M. Alain Rouveret. J'espère que cet ouvrage reflète non seulement ses conseils de détail, mais aussi son attitude antidogmatique, manifestée dans la prise en considération et l'examen critique de toutes les hypothèses alternatives.

Carmen Dobrovie-Sorin est celle qui m'a convaincu de venir étudier à l'école doctorale de linguistique de Paris 7, où, pendant les années de DEA et doctorat, mon travail a constamment bénéficié de ses fréquentes initiatives et suggestions, de ses critiques et de ses encouragements.

Une autre personne à qui je dois beaucoup de suggestions de lecture et d'analyse est Mme Alexandra Cornilescu, une source intarissable d'idées et de textes à lire sur tout sujet linguistique que l'on peut imaginer.

Je sais gré aussi à Mme. Ileana Comorovski et à M. Giuseppe Longobardi, membres du jury de ma soutenance, pour les suggestion intéressantes qu'ils m'ont faites dans les rapports et pendant la soutenance.

Les changements, parfois importants, que j'ai faits dans cette version par rapport à la thèse soutenue en 2008 doivent beaucoup aux observations de M. Alain Rouveret et de Mme. Alexandra Cornilescu.

ABREVIATIONS UTILISEES DANS LES GLOSES

.A, .Acc	(désinence d')accusatif
.Abl	ablatif
AGR	marque préfixale d'accord
ART	'article génitival' et introduisant les ordinaux, en roumain
AUGM	augment (morphème spécial des déterminants suivis d'un N vide et, en roumain, du démonstratif postnominal)
$CL_{ACC/DAT}$	clitique (accusatif ou datif) (j'ai utilisé cette notation dans le cas du redoublement clitique, pour faciliter la lecture)
.D	datif
DAT	marque préfixale de datif
FEM, F	féminin
FPL	féminin pluriel
FSG	féminin singulier
.G	génitif
GEN	marque préfixale de génitif
IMPER	impératif
MASC, M	masculin
MPL	masculin pluriel
MSG	masculin singulier
.N	nominatif
.NA	désinence commune du nominatif et de l'accusatif
NEUT	neutre
NSG	neutre singulier
OBJ	marque préfixale d'objet
OPT	marque d'optatif
PL, pl	pluriel ('pl' après une majuscule : Gpl « génitif pluriel », etc.)
REFL	pronom réfléchi (j'ai utilisé cette notation lorsque le correspondant français n'est pas réfléchi)
SG, sg	singulier ('sg' après une majuscule : Gsg « génitif singulier », etc.)
SUBJ	marque préfixale de subjonctif

0. Introduction

Le but principal de ce livre est de décrire la structure interne des groupes nominaux sans nom exprimé. Comme en l'absence d'un nom exprimé les groupes nominaux sont le plus souvent représentés ou introduits par des items fonctionnels (ce que la grammaire traditionnelle appelle des « pronoms », et la grammaire générative, au moins dans le cas où ils peuvent apparaître également en position adnominale, des « déterminants »), il s'est avéré nécessaire de résoudre d'abord quelques questions concernant la structure fonctionnelle du groupe nominal. Aussi ce livre comprend-il deux volets, une partie assez grande en étant dédiée à l'étude des déterminants en général, indépendamment de la question des groupes sans nom exprimé.

En ce qui suit, j'utiliserai le terme « item fonctionnel » plutôt que « déterminant », car, comme on le verra dans le deuxième chapitre, les items fonctionnels de la projection nominale peuvent représenter plusieurs catégories fonctionnelles, non seulement la catégorie D.

Les groupes nominaux sans nom exprimé apparaissent sous une variété de formes, soit introduits par des éléments fonctionnels sans contrepartie adnominale (les soi-disant «pronoms ») (1), soit par des IFs adnominaux normaux (2), soit par des IFs qui ont des correspondants adnominaux très proches dont ils ne semblent se différencier que par une sorte de flexion (3) ; en plus, au moins dans certaines langues, il existe des groupes nominaux (selon les critères distributionnels et sémantiques) dépourvus de N exprimé en l'absence de tout IF exprimé (4):

(1) *Type I : Pronoms*
  a. **Ils** sont heureux
     They are happy
  b. **Personne** ne t'écoute
     Nobody is listening to you
(2) *Type II: IFs adnominaux*
  Certains pensent avoir toujours raison
  Some think they are always right
(3) *Type III : IFs adnominaux à formes spéciales*
  a. **Chaque** livre / **chacun** (des livres) doit être lu attentivement
  b. Am mai adus **altă** ceaşcă / Am mai adus **alta** (roum.)
     j'ai encore apporté autre tasse / j'ai encore apporté autre-*a*
(4) *Type IV :sans IF exprimé*
  N-am mai găsit trandafiri albi, aşa că am luat galbeni (roum.)
  n'ai plus trouvé roses blanches donc ai pris jaunes
  « Je n'ai plus trouvé de roses blanches, donc j'en ai pris des jaunes »

Du point de vue sémantique, dans ces groupes on doit parfois restituer un contenu nominal fourni par le contexte (v. (3), où l'on restitue le nom *livre*, respectivement *ceaşcă* « tasse » et (4), où l'on restitue le nom « rose »). Dans ce cas, il semble qu'on a affaire à

un cas d'ellipse. Comme le terme « ellipse » suggère l'existence d'un constituant N ou NP vide, je préfère utiliser, comme terme descriptive, le terme « anaphore nominale », proposée par Corblin (1995), qui ne contient aucune référence à la structure syntaxique du groupe, qui est justement ce qu'on cherche à établir.

Comme on peut voir des exemples (1) et (2) ci-dessus, les groupes nominaux sans nom exprimé (dorénavant GNSNE) ne sont pas toujours interprétés par anaphore nominale. En (1) et (2) le contenu descriptif des groupes est /+humain/, et ne présuppose pas la présence dans le contexte d'un contenu nominal qui soit restitué comme contenu descriptif du groupe, pour l'interprétation. Je parlerai dans ce cas d' « interprétation non-N-anaphorique ».

Ces constructions soulèvent un nombre de questions qui n'ont pas encore reçu une solution définitive, unanimement acceptée dans le cadre de la linguistique générative :

(I) Est-ce que tous les GNs sans nom exprimé contiennent un N(P) vide, ou certains IFs qui apparaissent dans ces groupes sont des déterminants intransitifs ?

(II) Quel est le statut du nominal vide (là où il est présent) ? Est-il généré dans la base, ou bien est-il le résultat d'un effacement en PF ?

(III) Est-ce qu'il existe des conditions de légitimation du nominal vide, et si oui, lesquelles ?

Ces problèmes ne peuvent pas être abordés sans avoir une analyse des groupes nominaux en général. En plus, comme ce livre se place dans une tradition de recherche (l'école générative, et en particulier le modèle minimaliste, v. Chomsky, 1995, 2000, 2001, 2004, 2005) où il y a des divergences sur un certain nombre de prémisses théoriques, il faudra préciser les prémisses théoriques sur lesquelles les analyses que je proposerai seront fondées et justifier ce choix. Par conséquent, le livre comprendra deux chapitres préparatoires : une introduction théorique (chap. 1) et un chapitre sur la structure interne des groupes nominaux en général (chap. 2).

Dans l'introduction théorique, je présenterai très brièvement le modèle minimaliste (1.1) et j'insisterai sur les points sur lesquels il n'y a pas, à présent, d'unanimité dans l'école linguistique qui utilise ce modèle : la question de l'existence de l'adjonction (1.2.1), de la structure du lexique, notamment de la présence de traits catégoriels dans les entrées lexicales des items des classes ouvertes (1.2.2) et de la présence de traits flexionnels sur ces items (1.2.3), et celle de l'existence de paramètres de linéarisation (spécifiques à des langues et à des structures particulières) et de la place qu'ils occupent dans l'ensemble de la grammaire (1.2.4). Dans les sections susmentionnées, je présenterai des argumentations succinctes sur les choix que je ferai. Ces choix sont : l'existence de l'adjonction, l'existence de traits catégoriels sur les items des classes ouvertes (au moins pour certaines langues), un lexique minimal, où l'association des traits librement associés et contextuellement associés à un item donné se fait en syntaxe, par les mécanismes de l'accord et du mouvement des têtes, et l'existence de paramètres de linéarisation, opérant après la syntaxe au sens étroit, dans l'interface syntaxe – phonologie appelée, dans le modèle minimaliste, PF (Forme Phonologique).

Le deuxième chapitre traite quelques questions générales concernant la structure des groupes nominaux, principalement liées à la structure fonctionnelle. Comme je n'adhère pas au modèle cartographique, qui considère tous les modifieurs des spécifieurs ou des têtes de projections fonctionnelles, mais j'admets cependant l'existence des

projections fonctionnelles, il faudra d'abord établir des critères en vertu desquels on propose des projections fonctionnelles. Ces critères seront brièvement présentés dans la première partie du chapitre (2.1-2.2.). En appliquant ces critères, on arrive à un inventaire assez riche de projections fonctionnelles (2.4.1), ce qui ouvre un nombre de questions, que le reste du chapitre essaie de résoudre : (i) ces projections fonctionnelles sont généralement optionnelles ; comment peut-on représenter cela dans une syntaxe qui utilise comme mécanisme de base la sélection ? (2.4.2) ; (ii) est-ce qu'au moins dans les langues à article, on peut dire que la projection D est obligatoire ? (2.4.3) – à ce propos, je me limiterai à discuter le statut des noms communs nus dans les langues à article, car il sera utile d'avoir une analyse des noms nus pour la question du nom vide (de l'ellipse nominale) (v. 5.1) – ; (iii) certains items fonctionnels introduisent probablement des syntagmes, de sorte qu'on a proposé qu'une projection fonctionnelle peut aussi être réalisée en remplissant son spécifieur (Zamparelli, 1995 ; Giusti, 1993, 2002) ; dans la section dédiée à cette question (2.5), je discuterai surtout le cas des expressions quantitatives (v. 2.5.2-2.5.4), un cas intéressant pour la théorie des catégories fonctionnelles et semilexicales (v. 2.5.2-2.5.3). En défendant une analyse des expressions quantitatives comme des spécifieurs d'une projection dédiée Q, j'examinerai en détail un possible contre-argument à cette analyse, l'existence des quantitatifs qui entraînent l'insertion d'un marqueur *de* avant le NP, ou, dans les langues à cas, assignent le cas génitif au nominal (2.5.3). Basé surtout sur les données du roumain, je proposerai une autre analyse de la marque *de*, applicable aussi au français et, peut-être, même au génitif des langues à cas. Une autre observation intéressante pour la théorie des projections fonctionnelles vient du mot exprimant le cardinal 1, qui, comme je le montrerai dans 2.5.4, est toujours un D dans certaines langues, lorsqu'il est adnominal. Je considère cela comme un argument pour l'existence de projections fonctionnelles « fusionnées » par un « compactage (ou regroupement) de traits » (dans ce cas Q + D). (iv) Une autre question qui concerne la structure fonctionnelle du groupe nominal est celle des items fonctionnels qui peuvent soit apparaître dans un groupe introduit par un déterminant, soit fonctionner eux-mêmes comme des déterminants. La question qui se pose c'est de savoir comment les analyser lorsqu'ils fonctionnent comme des déterminants. Je la traiterai brièvement dans la section 2.6. Enfin, dans la dernière section du chapitre (2.7) j'argumenterai contre l'utilisation des projections fonctionnelles pour expliquer l'ordre des adjectifs dans les langues à ordre Nom-Adjectif, comme on l'a fait dans beaucoup de travaux sur le groupe nominal. L'argumentation de cette section vise aussi deux des choix théoriques faits dans le premier chapitre, à savoir l'existence de l'adjonction et des paramètres de linéarisation : on verra que ces deux outils théoriques offrent une caractérisation plus simple et plus adéquate de la syntaxe des adjectifs adnominaux.

Dans le troisième chapitre, après la présentation générale des GNSNE et des questions qu'ils soulèvent (v. ci-dessus), je présenterai une argumentation contre l'analyse unitaire de ces groupes, selon laquelle tous contiennent un N vide (Panagiotidis, 2002, 2003a, b ; Sleeman, 1996). Comme Corblin, (1995), je distingue les pronoms des déterminants suivis d'un N vide (3.3.), sur la base de paires comme *aucun/personne,rien,* où l'absence de contexte prénominal coïncide avec l'absence de lecture à anaphore nominale. Dans ce contexte, je discuterai la structure interne des pronoms indéfinis. Comme la question de la structure interne des pronoms personnels nécessite une

discussion plus longue, elle fera l'objet d'un chapitre séparé (le chapitre 4). En 3.3.2 je plaiderai pour une analyse des pronoms indéfinis comme incorporant un N grammatical, sur la base de la modification qu'ils admettent. Il y a des langues et des constructions où cette modification est du type adnominal normal, et d'autres où elle se distingue de la modification adnominale normale (différence qui a conduit à l'idée que les pronoms ne contiennent pas de projection NP). En notant que la modification spéciale concerne généralement la modification adjectivale, je proposerai une analyse unifiée des pronoms à modification normale et spéciale, où tous projettent des NPs et la différence provient de la présence ou l'absence de traits-φ qui permettent l'adjonction d'adjectifs de NP. Un autre argument pour la présence d'un N grammatical dans les pronoms indéfinis est fourni par la combinaison des pronoms indéfinis avec l'alternatif, en roumain.

Dans la section 3.4 j'examinerai la question de savoir si le N vide anaphorique est généré dans la base ou résulte d'un effacement en PF. En discutant les différents critères proposés pour distinguer les deux, je retiendrai comme critère sûr pour l'effacement la présence de groupes exprimés légitimés par une tête lexicale élidée et, comme argument favorisant nettement l'effacement dans le cadre théorique minimaliste, l'existence d'une structure interne de l'ellipse en forme logique. Selon le premier critère, avec les noms événementiels complexes il y a des cas où l'on peut parler d'effacement. Selon le deuxième, on peut parler d'effacement pour l'interprétation N-anaphorique en général, même lorsqu'il existe un item exprimé qui pourrait être considéré comme un pro-N (comme le clitique fr., cat. *en*, it. *ne* et l'anglais *one*). Je montrerai que ces éléments peuvent recevoir une analyse qui est compatible avec l'hypothèse de l'effacement : *en/ne* peut être analysé comme une projection fonctionnelle nominale (Q ou Num) à complément vide (ellipse, trace ou N grammatical vide), *one* comme une tête n portant l'affixe de nombre. Une autre question qui sera examinée, à propos du N vide anaphorique, est celle du domaine de l'ellipse. Je conclurai qu'à l'exception du cas spécial de l'anglais *one*, l'ellipse n'a pas de borne inférieure (même les compléments de N peuvent rester en dehors de l'ellipse). En revanche, il existe une borne supérieure de l'ellipse : les items fonctionnels nominaux et les adjectifs prénominaux non-restrictifs ne peuvent pas faire partie du domaine élidé.

Dans le chapitre 4, j'examinerai les différentes analyses de la structure interne des pronoms personnels qui ont été proposées. Les principaux types d'analyse sont l'analyse 'syntagmatique', dans laquelle les pronoms personnels contiennent un NP (et éventuellement un NumP) (Postal, 1969 ; Panagiotidis, 2002, 2003a, b ; Elbourne, 2001, 2005 ; Déchaine et Wiltschko, 2002) et l'analyse 'simple', qui considère les pronoms comme des items simples, des Ds intransitifs (ou, dans une variante, des items φ intransitifs) (Abney, 1987 ; Wiltschko, 1998). L'analyse syntagmatique a plusieurs variantes : dans l'une, le D qui introduit le groupe est l'article défini (Postal 1969) ; dans une autre, il est un type spécial de D ; il existe aussi des analyses qui considèrent que le pronom est un autre type d'item fonctionnel (Num, ou ϕ). Je discuterai séparément les pronoms des deux premières personnes (les pronoms + Participant) et les pronoms de 3[e] personne, qui peuvent être considérés comme non-marqués pour la personne (Benveniste, 1966, suivi de beaucoup d'autres chercheurs).

Dans la section 4.1, je discuterai les pronoms + Participant. Je montrerai que les pronoms +Participant du pluriel admettent, dans certaines langues, des compléments NP exprimés. Comme dans ces constructions, la partie restrictive du groupe est limitée au NP, je conclurai que le trait de personne est généré dans D et signale que le participant appartient à l'ensemble dénoté par le DP. Je montrerai que dans les cas où il n'existe pas de complément NP exprimé, il ne faut pas supposer d'élément nominal dans ces pronoms. Pour le trait de nombre, on peut soit supposer la génération dans un Num intransitif, soit la génération directe dans D. Un possible argument pour la première alternative sera présenté lors de la discussion des éléments exprimés qui peuvent s'attacher aux pronoms, dans la sous-section 4.5.2 : il s'agit de la combinaison des pronoms avec les cardinaux.

Dans le reste du chapitre, je me concentrerai sur l'analyse des pronoms dits « de 3e personne ». Je montrerai qu'excepté quelques cas particuliers (les impersonnels et peut-être certains pronoms « anominaux »), ces pronoms contiennent un élément nominal – donc j'adopte l'analyse syntagmatique. Ayant adopté l'analyse standard des pronoms comme des DPs, je montrerai que le D des pronoms n'est pas le même item que l'article défini, mais un IF à propriétés spéciales. Des arguments proposés en faveur de l'analyse syntagmatique, je retiendrai les arguments qui montrent l'existence de l'anaphore nominale dans les pronoms : le fait que les pronoms peuvent avoir le genre grammatical (non-interprétable) de leur antécédent nominal ou d'un concept nominal saillant qui est appliqué au référent (pour l'usage déictique) (sous-section 4.2.2) et l'existence des pronoms dont le seul rapport avec l'antécédent et celui d'anaphore nominal (les pronoms « descriptifs » d'Elbourne (2005) : pronoms de paresse, pronoms *donkey*, ainsi que des pronoms non-variables, « néontologiques »). Je présenterai aussi d'autres arguments qui ont été offerts pour l'analyse syntagmatique – des phénomènes qui suggèrent l'existence de l'anaphore nominale même dans l'usage des pronoms comme variables liés (Sauerland, 2003 ; sous-section 4.2.4), l'impossibilité pour l'article défini d'apparaître en cas d'absence totale de matériel adnominal exprimé (section 4.2.1). Bien que la lacune dans la distribution de l'article défini ait conduit à l'idée d'identifier le D des pronoms avec l'article défini (Postal, 1969), il y a beaucoup d'arguments contre cette identification, donc je conclurai que tout ce qu'on peut soutenir c'est que le sens du groupe [article défini + ellipse totale / N vide sans restriction] peut être exprimé par un pronom, mais la lacune dans la distribution de l'article nécessite une explication supplémentaire (que je développerai dans la sous-section 4.3.3). Aux arguments mentionnés, j'ajouterai un fait qui soutient l'idée que l'anaphore nominale présente dans les pronoms peut avoir une structure interne : les datifs possessifs clitiques peuvent être associés à un pronom, dans des langues pour lesquelles il faut admettre que le datif possessif est lié, soit par mouvement soit par contrôle, à une position à l'intérieur du DP « possédé » (sous-section 4.2.5). Comme l'anaphore à structure interne relève de l'effacement (v. chap. 3), l'anaphore nominale dans ces cas-là nous oblige à admettre la présence d'un constituant NP élidé auprès des pronoms.

Dans la section 4.3 je discuterai la question de la différence entre les formes fortes et les formes déficientes (faibles et clitiques) des pronoms (adoptant la classification descriptive de Cardinaletti et Starke, 1999, mais pas leur analyse). Je soutiendrai que la différence interprétative principale entre les deux séries de formes est le marquage du degré d'accessibilité de l'antécédent. J'utiliserai dans ce contexte la théorie de l'accessibilité (v. Ariel, 1990, 2001), en proposant toutefois une modification de ses propositions originelles,

notamment la distinction entre des items qui comprennent la marque du degré de l'accessibilité dans leur contenu interprétatif – les pronoms définis – et des items qui ne marquent pas l'accessibilité – l'article défini. J'expliquerai la restriction des formes fortes à des personnes, dans certains cas, par l'existence de plusieurs degrés d'accessibilité pour les personnes que pour les inanimés, comprenant un degré intermédiaire entre le degré très élevé des pronoms faibles et le degré moins élevé des démonstratifs. L'idée que les pronoms définis marquent, à la différence de l'article défini, le degré de saillance de l'antécédent (indexical ou nominal) du pronom explique le fait que les tours à pronoms ne sont pas toujours équivalents à des tours à D défini + NP, contrairement à ce qui se passe pour les Ds suivis du N vide. Ainsi, il existe des pronoms démonstratifs qui sont paraphrasables par le tour article défini + NP et non pas par le tour démonstratif + NP. En outre, les pronoms définis doivent toujours avoir un antécédent, soit indexical soit nominal, ce qui n'est pas nécessaire pour les groupes à article défini. Sur la base de ces observations, j'expliquerai la lacune dans la distribution de l'article défini par une contrainte qui demande qu'un déterminant défini sans restriction explicite requiert une spécification de l'accessibilité de l'antécédent.

Ensuite j'examinerai l'élément nominal des pronoms en relation avec le genre (section 4.4), mettant en évidence les formes utilisées pour des référents qui ne tombent pas sous un concept nominal (ce que j'appellerai « usage anominal »). Tandis que les langues qui ont un genre neutre utilisent ce genre, en interprétation non-N-anaphorique, dans ce cas, les langues qui n'ont pas de neutre utilisent des pronoms sans genre. En plus, on observe une restriction de l'usage non-N-anaphorique du neutre à l'usage anominal, ce que j'explique par le fait que ce genre n'a pas un contenu descriptif propre.

Dans la section 4.5, j'adresse l'une des problèmes de l'analyse syntagmatique, à savoir l'absence de matériel adnominal exprimé avec les pronoms. Je dérive cette propriété du fait que les pronoms expriment un degré élevé d'accessibilité de l'antécédent : la réduction phonologique est une propriété reconnue des formes qui indiquet un degré élevé d'accessibilité (Ariel, 2001). Je fais l'hypothèse que la non-prononciation obligatoire du complément d'un IF qui marque un degré élevé d'accessibilité est un type de réduction. Dans ce contexte, je discute les quelques cas d'éléments exprimés attachés aux pronoms – cardinaux et adjectifs non-restrictifs affectifs – montrant qu'ils ont toujours une interprétation non-restrictive et sont limités aux formes fortes + humain, ce qui indique que ces formes représentent des items spéciaux, différents des formes fortes utilisées dans des contextes qui empêchent l'usage d'une forme faible.

D'autres problèmes potentiels pour l'analyse syntagmatique sont discutés dans la section 4.6 : le comportement spécial des pronoms personnels par rapport au principes du liage (4.6.1) et l'existence de formes dont les traits ϕ reçoivent une valeur par accord de l'extérieur du DP pronominal – les possessifs accordés (4.6.2). Concernant la première question, je montre sur la base de données empiriques ainsi que de la théorie minimaliste des traces comme copies que l'interprétation comme variable liée est compatible avec l'existence d'un contenu descriptif ; le fait que les NPs exprimés ne soient pas admis dans des positions c-commandées en surface par l'antécédent du groupe (le principe B) peut être formulé comme une contrainte qui demande l'expression obligatoire du degré élevé d'accessibilité dans ces conditions structurales. L'existence des possessifs accordés est

expliquée par la génération des traits-ϕ sur une tête de Cas attachée au-dessus du DP. Par contre, les traits-ϕ « inhérents » du pronom sont attachés soit directement dans D, soit sur une tête qui fusionne avec D avant l'attachement du complément NumP, d'où ils reçoivent leurs valeurs par accord. A cette occasion, je discuterai brièvement les questions théoriques que les possessifs accordés soulèvent, soutenant que l'accord est une variante de la légitimation formelle des nominaux réalisée par le marquage casuel. Si le cas structural est analysé comme copie d'un trait catégoriel du légitimateur casuel, il devient explicable que dans certaines conditions on peut copier d'autres traits – à savoir, les traits ϕ.

Le cinquième chapitre traitera une autre question qui a été beaucoup discutée dans la littérature sur l'ellipse nominale, la question de la légitimation du N vide. J'argumenterai pour une position intermédiaire entre les deux thèses opposées sur la légitimation, celle de la légitimation par des têtes fonctionnels ou spécifieurs ayant certains traits (Lobeck, 1995 ; Sleeman, 1996) et celle de l'absence de toute condition de légitimation (Panagiotidis, 2002, 2003a) : une condition universelle de légitimation existe, mais elle est moins contraignante que les conditions proposées dans les analyses fondées sur Lobeck (1991, 1993, 1995) : elle demande simplement que la présence d'un N vide soit rendue manifeste par sa participation à des rapports sélectionnels univoques (5.1). Dans les autres sections du chapitre, je montrerai que certaines particularités des groupes à N vide qui ont été expliquées par la théorie de la légitimation sont plutôt à analyser comme des phénomènes morphologiques, pour lesquels il suffit d'admettre que $[_N e]$ peut avoir des effets, en PF, sur les mots voisins. Ainsi, je montrerai en 5.2 que les formes spéciales de certains déterminants dans les groupes à N vide, à quelques exception près, sont en effet des formes fortes, des variantes morphologiques dans le contexte $_[_N e]$. Le seul cas où les formes fortes représentent parfois des items différents est celui des DPs définis. A cause du fait que le marquage de l'accessibilité de l'antécédent se rapporte parfois à l'anaphore nominale (comme on le montrera aussi dans le chapitre 4), le démonstratif distal peut marquer l'existence d'un antécédent nominal (par son trait de deixis) et d'un contraste entre concepts (par le trait distal, que j'interprète comme +contraste). Cela explique pourquoi le démonstratif distal peut concurrencer, dans certaines langues, les formes fortes de l'article défini. Dans d'autres langues, à partir de cet usage le démonstratif a évolué vers une simple forme forte de l'article défini (n'étant plus restreint à l'anaphore nominale). Cela explique pourquoi très souvent les formes fortes de l'article défini sont historiquement ou même synchroniquement des formes de démonstratif distal. Un autre phénomène pour lequel on a proposé une explication en termes de légitimation est l'alternance entre $[_N e]$ et le pro-N exprimé *one* en anglais. Dans la section 5.3, je montrerai que cette explication est insuffisante. Je proposerai que *one* représente le complexe n + Num, et l'alternance entre $[_N e]$ et *one* résulte de règles de réalisation morphologique de ce complexe (affixale ou indépendante). Dans la section 5.4, je discuterai l'alternance pro-N clitique / $[_N e]$ du français, de l'italien et du catalan. Je montrerai que cette alternance ne permet pas une explication en termes de conditions de légitimation du N vide, et que *en/ne* ne représente pas un constituant N ou NP. J'analyserai *en/ne* comme une projection fonctionnelle nominale intermédiaire entre D et N, dont la tête porte le cas génitif assigné par les déterminants indéfinis. Lorsque le complément de cette tête est vide (soit suite à l'effacement ou l'extraction, soit par l'insertion lexicale d'un N grammatical vide), cette

projection peut recevoir le statut d'élément minimal et est soumise à la cliticisation chaque fois que les conditions syntaxiques le permettent.

Ce livre ne se propose pas de décrire une langue donnée, mais n'est pas un travail typologique non plus. Je fonderai mes analyses sur les langues que je connais et qui ont été traitées dans les travaux sur le N vide et les pronoms dans la littérature linguistique générative récente. La plupart des données nouvelles viennent du roumain, d'une part parce que c'est ma langue maternelle, d'autre part parce que ces phénomènes ont très peu été investigués jusqu'à présent pour cette langue. D'autres langues discutées seront les autres langues romanes, les langues germaniques et l'albanais. Des données d'autres langues seront exceptionnellement prises en considération, en fonction du sujet. On peut noter que les langues examinées dans ce livre sont des langues à article. Il sera intéressant, pour des recherches futures, de vérifier les généralisations et les conclusions proposées ici pour des langues sans article.

1. Préambule théorique

Dans ce chapitre introductif, je ferai une brève présentation du cadre théorique dans lequel cette recherche est placée, qui est celui de Chomsky, 2000, 2001, 2005. J'insisterai sur les principes qui s'avèreront particulièrement importants au cours des chapitres de ce livre, et je préciserai ma position dans les questions sur lesquelles il y a les plus grandes divergences, à présent, à l'intérieur de l'école linguistique où ce travail se place.

1.1. Traits fondamentaux du modèle

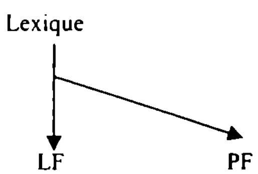
1.1.1. Générativisme

Dans la tradition générative dans son ensemble, la grammaire, modèle de la compétence linguistique, est conçue comme un mécanisme qui produit toutes les phrases grammaticales, en tant que paires d'une forme phonétique et d'un sens.

1.1.2. Caractéristiques particulières du modèle minimaliste

Le mécanisme assemble des éléments qu'il puise dans une liste (le lexique), et les combine par un processus appelé dérivation ; la dérivation produit deux représentations, la forme phonologique (ou PF, *phonological form*), prononcée et perçue, donc participant à d'autres opérations cognitives – qui font partie de(s) module(s) sensori-moteur(s) – et la forme logique (ou LF – *logical form*) , qui peut être « lue » ou « utilisée » par le module conceptuel-intentionnel. Ces représentations sont donc conçues comme une *interface* entre la faculté du langage et d'autres modules cognitifs, représentant les points d'ancrage de la faculté du langage dans l'ensemble des processus cognitifs et actions humaines.

La dérivation se sépare à un moment donné en deux branches : des morceaux de structure sont envoyés à l'interface phonétique, et subissent un type spécial de dérivation (morpho-phonologique). Le point final de la dérivation *proprement syntaxique (narrow syntax*) est la forme logique:



Comment, dans ce modèle, on obtient l'ensemble des énoncés grammaticaux, avec les sens qui leur sont associés ?

(1) Les propriétés combinatoires des éléments qui entrent dans la dérivation sont spécifiées dans le lexique, dans les *entrées lexicales individuelles*. La syntaxe, guidée par cette information lexicale, combine ces éléments *par des règles très simples et universelles – Fusion (Merge)* et *Accord (Agree)* – auxquelles s'ajoute une troisième opération, le *mouvement* (*Move*), qui est conçu comme un type spécial de *fusion* : la fusion d'un élément X avec un élément Y déjà inclus dans X, ce qu'on peut appeler *fusion interne (internal Merge*), ou, jugeant du point de vue de Y, *Remerge*. En plus, on considère généralement que cette opération est conditionnée par l'établissement d'une relation d'Accord entre l'objet syntaxique avec lequel la nouvelle fusion aura lieu et l'objet qui va être ré-fusionné. Les conditions que pose la relation d'Accord permet de représenter les conditions structurales dans lesquelles le mouvement peut avoir lieu (les propriétés que la « cible » du mouvement et l'élément qui se déplace doivent avoir ainsi que la position d'origine de l'élément déplacé, à l'intérieur de la structure, par rapport à la cible).

Si ces opérations sont universelles, il s'ensuit que *toutes les règles syntaxiques spécifiques à une langue doivent suivre de l'information stockée dans les entrées lexicales de cette langue.*

(2) D'autres règles opèrent aux interfaces. Certaines représentations sont exclues (« filtrées ») à la forme logique (v. infra sous « adjonction »), parce qu'elles ne permettent pas la combinaison sémantique. La forme phonétique peut aussi comprendre un ensemble complexe de règles, si l'on adopte la théorie de la morphologie distribuée : les structures sont linéarisées, certains lexèmes ont des formes dépendant du contexte morpho-phonologique, en plus il peut y avoir des déplacements locaux de morphèmes ou de mots.

Il faut remarquer que les règles de la bonne formation des structures n'existent plus dans la syntaxe. Une structure est bien formée si elle satisfait les propriétés listées dans le lexique pour les éléments qui la composent. Mais ces propriétés se vérifient, en fait, à deux étapes (mis à part la dérivation PF):

- Dans la syntaxe, les traits combinatoires doivent être satisfaits.
- Au niveau de la représentation sémantique, il peut résulter une structure non-interprétable si les types sémantiques des morceaux de structure ne permettent pas la combinaison (la composition du sens).

La façon dont la dérivation syntaxique est guidée par les traits combinatoires est décrite par le concept de *satisfaction des traits* : un trait pas encore satisfait est *actif*, et il doit participer à une opération syntaxique par laquelle il sera satisfait. En plus, il existe des traits qui ne demandent pas à être satisfaits, mais entrent dans les spécifications combinatoires d'autres traits, donc ils participent aux relations de satisfaction des traits. Tels sont les traits catégoriels comme A, V, N et les traits interprétables comme Personne et Nombre sur un nominal.

Les objets syntaxiques formés par la fusion peuvent hériter des traits de leurs composants. En principe on suppose qu'ils héritent les traits d'un seul de leurs composants. Dans ce cas on dit que ce composant *projette*, et on met à la structure formée par Fusion la même *étiquette* que celle du composant dont elle a hérité les traits. Les

étiquettes ne sont donc pas des primitives, mais des façons de représenter l'héritage des traits d'un objet syntaxique à un autre. Il faut alors noter que rien n'empêche qu'un objet formé par fusion n'hérite des traits des deux[1] composants, ce qui impliquerait une étiquette hybride, mais cette possibilité n'a pas été sérieusement prise en considération dans les travaux récents (excepté Citko, 2008).

Les traits combinatoires qui doivent être satisfaits au cours de la dérivation syntaxique sont de deux types : les *traits sélectionnels*, qui sont satisfaits par *fusion*, déclenchant la fusion de l'élément qui porte ce trait avec l'élément sélectionné, et les traits à satisfaire par Accord, que j'appellerai *trais d'accord* ou *dépendants*.

On suppose généralement que l'élément qui déclenche une fusion en vertu de son trait sélectionnel donne ses autres traits combinatoires à l'objet formé, c'est-à-dire qu'il « projette », donnant son étiquette à l'objet formé par la fusion[2].

Les traits dépendants en un premier temps n'ont pas de valeur, et ils seront satisfaits par l'établissement d'une relation d'Accord avec un autre élément – la *source* de l'accord. Parfois la source est un élément ayant le même trait, et le trait dépendant va recevoir la valeur de la source (on peut alors parler de *trait covariant*). Comme on le verra ensuite, il existe la possibilité que le trait de la source ne soit pas encore valué lui-même, et dans ces conditions il vaut mieux parler d'une *unification de traits* ayant comme résultat *un même trait* instancié sur plusieurs objets syntaxiques (v. Pesetsky et Torrego, 2007) : dans ce cas, au moment où le trait de la source reçoit une valeur *x*, tous les traits covariants avec ce trait vont recevoir la même valeur *x*, étant en effet les « instances » d'un même trait. À part les traits covariants, on suppose aussi qu'il y a des traits qui vont recevoir une valeur par Accord sans que ce trait existe sous la même forme sur la source : ainsi les noms doivent recevoir un Cas, mais les éléments qui assignent le Cas, comme V, v et T, n'ont pas de cas eux-mêmes[3].

---

[1] On suppose en général que la fusion est *binaire*, c'est-à-dire que seulement deux objets syntaxiques participent à la relation de Fusion pour former un autre, mais, comme on a observé (v. CHOMSKY, 2005), cela n'est pas compris a priori dans le concept de *fusion* : on peut très bien imaginer, et décrire formellement, une opération de fusion comprenant plus de deux membres. La restriction du nombre d'objets fusionnés à deux (initialement proposée sous la forme du principe des *parcours non-ambigus* par KAYNE, 1981) est une condition supplémentaire, pour laquelle Chomsky (2005) suggère différentes justifications : une restriction sur les ressources computationnelles, la minimisation du domaine dans lequel une *sonde* cherche une *cible*, une condition imposée par la linéarisation. JURKA (2007) propose de restreindre le branchement binaire à la fusion qui satisfait un trait – ce qui exclut les adjoints –, dérivant le branchement binaire dans ce cas d'un principe qui demande que la relation de satisfaction d'un trait s'établisse entre deux éléments entre lesquels il y a un *parcours (path) non-ambigu* (pour l'idée que les structures à adjoints sont des structures « plates » – ne respectant pas le branchement binaire –, v. URIAGEREKA (2001)).

[2] Comme on verra en 3.3.2.7, cette supposition, qui ne découle pas de la notion de sélection, pourrait être mise en question. V. aussi CHOMSKY (2005).

[3] On suppose que l'assignation d'un Cas par accord est le corrélat d'une relation qui implique un trait covariant, comme l'accord du T en personne et nombre avec le nominal qui reçoit le nominatif, mais ceci ne semble pas être toujours le cas : v ne montre pas d'accord visible, ni les éléments lexicaux V, P et A qui assignent des cas inhérents. On a voulu aussi faire du Cas un trait covariant, en l'identifiant avec le Temps (PESETSKY et TORREGO, 2001), mais cette proposition n'a pas été suivie, car à part le trait de finitude, les cas (structuraux) ne sont pas corrélés à des valeurs différentes de la tête du Temps, mais à des catégories différentes (v* pour l'accusatif, N ou une projection fonctionnelle nominale pour le génitif)

Les traits dépendants sont de deux types : les uns déclenchent une relation d'accord en cherchant une source d'accord à l'intérieur du partenaire de fusion de l'objet qui les porte – je les appellerai des *traits déclencheurs d'accord*. Les autres sont valués par la suite de l'établissement d'une relation d'accord déclenché par un autre objet syntaxique. Chomsky (2000, 2001) suppose que pour qu'un élément puisse devenir source d'accord (*cible*) pour un déclencheur d'accord (*sonde*), il doit avoir à son tour un trait non valué, donc un trait dépendant de la deuxième catégorie, ce qui le rendrait *actif*. La relation d'accord serait ainsi toujours à double sens, donnant lieu à une valuation de traits sur les deux participants. Le modèle de cette relation est l'accord du Temps avec le sujet, corrélé avec l'assignation du cas nominatif. Cependant dans le domaine nominal, dont je m'occuperai dans ce livre, l'accord ne fonctionne généralement pas de cette façon – par exemple, aucun trait du nom n'est satisfait lorsqu'il value un trait de l'adjectif – donc j'admettrai des relations d'accord sans double valuation de traits (v. 2.4.1.2).

La Fusion interne (ou Mouvement) est déclenchée par un type spécial de trait, qui, en tant qu'élargissant la structure, peut être vu comme un cas particulier de trait sélectionnel. Mais comme l'objet sélectionné se trouve déjà dans la structure, plus précisément à l'intérieur de l'objet avec lequel le porteur du trait a fusionné (sa « sœur »), il faut une procédure spéciale pour l'identifier. Mais on a déjà une opération qui met en relation les traits d'un objet avec les traits d'un objet enchâssé dans sa sœur : c'est l'opération d'Accord. On a supposé donc que la fusion interne est précédée d'une relation d'Accord qui sert à identifier l'élément à re-fusionner.

En plus, un ingrédient essentiel de ce modèle de la grammaire est une notion de localité, qui limite le domaine d'accès de l'opération d'Accord (la distance entre les objets syntaxiques qui peuvent être mis en rapport). Cet ingrédient est offert par la théorie des *phases*. Les phases sont des objets syntaxiques complexes qui ont la propriété de ne laisser accessibles pour des opérations syntaxiques ultérieures qu'une partie de leur composants : la tête (l'item lexical qui a donné son étiquette à la phase) et ses « spécifieurs » (des syntagmes fusionnés avec la projection de la tête de la phase après la première fusion de la tête de la phase). On suppose que la partie inaccessible de la phase (qu'on appelle « domaine de la phase ») est « envoyée » aux interfaces, réduisant le poids de la computation. Les phases définissent aussi des domaines de satisfaction des traits : le domaine de la phase, ne participant plus à des opérations syntaxiques, ne peut pas contenir des traits non satisfaits. C'est ainsi qu'on suppose que le domaine devient inaccessible dès que tous les traits à satisfaire ont été satisfaits.

1.2. Questions en débat

1.2.1. Sélection et adjonction. Minimalisme vs. *cartographie*

Tandis que toutes les variantes actuelles du modèle génératif opèrent avec la notion de sélection, l'existence de l'adjonction est parfois mise en doute. Dans ce livre, je vais admettre que l'adjonction existe. Dans cette section je donnerai des raisons pour cette prémisse.

On a observé depuis longtemps qu'il y a un contraste entre des syntagmes obligatoires ou fortement contraints par des mots de leur voisinage et des syntagmes

optionnels, moins liés aux propriétés combinatoires des items auxquels ils s'attachent (v. les items en gras en (1)). Cette différence était traditionnellement décrite comme différence entre combinaison par sélection et combinaison libre, non déclenchée par des traits, appelée « adjonction ».

(1) a. J'ai écrit la lettre (**dans une heure/en regardant la télé / parce qu'elle me l'avait demandé**)
b. J'ai acheté une robe (**longue / grise / de soir / qui m'avait plu**)

Récemment, une partie assez importante de l'école générative a adopté la proposition de Kayne (1994) de renoncer à l'adjonction comme type spécial de relation et de décrire toutes les combinaisons syntaxiques en termes de sélection. Le modèle minimaliste de Chomsky (2000, 2004) garde l'adjonction sous la forme d'un type spécial de Fusion, *pair Merge*, qui ne formerait pas des ensembles (*sets*) mais des *paires*, transformés en des ensembles par une opération de *simplification* au moment du transfert aux interfaces (v. Chomsky, 2004, 2005) – ce qui veut rendre compte de l'observation que les opérations syntaxiques qui affectent l'objet β formé de α et un adjoint ne tiennent pas compte de l'adjoint, et aussi du fait que les adjoints peuvent ne pas être reconstruits dans des cas de reconstruction obligatoire (v. Lebeaux, 1988).

Je vais montrer que le modèle qui renonce à l'adjonction, dans la tradition fondée sur Kayne (1994), ne peut pas rendre compte du contraste en (1) sans soit réintroduire l'adjonction d'une façon cachée, soit aboutir à des représentations mal-formées, illisibles à l'interface LF.

Dans ce modèle, connu sous le nom de *cartographie* et développé notamment par Cinque (1994, 1999), ce qu'on décrivait comme des adjoints sont traités comme des spécifieurs de têtes fonctionnelles. Ces têtes se sélectionnent les unes les autres et sélectionnent un certain type sémantique de spécifieur – aussi dit-on qu'elles sont « dédiées » aux différents types de modifieurs. Une caractéristique supplémentaire de ce modèle est la limitation des positions de fusion dans la projection d'un item lexical à deux (complément et spécifieur), un postulat qui est difficile à déduire des principes fondamentaux du minimalisme – mais même si on relâche cette contrainte les problèmes restent les mêmes. La question fondamentale qui se pose est de savoir comment on peut décrire l'optionalité de ce qu'on connaissait sous le nom d' « adjoint » dans ce modèle. Il y a deux réponses possibles :

(i) Les têtes auxquelles s'attachent les adjoints sont optionnelles.
(ii) Ces têtes sont toujours présentes dans la structure, mais leur « niveau » (la tête même ainsi que son spécifieur) peut être vide.

Si on adopte (i), à part la difficulté de formaliser cette optionalité en termes de sélection, on aboutit en fait à l'hypothèse de l'optionalité des adjoints, seulement en introduisant quelques éléments de plus dans la structure : au lieu de dire simplement que les adjoints sont optionnels, on transfère l'optionalité sur les têtes qui les introduisent. Comme ces têtes ne sont jamais visibles et n'ajoutent rien à l'interprétation, elles s'avèrent être superflues.

Alors faut-il adopter (ii) ? Comme l'a montré Ora Matushansky (2002), supposer que dans la structure où un certain type d'adjoint n'existe pas la tête qui lui est dédiée ainsi que son spécifieur sont projetés, mais sont vides, peut signifier soit qu'ils ne sont pas interprétés, soit qu'ils reçoivent une interprétation par défaut. La première hypothèse contrevient à un principe fondamental du modèle minimaliste, celui de l'*interprétation totale (Full Interpretation)*, selon lequel le résultat de la dérivation syntaxique au sens restreint (*narrow syntax*) ne doit contenir que des éléments interprétables par le module conceptuel-intentionnel ; comme les items lexicaux se retrouvent dans la représentation à laquelle aboutit la syntaxe 'étroite', il s'ensuit que toute entrée lexicale doit contenir au moins un trait interprétable (de contenu, *substantive content*). Alors il faut dire que ces projections vides reçoivent toujours quelque interprétation, mais ceci est contredit par les faits. Comme le montre Matushansky pour les adjectifs, la seule possibilité d'interpréter les têtes Longueur, Dimension, Valeur etc., proposées pour les groupes nominaux dans l'approche cartographique, lorsqu'ils n'ont pas de spécifieur serait d'appliquer une clôture existentielle, en obtenant une interprétation comme « $\lambda x.N(x)$ et il existe une dimension que x a, il existe une couleur que x a » etc. (donc soit comme une quantification existentielle sur les degrés, pour les propriétés scalaires, soit comme un existentiel de second ordre, sur les prédicats, pour des cas comme les couleurs par exemple). Mais il est évident que pour certains choix de lexèmes, les propriétés représentées dans les projections dédiées ne s'appliquent simplement pas, les appliquer menant à l'absurdité : ainsi, comment parler de Couleur ou Température pour les objets abstraits, d'Humidité pour le soleil etc.[4] ? On ne peut pas dire non plus que ces propriétés reçoivent une valeur par défaut : ainsi, en affirmant (2)a le locuteur ne suppose pas une valeur par défaut des traits Dimension, Couleur, Matière du trône – il n'affirme pas quelque chose comme « le roi était assis sur un trône ayant les dimensions normales pour un trône, la couleur normale pour un trône » etc. Dans (2)b il est encore plus clair qu'il n'y a pas de traits par défaut : les indéfinis dans la portée d'un autre quantifieur n'ont aucune spécification sous-entendue pour ces traits (*pommier* n'a pas de valeur par défaut pour Hauteur, Couleur, Épaisseur etc., (2)b ne veut pas dire que tout pomme provient d'un pommier ayant l'épaisseur normale des pommiers, l'hauteur normale des pommiers etc.) :

(2) a. Le roi était assis sur son trône
b. Toute pomme provient d'un pommier

Il paraît donc qu'on ne peut pas adopter (ii). Mais il faut s'attarder un peu sur les objections contre (i). Nous venons de dire que l'optionalité des projections dans ce cas est la même chose que l'optionalité des adjoints, seulement formulée d'une façon plus compliquée, mais ceci n'est pas tout à fait exact : l'approche cartographique suppose aussi que la hiérarchie des projections fonctionnelles dédiées est universelle – toutes les langues auraient la même liste de têtes fonctionnelles, et lorsqu'elles sont présentes dans une structure,

[4] Le même raisonnement peut s'appliquer à l'analyse cartographique des adverbes, où CINQUE (1999) a introduit des têtes comme Célérité, p.ex., qui ne peut pas s'appliquer à des verbes statifs.

elles seraient toujours ordonnées hiérarchiquement de la même façon, par exemple la projection de Dimension enchâsserait la projection de Couleur (ce qui se représenterait comme Dimension > Couleur). Alors, d'une part, l'hypothèse cartographique explique l'existence d'une préférence dans l'ordre relatif entre plusieurs modifieurs et la constance de cette préférence à travers les langues, des faits qui ne peuvent pas être dérivés si facilement dans la conception traditionnelle de l'adjonction, d'autre part l'optionalité ne constitue plus un problème pour l'explication de l'ordre par la sélection : étant inscrite dans la grammaire universelle, la relation hiérarchique entre deux projections X et Y ne devra plus être encodée dans les entrées lexicales individuelles sous forme de trait sélectionnel. Le cas problématique était celui où entre X et Y se trouve une projection optionnelle Z. La question était comment décrire par des traits sélectionnels les possibilités d'avoir soit X[Z[Y]] soit X[Y]. Mais si l'ordre relatif est inscrit dans la grammaire universelle, sous la forme d'une hiérarchie X > Z > Y, on saura immédiatement, sans trait sélectionnel particulier, qu'en l'absence de Z on aura X[Y], par la simple transitivité de la relation de dominance : de X > Z ('XP enchâsse ZP') et Z > Y il s'ensuit que X > Y.

L'objection principale à cette argumentation est le fait que cet ordre universel est justement une préférence, une tendance réalisée plus ou moins dans une langue que dans une autre et qui peut être suspendue pour différentes raisons, et n'a rien du caractère obligatoire que l'on trouve dans le cas des projections fonctionnelles « classiques » – mots grammaticaux et affixes flexionnels qui forment la projection étendue des catégories lexicales –. Ainsi, les recherches sur les modifieurs du nom entreprises par Bouchard, (2002, 2005), Ora Matushansky (2002) et moi-même (v. Giurgea 2005) ont établi que (i) l'ordre « normal » ((N X) Y) peut être inversé si N et Y forment un topique de discours ou une unité « conceptuelle » fondée sur la connaissance du monde (v. ex. (3)) ; (ii) l'ordre « normal » peut être inversé pour des raisons de portée (si X s'applique au groupe formé par N et Y et ne donne pas le même sens que Y appliqué au groupe formé par N et X) (v. ex. (4)) ; (iii) pour certains modifieurs on ne peut trouver ni un ordre normal, ni même un nombre maximal possible : ainsi, le nombre des adjectifs relationnels (classifiants) co-occurrents et les relations de précédence entre eux dépendent de la structure lexicale-conceptuelle du nom et non pas des projections fonctionnelles (v. ex. (5)) ; (iv) des adjectifs qui doivent appartenir à des projections différentes peuvent être coordonnés (ex. (6)).

(3) a. o rochie neagră lungă (roum.) (selon la hiérarchie universelle, Dimension > Couleur)
une robe noire longue
b. o rochie lungă neagră (contextuel, si on parle de longues robes, ou fondé sur la connaissance du monde, étant donné que « robe longue » forme un type d'objet, une espèce, et pas « robe noire »)
une robe longue noire

(4) a. vase précieux cassé (ordre normal selon la hiérarchie universelle ; mais ceci implique aussi que le vase était précieux avant d'être cassé)
b. vase cassé précieux (nécessaire pour exprimer l'idée que le vase reste précieux même en étant cassé – p. ex., ce peut être un vase de haute antiquité) (Matushansky, 2002, d'après Svenonius, 1994)
c. le (prétendu (ancien professeur))
d. l' (ancien (prétendu professeur))

(5) a. théorie physique atomiste
b. création musicale folklorique médiévale occidentale
c. inscription idéographique multilingue

(6) a. o casă mare şi urâtă (roum.) (Cinque : Eval > Dimension, cf. *an ugly big house*)
une maison grande et laide
b. Je n'ai pas besoin d'un manteau **long et lourd**

Rien de cette optionalité et de cette variation ne se retrouve quand il s'agit des projections fonctionnelles « traditionnelles » :

(7) a. ces deux enfants (Dem > Num)
b. *deux ces enfants
c. I would have known (angl.) (Mode > Aspect)
d. * I have would known

En plus, on a montré que l'ordre relatif des modifieurs interfère avec l'ordre des modifieurs par rapport aux projections fonctionnelles de la tête d'une façon impossible à décrire dans l'approche cartographique. Ainsi, pour les adverbes, Bobaljik (1999) montre qu'il y a des adverbes qui obéissent au principe d'ordre X > Y mais qui pourtant apparaissent dans n'importe quel ordre par rapport aux têtes de la projection verbale comme le participe et les auxiliaires, qui, elles, ont toujours un ordre relatif fixe. Donc on a l'ordre fixe des modifieurs X > Y, l'ordre fixe des têtes A>B, mais l'ordre variable des premiers par rapport aux derniers B-X-Y/ X-B-Y/ A-X-Y/ X-A-Y. Cinque explique l'ordre variable des modifieurs par rapport à la tête en supposant que tandis que les modifieurs restent dans la position de base, la tête peut monter dans différentes positions à travers les têtes de la projection étendue. Mais si on compare, dans le cas qu'on vient de décrire, l'ordre B-X-Y à l'ordre X-A-Y, on est amené à conclure que la tête B est montée plus haut que la tête A : pourtant on ne trouve nulle part l'ordre B-A. Un exemple concret que discute Bobaljik est celui des adverbes italiens *mica* et *più*, où les têtes A et B sont l'auxiliaire et respectivement le participe :

(8) a. Non **hanno** *mica/più* **mangiato**.
ne ont point/plus mangé
b. Non **hanno mangiato** *mica/più*.
c. Non **hanno** (*mica più*) **mangiato** (*mica più*).
d. Non **hanno** *mica* **mangiato** *più*.
e. Gianni purtroppo forse stupidamente *mica* **gli ha** *più* **telefonato**.
G. malheureusement peut-être stupidement point lui a plus téléphoné
f. *Gianni telefonato (*mica*) gli ha (*piu*)

Notez qu'une contrainte sur le mouvement de tête ne peut pas expliquer (8)f, car de toute façon le participe peut monter, selon l'hypothèse de Cinque, au dessus de la position de base de l'auxiliaire, pour dériver l'ordre en (8)b : comme l'auxiliaire peut suivre *mica* (v. (8)e), l'ordre en (8)b, où le participe précède *mica*, présuppose la montée du participe au dessus de la position de base de l'auxiliaire :

(8′) [hanno [mangiato[mica [t_{Aux} [più [t_{Part}

On a montré aussi que si des préférences dans l'ordre relatif existent, elles sont plutôt sensibles au sens et pas à la catégorie syntaxique des modifieurs, tandis que l'ordre des modifieurs par rapport à la tête et à ses projections fonctionnelles est sensible à la catégorie syntaxique du modifieur. Si ces deux « dimensions » devaient être superposées en une seule, alors on aurait besoin de multiplier les projections fonctionnelles pour chaque catégorie sémantique pour rendre compte des positions différentes des modifieurs par rapport à la tête lexicale et à ses projections. Ainsi, Matushansky (2002) note que dans les langues germaniques, où les adjectifs sont pré-nominaux, le même ordre relatif apparaît entre les modifieurs post-nominaux des types sémantiques correspondants, comme les PPs :

(9) a. a sculpture in wood of tremendous dimensions/of an exceptional height
a′. a huge wooden sculpture (Dimension > Matière)
b. a sculpture in wood of great value
b′. a valuable wooden sculpture (Evaluatif > Matière)

Comme dans le modèle cartographique les différences d'ordre linéaire supposent toujours des structures syntaxiques différentes, et toute exception à l'ordre Spécifieur-Tête-Complément est la conséquence du mouvement, on serait amené à poser de nouvelles têtes Dimension et Matière pour les modifieurs post-nominaux, dans le même ordre hiérarchique que celui des adjectifs mais ayant la propriété de déclencher des mouvements.

Il y a aussi des raisons d'ordre méthodologique pour être méfiant à l'égard du modèle cartographique : si la liste des projections syntaxiques est universelle, on ne saura jamais où s'arrêter en posant ces têtes invisibles, car il est toujours possible qu'on découvre une nouvelle langue avec d'autres propriétés.

En plus, comme on le verra plus tard au long de ce livre (v. surtout 2.4.1), il y a des exceptions à l'universalité de l'ordre des projections : ainsi on peut trouver dans une langue l'ordre X > Y et dans une autre l'ordre Y > X. La cartographie devrait alors supposer un mouvement et donc une autre tête invisible Z qui déclenche ce mouvement pour l'un des ordres, mais ce Z pourrait ne jamais être attesté, et alors on ne saurait jamais avec certitude laquelle des deux langues a l'ordre de base et laquelle à ce Z[5]. Comme un cas concret, je prends l'exemple de l'ordre relatif des cardinaux par rapport à l'alternatif et aux ordinaux en français et en roumain :

(10) a. alte două probleme / * două alte probleme (roum.)
autres deux problèmes deux autres problèmes
b. deux autres problèmes / *d'autres deux problèmes (fr.)

[5] On pourrait se fonder sur des statistiques typologiques – combien de langues ont X > Y et combien Y > X –. Mais de tels raisonnements sont extrêmement fragiles : qui peut dire combien de langues il faut examiner et quel pourcentage doit avoir l'ordre *x* pour que la conclusion que *x* est l'ordre de base soit justifiée ? Et quelle serait la conclusion si aucun des ordres ne jouissait d'une forte majorité ?

c. ultimele trei zile / *cele trei ultime zile (roum.)
derniers-les trois jours les trois derniers jours
d. les trois derniers jours / * les derniers trois jours (fr.)

On est amené ainsi à la conclusion que la syntaxe doit distinguer entre sélection au sens étroit et adjonction. Je ne me propose pas ici d'offrir une théorie de l'adjonction, mais je discuterai seulement dans quelle mesure ses propriétés peuvent être décrites en termes de sélection. Même si généralement on considère que les adjoints n'entrent pas dans des relations de sélection, on peut penser que l'adjonction obéit aussi aux traits sélectionnels, à la seule différence que ce n'est pas le sélecteur qui projette, mais l'élément sélectionné. Cette propriété, bien que non envisagée par Chomsky, peut être assez facilement représentée, en associant à certains traits sélectionnels la propriété de bâtir un objet qui hérite la catégorie du sélectionné. Ce trait sélectionnel devrait alors être le dernier à opérer à l'intérieur de l'adjoint ; ainsi il pourrait être le deuxième trait sélectionnel de l'adverbial *-ment* (qui prendrait comme « compléments » – ce qui veut dire première sélection – des APs), des prépositions ou de l'Accord adjectival, ou plutôt d'une tête Modifieur qui prendrait les PPs et les APs comme compléments, car les Ps et les As apparaissent dans d'autres structures aussi, ou ils sont sélectionnés (p. ex. par Pred ou, dans le cas des PPs, aussi par des têtes lexicales comme V et A) – d'ailleurs, une tête Mod(ifieur) pour les adjoints a été proposée pour des raisons indépendantes (Rubin, 1996, 2003) –. Cette hypothèse ramène l'adjonction aux opérations syntaxiques normales, mais ne peut pas rendre compte de la particularité des adjoints dans la reconstruction, qui a conduit Chomsky à décrire l'adjonction par un type spécial de fusion – *pair Merge*, suivie d'une simplification au moment du transfert (v. ci-dessus).

Dans l'hypothèse que l'adjonction ne relève pas de la sélection, étant vraiment libre, les restrictions qui peuvent peser sur certains adjoints sont dues à des conflits de type sémantique[6]. Cette explication marche bien pour (11), où on voit des adjoints

[6] DOETJES (1997) propose de représenter les contraintes sur l'attachement des adjoints par deux mécanismes : unification des rôles thématiques (*theta unification*) (WILLIAMS, 1981 ; HIGGINBOTHAM, 1985) et saturation par identification (*theta saturation through identification*). Dans les deux cas la position ouverte de l'adjoint est identifiée à une position ouverte de l'élément auquel il s'attache (cette position pouvant être R, l'argument externe des noms, ou e, la variable d'événement introduite dans les projections verbales, ou encore une variable de degré g pour les adjectifs) : par cette identification on obtient, dans le premier cas (unification des rôles thématiques), une conjonction de prédicats (ce que HEIM et KRATZER, 1998 représentent par la règle de *Predicate Modification*) ; dans le deuxième cas (saturation par identification), une innovation introduite par Doetjes, la position thématique de l'adjoint est déjà saturée et l'identification amène la saturation de la position ouverte de la sœur de l'adjoint, comme on voit pour la position de degré de l'adjectif en (i) :

(i) [how badly] ill

La bonne formation en LF peut être décrite d'une façon plus simple et plus générale en disant que pour tout nœud X, si ses filles Y et Z se combinent soit par application fonctionnelle – *Functional Application* – (la règle sémantique de combinaison « par défaut », où l'un des deux sœurs est une fonction et l'autre l'argument de cette fonction) soit par intersection (ou conjonction) de prédicats – *Predicate Modification* – (pour laquelle v. ci-dessus), la bonne formation est respectée. Ainsi il ne faut rien ajouter pour le cas des adjoints qui saturent des prédicats. Ora Matushansky (2002) montre, en effet, que parfois ce qu'on aimerait appeler des « adjoints » se combinent par application fonctionnelle (formules argument-prédicat) et non pas par intersection de prédicats : c'est le cas des adjectifs thématiques, des phrases de mesure dans certaines positions et des adjectifs intensionnels comme angl. *former, alledged* (*ancien, prétendu*). Donc l'explication

temporels/aspectuels qui requièrent un certain type d'événement (ou éventualité), mais pas un certain contexte syntaxique. En (12) cependant, c'est la catégorie à laquelle l'adjoint s'attache qui détermine le choix entre une forme adjectivale et une forme adverbiale. Si on ne recourt pas à la sélection, il faut toutefois introduire des traits à vérifier sur les adjectifs (des traits d'accord, + $u\varphi$) et sur l'adverbe (ou sur le suffixe *-ment*) (une indication catégorielle [– N]).

(11) a. Je l'ai fini (**dans une heure**) / (***pendant une heure**)
b. J'ai dormi (***dans une heure**) / (**pendant une heure**)
c. des fleurs jolies (***dans une heure**) / (**pendant une heure**)

(12) a. une chanson lente
b. * Il chante lent(e)
b'. Il chante lente**ment**

1.2.2. Catégories lexicales. Le lexique

Il y a un consensus sur le fait que le lexique contient deux types d'unités : des unités appartenant à des classes fermées, importantes pour la description d'une grammaire particulière, comme le genre, le nombre, le temps, l'aspect, les complémenteurs etc., ce qu'on appelle des catégories fonctionnelles, et des unités appartenant à l'une des classes ouvertes. Les formulations les plus explicites de cette distinction sont offertes par Emonds (1985, 2000) : toute unité lexicale contient, à part l'information phonologique, une matrice de traits qui notent l'interprétation et le comportement syntaxique. Certains de ces traits sont pertinents pour la description de la syntaxe d'une langue – appelons-les *F* –, d'autres notent des différences sémantiques sans pertinence pour cette description – appelons-les *f*, « traits purement sémantiques ». Les lexèmes fonctionnels peuvent alors être définis comme des lexèmes ne contenant que des traits F. Par contre, les « mots lexicaux » contiennent des traits *f*, ce qui leur permet la variation indéfinie, et donc de constituer des « classes ouvertes ».

Traditionnellement on considère que les « mots lexicaux » appartiennent aux quatre catégories N(om), A(djectif), V(erbe) et P(réposition) – d'où leur dénomination même de « catégories lexicales » (car « item lexical » s'applique à tout item appartenant au lexique, donc aux mots fonctionnels aussi). Aujourd'hui il existe cependant une théorie concurrente, représentée par Marantz (1997, 1999, 2000) et Borer (2005), qui soutient que les mots lexicaux n'ont pas de catégorie, et que leur caractérisation comme « verbe », « nom » ou « adjectif » dérive des items fonctionnels avec lesquels ils se combinent, des structures où ils sont insérés. J'admets que cette analyse pourrait être appliquée à certaines langues, que j'appellerais « langues à mots- racines ». Cependant je considère que cette hypothèse n'est pas applicable à toutes les langues. En particulier, elle n'est pas applicable aux langues sur lesquelles ce livre se concentrera en particulier, à savoir les langues romanes. Dans ces langues, les « conversions » de catégorie, qui dans

par la contrainte de bonne formation en LF recouvre plus de cas que les règles formulées en termes de rôles thématiques avec lesquelles travaille Doetjes.

l'hypothèse Marantz-Borer devraient être illimitées, sont en effet très limitées. Si on prend, comme exemple, la conversion nom-verbe, on constate que (i) on ne peut pas bâtir des verbes sur n'importe quel nom (ex. (13), et que (ii) pour beaucoup de noms, les verbes correspondants ont un sens figé, qui doit donc être listé dans le lexique, et n'admettent pas la création d'un sens nouveau (ex. (14)).

(13) femeie « femme » → *a femeia, *a femei etc. (roum.)
câine « chien » → *a câini, *a câina etc.
casă « maison » → *a căsi, *a căsa etc.

(14) om « humain » → omeni « bien accueillir, traiter avec tous les égards » * « nommer humain », *« devenir adulte », * « agir comme (devrait agir) un humain » etc.

Dans des cas où il existe une conversion productive, comme verbe > nom, la théorie Marantz-Borer se trouve aussi réfutée : la seule conversion verbe > nom productive se fait avec des suffixes, et ses suffixes ne peuvent se rattacher qu'à des racines *verbales*. Donc la tête nominalisatrice *n* doit être sous- catégorisée pour V. Si elle pouvait se combiner avec n'importe quelle racine, on s'attendrait à la trouver également sur des bases adjectivales ou nominales, car le sens très vague d' « abstrait / nom de situation » le permettrait bien. Pourtant on ne trouve rien de pareil :

(15) a citi « lire » → citire, citit (roum.)
a urca « monter » → urcare, urcat
trist « triste » → *tristire/*tristare/*tristere, *tristit/*tristat/*tris/*tristut

Je considère donc qu'au moins dans les langues que je vais traiter en particulier dans ce livre, les entrées des mots lexicaux contiennent un trait catégoriel – N, V, A et peut-être P[7].

Si l'on accepte, pour d'autres langues, l'analyse de type Marantz-Borer, on peut considérer que les langues romanes représentent des cas où les traits compris dans les têtes qui définissent une catégorie sont déjà compris sur les items des classes ouvertes suite à un phénomène de « compactage (ou regroupement) de traits », qui est attesté pour différentes projections fonctionnelles, comme on le verra à plusieurs reprises au cours de ce livre.

1.2.3. Lexique et morphologie

Les traits qu'on connaît traditionnellement sous le nom de « catégories flexionnelles » sont, pour une catégorie lexicale X, de trois types :

(i) des traits lexicalement associés à X ; p.ex., le genre pour les noms
(ii) des traits librement associés à X ; p.ex., le nombre pour les noms comptables

[7] La caractérisation de P comme lexicale ou fonctionnelle n'est pas une question résolue ; BAKER, 2003, soutient avec des arguments assez convaincants que P est plutôt une catégorie fonctionnelle et que les types de P qui semblent plutôt lexicales peuvent s'analyser comme contenant un P et une des autres catégories lexicales – p. ex. N, comme on le voit en roumain ou « derrière » se dit *în spate(le)* « au dos(-le) » et « devant » se dit *în față/ în fața* « en face(-la) ».

(iii) des traits dont la valeur, sur X, est déterminée par le contexte syntaxique ; p. ex., le cas sur le nom (y compris le cas inhérent, qui est soit fixé par la sous-catégorisation du prédicat recteur du nom soit représente l'épellation d'une tête prépositionnelle, ou le reflet d'une telle tête abstraite sur le nom)

Dans la tradition générative le lexique est généralement conçu comme une liste, comprenant seulement l'information imprédictible. Dans ce cas les traits des types (ii) et (iii) ne devraient pas faire partie des entrées lexicales, mais leur combinaison avec les têtes lexicales devrait suivre des règles de la grammaire. Mais quelles règles ? Si de toute façon on a les règles de la syntaxe qui combinent des lexèmes, l'idéal serait d'y employer ces mêmes règles pour cette fonction.

En plus, si la syntaxe au sens étroit aboutit à la forme logique, où tous les traits présents doivent être interprétables, il s'ensuit que les traits présents dans la syntaxe doivent être soit ces traits interprétables, soit des traits purement formels qui sont pertinents pour la combinaison syntaxique. Alors, dans la mesure où les propriétés purement formelles des morphèmes et des mots intéressent seulement la morphologie et n'ont pas de conséquence sur la co-occurrence des mots, sur la distribution, elles devraient n'être opérantes que sur la branche PF de la dérivation, là où les structures produites par le mécanisme génératif sont transformées en des séquences sonores.

Les conclusions de ces raisonnements ont conduit à une conception de la morphologie et de la représentation des traits flexionnels connue sous le nom de *morphologie distribuée* (à partir de Halle et Marantz 1993), qui place tous les phénomènes morphologiques sur la branche PF. Je vais souscrire aussi à ses propositions centrales, surtout l'insertion tardive du vocabulaire fonctionnel, ce qui signifie que la syntaxe opère seulement avec des matrices de traits abstraits comme + 1pers, + fem., + présent, et l'idée que les caractéristiques phonologiques associées à ces traits entrent en jeu seulement après la syntaxe, sur la branche PF. Cette théorie s'avérera utile dans la description de différents phénomènes à travers ce livre (v. notamment chap. 5).

Mais il faut toujours expliquer comment la syntaxe crée les configurations ou la morphologie réalisera (ii) et (iii) sous forme affixale, et quelles sont précisément ces configurations. En plus, si la forme de l'affixe est seulement l'effet de la morphologie, l'affixation en tant que phénomène affectant deux têtes X et Y peut aussi avoir lieu en syntaxe, si, comme je l'ai dit, il s'avère qu'elle a des effets en syntaxe, influençant des phénomènes syntaxiques. C'est le cas de la formation des têtes complexes, qui participent aux mouvements syntaxiques comme des unités, ce qui implique que la fusion des deux têtes a eu déjà lieu en syntaxe – v. par exemple le mouvement du I à C dans l'inversion interrogative, qui entraîne le V et les clitiques attachés à I :

(16) pourquoi **le veux**-tu ?

Pour les traits en (ii), on peut ajouter les arguments suivants à l'appui de l'idée qu'ils ne font pas partie des entrées lexicales, mais s'y attachent en syntaxe ou après : généralement, ces traits prennent portée sémantique sur des syntagmes plus larges

projetés par la tête (le temps sur le verbe et ses compléments, le nombre sur les adjectifs et les compléments du nom)(pour le nombre, v. 2.4.1.2) ; ils peuvent avoir des propriétés sélectionnelles spéciales, qui interviennent plus haut dans la structure que celles de la tête lexicale (p.ex. le temps fini qui assigne le nominatif) ; lorsqu'il y en a plusieurs, l'ordre des affixes qui expriment ces traits reflète souvent l'ordre de leurs projections indiquée par leur portée ou par leurs traits sélectionnels (le *mirror principle* de Baker, 1985). Lorsque ces trois propriétés se réunissent, la combinaison à tour de rôle de la tête avec les affixes apparaît comme la représentation la plus simple des faits, soit qu'elle se produit par montée de la tête, en syntaxe, soit par descente des affixes ou montée de la tête en PF.

Pour (iii), il y a des indications que l'entrée lexicale, même si elle ne contient pas ces traits valués (ce qui produirait une grande redondance dans le lexique aussi bien que dans la dérivation), peut néanmoins contenir des valeurs ouvertes à fixer en syntaxe, par des processus d'accord. C'est ainsi qu'on explique le fait que tout nom doit recevoir un cas et jamais ne peut en recevoir plusieurs (à plusieurs reprises, comme le serait le nominatif dans des cas de « superraising » comme **John seems is happy*) : on parle ainsi du « besoin » d'un nominal de « satisfaire » son cas, d'être légitimé en termes de Cas abstrait, et on suppose qu'après la valuation de ce trait il devient inactif, ne pouvant plus participer à des relations d'accord. On peut supposer ainsi que le trait catégoriel N comporte une position ouverte pour le Cas, et on n'a donc aucune redondance dans le lexique si on met cette position ouverte dans les entrées lexicales (on ne multiplie pas les entrées).

Pourtant dans certains cas l'ordre des affixes obéit au *Mirror Principle* même pour les traits du type (iii), ceci voulant dire que plus un trait est valué tard, plus l'affixe qui l'encode apparaît loin de la racine. Ceci suggère que ces traits correspondent à des unités syntaxiques (des têtes), ce qui n'est pas le cas pour les positions ouvertes (elles sont comprises dans le trait catégoriel du mot lexical, comme je l'ai dit, donc ne sont pas des lexèmes indépendants). On peut alors supposer que *la valuation d'une position ouverte s'accompagne de la création d'une tête adjointe à la tête qui porte cette position*[8]. Ainsi les positions ouvertes ne seraient pas des atomes lexicaux, mais l'ordre de leur valuation serait néanmoins immédiatement reflété dans l'ordre des atomes qu'elle crée. La création de ses atomes ne contrevient pas au principe d'inclusion de Chomsky, car ce principe admet des *copies*, et les traits d'accord peuvent être considérés comme des copies (en ce cas le nominatif serait une copie du Temps fini, un cas inhérent pourrait être la copie d'un trait de sous-catégorisation ou thématique du verbe, etc. ; pour les autres traits, comme la personne, le nombre non-interprétables etc., le caractère de copie est évident). Dans la section 4.6.2, on verra des arguments pour l'existence de têtes de Cas indépendantes, même pour un cas structural.

Pourtant, il y a des analyses minimalistes qui considèrent que les lexèmes entrent dans la dérivation avec les traits dépendants du contexte déjà valués, et que la dépendance

---

[8] L'idée que la valuation d'un trait peut conduire à la création d'une tête au cours de la dérivation a été proposée par NASH et ROUVERET (1997, 2002) sous la forme de la *théorie des proxies*, dans leur traitement des pronoms clitiques.

résulte d'une relation de *vérification* entre ce trait et le trait dont il dépend (v. Pesetsky et Torrego, 2001, 2007 ; Adger, 2003 ; Bošković, 2006b). Cela implique que l'association des traits avec les lexèmes se fait avant la dérivation syntaxique, dans un composant morphologique pré-syntaxique. Je considère qu'étant donné que pour certains cas il faut avoir des règles morphologiques opérant après la syntaxe (comme je montrerai à plusieurs reprises au cours de ce livre, v. chap. 5), l'hypothèse par défaut (*the null hypothesis*) devrait être que toute la morphologie est post-syntaxique, et seulement si on a des preuves qu'un traitement post-syntaxique est impossible il faut introduire des opérations morphologiques pré-syntaxiques. (En fait, j'envisage moi-même la possibilité que pour les règles très dépendantes des entrées lexicales, non seulement pour la forme mais aussi pour le sens, comme beaucoup de cas de dérivation lexicale et de composition, un traitement pré-syntaxique soit préférable). En plus, les dérivations qui commencent par des entrées lexicales à traits dépendants valués sont moins économiques, ont une sorte de redondance : le trait en cause fusionne d'abord avec le lexème dans le composant morphologique et ensuite il est introduit une deuxième fois sur l'élément qui contrôle la dépendance et entre encore une fois dans une relation avec le lexème hôte (la relation de vérification). Par exemple, pour l'accord en personne sur les verbes, on aurait trois opérations – fusion de 1sg avec le T, insertion d'un D + 1sg, vérification du trait de T par celui du D – au lieu de deux – insertion d'un D + 1sg et valuation du trait personne du T.

Enfin, il faut aussi observer que l'analyse des traits (iii) pourrait être aussi appliquée aux traits (ii) – si cela s'avérait nécessaire – en disant que la tête fonctionnelle reste phonologiquement vide et la tête lexicale s'accorde avec cette tête fonctionnelle.

1.2.4. Linéarisation

Comme on l'a vu dans le cas de la cartographie (section 1.2.1), parfois le desideratum d'une grammaire universelle a conduit à des positions difficiles à soutenir empiriquement aussi bien que théoriquement. Un autre cas de ce genre est l'axiome de linéarisation proposée par Kayne (1994) (*LCA – Linear Correspondence Axiom*), qui affirme que l'ordre linéaire reflète directement la structure syntaxique selon la règle que si *a* c-commande asymétriquement *b*, *a* précède *b*.

Un problème immédiat de ce système est constitué par les cas de c-commande mutuelle. Ce problème a reçu différents traitements techniques : soit traiter les niveaux X-barre comme des entités primitives, ce qui contrevient aux postulats minimalistes (la condition d' inclusivité), soit poser des têtes supplémentaires à l'intérieur des compléments simples (comme le N complément d'un D ou Num), en ajoutant que la linéarisation de deux X^0 fusionnés est résolue par la morphologie et non pas par le LCA.

Mais les problèmes les plus graves sont d'ordre empirique. Les vastes recherches élaborées dans le cadre antisymétrique ont expliqué les ordres linéaires différents de l'ordre Spécifieur-Tête-Complément, ordres très fréquents à travers les langues, en posant une série de têtes fonctionnelles vides qui n'ont d'autre raison que d'offrir des positions d'arrivée

pour les différents mouvements qui sont nécessaires pour dériver l'ordre linéaire attesté de l'ordre de base prévu par le LCA. Ce qui est important c'est que dans beaucoup de cas, ces têtes n'ont aucun contenu interprétatif et aucune réalisation phonologique. L'existence de tels éléments contrevient au principe minimaliste de l'Interprétation Complète.

Il est vrai que des asymétries gauche-droite apparemment existent, ce qui était précisément le fondement empirique de la théorie de Kayne (1994). Mais la voie poursuivie par l'école antisymétrique s'est avérée être une réponse trop forte à ce problème: on a démontré (v. Abels et Neeleman, 2006a, b) que l'appareil technique élaboré pour dériver les ordres de surface en accord avec le LCA surgénère, et permet la dérivation de ces ordres même dont l'absence à travers les langues a figurée parmi les arguments pour l'antisymétrie. Un de ces ordres non attestés est le « V2 inversé » – l'ordre IP-V-XP. Pourtant, en utilisant les têtes fonctionnelles vides et le *remnant movement*, les deux largement utilisés dans les analyses antisymétriques[9], on peut dériver cet ordre à partir de l'ordre V2 (XP-V-IP), par la montée du V dans une position de tête plus haute, suivie de la montée de l'IP dans le spécifieur de cette tête. Plus généralement, une des généralisations typologiques qui constituaient la base empirique de l'antisymétrie était l'absence (ou rareté) des mouvements à droite. Mais en utilisant le *remnant movement* on peut toujours dériver un mouvement apparent à droite : comme le montrent Abels et Neeleman, à partir d'une structure $[_{XP}\ldots \alpha\ldots]$ on peut dériver un mouvement apparent à droite en extrayant α – soit comme tête soit comme syntagme – dans la position de tête ou de spécifieur d'une projection FP au dessus du XP, et en déplaçant ensuite XP dans la position de spécifieur d'une projection plus haute GP. Le résultat $[_{GP}[_{XP}\ldots t_{\alpha}\ldots]\ [_{FP}\ \alpha\ t_{XP}\ ]]$ donne précisément, si G et F sont vides, la structure « visible » $[_{XP\ldots}\ t_{\alpha\ldots}]\ \alpha$, donc un mouvement apparent à droite[10, 11]!

En conclusion, je vais me rallier à la position qui s'oppose à la théorie antisymétrique et soutient que la linéarisation est un phénomène de PF, une étape dans la transformation des structures syntaxiques en séquence linéaires prononçables, et que cette transformation obéit à des règles qui peuvent varier d'une langue à une autre (v. les propositions de Chomsky, 2001, 2005 ; Fox et Pesetsky, 2004 ; Bobaljik, 2001 ; Richards, 2004 ; Kremers, 2003.) La possibilité

---

[9] Pour l'utilisation effective du *remnant movement* dans les analyses antisymétrique, je renvoie à ABELS et NEELEMAN (2006b), qui citent KAYNE (1998), MÜLLER (1998), KOOPMAN et SZABOLCSI (2000) et NILSEN (2003).

[10] Comme un exemple concret d'une telle dérivation, ABELS et NEELEMAN citent KAYNE (1998), qui soutient que les quantifieurs négatifs en anglais montent à SpecNegP, et ensuite le VP « restant » (*remnant*) monte dans le spécifieur d'une projection plus haute non-identifiée, WP.

[11] ABELS et NEELEMAN montrent aussi que des faits qu'on explique par des conditions d'antilocalité sur le mouvement, notamment l'interdiction du déplacement Comp-à-Spec, ne peuvent pas être expliqués dans la théorie antisymétrique : ainsi, pour dériver l'ordre à tête finale IP-C, cette théorie a besoin de supposer soit le mouvement de l' IP dans le spécifieur de C, ce qui est interdit par l'antilocalité, soit le mouvement de IP dans le spécifieur d'une projection plus haute Agr_CP, ce qui éviterait la transgression de l'antilocalité. Mais dans cette dernière hypothèse, le CP n'est plus une catégorie qui impose un « escape hatch » – c'est-à-dire, qui requiert que les éléments extraits de son complément passent par son spécifieur. Alors IP pourrait être extrait aussi, en utilisant ce Agr_CP. Pourtant l'impossibilité de l'extraction de l'IP est universellement attestée, non seulement dans les langues à C initial mais aussi dans celles à C final comme le japonais. Donc l'antisymétrie prédit en effet qu'on ne trouvera pas d'effets d'antilocalité, au moins dans les langues à tête finale, ce qui est contredit par les faits.

Sur le domaine empirique couvert par l'antilocalité, v. ABELS, 2003.

que certaines de ces règles soient universelles, ce qui expliquerait les asymétries droit-gauche dont j'ai parlé, reste ouverte (ainsi, Takano, 2003 propose que les spécifieurs sont universellement à gauche ; Kremers, 2003 utilise aussi un système qui a pour effet que les spécifieurs sont toujours à gauche). Ce que je soutiens c'est qu'au moins une partie des règles de linéarisation est ouverte à la paramétrisation, notamment la linéarisation des adjoints, comme on verra dans la section 2.7 (ce qui peut être caractérisé comme une position symétrique « moyenne », laissant ouverte la possibilité d'ordre fixe pour les spécifieurs, et se distinguant des propositions de Johnson, 2005, 2007, Haider, 2000, 2004 et Marc Richards, 2004 qui limitent pratiquement la paramétrisation aux structures tête-complément, ce que j'appellerai une position symétrique « faible »).

2. La Structure Fonctionnelle du DP

Avant de décrire la structure des expressions pronominales et la syntaxe des noms vides, il faut avoir une idée de la structure des syntagmes nominaux en général, et en particulier de leur structure fonctionnelle. Ce chapitre vise à décrire cette structure indépendamment de la question des DPs sans tête lexicale exprimée. Je ne poursuis pas une description exhaustive, mais je me concentrerai sur quelques questions qui restent encore ouvertes.

2.1. Introduction. Une structure fonctionnelle pour le groupe nominal

Comme je l'ai annoncé dans le premier chapitre, même si j'utilise la notion de projection fonctionnelle, j'admets aussi l'existence de l'adjonction, contrairement aux approches fondées sur la théorie antisymétrique de Kayne (1994). Il s'impose alors de présenter les critères utilisés pour identifier certains items adnominaux comme des items fonctionnels (dorénavant IFs) ou pour traiter certains aspects de la syntaxe des groupes nominaux en recourant à une projection fonctionnelle. (Pour la distinction entre « mot fonctionnel » et « mot lexical » je renvoie au chapitre 1, tout en soulignant que cette distinction n'offre pas une partition totale de l'ensemble des entrées lexicales, mais laisse place à des classes intermédiaires, formées par certains mots qu'on peut traiter de « semi-lexicaux ».)

Pour le groupe nominal, traditionnellement on donne le rôle de tête au nom, d'où l'appellation qu'on utilise ici, « groupe nominal ». Le critère qu'on utilisait pour décider quelle est la tête entre A et B dans C = [A B] est encore valable aujourd'hui : la tête est l'élément qui a la même distribution que l'ensemble. Des divergences apparaissent dans les cas ou aucun des constituants immédiats A, B ne satisfait ce critère. Opérant avec la notion de complément, la grammaire générative considère que si la présence de B suit de la présence de A, B est un complément de A et donc A est la tête du syntagme. (La grammaire traditionnelle ne raisonnait pas toujours ainsi : par exemple, elle n'analyse pas la préposition comme tête dans les combinaisons préposition + groupe nominal.) Dans le groupe nominal, la grammaire traditionnelle ne disposait pas d'une fonction très claire pour certains éléments qu'on considérait comme dépendants du nom et qu'on a appelés plus tard « déterminants ». Par plusieurs de leurs propriétés, les déterminants ne se qualifient pas comme des dépendants du nom :

(i) certains d'entre eux peuvent apparaître sans nom, ayant la même distribution que le syntagme nominal :

(1) Trois/Certains (garçons) sont venus me voir

La grammaire traditionnelle les considérait dans ce cas des pronoms, donc leur attribuait une ambiguïté catégorielle, ce qui, évidemment, n'est pas souhaitable (en syntaxe, les catégories se définissent justement par le critère de la distribution, or le double emploi « adnominal » et « pronominal » est plutôt la règle, caractérise une classe tout entière de mots dans la plupart, sinon dans toutes les langues connues).

(ii) dans certaines langues, les noms (ou du moins les noms communs) ne peuvent pas apparaître, dans certaines positions au moins, sans avoir un déterminant :

(2) * (Des/quelques/trois) filles attendaient le bus

Les déterminants qui satisfont aux deux critères (i) et (ii) se qualifient plutôt comme des têtes selon le critère traditionnel que je viens d'énoncer. Mais puisque d'autres mots ayant la même distribution à l'intérieur du syntagme nominal, comme les articles, n'ont pas la première propriété (ne peuvent pas apparaître sans le nom), on a considéré que le rapport déterminant-nom n'est pas un rapport de tête à dépendant, mais il pourrait tout au plus, dans les langues qui ont (ii), être caractérisé comme un rapport d'interdépendance (similaire au rapport qu'on proposait entre le sujet et le prédicat).

À ces deux propriétés cruciales pour ce qui concerne le statut de dépendant ou de tête des déterminants, on peut ajouter d'autres traits qui les distinguent des autres dépendants du nom :

(iii) ils apparaissent dans une position spéciale dans le groupe : dans les langues indo-européennes modernes, ils précèdent toujours, à quelques exception près, les autres membres du groupe (le nom, les modifieurs et les compléments du nom) ;

(iv) ce sont des mots grammaticaux ; ils forment des classes fermées et ont un sens très large, qui leur permet la combinaison avec n'importe quel nom, où du moins avec n'importe quel nom d'un certain type sémantique très général ; en fait, les seules distinctions à l'intérieur de la classe des noms qui soient pertinentes pour la combinaison avec les déterminants sont la distinction entre nom propre et nom commun et la distinction entre comptable et massique.

Dans le cadre de la théorie X-barre, on a capté une partie de ces propriétés des déterminants en leur donnant le statut de spécifieur du groupe nominal. Ainsi on expliquait leur position, leur portée sur le reste du groupe, et même la propriété (ii) (le caractère obligatoire dans certaines positions et certaines langues), en supposant que le fait d'avoir un spécifieur rempli puisse être une condition de bonne formation pour certaines projections maximales. Pour les autres propriétés, l'analyse comme spécifieur n'apporte rien de nouveau : elle n'explique pas la possibilité d'apparaître sans nom (la propriété (i)), ni le caractère de mots grammaticaux. En plus, par certaines propriétés les déterminants se distinguent des spécifieurs d'autres projections : ainsi, la position Spec est, dans le schéma X-barre, une position de syntagme maximal (de groupe), mais beaucoup de déterminants sont simples, des X^0s plutôt que des XPs. En plus, dans d'autres cas le spécifieur est rempli par la projection d'un élément lexical (par exemple le sujet, analysé comme SpecIP et plus tard comme SpecVP, et le génitif saxon de l'anglais), mais, comme on a vu, les déterminants sont plutôt des mots grammaticaux.

Or, puisque déjà on analysait les mots grammaticaux de la proposition comme des têtes, Complémenteur (C) et Flexion (I(nfl)) (Chomsky, 1981, 1986), on a essayé de résoudre

ces problèmes en analysant les déterminants comme des têtes du groupe nominal, prenant le NP comme complément (Brame 1981, Szabólcsi 1986, Abney 1987) – l'« hypothèse DP » (*Determiner Phrase* « groupe déterminant »). Cette hypothèse rend compte directement du fait que les déterminants sont (généralement) simples, des X^0s, et permet de formuler une réponse à la question de savoir pourquoi certains déterminants peuvent aussi apparaître sans nom (la propriété (i)) : si dans ces cas on a ellipse du NP, le déterminant, comme tête qui sélectionne un NP, permet de signaler l'existence d'une catégorie élidée et sa nature, et donc de légitimer l'ellipse (v. 5.1 pour une formulation plus précise de cette idée).

En plus, cette hypothèse permet un traitement unifié des IFs à travers les catégories : si dans le domaine verbal et propositionnel il a été utile de les traiter comme des têtes prenant la projection de l'item lexical comme complément, un traitement unifié implique la même analyse pour les IFs que l'on trouve avec les noms.

Traiter les IFs comme des têtes permet de représenter en termes de sélection une propriété très répandue des IFs : celle de se combiner, souvent obligatoirement, avec une certaine catégorie lexicale (comme les déterminants avec le nom, le temps et l'aspect avec le verbe, les IFs de degré avec les adjectifs et les adverbes) (v. surtout Doetjes, 1997, qui prend ce type de sélection comme critère pour attribuer le statut de tête à un IF). Les cas où les IFs ne contiennent pas dans leur complément la catégorie lexicale qui leur est caractéristique – ce qui n'est possible que pour certains d'entre eux – peuvent s'analyser, suivant les cas, soit comme une ellipse de la projection lexicale, soit comme un cas de IF intransitif (comme le propose Abney, 1987 pour les pronoms personnels). Pour le groupe nominal, cette question fera l'objet des chapitres 3-4 de ce livre.

Avant d'examiner de plus près les questions soulevées par l'hypothèse DP (qui est adoptée dans ce travail comme dans la plupart des travaux récents), il convient de souligner le fait que ce qu'on a appelé jusqu'à présent des « déterminants », suivant la terminologie de l'époque dont on parlait, ne forme pas une seule classe distributionnelle : ces mots peuvent apparaître ensemble (*co-occur*), tout en respectant un ordre fixe :

(3) a. toutes ces jeunes filles
b. les quatre éléments

Aussi convient-il d'utiliser le mot « item fonctionnel » (IF) plutôt que « déterminant » pour parler de l'ensemble des items grammaticaux du groupe nominal, la position D n'étant qu'une des positions où de tels IFs peuvent apparaître. Ainsi, dans les exemples (3) on peut montrer que la position D est occupée par *ces*, respectivement *les*. Le mot *toutes* dans (3)a ne permet pas d'introduire le nom sans un autre IF, donc il n'a pas les propriétés d'un D ; mais *quatre* a cette capacité, comme le montre (4). Alors la position D se définit comme la position la plus haute (la plus à gauche) des mots ayant cette propriété : en effet des mots comme *les* et *ces* ne peuvent jamais être précédés par un IF ayant cette propriété. Mais l'analyse de l'exemple (4), étant donné (3)b, n'est pas claire. On discutera et évaluera les différentes analyses qui ont été proposées pour ces cas-là dans la section 2.6.

(4) quatre éléments

Dans l'analyse des IFs comme têtes, on dirait que l'ordre fixe illustre la sélection des têtes les unes par les autres. Pourtant cette explication se trouve confrontée à une difficulté majeure : dans la plupart des cas la cooccurrence de plusieurs IFs est optionnelle (ainsi en (3)b, le cardinal peut manquer ; un vrai cas de sélection est illustré par (3)a, où l'universel *toutes* demande d'être suivi d'un groupe introduit par un déterminant défini). Cette question fera l'objet de la section 2.4.

Encore une précision terminologique s'impose : je continue d'utiliser le terme « groupe nominal » dans le sens traditionnel pour le syntagme maximal contenant un nom et tous les IFs nominaux (qui ont comme caractéristique d'apparaître auprès d'un nom), ce qu'on appelle aussi « projection étendue du nom », en le distinguant du syntagme nominal au sens étroit, qui sera appelé NP (Noun Phrase). Comme généralement le IF le plus haut, tête du groupe nominal, appartient à la classe des déterminants (D), on a aussi l'habitude d'utiliser le terme « groupe déterminant » (DP) pour remplacer le terme traditionnel de « groupe nominal ». Mais il y a des cas ou la tête la plus haute n'est pas D : ce peut être un IF qui prend DP comme complément, comme les universels (v. (5)), ou le nom peut apparaître sans aucun mot fonctionnel (v. (6)-(7)a). Dans ce dernier cas, même si on a proposé la présence d'un D vide dans certains contextes (en position argumentale : Longobardi, 1994 ; v. 2.4.3), l'absence du niveau D est généralement admise là où l'absence de déterminant (exprimé) est corrélée à une position non-argumentale – c'est le cas du français, qui admet des noms nus en position prédicative mais pas en position argumentale (v. 7) (v. Longobardi, 1994 ; Dobrovie-Sorin et Beyssade, 2004 ; de Swart, Winter et Zwarts, 2005, 2007 ; Munn et Schmitt, 2001, 2004) :

(5) tous les trois rois

(6) I like strawberries

(7) a. Ils sont médecins
b. * J'ai rencontré médecins

Il est donc utile d'avoir un terme général pour les différents XPs qui peuvent réaliser la projection maximale contenant le N et tous les IFs qui lui sont associés. D'ailleurs cet usage du terme 'groupe nominal' est assez répandu dans la littérature (v. les termes *noun phrase, nominal projection*)

Au bout de cette brève présentation on peut dégager les propriétés qui permettent d'identifier les IFs nominaux. Tous les IFs n'ont pas toutes ces propriétés à la fois, mais avoir un nombre suffisant de ces traits suffira pour les considérer des IFs, comme il sera indiqué le cas échéant. Voilà, en liste récapitulative, ces propriétés :

– classes fermées

– sens « grammatical », compatibilité soit avec tous les noms, soit sensibilité à deux distinctions très générales à l'intérieur de la classe des noms, que l'on peut considérer comme relevant des traits grammaticaux[1] – la distinction comptable – non-comptable et la distinction nom commun – nom propre ; certains fonctionnent comme des opérateurs qui changent le type sémantique du groupe nominal, en lui permettant de fonctionner comme argument (en créant une expression référentielle ou quantificationnelle à partir d'une propriété)

[1] V. 1.2.2 pour la distinction traits purement sémantiques vs. traits grammaticaux, d'EMONDS, 1985.

– ils peuvent avoir la forme d'affixes flexionnels, comme l'article défini en roumain, bulgare, albanais, ou les langues scandinaves

– ils permettent l'ellipse du nom

– dans certaines langues, ils sont obligatoires pour introduire un groupe nominal dans certaines positions (v. 2.4.3)

– ils n'apparaissent que dans un contexte nominal (ce qu'on peut exprimer par la généralisation suivante : si F est un IF nominal, alors il doit prendre un complément et ce complément est soit N soit un autre IF nominal)

– ils apparaissent avant d'autres éléments du groupe nominal dans les langues indo-européennes modernes de l'Europe

– lorsque plusieurs IFs apparaissent ensemble, ils respectent un ordre fixe

2.2. D'autres applications de la notion de structure fonctionnelle

L'idée que les catégories lexicales sont des compléments de catégories fonctionnelles (qui forment ce qu'on appelle « structure fonctionnelle ») est apparue pour rendre compte des IFs obligatoires, que l'on peut considérer comme sélectionnés de l'extérieur (du groupe) et se sélectionnant les uns les autres, ainsi que la projection lexicale. Par la suite, dans le développement de la syntaxe générative des deux dernières décennies, les projections fonctionnelles ont été utilisées pour rendre compte d'autres phénomènes :

(i) pour parler de tous les IFs, y compris ceux qui ne sont pas obligatoires (mais satisfont à d'autres critères dans la liste donnée ci-dessus, sous 2.1) ;

(ii) pour parler de propriétés grammaticales des syntagmes nominaux qui ne sont pas forcément reliées à un IF réalisé comme un mot indépendant : ce type comprend des propriétés obligatoires, comme le Nombre, et des propriétés facultatives, comme l'assignation du cas génitif ; parfois un trait grammatical d'accord à l'intérieur du groupe nominal est aussi lié à une position qui peut être occupée par un IF indépendant, comme le trait de définitude, lié à la position D, qui se manifeste par accord à l'intérieur du groupe dans les langues sémitiques et dans certaines langues scandinaves;

(iii) pour offrir des positions dans les termes desquelles on puisse décrire certains ordres spéciaux qui peuvent apparaître dans le syntagme nominal : c'est le cas des positions comme Focus ou Topique, formant la périphérie du groupe nominal ; comme on le verra dans la section 2.4.1.3, il sera utile aussi d'introduire des têtes à contenu non-précisé F pour décrire le comportement de certains constituants pré-nominaux dans les langues romanes. Certaines analyses ont introduit des têtes fonctionnelles pour servir de position d'arrivée de mouvements utilisés pour expliquer l'ordre des mots ; comme je le montrerai en 2.7, dans beaucoup de cas il existe une meilleure explication pour les faits en question.

2.3. Liste des questions ouvertes

Les sections qui suivent vont traiter quelques problèmes qui se posent pour cette théorie des projections fonctionnelles, appliquée au groupe nominal. Il y a trois questions principales que je vais traiter ici, dont les deux premières ont déjà été signalées dans la section 2.1.

(i) Comment peut-on concilier la sélection et l'optionalité des projections fonctionnelles ?

(ii) Quel est le statut des IFs qui peuvent apparaître après le déterminant mais aussi fonctionner comme déterminants ?

(iii) Certains IFs ont des propriétés de syntagme, donc ne sont pas des têtes fonctionnelles. Pour quels IFs est-il correct de dire qu'ils sont des spécifieurs, et comment peut-on intégrer cela dans la théorie des projections fonctionnelles ?

D'autres questions ouvertes concernent le statut des IFs dans les groupes sans N exprimé. Elles seront étudiées dans les chapitres 3-5.

2.4. La question de la sélection. Projections obligatoires et optionnelles, ordre fixe

2.4.1 Une liste assez longue de projections fonctionnelles nominales

Sur la base des critères en 2.1 et des différentes applications des projections fonctionnelles (v. 2.2), on arrive à un inventaire très riche de projections fonctionnelles. Je présenterai d'abord la liste qui peut être obtenue à partir d'un simple examen des possibilités de co-occurrence des mots caractérisables comme fonctionnels selon les critères dans 2.1 et de l'ordre qu'ils doivent respecter en cas de co-occurrence. Ensuite j'introduirai les autres critères de 2.2.

2.4.1.1. Projections établies sur la base de mots fonctionnels

(1) La projection la plus importante, celle qui satisfait le plus grand nombre des critères présentés en 2.1, est évidemment D, celle qui permet à un nom comptable singulier d'apparaître dans des positions argumentales (pour les pluriels et les massiques, v. 2.4.3. ci-dessous). Les items D peuvent être définis comme appartenant à la classe distributionnelle de l'article ou des démonstratifs (en roumain et en espagnol, des démonstratifs prénominaux seulement). On trouve, ainsi, dans cette classe,

– les articles : fr. *le, un*, angl. *the, a*, roum. *cel, un* (sur *-ul*, v. 5.2.10)

– les universels distributifs : roum. *fiecare*, peut-être aussi *ambii* („both"), fr. *chaque*, angl. *every, each, either, both* ; l'universel distributif non-partitif[2] *tout*, caractéristique au français;

– les quodlibétiques (ou quantifieurs de choix libre, angl. « free choice items ») : roum. *orice, oricare*[3], angl. *any*, fr. *n'importe quel*

– différentes variétés d'existentiels : dépendant d'un opérateur non-aléthique roum. *vreun*, partitif roum. *unii*, fr. *certains*, angl. *some*, non-partitif pluriel (vu parfois comme article indéfini pluriel) roum. *nişte*, fr. *des*, angl. *some* (possiblement réduit *s'm*, à l'encontre du *some* partitif)

– les négatifs : roum. *niciun*, fr. *aucun* (qui est en fait plutôt un item de polarité négative – NIP), angl. *no*

---

[2] En définissant « partitif » comme paraphrasable par [D *des* NP], où [*les* NP] n'a pas une interprétation générique ; v. 3.1.3.

[3] En italien, le quodlibétique *qualsiasi* peut être précédé de l'article indéfini, donc c'est un item de la classe (2) ci-dessous (HEYCOCK ET ZAMPARELLI, 2005).

– les relatifs et interrogatifs : roum. *ce, care*, fr. *quel*, angl. *what, which*

– les possessifs en français et espagnol (en espagnol, les formes « courtes » des possessifs ; en anglais, ils peuvent être analysés comme des Spec du déterminant possessif, comme les « génitifs saxons »), mais non en italien et en roumain

(2) Un deuxième groupe est formé par des IFs qui peuvent introduire des nominaux dans des positions argumentales, fonctionnant comme des Ds du point de vue syntaxique et aussi sémantique (constituant un terme référentiel ou quantificationnel à partir d'un NP), mais peuvent apparaître aussi après des Ds. À part le sens grammatical et l'appartenance à une classe fermée, qui caractérisent tout ce que l'on inclut dans la classe des IFs, ces items ont aussi la propriété de permettre l'ellipse du NP ou un N vide, quelle que soit la position qu'ils occupent (D ou post-D). Dans cette classe, on a en général les expressions quantitatives, qui peuvent être interprétées comme des prédicats de cardinalité, ce qui leur permet la co-occurrence avec d'autres Ds : les quantitatifs exacts (les cardinaux) et les quantitatifs indéfinis – plus précisément expressions de quantité indéfinie – le type roum. *mult, mulți* 'beaucoup', fr. *peu, quelque*. Les exemples (3)-(4), ainsi que (1), de la section 2.1, illustrent le double usage (D et post-D). (Pour les expressions quantitatives non-fléchies du français qui ne peuvent pas être précédées d'un D, comme *beaucoup, assez, tant*, v. 2.5.3 plus loin). Lorsqu'ils introduisent le groupe nominal, fonctionnant comme des Ds, les groupes sont interprétés comme des indéfinis.

Dans plusieurs langues (roumain, espagnol, portugais), mais pas en français, l'alternatif appartient aussi à ce groupe :

(8) a. Altă zi începea (roum.)
autre jour commençait
b. aceste alte probleme
ces autres problèmes
c. Creo que otra persona está utilizando mi cuenta (esp.)
je-pense que autre personne est utilisant mon compte
d. outro dia começava (port.)
autre jour commençait

En anglais, on pourrait dire que l'alternatif est toujours post-D, comme en français, car au singulier il doit être précédé par un D. Au pluriel il peut apparaître sans D, mais là les noms peuvent de toute façon apparaître sans D :

(9) a. *(An)other day began
b. (Other) people believed that

Pourtant, il y a une différence entre *other*+NP pluriel et un pluriel nu, qui indique que *other* joue aussi un rôle dans la détermination, en dépit des apparences. Ainsi, on sait depuis Carlson (1977) que les pluriels nus existentiels, à la différence d'autres indéfinis, n'admettent que la portée la plus étroite (v. (10)a). Pourtant si on ajoute *other*, la portée large devient possible.

(10) I want to meet doctors (want > ∃, *∃ > want)
I want to meet other doctors (want > ∃, ∃ > want)

Le même contraste entre le singulier et le pluriel et entre le pluriel nu et le pluriel à alternatif se retrouve en italien, où, en plus, la différence entre le pluriel nu et le pluriel à alternatif est visible en syntaxe : *altri*+N peut fonctionner sans restriction de poids en position de sujet préverbal, tandis que le pluriel nu seul ne le peut que dans des conditions spéciales (v. 2.4.3) :

(11) a. *(un) altro giorno cominciava
un autre jour commençait
b. Altre persone sono arrivate qui in cerca di sicurezza
autres personnes sont arrives ici en quête de sûreté
c. *Persone sono arrivate qui in cerca di sicurezza
personnes sont arrives ici en quête de sûreté

Je conclus que l'alternatif pluriel, dans ces langues, peut fonctionner comme un D.

L'alternatif montre d'autres choses intéressantes sur la classe (2). Il peut apparaître ensemble avec d'autres items de la classe (2), comme les quantitatifs, dans un ordre qui est parfois fixe, parfois libre, et qui peut varier d'une langue à l'autre. Ainsi, alors que dans toutes les langues examinées il suit les quantitatifs scalaires, l'ordre par rapport aux quantitatifs non-scalaires donne lieu à beaucoup de variation : en roumain et en espagnol, à la différence du français, l'alternatif précède les quantitatifs non-scalaires (les cardinaux et des quantitatifs indéfinis non-scalaires comme le roum. *câteva* « quelques »[4]) ; en italien les deux ordres sont possibles, mais l'ordre Alt > Card est plus fréquent, tandis qu'en portugais et en anglais l'ordre est plutôt libre (mais l'ordre Alt > Card est préféré en anglais lorsque le groupe est introduit par un D défini) ; l'allemand a l'ordre Card > Alt lorsque le cardinal introduit le groupe, mais permet l'autre ordre si le groupe est introduit par un D défini :

(12) a.	(aceste) multe alte întrebări ces beaucoup autres questions	/??alte multe întrebări autres beaucoup questions	(roum.)
b.	(aceste) alte două întrebări ces autres deux questions	/?? două alte întrebări deux autres questions	
c.	(aceste) alte câteva întrebări ces autres quelques questions		
d.	muchas otras preguntas beaucoup autres questions	/ ??otras muchas preguntas autres beaucoup questions	(esp.)
e.	otras dos preguntas autres deux questions	/ ?? dos otras preguntas deux autres questions	
f.	molte altre questione	/ ?? altre molte questione	(it.)
g.	altre due questione autres deux questions	/ (?) due altre questione deux autres questions	

[4] *Destul* « assez », *atât* « tant » se comportent ici comme *mult* et *puțin*, donc comme les « scalaires », quoiqu'ils n'ont pas une position de degré ouverte. Mais ils peuvent néanmoins être considérés comme faisant partie des quantitatifs « scalaires » par le fait qu'ils contiennent un opérateur de degré, donc ils sont, du point de vue sémantique, complexes, contenant une variable scalaire de quantité liée par cet opérateur (*destul* « assez » est équivalent à *destul de mult* 'assez (de) beaucoup', *atât* « tant, autant » est équivalent à *atât de mult* 'autant/tellement/si (de) beaucoup'). V. Doetjes (1997), qui analyse ces quantitatifs comme des têtes complexes Deg+Q. Notez qu'en roumain, à la différence du français, les séquences *destul de mult/mulți, atât de mult/mulți* sont grammaticales, en dépit de l'existence des formes « fusionnées » *destul, atât*. Probablement la structure complexe *atât – de –* QP, où *atât* est peut-être un spécifieur de la tête *de*, est ce qui explique cette différence. Pour cette construction, v. 2.5.3.

h. muitas outras questões	/ *outras muitas questões	(port.)
i. duas outras questões	/ outras duas questões	
deux autres questions	autres deux questions	
j. many other questions	/*other many questions	(angl.)
k. two other questions	/other two questions	
l. viele andere Fragen	??andere viele Fragen	(all.)
m. zwei andere Fragen	/ ?? andere zwei Fragen	
deux autres questions	autres deux questions	
n. die anderen zwei Fragen		
les autres deux questions		

Si l'ordre fixe entre les IFs relève de la sélection, alors il faudrait dire que dans des langues comme le roumain et l'espagnol, la classe (2) sous-entend trois positions différentes. On aurait donc la hiérarchie :

(13) $D > Q_{Scal} > Alt > Q_{Non\text{-}Scal}$

En français, l'alternatif suit toujours les quantitatifs, donc on a une hiérarchie plus simple, D > Quant > Alt :

(14) (les) quelques/deux autres questions

Pour garder une structure plus simple, on a proposé que l'alternatif forme un constituant avec l'autre IF post-D, les deux occupant la position de spécifieur de la position entre D et N (Zamparelli, 1995, qui nomme cette position PDP, la position des « déterminants prédicatifs »), ou bien qu'il est une sorte de modifieur (Giusti, 1993). Mais il n'y a pas d'arguments indépendants pour ces propositions, qui soulèvent d'autres problèmes à leur tour : l'hypothèse de Zamparelli doit introduire une relation spéciale entre l'alternatif et le quantitatif de sorte qu'ils puissent se combiner d'abord, et on voit mal quelle pourrait être cette relation spéciale (les deux, et les quantitatifs et l'alternatif, peuvent se combiner indépendamment avec un nom, et c'est le contexte adnominal qui leur est caractéristique). L'analyse de l'alternatif dans ce cas comme un modifieur n'explique pas son usage comme déterminant (dans les langues autres que le français).

Pour les langues où l'ordre de l'alternatif par rapport aux quantitatifs est libre, on peut supposer des spécifieurs multiples de la même projection (cf. Chomsky, 1995, 2000 pour la proposition de l'existence de spécifieurs multiples).

Dans certaines langues, le démonstratif aussi peut apparaître avec un autre déterminant (avec l'article défini). En roumain, le démonstratif dans cet usage se distingue morphologiquement du démonstratif dans D (ayant des formes « longues », obtenues par l'addition d'un *-a* aux formes courtes) et doit suivre immédiatement le nom suffixé avec l'article défini. Si on analyse cette suffixation comme résultant de la montée du N dans D (cf. Dobrovie-Sorin, 1987 ; Grosu, 1988, 1994 ; Giusti, 1993 ; Cornilescu, 1992, 1993, 1994), on devra introduire une autre position dans la classe (2), qui précède toutes les autres, étant donné que le démonstratif suit immédiatement l'article suffixal, précédant les quantitatifs[5] :

---

[5] Le fait que le N puisse monter par-dessus le démonstratif sans contrevenir à la Contrainte du Mouvement de Tête a été expliqué en donnant au démonstratif post-nominal le statut de spécifieur (GIUSTI, 1993) (pour les IFs comme spécifieurs, v. 2.5). Le démonstratif dans D (qui a les formes courtes) a été analysé soit comme

(16) a. casele acestea două/multe
maison-les ces deux/beaucoup
b. *casele două acestea / *cele două aceste(a) case
maisons-les deux ces / les deux ces maisons

(17) D > Dem > Q_{Scal} > Alt > $Q_{Non\text{-}Scal}$

Dans d'autres langues où le démonstratif apparaît avec l'article, on peut le trouver dans d'autres positions : avant l'article ou entre le groupe Art+Adj et le nom en néogrec (v. Grohmann et Panagiotidis, 2004), en position post-nominale et après les autres adjectifs post-nominaux en espagnol et en celtique (en espagnol il peut être suivi par le possessif). Je n'examinerai pas ici la question de savoir si ces constructions sont dérivables de la hiérarchie en (17), ou manifestent une autre structure fonctionnelle.

(3) Certains mots qui sont toujours post-D (n'apparaissent jamais dans la première position du groupe) pourraient être classifiés comme des IFs selon d'autres critères : position prénominale obligatoire dans les langues à ordre N-A, classe fermée, ordre fixe par rapport à d'autres IFs, légitimation de l'ellipse nominale. C'est d'abord le cas des ordinaux. Là aussi la position relative par rapport aux cardinaux diffère entre les langues : en français les cardinaux doivent précéder les ordinaux, en italien, roumain, espagnol, anglais et allemand ils les suivent ; le portugais admet les deux ordres :

(18) a. les deux premières heures
b. as/estas duas primeiras oras (port.)
b´. as/estas primeiras duas oras
c. the first two hours (angl.)
d. primele două ore (roum.)
premières-les deux heures
e. le prime due ore (it.)
f. las/estas primeras dos horas (esp.)
g. die ersten zwei Stunden (all.)

En roumain, les ordinaux dérivés des cardinaux[6], qui sont toujours introduits par l'‘article’ *al*, peuvent aussi introduire un groupe nominal, le marquant comme défini, donc fonctionnent comme des items de la classe (2), probablement grâce à un trait de D que cet article peut avoir (qui apparaît aussi dans l'usage prénominal des groupes introduits par le *al* du génitif). En plus, comme les démonstratifs, ils peuvent aussi suivre le nom suffixé par l'article défini, mais là il y a souvent une différence de sens qui suggère que l'ordinal fonctionne en fait comme un adjectif classifiant, ce qui peut expliquer sa position, celle qui caractérise les adjectifs classifiants (toujours postnominaux dans les langues romanes, v. 2.7)[7]. Voilà un exemple qui illustre à la fois les deux usages de l'ordinal :

---

résultant du mouvement du démonstratif-spécifieur dans SpecDP (Giusti 1993, 1996, 2002) soit comme inséré dès le début en D (Cornilescu 1992). Pour une discussion de la définitude en roumain, v. 5.2.10.

[6] Comme ordinaux non dérivés des cardinaux, je retiens *prim* « premier », *ultim* « dernier » et *următor* « suivant », qui, à part le sens ordinal, se distinguent des adjectifs des classes ouvertes par la position avant les cardinaux :

(i) a. Ultimele/următoarele două zile
dernières-les/suivant-les deux jours
b. *Frumoasele două zile
belles-les deux jours

[7] Il faut pourtant reconnaître que le sens non-classifiant est disponible dans cette position aussi, surtout sous contraste :

(19) A doua sonată cântată aseară a fost sonata a doua de Grieg
ART deuxième sonate jouée hier-soir a été sonate-la ART deuxième de Grieg

On peut donc assigner à l'ordinal une position dans la hiérarchie par rapport aux cardinaux, mais non par rapport aux autres post-Ds, car pour des raisons indépendantes (probablement sémantiques), ils ne peuvent pas apparaître ensemble avec les quantitatifs indéfinis ou l'alternatif ; peut-être leur position est la même que celle de l'alternatif :

(20) D > Ord > Card (it., roum., esp., angl., all.)
D > Card > Ord (fr., port.)

En italien et en portugais, les possessifs prénominaux appartiennent aussi à cette classe. Ils suivent immédiatement le D et précèdent les ordinaux et les mots de quantité[8] :

(21) a. i suoi primi / molti / due amici (it.)
les ses premiers / beaucoup / deux amis
b. os meus primeiros / três livros (port.)
les mes premiers / trois livres

En italien, les possessifs prénominaux se distinguent des possessifs postnominaux par des traits de formes pronominales faibles (impossibilité d'accent contrastif, de modification et de coordination) (v. Cardinaletti, 1998). En portugais européen, dans la langue standard, la position prénominale des possessifs est conditionnée par la définitude du groupe[9], et ils n'ont pas toutes les propriétés des pronoms faibles (ils peuvent être focalisés et coordonnés) (Castro et Costa, 2002 ; Castro, 2005 ; Brito, 2007).

Pour l'italien et le portugais on est donc amené à poser les hiérarchies

(22) D > Poss > Ord > Q (it.)
D > Poss > Q > Ord (port.)

(i) Piesa A DOUA mi-a plăcut mai mult (dintre cele văzute astă seară)
pièce-la ART deuxième m-a plu plus beaucoup (parmi celles vues ce soir)

On peut analyser ces cas comme résultant du mouvement du N à D, comme pour les démonstratifs (GROSU, 1994 ; CORNILESCU, 1992 ; DIMITROVA-VULCHANOVA et GIUSTI, 1998). Pourtant, à la différence des démonstratifs, cet usage est difficile lorsque l'ordinal sépare le N d'un complément ou d'un modifieur bas, ce qui suggère que la structure est différente :

(ii) a. ??Aşteaptă-mă la intrarea a doua în parc
attend-moi à entrée-la ART deuxième en parc
b. Aşteaptă-mă la intrarea aceea în parc
attend-moi à entrée-la cette(-là) en parc
c. Aşteaptă-mă la a doua intrare în parc
attend-moi à ART deuxième entrée en parc

V. 5.2.10 pour l'analyse des démonstratifs postnominaux du roumain.

[8] L'ordre par rapport à l'alternatif n'est pas stricte : en portugais Poss > Alt est l'ordre non-marqué, mais l'alternatif peut précéder le possessif si le groupe à une interprétation partitive, opérant une sélection d'un ensemble contextuel [Poss + NP] (LUIS GRAÇA, c.p.) :

(i) outros meus colegas chegaram a horas
autres mes collègues arrivèrent à temps

[9] Pour certains locuteurs du portugais européen, cette restriction n'existe pas (BRITO, 2003, 2007 ; MIGUEL, 2002, 2004). Dans les dialectes du sud du Portugal, les possessifs prénominaux ont des propriétés de têtes : formes réduites, impossibilité de coordination et de focalisation (BRITO, 2007).

Comme les possessifs ne fonctionnent pas comme des Ds, lorsque le groupe ne contient pas d'IF du type (1) (toujours dans D), un post-D de type (2) peut précéder le possessif, peut-être suite à un mouvement dans D ou SpecDP (CRISMA, 1991 ; LONGOBARDI, 2001b) (en portugais cette possibilité est limitée à l'alternatif):

(23) a. due/altri miei amici
deux /autres mes amis
b. outros meus amigos
autres mes amis

On peut inclure dans cette classe quelques mots « qualitatifs », comme roum. *asemenea* « tel, pareil », all. *solch*, it. *tale* ; leur correspondant anglais *such* apparaît devant l'article indéfini, mais il suit d'autres Ds comme *any*. La position par rapport à l'article indéfini est probablement la suite d'une montée qui caractérise certains syntagmes prénominaux contenant un opérateur de degré (*so good a man, as bizzare an order*) (Matushansky, 2002). En roumain, italien et allemand, ces mots suivent les quantitatifs et l'alternatif :

(24) a. (două/alte) asemenea păreri (roum.)
deux/autres telles opinions
b. (zwei/andere) solche Meinungen (all.)
c. (due/altre) tali opinioni (it.)

Notant ces mots Qual (des déterminants de qualité), on complétera notre hiérarchie comme suit :

(25) D > Dem (>Ord) > Q_{Scal} > Alt > $Q_{Non\text{-}Scal}$ > Qual (roum.)[10]
D > Ord > Q (> Alt) > Qual (all.)
D > Poss > Ord > Q_{scal} > Alt/$Q_{Non\text{-}Scal}$ > Qual (it.)

---

[10] En roumain, le démonstratif post-D ne peut pas apparaître avec un ordinal toujours prénominal comme *prim* ; par conséquent, dans le cas où il précède les ordinaux en *al*, il peut s'agir de l'ordinal post-nominal , donc on ne peut pas établir avec certitude l'ordre relatif entre le démonstratif post-D et l'ordinal (sauf si l'on considère que la position post-nominale de l'ordinal est due au mouvement du N, mais v. ex. (19)) :

(i) * zilele acestea prime/ultime
jours-les ces premières/dernières
(ii)a. Piesa asta a doua mi-a plăcut mai mult
pièce-la cette ART deuxième m-a plu plus beaucoup
b. Piesa a doua mi-a plăcut mai mult
pièce-la ART deuxième m-a plu plus beaucoup

On peut aussi établir l'ordre Dem>Ord si on considère que le démonstratif prénominal, qui fonctionne comme un D, est généré dans la même position que le démonstratif postnominal et que les deux sont des spécifieurs (comme GIUSTI, 1993, 2002). Comme l'ordinal ne peut pas précéder le démonstratif prénominal, on serait amené à conclure que le démonstratif est plus proche de la position SpecDP que l'ordinal :

(iii)a. *a doua această zi
ART deuxième cette jour
b. această a doua zi
cette ART deuxième jour

On peut aussi inclure parmi les IFs post-D des items marquants la spécificité comme angl. *certain*, roum. *anume*, toujours précédés de l'article indéfini (et aussi fr. *certain* au singulier), et peut-être des adjectifs à sens quantificationnel comme *seul*, roum. *singur*, it. *solo*, angl. *only*. Dans les langues romanes ce sens est corrélé à la position prénominale, suivant immédiatement le D, tandis qu'en position post-nominale ces mêmes items apparaissent avec un sens d'adjectif ordinaire, qualificatif (angl. « alone »). La position très haute, typique pour les IFs, est évidente en roumain et en italien, où ils précèdent les cardinaux (obligatoirement, en roumain, comme ordre préféré en italien) :

(26) a. singurele două bunuri care ne rămân (roum.)
seules-les deux biens qui nous restent
b. i soli due beni che ci restano (it.)

(4) Certains IFs apparaissent toujours suivis d'un D d'un certain type: c'est le cas des universels suivis d'un DP défini : roum. *tot, toți* « tout, tous » et *amândoi* « (tous) les deux », it. *tutto, tutti, entrambi* (plus les groupes *tutti e due/tre* etc.), esp. *todo(s)*, port. *todos* (le port. *todo* peut être aussi suivi d'un DP indéfini, signifiant « entier » : *toda uma aldeia* « un village tout entier »). J'inclus dans la même classe le français *tout, tous*, en considérant que le D *tout* est un cas d'homonymie, ce qui est soutenu par la différence de sens (il est obligatoirement distributif et suppose l'absence de restriction contextuelle de l'ensemble quantifié)[11].

Les universels pré-D ressemblent aux autres IFs en ce qu'ils admettent un complément vide (ils peuvent apparaître seuls dans les positions de DPs). V. 3.3.3. pour une analyse de cette construction.

Voilà maintenant une hiérarchie qui inclut, pour le roumain et l'italien, cette position aussi :

(27) a. Q_{Univ} > D > Dem > (Ord >)[12] Q_{Scal} > Alt > $Q_{Non\text{-}Scal}$ > Qual (roum.)
b. Q_{Univ} > D > Poss > (Ord >) Q_{Indef} > Alt > $Q_{Non\text{-}Scal}$ > Qual (it.)

2.4.1.2. Projections introduites pour des propriétés flexionnelles et combinatoires

Les listes que l'on a présentées jusqu'à présent n'ont utilisé que les points (i)-(ii) de 2.2. Mais, étant donné le modèle présenté dans le chapitre 1, il faut aussi prendre en considération les propriétés flexionnelles et combinatoires librement associées à un nominal.

Les traits flexionnels des noms, qui peuvent être copiés dans différents types d'accord sont, dans les langues qui nous intéressent, le genre, le nombre, le cas et la définitude. Le trait de personne ne concerne que les pronoms personnels, qui seront

[11] En anglais *all* prend des DPs définis mais peut également se combiner avec des noms sans déterminant. Dans le dernier cas on a probablement affaire à un DP générique à D nul (v. 2.4.3), car l'interprétation est normalement générique (la quantification se fait sur l'ensemble de la classe dénotée par le NP). Pourtant l'article défini n'apparaît pas lorsque le groupe contient un cardinal, et son absence n'entraîne pas alors un sens générique :
(i) all the dogs (in this garden) are friendly
(ii) all dogs are friendly
(iii) all (??the) three dogs were friendly

[12] Les parenthèses autour de l'ordinal signifient que sa position par rapport à Q_{Scal} et à Alt n'est pas claire, en raison de l'impossibilité de leur co-occurrence; par contre on sait que les ordinaux précèdent les cardinaux, v. (18).

analysés dans le chapitre 4. De ces trois traits, le genre est en principe fixé dans le lexique, donc on ne va pas lui poser une projection indépendante. Le cas est fixé par l'environnement syntaxique, donc il convient de le représenter par un trait non-valué à vérifier, porté par les noms et les têtes fonctionnelles nominales[13]. J'admets cependant l'existence d'une tête indépendante K pour les marques préfixales qui ont certainement le statut de tête en syntaxe, pouvant être suivies d'une coordination, comme je le montrerai dans la section 4.6.2. J'inclus dans cette catégorie les marqueurs de génitif (*de* des langues romanes, *of* de l'anglais, les articles génitivaux du roumain et de l'albanais, cf. 4.3.2.3), les marqueurs d'objet (esp. *a*, roum. *pe*, hébr. *et*) et le marqueur préfixal qui alterne avec le suffixe du datif en roumain (*la* ; v. aussi Mardale, 2007). La définitude est interprétée (et donc insérée déjà valuée, v. chap. 1) dans D. Il reste le nombre qui, lui, est en effet librement associé aux noms. Alors, conformément au principe théorique de ne pas mettre dans le lexique de l'information redondante et de représenter les combinaisons régulières de traits à valeur libre avec les lexèmes en syntaxe (v. chap. 1), on est conduit à poser pour le nombre une tête fonctionnelle Num. Pour ce qui nous intéresse ici, il est important de noter que le nombre, à l'encontre des IFs listés jusqu'à présent, doit apparaître dans un groupe nominal (dans les langues dont nous nous occupons), au moins avec les noms comptables. Pour les massiques, où l'opposition de nombre n'existe pas, on peut considérer que l'accord en singulier est un accord par défaut (cf. Borer, 2005, chez qui Div correspond à notre projection Num), ou bien que la valeur +mass est une troisième valeur de la tête Num, ce qui a été proposé pour mieux décrire la compatibilité des différents IFs nominaux avec le nombre (Doetjes, 1997) et pour expliquer certaines données empiriques (v. Delfitto et Schroten, 1991 sur la morphologie spéciale que les massiques revêtent dans certains dialectes, comme celui de Servigliano et l'asturien).

Si l'introduction d'une tête Nombre n'était justifiée que par la combinaison libre de ce trait avec les noms, elle dépendrait d'un choix théorique spécial à l'intérieur du cadre génératif actuel – à savoir, celui de la morphologie post-syntaxique. Pourtant l'existence de cette tête a été soutenue avec des arguments plus généraux, qui sont valables pour tout système qui utilise les catégories fonctionnelles, la notion de trait interprétable et pose une Forme Logique comme produit de la dérivation syntaxique : on a essayé de montrer que le nombre est interprété dans une position spéciale, plus haute que le NP, mais au dessous des quantitatifs et des déterminants. Ainsi, Heycock et Zamparelli (2005) considèrent que la tête Pl (qui correspond à la tête que j'appelle Num)[14] opère un changement dans la dénotation du NP pour les pluriels et les massiques, construisant, à partir de cette dénotation, un domaine de type demi-treillis à borne supérieure (*join semi-lattice*) (ensemble partiellement ordonné – par la relation d'appartenance – contenant un *supremum*). Ce domaine est construit

---

[13] Pour l'accord en cas des adjectifs, qui se réalise à l'intérieur du groupe, donc avant que le trait du nom ou du D soit vérifié, il suffit d'appliquer l'idée de l'accord comme unification ou « partage » de traits (*feature sharing*) (v. PESETSKY et TORREGO 2007 ; BRODY 1997 ; FRAMPTON et GUTMANN 2000, 2006 ; FRAMPTON *et al.*, 2000) : deux traits qui entrent dans une relation d'Accord deviennent les *instances* d'un même trait. Si on considère que l'unification de traits s'applique aussi bien aux traits non-valués, on comprend pourquoi lorsque le trait de cas est valué pour le groupe nominal tout entier, sa valeur est copiée sur tous les membres du groupe participant à l'accord en cas.

[14] Heycock et Zamparelli donnent l'appellation Num à la tête qui introduit les expressions quantitatives, que je note Q. Je suis la convention plus répandue d'appeler Num la tête responsable du nombre morphologique.

à l'aide de deux opérations : la pluralisation pour les noms comptables (pour lesquels ils posent les traits + PL et + LATT dans Pl), qui projette un ensemble d'individus dans le produit de ses éléments (en y excluant l'ensemble vide), et la massification pour les noms massiques, qui projette une propriété vraie pour un seul individu dans une situation donnée dans l'ensemble des parties de cet individu ; cette opération a lieu lorsque Pl contient – PL et + LATT. L'argument syntaxique qu'ils offrent pour l'application de ces opérations sémantiques dans une position syntaxique haute (contra Krifka, 2003, qui considère le nombre comme un argument des noms) est la position haute des expressions quantitatives – une propriété générale des langues que j'examine dans ce livre, et peut-être de toutes les langues :

(28) three lucky numbers / *lucky three numbers

(29) a. I problemi erano {quattro / molti / troppi}. (it.) (Heycock et Zamparelli, 2005: 59)
les problèmes étaient quatre / beaucoup/ trop
b. ??Devo risolvere problemi *(che siano) {quattro / molti / troppi}.
je-dois résoudre problèmes (qui soient) quatre / beaucoup / trop
c. *Ho comprato libri che hai letto (che erano) quattro.
j'ai acheté livres que as lu (qui étaient) quatre

Comme les expressions quantitatives ont une position haute pour les massiques aussi, il faut supposer que la dénotation massique est construite elle aussi dans une position haute. Heycock et Zamparelli donnent ainsi un rôle à la tête de Nombre (Pl dans leur système) pour les massiques aussi, et représentent les propriétés communes des massiques et des pluriels par un trait commun de cette tête, + LATT. En revanche, la tête de Nombre des singuliers comptables, qui n'a que des valeurs négatives pour les deux traits (– LATT – PL), ne performerait aucune opération sémantique.

La projection de Nombre ressemble ainsi aux projections de Temps et de Modalité du domaine verbal, introduisant un trait interprété au dessus de la projection lexicale[15].

En tout cas, le Nombre, tout comme D, se distingue de toutes les autres catégories des listes ci-dessus par le fait d'être, au moins dans certaines situations, obligatoire. Ainsi le problème de la compatibilité entre sélection et optionalité concerne moins ces deux catégories, que l'on peut appeler des « catégories majeures ».

L'assignation (ou légitimation) d'un cas ad-nominal (le génitif) est une propriété qui n'apparaît pas dans tous les groupes nominaux (les noms ne demandent pas un dépendant génitif), mais est en principe ouverte à tous les noms, donc n'est pas une propriété lexicale de certains items non plus. Dans la mesure où il s'agit vraiment d'une propriété des contextes nominaux, on peut poser une tête Poss (ou AgrPoss) dédiée à cette fonction (comme l'ont fait Valois, 1991 ; Picallo, 1994 ; Cornilescu, 1993, 1994, 1995 ; Szábolcsi, 1994 ; De Wit, 1997 ; Lindauer, 1998 ; Schoorlemmer, 1998 ; Cardinaletti, 1998 ; Delsing, 1998 ; Stateva, 2002 ; Grohmann et Haegeman, 2002). Il faut cependant noter que le génitif n'est pas limité au contexte adnominal dans toutes les langues ; s'il n'est pas argumental, mais a un sens plein, de prédicat, il peut apparaître, dans certaines

[15] On a utilisé aussi la tête de Nombre pour expliquer la position du nom dans les langues à ordre nom-adjectif (ROUVERET, 1991, 1994 ; VALOIS, 1991). Pourtant, comme je le montrerai brièvement dans la section 2.7, cet ordre ne relève pas nécessairement d'un mouvement, et sûrement pas d'un mouvement de tête du N.

langues, dans une position prédicative[16]. Dans cet usage il s'agit d'un cas 'concret', correspondant à une préposition à sens plein, marquant la possession. Mis à part ce cas, le génitif a des propriétés de cas structural adnominal – il est assigné aux arguments réalisés comme sujet ou objet dans un contexte verbal, il exprime une grande variété de relations, pouvant marquer, à part différents rôles thématiques du nom recteur, des groupes interprétés comme des modifieurs. En fait, dans les groupes nominaux il existe plusieurs positions de génitif disponibles, parfois ayant des réalisations formelles différentes (v. la différence entre les possessifs et les génitifs prépositionnels dans les langues romanes occidentales et entre le génitif en *'s* et le génitif en *of* de l'anglais). On sait depuis Milner (1978) que la réalisation de plusieurs génitifs dans le même groupe est soumise à des contraintes thématiques, obéissant à la hiérarchie Possesseur > Sujet > Objet (ou '>' signifie « réalisé dans une position plus haute »). Selon Giorgi et Longobardi (1991), le nombre de positions de cas structural adnominal disponibles peut varier d'une langue à l'autre, ce qui expliquerait plusieurs différences entre l'anglais et les langues scandinaves occidentales, d'une part, et les autres langues germaniques et les langues romanes, de l'autre.

Si l'assignation du génitif n'était liée à aucune position spéciale, on aurait pu la considérer comme une propriété d'assignation *optionnelle* des noms, relevant de la catégorie N. On peut définir un trait d'assignation optionnel comme un trait à satisfaire qui déclenche une opération s'il trouve une cible, mais ne produit pas l'échec de la dérivation dans le cas contraire. L'introduction de ce type de trait pourrait être utile dans d'autres cas : elle permet d'expliquer pourquoi la flexion finie n'assigne pas le nominatif dans certains cas comme les constructions islandaises et latines où aucun argument n'est au cas nominatif et ne contrôle l'accord (p. ex. isl. *mig vantar nýja skó* 'moi (Acc.) a-besoin nouveaux chaussures (Acc.), lat. *me pudet huius rei* 'moi(Acc.) a-honte cette chose (Gén.)), et permet ainsi de décrire les langues à sujet nul sans la notion discutable d'explétif vide. Mais dans le cas du génitif, l'assignation du cas est souvent accompagnée d'une position spéciale : cette position peut être SpecDP, comme pour le génitif saxon de l'anglais et le possessif du français, mais peut aussi être différente de D, comme pour l'état construit des langues sémitiques et le possessif italien. L'existence de plusieurs positions de génitif, ordonnées hiérarchiquement, peut être facilement décrite en associant la légitimation des différents génitifs à des têtes différentes, qui donneraient du coup la hiérarchisation des génitifs (v. Longobardi, 2001b, qui propose deux têtes sous D, GenS et GenO, impliquées dans la vérification des génitifs, et étant plus hautes que la position de base des trois grands types de syntagmes génitivaux, le possesseur, le sujet et l'objet). Donc les arguments pour soutenir des projections fonctionnelles dédiées à l'assignation du cas adnominal appartiennent plutôt à la catégorie qui sera discutée dans la sous-section

[16] Dans certains cas on a des preuves syntaxiques pour soutenir l'absence d'un nom-tête élidé dans ce cas, comme p. ex. pour les génitifs du latin, pour les possessifs de l'italien et pour les possessifs non-accordés de l'allemand (pour les possessifs, v. 4.3.2.3, où je présente aussi une analyse des possessifs comme une variété du marquage génitival ; pour cette idée, v. aussi LONGOBARDI, 2001b)

(i) Hoc Marci erit (lat.)
cela Marcus.G sera

(ii) * Marci [$_N$e] mortuus est
Marcus.G mort est

suivante (2.4.1.3), celle des arguments venant de l'ordre des mots et des positions hiérarchiques de certains syntagmes.

Je ne considère pas que d'autres propriétés flexionnelles des groupes nominaux nécessitent l'introduction de projections fonctionnelles dédiées. Il s'agit ici d'une décision théorique. Comme je l'ai annoncé dans le chapitre 1, j'adopte le point de vue de Chomsky (2000, 2001), selon lequel il faut éviter de poser des têtes comme Agr, sans contenu interprétatif est souvent sans réalisation formelle, et remplacer leur fonction par un relâchement des conditions de localité sur l'opération d'Accord. Ainsi il est possible de se dispenser de la/les tête(s) Agr qu'on avait posée(s) pour représenter l'accord adjectival[17]. En fait, dans une représentation de type Bare Phrase Structure, en considérant que les traits des têtes sont projetés vers le haut de même que leurs étiquettes, les configurations AP-NP et D-NP sont assez locales pour établir une relation d'Accord sans l'ajout d'une tête supplémentaire Agr, qui n'apporte rien de plus en termes de localité.

On sait que les conditions de l'Accord admises par Chomsky doivent être relâchées pour pouvoir décrire l'accord adjectival (v. Carstens, 2001 pour une discussion détaillée). Ainsi, les adjectifs valuent leurs traits sans que le nom lui-même satisfasse quelque trait que ce soit par la combinaison avec un adjectif. En plus, peut-être le trait de nombre et sûrement le trait de cas ne sont pas valués lors de l'adjonction de l'AP au NP. Dans ce cas, je considère, comme Pesetsky et Torrego (2007), que les deux traits non-valués sont unifiés, devenant les instances d'un même trait[18], qui sera valué au moment de l'insertion du DP dans son contexte syntaxique.

2.4.1.3. Projections visant à rendre compte de faits d'ordre des mots corrélés à des interprétations spéciales

La liste des projections optionnelles peut s'agrandir si on les utilise pour expliquer certains ordres des mots spéciaux à l'intérieur du groupe nominal. Comme ces ordres, étant marqués, sont liés à des sens particuliers, on peut considérer que le rôle de ces têtes est de noter la présence de ce sens pour leur spécifieur. Telles sont les positions périphériques, de Topique et Focus, que l'on a introduites d'après le modèle des propositions (ou elles sont sûrement plus appropriées). Un cas où une projection périphérique semble nécessaire est l'antéposition des génitifs, normalement postnominaux, dans une position qui précède l'article, qui est possible en néogrec et en bulgare (v. Giusti et Stavrou, 2006, qui notent que le néogrec utilise cette position pour la focalisation, tandis qu'en bulgare l'antéposition peut être liée soit à une focalisation soit à une topicalisation):

(30) a. tu Yani ta vivlia (ngr.)
le.G Yanis les livres
b. na Ivan knigata (mu) (bg.)
à Jean livre-la (lui.G)

Une position spéciale pourrait être utile aussi pour décrire le comportement des adjectifs prénominaux dans la plupart des langues romanes : dans la plupart de ces langues, la

17 Pour Agr dans DP, v. GIUSTI, 1993 ; CORNILESCU, 1993, 1994, 1995 ; MUNN et SCHMITT, 2001, 2002, 2004.

18 Pour unification ou partage de traits, v. note 13.

position normale des adjectifs qualificatifs est après le nom[19]. Lorsqu'ils apparaissent avant le nom, ils ont une interprétation spéciale, non-restrictive (appositive)[20], de commentaire, souvent à connotation affective, ou exprimant une qualité bien connue du référent – fait prouvé, à part les intuitions, par différents testes, comme l'impossibilité d'apparaître avec des quantifieurs, des génériques, ou des indéfinis à portée étroite, donc non-référentiels, ou l'impossibilité de fonctionner comme des focus contrastifs (v. Zamparelli, 1995 ; Demonte, 1999 ; Bosque, 2001 ; Ticio, 2003 ; Giurgea, 2005) :

(31) a. ?? orice frumoasă zi mă bucură (roum.)
toute belle journée me fait-plaisir
b. ?? un lung drum se începe de dimineață
un long chemin se commence dès matin
c. Caut o secretară frumoasă : cerche > ∃ (non-spec.), ∃ > cherche (spec.)
je-cherche une secrétaire belle
d. Caut o frumoasă secretară : *cherche > ∃ (non-spec.), ∃ > cherche (spec.)
je-cherche une belle secrétaire
e. Las cinco muchachas conocieron a un actor famoso (sp.) : 5>∃, ∃>5 (Ticio 2003)
les cinque filles ont-connu OBJ un acteur fameux
f. Las cinco muchachas conocieron a un famoso actor : *5 > ∃, ∃ > 5
les cinque filles ont-connu OBJ un fameux acteur

Parler d'une tête fonctionnelle dont le spécifieur abrite ces adjectifs permet de représenter à la fois l'ordre et le sens spécial des adjectifs en cette position selon un schéma général, en disant que tous les adjoints adnominaux ont le paramètre d'ordre tête-initiale dans ces langues, tandis que les spécifieurs, comme dans les autres domaines (verbal, adjectival), sont à gauche (c'est une propriété générale de ces langues et peut-être de toutes les langues, cf. Takano, 2003 ; Kremers, 2003 ; Richards, 2004 ; Johnson, 2005, 2007), comme le note aussi Cornilescu (2006b). En plus, cela permet d'expliquer le fait que l'article apparaît suffixé aux adjectifs prénominaux en roumain et pas au nom (aussi bien dans l'hypothèse d'une montée en syntaxe que dans celle d'une descente en PF, v. 5.2.10).

Les adjectifs prénominaux du roman qui ne sont pas appositifs (v. note 20) forment aussi des types sémantiques spéciaux : à part les adjectifs liés à la détermination, que l'on a inclus parmi les IFs (v. 2.4.1.1, le type (3) ; p. ex. *certain, seul*, les ordinaux), il s'agit d'adjectifs intensionnels qui sont obligatoirement prénominaux (dans la lecture intensionnelle), comme *ancien, prétendu, vrai* (roum. *fost, pretins, adevărat*), et d'adjectifs qualitatifs en interprétation subsective (comme roum. *bun profesor* 'bon en tant que professeur')[21].

---

[19] Les exceptions sont le wallon, où les adjectifs qualificatifs sont normalement prénominaux, et le français, où bien que la plupart des adjectifs qualificatifs soient postnominaux, une petite classe formée par les adjectifs les plus fréquents occupe la position prénominale dans l'ordre non marqué : *bon, mauvais, mal, petit, grand, beau, joli, jeune*. Pour le français, j'ai proposé que ces adjectifs sont des adjoints linéarisés exceptionnellement à gauche (v. GIURGEA, 2009) comme des modifieurs très légers (v. 2.7 : les paramètres d'ordre pour les modifieurs distinguent les syntagmes lourds des syntagmes légers), le poids réduit pouvant être lié à leur grande fréquence (idée inspirée par LAENZLINGER, 2000, qui les considère des « weak adjectives »)

[20] Je définis les modifieurs non-restrictifs ou appositifs comme les modifieurs pour lesquels la phrase [...X M NP Y...] implique la phrase [...X NP Y...] (les modifieurs qu'on pourrait ne pas exprimer sans changer le sens 'principal' de la phrase). Ces modifieurs se traduisent comme une assertion secondaire à propos de l'entité dénotée par le DP où ils se trouvent (v. CHIERCHIA et MCCONNELL-GINET, (1990)).

[21] En position post-nominale, ces adjectifs sont ambigus : ils peuvent prendre la classe N comme un argument supplémentaire, se traduisant comme « A en tant que N », ou ne pas le faire, étant alors intersectifs :

Pour les adjectifs intensionnels, on peut penser à un statut de tête fonctionnelle (comme l'ont proposé Bernstein, 1993 ; Coene, 1999), car ils sont toujours prénominaux et forment une liste assez courte, ce qui permet de les considérer comme des IFs. En plus, l'interprétation du NP comme l'argument de l'adjectif est caractéristique des compléments, et certains membres de ce groupe dérivent de participes (donc sont à l'origine des têtes) (*fost* est le participe du verbe *a fi* « être », *pretins* et *prétendu* sont les participes du verbe *pretinde/ prétendre*, roum. *aşa-zis, aşa-numit* signifient « ainsi-dit », « ainsi-nommé »).

Il est intéressant de montrer qu'à l'encontre d'autres IFs, les adjectifs intensionnels admettent la récursion et peuvent apparaître dans des positions diverses par rapport à d'autres adjectifs prénominaux ou IFs, mais toujours leur position marque leur portée, et ce qui les suit doit être un NP ou de toute façon un groupe dénotant une propriété (ainsi les adjectifs prénominaux qui les suivent doivent être restrictifs, ce qui en roumain est parfois possible, pour certains adjectifs de qualité subsectifs – v. la note 21 –, parfois à un sens idiomatique – p. ex. *înalt (demnitar)* 'haut (dans la hiérarchie) (dignitaire)' (v. Cornilescu, 2006b):

(32) a. fostul mare om/înalt demnitar (roum.)
l'ancien grand homme(personnalité) / haut dignitaire
b. un splendid fost castel (« splendide » non-restrictif)
un splendide ancien château
c. Fostele trei legi sunt acum una (« ce qui était trois lois »)
anciennes-les trois lois sont maintenant une

(i) un profesor bun
un professeur bon
a. = il est professeur et une bonne personne
b. = il est professeur et bon en tant que professeur

La lecture subsective (dépendante du nom) peut apparaître même en position prédicative ; le deuxième argument est alors soit exprimé par un syntagme en « en tant que », soit sous-entendu, si le NP est exprimé dans le sujet :

(ii) a. El mi se pare bun, ca profesor
lui me paraît bon comme professeur
b. Profesorul tău e mai bun
professeur-le ton est plus bon

Dans le type roman "normal", ces adjectifs apparaissent dans la position prénominale seulement avec la lecture dépendante, s'ils ne sont pas non-restrictifs ; en (iii)a le sens restrictif est assuré par l'interprétation générique ; ce sens est le seul possible également lorsque l'adjectif se trouve dans la portée d'un adjectif intensionnel, comme en (iii) b. (v. CORNILESCU, 2006b) ; lorsque l'adjectif est placé au-dessous d'un intensionnel, l'interprétation non-restrictive est obligatoire (v. (iii)c), car les classes du type « ancien X », « prétendu X » ne sont pas le type de propriété qui peuvent apparaître comme argument de ces adjectifs : cet argument dénote une propriété qui sous-entend une activité dans lequel le sujet manifeste la qualité en cause, et il est possible que le vrai argument de l'adjectif soit une variable d'événement fournie par ce nom (v. LARSON, 1998, 1999, 2001 à propos de la lecture subsective de *beautiful* dans *beautiful dancer*) ; on peut supposer que les groupes du type « ancien X » n'offrent pas cette variable d'événement liée à une activité, car ces expressions ne dénotent pas d'activité (v. LARSON, 2001, qui considère que les adjectifs intensionnels lient la variable d'évènement fournie par le nom).

(iii) a. Un bun profesor nu ar face aşa ceva (bon =en tant que professeur / *en tant que personne)
un bon professeur ne OPT faire tel quelque-chose
« Un bon professeur ne ferait pas une chose pareille »
b. un fost bun profesor (restrictif, subsectif)
un ancien bon professeur
c. un bun fost profesor (non-restrictif, intersectif)
un bon ancien professeur

Donc ces IFs ont une position variable qui s'explique par leur sens : ils peuvent projeter n'importe quel objet <e,t> dans un autre objet <e,t>.

Je ne vais pas utiliser de têtes fonctionnelles pour expliquer d'autres phénomènes d'ordre des mots, à savoir la position des adjectifs post-nominaux par rapport au nom et à ses compléments dans les langues à ordre N-A. Comme je le montrerai dans la section 2.7, il y a de bonnes raisons pour affirmer que ni le mouvement de tête du N ni le mouvement du NP ne peuvent expliquer tous les aspects de cet ordre, et la réponse est plutôt du côté de la linéarisation et des procédures que l'on aimerait placer en PF.

2.4.1.4. Noms à propriétés spéciales comme des items fonctionnels ou semi-lexicaux

Enfin, pour compléter la liste, il faut ajouter la possibilité que des noms fonctionnent comme des IFs – c'est le cas des « noms grammaticaux », que l'on place dans la catégorie des « items semi-lexicaux » (v. Corver et Van Riemsdijk, 2001), qui sont utilisés comme des « supports » dans des constructions quantitatives et qualitatives. Comme par leur comportement syntaxique ils diffèrent nettement des noms lexicaux à complément, une façon de décrire cette différence est de dire que ces mots occupent une position dans la structure fonctionnelle du groupe nominal, et que la tête lexicale du groupe est leur complément nominal. J'illustre leur comportement syntaxique particulier par deux contrastes qui se manifestent en roumain :

(i) Un nom fonctionnel de quantité requiert que l'accord en nombre du verbe se fasse avec son complément, tandis que les « collectifs » ou noms de groupes lexicaux soit permettent les deux types d'accord, soit fonctionnent nécessairement comme sources d'accord (ex. (33)). En (33)a, le sens empêche l'interprétation du nom *mulțime* « foule » comme un collectif.

(33) a. O mulțime de studenți au / *a căzut la examen
une foule d'étudiants ont/a raté l'examen
b. Un grup de fete a/ ?au cerut o reexaminare
un groupe de filles a/ont demandé un rattrapage

(ii) Seuls les noms fonctionnels admettent la topicalisation de leur complément NP, dans la construction connue sous le nom de DP scindé (« split-DP ») (pour laquelle v. la discussion en 5.2.4) :

(34) a. Studenți au căzut la examen o mulțime
étudiants ont raté l'examen une foule
b. * Fete a/au cerut o reexaminare un grup
filles a/ont demandé un rattrapage un groupe

Je traiterai cette construction dans la section 2.5.3.

2.4.2. Les projections mineures, optionalité et ordre fixe

Etant donné cet inventaire assez riche de projections fonctionnelles comparé au fait que seulement D et Num paraissent être, au moins dans certaines positions, obligatoires

(v. 2.4.3), il est clair que la théorie normale de la sélection ne peut pas expliquer les phénomènes. Avant d'examiner les solutions possibles, un raffinement de la terminologie s'impose: comme le terme «obligatoire » n'est pas assez exact, je vais utiliser le terme de « projection majeure » pour les projections à propos desquelles on peut soutenir qu'elles apparaissent soit dans tous les nominaux, soit, du moins, dans les nominaux occupant certaines positions syntaxiques, et qui sont donc visibles pour la sélection de l'extérieur du groupe nominal – ces projections sont D, Num et N. Les autres, qui posent les problèmes que je discuterai ici, seront appelées « projections mineures ».

Une réponse courante au problème de la sélection est la théorie de la *projection étendue* proposée par Grimshaw (1991), selon laquelle les projections fonctionnelles héritent le trait catégoriel de la tête lexicale du groupe (pour des propositions similaires, v. Abney (1987), Haider (1989), Van Riemsdijk (1990), Citko (2008)). Cette théorie permet de décrire le cas des IFs différents permettant d'introduire un groupe nominal dans les mêmes contextes – ainsi, dans l'hypothèse que les universels pré-D sont des têtes prenant le DP comme complément, il faut rendre compte du fait que les contextes qui permettent un DP sont les mêmes que ceux qui permettent un groupe introduit par un pré-D –. Si tous les IFs nominaux héritent le trait N, on peut dire que les contextes où une projection nominale peut être introduite par n'importe quelle projection fonctionnelle, voire par aucune, sélectionnent simplement le trait N. Cette analyse peut s'étendre au cas des noms nus ayant une distribution plus restreinte que les DPs si on explique cette différence de distribution par des contraintes sémantiques, sans faire intervenir la sélection (v. 2.4.3). On pourrait alors dire que lorsque les post-Ds apparaissent sans être précédés d'un D, le groupe n'a pas le niveau D réalisé, et apparaît dans les mêmes contextes qu'un DP en vertu du trait catégoriel N. Dans 2.6 et 2.4.3 je présenterai cependant d'autres arguments en faveur de la présence du niveau D dans ces cas-là.

Pour rendre compte des cas où un IF doit s'attacher à une certaine projection fonctionnelle, comme le pré-D à un DP, on peut combiner l'idée de l'héritage du trait catégoriel lexical avec l'idée que les têtes fonctionnelles, en tant que sélecteurs, projettent aussi : ainsi, les objets formés par la fusion entre une tête fonctionnelle X et un syntagme + N (qui peut être NP ou une projection fonctionnelle nominale) recevraient aussi l'étiquette X, selon les règles normales, à part le trait N[22]. Cela laisse ouverte la possibilité que certaines positions syntaxiques soient sensibles à la projection fonctionnelle qui est présente, par exemple DP (pour la position sujet préverbal, ou pour toutes les positions argumentales ; v. 2.4.3.). Si on voit les étiquettes comme des abréviations utiles pour des complexes de traits combinatoires, on peut écrire l'étiquette d'une projection fonctionnelle nominale X comme X + N. La sélection de l'extérieur ou par une autre tête fonctionnelle nominale pourrait faire référence soit à X, soit à + N seulement. Ainsi, D serait simplement [D + N (traits catégoriels), _N(trait sélectionnel)], tandis que Q_{Univ} serait [Q + N, _D(+ def)]. De cette façon on peut garder la sélection comme mécanisme fondamental de la construction des projections fonctionnelles[23].

---

22 On modifie ainsi la proposition de Grimshaw, selon laquelle les têtes fonctionnelles peuvent être projetées sans étiquettes.

23 Cette solution s'oppose, en fait, à celle de Grimshaw, qui soutient que les projections fonctionnelles ne sont jamais introduites par la sélection, mais générées par un mécanisme sui generis. Dans GRIMSHAW (1995),

En ce qui concerne la combinaison de plusieurs IFs entre eux, cette hypothèse rend compte des IFs à position variable, comme les adjectifs intensionnels (v. 2.4.1.), et de ceux qui précèdent toujours une certaine tête, comme c'est le cas des universels pré-D: les premiers sélectionneraient toujours + N, donc pourraient prendre comme complément n'importe quelle projection de la hiérarchie, car toutes ont ce trait ; les derniers sélectionneraient simplement la projection qui suit (on peut noter qu'il s'agit d'une tête de projection majeure : D, pour les universels pré-D). Mais la majorité des projections mineures ne sont pas dans cette situation : leur complément n'est pas toujours le même (v. les ex. (35)a-b, (36)a,c), mais pourtant lorsque plusieurs d'entre elles apparaissent ensemble, elles sont toujours dans le même rapport hiérarchique, et elles gardent aussi le même rapport hiérarchique avec les projections majeures (v. (35)b-d, (36)c-d) :

(35) a. ultimele zile — D[Ord[Num (roum.)
ler-derniers jours
b. ultimele două zile — D[Ord[Card[Num
derniers-les deux jours
c. *cele două ultime zile — * D[Card[Ord[Num
les deux derniers jours
d. *ultime zilele/*ultime aceste zile — *Card[D[Num
dernières jours-les dernières ces jours-les

(36) a. alte plăceri — Alt [Num
autres plaisirs
b. câteva plăceri — $Q_{Non-scal}$ [Num
quelques plaisirs
c. alte câteva plăceri — Alt [$Q_{Non-Scal}$ [Num
d. *câteva alte plăceri — *$Q_{Non-Scal}$[Alt[Num

En partie, les restrictions sur l'ordre peuvent s'expliquer par la sémantique. Ainsi, le déterminant signale la limite entre le type propriété (< e,t >) et le type individu ou quantifieur généralisé (< e > ou << e,t >, t >). Donc si la co-occurrence de plusieurs IFs se fonde sur la possibilité pour certains d'entre eux de fonctionner comme des prédicats, il est normal de trouver ces derniers après le déterminant, car ce n'est que dans cette position qu'ils peuvent se combiner avec la propriété dénotée par la projection nominale pour former une propriété complexe qui puisse constituer le domaine (la restriction) du

---

utilisant le cadre de la théorie de l'optimalité, elle propose que la distribution des projections fonctionnelles découle de l'interaction de différentes contraintes et non de la sélection. Les structures comparées contiennent une tête lexicale, ses arguments et toutes ses projections fonctionnelles. L'input, c'est-à-dire ce qu'il y a de commun dans les structures comparées, contient, à part la tête lexicale et les arguments, tous les IFs associés ayant un sens (en parlant des projections verbales, elle dit « a specification of the associated tense and semantically meaningful auxiliaries »). Elle suggère aussi que les candidats en compétition doivent avoir la même forme logique. Parmi les contraintes, certaines assurent que la structure optimale sera minimale. N'importe quelle structure fonctionnelle peut être construite, et le système choisit celle qui obtient le meilleur « score » face aux contraintes (dans le cadre optimaliste, les contraintes peuvent être transgressées, et elles sont ordonnées selon la priorité – entre deux contraintes X et Y il peut exister une relation X > Y qui veut dire que la transgression de X est plus coûteuse à la transgression de Y). Je ne me propose pas ici d'évaluer cette solution par rapport aux autres, car cela implique la comparaison globale du modèle minimaliste courrant avec la théorie de l'optimalité, ce qui dépasse la portée de ce travail. Mais on peut retenir la suggestion que la structure fonctionnelle est bâtie par un mécanisme différent de la sélection.

déterminant. S'ils s'attachaient plus haut, le résultat serait une proposition (si on combine un individu ou un quantifieur généralisé avec une propriété, on obtient une proposition), ce qui veut dire qu'ils ne fonctionneraient plus comme des adnominaux, mais comme des prédicats de proposition. De cette façon on peut expliquer l'ordre des post-D par rapport à D :

(37) $D \langle\langle e, t \rangle \langle\langle e, t \rangle, t \rangle\rangle$ [Alt $\langle e, t \rangle$ NumP $\langle e, t \rangle$]
AltP = $(\langle e, t \rangle)(\langle e, t \rangle) \rightarrow$ (par Intersection[24]) $\langle e, t \rangle$
DP = $\langle\langle e, t \rangle \langle\langle e, t \rangle, t \rangle\rangle (\langle e, t \rangle) = \langle\langle e, t \rangle, t \rangle$
* Alt $\langle e, t \rangle$ [D $\langle\langle e, t \rangle \langle\langle e, t \rangle, t \rangle\rangle$ NumP $\langle e, t \rangle$]
DP = $(\langle\langle e, t \rangle \langle\langle e, t \rangle, t \rangle\rangle)(\langle e, t \rangle) = \langle\langle e, t \rangle, t \rangle$
AltP = $(\langle e, t \rangle)(\langle\langle e, t \rangle, t \rangle) = t$

Mais la sémantique ne peut pas expliquer les contraintes sur l'ordre relatif de plusieurs post-Ds, si, comme on vient de le dire, ils ont tous comme résultat un type propriété. Comme on vient de le voir, on peut supposer que les quantitatifs doivent s'appliquer à une projection de Nombre, qui introduirait soit la pluralité, soit la divisibilité ou l'existence des parties atomiques (v. Heycock et Zamparelli, 2005, Borer, 2005 ; Rothstein, 2006). Mais les restrictions d'ordre entre les quantitatifs et l'alternatif ne peuvent pas être caractérisées de cette manière, et d'ailleurs on observe un contraste entre les langues sur ce point – comme je l'ai montré dans la section précédente (v. ex. (12), (14)), l'alternatif suit tous les quantitatifs en français, tandis qu'il précède les quantitatifs non-scalaires en roumain et en italien.

Le même problème apparaît pour les ordinaux (v. la différence entre le français et le portugais, d'une part, et le roumain, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, de l'autre, v. ex. (18)) et pour les possessifs. Pour ces derniers, on peut montrer même que l'interprétation est parfois en conflit avec la position, nous obligeant à admettre la montée du possessif à partir d'une position plus basse. Ainsi, l'exemple suivant peut dénoter soit un objet que je possède et qui a été un restaurant, soit un objet qui a été mon restaurant. Dans cette dernière interprétation, *mon/my* doit être reconstruit au dessous de l'adjectif.

(38) mon ancien restaurant
my former restaurant
il mio ex ristorante (it.)
a. [mon [ancien restaurant]] = $\iota x\, (R_{Poss}(x, moi, NUNC) \wedge \exists t, t < NUNC\, (restaurant\, (x, t)))$[25]
b. (le) [ancien[mon restaurant]] = $\iota x\, (\exists t, t < NUNC\, (R_{Poss}(x, moi, t) \wedge restaurant\, (x, t)))$

Pour la position relative des ordinaux par rapport aux cardinaux, on pourrait penser que la sémantique privilégie l'ordre Ord>Card, car « (les) deux derniers » est vrai pour les référents x,y même si seulement y est le dernier, et x l'avant dernier, donc la propriété peut s'appliquer aux groupes. Mais on peut dire que tout ce que cela montre c'est que Ord doit précéder Num. Si le cardinal est distinct de Num, on peut dire que le groupe est déjà

24 La règle de composition est la *Predicate Modification* de HEIM et KRATZER (1998), ce qui veut dire *intersection de prédicats* : $[[\alpha]]_{\langle\sigma,t\rangle}[[\beta]]_{\langle\sigma,t\rangle} \rightarrow \lambda x, x \in \sigma. [[\alpha]](x) \wedge [[\beta]](x)$

25 Je simplifie ici. Le temps peut ne pas être directement rapporté au présent, mais à un temps de référence du contexte dans lequel le DP se trouve.

introduit, donc le prédicat de cardinalité et l'ordinal sont libres de s'appliquer dans n'importe quel ordre, le résultat étant le même.

Une solution radicale à ce problème est de poser que toutes les projections fonctionnelles sont toujours présentes – donc elles ne sont pas optionnelles du tout, mais strictement gouvernées par la sélection – mais qu'elles peuvent rester vides, n'ayant aucun effet, dans ce cas, ni sur l'interprétation ni sur la forme de l'énoncé (c'est la thèse soutenue, entre autres, par Cinque, 1994, 1999). Mais cette solution contrevient à un postulat du modèle minimaliste qu'on emploie dans ce travail, qui interdit l'existence des éléments sans effet à aucune des interfaces (i.e sans contenu et sans effet sur l'interface phonologique) (une forme plus forte de ce principe interdit aussi les têtes qui n'ont aucun trait interprétable, mais ce principe est difficile à appliquer, car il n'est pas toujours clair où localiser, dans la structure, une certaine contribution au sens, et les têtes en question peuvent toujours être « sauvées » en leur attribuant quelque rôle dans la construction compositionnelle du sens de l'ensemble).

Giusti (1999, 2002), dans un travail qui porte sur le groupe nominal, a essayé de combiner l'idée de Cinque d'une hiérarchie universelle des projections fonctionnelle avec l'idée de Grimshaw (1991) que les projections fonctionnelles sont « projetées » par la tête lexicale et n'ont pas, à vrai dire, d'étiquettes. Elle n'explore pas toutes les conséquences théoriques de ce système mixte. L'idée de la projection « à partir de la tête lexicale » lui permet de soutenir, *contra* Cinque, qu'il n'existe pas de projections fonctionnelles « vides » (sans tête ou spécifieur remplis). De ces formulations, je comprends que ce qui déclenche la fusion c'est la tête lexicale – donc, selon le modèle adopté ici (v. chap. 1), une propriété combinatoire de celle-ci (du trait N, dans notre cas). Pour bâtir plusieurs niveaux fonctionnels, on doit probablement dire que le trait catégoriel N se propage, est hérité par les têtes fonctionnelles, et ainsi les traits combinatoires associés au trait catégoriel N peuvent être réutilisés pour de nouvelles fusions. Dans la mesure où les projections sont optionnelles, il faut supposer que l'optionalité est spécifiée dans les propriétés combinatoires des catégories lexicales : une tête lexicale peut simplement « projeter » ou non une projection fonctionnelle. Jusqu'à ce point, ce système donne les mêmes résultats que la variante de la théorie de la projection étendue ébauchée ci-dessus, où les catégories fonctionnelles portent un trait catégoriel de la catégorie lexicale et sélectionnent un objet ayant ce trait[26]. Mais pour expliquer l'ordre fixe, cela ne suffit pas. Or, Giusti utilise ici l'idée de Cinque (1994) que les projections fonctionnelles – en fait tous les « modifieurs », dans sa formulation – sont fusionnées dans un ordre fixe, universel. Donc l'ordre universel apparaît ici clairement distingué de la sélection, tandis qu'auparavant l'une était utilisé pour expliquer l'autre. On pourrait dire que la différence n'est pas si grande : dans le système à sélection, l'ordre est encodé sur chaque IF, sous la forme d'un trait sélectionnel ; ici, il est encodé comme une règle de la grammaire universelle. Probablement cette position est trop forte, car les langues varient dans l'ordre des projections mineures, comme on a vu dans la section précédente. Les procédures utilisées pour expliquer ces variations d'ordre dans le système de Cinque-Giusti sont extrêmement coûteuses. Prenons l'exemple de l'explication qu'offre Giusti pour la position variable du

[26] On peut obtenir le même résultat en utilisant un système qui permet au sélectionné de projeter (v. 1.2.1. et 3.3.2.7), et en disant que les têtes fonctionnelles spécifient l'héritage du trait catégoriel du sélectionné.

démonstratif post-nominal en roumain et en espagnol. Comme on le voit dans les exemples (39), le démonstratif suit immédiatement le nom qui porte l'article défini suffixal en roumain, tandis qu'en espagnol il apparaît après tous les adjectifs post-nominaux, étant suivi seulement par les PPs et par l'adjectif possessif :

(39) a. tabloul (acesta) rotund (*acesta) al său (*acesta)
tableau-le (celui-ci) rond (celui-ci) ART son (celui-ci)
b. el cuadro (*este) redondo (este) suyo de Rembrandt (*este)
le tableau (celui-ci) rond (celui-ci) sien de R. (celui-ci)

Giusti (suivant Brugè, 1996, 2002) explique ces ordres en posant plusieurs positions possibles pour le démonstratif dans la hiérarchie universelle : la position manifestée en espagnol serait la position de base, la plus basse (Giusti, suivant Cinque et d'autres – Valois, 1991 ; Bernstein, 1993, suppose que la position post-nominale des adjectifs est due à la montée du N ou d'un FP contenant le N). La position du démonstratif postnominal roumain serait une position plus haute, dans laquelle le démonstratif arriverait suite à un mouvement à partir de la position la plus basse. Le placement des démonstratifs dans D, possible dans ces deux langues et obligatoire dans les autres langues romanes et dans les langues germaniques, serait aussi le résultat de la montée du démonstratif dans SpecDP. La particularité du roumain serait le fait que la position d'arrivée du démonstratif peut être plus basse que celle où l'on fusionne l'article défini. Je conclus que pour toute différence dans l'ordre relatif de deux IFs entre deux langues, le système de Cinque-Giusti doit poser deux positions distinctes dans la hiérarchie universelle, et un mouvement de la position basse à la position haute (car ces IFs n'apparaissent pas plusieurs fois dans le même groupe nominal, évidemment) – ici D>Dem_1... > Dem_2 > Poss.... La hiérarchie des projections fonctionnelles devient ainsi extrêmement longue, et sans limites précises – car il existe toujours la possibilité de rencontrer une langue ayant un ordre différent pour d'autres IFs ou modifieurs, de sorte qu'une autre extra-position sera nécessaire. En plus, cette hiérarchie contrevient au desideratum minimaliste d'*optimal design* (le principe méthodologique qui accorde une préférence aux analyses qui expliquent les opérations syntaxiques proposées par les besoins des interfaces) : l'IF n'est interprété que dans l'une des positions supposées, et on ne voit pas quel rôle pourrait jouer l'autre position, et donc le mouvement. Pour le cas du démonstratif, Giusti propose qu'il est interprété en haut, donc le mouvement serait requis par un besoin interprétatif. Il est évident que le démonstratif est interprété en haut (il joue un rôle dans l'établissement du référent et prend normalement portée sur le matériel descriptif du groupe nominal), mais alors la position basse reste tout à fait mystérieuse : on ne voit pas quel rôle elle puisse jouer, certainement ni sa tête ni son spécifieur ne reçoivent quelque interprétation que ce soit. Cela contraste fortement avec les autres cas de mouvement de XP, où la position de base joue toujours un rôle dans l'interprétation (elle réalise les relations argumentales, soit entre le prédicat et ses arguments, soit entre les modifieurs et leur argument externe).

De cette discussion il faut retenir que l'idée d'un ordre universel des projections fonctionnelles est problématique[27]. On peut toutefois retenir l'idée d'une hiérarchie des

---

[27] Pour le cas particulier du démonstratif espagnol, ce n'est pas sûr si c'est l'ordre relatif des projections qui varie. D'abord il faut noter que les adjectifs post-nominaux en espagnol, comme dans les autres langues romanes,

projections spécifiée indépendamment de la sélection, et en faire une règle non pas universelle, mais spécifique à une langue donnée.

Supposons que le lexique d'une langue ne contient pas seulement des entrées individuelles, séparées des IFs, mais ces entrées sont organisées dans une liste, associée à chaque catégorie lexicale. Cette liste spécifie une hiérarchie, qui encode l'ordre relatif que ces IFs auront lorsque plusieurs d'entre eux apparaîtront dans la même projection étendue : p. ex. $F_1 > F_2 > \ldots > F_n$. A la fin de la liste, on peut mettre la tête lexicale, L : $F_1 > F_2 > \ldots > F_n > L$, ou on peut convenir que $F_n = L$. Une fois cette information encodée, il suffit de décrire la fusion des IFs par le mécanisme habituel de la sélection, en posant le principe suivant de sélection des têtes fonctionnelles, qui s'applique lorsqu'elles ne sont pas spécifiées autrement (lorsqu'elles ne sélectionnent pas une catégorie particulière, comme les pré-Ds sélectionnent le D) :

(40) Étant donnée une hiérarchie $F_1 > \ldots > F_n$ de têtes dans la projection étendue d'une catégorie L, où $F_n = L$, pour tout $i < n$, F_i peut prendre comme complément n'importe quel F_j où $j > i$ (et $j < n$).

On peut ajouter que cette liste ne doit pas contenir tous les IFs liés à une certaine catégorie lexicale, ce qui permet l'existence de IFs à ordre variable, ce qui est une situation possible – on l'a vu dans le cas des adjectifs intensionnels du roumain.

On peut se poser la question dans quelle mesure cette liste est universelle et dans quelle mesure elle est spécifique à une langue. Apparemment, les différences d'ordre entre les IFs ne concernent que les projections mineures – on l'a vu pour le groupe nominal ; pour la proposition, on peut citer la variation dans la position de la négation par rapport à I : au-dessous de I en anglais et en français, mais au-dessus en roumain, italien ou espagnol. Les projections majeures, c'est-à-dire celles qui sont soit toujours obligatoires, soit au moins dans certaines positions syntaxiques, paraissent être ordonnées selon une hiérarchie universelle – comme c'est le cas de C, I et v pour le groupe verbal et la proposition, de D et Num pour le groupe nominal. Cela ne veut pas dire qu'il ne peut y avoir de variation entre les langues en ce qui concerne non seulement la liste des projections mineures, mais aussi la liste des projections majeures – comme on le sait très bien, il y a des langues où le nombre n'est pas obligatoire (p. ex. le chinois, le japonais), et des langues où le D se comporte comme une projection mineure (les langues sans article, très nombreuses parmi les langues du globe). Donc l'ordre universel des projections majeures serait représenté sous la forme d'une implication :

(41) Si F_i et F_j sont des projections majeures dans au moins une langue, alors la relation de précédence entre F_i et F_j est la même dans toutes les langues.

---

montrent directement l'ordre de fusion – (((N A) A) A) – et, par conséquent, ne peuvent pas résulter du mouvement du N (v. 2.7 plus loin, ainsi que BOSQUE et PICALLO, 1996 pour l'espagnol ; LAMARCHE, 1991 ; BOUCHARD, 1998 ; LAENZLINGER, 2000 pour le français ; GIURGEA, 2005 pour le roumain). Donc la position du démonstratif est en effet plus haute que celle des modifieurs. En plus, les compléments et les PPs suivent les modifieurs légers (typiquement les adjectifs) dans ces langues, ce qui peut s'expliquer par un principe de linéarisation, opérant en PF, qui force l'extraposition des syntagmes lourdes à la droite des modifieurs légers. On peut déduire que le démonstratif postnominal est traité comme un modifieur. On peut aussi l'analyser comme une tête prenant un DP défini dans son spécifieur (comme suggéré, pour le roumain, par DOBROVIE-SORIN et GIURGEA, 2006a), mais dans ce cas il faut supposer, en préalable, l'extraposition des compléments et PPs adnominaux (qui suivent le démonstratif), suivi du déplacement du DP *remnant*.

S'il est vrai que la variation de l'ordre à travers les langues est limitée aux projections mineures, alors on peut encoder dans les listes seulement les IFs mineurs, pour chaque projection majeure. Par exemple, pour le groupe nominal en français on aura

(42) Q_{Univ} > D
Quant > Alt/Ord > Num

2.4.3. Le Déterminant est-il une projection « majeure » ? Le statut des « noms nus »

Dans les sous-sections précédentes, on a noté que les projections du Déterminant et du Nombre sont les seules dont on peut soutenir qu'elles sont obligatoires, au moins dans certaines positions syntaxiques (pour D) et pour certains noms (pour Num). Maintenant j'examinerai la question de la présence obligatoire du D[28]. L'examen détaillé de cette question dépasse les objectifs de ce livre. Cependant, pour la recherche sur les noms vides et l'ellipse nominale, il est important d'avoir une analyse des noms nus, étant donné que l'ellipse nominale peut avoir lieu dans les noms nus (v. chap. 3 et 5). Je présenterai donc brièvement ma position dans cette question, en limitant la discussion aux noms communs nus dans les langues à article.

Je plaiderai en faveur de l'idée que les noms nus argumentaux dans les langues à articles sont à analyser comme des DPs, avec certains exceptions (comme les singuliers comptables nus dans certaines langues).

Pour la présence du niveau D dans les noms communs nus, dans les langues à article, en position argumentale[29], il existe un argument général d'ordre sémantique : dans l'analyse sémantique classique des nominaux, la dénotation des projections nominales dans les positions argumentales, qui est du type < e > ou << e, t >, t >, est obtenue à l'aide du déterminant à partir d'une projection dénotant une propriété, pour les noms communs. Mais alors, en admettant le principe que la dénotation d'une expression ne découle que de ses parties composantes, et que, par conséquent, elle ne diffère pas selon les contextes syntaxiques, une projection nominale inférieure à D n'aura pas le type sémantique requis pour pouvoir apparaître dans une position argumentale. On peut résoudre ce problème soit en faisant appel à une règle spéciale de conversion de type, soit en introduisant un D nul. Dans un système qui admet des items nuls, si le sens que ce D nul devra avoir est suffisamment restreint pour pouvoir caractériser l'entrée lexicale d'un item, on peut soutenir qu'il est préférable de poser un D nul que d'utiliser une règle spéciale de conversion de type.

Dans les langues sans articles, où l'interprétation des noms nus est très variée (définis, génériques, indéfinis faibles et même indéfinis forts dans certaines positions), je considère qu'il est préférable de dire que la présence du niveau D est optionnelle, car

[28] Pour la question du Nombre, v. 2.4.1.2 ci-dessus.

[29] En termes syntaxiques, « position argumentale » peut être définie comme une position qui admet des DPs et n'admet pas de projections prédicatives non-nominales (pour exclure des positions comme la position post-copulaire) ; en termes sémantiques, « argumental » est défini comme « saturant une position ouverte de type entité (< e >) d'un prédicat » : les groupes qui permettent cette saturation peuvent être du type entité (< e >) ou quantifieur généralisé (<< e, t >, t >), cas où ils saturent la position ouverte suite à la montée des quantifieurs (qui laisse à leur place une trace de type < e >); le type espèce (< k >), sélectionné par les prédicats d'espèce, est un type spécial d'entité.

autrement le D nul devrait avoir une variété d'interprétations que l'on ne trouve nulle part pour un D exprimé (on ne connaît pas un D exprimé ambigu entre défini, indéfini et générique). Poser plusieurs D nuls n'est pas une option viable non plus : ces différents Ds (disons au moins deux, défini et indéfini) ne pourraient être distingués ni phonologiquement, ni par le contexte syntaxique (car les définis et les indéfinis ont largement la même distribution) ; or, les items grammaticaux[30] homonymes sont généralement distinguables par le contexte syntaxique (v. p. ex. la préposition *à*, qui prend comme compléments des DPs, et le complémenteur *à*, qui sélectionne l'infinitif), et probablement il faut supposer que c'est un principe de la langue le fait que des IFs homonymes doivent être distingués par le contexte syntaxique (y compris leurs propriétés sélectionnelles), car à l'encontre des items lexicaux, dont l'homonymie peut se résoudre à l'aide des sens d'autres items lexicaux de l'énoncé, les IFs ont un sens très large, étant compatibles avec des classes entières d'éléments lexicaux[31].

Les autres arguments pour la présence d'un D dans les noms nus argumentaux dans les langues à articles sont d'ordre syntaxique, et liés à des langues particulières.

2.4.3.1 Contrastes entre noms nus argumentaux et noms nus prédicatifs

Beyssade et Dobrovie-Sorin (2005) ont noté un contraste intéressant en ce qui concerne les arguments des noms exprimant des relations interpersonnelles symétriques en position prédicative, en roumain et en français. Ces noms admettent un complément introduit par *avec* (roum. *cu*) lorsqu'ils sont nus, mais pas lorsqu'ils sont enchâssés sous un déterminant (y compris l'article indéfini), cas où le complément ne peut apparaître qu'en génitif :

(43) a. Jean est cousin avec Mathilde
b. Jean est un cousin de/*avec Mathilde

(44) a. Ion e prieten/văr cu Gheorghe (roum.)
Ion est amis/cousin avec Gheorghe
b. *Ion e un prieten/văr cu Gheorghe
Ion est un amis/cousin avec Gheorghe
c. Ion e un prieten/văr (de)-al lui Gheorghe
Ion est un amis/cousin de-art gen Gheorghe

Or, on a noté que le complément en *avec/cu* est exclus lorsque le nom se trouve en position argumentale même s'il est nu (Giurgea, 2006b ; Dobrovie-Sorin, 2008) (en roumain, car en français les noms nus argumentaux sont de toute façon exclus):

---

[30] Le terme « item grammatical » se réfère ici à la fois aux morphèmes liés qu'aux IFs « libres » (« mots fonctionnels »).

[31] Il existe une analyse (Vangsnes, 2001) dans laquelle l'ambiguïté sémantique des noms nus dans les langues sans article peut correspondre à une ambiguïté structurale : le trait + *discourse-anaphoric* serait lié à la projection d'une catégorie D, tandis que la catégorie K, au-dessus de D, encoderait les traits +/– unique. Dans les langues sans article, les positions D et K pourraient être identifiées grâce au trait N, présent sur le nom et les adjectifs. Je ne peux accepter cette hypothèse d'abord parce que je considère que tous ces traits sont exprimés dans une seule position – D –, et ensuite parce que la nécessité de poser des items vides ambigus reste, étant transférée, dans ce cas, sur K.

(45) a. * Au venit prieteni/veri cu Ion
ont venu amis/cousins avec Ion
b. Au venit prieteni/veri de-ai lui Ion
ont venu amis /cousins de-ART GEN Ion
c. * Am întâlnit prieteni/veri cu Ion
ai.1SG rencontré amis/cousins avec Ion
d. Am întâlnit prieteni/veri de-ai lui Ion
ai.1SG rencontré amis/cousins de-ART GEN Ion

Ce contraste peut s'expliquer en faisant l'hypothèse que les compléments en *avec* sont exclus lorsque le nom est enchâssé sous un D, et que les noms nus argumentaux contiennent un D nul. L'explication qu'on a proposée pour ce contraste est fondée sur l'idée que les noms qui admettent des arguments en *avec* ne dénotent pas de propriétés sortales, et que seulement les propriétés dénotant des prédicats sortaux peuvent être enchâssés sous un D (v. Beyssade et Dobrovie-Sorin, 2005 ; Giurgea, 2006b, 2008; sur la caractérisation des prédicats dénotés par les noms comme des prédicats sortaux, v. Geach (1962), Gupta (1980), Larson et Segal (1995))[32].

Un autre contraste apparaît, en roumain, avec les PPs locatifs : lorsqu'ils sont enchâssés sous un D, les PPs adnominaux locatifs doivent être précédé de *de*, tandis qu'avec des noms nus prédicatifs ils apparaissent sans *de* (v. Beyssade et Dobrovie-Sorin, 2005). Or, les noms nus argumentaux demandent l'usage de *de* avec les PPs locatifs, tout comme les noms enchâssés sous un D (v. Giurgea, 2006b, 2008) :

(46) a. Dumitru e [doctor la țară]
Dumitru est médecin à campagne
b. [Doctorii *(de) la țară] sunt în grevă
médecins-les de à campagne sont en grève
c. Au venit numai [doctori *(de) la țară]
sont venus seulement médecins de à campagne

Si la construction avec *de* caractérise la modification adnominale à l'intérieur du DP, il faut conclure que les noms nus argumentaux sont des DPs[33].

2.4.3.2. Le rapport entre le Nombre et la possibilité d'apparaître nu

Dans une grande partie des langues à article, les noms nus argumentaux sont soumis à certaines restrictions. Une des restrictions est liée au nombre, les noms nus étant limités aux pluriels et aux massiques. Cette restriction pourrait s'expliquer par l'existence

[32] La contrainte sur les arguments en *avec* avec des prédicats sortaux paraît être universelle. Dans d'autres langues, aucun nom n'admet un argument en *avec*, sauf lorsque la relation symétrique concerne deux arguments internes :

(i) a. *Sono amico con Gianni (it.)
suis amis avec Gianni
b. *They are friends with John
(ii) mon amitié avec Jean
my friendship with John
la mia amicizia con Gianni (it.)

Pour une explication de cette contrainte, fondée sur la distinction entre prédicat sortal et non-sortal, v. GIURGEA (2006b, 2008)

[33] V. GIURGEA, 2008 pour une explication de l'usage de *de* avec les modifieurs locatifs à l'intérieur du DP.

d'un D nul qui sélectionne un Nombre non-singulier (en admettant que les massiques sont soit non-marqués pour le Nombre, soit ont une troisième valeur de la catégorie Nombre), ou qui a une sémantique qui ne peut s'appliquer qu'à un domaine du type demi-treillis à borne supérieure (*join semi-lattice*) (v. 2.4.1.2 ci-dessus).

Mais on peut également expliquer cette restriction par l'hypothèse que la dénotation des NumPs pluriels et massiques leur permet de fonctionner directement comme arguments. Dans ce cas, les noms nus seraient analysés comme des NumPs. C'est l'analyse adoptée pour les pluriels et les massifs nus existentiels par Farkas et de Swart (2003), Dobrovie-Sorin, Bleam et Espinal (2006). Notez que si les noms nus prédicatifs sont des NPs, avec le nombre transmis par accord avec le sujet (comme proposé par Beyssade et Dobrovie-Sorin 2005)[34], on peut expliquer les contrastes entre les noms nus argumentaux et prédicatifs discutés dans la section précédente comme des contrastes entre NumPs et NPs plutôt qu'entre DPs et NPs.

En ce qui suit, je montrerai que les pluriels et massiques nus (dorénavant PMN) argumentaux sont des DPs plutôt que des NumPs m'appuyant sur l'existence des singuliers comptables nus (dorénavant SCN) argumentaux dans certaines langues qui ont des PMN existentiels. Dans ces langues, les SCNs ont une distribution beaucoup plus restreinte, ne pouvant apparaître que comme des objets (profonds) de certains verbes et prépositions. J'adopterai la proposition de plusieurs travaux récents (Dobrovie-Sorin, Bleam et Espinal, 2006 ; Dobrovie-Sorin et Mari, 2006 ; Dobrovie-Sorin, 2007b ; cf. aussi Farkas et de Swart, 2003) d'expliquer la différence de distribution entre les PMN et les SCN par une différence du type de dénotation, corrélée à une différence catégorielle. Cependant je montrerai que les SCNs argumentaux ont, dans les langues romanes autres que le portugais brésilien, un trait de nombre interprétable, donc ils sont des NumPs, et par conséquant la différence catégorielle entre les PMNs et les SCNs correspond à la différence entre DP et NumP (cf. Dobrovie-Sorin, 2007b, qui soutient que les PMNs sont des DPs, et contre Farkas et de Swart, 2003 et Dobrovie-Sorin, Bleam et Espinal, 2006, qui analysent les PMNs comme des NumPs et les SCNs comme des NPs).

D'abord, il sera utile d'avoir une image des noms nus dans les langues à articles. En fonction de l'usage des noms communs nus en position argumentale, les langues à articles peuvent être classifiées en plusieurs types, allant des plus restrictives jusqu'aux plus permissives :

(A) Les noms nus sont exclus : c'est le cas du français, pour les noms communs (à l'exception des cas de coordination, v. Roodenburg, 2004 ; Heycock et Zamparelli, 2003) ;

(B) Les noms nus sont conditionnés par la spécification du Nombre et la position syntaxique : dans les langues romanes sauf le français et le portugais du Brésil, en albanais, en néo-grec, les PMNs sont admis sauf dans la position de sujet préverbal, où ils ne peuvent apparaître que modifiés ou coordonnés (dans les langues romanes) ; ils ont une interprétation d'indéfinis faibles, à portée minimale. Les SCNs sont admis dans des conditions plus restreintes, généralement comme des objets de certains verbes et prépositions (v. la discussion plus loin) ; le hongrois admet, dans une position syntaxique

[34] L'idée que le nombre des noms nus prédicatifs provient de l'accord avec le sujet vient de MUNN et SCHMITT (2000, 2004). Dans leur système, les noms nus en position prédicative sont des AgrPs qui n'ont pas de nombre interprétable (donc pas de projection Num) mais reçoivent le nombre par accord avec le sujet. Dans le formalisme utilisé ici, qui n'attribue pas de projections autonomes aux traits d'accord, ceci revient à dire que les prédicats noms nus sont des NPs ayant un trait non-interprétable de nombre qui est valué par accord comme pour les adjectifs.

spéciale, des NPs comptables sans nombre (ayant une forme de singulier mais un sens non-spécifié par rapport au nombre). On voit que le trait commun des restrictions sur le nombre est l'exclusion ou la limitation des SCNs.

(C) Les noms nus ne sont conditionnés que par la spécification du Nombre. C'est le cas des langues germaniques (à l'exception de l'islandais). Seuls les SCNs sont exclus (anglais), ou limités d'une façon semblable au type (B) (langues scandinaves continentales). Le sens peut être soit d'indéfini faible, soit générique[35] (en fonction de la position syntaxique dans les langues à ordre des mots plus flexible, à savoir le ouest-germanique continental, cf. Longobardi, 2001a, 1994 ; qui cite Kratzer, 1988 ; Diesing, 1988, 1989). Comme pour la classe précédente, si la langue permet l'existence des noms comptables non-spécifiés pour le nombre, ils seront admis dans l'usage nu – c'est le cas du portugais du Brésil[36].

(D) Les noms nus ne sont pas conditionnés. L'interprétation est normalement indéfinie et peut être générique, en revanche il existe un article défini. C'est le cas de l'islandais, du gallois, du grec ancien. Dans très peu de langues, l'interprétation est définie, tandis qu'il existe un article indéfini (p. ex. le berbère, cf. Matushansky, 2005).

On a vu que la présence obligatoire de la catégorie D est difficile à soutenir pour les langues sans articles à cause du nombre trop grand d'interprétations que le D nul devrait avoir. Pour les types (B)-(D), l'ambiguïté du présumé D nul n'est pas si grande ; même pour (D), l'existence d'un article défini permet de supposer un D qui serait sa contrepartie nulle.

Pour le type (B), on a expliqué les restriction de distribution, notamment la restriction sur la position de sujet préverbal, par une condition de légitimation du D nul (Contreras, 1986 ; Longobardi, 1994), qui demande que le D nul, comme tout item vide, soit lexicalement gouverné. Cependant cette analyse ne permet pas d'expliquer pourquoi les noms nus modifiés ou coordonnés sont acceptables dans cette position[37], donc je ne considère pas la restriction sur la position de sujet préverbal comme un argument pour la présence d'un D nul. Cette restriction est probablement l'effet combiné du sens de ces expressions et d'autres propriétés syntaxiques de ces langues : les noms nus sont dans ces langues des indéfinis faibles, ayant toujours la portée la plus étroite (ils sont liés par la clôture existentielle du VP, v. plus loin), tandis que la position de sujet préverbal est normalement topicale ; les noms nus modifiés et coordonnés sont peut-être plus faciles à utiliser dans cette position pour des considérations de poids[38].

---

35 Ce sens est très rare pour les SCNs, dans les langues qui les admettent, v. BORTHEN, 2003, pour le norvégien.

36 V. SCHMITT et MUNN, 1999; DOBROVIE-SORIN et OLIVEIRA, 2007.

37 V. des exemples comme :

(i) Soldati ??(que si reggevano a stento in piedi) erano appena arrivati / camminavano per le strade (it.)
soldats qui se tenaient-debout à peine à pieds étaient justement arrivés marchaient dans les rues
(< Longobardi 1994)

(ii) Soldaţi ?? (care abia se ţineau pe picioare) înaintau pe stradă (roum.)
Soldats qui à peine se tenaient debout avançaient sur rue

(iii) Cărţi ?? (şi caiete) erau împrăştiate prin toată camera
Livres et cahiers étaient éparpillés par toute chambre-la

38 En roumain ce sont surtout des raisons d'ordre discursif qui facilitent la position préverbale. Ainsi, la création d'une « scène », d'un « tableau » où on peut inclure le sujet comme une entité nouvelle, et l'existence d'une série de phrases à sujet préverbal qui décrivent cette scène mènent à une amélioration des sujets nus préverbaux, même sans modifieurs :

Ce qui nous intéresse ici c'est l'existence des SCN argumentaux dans certaines langues du type (B) – notamment le roumain et l'espagnol. Dans ces langues, la possibilité d'avoir un SCN dépend du sens lexical du prédicat : les SCNs n'occupent que la position d'argument interne (ils peuvent être des sujets postverbaux si le verbe est au passif réfléchi, v. (47(e)) de verbes et prépositions liées en quelque sorte à la possession et à l'utilisation : avoir, acheter, se procurer, obtenir, trouver, chercher (c'est-à-dire « agir pour trouver »), vouloir (posséder ou utiliser), garder, porter (des vêtements), la préposition *avec* ; en plus, ils apparaissent avec des verbes légers et dans des expressions idiomatiques (v. Dobrovie-Sorin, Bleam et Espinal, 2006) et comme sujets de la copule locative, toujours liés à l'idée de possession (étant utilisés lorsque la présence d'une chose dans un certain endroit peut aussi s'exprimer par le verbe *avoir*, v. (47)e) (Dobrovie-Sorin, 2008) :

(47) a. Estos edificios generalmente tienen **ascensor** (esp.)
ces édifices généralement ont ascenseur
b. Ion poartă **cravată** (roum.)
Ion porte cravate
c. Am **maşină**
ai voiture
d. Caut **secretară**
cherche.1SG secrétaire
e. Se caută **secretară**
REFL cherche.3SG secrétaire
f. În această clădire este **lift**
dans ce bâtiment est ascenseur

Les SCNs sont utilisés si la combinaison verbe-objet se réfère à une activité ou situation standardisée (Dayal, 2003 ; Dobrovie-Sorin, Bleam et Espinal, 2005 ; Espinal et McNally, 2008 ; v. aussi Borthen (2003) pour le norvégien).

Ces restrictions n'apparaissent pas avec les PMNs (v. (48)-(49)). La restriction à la position objet oppose nettement les SCNs aux PMNs (v. (49)). Elle confirme l'idée que la dépendance du sens lexical du prédicat est limitée aux SCNs, car on sait que le sujet est normalement moins dépendant du sens lexical du prédicat :

(48) a. Juan vio peliculas / *pelicula (esp.) (Dobrovie-Sorin *et al.*, 2006)
Juan vit films / film
b. Am văzut filme / *film (roum.)
ai vu films / film

(49) a. Merodeaban leones en la selva (esp.)
rôdaient lions dans la jungle
a'. * Merodeaba león en la selva
rôdait lion dans la jungle
b. Prin junglă hoinăreau lei (roum.)
dans jungle rôdaient lions
b'. * Prin junglă hoinărea leu
dans jungle rôdait lion

(i) Ce vedem în tablou? **Fete** ?**(blonde)** stau de vorbă în jurul cişmelei,
que voyons dans tableau filles blondes bavardent autour fontaine-la.G,
copii se zbenguiesc în faţa bunicilor, **zmeie** străbat aerul în toate direcţiile.
enfants gambadent devant grands-parents-les.G cerfs-volants traversent air-le dans toutes directions-les
« Qu'est-ce qu'on aperçoit dans le tableau ? De jeunes filles blondes bavardent autour de la fontaine, des enfants gambadent devant leurs grands parents, des cerfs-volants traversent l'air dans toutes les directions. »

c. Au telefonat studenți de-ai tăi
ont téléphoné étudiants de-ART tes

c'. *A telefonat student de-al tău
a téléphoné étudiant de-ART ton

Dans l'hypothèse que les projections nominales inférieures au DP (c'est-à-dire NP et NumP) ont une dénotation du type propriété, il faut supposer une règle sémantique spéciale par laquelle le verbe peut se combiner avec l'argument nom nu. Une telle règle a été proposée pour les PMN existentiels par les chercheurs qui les ont analysés comme des NumPs ou NPs – il s'agit d'une règle où le prédicat lui-même introduit l'opérateur existentiel qui lie l'argument objet, et le NP/NumP est une propriété s'appliquant à la variable objet, dans la portée de cet opérateur (v. Van Geenhoven, 1995, 1996 ; McNally, 1995 ; Dobrovie-Sorin, 1997a, b ; Dobrovie-Sorin et Laca, 1996, 2003 ; Kallulli, 1999, 2000 ; Cohen et Erteschik-Shir, 2002 ; Landman, 2003 ; Dobrovie-Sorin et Beyssade, 2004). Si cette analyse permet à la dénotation des projections nominales de rester constante, elle complique la dénotation des prédicats, obligeant d'introduire, dans leurs entrées lexicales, des représentations sémantiques alternatives pour chaque argument qui peut être représenté par un nom nu – par exemple, dans la formalisation de Dobrovie-Sorin et Beyssade (2004), les prédicats qui se combinent avec les noms nus ont, dans l'entrée lexicale, des dénotations alternatives du type $\lambda P.\ \exists\ x\ Pred\ (x..) \wedge P(x)$, comme illustré ci-dessus pour un prédicat à deux places, pour un nom nu dans la position objet :

(50) $[[\text{voir}]]_2 = \lambda P\ \lambda x\ (\exists\ y\ \text{voir}'\ (x, y) \wedge P(y))$

Cette analyse prédit une dépendance entre la possibilité d'apparaître nu et le choix lexical du prédicat. Or, pour les PMN la seule condition que le prédicat doit remplir c'est de permettre un indéfini faible – c'est-à-dire, d'introduire une situation qui offre une clôture existentielle au niveau le plus bas (VP)[39]. Proposer deux représentations sémantiques

[39] D'abord ces prédicats ont été qualifiés de « temporaires » (*stage-level*) (v. CARLSON, 1977), plus tard comme « localisants » (v. LACA, 1990 ; MCNALLY, 1995 ; DOBROVIE-SORIN et LACA, 1996, 2003 ; DOBROVIE-SORIN et BEYSSADE, 2004 ; LONGOBARDI, 2001a ; DELFITTO, 2002) ; les exemples (i) e-g montrent que la caractérisation „localisant" est préférable, car il paraît difficile de classer ces prédicats comme temporaires:

(i) a. *În cameră erau bolnavi/triști copii. (roum.)
en chambre étaient malades/tristes enfants

b. *Admir/respect profesori
j'admire/je-respecte professeurs

c. În cameră dormeau copii
en chambre dormaient enfants

d. Caut/ascult profesori
je-cherche/j'écoute professeurs

e. Această demonstrație conține erori
cette démonstration contient erreurs

f. Pe pereți erau hieroglife
sur murs étaient hiéroglyphes

g. Bordeaban cipreses el camino (esp.)
longaient cyprès le chemin

pour tous ces prédicats est indésirable pour des raisons d'économie. En même temps, comme on l'a vu, ce sont les SCN qui sont restreints à certains verbes et prépositions. Par conséquent, l'analyse comme des propriétés se combinant avec le prédicat par une règle sémantique spéciale, est plus appropriée aux SCN. En plus, si les PMN et SCN avaient le même type de dénotation, il serait difficile d'expliquer la différence de distribution entre les deux. Pour ces raisons, j'adopte la proposition de Dobrovie-Sorin (2007b, 2008) de représenter la différence entre les PMN et les SCN par une différence de type de dénotation, en attribuant aux SCN une dénotation du type propriété et aux PMNs une dénotation d'argument (en l'espèce, des variables liées par la clôture existentielle du VP).

Il existe un argument indépendant en faveur de cette analyse : les PMNs peuvent recevoir des relatives appositives, qui sont symptomatiques pour les DPs dénotant des entités. Cette possibilité n'existe pas pour les SCN, ce qui confirme l'hypothèse d'une différence de dénotation entre les PMN et les SCN[40] :

(51) a.	Purta mănuşi,	pe care i le făcuse cadou prietena sa	(roum.)
	portait gants	OBJ lui CL_{AC} avait-fait cadeau amie-la sa	
b.	Purta căciulă	(??, pe care i-o făcuse cadou prietena sa)	
	portait bonnet	OBJ lequel lui CL_{AC} avait-fait cadeau amie-la sa	
c.	Purta o căciulă,	pe care i-o făcuse cadou prietena sa	
	portait un bonnet	OBJ lequel lui CL_{AC} avait-fait cadeau amie-la sa	

L'idée qu'il existe une différence entre des prédicats qui introduisent une situation et des prédicats qui n'en introduisent pas est soutenue par un contraste connu depuis MILSARK (1974) pour les phrases existentielles de l'anglais : dans les codas des propositions existentielles, seuls les prédicats temporaires (*stage-level*) sont admissibles :

(ii) a. * There were people intelligent/tall
b. There were people drunk/sick

Je souscris à l'analyse de KRATZER (1988, 1995), selon laquelle ce qui distingue les prédicats temporaires des prédicats permanents est la présence, pour les premiers, d'un argument « spatio-temporel ». Or, comme on l'a vu (ex. (ii)), on a constaté que c'est précisément ce type de prédicat – le prédicat « localisant » – qui admet l'usage des noms nus existentiels. En supposant que la clôture existentielle du VP ne caractérise que les prédicats localisants, et qu'elle est plus basse que d'autres opérateurs, on peut dériver la portée étroite et la restriction des noms nus existentiels aux prédicats localisants du fait que la quantification existentielle sur les variables qu'ils introduisent est réalisée par la clôture existentielle du VP.

Le fait que le PMNs ont la portée la plus basse est illustré dans les exemples suivants :

(iii) a.	Toţi copiii	au citit o carte			$\forall > \exists, \exists > \forall$	(roum.)
	tous enfants-les	ont lu un livre				
b.	Toţi copiii	au citit cărţi			$\forall > \exists, {}^{*}\exists > \forall$	
	tous enfants-les	ont lu livres				
c.	Am tot	ucis şerpi	azi	dimineaţă	*tot* $> \exists$	
	j'ai à-plusieurs-reprises	tué serpents	aujourd'hui	matin		
d.	#Am tot	ucis nişte	şerpi	azi	dimineaţă $\exists >$ *tot*	
	j'ai à-plusieurs-reprises	tué quelques	serpents	aujourd'hui	matin	

40 La reprise anaphorique dans une phrase subséquente ne donne pas de résultats aussi nets, probablement parce que les DPs anaphoriques peuvent récupérer un référent « l'unique x : N(x) dans la situation de la phrase précédente ». Il y a cependant des cas où cette reprise paraît marginale (v. (i) comparé à (ii)).

(i)	? Poartă căciulă$_i$.	Nu ştiu de unde a cumpărat-o$_i$	(roum.)
	porte.3SG bonnet	ne sais.1SG d'où a acheté-la	
(ii)	Am cumpărat maşină.	Haide s-o vezi	
	ai acheté voiture	viens SUBJ-la voies	

On peut conclure que les PMN ont une dénotation d'argument dans les langues discutées ici, à l'encontre des SCN. Notant la différence de type de dénotation qui les sépare des PMNs, et supposant que les noms nus ne sont pas des DPs, plusieurs chercheurs ont considéré que les PMNs sont des NumPs et les SCN des NPs (Farkas et de Swart, 2003 ; Dobrovie-Sorin, Bleam et Espinal, 2005). Tandis que l'analyse des SCN comme des NPs semble correcte pour le hongrois, où les SCN sont neutres du point de vue du nombre (ne supposent pas un seul référent), dans les langues romanes le nombre est interprétable – ainsi, de (52)b on déduit que le château avait seulement une tour. La reprise anaphorique montre bien que le nombre est interprété ; de même, le caractère inapproprié du SCN en (53) :

(52) a. Am făcut prăjitură$_i$. Am pus-o$_i$ /*Le$_i$-am pus pe masă (roum.)
j'ai fait gâteau j'ai mis-la /les-ai mis sur table
b. Castelul avea şi turn$_i$. Tocmai îl$_i$ /*le$_i$ reparaseră
château-le avait aussi tour juste le/les avaient-réparé

(53) a. # Poartă mănuşă (roum.)
(il/elle-)porte gant
b. câine cu urechi lungi / #ureche lungă
chien à oreilles longues / oreille longue

La présence d'un trait de nombre interprété équivaut par définition, pour moi, avec la présence de la catégorie Nombre (v. chap. 1 et 2.2 pour le statut des traits librement associées aux lexèmes ; v. 2.4.1.2 pour d'autres arguments en faveur de la projection du Nombre).

Une dénotation de type propriété est attendue pour un NumP, car les NumPs à l'intérieur du DP dénotent des propriétés. Par contre, si c'est vrai que les PMN ne dénotent pas des propriétés, mais ont une dénotation de type argument, la solution la plus simple du point de vue de l'interface syntaxe-sémantique est de les analyser comme des DPs (car ils n'ont manifestement pas le type de dénotation qu'ont les NumPs à l'intérieur du DP).

Enfin, s'il est vrai que les prédicats (Vs et Ps) qui admettent des « objets-propriétés » se combinent avec un NumP et non un NP, on prédit que les pluriels aussi peuvent apparaître dans ces cas-là. Je crois que cette prédiction est vérifiée, si l'on prend en considération le verbe *avoir*. Une observation faite par Borthen (2003) pour le norvégien, mais qui s'applique aussi au roumain, c'est qu'un exemple comme (54)a, à l'encontre de (54)b, n'implique pas que j'ai eu le même animal tout le temps, mais seulement qu'à chaque moment de la période considérée j'ai eu un chien :

(54) a. Am câine de mult (roum.)
j'ai chien depuis longtemps
b. Am un câine de mult
j'ai un chien depuis longtemps

Or, cette interprétation ne peut pas s'expliquer par une itération comprise dans le sens lexical du verbe ou dans le sens du présent, car *avoir* exprimant la possession n'a pas un tel sens, et (54) ne décrit en effet qu'une seule situation – on n'est pas possesseur de chien le matin et pas le soir, ou seulement lorsque l'occasion s'offre, etc. –. Ainsi, l'interprétation à objet variable au cours du temps de (54)a ne s'explique pas comme pour l'exemple (55) :

(55) Citesc cărți în engleză de mult
Je-lis livres en anglais depuis longtemps

Je considère donc que ce n'est que le sens spécial de la construction *avoir* + SCN, où le SCN dénote une propriété, qui explique la non-unicité de l'objet en (54)a. Or, (54)a a une contrepartie à pluriel nu, qui permet la même possibilité de variation de l'objet à travers le temps, mais suppose qu'à chaque moment j'ai possédé plusieurs chiens :

(56) Am câini de mult
j'ai chiens depuis longtemps

Crucialement, dans le cas d'itération, comme en (55), le pluriel nu peut s'expliquer par le nombre total des objets sur toute la période, ainsi (55) n'implique pas que dans chaque sous-intervalle il y eût plusieurs livres en anglais que j'étais en train de lire ou je n'avais pas encore fini de lire. Par contre, (56) implique qu'à chaque moment j'ai possédé plusieurs chiens. Donc la possibilité de variation de l'objet n'est pas donnée par la pluractionnalité du prédicat (comme en (55)), et il ne reste que la construction à objet-propriété qui peut l'expliquer. Ainsi on peut tirer la conclusion qu'en principe un pluriel nu, dans les contextes qui admettent un SCN, est ambigu entre NumP et DP :

(57)	DP	NumP	DP	NumP
	Omor un câine	*Omor câine	Am un câine	Am câine
	je-tue un chien	je-tue chien	j'ai un chien	j'ai chien
	⇓		⇓	
	Omor câini (DP)		Am câini	Am câini
	je-tue chiens		j'ai chiens	j'ai chiens

L'ambiguïté du pluriel nu avec *avoir* disparaît en faveur de l'analyse comme DP lorsqu'il se combine avec des relatives appositives, qui sont impossibles avec le SCN :

(58) a. Am câini, pe care i-am primit când am împlinit 10 ani / care îi deranjează pe vecini
j'ai chiens OBJ lesquels CL.ACC-ai reçu quand ai eu 10 ans / qui CL.ACC dérangent OBJ voisins
« J'ai des chiens, que j'ai reçus lorsque j'ai fêté mes 10 ans / qui dérangent les voisins »
b. * Am câine, pe care l-am primit când am împlinit 10 ani / care îi deranjează pe vecini

2.5. *Le statut de tête ou de spécifieur des IFs*

Jusqu'à présent, l'hypothèse de la structure fonctionnelle du groupe nominal que j'ai présentée sous-entendait une analyse des IFs comme des têtes dont le complément contenait le NP ainsi que toutes les projections fonctionnelles inférieures. Pourtant, il y a plusieurs faits qui suggèrent que certains IFs forment des syntagmes à l'exclusion du N et des projections fonctionnelles inférieures, de sorte qu'on ne peut pas les analyser comme des têtes prenant comme complément le NP ou une projection fonctionnelle nominale. Ils pourraient alors être analysés soit comme des spécifieurs d'une projection fonctionnelle, soit comme des adjoints. Dans la première hypothèse, l'IF syntagmatique pourrait être soit le spécifieur d'une tête fonctionnelle ayant ses propres traits et sa propre réalisation

phonologique, soit le spécifieur d'une tête vide « dédiée », dont la seule fonction serait d'introduire cet IF dans le groupe.

L'analyse par adjonction n'explique pas les autres propriétés d'IF de ces items – la position prénominale dans les langues N-A, l'ordre fixe, la possibilité de fonctionner comme D ou d'admettre l'ellipse nominale –. Donc je ne vais prendre en considération que l'analyse comme spécifieur. Les analyses possibles peuvent être alors schématisées comme suit, où XP note l'IF en cause, Y est une tête fonctionnelle « pleine », connue indépendamment (par des IFs qui la réalisent), et F_x est une tête fonctionnelle vide, « dédiée » :

(59) a. $[_{YP}[XP]\,[Y\,[\ldots\,NP]]]$
b. $[_{F_xP}[XP]\,[F_x\,[\ldots\,NP]]]$

Voyons maintenant quels sont les phénomènes qui peuvent plaider pour une analyse syntagmatique de certains IFs. Un premier type de phénomène est la présence, à l'intérieur du groupe nominal, d'éléments qui ne pourraient pas apparaître en l'absence de l'IF en cause, de sorte qu'ils apparaissent comme étant dépendants de cet IF. Pourtant il est toujours possible que ces dépendants s'attachent à tout le groupe formé par l'IF et son complément, ce qui permettrait de continuer d'analyser cet IF comme une tête. Il faut donc des arguments supplémentaires pour soutenir qu'un IF ne peut pas être une tête fonctionnelle nominale.

Un deuxième phénomène qui a été proposé comme critère distinguant les IFs syntagmes des IFs têtes fonctionnelles est la possibilité pour un IF d'apparaître dans le contexte de plusieurs catégories lexicales. L'idée, avancée par Doetjes (1997) (cf. aussi Ouhalla, 1991), est que ce qui caractérise une tête fonctionnelle c'est la sélection obligatoire d'une projection portant le trait de la catégorie lexicale associée. Donc, si un IF peut apparaître dans le contexte de plusieurs catégories lexicales différentes, il n'est pas à analyser comme une tête fonctionnelle, mais comme un syntagme adjoint, dont la distribution ne découle pas de la sélection syntaxique, mais est seulement conditionnée par la compatibilité sémantique. Appliqué au groupe nominal, ce principe de classification l'amène à séparer les quantitatifs en deux classes : les cardinaux et certains quantitatifs vagues comme *quelque*, angl. *several*, *many* seraient des têtes fonctionnelles, les autres quantitatifs indéfinis, y compris les quantitatifs scalaires – *beaucoup*, *peu* – seraient des syntagmes adjoints. Ainsi, pour quantifier sur un événement, on peut utiliser les items de la classe de *beaucoup* et *peu*, mais pour utiliser les cardinaux et les quantitatifs de la classe de *several*, *quelque*, il faut créer un contexte nominal, à l'aide d'un nom comme *fois* :

(60) a. Il s'est beaucoup/peu absenté ce semestre
b. *Il s'est absenté deux/plusieurs ce semestre
c. Il s'est absenté deux/plusieurs fois ce semestre

La classification peut varier d'une langue à l'autre : ainsi fr. *beaucoup* se qualifie comme adjoint, tandis que l'anglais *many*, ayant le même sens mais étant limité à des nominaux pluriels, se qualifie comme tête fonctionnelle nominale.

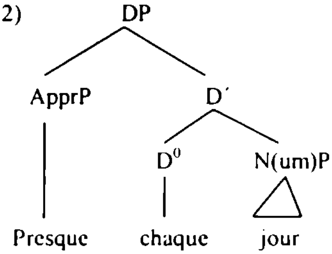
2.5.1. Modifieurs d'approximation : l'analyse syntagmatique n'est pas nécessaire

Les modifieurs d'approximation apparaissent avec une large palette d'IFs nominaux, des quantitatifs ainsi que des quantifieurs :

(61) presque chaque jour
presque tous les enfants
presque aucun bénéfice
presque dix heures
absolument aucune base

Mais ces modifieurs ne rendent pas nécessaire l'analyse de ces IFs comme des spécifieurs: rien ne s'oppose à ce que les modifieurs d'approximation s'attachent à tout le syntagme formé par l'IF et la projection qu'il introduit, comme représenté ci-dessous :

(62)



Plus rarement, les quantifieurs légitiment un modifieur à droite, et dans ce cas le modifieur apparaît à la fin du groupe nominal, ce qui s'explique immédiatement si, comme on le propose, ces modifieurs sont attachés plus haut, au groupe formé par l'IF et la projection nominale qu'il prend comme complément : ainsi, le quantifieur distributif *fiecare* « chaque » du roumain permet la modification par le PP *în parte* « séparément » (lit. « en partie »), qui souligne la distribution ; comme on le voit en (63), il suit tout le groupe *fiecare* + NP:

(63) Radicalii de stânga şi anarhiştii consideră că **fiecare persoană în parte** este propriul lui subiect politic
radicaux-les de gauche et anarchistes-les considèrent que chaque personne en partie est propre-le lui.G sujet politique
(nog8romania.wordpress.com)

(64) $[_{DP}$ $[_{DP}$fiecare persoană] $[_{PP}$în parte]]

Il faut souligner que cet ordre ne suffit pas à lui seul pour justifier l'analyse du déterminant comme tête, car il existe, dans les langues comme les langues romanes et les langues germaniques qui posent des contraintes sur les structures $[_{ZP}$[X YP] Z ...], des cas d'extraposition du complément d'un syntagme précédant la tête vers une position à la droite de cette tête :

(65) a. a bigger problem than I thought (angl.)
b. eine wichtige Sache für die Vermittlung (all.)
une importante chose pour la médiation

Donc (65) montre seulement que l'analyse des quantifieurs qui occupent la position D comme des têtes, que l'on a proposée pour des raisons indépendantes (v. 2.1-2.2), est compatible avec les faits.

2.5.2. Les quantitatifs post-D

Les quantitatifs post-D présentent plusieurs types de structures complexes qui pourraient plaider pour une analyse syntagmatique. En plus, il y a d'autres arguments qui soutiennent une telle analyse.

On a vu que Doetjes, utilisant le critère distributionnel, sépare les quantitatifs dans deux classes : les cardinaux et certains quantitatifs vagues comme *quelque*, angl. *many, few, a few, several* seraient des têtes fonctionnelles nominales, tandis que les autres quantitatifs vagues, comme *beaucoup, peu*, angl. *much, little* seraient des syntagmes adjoints.

Un argument important pour le caractère syntagmatique de certains quantitatifs est l'existence d'une structure fonctionnelle de degré :

(66) a. mai mulți oameni (roum.)
plus beaucoup gens
b. extrem de puține speranțe
extrême(ment) de peu.F.PL. espoirs (F.PL.)
c. very much coffee (angl.)
d. as many people as yesterday

Cette structure apparaît aussi bien pour des IFs considérés comme des adjoints dans le système de Doetjes, comme *beaucoup* et *peu*, que pour des quantitatifs qu'elle traite comme des têtes fonctionnelles, tels que *many* et *few*. L'existence de quantitatifs scalaires est particulièrement importante parce que les mots de degré ne sont pas de simples modifieurs, mais il y a de bons arguments pour soutenir qu'ils forment une structure fonctionnelle qui caractérise les items de trait catégoriel A – adjectifs et adverbes –. D'abord, selon le critère distributionnel, on rencontre le même type de situation qu'avec les cardinaux : certains mots de degré ne se combinent qu'avec un item +A, et pour apparaître avec un verbe scalaire, il faut ajouter un A quantitatif :

(67) a. She is very nice
b. I like her very* (much)

Ensuite, les mots de degré peuvent être réalisés par des morphèmes flexionnels (angl., all. *-er, -est*, lat. *-ior, -issim-* etc.), ce qui indique aussi un statut de tête fonctionnelle. Enfin, en roumain certains mots de degré entrent dans une structure où l'adjectif/adverbe est précédé de *de*, qui est manifestement un morphème fonctionnel (pour une explication de l'insertion de *de*, v. 2.5.3. ci-dessous):

(68) atât / extrem de mare
tant/extrême(ment) de grand

Comme le syntagme IF+NP est évidemment nominal, et non adjectival, les restrictions sélectionnelles des mots de degré indiquent qu'ils se combinent avec l'IF avant que celui-ci n'entre dans une structure nominale. Les combinaisons Deg + XP ont une distribution adjectivale, mais les groupes en (66) ont la distribution des groupes nominaux et non pas celle des adjectifs.

Donc l'analyse qui s'impose, pour les quantifieurs scalaires, est comme en (69). J'utilise ici une tête dédiée, mais on peut aussi penser que cette tête est la tête Num, dont la présence dans la structure nominale est indépendamment supposée (v. 2.4.1.2). Les IF scalaires ont un trait A, mais ont aussi des propriétés spéciales qui relèvent de leur trait +quant(itatif) : à part l'apparition dans une projection fonctionnelle nominale, ils apparaissent dans des contextes verbaux où une variable de quantité/degré est présente, comme illustrée en (67)b, et dans des contextes où ils peuvent caractériser un intervalle, comme le spécifieur de la tête de degré comparative, où ils fonctionnent comme des différentiels (v. (70)) :

(69) $[_{QP} [_{DegP}$ mai $[_{QAP}$ mulți$]] [Q^0 [_{N(um)P}$ oameni$]]]$

(70) mult mai mare
beaucoup plus grand

Ces propriétés ne correspondent ni à une classe lexicale, ni à une classe fonctionnelle « standard », toujours dépendante d'une autre classe lexicale. On peut donc inclure ces mots dans une classe « semi-lexicale » (v. van Riemsdijk, 1997 ; Corver et van Riemsdijk, 2001), pour laquelle je propose l'étiquette qui encode directement les deux traits principaux – quantitatif et adjectival – donc QA.

Dans certains cas l'opérateur de degré peut être déjà exprimé par le mot quantitatif. Dans ce cas, Doetjes parle de têtes complexes Deg+Quant, éventuellement formées par mouvement de tête. Je considère que dans ce type de situation on peut parler d'un « regroupement (ou compactage) de traits » dans un item simple du point de vue syntaxique mais complexe du point de vue sémantique, listé comme tel dans le lexique[41]. Les items en cause sont :

(71) Comparatif de supériorité + Quantité: fr. *plus, davantage*, angl. *more*
Comparatif d'infériorité + Quantité : fr. *moins*, angl. *less*
Équatif : fr. *autant*, roum. *atât*
Anaphorique/exclamatif : *tellement, tant*, roum. *atât*
Lié à une conséquence/norme : fr. *trop, assez*, angl. *enough*, roum. *destul*

Comme on peut déjà le remarquer, les langues diffèrent en ce qui concerne ces regroupements de traits. En roumain, les correspondants de *plus, davantage, moins* et *trop*

[41] Le regroupement de traits ne contrevient pas au principe de l'économie du lexique dans la mesure où les traits pour lesquelles on propose une réalisation alternative sur plusieurs ou une seule tête sont des traits grammaticaux, donc en nombre très limité. Or, les items de quantité que l'on discute forment une liste très courte, ce qui caractérise les items grammaticaux. C'est pourquoi je n'hésite pas à les inclure dans la catégorie des IFs, et je considère que l'appellation « catégorie semi-lexicale » signale, dans ce cas, seulement la présence d'un trait catégoriel qui caractérise une classe lexicale – à savoir le trait A.

sont « transparents », non-regroupés – *mai mult* « plus beaucoup », *mai puțin* « plus peu », *prea mult* « trop beaucoup ». En anglais c'est le correspondant de l'équatif qui est transparent : *so many*, et aussi le correspondant de *trop – too many*[42].

Le regroupement d'un trait opérateur et d'un trait de quantité ne se résume pas au trait de degré. Les traits interrogatif et relatif – appelés *qu-* ou *wh-* dans les langues où ils sont morphologiquement pareils – apparaissent eux aussi regroupés avec le trait de quantité : fr. *combien*, roum. *cât* – tandis que l'anglais nous offre ici la forme transparente *how many*.

Les mots de degré peuvent introduire des compléments supplémentaires, qui sont extraposés à la droite du nom :

(72) Il y avait **plus** de feuilles mortes **qu'aujourd'hui**
Erau mai multe frunze căzute decât astăzi (roum.)
étaient plus beaucoup feuilles tombées que aujourd'hui

Si l'on a raison d'attribuer le statut de spécifieur aux quantitatifs scalaires, il faut conclure que le critère de Doetjes pour analyser un item comme tête fonctionnelle n'est pas suffisant : l'angl. *many* et *few*, bien qu'ils ne se trouvent que dans les contextes nominaux ((73)a), connaissent la construction fonctionnelle de degré ((73)b ; (74) montre que *too* est une tête Deg, étant limité au contexte + A):

(73) a. He fell many/few *(times)
b. too/so many/few days

(74) a. He is too stupid
b. He sleeps too*(much)

On peut en effet expliquer les différences de distribution notées par Doetjes à l'intérieur de la classe des quantitatifs autrement que par la sélection. J'accepte son analyse dans le cas des mots de degré (comme *too* dans (74)). Mais l'impossibilité de l'usage de certains quantitatifs avec les verbes pourrait découler de la présence d'un trait de nombre sur ces items qui doit être vérifié. Je vais poursuivre cette voie d'explication dans ce qui suit.

D'abord, il faut être d'accord avec Doetjes sur le fait que la raison de cette impossibilité est d'ordre formel, syntaxique et non pas sémantique. Ainsi, on ne peut pas dire que c'est l'absence d'une division en parties atomiques dans le cas de la variable d'événement qui empêche l'usage des quantitatifs qui demandent un argument divisible en atomes, comme *many* etc. : dans un exemple comme (75), le VP dénote un évènement discret, et la seule interprétation possible est l'interprétation itérative, avec *beaucoup* quantifiant sur le nombre d'évènements atomiques. Il est clair que ce n'est pas *beaucoup*

---

[42] Généralement, les « formes regroupées » bloquent la forme transparente correspondante (cf. fr. **plus beaucoup*, **si beaucoup*), selon un principe d'économie qui concerne les réalisations alternatives d'un même complexe de traits à l'intérieur d'une projection étendue, sélectionnant la réalisation la plus compactée (DOETJES, 1997). Pourtant, en roumain les formes *atât de mult/mulți, cât de mult/mulți* sont admises. L'explication pourrait être le statut du mot de degré dans ces cas-là : si l'analyse du marqueur *de* qui sera développée dans la section 2.5.3.. ci-dessous est correcte, le mot qui précède *de* occupe la position Spécifieur de la projection de degré (DegP), donc n'est pas une tête de la projection fonctionnelle du groupe nominal. Étant un syntagme, le mot de degré appartiendrait à une autre projection fonctionnelle, donc la structure ne serait pas dans la classe de comparaison à laquelle le principe d'économie s'applique.

qui introduit cette division, car avec d'autres types de VPs, comme en (76), il ne donne lieu qu'à des interprétations « massiques », où il quantifie sur la durée[43] :

(75) Il est beaucoup allé au cinéma

(76) Il a beaucoup dormi

Mais Doetjes observe un autre trait intéressant à propos des quantitatifs exclusivement nominaux : soit ils sont limités au pluriel, soit ils sont compatibles aussi avec les singuliers comptables. En d'autres termes, les quantitatifs qui se combinent indifféremment avec les massiques et les pluriels, en excluant les singuliers comptables, ne seraient jamais limités aux contextes nominaux. Elle explique ce phénomène par la sélection : les quantitatifs qui n'admettent que le pluriel (comme *many*) ou que le singulier comptable (comme *un*) sélectionneraient le trait de nombre, tandis que les quantitatifs qui admettent les trois types de N (singulier comptable, pluriel et massique), comme le français *quelque*, sélectionneraient pour + N. La possibilité de se combiner avec des pluriels et des massiques, à l'exclusion des singuliers comptables, relèverait de la sélection/compatibilité sémantique et non pas de la syntaxe, d'où la possibilité d'apparaître dans des contextes non-nominaux. Doetjes considère que les massiques n'ont pas de trait de nombre, ce qui explique pourquoi il n'y a pas de quantitatifs qui sélectionnent le singulier comptable et le massique à l'exclusion du pluriel.

Je ne considère pas que les items qui sélectionnent le singulier soient des quantitatifs. En fait, les items que Doetjes inclut dans cette classe – angl. *any, no, some*, néerl. *een* qualitatif « tel », *geen* « aucun » – n'ont pas la distribution caractéristique des quantitatifs à l'intérieur du groupe nominal, car ils ne peuvent pas être précédés d'un déterminant, donc ils devraient être analysés comme des Ds. En plus, *quelque* se combinant avec le singulier comptable est différent du *quelque* quantitatif justement par le fait qu'il ne peut pas être précédé d'un D[44] ; même *quelque* suivi d'un massique ne peut pas suivre un D, ce qui montre que *quelque* quantitatif est restreint au pluriel :

(77) a. ces quelques questions
b. *ce quelque livre/fromage

Si on se limite aux quantitatifs proprement dits, qui n'admettent pas le singulier comptable, la généralisation de Doetjes semble correcte, et jette une lumière intéressante sur l'anglais *many* : ainsi, en comparant *many* et *few* avec leur correspondants dans

---

[43] Même si l'évènement n'est pas continu, mais a pu avoir des interruptions, c'est toujours la durée totale qui est quantifiée et non le nombre de parties, comme on le voit dans l'interprétation des exemples comme :
(i) Il a beaucoup plu hier
(ii) Télémaque est beaucoup resté sur le quai (DOETJES, 1997)

[44] DOETJES elle-même note que cette partie de la généralisation (celle qui concerne les items qui admettent tous les types de noms) n'est pas sans problèmes, car elle est contredite par l'anglais *some*, qui admet aussi le contexte adverbal :
(i) a. some coffee/boy/boys
b. We walked some

d'autres langues, on observe une stricte corrélation entre la sensibilité au nombre et la possibilité d'apparaître dans un contexte non-nominal :

(78) a. many trees/*cheese
b. * He went many to the movies

(79) a. beaucoup d'arbres/de fromage
b. Il va beaucoup au cinéma
c. beaucoup plus grande

(80) a. mulți copaci/multă brânză (roum.)
beaucoup.MPL arbres /beaucoup.FSG. fromage
b. Merge mult la filme
va beaucoup au films
c. mult mai mare
beaucoup plus grand
d. mult peste aşteptări
beaucoup au-dessus attentes

Comme on l'a vu dans le cas de *quelque*, cette généralisation est limitée aux quantitatifs, ne s'appliquant pas aux items de type D. Un autre exemple qui montre que le statut de D ou de Quant joue un rôle est le roumain *nişte* « quelque ». Apparemment, cet item contredit la généralisation de Doetjes, car il admet des pluriels et des massiques mais il est limité au contexte ad-nominal :

(81) a. nişte brânză / copaci
nişte fromage / arbres
b. *Am dormit nişte
j'ai dormi *nişte*

Or, il ne peut être précédé de déterminants. Ainsi, il se qualifie comme un D, selon mon analyse, ce qui explique la limitation aux contextes ad-nominaux :

(82) a. *aceşti nişte copaci
ces *nişte* arbres
b. *această nişte brânză
cette quelque fromage

Il faut néanmoins noter qu'il existe des quantitatifs qui ne peuvent pas être précédés par des Ds, car ils contiennent un trait sémantique d'opérateur (réalisé dans le groupe nominal par D), mais ne sont pas pour autant limités aux contextes adnominaux. Probablement, pour ces cas ((83)a-b), il faut dire que le quantitatif (qui est en effet un DegQA, v. la note 47 ci-dessus), à cause de ce trait opérateur, doit monter en SpecDP, ou être directement attaché à une tête qui réalise à la fois Q et D (v. 2.5.4.). Le statut de spécifieur du quantitatif interrogatif est soutenu par des preuves indépendantes en français, où *combien* admet l'extraction, ce qui est en principe impossible pour les têtes fonctionnelles (84) :

(83) a. (*aceste) câte case
ces combien.FPL. maisons
b. (*această) câtă pâine
cette combien.FSG. pain (FEM.)
c. Cât ai dormit ?
combien.MSG as(-tu) dormi
d. cât de mare
combien de grand(e)

(84) Combien as-tu vu de films?

On peut conclure que l'implication correcte est la suivante : si un quantitatif apparaît dans un contexte non-nominal, alors il peut se combiner avec les massiques. Cela veut dire qu'il n'est pas sensible au nombre, si on explique la limitation de *much, little* aux massiques par le principe de spécialisation (une variante du *Elsewhere Principle*), comme le fait Doetjes : l'existence des formes spécialisées pour le pluriel *many* et *few* bloque l'usage des quantitatifs *much* et *little* avec les pluriels.

Tout ce que l'on vient d'observer est compatible avec l'idée que les quantitatifs exclusivement adnominaux – que je noterai Q_N – ont un trait typiquement nominal à vérifier par accord, probablement le nombre, si Doetjes a raison, mais peut-être aussi le genre ou simplement un trait + N. Il est vrai que la flexion adjectivale n'est pas une propriété exclusive des Q_Ns : ainsi roum. *mult*, it. *molto*, le singulier masculin de *mulți*, *molti* « beaucoup », est un quantitatif à distribution large, non-restreinte. Mais ceci pourrait être dû au caractère optionnel des traits nominaux à vérifier pour ces items : les formes *mult, molto* pourraient représenter des formes phonologiques par défaut, lorsque ces mots n'ont pas de traits phi.

On peut conclure qu'en adoptant l'explication par accord de la distribution des Q_Ns, on ne perd rien par rapport à l'explication par sélection. Maintenant je démontrerai que l'explication par accord est préférable, car elle peut rendre compte de cas qui sont problématiques pour l'hypothèse de la sélection. Les exemples ci-dessous nous montrent que les Q_Ns peuvent apparaître dans une position prédicative.

(85) a. The apostles are twelve
b. Humble persons are few
c. They are many (Higginbotham 1987)
d. Ils sont beaucoup

(86) Câți erați? Eram zece (roum.)
Vous étiez combien ? Nous étions dix

Il est peu vraisemblable qu'un N vide soit présent dans ces prédicats. Higginbotham note que ni *few* ni *many* n'apparaissent avec des noms exprimés dans la position prédicative :

(87) ?? They are few/many lawyers

Un N vide est certainement exclu dans les prédications secondaires comme (88) :

(88) a. Nous partîmes quarante (fr.)
b. Am venit zece şi am plecat şaisprezece (roum.)
avons venu dix et avons parti seize

On peut conclure que l'explication de la distribution des Q_Ns par la sélection n'est pas correcte. Dans la position prédicative, les Q_Ns peuvent apparaître sans avoir un complément nominal. Ceci est en accord avec notre constatation de départ, à savoir que certains Q_Ns admettent une projection de degré, typiquement adjectivale, et donc ne peuvent pas être les têtes d'une projection nominale.

En même temps, l'explication par accord rend compte de l'usage prédicatif. L'accord sujet-prédicat suffit a valuer les traits d'accord de l'adjectif dans ces langues, donc on peut supposer qu'il suffit aussi de valuer le trait responsable de la distribution des Q_Ns (nombre, ou peut-être nombre+genre, ou nombre+genre+cas, ou simplement + N).

Cela peut sembler contre-intuitif pour les cardinaux, qui généralement sont non-fléchis dans les langues indo-européennes. Pourtant, il existe des cardinaux fléchis pour le genre (roum. *doi* « deux » masc., *două* « deux » fém.). En plus, tout comme les adjectifs peuvent avoir des morphèmes adverbiaux, qui leur permettent d'apparaître dans un contexte non-nominal, comme « adverbes » (ils ne sont pas toujours ad-verbaux, pouvant apparaître aussi avec des As, Degs, Ps, donc l'appellation d' « adverbe » est trompeuse), il existe des langues qui possèdent une morphologie « adverbiale » pour les cardinaux – ainsi, le latin a les formes *semel, bis, tris, quater* « une/deux/trois/quatre fois » correspondant à *unus, duo, tres, quattuor.*

Si on adopte pour les cardinaux adnominaux la même analyse, de spécifieur, que pour les quantitatifs scalaires, on peut expliquer d'autres phénomènes, comme la présence des structures assez complexes légitimées par les cardinaux à l'intérieur du groupe nominal. Ainsi, les cardinaux peuvent être introduits par des prépositions, sans que cela transforme le groupe nominal en un PP :

(89) a. **Between** ten and twenty planes land here every day
Entre dix et vingt avions atterrissent ici chaque jour
Între zece şi douăzeci de avioane aterizează aici în fiecare zi (roum.)
b. **Sub** zece persoane s-au înscris la examen (roum.)
sous dix personnes se ont inscris à examen
« moins de dix personnes se sont inscrites pour l'examen »

Ce sont des structures qui semblent manifester une distinction entre une « tête interne », la préposition qui introduit le cardinal, et une « tête externe », le cardinal, qui gouverne la distribution du groupe (v. van Riemsdijk, 2001, 2005). Les cardinaux admettent d'autres structures de ce genre : ils peuvent être introduits par des têtes de degré, apparaissant comme des compléments comparatifs du Deg d'un quantitatif (l'accord du verbe montre que la tête « externe » du groupe n'est pas *plus*):

(90) Plus de deux mille morts sont/*est à craindre

On peut considérer que ces faits indiquent une structure fonctionnelle propre aux cardinaux, qui est bâtie au-dessus du cardinal avant qu'il ne se combine avec le NP. Si elle était bâtie après, on devrait admettre de nouvelles projections fonctionnelles nominales dépendantes de la présence d'un cardinal – car en l'absence du cardinal, les prépositions et les Degs n'apparaissent pas comme des têtes fonctionnelles nominales entre D et N. En plus, comme ces projections apparaissent aussi en position prédicative, il est clair qu'elles ne sont pas de nature nominale :

(91) Ils étaient plus de dix mille

2.5.3. Les quantitatifs post-D et le marquage par de/génitif

Pourtant il y a un autre phénomène qui semble plaider pour l'analyse des cardinaux comme des têtes. Dans certaines langues, certains d'entre eux assignent un cas (le génitif) au nom lexical :

(92) Pjat' ženščin smotreli/smotrelo na Ivana. (rus.)[45]
cinq femmes.Gpl. ont-regardé/a-regardé à Ivan.Acc

A première vue, il semble que ce phénomène soit compatible avec une analyse des quantitatifs comme des spécifieurs : le génitif pourrait être assigné par la tête dédiée Q (c'est ce qui a été proposé, pour le russe, par Franks (1994) et Bošković (2006a)). Pourtant, le génitif n'apparaît pas avec tous les quantitatifs, donc il est dépendant du type de quantitatif. En plus, en russe et dans d'autres langues slaves, il existe deux types de formes assignées par les cardinaux : les numéraux entre 2 et 4 (et les formes composées qui finissent en 2-4) assignent non pas le génitif pluriel, comme les autres, mais un « cas » spécial qui ressemble au génitif singulier mais en diffère, dans certains cas, par l'accentuation (on l'a appelé « paucal », mais il n'est pas seulement identifiable comme nombre, car il n'est utilisé que pour le nominatif-accusatif, donc il peut continuer à être appelé « cas ») (v. Franks, 1994 ; Matushansky et Ionin, 2006):

(93) a. četyre šagá (Matushansky et Ionin, 2006)
quatre pas.Pauc
b. šest' šagóv
quatre pas.Gpl.
c. zvuk šága
bruit pas.Gsg.

Si l'assignation du cas était accomplie par la tête Q dont le cardinal serait le spécifieur, on devrait poser plusieurs têtes Q, qui choisiraient certains spécifieurs parmi

[45] Le cas du russe est plus complexe: le génitif n'apparaît que lorsque le groupe se trouve dans une position de nominatif ou accusatif, sinon le cas du groupe est réalisé sur le nom comme dans les autres groupes nominaux (v. BABBY, 1980, 1984, 1985, 1986 ; BAILYN, 2003 ; BOSKOVIC, 2006a ; CORBETT, 1979, 1983 ; FRANKS, 1995, 2003)

les quantitatifs. Cela n'est pas impossible, mais c'est nettement plus stipulatif que de considérer le cardinal comme assignateur de cas.

Un phénomène semblable est l'insertion de *de* avec certains quantitatifs non-fléchis en français (*beaucoup, peu, plus, moins, davantage, tant, tellement* etc.) et en roumain (les cardinaux à partir de 20, à l'exception de ceux plus grands que 100 qui finissent en 1-19) :

(94) a. peu d'enfants
b. douăzeci şi unu de copii (roum.)
vingt et un d'enfants

Pourtant il existe une corrélation entre l'insertion de *de* et d'autres propriétés du quantitatif, qui suggère que l'on peut trouver une explication plus générale que le simple appel aux propriétés lexicales du quantitatif. Généralement, les quantitatifs qui déclenchent un marquage spécial (soit génitif morphologique, ou paucal, soit *de*) ne s'accordent pas avec le nom[46]. Plus exactement, ils ne s'accordent pas en nombre ou en genre. En russe, l'accord en cas est possible, mais seulement pour les cas obliques, et là on voit bien la différence de nombre : le quantitatif n'est pas une forme non-fléchie, mais revêt les formes casuelles de l'un des paradigmes de singulier du féminin; le nom ne reçoit plus le cas génitif ou paucal imposé par le quantitatif, mais a les formes casuelles correspondantes à la position où il se trouve, appartenant au paradigme du pluriel:

(95) Ona zavedovala pjatju otdelami / *otdelov (Matushansky et Ionin, 2006)
elle conduisait cinq-Isg.fem. département.Ipl / *département.Gpl (masc)

Comme l'observe Doetjes (1997), la corrélation entre assignation du génitif et absence d'accord n'est pas sans exceptions. D'une part, on trouve *de* avec accord en catalan de Majorque (v. (96)a-b), ainsi qu'avec les cardinaux composés finis en 2 et optionnellement en 1 en roumain (v. (96)c-d), d'autre part, on trouve des quantitatifs non fléchis sans génitif – comme une large partie des cardinaux dans les langues indo-européennes (v. (97)), et même des quantitatifs vagues en allemand (notez que *viel* peut aussi être fléchi ; pourtant, quand il est non-fléchi, il ne se comporte pas comme *beaucoup* ou lat. *multum* non-fléchi : v. (98)) :

(96) a. molt d'oli (cat. de Majorque) (Doetjes, 1997)
beaucoup d'huile
b. molta d'aigua
beaucoup-FEM d'eau
c. douăzeci şi doi de ani (roum.)
vingt et deux.M de ans
d. douăzeci şi două de zile
vingt et deux.F de journées

(97) a. cento ragazzi (it.)
b. cent garçons

[46] V., pour cette corrélation, BOVEE, 1995 ; DOETJES, 1997.

(98) mit vielen Kindern (all.) (Doetjes, 1997)
avec beaucoup.Dpl. enfants.Dpl.
mit viel Kindern
avec beaucoup enfants.Dpl.

Mais la corrélation est assez générale, à part ces exceptions, pour qu'elle puisse servir de base pour une explication du phénomène.

Ainsi, on a soutenu que l'absence d'accord illustre le caractère « nominal » du quantifieur, qui absorbe le cas assigné de l'extérieur au groupe nominal. Le génitif serait alors la seule possibilité d'assurer le marquage casuel du nom lexical, permettant à la structure de satisfaire le « Filtre du Cas » (c'est l'explication proposée par Doetjes, 1997, qui reprend l'analyse de sur *of- insertion* de Chomsky, 1981). Pourtant, les quantitatifs du type *beaucoup* ne semblent pas être des récepteurs de cas : comme on l'a vu, ils peuvent apparaître dans des contextes non-nominaux, et là il ne reçoivent aucun cas, comme on le voit, par exemple, en (98), où aucun des cas assignés par *aimer* ne lui est disponible (l'accusatif a été déjà assigné à *Marie*) :

(98) Il aime beaucoup Marie

Qui plus est, *de* ou le génitif peuvent marquer des items qui n'ont pas besoin de cas (comme le reconnaît Doetjes elle-même), à savoir les adjectifs après des pronoms indéfinis en français, allemand et néerlandais (99), et dans certaines constructions de degré en roumain (100):

(99) a. quelqu'un de bon
b. jemand gutes (all.)
quelqu'un bon.Gsg.
c. iets zouts (néerl.)
quelque-chose salé.G.

(100) o problemă atât de grea
une problème(FEM) tellement de lourde (difficile)

Or, il faut noter que la généralisation sur l'accord couvre ces cas aussi, surtout le cas du roumain. Pour cette langue, on peut formuler la généralisation suivante : si un mot de degré peut par ailleurs fonctionner comme adjectif ou quantitatif accordé, il déclenche l'insertion de *de* avant l'adjectif, tout en n'étant pas accordé et permettant à l'adjectif de s'accorder selon les règles habituelles[47] (cette observation est due à Alexandra Cornilescu, c.p.):

(101) a. foarte/prea/mai grea
très/trop/plus lourde
b. *foarte/prea/mai oameni
très/trop/plus gens

---

[47] Les seules exceptions apparentes s'expliquent facilement :
(i) *aşa* "si", a en effet les deux structures, avec et sans *de*, et admet probablement *de* par assimilation à son équivalent *atât* "tant";
(ii) *puţin* "peu" n'est pas en fait un mot de degré, mais a la fonction de renverser l'échelle de l'adjectif, comme le français *peu* : *apă puţin adâncă* « eau peu profonde ». Les mots de degré s'attachent plus haut : *apă foarte puţin adâncă* « eau trop peu profonde » etc. (le roumain n'a pas un mot pour l'antonyme de *profond*, tout comme le français n'a pas un mot pour l'antonyme de *cher*).

(102) a. (o piatră) atât/cât/destul/uimitor de grea
une pierre tant/combien/assez/étonnant de lourde
b. atâtea/câte/destule pietre
tant.FPL/combien.FPL./assez.FPL. pierres
c. pietre uimitoare
pierres étonnantes

Quant aux pronoms indéfinis, ils ne varient pas en genre et nombre, donc on peut supposer qu'ils n'ont pas ces traits et donc que l'adjectif se trouve dans une situation de non-accord (v. 3.3.2).

Revenant aux exemples (101)-(102), il est intéressant d'observer que les langues qui utilisent un suffixe adverbial n'emploient pas la marque que l'on trouve en roumain :

(103) a. uimitor de grea (roum.)
étonnant de lourde
b. étonnamment lourde
c. amazingly heavy

Donc apparemment deux conditions doivent être remplies : non seulement l'absence d'accord, mais l'absence d'accord pour un item qui a la capacité de recevoir des traits d'accord (des traits-phi). Le même phénomène s'observe pour les cardinaux roumains : les formes qui demandent *de* ne sont pas simplement invariables (car les cardinaux de 3 à 19 le sont aussi), mais paraissent avoir leurs propres traits φ, manifestés par accord et formation du pluriel à l'intérieur du cardinal complexe (le marquage par *de* apparaît aussi avec les composés conjonctifs des dizaines avec 1-9, comme *treizeci şi patru* « trois dizaines et quatre », mais non avec les composés des centaines et des milliers avec 1-19, comme *o sută zece* « une centaine dix »)[48]:

(104) a. o sută – două sute
une centaine – deux.FEM. centaines
b. două zeci
deux.FEM. dizaines

Avec les adjectifs, comme en (100) et (102), le cas ne joue aucun rôle, car les adjectifs n'ont pas besoin de Cas. Au plus, on peut soutenir que l'accord joue le rôle de légitimation que le Cas joue pour les noms. Mais en (102) et (103)a on voit que l'adjectif reçoit les traits d'accord de l'extérieur du groupe, par-dessus le mot de degré et la tête *de*, donc *de* ne peut pas être un dernier recours pour légitimer l'adjectif.

Pourtant dans le groupe nominal, les items à suffixe adverbial, dans la mesure où ils sont possibles, demandent le marquage par *de* – situation qui se manifeste en français :

(105) énormément de bouquins

[48] Les composés bâtis sur « dix » sont plus fusionnés que ceux bâtis sur « cent » et « mille » : le cardinal qui précède *zeci* « dizaines » a parfois des formes réduites : *şase* 'six', *şaizeci* 'soixante' mais *şase sute* 'six cents'.

Le contraste entre (103)b et (105) pourrait être dû au fait que la position de spécifieur dans le groupe nominal est une position qui est de toute façon en principe ouverte à l'accord, tandis que dans le groupe adjectival, ce n'est pas la position mais l'item qui l'occupe qui est ouvert à l'accord.

La généralisation que je proposerais est qu'une tête fonctionnelle quantitative au sens large (incluant le degré) revêt une forme spéciale *de* (ou, peut-être, assigne le génitif, dans les langues comme le russe) lorsque l'item dans son spécifieur ne s'accorde pas avec son complément et qu'il est dans une « situation d'accord » : soit la tête est une tête fonctionnelle nominale, Q, soit cet item peut, par ailleurs, recevoir des traits phi, étant nominal ou adjectival – ce qui peut arriver dans le cas de la tête Deg. La même conclusion a été tirée indépendamment par Cornilescu dans un travail récent, pour la projection de degré (v. Cornilescu 2007b). La marque *de* / + G. peut être considérée comme une *marque d'anti-accord* (qui bloque l'accord). La question des pronoms indéfinis suivis d'adjectifs, qui évidemment n'est pas immédiatement couverte par cette généralisation, sera examinée en 3.3.2.

Si la tête marquée pour anti-accord bloque l'accord avec le spécifieur, elle transmet néanmoins les traits de la tête lexicale vers le haut : ainsi, l'accord à l'extérieur du groupe est toujours établi avec la tête lexicale (les adjectifs reçoivent les traits d'accord de l'extérieur du groupe, le nom contrôle l'accord à l'extérieur du groupe pour les quantitatifs en *de*). Cependant, pour les items plus hauts de la projection nominale, tandis qu'en roumain la tête lexicale contrôle l'accord, en français cet accord n'est possible qu'avec *peu* (au moins pour certains locuteurs), et les autres quantitatifs non-fléchis ne permettent pas d'IF plus haut[49]:

(106) a. **les** peu de fois où on lui a donné les clefs de l'équipe
b. (*ces) beaucoup de personnes le connaissent / *connaît
c. **Cele** o sută de cărți pe care mi le-ai împrumutat
les.FPL une centaine de livres(FPL) OBJ lesquelles me.D CL_{ACC}.FPL-as prêté

Pour expliquer ce comportement, on pourrait utiliser la distinction entre deux types de traits-phi des nominaux, les traits de *concord*, qui se manifestent dans l'accord à l'intérieur du groupe nominal, et les traits d'*index*, qui ne se manifestent que dans des relations d'accord à l'extérieur du groupe (v. Kathol, 1999 ; Wechsler and Zlatić, 2000, 2003 ; King et Dalrymple, 2004)). On peut dire que la tête Q d'anti-accord du français ne transmet pas les traits de *concord* (sauf pour *peu*), tandis qu'en roumain elle les transmet.

Le comportement des cardinaux roumains en *de* montre tout aussi bien que les adjectifs le fait que l'absorption du cas n'est pas responsable de l'insertion du *de* quantitatif : comme on le voit en (106)c, le déterminant ainsi que le prédicat s'accordent avec la tête lexicale et non pas avec le cardinal. Cela signifie que les traits visibles de l'extérieur sont ceux de la tête lexicale. Alors, on s'attendrait à ce que le trait de Cas de celle-ci soit visible aussi : on sait que l'assignation du Cas est souvent corrélée à une relation d'accord. Une preuve encore plus claire est offerte par le comportement de ces

[49] Le quantitatif *un peu* détermine le remplacement de *un* par le déterminant et l'accord de ce déterminant au singulier, ce qui montre une structure différente, semblable aux noms de quantité, que l'on discutera plus loin : *le peu de lettres que j'ai reçues, ce peu de personnes.*

cardinaux avec une marque casuelle explicite en roumain, celle du cas oblique (génitif-datif, notée dans ce livre, selon les contextes, G(en) ou D(at)). Cette marque est réalisée comme un suffixe sur les déterminants, y compris l'article indéfini *un*, mais pas sur les cardinaux : dans leur cas, on insère les marques préfixales (« prépositions ») *la* pour le datif et *a* pour le génitif. La marque *la* apparaît aussi avec les noms nus. Or, avec les cardinaux en *de*, on trouve la marque préfixale même si le cardinal commence par l'article indéfini :

(107) a. Am dat cadouri **unei** fete
ai donné cadeaux une.D fille
b. Am dat cadouri **la** (trei) copii
ai donné cadeaux à trois enfants
c. Am dat cadouri **la** o sută de copii
ai donné cadeaux à une centaine d'enfants

Donc il est clair que le cardinal *o sută* n'absorbe pas le cas.

Avec les déterminants définis précédant le cardinal comme dans (106)c, c'est ce déterminant qui recevra le suffixe d'oblique. Or ce déterminant s'accorde avec le nom lexical. Alors, si le cardinal ne bloque pas l'accord avec le déterminant, pourquoi empêcherait-il la transmission du cas[50] ?

(108) Am dat cadouri ce**lor** o sută de copii
ai donné cadeaux les.D.pl. une centaine d'enfants

On peut conclure qu'il existe une structure où *de*(= Q) est complètement transparent[51]. On peut ainsi tirer la conclusion que la tête Q/Deg d'anti-accord transmet les traits de son complément tout comme les autres têtes fonctionnelles mais bloque l'établissement d'une relation d'accord avec son spécifieur. On peut dire qu'elle a un deuxième trait sélectionnel, celui qui légitime/désigne le spécifieur, marqué {+ quant −Agr}.

La structure en *de* quantitatif doit être distinguée d'une autre structure, qui est son origine historique, où *de* introduit le complément d'un nom collectif. Les différences apparaîtront très bien si on examine une structure qui paraît être intermédiaire entre les deux, celle des noms de quantité (dorénavant NQ), ou, dans la terminologie de Doetjes, « classifieurs ».

---

50 Les noms n'ont pas de marque flexionnelle spéciale pour l'oblique pluriel. Seuls les féminins singuliers ont une forme spéciale pour l'oblique, qui n'apparaît que lorsque le déterminant porte la marque d'oblique. C'est la raison pour laquelle la forme du nom lexical en (108) ne peut, par elle-même, rien indiquer à propos de la transmission du cas.

51 En russe, cette transparence n'est pas totale. Il y a deux types d'accord externe possibles (avec le prédicat) : soit accord avec la tête lexicale, soit usage d'une forme par défaut (le neutre singulier) :

(i) Dvadcat′ samolëtov pereleteli/perelетelo granicu. (BOŠKOVIĆ, 2006a)
vingt avions.Gpl. ont-passé.PL./est-passé.NSG. frontière.Acc

Mais, si le quantitatif est précédé par un démonstratif, celui-ci doit s'accorder avec la tête lexicale, et du coup l'accord du prédicat doit aussi se faire avec cette tête :

(ii) Èti pjat′ devušek rabotali/*rabotalo tam. (BOŠKOVIĆ, 2006a)
ces cinq filles.Gpl. ont-travaillé.PL./est-travaillé.SG là-bas

En plus, selon PESETSKY, 1982, l'usage de la forme par défaut n'est possible qu'avec les passifs et les inaccusatifs (ce qui exclurait (i)), donc l'absence d'accord ne dépend pas seulement de la structure du groupe nominal :

(iii) ?? Šest′ studentov ubilo košku
six étudiants.Gpl tuer.Passé.nsg. chatte.A

J'ai déjà montré, en 2.4.1, deux propriétés par lesquelles les NQs se distinguent, en roumain, des « collectifs », qui sont des N lexicaux : accord externe obligatoirement avec le « second N » (la tête « lexicale ») et possibilité de topicalisation scindée. Il est intéressant de noter que ces deux propriétés les rapprochent des cardinaux (je reprends ici les exemples, en ajoutant les constructions similaires des cardinaux):

(33) a. O mulțime de studenți au / *a căzut la examen
une foule d'étudiants ont/a raté l'examen
b. Un grup de fete a/ ?au cerut o reexaminare
un groupe de filles a/ont demandé un rattrapage

(34) a. Studenți au căzut la examen o mulțime
étudiants ont raté l'examen une foule
b. * Fete a/au cerut o reexaminare un grup
filles a/ont demandé un rattrapage un groupe

(33)' O sută de fete au/*a căzut la examen
une centaine de filles ont/a raté l'examen

(34)' Fete au venit la examen o sută
filles ont venu à examen une centaine

La plupart des NQs peuvent aussi être des collectifs, mais il y a des cas où cette interprétation est impossible. Ainsi, le nom *grămadă* « tas », appliqué à des personnes et non à leurs corps, n'admet que l'interprétation de NQ. En plus, l'interprétation distributive n'est possible qu'avec les NQs (s'il s'agit d'un singulier, évidemment). Or, appliquant ces tests, on découvre que lorsque ces noms sont indiscutablement des NQs, ils reçoivent la même marque préfixale d'oblique que les cardinaux, et non le suffixe qui apparaît normalement avec l'article indéfini. Ainsi, (109)c est pragmatiquement inappropriée car l'acte de donner des notes est normalement individuel, mais la construction impose une interprétation collective. Par contre, (109)d est parfait, et implique un seul acte, orienté vers un groupe.

(109) a. Am dat note bune la o grămadă de studenți / *unei grămezi de studenți[52]
ai donné notes bonnes à un tas d'étudiants / un.D tas(.D.) d'étudiants
b. Am dat note bune la o mulțime de studenți
ai donné notes bonnes à une foule d'étudiants
c. # Am dat note bune unei mulțimi de studenți
ai donné notes bonnes une.D. foule(D.) d'étudiants
d. M-am adresat unei mulțimi de studenți
m'ai adressé une.D. foule(D.) d'étudiants

Ces faits montrent que les NQs participent à la même structure que les cardinaux en *de*, occupant SpecQ, où Q est marqué pour anti-accord.

Pourtant, il existe une différence entre les NQs et les cardinaux, qui m'a conduit à les désigner comme une construction « intermédiaire » : les déterminants ne s'accordent qu'avec le NQ :

---

52 La seule marque d'oblique sur les noms apparaît pour le féminin singulier, lorsque le D porte une marque suffixale d'oblique : le nom a alors une forme identique à celle du pluriel.

(110) a. mulțimea/această mulțime de studenți
foule-la/cette foule d'étudiants
b. * cei/acești o mulțime de studenți
les/ces une foule d'étudiants

Je considère que les NQs oscillent entre la structure quantitative (où ils sont dans SpecQP) et une structure où ils sont des N-têtes, que j'appellerai structure nominale. Cette oscillation est due au fait que les NQs bloquent la transmission des traits de *concord*, comme les français *beaucoup* et *assez*. Dès lors, pour utiliser un D, on est obligé à recourir à la structure nominale.

La structure nominale des NQs présente quelques différences par rapport à la construction à collectifs lexicaux : elle admet l'interprétation distributive et l'accord avec le deuxième nom, mais cet accord n'est pas obligatoire, et les déterminants s'accordent toujours avec le NQ[53]. Cette construction est bien attestée dans d'autres langues : en français, le mot *foule*, le correspondant du roumain *mulțime*, qui, comme les NQs, peut donner lieu à des lectures distributives et permet l'accord au pluriel, admet aussi, comme les collectifs, l'accord au singulier :

(111) Une foule d'étudiants a/ont raté l'examen

Pour ces constructions, on a utilisé la notion de *noms fonctionnels* ou *semi-lexicaux*. Van Riemsdijk (1998) considère qu'aussi bien les noms fonctionnels (qui constituent une classe fermée et normalement déterminent l'accord avec le deuxième N) que les noms semi-lexicaux (qui gardent un sémantisme riche, formant une classe ouverte, et ont un comportement variable en ce qui concerne l'accord) font partie de la projection étendue du deuxième nom, la tête lexicale de la structure. Tănase-Dogaru (2007) propose d'analyser ces noms comme des Classifieurs, la contrepartie indo-européenne des classifieurs connus dans les langues de l'Asie Orientale, en faisant l'hypothèse que les classifieurs constituent une catégorie fonctionnelle nominale universellement disponible. Pour ma part, j'insiste que pour tracer une distinction syntaxique entre noms lexicaux (collectifs) et noms semi-lexicaux ou fonctionnels – NQs – il faut utiliser des critères formels, comme l'accord, et non le critère de la sélection sémantique, qui apparaît parfois dans la littérature[54] (Corver, 2001 ; Tănase-Dogaru, 2007) : vraisemblablement les restrictions sémantiques sur les arguments des prédicats sont satisfaites à la forme logique, lors de la computation du sens ; or, à ce niveau-là, si l'on donne aux noms comme *bouteille* en (112) le sens de « quantité de matière contenue dans une bouteille », et on combine cette expression avec le complément qui spécifie le type de matière (liquide), on obtient une expression qui

---

[53] Certains items que l'on peut caractériser comme des NQs selon le critère du D accordé n'admettent que l'accord avec le deuxième nom :

(i) Le million de personnes qui ont téléphoné pour le concours/*a téléphoné pour le concours

On peut supposer que la possibilité ou la nécessité de transmission des traits d'index du complément est spécifiée dans les entrées lexicales des NQs, ou bien que les mots comme *million* sont des quantitatifs d'un type spécial, pouvant recevoir des Ds définis et marquant le DP comme défini par un déplacement de SpecQP à SpecDP.

[54] Des propriétés comme le nombre réduit d'adjectifs que ces noms admettent et la disponibilité des lectures distributives découlent entièrement de leur sémantisme et par conséquent ne prouvent pas un statut syntaxique spécial.

peut satisfaire la restriction sémantique du prédicat *boire*. Ainsi un exemple comme (112) ne prouve rien quant au statut syntaxique du mot *bouteille*[55].

(112) J'ai bu deux bouteilles d'eau

Une discussion plus ample de ces structures dépasse le but de cette section, qui est de clarifier le statut des items purement fonctionnels et non celui des noms semi-lexicaux[56].

---

[55] Une explication similaire peut être offerte pour les constructions où un adjectif qui modifie apparemment le premier nom se rapporte sémantiquement au second (v. JACKENDOFF, 1977 ; CORVER, 2001) :

(i) a marvellous glass of wine

(ii) une magnifique coupe de champagne

Si le nom « coupe » dénote ici une substance non spécifiée d'une certaine quantité, et le nom lexical spécifie le type de substance, étant traduit comme un autre prédicat sur la même entité, il ne résulte pas une représentation sémantique mal formée si on applique l'adjectif au nom de quantité :

[[coupe]] = λx (substance (x) ^ 1-coupe (x))

[[magnifique]] = λx (magnifique (x))

[[coupe magnifique]] = λx (substance (x) ^ 1-coupe (x) ^ magnifique (x)) (par intersection des prédicats)

[[champagne]] = λx (champagne (x))

([[coupe magnifique]]) ([[de champagne]]) = λx (substance (x) ^ 1-coupe (x) ^ magnifique (x) ^ champagne (x)) (par intersection des prédicats)

Ce n'est pas la syntaxe qui est spéciale dans ce cas-là, mais l'interprétation du deuxième NP, qui a été traité comme un modifieur (se combinant par intersection des prédicats) et non pas comme un argument du nom de quantité.

[56] Un autre cas intermédiaire dont l'analyse n'est pas évidente est celui des noms de mesure en roumain. Selon le critère de l'accord et du marquage casuel, ils se qualifient comme des têtes (peut-être semilexicales) :

(i) efectul unui litru de vin / ??a un litru de vin
effet-le un.G litre de vin/ GEN un litre de vin

(ii) a. Au fost băute zece sticle de vin
ont été bues dix bouteilles de vin

b. *A fost băut zece sticle de vin
a été bu dix bouteilles de vin

Pourtant, ils permettent la topicalisation scindée de type quantitatif, où *de* n'apparaît plus (v. TANASE-DOGARU, 2007) :

(iii) Vin am băut o sticlă
vin ai bu une bouteille

L'absence de *de* montre que *de* n'est pas le même que la préposition *de*, car les PPs topicalisés doivent être accompagnés de la préposition :

(iv) a. De Arghezi am citit vreo nouă poezii.
de Arghezi ai lu à-peu-près neuf poésies

b. De copii n-am văzut pantofi pe aici
d'enfants ne ai vu chaussures par ici

Cela suggère que le *de* présent avec les noms de mesure est la tête quantitative *de*, et que ces noms occupent SpecQ. Alors comment représenter la différence qui les sépare d'autres spécifieurs de cette tête comme les cardinaux et les noms du type *mulţime, grămadă* ? Pour le marquage casuel, on peut dire que l'insertion des marques obliques préfixales est limitée aux pluriels (*o sută* 'centaine' aussi bien que *o mulţime* 'une foule' se combinent avec des pluriels). Pour l'accord du prédicat, qui se fait avec le trait d'index du DP (v. 4.3.2.3), on peut penser que ces noms ont un trait d'index qui est copié sur le DP enchâssant. Le fait que pour les noms comme *mulţime* on préfère copier le trait de nombre (et genre) du nom lexical est probablement dû à la possibilité pour ces noms de s'appliquer à des animés : en effet, on a observé que dans les constructions quantitatives aussi bien que qualitatives à N-*de*-N, il y a une tendance à faire l'accord avec le deuxième nom lorsqu'il dénote des animés (HULK et TELLIER, 1999 ; DOETJES et ROORYCK 2003 ; ap. TANASE-DOGARU, 2007). En revanche, les noms de mesure s'appliquent à des quantités de matière, donc jamais à des personnes.

L'analyse des noms de mesure comme des spécifieurs remonte à SELKIRK (1977).

Revenant à la structure quantitative, il est évident que les NQs, développés à partir des collectifs, sont à l'origine des constructions à tête Q d'anti-accord. On le voit dans le français *beaucoup* (*beau coup*), on le voit aussi dans les cardinaux roumains, ou le système des cardinaux composés a été fortement réorganisé à partir de 11, en utilisant des formes nominales du type « dizaine », « centaine », « millier » :

(113) două/trei/cinci... zeci/sute/mii
deux(fem.)/trois/cinq... dizaines/centaines/milliers

Dans certains cas, ces formes peuvent encore fonctionner comme des noms de quantité : cet usage apparaît surtout au pluriel, exprimant une quantité indéfinie : « des/les centaines/milliers » :

(114) sutele/miile de manifestanți
centaines-les/milliers-les de manifestants

L'anti-accord avec les quantitatifs est donc historiquement explicable par une origine nominale. La même origine nominale peut se déceler dans les cardinaux du slave. Par rapport aux formes indo-européennes reconstruites, plusieurs cardinaux slaves ont un suffixe *-t(i)-*, que l'on retrouve comme suffixe de collectif en sanscrit (parfois, utilisé pour les dizaines) :

(115) indo-européen	slave	sanscrit collectif	
5 : *penkʷe	pętī	paŋkti-	« groupe de cinq »
6 : *s(w)eks	šestī	ṣaṣti-	« soixante »
9 : *newn	devętī[57]	navati-	« quatre-vingt dix »
10 : *dek'm	desętī	daśati-	« dizaine »

C'est d'ailleurs ce qui explique l'existence des formes casuelles du paradigme du féminin singulier pour ces cardinaux (v. 95), car les cardinaux indo-européens plus grands que 4 n'étaient pas fléchis. Quant à la forme de « paucal », c'est en effet une relique du duel, qui était encore vivant en vieux slave, et survit en slovène. Ce n'est pas par hasard qu'il s'est étendu jusqu'à 4 : les numéraux 2-4, étant depuis toujours fléchis, n'ont pas utilisé la construction collective pour se constituer une flexion, donc ils étaient les seuls numéraux à ne pas être suivis du génitif pluriel.

2.5.4. *Un quantitatif « unique »*

L'existence de la catégorie Nombre, réalisée par des morphèmes flexionnels dans les langues que je traite ici, peut laisser penser qu'un item quantitatif marquant le nombre « un » serait en quelque sorte superflu. Mais il y a des situations où soit ce nombre est focalisé de sorte qu'un « support » plus grand qu'un morphème flexionnel lui est nécessaire, soit il apparaît en combinaison avec d'autres quantitatifs. La grammaire

57 Comme dans les langues baltiques, l'initiale de *neuf* a été refaite sur le modèle de *dix*.

traditionnelle met, en effet, la forme *un* à la tête de la liste des cardinaux, en traitant d'homonymie l'usage comme article indéfini.

Or, il s'avère que à l'intérieur du groupe nominal, dans plusieurs langues à article (les langues romanes, l'albanais, mais pas l'anglais), « un » quantitatif est totalement exclu ou presque. On peut se demander pourquoi, à côté de (116)a, on n'a pas (116)b :

(116) a. les deux assassins
a′. cei doi asasini (roum.)
b. *l'un assassin
b′. *unul/*cel un(u) asasin (roum.)
un-le/ le un assassin
c. ata dy vrasës / (të) dy vrasësit (alb.)
ceux-là deux assasins/ (ART) deux assassins-les
d. *ai një vrasës/ një(ri) vrasës(i)
celui-là un assasin/ un(-le) assassin(-le) (au sens « le seul assassin »)

(116)b n'est pas exclu pour des raisons sémantiques. Les contextes qui permettent (116)a devraient permettre tout aussi bien (116)b – il peut s'agir d'une correction des opinions de l'interlocuteur sur le nombre d'assassins, ou de souligner le fait qu'une seule personne a suffi pour faire tout cela, ou d'opposer cet individu à un groupe formé par plusieurs membres. Pourtant la tournure correspondant à (116)a n'est pas instanciée. Parfois on utilise des adjectifs lexicaux – *seul, unique,* roum. *singur* –. Dans d'autres langues, comme l'anglais, la tournure est possible, mais en utilisant une autre forme que l'article indéfini, la forme *one*[58] (quoique l'anglais utilise aussi une autre forme qui souligne la quantité, *only*)[59] ; la structure est aussi disponible dans des langues sans articles, comme le latin :

(117) a. **The one problem** that many face with free email accounts is that there are strict limits placed on the amount of email (..) (http://freebies.about.com/od/freeservices/a/gigemail.htm)
b. Senatus (..)consultum facit, uti posthac pueri cum patribus in curiam
sénat.N décision.A prend que après enfants.N avec sénateurs.Abl dans curie.A
ne introeant, praeter **ille unus Papirius** (Aulus Gellius, *Noctes Atticae*, I.23)
ne entrent sauf celui-là.N un.N Papirius.N
« Le sénat prit la décision que dès lors les enfants n'entrent plus dans la curie avec les sénateurs, sauf ce Papirius-là seul »

Dans la mesure où *un* admet un déterminant dans les langues à article, il s'agit d'une interprétation partitive, qui en plus présuppose une partition binaire qui épuise le

---

[58] *One* peut être aussi déterminant, et alors, à part le sens quantitatif (soulignant la quantité), il peut avoir un sens partitif – il est même obligatoire dans les contextes où la lecture partitive est obligatoire :
(i) One student was blond
?? A student was blond
Probablement, il s'agit du même item, qui peut acquérir un sens spécial lorsqu'il fonctionne comme D. Cet item doit être distingué du pro-N *one* dans *this one, the ones over there*, pour lequel v. 5.3 et le chapitre 3.

[59] En anglais cette construction demande généralement que le groupe nominal contienne une autre restriction à part le nom (ANNE ZRIBI-HERTZ, c.p.). Cela pourrait laisser penser que *one* est un adjectif prenant deux arguments, comme *seul*. Pourtant on peut trouver des exemples où aucune restriction ne figure :
(i) **The one problem is** that the interface is pretty small (www.bit-101.com/blog/)
(ii) All world religions are in essence stages in the ongoing revelation of **the one religion** (www.bahai.org/faq/beliefs/progressive)

groupe, soit entre deux entités (*l'un – l'autre*, all. *der eine – der andere*), soit entre deux groupes (*les uns – les autres*, all. *die eine - die andere*), ce qui peut expliquer la présence de la définitude. La construction est limitée au N vide et aux cas de coordination en français, mais l'allemand et l'albanais admettent aussi des noms exprimés[60] :

(118) a. Et l'un et l'autre problème me paraît mal posé
b. *L'un problème me paraît mal posé, l'autre non
c. der eine Mann kam, der andere nicht (all.) (Roehrs, 2006 ; Müller, 1986)
l' un homme vint l' autre pas
d. njëra grua erdhi, e tjetra jo (alb.)
une-la femme vint AGR autre-la non

La présence de ce sens spécial de D suggère que *un* forme un composé avec le D et n'occupe pas la position des quantitatifs post-D.

Mais dans quelques contextes bien limités l'item *un* peut fonctionner comme un quantitatif. En roumain, il peut fonctionner comme prédicat, avec une interprétation spéciale, insistant sur le fait que le sujet est un seul individu, dans une situation qui en requerrait plusieurs (comme je l'ai indiqué par la continuation possible du discours, entre parenthèses, qui souligne le parallélisme avec des constructions à quantitatifs prédicats):

(119) Eu sunt unul (, iar ei sunt atâția!)
je suis un et ils sont si-nombreux
« Je ne suis qu'une seule personne / Je suis seul devant… »

Avec un sens normal de quantitatif, il apparaît quelquefois, précédé par la particule focale *numai* « seulement », soulignant l'unicité de l'entité exprimée par le sujet[61] :

(120) Mama e numai una
mère-la est seulement une

Un peut aussi apparaître après les pronoms personnels, dans la même position qu'occupent les cardinaux qui modifient des pronoms personnels, que j'analyserai, dans le chapitre 4 (v. 4.5.2), comme un cas d'adjonction à droite. Dans ce cas aussi, le cardinal a une interprétation spéciale : « quant à moi », « quant à lui ». A la base de cet usage demeure toujours la possibilité pour les cardinaux auprès des pronoms personnels d'exprimer une opposition (un individu opposé à d'autres) :

---

[60] La même construction se rencontre en anglais, langue qui pourtant admet *un* quantitatif post-D (v. (133)a):
(i) **The one brother** went to the right, the other to the left (www.pitt.edu/~dash/grimm063.html)
En plus, en allemand on peut trouver *ein* avec son sens cardinal après des démonstratifs :
(ii) Dieser eine Auftritt in Wien war dann auch in … (http://www.planet-interview.de/interviews/)
cette une entrée en Vienne a-été puis aussi dans…

[61] Lorsque *un* en position de prédicat sert à exprimer l'identité entre deux ou plusieurs sujets, je considère qu'on a affaire à un DP, donc une expression à N vide ou à pronom indéfini (v. chap. 3), car il ne s'agit pas d'une simple prédication, mais plutôt du « être » d'identité :
(i) Cele două galaxii sunt de fapt una (singură)
les deux galaxies sont en fait une (seule)

(121) a. Eu unul nu aş proceda astfel
moi.N un ne OPT.1SG procéder ainsi
« Quant à moi, je n'agirais pas comme ça »
b. ei doi, noi zece
eux deux nous dix

Le troisième contexte de *un* quantitatif – exception faite des numéraux composés, que j'analyserais comme des cas de composition lexicale – est constitué par les coordinations disjonctives avec un autre quantitatif, où il doit occuper la première position. Dans ce cas, comme on le voit en (122)c, le français l'admet aussi :

(122) a. Sper că **cele una sau două trupe** care nu au luat niciun premiu (..) au plecat
j'espère que les une(f.forte) ou deux groupes(fem) qui n'ont pris aucun prix ont parti
cu o oarecare satisfacție, (...)
avec une quelconque satisfaction
« J'espère que les un ou deux groupes qui n'ont gagné aucun prix (...) sont partis quelque peu satisfaits »
(www.virtualarad.net/news/2003/va_n060503_ro.htm)
b. *cele două sau una/o trupe/trupă
les deux ou une(forme forte)/une(forme faible) groupe(s)
c. On peut s'attendre à voir des cartes prêtes à être distribuées et des drivers WHQL dans **les un ou deux prochains mois**
(www.erenumerique.fr/xgi_un_nouvel_acteur_dans_le_monde_de_la_3d-art-468-22.html)

Dans tous ces cas, il semble qu'on ait affaire au même item que l'article *un*, car il a les formes fortes de cet article, les mêmes formes qui apparaissent en cas d'ellipse du N ou N vide[62] :

(123) Dă-mi şi mie unul !
donne-moi aussi à-moi un(f.forte)

Pourtant, les faits de distribution que l'on vient de montrer conduisent à la conclusion qu'il ne s'agit pas du même item. Le fait que *un* quantitatif ne peut pas apparaître en position post-D (à l'exception de la coordination) montre que la projection Q à spécifieur rempli, que l'on a utilisée pour les autres quantitatifs adnominaux, ne fonctionne pas dans son cas. Il faut probablement dire que ce Q n'apparaît qu'avec les pluriels et les massiques, tandis que *un* est spécifié pour le singulier. On peut dire que Q sélectionne un nombre non-singulier, car on admet généralement que la spécification du Nombre pour les massiques n'est pas la même que pour les singuliers comptables – on a proposé soit une troisième valeur, « nulle » (Delfitto et Schroten, 1991), soit l'absence de la catégorie Nombre tout court (Doetjes, 1997 ; Vangsnes, 2001 ; Borer, 2005), soit l'existence d'un

[62] Pour le cas direct – N.A. – ces formes ont l'aspect d'une déclinaison définie de *un* – *un-ul, un-a* comme *băiat-ul* « le garçon », *fat-a* - « la fille » ; probablement, l'origine de cette construction est à chercher dans le type roman représenté par le français *l'un – l'autre* ; d'ailleurs, le déterminant pluriel partitif, équivalent à « certains », a aussi les formes d'une déclinaison définie dans le cas direct, *uni-i* comme *băieți-i* « les garçons » . Mais, comme on peut le voir de la distribution que je décris ici, dans la langue actuelle ces formes ont perdu tout rapport avec la définitude. En plus, les formes du cas oblique ne suivent plus le paradigme défini : *un-uia, un-eia, un-ora* mais *băiat-ului, fet-ei, fet-elor*. Elles sont bâties comme les autres formes fortes des déterminants, avec l'ajout d'un *-a* (cf. *acel băiat* « ce garçon-là » - *acela* « celui-là », *acelui băiat* « à/de ce garçon-là »- *aceluia* « à/de celui-là »). Donc les formes *unul, una* sont à traiter simplement comme des formes fortes, et non pas comme des complexes Q + D défini (contra COENE, 1999).

trait commun aux pluriels et aux massiques (+ LATT, dans Heycock et Zamparelli, 2005, v. 2.4.1.2 ci-dessus) –. La distribution restreinte de *un* s'ensuit alors : des trois positions possibles pour les Q_{NS} – SpecQ, prédicat, adjoint-à-pronom –, *un* ne peut apparaître que dans les deux dernières, car Q n'est pas possible avec les singuliers et *un* est marqué comme singulier. Cela explique aussi pourquoi il peut apparaître à l'intérieur d'une conjonction qui occupe SpecQ : le nombre du groupe est alors pluriel, et donc Q est permis. Pour le fait que la conjonction ne peut pas finir par « un » (v. (122)b), on devrait dire que ceci imposerait un accord au singulier entre le conjoint et la tête Q, ce qui a l'air d'un phénomène de surface, car c'est en PF que la linéarisation a lieu et *un* devient adjacent à Q. Mais ce type de phénomène est connu pour l'accord : « l'accord du plus proche », connu dans plusieurs langues. J'illustre ici ce phénomène par un exemple latin :

(124) Funditores... et frumentum traditum consulibus (Tite-Live, 22, 37.13)
frondeurs (MPL) et blé(NSG) livré (NSG) consuls.D
« Les frondeurs et le blé furent livrés aux consuls »

Mais cela revient à dire que *un* prénominal (l'article) n'est pas un Quant. Si on veut garder une certaine parenté entre les deux *un*, on peut supposer que *un* est une tête qui réalise à la fois Q et D, sous la forme d'un regroupement (ou compactage) de traits (v. la discussion en 2.5.2, au-dessus de (71)). Si le rôle de Q est de préciser la quantité, cette hypothèse rend compte du fait que l'article *un* est utilisé aussi comme réponse à des questions sur la quantité et pour attirer l'attention sur le nombre (dans les corrections, par exemple) :

(125) a. Combien de livres et de cahiers as-tu acheté ?
J'ai acheté un livre et deux cahiers
b. Ne me parle pas de ma fortune ! Je n'ai qu'*un* appartement

L'hypothèse que l'article indéfini est toujours un D a été mise en doute pour la position prédicative. Sur la base de l'hypothèse d'une correspondance aussi régulière et simple que possible entre syntaxe et sémantique (ce qui est en accord avec le modèle Lexique → LF – PF de Chomsky, adopté ici), plusieurs chercheurs ont analysé les nominaux à article indéfini en position de prédicat comme des projections inférieures à DP (des NumPs, en général) : la raison est que dans ces positions les groupes à article indéfini paraissent dénoter des propriétés, n'ayant pas les propriétés sémantiques des indéfinis en positions argumentales – introduction d'un référent de discours, portée variable, possibilité d'un sens spécifique –. On peut illustrer cette différence d'interprétation par un exemple dû à Emmon Bach, dans une conférence à la City University of New York en 1977, relaté par Higginbotham (1987) : la négation de (126) ne peut pas avoir l'interprétation en (128):

(126) John is a lawyer

(127) John is not a lawyer

(128) For some lawyer x John is not x.
Il existe un avocat x de sorte que John≠x

Ceci paraît montrer que les indéfinis dans la position de prédicat ne donnent pas (toujours) lieu à des phrases d'identité, mais peuvent fonctionner comme des prédicats.

Je vais montrer que dans les langues qui admettent des singuliers prédicatifs nus, les prédicats à article indéfinis peuvent être analysés comme des DPs. Comme les langues qui ne disposent pas d'un quantitatif post-D pour *un* sont aussi des langues qui admettent des singuliers prédicatifs nus, cette démonstration nous permettra de garder notre conclusion que le mot pour « un » est toujours un D, réalisant à la fois Q+D, en position prénominale dans ces langues.

La majorité des langues indo-européennes à articles admettent, à côté de l'article indéfini, des singuliers comptables nus en position prédicative. Une exception notable est l'anglais, qui demande l'article indéfini pour les singuliers comptables en position prédicative :

(129) a. Jean est (un) avocat
b. John is *(a) lawyer

On a vu que l'anglais ne fait pas partie des langues sans quantitatif adnominal pour « un ». Donc elle ne fait pas partie des langues où *un* est à analyser comme (Q +)D, pour lesquelles on prédit un statut de DP des nominaux à article indéfini en position prédicative. Ces langues sont des langues qui admettent des singuliers comptables nus en position prédicative.

Pour ces langues, on peut garder l'analyse uniforme de l'article indéfini comme un D sur la base des arguments suivants:

(i) Il existe des DPs définis en position prédicative à interprétation de propriété, donc le niveau D est compatible avec une interprétation du type propriété en position prédicative ;

(ii) Les constructions copulatives à prédicat *un* + NP peuvent être des identificationnelles, ce qui explique plusieurs différences qui les séparent des constructions à prédicat nom nu, qui ne peuvent être que prédicatives. Or, dans les identificationnelles, le prédicat est une expression référentielle.

(iii) Parfois *un*+NP en position prédicative donne lieu à des phénomènes de portée et admet des relatives appositives, ce qui montre qu'il peut avoir une dénotation du type argument.

(i) Higgins (1979) distingue quatre types de constructions copulaires (son classification, développée pour l'anglais, est probablement universelle):

(130) a.	John is blond/a doctor Jean est blond/médecin	– *prédicative*
b.	The cause of the strike is the rice of prices La cause de la grève c'est la hausse des prix	– *spécificationnelle*
c.	That's John C'est Jean	– *identificationnelle*
d.	The Evening Star is the Morning Star L'Étoile du Soir est l'Étoile du Matin	– *équative*

Dans les trois derniers types, le prédicat est une expression référentielle. Ces types se distinguent par les propriétés du sujet – c'est une description attributive en (b), une expression renvoyant à un objet non identifié en (c) et une expression référentielle à dénotation rigide en (d).

Dans les prédicatives, le prédicat syntaxique dénote une propriété (est donc également 'prédicat' du point de vue sémantique). On peut reconnaître les prédicatives par la possibilité d'apparaître dans les proposition réduites, après des verbes comme *considérer*, et par la possibilité de reprise par le pro-prédicat *le* et par le relatif *ce que*, roum. *ceea ce*.

(131) a. I considered him happy/a student
Je le considérais heureux/étudiant
Îl socoteam fericit/student (roum.)
b. *I considered the cause of the strike the rice of prices
* Socoteam cauza grevei creşterea preţurilor
* Je considérais la cause de la grève la hausse des prix
c. *I considered that John
* Je considérais cela Jean
* Îl socoteam pe acela Ion.
d. * I didn't consider the Evening Star the Morning Star
* Je ne considérais pas l'Étoile du Soir l'Étoile du Matin
* Nu socoteam Luceafărul de Seară Luceafărul de Dimineaţă

(132) a. Marie était heureuse/étudiante, mais ne l'est plus
b. * Le sujet de discussion préféré était le réchauffement global, mais ne l'est plus
c. Il y a Mathilde qui doit venir. *Je pense que ce l'est (pour : Je pense que c'est elle)
d. *Il ne croyait pas que l'Étoile du Matin est l'Étoile du Soir, mais on lui a démontré qu'elle l'est.

(133) a. Il est satisfait de lui-même/médecin, ce que Mathilde ne pourra jamais être
b. * On parlait de la hausse des prix, ce que la cause de la grève était

D'après ces critères, on peut montrer que l'interprétation prédicative n'est pas incompatible avec la projection du niveau DP. Les DPs définis postcopulaires dans les phrases (134) admettent la reprise par le pro-prédicat *le*, l'usage dans des propositions réduites et les relatives appositives en *ce que*, donc ils sont à analyser comme dénotant des propriétés :

(134) a. Antoine est **le meilleur joueur de notre équipe**
b. Delavigne est **le président de l'Assemblée** cette année. Soufflot l'a été dans la dernière législature.

(135) Îl socoteam **prietenul meu** (roum.)
le considérais.1SG amis-le mon

(136) Era **subiectul tuturor discuţiilor**, ceea ce mi-aş fi dorit şi eu să fiu
était sujet-le toutes.G. discussions-les.G. ce que j'aurais souhaité moi aussi être

Une dénotation du type propriété peut être obtenue à partir des dénotations argumentales (<e> ou <<e,t>,t>) des DPs en utilisant un opérateur de conversion de types comme l'opérateur BE de Partee (1987).

(ii) Comme l'ont montré Beyssade et Dobrovie-Sorin (2008), en reprenant, en partie, des observations de Roy (2006) et Matushansky et Spector (2005), dans les cas où il existe une concurrence entre nom prédicatif nu et prédicat en *un*, les constructions à prédicat en *un* se comportent comme des identificationnelles : elles peuvent apparaître comme des réponses à des questions du type « Qui est X ? », tandis que pour les noms nus on ne peut pas utiliser ce type de question (cf. Roy, 2006 ; v. (137)), elles ne peuvent pas apparaître comme des propositions réduites (v. (138)) et n'admettent pas l'appositive en *ce que* (v. (139)), elles n'admettent pas la reprise par le pro-prédicat *le*, possible avec le nom nu (v. (140)):

(137) Qui est Cynthia ? *(Une) espionne

(138) J'imagine Romain Gary (*un) écrivain (Beyssade et Dobrovie-Sorin, 2008 : 46)

(139) Marie est (*un) écrivain, ce que je serai dans 10 ans

(140) (*Un) orateur, Cicéron l'est depuis toujours (Matushansky et Spector, 2005 : 23b)

En français, les identificationnelles (ainsi que les spécificationnelles) avec dislocation du sujet utilisent comme pronom de reprise *ce*, tandis que les prédicationnelles utilisent *il*. Selon ce critère aussi, les constructions à prédicat en *un* se qualifient comme des identificationnelles :

(141) Lui, il est content
Lui/L'homme que Marie a rencontré, c'est Don Juan (Beyssade et Dobrovie-Sorin, 2008)

(142) a. Marie, c'est un professeur / *Marie, elle est un professeur (*ibid.*)
b. *Marie, c'est professeur / Marie, elle est professeur
c. Cicéron, c'est un orateur (Matushansky et Spector, 2005: 22c-d)
d. * Cicéron, il est un orateur

Il existe des cas où *un* doit être réalisé (pour des raisons que je ne discuterai pas ici ; v. Matushansky et Spector, 2005 ; de Swart *et al.*, 2005, 2007 pour différentes explications). Alors, les prédicats en *un* peuvent se comporter comme des prédicats de constructions prédicatives (donc du type propriété) :

(143) a. Îl socotesc un profesor remarcabil (roum.) (nom ayant un modifieur de qualité)
le considère.1SG un professeur remarquable
b. Îl socotesc un (adevărat) PROFESOR (lecture métaphorique du nom, emphatique)
le considère.1SG un vrai professeur
c. Îl socotesc un geniu (nom scalaire)
le considère.1SG un génie

(144) % Un génie, Mozart l'était depuis l'enfance (Matushansky et Spector, 2005: 19b)

La dénotation argumentale de l'indéfini en *un* peut aussi expliquer un autre contraste entre les prédicats en *un*+NP et les prédicats noms nus. Comme l'a remarqué Roy (2006), les prédicats en *un* donnent lieu à ce qu'elle appelle, d'après Musan (1995), « life-time effects » – (v. (145)-(146)). Par contre, les noms nus expriment des prédicats « évènementiels » : ils peuvent ne s'appliquer qu'à certaines périodes de l'existence d'une entité ((145)a, (146)a), et lorsqu'ils s'appliquent, l'entité doit posséder cette propriété au temps de l'évènement introduit dans la phrase (v. (147)):

(145) a. Paul est étudiant le jour, et gardien de parking la nuit.
b. Paul est un étudiant (*le jour), et un gardien de parking (*la nuit).

(146) a. Paul était médecin (→ il ne pratique plus)
b. Paul était un médecin (→ il est mort)

(147) a. #Paul est médecin, mais il ne pratique plus
b. Paul est un médecin, mais il ne pratique plus

Si l'indéfini dans ce cas fait partie d'une construction identificationnelle, ce contraste s'explique facilement : la relation d'identité est atemporelle (v. aussi Beyssade et Dobrovie-Sorin, 2008).

(iii) L'idée que le tour à article indéfini peut représenter des phrases identificationnelles, où l'indéfini a une dénotation d'argument, est soutenue par l'existence d'effets de portée, que Matushansky et Spector notent dans le contexte d'attitudes propositionnelles. Ainsi, (148) peut avoir des interprétations correspondant aux deux scénarios décrits en (148)′, qui montrent une lecture « spécifique » de l'indéfini prédicat (appelés par les auteurs « DP de re » et respectivement « NP de re »). Aucune de ces interprétations n'est possible en (149) :

(148) W. croit que Roman Polanski était un empereur romain

(148)′ a. W. voit un portrait qu'il croit représenter Néron, mais qui en fait représente Roman Polanski
b. Parmi plusieurs portraits d'empereurs romains, W. croit que l'un d'entre eux représente Roman Polanski

(149) W. croit que Roman Polanski était empereur romain

J'ajoute un autre phénomène qui illustre la possibilité pour les indéfinis postcopulaires d'avoir une interprétation de DP : la possibilité de recevoir une appositive. Ceci montre que les indéfinis postcopulaires peuvent avoir une interprétation référentielle, car il est connu que les appositives ne peuvent s'appliquer qu'à des DPs référentiels. Cette possibilité n'apparaît pas avec les noms nus (j'illustre ce contraste pour le roumain, où un nom comme *chat* peut apparaître nu en position postcopulaire):

(150) a. Felix e o pisică, pe care am primit-o cadou acum şapte ani
F. est une chatte OBJ laquelle ai reçu-CL_{ACC} cadeau maintenant sept ans
« Felix est une chatte, que j'ai reçu comme cadeau il y a sept ans »
b. Felix e pisică (*, pe care am primit-o cadou acum şapte ani)
F. est chatte OBJ laquelle ai reçu-CL_{ACC} cadeau maintenant sept ans

Pour conclure, les indéfinis postcopulaires ont parfois une dénotation argumentale – surtout lorsqu'ils entrent en concurrence avec des noms nus prédicatifs. Cela montre que le niveau D est projeté. Pour les cas où ils ont une dénotation du type propriété, il ne faut pas supposer une ambiguïté syntaxique de l'indéfini (entre DP et NumP), car la dénotation de propriété se rencontre aussi avec des DPs définis en position prédicative, donc n'est pas incompatible avec la projection du niveau D.

On peut donc affirmer que la syntaxe des noms postcopulaires dans les langues romanes est compatible avec la proposition que l'article défini réalise toujours le niveau D.

Il reste le cas de l'anglais, qui non seulement demande toujours un article indéfini avec les singuliers comptables postcopulaires, mais le demande aussi dans toute une série d'autres contextes non-argumentaux où les langues romanes permettent les noms nus, dont les trois premiers sont discutés par Munn et Schmitt (2001, 2002, 2004) :

– avec les correspondants de l'anglais *as*:

(151) a. Je l'utilise comme presse-papier
b. I use this as *(a) paperweight

– dans des constructions partie-tout :

(152) a. Compré un perro de rabo largo (esp.)
achetai un chien de queue longue
a'. Am cumpărat un câine cu coadă lungă (roum.)
b. I bought a dog with a long tail /*of long tail/*with long tail

– dans la construction « reprise-commentaire » (discutée par Anscombre, 1987) :

(153) a. Pierre a apporté sa table de camping, table de camping qui a servi pour le pique-nique.
b. Peter brought his camping table, *(a) camping table that served for the picnic.

– dans la construction N-*de*-N « qualitative » (v. den Dikken, 2006) :

(154) a. a jewel of *(a) village
b. un bijou de (/*d'un) village

Une façon simple de rendre compte de ces différences serait de dire que *a(n)* peut aussi réaliser Num en anglais. Le problème principal c'est que cette réalisation n'apparaît que lorsqu'il n'y a pas d'autre IF fonctionnel avant Num (à l'exception de la construction *many a*) :

(155) *the/this/several/few/some a dog

Borer (2005) propose que l'incompatibilité de *a(n)* avec les autres quantifieurs (où elle inclut aussi nos quantitatifs) dérive du fait que *a(n)* normalement réalise non seulement la divisibilité, qui pour elle caractérise le niveau CL, correspondant à notre Num, mais aussi le comptage (# P), correspondant à notre Q. (Dans la construction *many a*, elle considère que dans *many* et *a* forment un seul quantifieur complexe, similaire à *each*.) Quant à l'incompatibilité avec l'article défini, elle propose que l'article est inséré dans une position plus basse, # P ou CLP, correspondant à nos Q et Num, d'où il se déplace dans D (elle ne discute pas le démonstratif). La co-occurrence des Ds avec des post-Ds comme dans *the few days* est expliquée en analysant les post-Ds comme des spécifieurs. Cette hypothèse est une solution ad-hoc très peu probable : l'article, tout comme le démonstratif, n'est interprété que dans D et on ne voit pas quel rôle pourraient jouer ses copies inférieures laissés dans Q ou Num – surtout lorsqu'on sait que le trait + pl de Num est morphologiquement reflété dans la désinence *-s* des noms et non dans la forme de l'article.

A part cette solution peu acceptable, je ne connais pas d'autre solution structurale au problème soulevé par (155). Je conclus que si l'on adopte une analyse de *a(n)* comme Num^0 ou Num + Q, il ne nous reste qu'une solution morphologique, à savoir de dire que la réalisation ouverte n'apparaît que lorsque cette tête n'est pas enchâssée dans un DP.

On a noté qu'à la différence des langues romanes, l'anglais permet la réalisation de « 1 » comme un quantitatif post-D :

(156) the one God

Ici on peut analyser *one* comme un quantitatif en SpecQP, comme les cardinaux, mais on peut également considérer que le groupe Q + Num, normalement réalisé par *a(n)* ou par Ø sous un D, est ouvertement réalisé car il porte un accent d'emphase – dans ces constructions on insiste toujours sur le nombre. Ceci implique que les règles d'épellation des morphèmes soient sensibles aux traits prosodiques contextuels comme [emphase], ce qui n'est pas improbable car de toute façon ces traits sont interprétés et ont d'autres effets phonologiques, principalement de nature prosodique. Si cette analyse est correcte, on aurait un argument à l'intérieur de l'anglais même en faveur de l'idée que *a(n)* peut réaliser seulement Num ou Q + Num, idée qui autrement ne serait soutenue que par l'argument de la comparaison avec d'autres langues à article.

2.6. La question du fonctionnement des post-Ds comme des déterminants

On a admis sans discussion en 2.1 et 2.4 que lorsque les post-Ds sont le premier élément du groupe nominal, ils réalisent le niveau D, car ils permettent au groupe de fonctionner sans restriction dans les positions argumentales. Pourtant, dans 2.4.3 on a vu que dans certaines langues les pluriels et les massiques nus ont une distribution non restreinte, et on a admis l'existence d'un D vide pour les noms en question, ainsi que pour les pluriels et massiques nus ayant une distribution restreinte, mais plus large que les singuliers comptables nus, dans les langues à article. On peut alors se demander s'il ne faut pas poser un D nul pour les cas où les post-Ds du type (2) introduisent le groupe. Dans les cas où les singuliers comptables nus ont une distribution contrainte (les langues A-C dans 2.4.3), je considère que l'absence de contraintes distributionnelles indique la réalisation du niveau D (par définition). Pour les pluriels et les massiques nus, j'adopterai le critère sémantique : si le sens, et les éventuelles contraintes distributionnelles qui en découlent (comme dans les langues romanes, v. 2.4.3) ne sont pas les mêmes pour les noms nus et les groupes introduits par un post-D, je dirai que le niveau D est réalisé lorsque le post-D introduit le groupe. C'est ce qui nous a conduit à affirmer, dans la section 2.4.1.1, que l'alternatif pluriel peut fonctionner comme un déterminant en anglais et en italien, même si au singulier il doit être précédé d'un D. Selon ces critères, les items de la classe (2) dans 2.4.1.1. se qualifient comme des post-Ds réalisant le niveau D : les groupes nominaux qu'ils introduisent n'ont pas l'interprétation à portée minimale obligatoire des noms nus existentiels et les restrictions de distribution associées à cette interprétation; en plus, dans les langues germaniques, ces groupes n'admettent pas l'interprétation d'espèce, qui est possible pour les noms nus.

(157) a. *(Due/molti/altri) ragazzi hanno telefonato ieri (it.)
b. *(Doi/mulţi/alţi) băieţi au telefonat ieri (roum.)
deux /beaucoup/autres garçons ont téléphoné hier

(158) a. Everyone saw two/many/other movies $\forall > \exists, \exists > \forall$
b. Everyone saw movies $\forall > \exists, {}^*\exists > \forall$

Il y a plusieurs possibilités d'analyser le fonctionnement des post-Ds comme des Ds : par mouvement de leur position de base à D ou SpecDP (selon leur statut de tête ou

de spécifieur ; v. 2.5.2 pour le statut de spécifieur des quantitatifs post-D), comme l'a proposé Zamparelli (1995) ; sans mouvement, par une tête complexe Q + D ou, respectivement, Alt + D, comme on l'a proposé pour l'article indéfini, ou par un D indéfini nul différent du D nul des noms vides, qui sélectionnerait des QPs ou AltPs. Si on adopte l'hypothèse d'une tête complexe Q + D, comme on a conclu que les quantitatifs sont des spécifieurs, on peut dire que cette tête abrite des quantitatifs dans son Spec grâce à son trait + Q, donc il n'est pas nécessaire d'attribuer des propriétés combinatoires différentes ou un statut catégoriel différent aux post-Ds fonctionnant comme des déterminants[63] (comme l'a proposé Giusti, v. Giusti, 1993 ; et Cardinaletti et Giusti, 2006). Cette proposition peut être étendue à d'autres post-Ds comme l'alternatif.

Je connais un seul argument empirique en faveur du mouvement, qui vient de Crisma (1991) (*apud* Longobardi, 2001b). Il s'agit de la position des possessifs prénominaux italiens par rapport aux cardinaux : ils précèdent le cardinal si le groupe est introduit par un D « véritable », mais ils le suivent lorsque le cardinal fonctionne comme un D :

(159) a. Tre suoi libri (Longobardi, 2001b 70; < Crisma, 1991)
trois siens livres
b. I suoi tre libri
les siens trois livres
c. *Suoi tre libri
siens trois livres

Pour les langues où ce genre d'argument pour distinguer entre les deux analyses n'est pas disponible, je ne ferai aucun choix.

2.7. *Adjectifs et linéarisation*

Dans cette section je discuterai brièvement un phénomène pour lequel on a utilisé une explication en termes de projections fonctionnelles, mais qui, à mon avis, n'implique pas la structure fonctionnelle du groupe nominal. Il s'agit de la position des adjectifs dans les langues à ordre normal Nom-Adjectif. On a expliqué cette position par le mouvement du N vers une position plus haute. Il y a deux types d'arguments pour cette analyse : d'une part, si l'on adopte la théorie antisymétrique de Kayne (1994), l'analyse des adjectifs comme des spécifieurs de projections différentes, linéarisés à gauche, découle des axiomes du modèle. D'autre part, il existe des arguments empiriques : la position des adjectifs post-nominaux par rapport aux compléments du nom (Valois, 1991 ; Cinque, 1990, 1994) et, dans certains cas, l'ordre relatif des adjectifs (Rouveret, 1991, 1994). Comme je n'adopte pas les prémisses de la théorie antisymétrique (v. 1.2.1), je ne discuterai que le deuxième type d'argument. Pourtant, il faut souligner que l'une des raisons pour lesquelles je n'adopte pas la théorie antisymétrique est précisément la difficulté qu'elle rencontre dans l'analyse des adjectifs post-nominaux, pour lesquels, comme je le

[63] Un statut catégoriel différent pour les post-Ds fonctionnant comme des déterminants a été proposé par GIUSTI (1993) (v. aussi CARDINALETTI et GIUSTI, 2006).

montrerai ci-dessous, une théorie qui admet l'adjonction et la linéarisation en PF offre une explication beaucoup plus économique et avec une capacité de prédiction plus grande.

L'argument empirique principal en faveur de la dérivation des adjectifs postnominaux par mouvement du N, à partir d'une structure A-N, est l'ordre relatif des adjectifs (légers) et des compléments du N : les adjectifs postnominaux précèdent les compléments, sauf lorsqu'ils sont assez lourds :

(160) l'invasione brutale dell'Albania (it.) (Cinque, 1994)
l'invasion brutale de l'Albanie
invadarea brutală a Albaniei (roum.)

Cet ordre a été expliqué par le mouvement de tête du N à une tête fonctionnelle plus haute que la projection qui abrite les adjectifs post-nominaux (Cinque, 1990, 1992, 1994 ; Valois, 1991, 1996 ; Rouveret, 1994 ; Crisma, 1993, 1996 ; Bernstein, 1993 ; Giusti, 1993). Les adjectifs postnominaux ont été analysés soit comme des adjoints à des projections plus basses (Valois, 1991), soit comme des spécifieurs (Cinque, 1994); dans les deux cas, l'ordre de base est A-N, comme dans les langues germaniques :

(161) $[\,[_{F}\,[_{N}\text{invasione}]\ F]\ [_{XP}\ \text{brutale}\ X\ [_{NP}\ t_{N}\ \text{dell'Albania}]]]$

Cette analyse devient inopérante lorsqu'on prend en considération l'ordre relatif de plusieurs adjectifs postnominaux. En règle générale, mis à part quelques exceptions que je discuterai plus loin, cet ordre est l'inverse de l'ordre des adjectifs dans les langues à adjectifs prénominaux ('ordre en miroir') : $(((N\ A_1)\ A_2)\ A_3))$ (où les indices notent l'ordre de fusion). Au début, on a utilisé la comparaison avec l'anglais (et d'autres langues à adjectifs prénominaux) pour établir l'ordre de base des adjectifs (l'ordre de fusion). Pourtant, il est clair qu'une fois que l'on admet des mouvements de N qui peuvent changer l'ordre par rapport aux adjectifs, il faut avoir des critères pour établir l'ordre hiérarchique qui soient indépendants de l'ordre observé dans une langue donnée. Il y a plusieurs possibilités d'établir l'ordre hiérarchique d'une façon indépendante de l'ordre de surface : (i) utiliser des hiérarchies universelles de l'ordre relatif des adjectifs, formulées en termes de types sémantiques ou cognitifs d'adjectifs, établies sur la base de la comparaison de beaucoup de langues ; de telles hiérarchies ont été établies par Hetzron (1978) (âge > forme > défaut physique > couleur > origine > composition > destination) ('>' signifie 'plus haut que') et Sproat et Shi (1988) (propriétés moins intrinsèques/plutôt évaluatives > propriétés plus intrinsèques, moins évaluatives) ; pour les noms événementiels, la hiérarchie des adjectifs correspond à la hiérarchie des adverbes (Valois, 1991 ; Cinque, 1994) ; (ii) utiliser des contraintes qui découlent du type de dénotation des adjectifs ; (iii) parfois, deux adjectifs individuels peuvent apparaître dans n'importe quel ordre hiérarchique, mais les deux ordres diffèrent par leurs conditions de vérité ou par l'appropriation pragmatique.

Le critère (ii) est, évidemment, plus fort que (i), mais subsumé à celui-ci : il s'agit des cas où on peut expliquer une régularité de portée observée (ce qui relève de (i)) en termes de compatibilité sémantique.

J'illustrerai quelques applications de ces critères, qui montrent l'ordre en miroir pour les langues romanes. Une régularité très constante, qui peut être expliquée en termes

de compatibilité sémantique, est la fusion des adjectifs classifiants (ou relationnels) avant les adjectifs de qualité. Les adjectifs classifiants, comme *atomique, littéraire, français* dans *gouvernement français, politique française*, sont des adjectifs subsectifs (([N A])(x) implique N(x), mais n'implique pas A(x)), mais se distinguent des adjectifs subsectifs comme *bon* dans *bon professeur* par une forte dépendance du sens lexical du N qu'ils modifient (c'est ce qui les distingue aussi des adjectifs intensionnels comme *ancien* dans *ancien ministre,* de sorte qu'il ne suffit pas de les caractériser par le type sémantique << e,t >,< e,t >>). Cette dépendance a été caractérisée de différentes façons, qui peuvent rendre compte de leur fusion au-dessous des autres adjectifs. Une représentation intéressante, parce qu'elle rend compte aussi des adjectifs thématiques (argumentaux), qui ont le même comportement syntaxique dans les langues romanes, considère ces adjectifs comme quasi-argumentaux (Cornilescu, 2004a), de sorte qu'on peut dire que c'est le N qui sélectionne l'adjectif. En fait, l'adjectif est prédiqué sur des arguments implicites dans la structure lexicale-conceptuelle (*lcs*) du N (v. Pustejovski, 1995, pour la *lcs*). Pour les noms à base verbale ou adjectivale, ce sont les rôles thématiques comme agent (*attaque anglaise*), thème (*production céréalière*), etc.; pour les noms d'artefacts, ce peut être l'argument du paramètre (*quale* dans la terminologie de Pustejovski, 1995) télique: *vêtement militaire, matériel didactique,* roum. *cămin studențesc* "résidence estudiantine (pour les étudiants)", ou un argument instrumental (*bombe atomique* « bombe qui utilise l'énergie atomique »); pour les noms du type proposition/information, l'adjectif peut se rapporter au paramètre "objet/contenu": *étude littéraire, carte maritime, théorie atomique*, etc. Une autre formalisation consiste à traiter ces adjectifs comme des modifieurs d'espèce (type < k, t >), créant de sous-types de l'espèce dénotée par le N(P) (McNally et Torrent, 2004). Cette représentation s'applique bien aux cas où l'adjectif paraît directement dénoter un sous-type du N (comme dans *religion catholique*, qui est le *catholicisme*). Dans les deux hypothèses, on peut dériver la position basse de ces adjectifs : comme les arguments, dans l'hypothèse standard, sont générés plus bas que les modifieurs, on peut considérer que cela s'applique également aux adjectifs quasi-argumentaux ; dans l'analyse de McNally et Torrent, on peut dire que les modifieurs intersectifs (d'entité) ne peuvent s'appliquer qu'après la transformation de la dénotation du groupe du type prédicat d'espèce (< k, t >) en type prédicat d'entité (< e, t >), en liant la variable d'espèce et en introduisant une variable d'individu via l'opérateur de 'réalisation' REL (comme chez de Swart *et al.*, 2005 ; d'après Carlson, 1980). Or, les adjectifs classifiants précèdent toujours les adjectifs de qualité postnominaux:

(162) a. une éruption volcanique massive
o erupție vulcanică masivă (roum.)
un' eruzione vulcanica massiccia (it.)
a'. a heavy volcanic eruption
b. * une éruption massive volcanique
*o erupție masivă vulcanică
*un eruzione massiccia vulcanica
b'. a volcanic heavy eruption

L'attachement plus haut des adjectifs évaluatifs est une autre généralisation constante à travers les langues, quoique dans ce cas la sémantique compositionnelle ne nous offre pas une explication, car la hiérarchisation en fonction du caractère subjectif peut se faire à l'intérieur de la classe des adjectifs intersectifs, qui ont le même type sémantique :

(163) a. une salle carrée immense
o sală pătrată imensă (roum.)
a′. a huge square hall
b. une salle immense splendide
o sală uriașă splendidă
b′. a splendid huge hall
c. une robe noire chère
o rochie neagră scumpă
c′. an expensive black dress

Il est intéressant de noter que les exceptions à l'ordre en miroir par rapport à l'anglais notées par Rouveret (1994) pour le gallois concernent toujours des adjectifs du même type sémantique, notamment des adjectifs intersectifs, de qualité (v. (164)), où la hiérarchie établie pour l'anglais oppose des types qui sont plutôt des classes cognitives que des types sémantiques (comme couleur, dimension, âge), et qui, en plus, ne se distinguent pas par une dimension cognitive importante comme le caractère évaluatif/subjectif. Or, pour ces adjectifs, la hiérarchisation stricte n'est pas une constante à travers les langues : il y a des langues où ces adjectifs peuvent apparaître dans n'importe quel ordre relatif (comme en roumain, v. (165) ; v. aussi Hetzron, 1978, pour le polonais) et être coordonnés, ce qui les oppose nettement aux adjectifs de type sémantique différent, ou différents sur l'échelle de la subjectivité, comme on le voit dans (166) :

(164) a. cwpan mawr gwyrrd Sieineaidd (Rouveret, 1994)
coupe grande verte chinoise
b. a big green Chinese cup

(165) a. o minge roșie mare (roum.)
une ballon rouge grande
b. o minge mare roșie
une ballon grande rouge

(166) a. o minge mare și roșie (roum.)
une ballon grande et rouge
b. * un studiu literar și amănunțit
un étude littéraire et détaillé
c. # tablou rotund și superb[64]
tableau rond et superbe

Lorsque les adjectifs se distinguent par le type sémantique ou en termes de caractère évaluatif, le gallois présente toujours l'ordre en miroir, comme l'a montré Willis (2006) :

(167) a. acen Saesneg gref (Willis, 2006)
accent anglais fort
a′. strong English accent
b. anghenion addysgol arbennig
besoins éducationnels spéciaux
b′. special educational needs
c. athro ifanc hoffus
professeur jeune sympathique
c′. likeable young teacher

64 Possible dans un contexte où l'on attribue une valeur particulière au fait d'être rond.

d. caneuon newyd gwych
chansons nouvelles remarquables
d′. great new songs

On peut parfois établir un ordre hiérarchique entre des adjectifs individuels qui ne diffèrent pas par le type sémantique. Je connais trois situations où il est possible de le faire. A l'intérieur de la classe des adjectifs classifiants, comme certains de ces adjectifs créent des sous-types stables de la classe N, faisant partie de la connaissance encyclopédique des locuteurs, ou sont plus dépendants du sens du nom, au point de former des expressions idiomatiques, on s'attend à les trouver plus bas que d'autres :

(168) a. l'attaque nucléaire américaine
a′. *l'attaque américaine nucléaire
b. la politique externe africaine du gouvernement français
b′. *la politique africaine externe du gouvernement français

Parfois, un type défini par N + A_1 est établi contextuellement, comme topique de discours, et un deuxième adjectif (A_2) est utilisé pour faire une sélection à l'intérieur de ce type. On s'attend alors à ce que N+A_1 forme un constituant à l'exclusion de A_2, donc $A_2 > A_1$:

(169) a. la littérature française médiévale
literatura franceză medievală (roum.) (✓ quand on parle de la littérature française)
b. la littérature médiévale française
literatura medievală franceză (✓ quand on parle de la littérature médiévale)
c. l'écriture hittite idéographique
scrierea hitită ideografică (✓ quand on parle de l'écriture hittite)
d. l'écriture idéographique hittite
scrierea ideografică hitită (✓ quand on parle d'écritures idéographiques)

Enfin, certains adjectifs ont des propriétés de portée, de sorte que $A_2 > A_1$ se distingue en termes de conditions de vérité de $A_1 > A_2$. Je connais un exemple que Matushansky (2002) attribue à Svenonius (1994), où lorsque A_2 prend portée sur A_1, il introduit un temps différent d'évaluation pour la prédication de A_1 :

(170) a. a broken valuable pot (*valuable* before being broken)
a.′ un vas prețios spart (roum.)
un vase précieux cassé
b. a valuable broken pot (*valuable* at the present/reference time)
b.′ un vas spart prețios (roum.)
un vase cassé précieux (fr.)

L'ordre en miroir a été noté progressivement pour les différentes langues à adjectifs postnominaux : Lamarche (1991) l'a noté pour le français, suivi par Bouchard (1998) et Laenzlinger (2000), Bosque et Picallo (1996) pour l'espagnol, Giurgea (2005) et Cornilescu (2006a,b) pour le roumain, Willis (2006) pour le gallois, Sichel (2000) et Shlonsky (2004) pour l'hébreu, Fassi Fehri (1999) pour l'arabe. Dans une première étape, les partisans de la montée de la tête N ont offert des explications partielles pour l'ordre en miroir. Cinque (1994) a analysé le deuxième adjectif dans une séquence [[N A_1] A_2] comme le prédicat

d'une proposition réduite. Mais on a vite observé que le deuxième adjectif n'est pas toujours un adjectif qui peut apparaître comme prédicat (il n'est pas toujours intersectif) (cf. Bosque et Picallo (1996) pour l'espagnol, Bouchard (1998) pour le français):

(171) a. la classe politique française[65] (fr.)
b. reuşita economică americană (roum.)
réussite-la économique américaine

De surcroît, l'ordre en miroir apparaît aussi avant les compléments, position où l'on ne s'attend pas à trouver des relatives réduites :

(172) a. o expunere ştiinţifică amănunţită a fenomenelor (roum.)
une exposé scientifique détaillée ART phénomènes-les.G
b. un exposé scientifique détaillé des phénomènes (fr.)
c. ha-hatkafa ha-gar'init ha-bilti-cfuya šel Amerika 'et Iran (hébr.)
l'attaque DEF-nucléaire DEF-inattendue de Amérique OBJ Iran

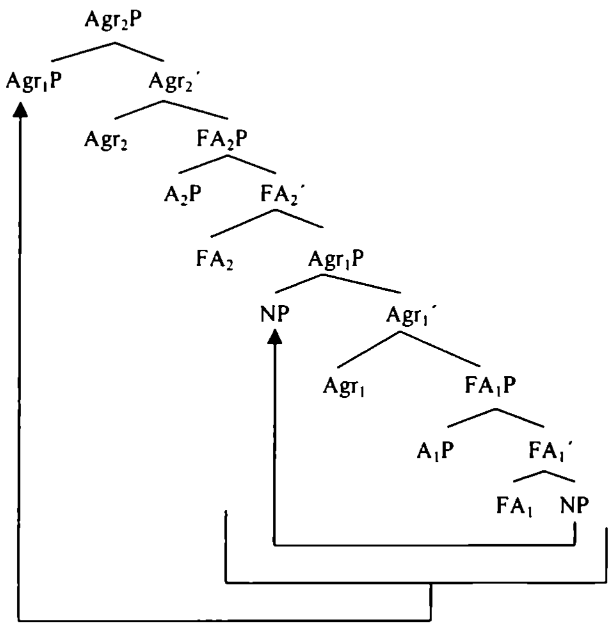
Pour ces adjectifs, les partisans du mouvement de la tête N ont proposé la formation de composés, par adjonction de tête du N aux adjectifs classifiants et thématiques (Sleeman, 1996) ou à tous les adjectifs légers, qui précèdent les compléments (Pereltsvaig, 2006). Mais ces adjectifs n'ont pas le comportement de têtes : ils peuvent être modifiés et coordonnés, ce qui démontre un statut de syntagme :

(173) a. les études astronomiques et littéraires médiévales
b. atacul (aerian) neaşteptat şi impardonabil al japonezilor asupra Americii (roum.)
attaque-le aérien inattendu et impardonnable ART japonais-les.G sur Amérique.G
c. l'arrivée massive très probable d'immigrants en France

Une fois reconnue la généralité de l'ordre en miroir, les partisans de l'antisymétrie et du programme cartographique ont dérivé l'ordre en miroir par des mouvements de syntagmes de plus en plus grands contenant le N, comme montré dans l'arbre ci-dessus (Laenzlinger (2000) pour le français, Cinque (1996) pour le basque, Cinque (2000), Sichel (2000) et Shlonsky (2004) pour les langues sémitiques, Cinque (2003, 2004, 2005b) pour les langues romanes, renonçant à son analyse par mouvement de tête de 1990, 1994) :

[65] L'adjectif *français* dans cet exemple a un sens argumental : la classe politique de la France. Avec ce sens il ne peut pas apparaître dans une position de prédicat. Il peut être prédicat dans un sens différent, exprimant l'origine – 'originaire de France' –, cas où il est intersectif. Comme on le voit dans l'exemple suivant, dans ce cas la position argumentale du nom peut être saturée par un génitif ou un autre adjectif thématique, ce qui montre clairement la différence entre les deux interprétations :
(i) La classe politique du Maroc/marocaine était française

(174)



Evidemment, si l'on n'adopte pas les prémisses de la théorie de l'antisymétrie de Kayne (1994), cette dérivation n'est pas nécessaire et il suffit de considérer l'ordre [[N A]A] comme ordre de base, sans recourir à aucune tête fonctionnelle et aucun mouvement : à cette fin, on n'a qu'à utiliser un seul paramètre d'ordre, « tête<adjoint » pour le groupe nominal (comme l'a proposé Kremers, 2003, pour l'arabe). En revanche, l'analyse antisymétrique a besoin de deux projections fonctionnelles sans contenu interprétatif ni phonologique pour chaque adjectif et d'un trait qui déclenche le mouvement de syntagmes contenant le N.

Une différence importante entre l'analyse symétrique proposée ici et l'analyse antisymétrique initiée par Cinque est le traitement des adjectifs prénominaux : comme je l'ai montré dans 2.4.1.3, j'explique la position et le sens spécial des adjectifs prénominaux dans le type roman standard en les analysant comme des spécifieurs (cf. Cornilescu, 2006b), ce qui permet de considérer la règle de linéarisation « tête<adjoint » comme une règle sans exceptions dans le groupe nominal de ces langues. Cette analyse rend compte non seulement des sens spéciaux des adjectifs prénominaux, mais aussi du fait que ces sens-là ne dépendent pas du sens du N lexical, à l'encontre de ce que l'on a vu pour les adjectifs classifiants, toujours postnominaux dans ces langues : on s'attend à trouver des sens constants pour des positions associées à des têtes fonctionnelles, car, comme on l'a vu en 2.1, une particularité des IFs, en tant qu'items grammaticaux, c'est d'être très peu dépendants du sens de la tête lexicale de la projection, n'étant sensibles qu'à des contrastes très généraux, que l'on peut considérer grammaticaux (pour le groupe nominal, il s'agit des traits +/– comptable et +/– propre). L'analyse de Cinque, qui traite tous les adjectifs comme des spécifieurs, n'offre aucune explication pour la différence entre les adjectifs prénominaux et les adjectifs postnominaux. Elle introduit seulement un paramètre de variation de plus dans le système déjà compliqué utilisé en (174), supposant qu'à partir d'un moment donné les têtes Agr n'ont plus le trait EPP qui déclenche le mouvement des projections AgrP inférieures.

L'analyse proposée ici peut expliquer la position postnominale obligatoire des adjectifs classifiants dans les langues à adjectifs postnominaux à partir de leur sens : étant des adjectifs dont le sens dépend du sens du N tête, on s'attend à les trouver à l'intérieur de la projection lexicale du N, plutôt que dans le domaine fonctionnel du groupe. Considérer ces adjectifs comme des adjoints de NP a un autre avantage par rapport à l'analyse de Cinque : elle rend compte du fait que le type et le nombre de ces adjectifs varie en fonction du nom (ce qui est, évidemment, une conséquence de la forte dépendance de l'interprétation de ces adjectifs envers le sens de la tête lexicale) (v. (175)). Dans l'analyse de Cinque, tous les adjectifs sont des spécifieurs de projections fonctionnelles dédiées, et ces projections ont un sens constant, forment une liste universelle et sont présentes dans tous les groupes nominaux.

(175) a. le développement technique agricole européen médiéval (fr.)
a'. the mediaeval European agricultural technical development
b. la musique dodécaphonique instrumentale (fr.)
b'. the instrumental dodecaphonic music

Mon analyse trouve une confirmation intéressante dans le cas de la seule exception que je connais à l'ordre en miroir entre des adjectifs classifiants et de qualité : en albanais, les adjectifs de qualité pourvus de la marque préfixale d'accord (la présence de cette marque est une propriété lexicale des adjectifs, qui caractérise la plupart des adjectifs de qualité) peuvent précéder les adjectifs classifiants (v. (176)). Pourtant, plusieurs adjectifs classifiants respectent toujours l'ordre en miroir (v. (177)). J'explique ce phénomène par le mouvement de tête du N au-dessus d'une projection contenant l'adjectif de qualité, qui se retrouve aussi pour l'alternatif (v. (178)). Comme les adjectifs classifiants ne peuvent pas être des spécifieurs, ils respectent strictement l'ordre en miroir, à cause du paramètre tête>adjoint qui caractérise le groupe nominal albanais.

(176) një luftë e madhe shoqërore
une lutte AGR grande sociale

(177) a. studimet gjuhësore shqiptare
études-les littéraires albanaises
b. të gjitha debatet politike amerikane (më mërzisin)
AGR toutes débat-les politiques américaines (m'ennuient)
c. letërsia e vjetër gjuhësore gjermane (është ende e vlefshme
littérature-la AGR ancienne linguistique allemande (est encore AGR précieuse
në ditët tona)
dans jours-les nos
c'. The old German linguistic literature is still valuable nowadays

(178) një krizë tjetër energjitike
une crise autre énergétique

Comme les adjectifs classifiants, par leur sens, sont le meilleur candidat au statut d'adjoint au NP, mon analyse prédit que ces adjectifs auront dans toutes les langues à ordre non-marqué Nom-Adjectif l'ordre en miroir (dans les cas de récursion). Jusqu'à présent je n'ai rencontré aucune exception à la généralisation prédite. Si cette généralisation se trouve confirmée, on aura un argument fort pour l'analyse symétrique qui utilise l'adjonction : l'analyse de Cinque ne permet pas de dériver cette généralisation, ne disposant pas d'une paramétrisation de la linéarisation des adjoints et de la distinction entre spécifieur et adjoint.

L'ordre des adjectifs postnominaux par rapport aux compléments constitue un problème pour les deux analyses, symétrique aussi bien qu'antisymétrique. En effet, dans la dérivation en (174), si l'on déplace le NP contenant le(s) complément(s), on obtient les ordres N-Compl-A_1-A_2 ou Compl-N-(Compl)-A_2 (pour des noms à plusieurs arguments). Voilà encore quelques exemples qui montrent l'ordre en miroir des adjectifs intervenant entre le nom et les compléments, en contraste avec l'ordre des compléments, où l'agent précède normalement le thème :

(179) a. le débat philosophique incessant du jeune homme$_i$ avec son$_i$ âme
a′. ha-diyun ha-filosofi ha-mitmašex šel ha-ca'ir$_i$ 'im macpun-o$_i$ (hébr.)
le-débat DEF-philosophique DEF-incessant de le-jeune-homme avec âme-son
b. o dedicație muzicală emoționantă a compozitorului$_i$ către iubita sa$_i$ (roum.)
une dédication musicale émouvante ART compositeur-le.G envers aimée-la sa
c. ha-hatkafa ha-gar'init ha-bilti-cfuya šel Amerika 'et Iran (hébr.)
l'attaque DEF-nucléaire DEF-inattendue de Amérique OBJ Iran
c′. atacul nuclear neaşteptat al Americii asupra Iranului (roum.)
attaque-le nucléaire inattendu ART Amérique sur Iran-le.G
d. addasiad Cymræg newydd o ddrama Thomas Middleton (gallois)
adaptation galloise nouvelle de drame Thomas Middleton
'la nouvelle adaptation galloise du drame de Thomas Middleton'
e. la participation française impressionnante à la conférence (Abeillé & Godard, 1999)

J'ai essayé ailleurs de proposer une solution à cette difficulté (v. Giurgea, 2009) où j'ai également montré les difficultés que la version plus récente de la structure du groupe nominal dans l'approche cartographique, l'article de Cinque (2005a), rencontre pour dériver ces patrons d'ordre des mots. Une présentation détaillée des arguments et du système proposé dépasse l'espace de cette section. Je souligne seulement que la solution que j'ai proposée utilise l'idée que la linéarisation est établie en PF, sous la forme d'instructions de linéarisation appliquées aux objets syntaxiques[66], et que cette proposition est soutenue par le fait que les généralisations empiriques concernant l'ordre des adjectifs par rapport aux compléments doivent faire référence à la notion de *poids*, qui n'est pas une notion

[66] J'ai proposé des principes de linéarisation qui établissent des relations de précédence entre les têtes et les projections maximales à l'intérieur d'une projection maximale donnée, sans tenir compte des projections intermédiaires de cette tête (ces relations s'établiraient donc dans des paires du type < tête, modifieur >, < tête, argument >, < argument, modifieur >, < modifieur, modifieur > etc.) : le 'paramètre de tête' (*head parameter*) établit l'ordre entre la tête et les autres items ; ensuite, si X et Y sont linéarisés de la même façon par rapport à la tête, c'est-à-dire Prec (H, X) = Prec (H, Y), par défaut si X c-commande Y, alors Prec (X, Y) = Prec (X, H) ; des règles spéciales peuvent faire référence au type de X et Y : pour la position des adjectifs, il suffit d'introduire une règle des modifieurs légers, qui les placent entre la tête et les autres syntagmes, y compris les compléments : Si X est modifieur léger et Y est un autre type de syntagme, Prec (X, Y) (Prec (X, Y) = 1 si X précède Y, et 0 autrement); c'est-ce que j'ai appelé *le paramètre des modifieurs légers*. J'ai noté que ce paramètre peut s'appliquer aussi à la linéarisation par rapport à la tête, comme dans les langues où les adjectifs légers sont prénominaux, et que dans ce cas apparemment la contrainte de poids est plus forte, au moins dans les langues germaniques, où le syntagme nominal est à tête initiale – c'est ce qui explique le *Filtre de la tête finale (Head Final Filter)* d'EMONDS (1976), qui demande que les modifieurs préposés finissent par la tête lexicale (pour la limitation de ce principe aux modifieurs à l'intérieur des syntagmes à tête initiale, v. HAIDER, 2004). J'ai proposé aussi une règle de ce genre pour l'ordre non-marqué des arguments internes dans les syntagmes à tête initiale, où les arguments plus hauts selon le critère du liage précèdent les arguments plus bas – la règle des co-arguments : en supposant que les rapports de liage indiquent la c-commande, on aura : si X c-commande Y, Prec (X, Y). Cette règle remplacera les *shells*.

Dans le cas des adjectifs, qui nous intéresse ici, la règle des modifieurs légers a pour effet de linéariser les modifieurs légers avant les compléments, tout en respectant l'ordre en miroir de plusieurs modifieurs.

purement syntaxique – ainsi, le placement avant les compléments n'est obligatoire que pour les adjectifs légers ; les APs lourds, ou bien en vertu de leur structure interne, ou bien en vertu de leur gabarit phonologique, peuvent suivre les compléments :

(180) a. Am citit o traducere a lui Faust de către un poet extraordinară / foarte frumoasă (roum.)
ai lu une traduction ART GEN Faust par un poète extraordinaire(F)/ très belle
/* frumoasă
belle
b. jumătatea terenului plină ? (de suporteri englezi)
moitié-la terrain-le.G pleine de supporters anglais
c. Une lettre (très aimable) de Paul à son directeur (très aimable) (Abeillé & Godard, 1999)
d *Une lettre de Paul à son directeur aimable (où *aimable* modifie *lettre*)
e. ha-psalim ha-yafim šel Matis ha-yoter govhim mi-David šel Mikelandzelo (hébr.)
les-sculptures DEF-belles de Matisse DEF-plus hautes de-David de Michelangelo
'les belles sculptures de Matisse plus grandes que le 'David' du Michel-Ange' (Shlonsky, 2006)

Le poids, qui n'est ni une notion purement syntaxique, ni une notion purement phonologique, car il implique aussi la complexité interne d'un groupe, est un candidat typique pour l'interface syntaxe – phonologie (PF). Le fait que les généralisations d'ordre de mots comme celles traitées dans cette section font appel à la notion de poids soutient alors un traitement de la linéarisation en PF.

Pour ce qui nous intéresse ici, il faut retenir l'idée qu'il n'est pas nécessaire d'introduire des projections fonctionnelles pour expliquer la position des adjectifs postnominaux dans les langues à ordre non marqué Nom-Adjectif.

3. Les groupes nominaux sans nom (lexical) exprimé

3.0. Introduction. Types de DPs sans nom exprimé et questions à résoudre

Je reprends ici la typologie descriptive des groupes nominaux sans nom exprimé présentée dans l'introduction:

(1) *Type I : Pronoms*
a. **Ils** sont heureux
They are happy
b. **Personne** ne t'écoute
Nobody is listening to you

(2) *Type II: IFs adnominaux*
Certains pensent avoir toujours raison
Some think they are always right

(3) *Type III : IFs adnominaux à formes spéciales*
a. **Chaque** livre / **chacun** (des livres) doit être lu attentivement
b. Am mai adus **altă** ceaşcă / Am mai adus **alta** (roum.)
j'ai encore apporté autre tasse / j'ai encore apporté autre-*a*

(4) *Type IV : sans IF exprimé*
N-am mai găsit trandafiri albi, aşa că am luat galbeni (roum.)
n'ai plus trouvé roses blanches donc ai pris jaunes
« Je n'ai plus trouvé de roses blanches, donc j'en ai pris des jaunes »

Les questions principales que ces constructions soulèvent sont les suivantes :

(I) Est-ce que tous les GNs sans nom exprimé contiennent un N(P) vide, ou certains IFs qui apparaissent dans ces groupes sont des déterminants intransitifs ?

(II) Quel est le statut du nominal vide (là où il est présent) ? Est-il généré dans la base, ou bien est-il le résultat d'un effacement en PF ?

(III) Est-ce qu'il existe des conditions de légitimation du nominal vide, et si oui, lesquelles ?

3.1. Classification sémantique

3.1.1. Deux interprétations pour les groupes nominaux sans N exprimé : avec et sans anaphore nominale (+/– N_{anaph}).

Ils est clair que les deux premières questions susmentionnées ne peuvent pas être traitées séparément : pour décider de la présence d'un nominal vide à l'intérieur d'une structure, il faut savoir quelles sont les variétés possibles de N vide. Inversement, si un N vide n'est pas présent dans tous les cas, il faut savoir où il est présent et où il ne l'est pas, afin de pouvoir s'interroger sur son statut.

Une première distinction majeure à l'intérieur de la classe des GNs sans nom exprimé, qui est importante pour ces questions, est d'ordre sémantique : selon l'interprétation, on peut identifier deux grands types de GNs sans nom exprimé :

(i) des GNs pour lesquels un contenu descriptif correspondant à un N ou un NP est récupérable du contexte, linguistique (ex. 5) ou extra-linguistique (ex. 6) ; je parlerai alors d'*anaphore nominale*[1], ou de *GNs N-anaphoriques*, et j'appellerai *pro-N* l'élément nominal vide dont on peut supposer la présence à l'intérieur de ces groupes. L'anaphore nominale est un type d'*anaphore de sens* (*identity-of-sense anaphora*, Bresnan, 1971) : ce qui est repris est un concept, une expression linguistique et non un référent (l'anaphore de sens s'oppose ainsi à l'*anaphore référentielle*) :

(5) a. Deux robes sont dans l'armoire. **Trois autres** sont accrochées là-bas.
b. A : Quel chapeau tu préfères ? B : **Le vert**
c. Le pouvoir juridique ne doit pas être soumis à **celui du Parlement**.

(6) Donnez-moi **le vert** ! (devant une vitrine où sont exposés différents chapeaux ; N = « chapeau »)

Il convient de parler, pour ce cas, d'anaphore nominale puisque le concept d'anaphore d'identité de sens est plus large (il existe des anaphores de prédicats, s'appliquant aux adjectifs et/ou aux verbes, comme angl. *so,* fr. *le*), or, dans les GNs sans nom exprimé, s'il y a anaphore de sens, l'expression restituée pour l'interprétation contiendra toujours un N. Cela ne veut pas dire qu'elle se résume à un seul N. Comme je l'ai dit, l'expression anaphorisée peut être un groupe nominal contenant un nombre illimité d' « expansions » du N (compléments ou adjoints), comme, par exemple, dans le cas suivant :

(7) Je ne connais aucun tableau peint par Monet à Londres. Marc **en** connaît **trois**.

(ii) des GNs dans lesquels le contenu descriptif n'est pas récupéré du contexte, utilisant les mécanismes de l'anaphore nominale. Ce contenu peut être compris dans l'entrée lexicale de certains IFs (comme pour les « pronoms indéfinis », ou « quantifieurs nus ») (ex. 8), ou être établi sur la seule base des traits-phi du groupe nominal en question (des traits qui peuvent apparaître sur les IFs exprimés ou les éventuels modifieurs accordés adjectifs présents dans le groupe) (ex. 9):

(8) a. Je ne vois **personne / rien**
b. I see **something/somebody** over there
c. **Qui** est venu?

(9) a. Tu penses toujours à **elle** ? (sans aucun N féminin saillant dans le contexte linguistique ou extra-linguistique)
b. **Toţi** caută fericirea. (roum.)
tous cherchent bonheur-la
« Tous/tous les gens cherchent le bonheur »
c. **Toate** se vor preface în cenuşă.
toutes se vont transformer en cendre
« Toute chose /toutes les choses deviendra/deviendront des cendres »
d. Îi plac **multe**.
lui plaisent beaucoup.FPL
« Il aime beaucoup de choses »

---

[1] Le terme a été introduit par CORBLIN (1995).

Dans les langues que je discute ici, ce contenu descriptif comprend toujours le trait +/– animé (personne)[2]. Dans certains cas, le trait + personne est associé à un autre trait, de genre (+/– féminin). Les '+' et les '–' ici correspondent aux termes marqués, respectivement non-marqués, du couple. Ainsi, la valeur '–' peut être interprétée, dans certains cas, comme non-spécification de la propriété correspondant à ce trait (v. (9)c ci-dessus, et (10)).

(10) Ex nihilo nihil (latin)
Rien ne provient de rien

Je noterai ces deux interprétations à l'aide d'un trait N_{anaph} : + N_{anaph} = interprétation par anaphore nominale, – N_{anaph} = interprétation sans anaphore nominale (non-N-anaphorique).

3.1.2. L'existence d'anaphores nominales exprimées et la question du N clitique

Il est important de remarquer que l'anaphore nominale n'est pas toujours associée à un nominal vide. Il existe des items exprimés qui encodent le trait N_{anaph}, qu'on peut donc appeler pro-N. En anglais, il s'agit d'un item qui a la distribution d'un N, à savoir *one* (de même en gallois – *un*) :

(11) A : Which dress do you prefer ? B : I prefer the green **one**.

En français, le clitique *en* peut être considéré, dans certaines conditions, comme un pro-N – il s'agit de ce qu'on a appelé « *en* quantitatif » (v. Milner, 1978). Ce clitique est obligatoirement associé aux GNs sans nom exprimé qui remplissent les conditions suivantes : ils sont indéfinis, et occupent une position d'objet ou sujet postverbal des inaccusatifs (v. aussi l'ex. 7), dans la construction à explétif :

(12) a. J'**en** prends **deux**
b. Il **en** est arrivé trois

Pourtant *en* n'est pas toujours associé à une interprétation N-anaphorique : en fait, dans la mesure où les GNs sans nom exprimé à IF adnominal (types II-III) admettent une lecture non-N-anaphorique – qui en français est toujours une lecture + personne (+ animé), v. 3.2.1 –, ils peuvent avoir cette lecture en présence de *en*, qui apparaît nécessairement lorsque ces groupes occupent la position d'objet profond :

(13) a. Il y **en** a **qui n'ont peur de rien**
b. J'**en** connais **des comme ça** (registre oral)
c. **J'en** connais **un qui va protester** (Corblin, 1995 : 5.11)
d. J'**en** connais **qui vont protester**

[2] Dans ce qui suit j'utiliserai le terme « +/– animé » au lieu de « +/– personne » pour ce trait, pour éviter les confusions avec le trait personne des pronoms et des verbes. Pourtant il faut savoir que la présence de ce trait (de la valeur '+') signale normalement une personne et pas simplement un être sensible (un animal). Cependant l'absence de ce trait tend à exclure tout être sensible (donc les animaux supérieurs aussi), sauf dans les contextes où toutes les entités sont visées (comme 9c et 10 ci-dessus). En tout cas, il ne sera jamais nécessaire d'utiliser un trait +personne opposé à un trait + animé (qui inclurait aussi les animaux supérieurs), donc l'utilisation du terme +animé ne doit pas poser de problèmes.

Dans les exemples (13), on voit que *en* apparaît parfois associé à un groupe sans IF exprimé, qui est interprété comme contenant le déterminant *des* ; on peut alors dire que *en* « pronominalise » *des*+pro-N, dans certaines conditions (v. chapitre 5).

Si on comprend « pro-N » comme impliquant l'interprétation N-anaphorique, on ne devra pas appeler *en* un pro-N – on pourrait l'appeler simplement « N clitique ». On peut également élargir le terme « pro-N » pour y inclure le N clitique indépendamment de l'interprétation.

Comme ces structures, si ce n'est que par l'interprétation, paraissent être étroitement liées à celles qui ne contiennent aucune expression phonologique qui puisse être associée à un N, il convient de les traiter ensemble. C'est pour cela que j'ai ajouté, au titre du chapitre, la spécification « lexical » au terme « sans N exprimé ». Pour le moment, on peut considérer que tout ce qui n'est pas pro-N ou N clitique est à appeler « N lexical ».

A part l'interprétation, la distribution des deux constructions (sans N exprimé et à pro-N ou N clitique) impose aussi un traitement commun. Ainsi, on observe généralement une distribution complémentaire entre les deux types formels. Selon des conditions syntaxiques – les IFs qui introduisent le groupe, d'autres éléments à l'intérieur du groupe ou la position syntaxique du groupe – soit le pro-N exprimé soit le N vide est le seul choix possible pour réaliser l'anaphore nominale. La complémentarité est stricte en français (ex. 14), tandis qu'en anglais il existe aussi des cas de choix libre, mais ils sont minoritaires (ex. 15-16).

(14) a. J'*(en) prends trois.
b. Trois (*en) ont déjà parlé.
c. J'(*en) prends le vert
d. J'*(en) prends un de vert

(15) a. I'm not afraid of little bugs, but there I see some big *(ones)
b. I'm afraid of bugs, and I believe there are some (*ones) over there

(16) I saw various movies from the festival, but I believe I missed the best (one(s))

Pour une analyse de ces alternances, v. le chapitre 5 (notamment 5.3 et 5.4).

3.1.3. Un troisième type d'interprétation ?

A part ces deux grands types d'interprétation, il existe aussi un type de rapport anaphorique qui paraît être à mi-chemin entre l'anaphore nominale et l'anaphore référentielle. Il s'agit de ce que j'appellerais *anaphore partitive* : on peut restituer un N, mais l'interprétation met aussi en jeu une relation d'anaphore référentielle : dans le contenu descriptif (ou la restriction) du DP en cause, il existe une relation d'appartenance à un groupe contextuellement donné :

(17) J'ai lu les romans de Thomas Mann. **Tous/trois/certains/beaucoup** m'ont plu / **Aucun** ne m'a plu /**chacun** m'a plu.

L'effet d'une anaphore référentielle peut résulter des effets combinés de l'anaphore nominale et des propriétés des déterminants qui introduisent ces structures, à savoir la propriété de la *partitivité*. On peut définir un déterminant à interprétation partitive comme un déterminant pour lequel

(18)[[D NP]] = [[D *des* NP]]
(l'interprétation du groupe [D NP] et la même que celle du groupe [D *des* NP]).

Comme le même effet d'appartenance à un groupe contextuellement donné est obtenu avec la plupart des déterminants en (17) si l'on met simplement un NP après le D (v. (19)), on peut supposer que ces DPs contiennent simplement un pro-N, donc une anaphore nominale, et que l'interprétation partitive se réalise après la récupération du contenu descriptif pour le NP manquant, selon le même mécanisme que pour les groupes [D NP] à NP exprimé, où le D est partitif :

(19) Trois/certains/beaucoup de romans de Thomas Mann m'ont plu
Aucun roman de Thomas Mann ne m'a plu
Chaque roman de Thomas Mann m'a plu

Cette explication ne peut pas être appliquée à l'universel pré-D *tous*, qui se combine avec un DP défini et non avec un NP. L'élément vide qui suit *tous* ne peut pas être un NP (en français, *tout* se combinant avec un NP est un autre déterminant, un universel distributif non-partitif, qui d'ailleurs se combine avec le singulier comptable) :

(20) Tous *(les) romans de Thomas Mann m'ont plu

En conséquence, l'élément vide qui suit les pré-Ds doit être un DP. On a proposé (Cardinaletti et Giusti, 1992, 2006) que ce soit *pro*, qui est un DP défini vide dont le contenu (les traits *phi*) est identifié par accord. Dans ce cas, l'accord serait établi avec les traits *phi* du pré-D. En effet, en français (comme dans les autres langues où les IFs nominaux s'accordent), les pré-D ont les traits de genre et nombre[3].

Les autres déterminants en (17), qui se qualifient comme des partitifs selon la règle (18), sont de deux types : la plupart admettent aussi une interprétation non-partitive. Par exemple, (21) ne présuppose pas un groupe contextuellement donné de livres.

(21) Il y a trois livres sur la table ≠Il y a trois des livres sur la table

Pour les déterminants non-intersectifs, la situation est plus complexe. Il existe, certes, un usage générique, comme en (22), où aucun groupe n'est supposé dans le contexte. Mais le contenu descriptif (la restriction) est souvent contextuellement restreint sans que la classe qui en résulte soit pour autant vraiment active comme référent de discours (cf. 23')[4] :

[3] CARDINALETTI et GIUSTI (2006) proposent que lorsque le groupe est en position de sujet, le *pro* qui suit le pré-D, en italien, est légitimé par accord avec le verbe comme le sujet « inclus » (nul) en général. Mais cette explication ne vaut pas pour le français, qui n'a pas de sujet nul mais admet néanmoins [*tous Ø*] en position de sujet. Pour les langues germaniques, on pourrait partir d'une structure sans D défini entre l'universel du type *all, alle* et le NP ; on pourrait alors analyser *all(e)* comme un D ; pourtant, en anglais, la corrélation entre *all* sans *the* et le sens générique suggère que *all* est en fait suivi d'un DP générique et non d'un NP. Il faut donc supposer la légitimation du DP défini vide par l'universel – en français l'universel manifeste, en effet, un accord assez riche : masc. pl. *tous* [*tus*], sg. *tout* [*tu*], fém. *toute(s)* [*tut*].

[4] On peut qualifier (23) comme partitive si on ajoute à la règle (18) la possibilité d'équivalence avec « *de ces NPs* », (à part « *des NP* »). Quelle définition exacte de la partitivité il est préférable d'utiliser reste une question à examiner.

(22) Chaque homme pense d'abord à soi même dans une telle situation

(23) Chaque jour apporte de plus en plus de malheurs (pour moi/nous, en ce moment de la vie)

(23)′ # = Chacun des jours apporte de plus en plus de malheurs

Comme l'interprétation générique est disponible pour les DPs pluriels à article défini dans beaucoup de langues, même les quantifieurs sans restriction contextuelle comme en (22) obéissent à la règle (18) dans ces langues (il suffit de donner au groupe « *des NP* » dans la règle une interprétation générique). On pourrait alors poser une contrainte supplémentaire sur la définition (18), à savoir que le groupe *les NP* de *de (les NP)* ne doit pas avoir une lecture générique. Cependant j'utiliserais une définition de la partitivité qui permette de décrire le fr. *certains* et ces équivalents (roum. *unii* adnominal – v. 3.2.3. –, angl. *some* accentué) comme partitifs, or, ces déterminants admettent aussi un usage générique, où l'ensemble représentant « le tout » est la classe tout entière.

Il est possible que même pour les IFs qui n'introduisent pas directement un DP défini (comme les pré-Ds), l'interprétation d' « anaphore partitive » découle d'une anaphore référentielle, représentée par un *pro* à l'intérieur d'une structure partitive (une structure à « complément partitif » *de* + DP défini) :

(24) certains/chacun [de [$_{DP}$Ø]] → certains/chacun

Certains faits notés par Corblin (1995) pour *chacun* l'ont conduit à adopter cette hypothèse pour cet IF : *chacun* ne se comporte pas comme un D suivi d'un N vide/pro-N en ce qui concerne la cliticisation par *en* et la possibilité d'avoir un NP disloqué en *de* :

(25) a. *J'en ai rencontré chacun (Corblin, 4.48)
b. *J'ai contacté chacun, d'auteur
c. *L'arbitre a averti chacun, de joueur (Corblin, 4.49)

En rajoutant à cela l'observation que *chacun* a toujours une interprétation partitive, il aboutit à une structure du type (24).

Pourtant, ces mêmes critères indiquent que cette analyse ne s'applique pas à tous les déterminants partitifs. Le déterminant *certains* satisfait les tests pour la présence d'un N vide :

(26) J'en connais certains, d'auteurs de policiers / de membres de cette société savante.

Les Ds normalement D-linked ont dans les groupes sans N exprimé une autre particularité qui peut être expliquée par une anaphore référentielle dans une structure partitive : à l'encontre des déterminants « faibles », ils n'admettent pas facilement de modifieurs de NP ou de compléments du N[5] :

(27) a. Depuis quelque temps je commence à apprécier des romans sérieux : j'en ai lu trois / quelques-uns de James Joyce/ trois psychologiques
b. ?? Depuis quelque temps je commence à apprécier des romans sérieux : j'(en) ai lu chacun / certains de James Joyce/psychologique(s)

---

[5] Ils admettent des propositions relatives, mais le lieu d'attachement de ces propositions peut, apparemment, être plus haut.

Si l'item vide avec lequel ils se combinent est un DP, l'impossibilité des modifieurs nominaux et des compléments s'explique : ils sont rattachés plus bas, à l'intérieur du NP, et pas au DP, comme le prouve l'impossibilité de modifier des pronoms personnels :

(28) *eux de James Joyce/psychologiques

L'idée d'une ellipse à partir de la structure partitive est plus vraisemblable si on adopte l'analyse des tours partitifs soutenue par Zamparelli (1998) et Kupferman (1999), dans laquelle ces constructions forment la projection étendue d'un seul N lexical[6]: *de* serait alors une tête

---

[6] Dans la construction partitive, il y a deux positions où un N lexical peut apparaître – avant et après la tête partitive :

(i) deux des livres que tu m'as prêtés

(ii) deux livres de ceux que tu m'as prêtés

Pourtant les deux positions ne peuvent pas être occupées en même temps par des noms lexicaux différents, même lorsque le sens l'aurait permis (v. CARDINALETTI et GIUSTI 1992, 2006):

(iii) ?? Deux romans des livres que tu m'as prêtés

ZAMPARELLI (1998) propose que ces deux positions sont reliées par mouvement, le groupe étant la projection étendue d'un seul N lexical, et que n'importe quelle des deux copies peut être réalisée phonologiquement. La tête fonctionnelle partitive prendrait dans son spécifieur la copie du NP/NumP (KIP dans sa terminologie) du complément partitif :

(iv) $[D\ [_{RP}\ KIP_i\ [R\ [_{DP}\ D\ KIP_i]]]]$

Cette structure a la particularité que les deux copies sont interprétées : la tête partitive, R, noterait l'opérateur *Residue*, qui élimine, d'une pluralité (dénotée par le KIP dans son spécifieur), le suprême (*supremum*) (dénotée par le DP dans la position de complément). Cette structure a ainsi une justification sémantique.

KUPFERMAN (1999, 2004) propose une structure des tours partitifs *IF-de-Def-NP* sans position N à gauche du *de*. Comme Zamparelli, il analyse *de* comme une tête fonctionnelle de la projection étendue du nom, qu'il appelle Q, mais il considère que le spécifieur de cette tête abrite l'IF. La construction est donc similaire à celle des tours quantitatifs *beaucoup de*, analysés en 2.5 (c'est pourquoi il utilise l'étiquette Q). Je ne sais pas comment il analyse le tour ou N apparaît dans le premier membre, ainsi que les cas où l'IF n'est pas un quantitatif, comme *un/chacun des*...

Pour ma part, j'adopterais une structure à la ZAMPARELLI mais sans mouvement du N du deuxième au premier membre, et avec projection optionnelle d'un SpecR rempli par un NP. Le fait que les deux NPs peuvent ne pas être identiques apparaît lorsqu'il y a des modifieurs (les modifieurs ne sont pas interprétés de la même façon dans le premier membre que dans le deuxième ; ainsi, (v) et (vi) ne sont pas des phrases parfaitement équivalentes) :

(v) J'ai lu plusieurs livres intéressants de ceux que tu m'avais recommandés

(vi) J'ai lu plusieurs des livres intéressant que tu m'avais recommandés

En plus, il n'est pas clair comment on peut traiter, dans l'analyse de ZAMPARELLI, la construction partitive à pronoms personnels, comme *deux/chacun/quelqu'un de/d'entre vous*. Quel est le N qui se déplace dans ce cas ?

Pour conclure, la structure qui me semble la plus probable est :

(vii) $[D\ [_{RP}\ (NP)\ [R\ DP]]]$

Pour un autre argument en faveur de l'idée que la structure partitive représente la projection étendue d'un seul N, v. 3.2.4. V. aussi MARTI GIRBAU (2003).

Cette analyse ne concerne pas d'autres constructions, apparemment semblables à la construction partitive, mais où les deux Ns peuvent être différents (v. NEDELCU 2008a) : avec un collectif comme deuxième N (*deux filles de ce groupe*, roum. *două fete **din** acest grup*, avec la même préposition que celle qui introduit les partitifs), et avec le premier N dénotant une fraction : *une partie des élèves/de la population*, roum. *o parte **din** populație* (avec la préposition qui caractérise les partitifs, au lieu d'un génitif). Les PPs contenant un collectif sont à analyser comme des adjoints introduits par une P pleine signifiant « inclus dans ». L'anglais, où *of* est toujours une préposition fonctionnelle, soutient cette analyse, car *of* n'apparaît pas dans ce cas (*some children **in/from/*of** our class*). Pour les fractionnels, le PP est le complément du nom

fonctionnelle de cette projection étendue, ce qui expliquerait son absence lorsque son complément est vide (*pro* ou pro_{arb}) (comme pour le *de* quantitatif : *beaucoup [de Ø] → beaucoup,* roum. *douăzeci [de Ø] → douăzeci* 'vingt'). Mais elle n'est pas complètement incompatible avec l'hypothèse d'un PP partitif comme deuxième complément d'un IF.

L'existence d'un item vide anaphorique de type DP pour les partitifs, représentant le complément partitif (comme en (24)), doit de toute façon être admise pour les propositions réduites adjointes pour lesquelles ce qui est co-indexé avec un DP de la proposition enchâssante (*matrix*) n'est pas le sujet, mais le complément partitif du sujet. Le fait que les Ds sans nom dans ce cas ne sont pas suivis d'une anaphore nominale, mais d'une anaphore référentielle, est prouvé par l'impossibilité de paraphraser ces phrases en utilisant l'antécédent nominal comme un NP complément du D. En revanche, ces phrases admettent exceptionnellement, en roumain, des paraphrases qui utilisent un complément partitif pronominal exprimé (*de* + Pronom):

(29) a. Am citit mai multe analize, nici una satisfăcătoare (roum.)
ai lu plusieurs analyses aucune satisfaisante
a'. J'ai lu plusieurs analyses, aucune vraiment satisfaisante
b. În piață au apărut protestatarii, mulți foarte nervoși
dans place ont apparu protestataires-les beaucoup très nerveux
c. Mai multe analize au fost propuse, nici una satisfăcătoare
plusieurs analyses ont été proposées aucune satisfaisante

(30) a. * Am citit mai multe analize, nici o analiză foarte satisfăcătoare
ai lu plusieurs analyses aucune analyse très satisfaisante
a'. * J'ai lu plusieurs analyses, aucune analyse vraiment satisfaisante
b. Am citit mai multe analize, nici una dintre ele foarte satisfăcătoare
ai lu plusieurs analyses aucune d'elles très satisfaisante

Je considère que dans ces constructions l'élément vide est un PRO co-indexé avec l'antécédent, comme dans les propositions réduites adjoints adverbiaux en général. Cet élément doit donc être un DP, et son antécédent est de toute façon le DP qui dénote le groupe sur lequel le déterminant de la proposition réduite opère une sélection (v. (29)a-a' : *plusieurs analyses* par rapport à *aucune* : *aucune* Ø est interprété comme *aucune **de ces analyses***).

Pour revenir aux propriétés de *chacun* notées par Corblin, il faut noter que l'analyse partitive n'est pas la seule solution possible. Pour l'absence de *en*, on peut proposer que *chacun* ait un trait + défini, car on sait que *en* est incompatible avec les définis. Pour l'absence de dislocation du NP, l'explication probable est que la topicalité exclusive du NP (par rapport au reste du groupe), qui permet la dislocation, est incompatible avec l'interprétation partitive, où ce qui est donné c'est une entité (l'ensemble dénoté par le « PP partitif »), et donc ce ne peut pas être, en même temps, la classe ou propriété dénotée par le NP.

Pour conclure, il n'est pas nécessaire de poser plus de deux types d'interprétation pour les GNs sans nom lexical exprimé : par anaphore nominale (+ N_{anaph}) ou sans anaphore nominale (– N_{anaph}). L'interprétation partitive, qui crée l'illusion d'une anaphore référentielle à la place d'une anaphore nominale, peut avoir deux sources : soit il s'agit d'une anaphore

fractionnel. KUPFERMAN (2004) a montré que cette structure est différente de la structure partitive (ainsi, elle admet la pronominalisation par *en* du groupe *de* + DP, qui est exclue pour *de* partitif).

nominale, et l'interprétation partitive provient du déterminant, suite à une règle interprétative associée à ces déterminants qui s'applique après la récupération d'un contenu descriptif par le mécanisme normal de l'anaphore nominale, soit il s'agit d'une anaphore référentielle (un pronom vide) à l'intérieur d'une structure partitive.

3.2. Les types formels comparés aux types sémantiques

Si on confronte ces types sémantiques aux quatre types formels identifiés en (1)-(4) (3.0), on observe l'absence d'une correspondance régulière (excepté peut-être le type (4), dans certaines langues). La situation attendue serait l'interprétation anaphorique pour les types (2) et (4) (IFs adnominaux sans formes spéciales et absence de tout IF) et l'interprétation non-anaphorique pour le type (1) (les pronoms). Si tel avait été le cas, on aurait eu une correspondance très simple forme-sens : pro-N vide (ou ellipse, v. 3.4. plus loin) pour l'anaphore nominale, morphèmes particuliers et absence d'un N vide pour l'interprétation non-anaphorique (le contenu nominal serait compris dans les pronoms, ce qui expliquerait aussi l'absence d'un N vide); les déterminants (IFs), dans cette hypothèse, n'auraient pas de sélection variable, mais seraient toujours soit transitifs soit intransitifs. Le seul type pour lequel cette hypothèse simple n'offre aucune prédiction est le troisième : les IFs à formes spéciales dans les groupes sans nom exprimé pourraient correspondre soit à des complexes D + pro-N, avec un pro-N exprimé comme l'anglais *one* et le français *en*, soit à des complexes formés de D et d'un morphème qui encoderait un contenu descriptif très général, comme pour les pronoms, d'où l'interprétation non-anaphorique.

Pourtant, ces prédictions ne se vérifient pas en totalité. Dans ce qui suit je discuterai les divergences que l'on peut observer, qui constituent les types suivants:

(a) des IFs des types II-III (adnominaux) qui admettent aussi une interprétation non-anaphorique (j'inclurai ici la question des IFs adnominaux à formes spéciales – le type III – car ils s'avèrent être normalement ouverts à l'interprétation anaphorique)

(b) des IFs du type II qui n'admettent que l'interprétation non-anaphorique

(c) des IFs du type II toujours adnominaux

(d) des IFs du type I (des pronoms) qui admettent l'interprétation anaphorique (c'est le cas des pronoms personnels « descriptifs » – ayant l'interprétation de descriptions définies)

3.2.1. IFs adnominaux admettant l'interprétation non-anaphorique

Il existe des IFs de type II (adnominaux sans formes spéciales) qui admettent aussi une interprétation non-anaphorique. En roumain on rencontre cette situation avec la plupart des quantitatifs fléchis pour le genre : le pluriel masculin peut donner l'interprétation + animé, le pluriel féminin l'interprétation –animé[7], le masculin singulier l'interprétation [–animé –comptable] (en (31)e, la préposition montre qu'il ne s'agit pas d'un usage adverbial du mot de quantité).

[7] Une interprétation non-anaphorique + animé + féminin du féminin pluriel, même lorsque le contexte impose la lecture + animé (i) ou + féminin (ii), est difficile à obtenir. Apparemment seul un contexte qui

(31) a. Am făcut **multe** astă-vară
ai fait beaucoup.FPL cet-été
« J'ai fait beaucoup de choses cet été »
b. Mă gândesc la **multe** /**atâtea**
REFL pense.1SG à beaucoup.FPL/tant.FPL
« Je pense à beaucoup/tant de choses »
c. Am vorbit cu **mulți** despre asta
ai parlé avec beaucoup.MPL sur ça
« J'en ai parlé avec beaucoup de gens »
d. Au venit **puțini**/ (doar) **câțiva** aseară
ont venu peu.MPL/ (seulement) quelques.MPL hier-soir
« Hier soir il est venu peu de gens/seulement quelques-uns »
e. Speră la **prea mult**
espère à trop beaucoup.MSG

L'alternatif se comporte de la même manière, au pluriel comme au singulier (+ animé au masculin, –animé au féminin). Pourtant, ici il est plus difficile d'établir l'absence de l'anaphore nominale, car l'alternatif a toujours un deuxième argument – « le complément d'altérité » – qui peut être implicite, et cet argument est susceptible de fournir le N sous-entendu. Il faut trouver des cas où l'antécédent de l'argument implicite est lui-même un pronom (ou groupe sans N exprimé) non-N-anaphorique, ou un autre groupe qui ne contient pas un N lexical – par exemple une proposition. Tel paraît être le cas pour (32)a, qui est approprié sans qu'un mot comme *lucru* « chose » soit saillant dans le contexte. En (32)b, l'interprétation générale -animé ne demande pas non plus d'antécédent féminin (les antécédents possible seraient les termes *treabă* « affaire » ou *chestie* « affaire, question » ; le terme non-marqué pour « chose », *lucru*, est masculin au singulier (c'est un terme ambigène)). En général, on peut utiliser comme test pour l'interprétation non-anaphorique la possibilité de remplacer l'alternatif par les pronoms alternatifs composés, qui sont toujours non-anaphoriques, *altceva* « autre chose » et *altcineva* « quelqu'un d'autre ». Pour l'interprétation personnelle, si l'antécédent de l'argument implicite est un pronom à référence établie seulement à l'aide des traits *phi*, sans N lexical, on peut dire que l'alternatif ne trouve pas un antécédent pour le N manquant dans cet argument implicite. L'interprétation non-anaphorique + animé pour le féminin est plus rare, peut-être à cause de la concurrence avec l'interprétation –animé ; cependant même dans des contextes qui demandent une personne cette interprétation est difficile (v. (32)d). Ce qui permet cette interprétation c'est le trait + animé de l'argument implicite : ainsi, (32)e est bon si le sujet, avec lequel l'argument implicite de l'alternatif est co-référent, est féminin :

---

oppose le féminin au masculin permet l'utilisation de l'exemple (iii) – donc on peut imaginer (iii) dans un discours comme (iii)′ (Elena Soare, c.p.) :
(i) * Am vorbit cu multe (sans antécédent nominal en contexte)
j'ai parlé avec beaucoup.FPL
(ii) ?(?) Multe nasc cu cezariană (sans antécédent nominal en contexte)
beaucoup.FPL accouchent avec césarienne
(iii) ?(?) S-a culcat cu multe (sans antécédent nominal en contexte)
s'est couché avec beaucoup.FPL
(iii)′ (?) Ea s-a culcat cu mulți – dar și el s-a culcat cu multe
elle s'est couchée avec beaucoup.MPL – mais et lui s'est couché avec beaucoup.FPL

(32) a. Se gândeşte la **altele**
REFL pense.3SG à autre.FPL
« Il pense à d'autres choses »
b. **Alta** acum !
autre.FSG maintenant
« Et ça encore/en plus ! »
c. **Altul** n-ar fi făcut aşa ceva
autre.MSG ne-OPT PASSE fait comme-ça/tel quelque-chose
« Personne d'autre n'aurait agit comme ça »
d. Se teme să nu afle **alţii** / ? **altele** (sans antécédent nominal en contexte)
REFL craint SUBJ ne apprennent autre.MPL / autre.FPL
« Il/elle craint que d'autres ne l'apprennent »
e. Nu vrea să i-l fure **alta**
ne veut SUBJ lui-le vole autre.FSG
« Elle ne veut pas qu'une autre le lui vole »

L'indéfini *un* admet une lecture non-anaphorique personnelle pour les deux genres :

(33) a. Am văzut-o pe **una** cu o pălărie ridicolă
ai vu-CL.ACC OBJ une avec un chapeau ridicule
b. **Unii** se iubesc numai pe ei
certains s'aiment seulement OBJ eux
« Il y a en a qui ne s'aiment qu'eux-mêmes »
c. A venit **unul/una** la tine, nu ştiu ce vroia
a venu un/une chez toi ne sais.1SG quoi voulait
« Il y avait quelqu'un/une femme qui te cherchait, je ne sais pas ce qu'il/elle voulait »
d. Au venit **unii** la tine (sans N récupéré du contexte)
ont venu un.MPL chez toi

Pour le féminin pluriel, cette lecture me semble plus difficile à obtenir, peut-être à cause du fait que le complexe de traits [f.pl.] est souvent associé au trait -animé. On peut, quand même, trouver des exemples, surtout si le NP contient une expansion :

(34) Le-am văzut pe unele cu nişte fuste foarte strâmte/de la mine din sat
CL.ACC-ai vu OBJ un.FPL avec des jupes très étroites de chez moi de-dans village
« J'ai vu des femmes/filles aux jupes très étroites / de mon village »

La lecture non-anaphorique inanimée n'apparaît que dans des expressions figées, où *un* est opposé à *alt*[8] :

---

[8] Parmi les composés de *un*, le négatif non-anaphorique inanimé n'est possible que dans une expression figée (féminin pluriel – animé):
(i) N-are de nici unele
n-a de aucun.FPL
« Il manque de tout »
Pour l'indéfini non-aléthique *vreun* « quelque » je n'ai pas encore trouvé des exemples non-anaphoriques inanimés. L'usage non-anaphorique animé est rare, mais possible, surtout avec des expansions :
(ii) Nu ştiu dacă va găsi vreunul care s-o suporte
ne sais.1SG si va trouver quelqu'un qui SUBJ-la supporte
« Je ne sais pas si elle trouvera quelqu'un qui la supporte »

(35) a. din una în alta
de une en autre(F)
« de fil en aiguille »
b. Una e să... , alta (e) să...
une est SUBJ.. autre(F) (est) SUBJ..
« C'est une chose de.., et une autre... », « Ce n'est pas la même chose, .. et .. »
c. (a vorbi) una, alta
parler une autre(F)
« patati et patata »

Le mot *qu-* partitif *care* « lequel », ainsi que ses composés le distributif *fiecare* « chaque, chacun » et le quodlibétique *oricare* « tout, n'importe quel » permettent une interprétation non-anaphorique + animé. Pour *care*, l'interprétation non-anaphorique est plus difficile à établir avec certitude : comme relativisateur, il est suivi par une copie de l'antécédent ou par un N anaphorique à l'antécédent ; seulement si l'antécédent de la relative est lui-même un pronom à lecture non-N-anaphorique on peut penser qu'il n'y a ni copie du N ni N_{anaph}, mais cela dépend de l'analyse de ce type de relatives, que je ne vais pas entreprendre ici (il s'agit des restrictives à antécédent *nimeni* « personne » ou *cineva* « quelqu'un » et des appositives à antécédent pronom personnel). Comme interrogatif, même sans antécédent dans le discours, on pourrait invoquer un antécédent pragmatique animé, car le sens partitif demande un référent saillant dans le contexte. Pourtant il y a des cas où un N exprimé est impossible. Or, on peut prendre comme critère pour l'anaphore nominale la possibilité de construire une phrase à interprétation équivalente en insérant dans le DP le nom restitué par le contexte (en opérant les éventuels changements de forme requis pour les IFs à formes spéciales dans les DPs sans nom exprimé; v. 5.2.). Selon ce critère, l'impossibilité d'utiliser un N exprimé implique l'absence de la lecture N-anaphorique. L'impossibilité d'un N exprimé apparaît, en roumain, avec certains déterminants, lorsque le DP a des traits de personne 1/2pl. manifestés par accord sur le verbe ou clitique :

(36) a. Care vreți să mergeți ?
le(s)quel(s) voulez SUBJ allez
« Qui d'entre vous veut y aller ? »
a'. ?? Care băieți vreți să mergeți ?
lesquels garçons voulez SUBJ allez
b. Ne-a lăsat pe câțiva să așteptăm
nous-a laissé OBJ quelques-uns SUBJ attendions
« Il a laissé attendre quelques-uns d'entre nous » (parmi lesquels le locuteur)
b'. ?? Ne-a lăsat pe câțiva tineri să așteptăm
nous-a laissé OBJ quelques jeunes SUBJ attendions
c. Multora ne place dansul
beaucoup.D nous.D plaît danse-le
« Beaucoup d'entre nous aiment danser »
c'. ??Multor pensionari ne place dansul
beaucoup.D retraités nous.D plaît danse-le

On peut montrer que le trait de personne ici ne provient pas de l'ellipse du « complément partitif » (le groupe [*de* DP], en roumain [*dintre* DP]). En effet, si le partitif est exprimé, deux accords sont possibles, soit à la 3[e] personne soit à la 1[e] ou 2[e], mais les deux tours ne sont pas équivalents : dans les phrases à accord (comme (37)a) le

locuteur s'inclut lui-même dans le sous-ensemble appartenant au groupe dénoté par le DP partitif que le DP enchâssant (*matrix*) choisit, tandis que dans les phrases sans accord rien n'est indiqué sur la position occupée par le locuteur lui-même dans la partition:

(37) a. Unii dintre noi vrem să mergem
certains de nous voulons SUBJ allions
« Certains d'entre nous – y compris moi – veulent y aller »
b. Unii dintre noi vor să meargă
certains de nous veulent SUBJ aillent
« Certains d'entre nous veulent y aller »

Cela montre que le trait de personne qui détermine l'accord du prédicat n'est pas réductible au trait de personne du complément partitif. Comme les noms exprimés déterminent une dégradation de ce type d'exemples (v. (36)b), on peut penser que ce trait provient d'un N vide non-anaphorique[9].

Pour ce qui nous intéresse ici, il faut retenir la conclusion que l'interprétation non-N-anaphorique est possible avec l'interrogatif partitif.

Avec *fiecare* « chaque, chacun » on peut construire des phrases génériques, sans antécédent nominal contextuel, comme :

(38) Fiecare are nevoie de dragoste
chacun a besoin d'amour

Dans cette phrase, *fiecare* n'est pas partitif selon la définition en (18). En revanche, le quodlibétique *oricare* est toujours partitif : en emploi adnominal, c'est par ce trait qu'il s'oppose à *orice*[10]. Alors, comme pour *care*, il faut trouver des cas où le complément partitif ne contient pas un N lexical ou un pro-N pour pouvoir soutenir une interprétation non-anaphorique. Si les pronoms personnels, surtout des personnes 1-2, sont dans cette situation, alors un exemple comme (39) prouve la possibilité d'une lecture non-N-anaphorique pour *oricare*:

---

[9] Pourtant l'incompatibilité entre le trait de 1ère ou 2ème personne et la présence d'un N exprimé ne se retrouve pas dans toutes les langues structuralement similaires au roumain : ainsi, l'espagnol admet l'accord à 1/2 pluriel avec des noms à article défini :

(i) Los profesores somos trabajadores
les professeurs sommes travailleurs

Même en roumain, où (i) et (36)a'-d' sont mauvais, on peut trouver quelques exemples d'accord de ce genre (avec un N exprimé), dans des conditions qui ne sont pas assez clarifiées:

(ii) Două familii am fost afectate de această calamitate
deux familles avons été affectées par cette calamité

Je ne me propose pas ici de donner une analyse de cette construction. Je constate seulement que cette construction dépend de l'existence du marquage du trait de personne à l'extérieur du groupe – dans les langues romanes, par la flexion verbale et par les clitiques. L'idée que le trait de personne n'est pas exprimé sur le DP d'origine, mais ailleurs, peut se formaliser en adoptant l'hypothèse du « grand DP » : le clitique et la marque d'accord seraient générées dans le même constituant que le DP argument (probablement le prenant comme complément) et seraient déplacés ensuite. Cependant cela n'explique pas les restrictions de cette construction dans une langue comme le roumain, où le redoublement clitique (expliqué souvent par l'hypothèse du « grand DP ») est plus commun que dans la variante standard de l'espagnol européen.

[10] Sans N exprimé, *orice*, tout comme le mot *qu-* sur lequel est construit, *ce* « quoi », n'admet pas l'anaphore nominale du tout. On examinera cette situation plus loin, v. 3.2.2. ci-dessous. On ne dispose, donc, que de la forme *oricare*.

(39) Îmi plăceți toate. V-aş lua cu mine pe oricare
me plaisez toutes vous-OPT.1SG prendre avec moi OBJ n'importe-quel(le)

L'universel pré-D *toți, tot* se comporte comme les quantitatifs – non-anaphorique +animé au masculin pluriel, -animé au féminin pluriel et au masculin singulier (massique). Cet IF suppose aussi un groupe défini (il prend comme compléments des DPs définis), mais, comme pour *fiecare*, d'une part ce groupe peut ne pas avoir été introduit par un N lexical, et d'autre part peut ne pas avoir été introduit du tout – alors il est soit la classe tout entière, soit un référent saillant dans le contexte extralinguistique. On peut illustrer l'interprétation non-anaphorique avec des phrases génériques comme :

(40) a. **Toți** caută fericirea.
tous cherchent bonheur-la
« Tous/tous les gens cherchent le bonheur »
b. Se gîndeşte mereu la **toate**
REFL pense.3SG toujours à toutes
« Il pense toujours à tout »
c. **Totul** se transformă, nimic nu se pierde
tout se transforme rien ne se perd

Avec les quantitatifs non fléchis pour le genre (comme la plupart des cardinaux), on ne peut obtenir, comme interprétation non-anaphorique, que celle + animé :

(41) Au intrat deodată **cinci** (sans antécédent N contextuel)
ont entré à-la-fois cinq

Cet examen nous montre une asymétrie entre les deux interprétations non-anaphoriques : la plus répandue est l'interprétation +animé. On peut supposer qu'en l'absence d'un antécédent pour le N manquant, c'est le concept général de personne qui est prioritaire pour établir un contenu descriptif. Seulement si le contraste de genre le permet, l'autre interprétation, -animé, peut apparaître. En roumain l'usage du féminin pluriel pour –animé s'explique par l'existence d'un genre « ambigène » ou « neutre » pour les noms, qui déclenche l'accord masculin au singulier et féminin au pluriel. Ce genre n'apparaît qu'avec des inanimés, et il continue le neutre latin[11]. On peut considérer, dans ce système, le féminin comme le genre non-marqué du pluriel, et le masculin comme le genre non-marqué du singulier. On verra dans le chapitre 4 (v. 4.4.2.) que les pronoms « neutres », vraisemblablement non marqués pour le genre, sont caractérisés par un accord au masculin pour le singulier et au féminin pour le pluriel. Farkas (1990) a d'ailleurs caractérisé les « ambigènes » du roumain comme des noms non marqués pour le genre.

Il est vrai que, dans certains cas, le féminin permet l'interprétation – animé au singulier aussi (v. plus haut). Je ne connais pas de réponse sûre à la question de l'origine de cet usage (l'influence du pluriel ? l'existence d'un N féminin pour « chose » que l'on y aurait sous-entendu, dans le passé ? l'influence de l'albanais, où on trouve le même phénomène ?).

---

[11] On suppose que suite à la réduction, dans certaines contextes phonologiques, de l'opposition entre *-e* et *-ă*, la désinence de pluriel neutre **-ă* (<lat.*-a*) a été remplacée par *-e* du pluriel féminin. (v. ROSETTI, *Istoria limbii române*, vol. I)

La deuxième observation à faire est que, au moins en roumain, les IFs à formes spéciales dans le contexte sans nom exprimé ne diffèrent point, en ce qui concerne l'interprétation, des IFs adnominaux sans formes spéciales. Aussi ai-je inclus dans la discussion précédente indistinctement des IFs des types II (comme *fiecare, mulți, care*) et III (les indéfinis *unul, una* par rapport à l'article indéfini *un, o*, l'alternatif *altul, alta* par rapport aux formes adnominales *alt, altă*). D'ailleurs certains IFs n'ont de formes spéciales que dans une partie du paradigme (p. ex. *mulți*, mais oblique *multor – multora*, *toți, toate*, mais singulier *tot – totul*). Ce qui est important c'est que ces formes spéciales n'apportent jamais une information supplémentaire en ce qui concerne le genre. On s'attend alors à ce que les possibilités interprétatives soient indépendantes de l'existence des formes spéciales, est c'est précisément ce que l'on constate.

Par contre, en français, italien et espagnol il existe des IFs qui ont des formes spéciales qui marquent le genre là où les formes adnominales (auprès des Ns exprimés) ne le font pas :

Fr.			It.	
(un/)quelque	quelqu'un	quelqu'une	qualche	qualcuno qualcuna
quelques	quelques-uns	quelques-unes		
chaque	chacun	chacune	ogni	ognuno ognuna
Esp.				
cada	cada uno	cada una		

Dans ce cas, on peut se demander si ces marques spéciales contribuent à la possibilité d'un emploi non-N-anaphorique. Il faut distinguer, en fait, deux situations : il y a des formes qui n'admettent que l'emploi non-anaphorique – *quelqu'un, quelqu'une* (registre oral), *qualcuno* « somebody » –. Ces formes sont à analyser comme des pronoms, plus précisément comme des formes qui ne sont pas suivies d'un N vide/pro-N (v. 3.3), car le N vide/pro-N est partout ailleurs ouvert à l'interprétation anaphorique. Par contre, le pluriel *plusieurs*, qui ne marque pas le genre, ne semble pas être moins disponible pour une interprétation non-anaphorique que *certains*, qui le marque.

D'une façon générale, les interprétations non-anaphoriques semblent être plus limitées en français qu'en roumain, mais elles sont néanmoins possibles. Il semble aussi exister une corrélation entre la présence des traits *phi* en général et la possibilité de cette interprétation :

(42) Beaucoup/peu ??(de gens) ont répondu à l'invitation. (sans antécédent nominal)
Quelques-uns seulement ont répondu à l'invitation

Dans les langues romanes occidentales en général, qui n'ont pas de genre neutre ou « ambigène », on peut vérifier la tendance générale que l'interprétation non-anaphorique préférée est « + personne ». En français, c'est la seule interprétation non-anaphorique disponible dans la plupart des cas. Elle apparaît généralement au pluriel, comme dans les exemples suivants, dont a-c sont dus à Corblin (1995) :

(43) a. Les très grands méprisent les plus petits, les forts les faibles (Corblin, 4.11)
b. J'en connais un qui va protester
c. J'en connais qui vont protester
d. J'en connais certains/beaucoup/quelques-uns qui vont protester
e. Certains gardent l'espoir même dans de pires situations

En (a), les modifieurs de degré montrent que les adjectifs ne sont pas substantivés. En (c), le D est l'article *des*, qui probablement n'est pas réalisé devant la trace du pro-N – en revanche, il doit apparaître lorsque le groupe commence par un adjectif (v. chap. 5 pour le traitement de ce genre d'alternance). Il semble que l'interprétation non-anaphorique dans ce genre d'indéfinis (*en*... Ø + Modifieur) n'apparaît qu'avec des propositions relatives (Carmen Dobrovie-Sorin, c.p.), ce qui suggère que le déterminant dont les traits permettent cette interprétation est le déterminant *qu-*.

L'interprétation –animé apparaît au masculin singulier pour *tout*, les quantitatifs (*beaucoup, peu*) et, marginalement, pour les possessifs (cf. Corblin, 1995 : *le mien* « ce qui m'appartient ») :

(44) a. Quand j'y pense, j'en ai fait beaucoup depuis un an: de mes causeuses à mon set de chambre en passant par les nouveaux meubles des enfants, la déco, mon char (nancie.iquebec.com/17juin2002.htm)
b. Je ne veux pas qu'il fasse tout, mais je dois reconnaître qu'il en a fait beaucoup depuis deux ans. (http://regards-sur-soi.blogspot.com/)

La présence du clitique *en* montre que *beaucoup* n'est pas un pronom ou un adverbial dans ces exemples.

En italien on peut noter une lecture non-anaphorique +animé au pluriel masculin ainsi qu'au singulier des deux genres dans quelques cas (pour *uno*, par exemple ; pour *nessuno* c'est la seule possibilité d'exprimer $-N_{anaph}$ +animé, car il n'existe pas une forme spéciale de pronom négatif animé ; par contre, l'inanimé a la forme *niente*, v. 3.3. plus loin):

(45) a. Ho visto **uno** che piangeva
j'ai vu un qui pleurait
« J'ai vu quelqu'un qui pleurait »
b. Parlò **una**, Giannina
parla une, G.
« Une certaine Giannina a parlé » (Gherman et Sârbu, 1994)
c. **Troppi** credono ancora in queste cose
trop MPL croient encore en ces choses
« Trop de gens croient encore à ces choses »
d. **Parecchi/molti/altri** sostengono ciò
plusieurs.MPL/beaucoup.MPL/autres soutiennent ceci

L'idée que l'interprétation non-anaphorique présuppose l'existence de traits-phi exprimés sur l'IF qui introduit le groupe permet d'expliquer pourquoi on ne trouve pas cette interprétation lorsque le groupe ne contient aucun IF exprimé (le type (IV)) (des phrases comme *j'en ai vu*, it. *ne ho visti*, ne peuvent pas signifier « j'ai vu des gens », sans récupération d'un contenu nominal). Notez la différence entre *j'en ai vu*, qui n'admet pas l'interprétation non-anaphorique, et l'exemple (43)c ci-dessus (*J'en connais qui vont protester*), où même si le D indéfini n'est pas exprimé, il existe l'IF *qui* dont les traits probablement légitiment l'interprétation non-anaphorique (v. la discussion sous (43) ci-dessus).

Il faut maintenant expliquer comment les interprétations non-anaphoriques sont obtenues dans les langues discutées ci-dessus. Il y a plusieurs possibilités : (i) ces langues

disposent d'un item N vide[12] tantôt $+N_{anaph}$ tantôt $-N_{anaph}$, les restrictions sur le dernier trait, en fonction de l'IF, étant surtout une affaire de pragmatique et ne devant pas être spécifiées dans la grammaire (dans les entrées lexicales du N vide ou des IFs) ; (ii) ces langues disposent de deux types de N vide : l'un est le pro-N normal, toujours anaphorique, l'autre un item non-anaphorique, qui n'est légitimé que par certains IFs ; (iii) une combinaison des deux premières analyses : il existe un seul item N vide, ayant toujours disponible le trait interprétatif $+N_{anaph}$, mais le trait $-N_{anaph}$ est lexicalement spécifié pour certains contextes, représentés par certains IFs (et, parfois, en fonction du genre aussi); (iv) ces langues disposent d'une série de pronoms (items sans N vide, qui incluent l'élément descriptif, peut-être par incorporation d'un N, v. plus loin 3.3.) qui sont homonymes à certains IFs.

Parmi ces analyses possibles, je considère que les plus probables sont (ii) et (iii). L'analyse (iv) ne rend pas compte de la généralité de l'interprétation $-N_{anaph}$ et de sa corrélation avec le genre à travers une même langue. Notez qu'en roumain, qui admet la lecture -animé du féminin pluriel, cette lecture apparaît même avec le déterminant défini, qui dans le contexte sans N exprimé prend la forme forte, non suffixale, *cel* – ceci pourvu que le groupe nominal contienne une expansion (ce qui caractérise l'usage du D défini avec N vide, v. 4.2.1, 4.3.3 et 5.2.10) :

(46) a. Dumnezeu a făcut toate **cele** din cer şi de pe pământ
Dieu a fait toutes (cel)les de-dans ciel et de sur terre
« Dieu a fait tout ce qui est dans le ciel et sur la terre »
b. Copiii trebuie să-i asculte pe **cei** mari
enfants-les doivent SUBJ CL_{AC}-obeissent OBJ les grands
« Les enfants doivent obéir aux adultes »

En plus, l'interprétation non-anaphorique apparaît non seulement avec des IFs particuliers, mais avec des classes entières d'IFs, par exemple, en roumain, avec les cardinaux. Je trouve qu'il n'est pas économique d'attribuer à tous les cardinaux deux entrées lexicales (dont une qui soit pronominale).

La première analyse n'est pas satisfaisante par rapport aux données : l'examen que j'ai fait suggère que les possibilités interprétatives sont plutôt grammaticalisées/lexicalisées – comme le montrent, par exemple, les différences entre roum. *mult, alt* et *un* en ce qui concerne l'interprétation du féminin, v. ci-dessus.

Il reste alors à choisir entre les hypothèses (ii) et (iii). Apparemment, l'hypothèse (iii) est plus économique, ne posant qu'un seul item au lieu de deux. Comme les IFs ont la même forme pour les deux interprétations, il paraît qu'une analyse qui n'utilise qu'un seul item est à préférer. Pourtant, l'analyse (iii) dépend d'un choix préalable entre deux analyses possible de l'anaphore nominale, que l'on discutera en détail dans la section 3.4. : l'anaphore nominale, qu'on a appelée « ellipse du NP », a été analysée soit comme un élément vide généré dans la base (« anaphore profonde ») soit comme un effacement en PF (« anaphore de surface »). L'analyse (iii) suppose la première variante d'analyse de

12 J'inclus sous l'étiquette « N vide » le N clitique, qui, en vertu de la distribution complémentaire avec les GNs sans N exprimé, peut être considéré comme une variante de réalisation d'un même item (qu'on l'appelle « N vide », « N grammatical » ou « pro-N ») dans certaines conditions. V. chap. 5.

l'ellipse nominale, car dans la deuxième variante il n'existe pas, pour l'ellipse nominale, de N vide en syntaxe, mais un NP effacé en PF suite à une relation d'identité (assez abstraite, comme on le verra dans 3.4) avec un/des antécédent(s). Evidemment, dans le cas de l'interprétation non-N-anaphorique, on ne peut pas parler d'effacement, car il n'existe pas d'antécédent qui permette cet effacement.

La question de la nature de l'ellipse nominale sera examinée de plus près dans la section 3.4. Notez cependant que si l'on ne trouve pas d'arguments plus forts en faveur de l'effacement qu'en faveur de la génération dans la base, l'existence des deux interprétations +/– N_{anaph} dans les mêmes environnements syntaxiques peut servir d'argument pour l'analyse par génération dans la base, car elle permet de poser un seul item, un N vide à deux possibilités interprétatives, au lieu de deux qui ne se distingueraient pas formellement (c'est-à-dire par leurs effets sur les items exprimés de la structure, comme les IFs qui les introduisent).

Il faut cependant noter que l'indifférence des formes par rapport aux deux possibilités interprétatives, que l'on a notée pour les langues romanes, n'est pas universellement valable. En anglais il existe une différence entre les groupes à pro-N exprimé (*one*) et ceux sans N exprimé, les premiers étant toujours N-anaphoriques. Ceci montre que la différence interprétative peut être corrélée à des items différents :

(47) The very rich (*ones) despise the poor (*ones)
Jews are not always rich, I know a poor one

Une différence similaire apparaît, selon Cardinaletti et Giusti (2006), en italien, en ce qui concerne le clitique *ne* : dans cette langue, normalement un N vide en position d'objet, dans un groupe indéfini, demande la présence du clitique *ne* sur le verbe. Pourtant, selon ces auteurs, on peut ne pas utiliser ce clitique si le groupe a une interprétation non-N-anaphorique +animé. Il faut noter cependant que certains locuteurs n'acceptent pas l'absence du clitique dans ce cas :

(48) a. (%) Ieri ho incontrato molti per la strada (C & G, 114)
hier j'ai rencontré beaucoup dans la rue
b. *Ieri ho letto molti in biblioteca
hier j'ai lu beaucoup en bibliothèque

Ces faits soutiennent, au moins pour ces langues, l'analyse (ii).

3.2.2. IFs adnominaux qui n'admettent pas de N vide anaphorique

Un autre problème pour la correspondance simple entre forme et sens est l'existence d'IFs adnominaux (type II) qui ne permettent pas l'interprétation N-anaphorique dans les groupes sans N exprimé. Il s'agit des mots *qu-* non-D-linked et de leur composés, dans certaines langues : roum. *ce* « quoi, (adnom.) quel », angl. *what*, it. *chè*, roum. *orice* « n'importe quoi, (adnom.) n'importe quel ». Sans N exprimé, ces items sont toujours non-N-anaphoriques, à interprétation inanimée, ressemblant en ceci aux pronoms (indéfinis, cf. plus loin 3.3.). Leurs contreparties D-linked (ou partitives) sont les seules

possibles avec anaphore nominale : roum. *care, oricare*, angl. *which* :

(49) a. Vorbeşte cu orice profesor ! (roum.)
parle.IMPER avec *orice* professeur
"Parle à n'importe-quel professeur !"
b. *Vorbeşte cu orice !
parle avec *orice*
c. Vorbeşte cu oricare (profesor)
parle avec n'importe-quel (professeur)
d. What book did you buy? (angl.)
e. What did you buy? : interprétation N-anaphorique impossible

Deux choses doivent être éclaircies ici : d'abord, pourquoi la seule variante N-anaphorique possible est celle qui en position adnominale est D-linked, et quel est le statut des items non-D-linked (roum. *ce,* angl. *what* etc.) dans des groupes sans N exprimé.

A première vue, l'anaphore nominale ne devrait pas impliquer le D-linking. Ce dernier présuppose l'existence d'un ensemble donné duquel on choisit, et, en plus, soit la connaissance de chacun des membres de l'ensemble, soit l'existence d'un critère de classification, partagé par le locuteur et l'interlocuteur, qui partitionne l'ensemble d'une façon exhaustive (Comorovski, 1996). Or, il est évident que l'anaphore nominale peut avoir lieu sans que ces conditions soient remplies – elle ne présuppose que la saillance contextuelle d'un concept nominal, qui puisse être inséré, pour l'interprétation, à la place du N vide. D'ailleurs, en roumain, l'anaphore nominale est possible avec une expression interrogative non-D-linked. Pour questionner le type d'objet ou une propriété que celui-ci possède, le roumain dispose, à part *ce* adnominal, des expressions *ce fel de* « quelle sorte de » et *de care* (mot à mot « de quel »). Dans cet usage, les expressions *qu-* ne sont pas partitives (D-linked). Or, *de care* marche parfaitement avec N_{anaph}. Dans l'exemple suivant, les deux expressions *qu-* sont acceptables si le N est exprimé, sans aucune différence de sens, mais seulement *de care* peut apparaître sans N à interprétation N-anaphorique :

(50) a. Are mai mulţi copaci, dar nu ştiu de care copaci/ce copaci
a plus beaucoup arbres mais ne sais.1SG *de care* arbres/*ce* arbres
b. Are mai mulţi copaci, dar nu ştiu de care/*ce (à interprétation N-anaphorique)
a plus beaucoup arbres mais ne sais.1SG *de care/ce*
« Il a plusieurs arbres, mais je ne sais pas quelle sorte (d'arbres) »

Donc l'interprétation N-anaphorique, au moins pour l'interrogatif, est compatible avec l'absence de D-linking.

Est-ce qu'il faut simplement noter dans l'entrée lexicale de *ce/what* et de *orice* une ambiguïté entre pronom -animé et déterminant limité à des Ns exprimés ? A part le fait que la stipulation d'une homophonie n'est pas désirable, cette hypothèse a le défaut de ne pas pouvoir expliquer pourquoi on trouve cette répartition dans plusieurs langues non directement apparentées (certaines langues romanes, anglais, albanais).

On peut unifier *ce/what* adnominal et *ce/what* pronominal en analysant *ce/what* comme un D qui (i) n'admet pas de N anaphorique et (ii) peut se combiner avec un N grammatical vide à interprétation non-anaphorique ayant le trait interprétatif -animé. Cette explication paraît soutenir l'analyse (ii) de la sous-section précédente, celle dans

laquelle l'interprétation non-anaphorique avec des IFs des types II-III (adnominaux) est due à un type spécial de N vide. Mais cette hypothèse n'explique pas pourquoi on ne trouve cette limitation à N non-anaphorique qu'avec ce D précis, parmi tous les déterminants adnominaux, et, ce qui plus est, dans plusieurs langues non directement apparentées.

Il est important de noter que l'incompatibilité entre un D interrogatif non-D-linked et l'interprétation N-anaphorique se retrouve dans des langues qui ont des formes spéciales de pronom interrogatif inanimé, qui n'ont pas d'usage adnominal. C'est le cas du français, où le seul D interrogatif qui apparaît avec des noms exprimés est *quel*, qui ne marque pas le D-linking. La forme *lequel*, qui est limitée aux groupes sans N exprimé, est obligatoirement D-linked, comme on peut le voir dans la version française des exemples (50) :

(51) a. Je ne sais pas quels arbres ils ont planté
b. # Ils ont des arbres, mais je ne sais pas lesquels

Lequel admet l'anaphore nominale. Alors, tenant compte du fait qu'il est limité aux groupes sans N exprimé et que, par contre, *quel* ne peut pas apparaître sans N exprimé, il paraît préférable de considérer *lequel* comme une variante du D *quel* dans les groupes sans N exprimé – soit une forme spéciale du D *quel* dans le contexte $_[_{N}\emptyset]$, soit résultant de l'incorporation d'un pro-N dans *quel*. Mais il reste la différence d'interprétation que l'on vient de constater, à savoir la limitation de *lequel* à l'interprétation D-linked.

Tous ces problèmes peuvent maintenant recevoir une solution commune. Il semble exister une contrainte qui oblige un D interrogatif (ou composé sur la base de l'interrogatif) introduisant un N anaphorique d'être D-linked. (On verra plus loin que le N vide anaphorique après *de care*, en (50), n'est qu'en apparence une exception). Cela fait que les langues qui disposent des Ds adnominaux D-linked n'utilisent que ces Ds avec l'anaphore nominale, tandis que les langues qui n'ont pas de D adnominal spécialisé pour le D-linking utilisent le D interrogatif adnominal avec N anaphorique, mais en lui réservant une interprétation D-linked. On peut ainsi considérer que le D *lequel* est une forme spéciale du D *quel*. On peut aussi expliquer pourquoi *ce/what* n'admettent pas de N vide anaphorique. Quant à leur usage sans N exprimé non-anaphorique, vu le fait que l'interprétation la plus répandue du N vide non-anaphorique est + humain (v. la section précédente), je préfère l'analyse comme pronoms neutres homonymes avec le D interrogatif adnominal (sur les pronoms indéfinis, v. 3.3 plus loin).

J'ai montré que l'incompatibilité entre un D interrogatif non-D-linked et l'interprétation N-anaphorique n'est pas d'ordre sémantique. Comment on peut expliquer cette contrainte reste une question ouverte.

Il reste maintenant à expliquer pourquoi l'expression interrogative non-D-linked *de care* admet la lecture N-anaphorique en l'absence d'un N exprimé (v. (50) ci-dessus). Quoique l'analyse de cette construction ne soit pas encore établie avec certitude, on peut affirmer que le D qui sélectionne le N n'est pas, dans ce cas, un interrogatif non-D-linked. Notez que cette expression est formé de *de* 'de' et de *care* '(le)quel', donc elle contient le D interrogatif D-linked. Ce n'est qu'en combinaison avec *de* que l'interprétation D-linked disparaît. Or, il est probable que *de care* ne forme pas un D complexe qui sélectionne le N vide. Il existe, en effet, une construction parallèle *de* + démonstratif où le démonstratif anaphorise ou indique un genre ou une qualité – on peut la traduire par « de ce genre » ou

« tel ». Cette construction suit le N, qui reçoit un D indéfini (y compris le D nul des pluriels et massiques)[13] :

(52) a. case d-alea (roum. colloquial)
maisons de-celles-là
« ce genre de maisons / des maisons de ce genre »
b. o casă d-aia
une maison de-celle-là
« une telle maison »

On peut alors faire l'hypothèse que lorsqu'il porte le trait *qu-*, le groupe *de* + D se déplace à SpecDP, comme dans le tour à génitif *qu-* (v (52)b):

(53) a. [$_{DP}$ [$_{PP}$de care] [[$_D$Ø] [copaci [~~de care~~]]]]
b. [$_{DP}$ [al cărui] [[$_D$Ø] [frate [~~al cărui~~]]]]
ART quel.GEN frère
« dont le frère »

Donc le N n'est pas le complément de *de care*, mais d'un D vide dont le spécifieur abrite le groupe interrogatif.

Quant à l'analyse précise de cette construction, il faut noter que l'on ne peut pas supposer, à l'intérieur du groupe *de* + D, un nom vide signifiant « genre », car le démonstratif s'accorde avec le nom-tête, comme on peut le voir en (52) (l'interrogatif *care* n'est pas fléchi, au cas direct, en roumain moderne, donc on ne peut pas dire s'il y a accord ou pas, mais le parallélisme avec la construction *de* +démonstratif plaide en faveur d'une structure à accord). L'accord pourrait indiquer une relation de mouvement entre le nom-tête et la position N à l'intérieur du groupe *de* +D (comme l'a proposé Zamparelli (1998) pour la construction similaire *this kind of X*). Même dans ce cas, le N n'apparaîtrait pas comme complément d'un D interrogatif non-D-linked, mais comme le complément de *care*, qui, lui, est D-linked.

3.2.3. IFs adnominaux qui n'admettent pas de N vide

Si l'interprétation par anaphore nominale est simplement due à un N vide + N_{anaph}, on s'attend à ce que cet item puisse apparaître avec n'importe quel IF. On a vu cependant, dans la section précédente, qu'il existe un cas pour lequel une contrainte supplémentaire empêche la combinaison du N vide anaphorique avec un certain D – il s'agit du D interrogatif non-D-linked. A part cette situation, il existe d'autres cas de IFs qui ne peuvent pas figurer dans des DPs sans N exprimé. Il faut distinguer ici deux situations :

(a) Pour certains IFs, je dirais que l'impossibilité d'apparaître sans N exprimé a des raisons purement formelles. La combinaison des traits sémantiques de l'IF avec N_{anaph}

[13] Historiquement, ces constructions proviennent de la construction partitive, qui en ancien roumain utilisait la préposition *de*, comme dans les autres langues romanes. Plus tard *de* partitif a été remplacé par *din* et *dintre* (v. NEDELCU, 2008b).

peut être réalisée soit par un autre IF synonyme, soit par une extension de l'usage d'un autre IF. Le premier cas est illustré par l'italien *qualche* "quelque(s)", restreint au contexte adnominal (*qualcuno* est un pronom indéfini, comme le français *quelqu'un*), dont le synonyme *alcuni, alcuno* peut apparaître sans N exprimé.

Le deuxième cas est illustré par le roumain *nişte* « des, quelques » (déterminant indéfini pluriel/massique non-partitif). Au pluriel, dans les contextes à N vide les formes *unii, unele,* toujours partitives auprès des N exprimés, élargissent leur sens et peuvent aussi correspondre à *nişte*, donc perdre le trait partitif. On peut voir ceci dans l'exemple suivant, où si l'on restitue le N sous-entendu après le déterminant *unii*, on n'obtient pas une phrase équivalente – *unii* avec N exprimé a un sens partitif, suppose toujours le choix dans un ensemble, *unii* sans N non:

(54) a. Am cumpărat nişte flori galbene, iar Matei a luat unele albastre
j'ai acheté *nişte* fleurs jaunes et Matei a pris *unii*.F bleues
« J'ai acheté des fleurs jaunes, et Matei en a acheté des bleues »
b. #Am cumpărat nişte flori galbene, iar Matei a luat unele flori albastre
j'ai acheté *nişte* fleurs jaunes et Matei a pris *unii*.F fleurs bleues
« J'ai acheté des fleurs jaunes, et Matei a acheté certaines fleurs bleues »

Comme on verra par la suite (v. 5.2), beaucoup d'IFs ont des formes spéciales dans le contexte + N vide. On pourrait alors penser à une sorte de supplétivisme pour des items comme *nişte* : les formes + $[_N Ø]$ seraient celles du paradigme de *unii*.

(b) Il existe un cas où l'absence de la combinaison IF + $[_N Ø]$ est très répandue à travers les langues, et n'est pas complètement compensée par l'usage d'un autre IF adnominal (synonyme ou à sens élargi). Il s'agit en fait non de l'impossibilité du N vide, mais de l'impossibilité d'avoir un NP entièrement vide (sans aucune expansion) avec le D défini. La raison de ce comportement sera exposée dans le chapitre dédié aux pronoms personnels (v. 4.3.3).

3.2.4. Pronoms (IFs non adnominaux) admettant la lecture N-anaphorique

Les seuls pronoms (IFs toujours non-adnominaux, du type I dans la classification en 3.0) qui permettent aussi une lecture N-anaphorique sont les pronoms personnels. Dans certains usages, que j'appellerai, après Elbourne (2001, 2005) descriptifs ces pronoms ne renvoient pas à une entité de discours déjà introduite, mais se traduisent comme des descriptions définies. Le plus clair de ces usages est ce que l'on appelle « pronoms de paresse » (*pronouns of laziness*) ou *paycheck-pronouns*, d'après l'exemple par lequel ils ont été introduits dans la littérature linguistique, par Karttunen (1969) :

(55) The man who gave **his paycheck** to his wife was wiser than the man who gave **it** to his mistress

Dans cet exemple, *it* ne renvoie pas à une entité déjà introduite, car il s'agit, évidemment, d'un autre chéquier. Pourtant, il a un antécédent discursif, et le rapport entre les deux se fait en utilisant une anaphore de sens: *it* est interprété comme *his paycheck*, ou, plus exactement, [*the* [*paycheck of him*]]. L'interprétation de *his* comme variable liée

dans la première proposition entraîne la même interprétation dans la seconde, d'où la différence de référence entre le pronom et son « antécédent ».

(55)′ le x, {x homme, tel que x a donné le chéquier de x à la femme de x} est plus sage que le x, {x homme, de sorte que x a donné le chéquier de x à la maîtresse de x}[14]

Cette question recevra une discussion plus détaillée dans la section 4.2.3.

3.3. La variété des DPs sans N exprimé. Pronoms indéfinis vs. D + N vide/pro-N

3.3.1. Pronoms indéfinis vs. D + N vide/pro-N. Implications pour la théorie des Ns vides

En dépit des exceptions notées dans les sections précédentes, il reste néanmoins, dans bien des cas, une corrélation entre le type formel et les possibilités interprétatives. Ainsi, plusieurs déterminants indéfinis ont des contreparties de type I (jamais suivi d'un N exprimé), que j'appelle des « pronoms », qui ne donnent jamais lieu à une lecture N-anaphorique. J'utilise ici le terme « indéfini » dans l'acception large, traditionnelle, de « non-défini », incluant aussi les quantifieurs. Notez le contraste dans un exemple comme :

(56) Je n'**en** connais **aucun** (ex. de récupération contextuelle : N= « poème de Mallarmé »)
Je ne connais **rien** (pas de récupération contextuelle d'un NP possible)

Voici une illustration de ces doublets dans plusieurs langues :

(57)

	Déterminant adnominal (transitif)		**Pronom**	
Roumain:	**+ N lexical**	**+ N vide/pro-N**	**+ animé**	**– animé**
existentiel	un vreun (non-aléthique)	unul vreunul	cineva; careva	ceva
interrogatif	care (D-linked) ce (non spécifié)	care	cine	ce
négatif	nici un	nici unul	nimeni	nimic
alternatif	alt	altul	altcineva	altceva
quodlibétique	oricare (D-linked), orice (non-spécifié)	oricare	oricine	orice
Français				
existentiel	un		quelqu'un	quelque chose
interrogatif	quel	lequel	qui	quoi, qu'est-ce que
négatif	aucun		personne	rien
quodlibétique	n'importe quel		n'importe qui	n'importe quoi
Anglais				
existentiel	a; one	one	somebody	something
interrogatif	which (D-linked) what	which (one)	who	what
négatif	no	none, no one	nobody	nothing

[14] Les accolades notent le domaine dans lequel la variable est liée.

alternatif	(an)other	another (one)	somebody else	something else
quodlibétique et NPI	any	any (one)	anybody	anything
universel	each (D-linked, distr.) every (pas forcément distr.)	each (one); –	everybody everyone	everything
Italien				
existentiel	un(o)	uno	qualcuno	qualcosa
interrogatif	quale (D-linked) che	quale	chi	che
négatif	nessun(o)	nessuno	– (nessuno)	niente; nulla
alternatif	altro	altro	altri, altrui	–
quodlibétique	qualunque; qualsiasi		chiunque; chicchessia	checchesia; checché
Allemand				
existentiel	ein	einer	jemand	etwas; was
interrogatif	welcher (D-linked) was für ein	welcher was für einer	wer	was
négatif	kein	keiner	niemand	nicht
non-spécifique/ indéterminé	irgendein	irgendeiner	irgendwer; irgendjemand	irgendwas

L'existence de ces doublets est importante parce qu'elle remet en question une théorie récente des DPs sans nom exprimé et des noms vides, formulée dans Panagiotidis (2002), que j'appellerais l'analyse « uniforme » des DPs sans nom exprimé, et dont l'idée fondamentale peut être retrouvée comme une prémisse implicite dans d'autres analyses des pronoms (v. Sleeman, 1996 ; Elbourne, 2001, 2005). Selon cette théorie, tous les DPs sans nom exprimé contiennent un N vide, ou, plus exactement, un N grammatical. Panagiotidis, notant l'existence de pro-Ns exprimés comme angl. *one*, distingue entre N *vide* et N *nul* : le N grammatical présent dans tous les DPs sans nom exprimé ou à pro-N est un *N vide* au sens où il n'a que des traits grammaticaux, et pas de contenu conceptuel propre. Par contre, le terme « nul » se réfère à la réalisation phonologique. Ainsi un N vide peut être soit nul, soit exprimé. Les pronoms sont des déterminants qui sélectionnent un N vide ayant certains traits – entre autres la propriété d'être « nul », au moins pour les pronoms personnels. (Pour ces pronoms, d'ailleurs, il doit inclure les traits masculin et féminin parmi les traits grammaticaux nominaux de l'anglais, même s'ils n'apparaissent nulle part ailleurs dans cette langue, car il analyse *he* comme un D sélectionnant un N vide (et nul) +masculin et *she* comme un D sélectionnant un N vide (et nul) + féminin). Il ne discute pas les pronoms indéfinis, mais probablement il pourrait les caractériser soit comme *he* et *she*, soit comme incorporant un N « vide » non-nul. Pour la notion de N grammatical, il s'inspire de J. Emonds, utilisant les définitions que j'ai mentionnées dans le chapitre 1 (v. la section 1.2.2.) : les items grammaticaux, ou fonctionnels, sont des items dépourvus de traits purement sémantiques. Ceci ne veut pas dire que les traits grammaticaux ne peuvent pas être interprétables ; seulement, ce sont des traits pertinents pour la description de la grammaire d'une langue (la différence entre les deux types de traits, et donc d'items, est largement conventionnelle, elle définit plutôt ce qu'on appelle une grammaire). Panagiotidis considère ainsi que les quelques traits grammaticaux que l'on peut placer dans la catégorie N peuvent définir une série de N vides : ainsi il y aurait des N vides +/– féminin ou +/– personne, car le trait de genre, pour lui, est situé dans N, et aussi +/– comptable.

En combinant ces traits, chaque langue, selon les contrastes qu'elle réalise, peut se créer une série de N vides (en anglais, *one* est + comptable, les N sélectionnés par *he* et *she* sont +personne, les autres N nuls peuvent réaliser toute combinaison de ces traits). Ensuite, Panagiotidis explique la possibilité de la lecture N-anaphorique des N vides par l'absence d'un « contenu conceptuel », par le fait même d'être vide. Ce point est probablement important dans sa théorie car il permet un traitement unifié des groupes sans N exprimé. Pourtant ce point est erroné. D'abord, les discussions précédentes, et avant tout l'existence des pronoms indéfinis, prouvent clairement qu'il existe des DPs sans nom exprimé sans interprétation N-anaphorique. On peut aussi démontrer en partant des noms lexicaux le fait que l'explication qu'il propose pour la lecture N-anaphorique est erronée. Ainsi, il existe des Ns lexicaux qui expriment un concept très général, en fait pas plus que les traits [+ personne] ou [– animé], tel que *personne*, roum. *om* « être humain », fr. *chose*. Or, ces noms n'admettent jamais une interprétation N-anaphorique. Comparez les exemples suivants :

(58) a. J'ai apporté quelques revues, et Marcel **en** a apporté aussi **deux** (N = revues)
b. J'ai apporté quelques revues, et Marcel a apporté aussi **deux choses** (chose ≠revue)

Je conclus que le caractère vague, très général de l'interprétation ne déclenche pas une lecture N-anaphorique. Panagiotidis pourrait stipuler que le sens des noms lexicaux tels que *chose* ou *personne* est plus complexe, mais il n'est pas du tout clair en quoi cette complexité pourrait consister, et quel serait le seuil à partir duquel l'interprétation serait assez vague pour permettre la lecture N-anaphorique. Mais même cette explication ne fonctionne plus pour les pronoms indéfinis, qui certainement n'ont pas de contenu descriptif plus riche, mais seulement les traits *grammaticaux* +/– animé (en tant qu'items grammaticaux), tout comme les noms vides supposés par Panagiotidis.

Donc Panagiotidis ne peut pas prédire la différence de sens associée à la différence formelle entre les déterminants indéfinis suivis du N vide ou pro-N et les pronoms indéfinis correspondants, et, à plus forte raison, ne prédit pas l'existence de ces doublets.

Par contre, si on admet que l'interprétation N-anaphorique est due à un trait + N_{anaph} présent dans les N vides et les pro-Ns exprimés ou à un phénomène d'effacement en PF (v. 3.4.), on dérive immédiatement toutes ces données : l'existence de doublets D + N vide / pronom et la limitation de l'interprétation N-anaphorique au cas de N vide ou pro-N (et son absence avec les pronoms indéfinis et les noms lexicaux à sens très général).

Mais ceci met en doute l'analyse « uniforme » des DPs sans N exprimé : comme le trait N_{anaph} paraît être une propriété générale du N vide, et que son absence est généralement corrélée à l'absence de l'usage adnominal des déterminants, une conclusion plausible serait que les pronoms indéfinis ne contiennent pas de N vide.

La thèse d'une différence structurale entre les DPs à N vide/pro-N et les pronoms a été soutenue par Corblin (1995), qui offre en faveur de cette analyse quelques arguments particuliers au français. Ainsi, il note les contrastes suivants entre les DPs à N vide ou pro-N et les pronoms :

(i) les Ds à N vide ou pro-N se distinguent des pronoms par la possibilité d'apparaître avec une dislocation droite de *de*-NP :

(59) a. Rends-moi le bleu, de livre (Corblin, 5.10)
b. J'ai acheté celui-là, de gâteau
c. * Je l'ai acheté, de gâteau
d. J'en ai lu deux/plusieurs/beaucoup/peu/aucun/quelques-uns/certains/Ø[15], de livre(s) de Hemingway
e. *J'ai lu quelque chose/rien, de livre(s) de Hemingway
(*Je n'ai rien lu, de livre de Hemingway)

(ii) en position d'objet (profond), les DPs indéfinis à N vide/pro-N doivent être accompagnés par le clitique *en*, qui pronominalise le NP. Si un pronom indéfini est accompagné du clitique *en* (comme en (c)), il s'agit de la pronominalisation d'un syntagme partitif *de* + DP défini, comme le prouve aussi l'interprétation :

(60) a. Je n'*(en) connais aucun (pas d'interprétation partitive obligatoire)
b. Je ne connais personne
c. Je n'en connais personne (interprétation partitive obligatoire : « personne d'entre eux »)

La seule exception est la construction partitive : lorsqu'un N lexical est exprimé dans le PP partitif (le groupe *de* + DP défini), le clitique ne peut pas apparaître, ce qui suggère que la construction partitive n'a pas deux Ns lexicaux (comme dans les analyses de Kupferman, 1999 ; Zamparelli, 1998 ; Martì Girbau, 2003, v. la discussion en 3.1.3 plus haut, et la note 6).

(61) a. J'(*en) ai pris un kilo/dix/beaucoup de ces pommes (Corblin, 4 :53)
b. J'(en) ai pris un kilo/dix/beaucoup de celles-ci (Corblin, 4 : 54-55)

(iii) Les Ds définis forcent, dans la plupart des contextes, la réalisation de la préposition inessive/illative comme *dans*, tandis que la variante *en* peut apparaître avec les noms sans déterminant. Or, la variante *en* peut apparaître avec les pronoms, et *dans* avec les IFs adnominaux à N vide/pro-N. Corblin ne discute que le cas du D défini, mais le phénomène se reproduit avec d'autres IFs aussi :

(62) *Il y avait en le jeune homme l'étoffe d'un héros (Corblin 5 :38)
*En la jeune fille, des idées étranges s'agitaient (Corblin 5 :39)
Il y avait en lui l'étoffe d'un héros (Corblin 5 :40)
En elle, des idées étranges s'agitaient (Corblin 5 :41)
Il y avait en Roland l'étoffe d'un héros (Corblin 5 :42)

(63) Je ne trouve de l'intérêt dans/?? en aucune affaire politique
Je ne trouve de l'intérêt en/ ?dans rien

Parmi ces propriétés, (i) peut représenter un cas de mouvement (v. Milner, 1978, et la discussion dans la section 5.4), ce qui signifierait que le nominal vide est une trace. Si cela est vrai, il faut retenir la ressemblance formelle totale entre les groupes à ellipse de NP et les groupes à trace de NP. Cette question sera discutée dans les sections 5.2 et 5.4.

---

[15] V. la discussion sur (13) ci-dessus: lorsque le D est *des*, il se cliticise ensemble avec *en* (sauf quand il est suivi d'adjectifs). En l'absence de la possibilité de cliticisation en *en*, il ne peut apparaître sans N d'aucune façon :
(i) *Je pense souvent à (, de livres de Hemingway)
(ii) *Je pense souvent à des (,de livres de Hemingway)
V. la discussion en 5.1.

La deuxième propriété doit être retenue comme une preuve supplémentaire pour la différence structurale entre les pronoms indéfinis et les DPs indéfini à N vide/pro-N[16].

Je conclus que le N vide/pro-N est absent dans les pronoms. Il reste alors deux possibilités d'analyse des pronoms : soit comme des complexes D + N incorporant un N grammatical différent du N vide/pro-N, soit comme des Ds intransitifs. Les arguments pour la première hypothèse sont de trois types : théoriques, morphologiques et syntaxiques, les derniers venant de la modification des pronoms indéfinis. De tous ces arguments, je ne retiens que le troisième type, que je présenterai dans la section suivante, dédiée à la modification des pronoms et ses implications pour la question de la structure interne des pronoms, où j'arriverai à la conclusion que les pronoms indéfinis sont à analyser comme des complexes D + N incorporant un N grammatical.

Les arguments théoriques développés par Panagiotidis pour l'idée que tous les Ds sont transitifs seront examinés dans le chapitre 4 (v. 4.1, Addendum), où je montrerai leur insuffisance. Dans ce qui suit, je présenterai brièvement l'argument morphologique, qui consiste en ce que l'aspect morphologique des pronoms permet souvent d'y reconnaître plusieurs morphèmes.

Si on regarde le *tableau (57)*, on remarque plusieurs cas de structure interne transparente (correspondance un-à-un entre traits sémantiques et parties du mot). En roumain, on peut identifier trois éléments descriptifs et catégoriels (à la fois ; catégoriel veut dire qu'ils distinguent entre pronom et D transitif) combinés avec trois éléments opérateur[17] :

(64) Éléments catégoriels-descriptifs :	Éléments-opérateur :
ce : – animé/adnominal non-spécifié	Ø : *qu-* (inter. – rel.)
cine : + animé	*-va* : existentiel
care : adnominal partitif	*ori-* : quodlibétique

En plus, pour l'alternatif on distingue, dans les pronoms, le préfixe *alt-*, identique à la racine du D alternatif. Cet élément ne peut pas être considéré un mot indépendant car il n'apparaît pas dans la position normale de l'alternatif, à savoir après le D lorsqu'un D est présent (v. (65)), et n'a pas de flexion (v. (66)):

(65) a. un alt președinte / un altul
un autre président un autre
b. oricare altă posibilitate / oricare alta
n'importe-quelle autre possibilité n'importe-quelle autre
c. altcineva
autre-quelqu'un

(66) a. altui om
autre.D homme
b. altcuiva
alt-quelqu'un.D
c. *altui cuiva
autre.D quelqu'un.D

---

[16] CORBLIN remarque que selon ces critères *chacun*, en dépit du fait qu'il a l'air d'un item de la classe III (adnominal à forme spéciale dans les DPs sans N exprimé), ne se comporte pas comme les Ds suivi d'un N vide ou pro-N. Je discuterai cette question dans la section 3.3.3, ou j'examinerai la question du rapport entre le type d'IF et l'existence d'une contrepartie pronominale.

[17] Ce système s'étend aussi aux adverbiaux : spatiaux *unde, undeva, oriunde, niciunde* (négatif, à côté de *nicăieri*), temporels *când, cândva, oricând*, modaux *cum, cumva, oricum, nicicum*, et aux quantitatifs : *cât, câtva, oricât*. L'utilisation d'un système régulier de bâtir des mots-opérateur sur les mots *qu-* distingue le roumain des langues romanes occidentales et le rapproche des langues balkaniques et slaves (v. par exemple le parallélisme avec l'albanais, où sur les mots *qu- kush* « qui », *ç* « quoi », *ku* « où », *kur* « quand » on bâtit des séries similaires à l'aide de *-do* (quodlibétique), *di-* (existentiel), et, plus restreint, *ndo-* existentiel non-aléthique).

En anglais on distingue, dans les pronoms, les noms *body* et *thing*, dont *thing* est en effet le mot lexical pour les objets en général (« chose »). C'est le comportement des adjectifs qui prouve que ces éléments forment un seul mot avec le déterminant :

(67) a. any sweet thing/apple
b. anything sweet / *any apple sweet

Pour l'alternatif, l'élément *else* est spécifique aux pronoms. Même s'il se comporte phonologiquement comme un mot indépendant, il est important pour l'analyse des pronoms dans la mesure où il montre que ces formes ne sont pas suivies d'un N vide : l'alternatif *other* apparaît entre D et N avec les nom lexicaux ainsi qu'avec le pro-N. Si ici il n'apparaît pas, et on utilise une structure spéciale, cela ne peut que signifier que les pronoms ne sont pas suivis d'un N vide :

(68) any other thing/one
*anything other (si *other* n'a pas de complément)

Par contre, si on considère que les mots grammaticaux sont ici *body* et *thing*, qui se déplacent par mouvement de tête dans D, on explique cette distribution en supposant que *other* est une tête fonctionnelle qui bloquerait le mouvement de tête, hypothèse vraisemblable pour des raisons indépendantes (v. le chapitre 2 pour le traitement de l'alternatif comme une catégorie fonctionnelle nominale).

Pour l'allemand, à part la composition avec *irgend-*, on peut noter une sorte de correspondance entre *jemand* et *niemand* (quoique partielle).

En français aussi on distingue, dans les existentiels, l'élément opérateur *quelque* et les éléments descriptifs *chose* et *un*, mais ces éléments descriptifs ne se retrouvent pas dans d'autres pronoms indéfinis.

Même les systèmes plus réguliers de l'anglais et du roumain sont assez restreints pour pouvoir être considérés comme des cas de composition lexicale plutôt que de mouvement de tête en syntaxe. Je ne prendrai pas ici une position sur la question de la composition lexicale dans le cadre minimaliste et de la morphologie distribuée, qui est une question très complexe. Si on arrivait à la conclusion qu'il est préférable de traiter toute composition transparente comme résultant des mouvements de tête en syntaxe, on dirait, évidemment, que les pronoms indéfinis transparents sont obtenus par des mouvements de tête – ainsi, en roumain, *ce* et *cine* seraient des Ns à distribution très restreinte, devant toujours être adjoints par mouvement de tête à un des déterminants *ori-*, *-va* et Ø.

L'examen des formes ne suffit donc pas à justifier une structure interne syntaxique des pronoms indéfinis indépendamment d'une certaine théorie de la composition lexicale, qui est loin d'être établie.

3.3.2. La modification des pronoms indéfinis et la question de la structure interne des DPs à pronoms indéfinis

3.3.2.1. Introduction

Voici plusieurs exemples de modification des pronoms indéfinis :

(69) a. Ai adus ceva bun ? (roum.)
Tu as apporté quelque chose de bon ?
Did you bring anything good ?
b. N-am nimic de Huxley.
Je n'ai rien de Huxley.
I don't have anything by Huxley
c. Am cunoscut pe cineva simpatic
J'ai rencontré quelqu'un de sympa
I met somebody nice.
d. Caut pe cineva care să mă ajute la traducere
Je cherche quelqu'un qui m'aide à la traduction
I know someone who doesn't like Italy

Ces modifieurs doivent se trouver dans la restriction de l'opérateur en LF, donc dans son domaine de c-commande et sœurs avec le contenu descriptif du pronom, interprété lui aussi dans la restriction :

(70) (Op (λx (inanimé(x) ^ bon (x))) (P)

Si les modifieurs restrictifs se combinaient directement avec le DP, on obtiendrait une expression saturée (une proposition), le DP ayant, selon les analyses, le type << e, t >, t > ou e, et le modifieur étant de type < e, t > (une propriété d'individus) (donc *quelque chose de bon* signifierait *il y a quelque chose de bon*). – Cependant, comme je le montrerai en 3.3.2.8, il existe une possibilité d'obtenir l'interprétation restrictive pour des adjoints à DP : on peut les interpréter dans la position de base après la montée des quantifieurs (qui n'affecterait que le pronom), en supposant que l'opérateur iota introduit par la règle de l'interprétation des traces (Fox, 1999, 2002) est inséré non pas à la place du D, mais plus haut, prenant dans sa portée les adjoints au DP (v. (124)')).

En tout cas, étant donné que l'analyse standard des modifieurs restrictifs les place à l'intérieur de la sœur du D, Abney (1987) a proposé que la partie descriptive du pronom est d'abord projetée comme un N, où elle peut recevoir des modifieurs nominaux, ensuite elle se déplace dans D, ce qui explique la position postnominale de l'adjectif en anglais (langue à l'ordre A-N avec les adjectifs sans complément) :

(71) $[_{DP}$ some $[_{NP}$ good thing$]]$ → $[_{DP}$ $[_{N+D}$ something$]$ $[_{NP}$ good $t_{thing}]]$

Une variante de cette analyse a été proposée par Kishimoto (2000) pour résoudre un problème théorique que soulevait l'analyse d'Abney : on considère que le mouvement de tête attache la tête déplacée à la gauche de la tête-cible. Or, l'ordre des morphèmes à l'intérieur des pronoms indéfinis, dans l'analyse d'Abney, est D-N. Kishimoto a proposé que le N monte en effet à Num, donc immédiatement après D :

(72) [$_{DP}$ some [$_{NumP}$ thing [$_{NP}$ good t_{thing}]]]

Il faut souligner que dans ces analyses, *-thing* et *-body* sont des noms grammaticaux, différents des noms « lexicaux » *thing* et *body* : il se distinguent de ceux-ci par la propriété syntaxique de monter dans le domaine fonctionnel (à D, selon Abney, ou à Num, selon Kishimoto) et, en plus, *-body* se distingue, bien sûr, de *body* « corps » par le sens.

Larson et Marušič (2004) ont contesté ces analyses, en essayant de démontrer que les adjectifs qui suivent les pronoms, en anglais, ne sont pas des adjectifs générés dans une position prénominale.

Comme on le verra, en examinant d'autres langues, on retrouve deux situations : des cas où la modification des pronoms indéfinis ne diffère pas de la modification adnominale ordinaire, de sorte que les prédictions de l'analyse d'Abney sont satisfaites (type A), et des cas où la modification de ces pronoms est d'un type particulier (type B).

Je présenterai d'abord les données qui ont conduit à l'idée qu'il existe deux types de modification des pronoms indéfinis, ensuite je proposerai une explication unitaire des types spéciaux de modification, qui essaiera de limiter autant que possible les différences entre les pronoms de type A et les pronoms de type B.

3.3.2.2. Arguments pour un type spécial de modification en anglais

Larson et Marušič (2004) présentent plusieurs arguments contre les propositions d'Abney et de Kishimoto ((71)-(72) ci-dessus). D'abord, ils notent que l'anglais a, en effet, des adjectifs postnominaux (certains ne pouvant être que postnominaux) :

(73) a. We interviewed every *possible candidate/candidate possible.*
b. Lanko eats the strangest *imaginable foods/foods imaginable.*
c. No *named individual/individual named* was asked to sign a statement. (L & M, (6)a)

(74) a. every woman *present*
b. *every *present* woman (au sens spatial, « présent ») (L & M, (7)a)

Or, il y a des propriétés qui distinguent ces adjectifs postnominaux des prénominaux : (i) ils ont toujours une interprétation transitoire (*S-level*) dans les cas d'ambiguïté lexicale transitoire/permanent, (ii) ils ne peuvent pas être non-restrictifs, (iii) ils ne peuvent pas être des adjectifs seulement attributifs (ce sont toujours des adjectifs qui peuvent apparaître après la copule), (iv) ils obéissent à une restriction sur la récursion : seul un AP lourd peut suivre un autre A post-nominal. Selon toutes ces propriétés, les adjectifs qui suivent les pronoms indéfinis se qualifient comme des adjectifs post-nominaux :

(i) :

(75) a. everything visible — toujours transitoire, cf.
b. ?? List everything visible, whether we can see it or not.
c. everyone responsible — toujours transitoire, cf.
d. ?? List everyone responsible, whether they were involved or not. (L & M, 29-30)

(ii) :

(76) a. Every *unsuitable* word was deleted.
'Every word was deleted; they were unsuitable.'
'Every word that was unsuitable was deleted.'
b. Every word *unsuitable* was deleted.
#'Every word was deleted; they were unsuitable.'
'Every word that was unsuitable was deleted.

(76)′ Everything *unsuitable* was deleted.
'Everything was deleted; everything was unsuitable.'
'Every thing that was unsuitable was deleted.' (L & M, 31, 33)

(iii):

(77) a. some *live* thing
b. *This thing is *live*.
c. *a thing *live*

(77)′ a. *some *alive* thing
b. This thing is *alive*.
c. a thing *alive*

(77)″ a. *something *live*
b. something *alive* (L & M, 20-22)

(iv):

(78) a. every big black bellicose bug
b. *everything big black bellicose (L & M, 57)
c. every large heavy thing
d. *everything large heavy (L & M, 14b)

(78)′ a. He wanted to identify a man [present][capable of lifting a horse]. (L & M, 12d)
b. everyone [*present*] [*capable of lifting a horse*] (L & M, 58a)

Pourtant l'empilement (*stacking*) de deux adjectifs simples après le pronom reste possible si le premier est normalement prénominal et le deuxième est postnominal :

(79) a. everyone [*TALL*] [*present*][18]
b. *everyone [*present*] [*tall*]
c. everyone [*TALL*] [*present*] [*capable of lifting a horse*] (L & M, 59)

Une autre différence importante entre les adjectifs postnominaux et les adjectifs qui suivent les pronoms est le fait que des adjectifs qui ne peuvent pas suivre le N exprimé peuvent suivre le pronom ; dans ce cas, ils apparaissent avant les adjectifs postnominaux normaux (v. (79)), et obéissent aux contraintes interprétatives sur la position postnominale :

---

[18] Ces exemples demandent une intonation spéciale, que les auteurs notent en écrivant le premier adjectif en majuscules: cet adjectif doit porter un accent contrastif ; en plus, dans l'exemple c une pause doit suivre les deux premiers adjectifs.

(80) a. *a man tall
b. a tall man
c. everyone tall

Larson (1998, 2001) propose une analyse qui distingue deux types d'adjectifs attributifs, des modifieurs de DP et des modifieurs de NP. Les modifieurs de DP seraient toujours intersectifs, et, au moins dans la position postnominale, seraient à analyser comme des prédicats de relatives réduites. Les modifieurs de NP seraient typiquement non-intersectifs et/ou « génériques » (cela veut dire qu'ils tombent dans un domaine où la variable de situation qu'eux-mêmes ainsi que le N introduisent est liée par un opérateur générique, ce qui donne la lecture permanente)[19]. Les As postnominaux seraient toujours des modifieurs de DP, tandis que les As prénominaux peuvent appartenir aux deux catégories. Selon cette analyse, les modifieurs des pronoms indéfinis sont toujours des modifieurs de DP.

Cependant, si avec les Ns lexicaux les As modifieurs de DP peuvent aussi être prénominaux, on peut toujours invoquer la montée du N, pour le contraste en (80), et supposer que le N grammatical présent dans les pronoms n'admet pas de modifieurs de NP. Contre cette idée L&M invoquent la restriction sur la récursion ainsi que des propriétés des APs complexes en anglais et en slovène par rapport auxquelles les As post-pronominaux se comportent comme les As postnominaux – il s'agit, en anglais, des formes des modifieurs de mesure des As, qui n'ont pas de flexion pour le pluriel lorsque l'A est prénominal, mais ont cette flexion lorsqu'il est postnominal, et aussi lorsqu'il suit les pronoms :

(81) a. a [23-inch-long] rope
b. a rope [23 inches long]
c. anything [23 inch*(es) long]

En slovène, les APs complexes ont obligatoirement la tête finale en position prénominale et la tête initiale en position postnominale. Avec les pronoms indéfinis, ils ont toujours la tête en position initiale.

Par conséquent, ils envisagent une autre explication pour (80), selon laquelle le AP modifieur de DP monterait à la gauche du N lexical dans certaines conditions[20]. Une autre possibilité d'analyse qu'ils envisagent c'est de dire que les deux positions post- et pré- nominale sont des positions de base pour les modifieurs de DP, mais que la position prénominale n'est disponible que si un NP indépendant est projeté. Ces deux hypothèses ne sont que des suggestions qui laissent beaucoup de questions ouvertes.

---

[19] LARSON justifie l'introduction de deux positions structurales différentes pour les As permanents et transitoires par la possibilité de co-occurrence dans un ordre fixe (s'ils sont prénominaux, l'A transitoire doit précéder l'A permanent):
(i) the visible visible stars
(ii) an invisible visible star
(iii) #a visible invisible star
Analyse:
(iv) ι x (visible(x,e') ^ GEN (e) (stars(x,e) ^ visible (x,e)))
--------------- ------------------------------
modifieurs de DP NP et modifieurs de NP

[20] Ils notent que cette explication réintroduit une idée courante dans les études génératives des années '60, époque où l'on dérivait les adjectifs attributifs à partir des relatives: SMITH, 1964 ; ROSS, 1967, 1981 ; JACOBS et ROSENBAUM, 1968.

Parmi les propriétés des adjectifs post-pronominaux notées par L & M, certaines peuvent recevoir une explication sémantique ou pragmatique. Les exemples qu'ils offrent pour le contraste permanent/transitoire contiennent des universels, qui généralement sont, comme on l'a vu, D-linked (sinon ils sont génériques, ce qui ne peut pas être le cas dans les exemples cités), ce qui pourrait favoriser l'introduction d'une restriction supplémentaire comme une propriété transitoire (en (75)c-d)). On peut construire des exemples où *responsible* et *visible* ont une interprétation permanente :

(82) a. I want to find someone responsible
b. Platonists wouldn't praise anything visible

L'absence des interprétations typiquement attributives peut aussi s'expliquer si les adjectifs non-intersectifs demandent un N lexical – un « concept », ou espèce –, ce que le contenu descriptif des supposés N grammaticaux [personne] et [objet] n'offrirait pas. L'absence de l'interprétation non-restrictive dans les exemples cités est due au fait que les pronoms n'y sont pas référentiels (de type < e >). L'interprétation non-restrictive de l'adjectif en (76), dans un contexte où elle ne devrait pas être possible (car *every* est un quantifieur, donc n'introduit pas un DP de type < e >), découle en fait de la possibilité d'une interprétation partitive (D-linked) : dans ce cas *unsuitable word* est interprété comme un groupe, référentiel (*the/those unsuitable words)*, et dans ce groupe l'adjectif peut être non-restrictif (donc *every unsuitable words* est interprété comme *each/all of those unsuitable words*).

Les arguments les plus forts contre un mouvement du N, en anglais, restent les formes des modifieurs de mesure (v. (81) ci-dessus) et surtout la restriction sur la récursion. Comme n'importe quel nombre d'adjectifs peut successivement fusionner avec un NP, se rattachant à sa gauche, donnant, par exemple, l'ordre A_3 A_2 A_1 N, où l'indice indique l'ordre de fusion, dans l'hypothèse d'un mouvement de N à D on s'attend à pouvoir trouver plusieurs adjectifs après le pronom dans l'ordre Pron A_3 A_2 A_1, mais ceci ne paraît pas possible :

(83) a. a remarkable young doctor
b. *somebody remarkable young
c. a lovely sweet candy
d. *something lovely sweet

Comme L & M l'ont observé, la seule solution qui reste ouverte pour la théorie du mouvement c'est d'introduire une contrainte sur le mouvement du N qui l'empêche de croiser plus d'un adjectif, mais il est très difficile de voir sur quoi une telle contrainte pourrait se baser et comment on pourrait la formuler étant donné la théorie générale du mouvement ainsi que ce que l'on sait sur les adjectifs (à savoir qu'ils sont optionnels du groupe nominal, donc probablement des adjoints, v. 1.2.1 et 2.7).

3.3.2.3. Arguments pour la présence d'un NP dans certaines langues (allemand, slovène)

Roehrs (2006) et Marušič et Žaucer (2007) ont fait remarquer qu'en allemand, à l'encontre de l'anglais, les adjectifs post-pronominaux se comportent comme les adjectifs prénominaux. Cela est montré par l'accord. En allemand, les adjectifs postnominaux (qui sont possibles à peu près dans les mêmes conditions qu'en anglais), ainsi que les adjectifs prédicatifs sont non-fléchis. Par contre, les adjectifs post-pronominaux ont la flexion normale des adjectifs prénominaux précédés d'un déterminant indéfini (la flexion forte) :

(84) a. ein wichtig*(es) Buch
un important-NA.NSG livre
b. ein Buch wichtig(*es) für diese Forschung
un livre important pour cette recherche
c. Dieses Buch ist wichtig(*es)
ce livre est important
d. etwas wichtig*(es)
quelque-chose important.NA.NSG
e. von etwas gutem
de quelque-chose bon.DSG

Pour les pronoms animés, on trouve sur les adjectifs soit la flexion du masculin, soit des formes en *-es*, qui probablement sont à analyser comme des formes de génitif[21] – donc au moins dans ce cas on a une construction spéciale en allemand aussi. Cette situation sera discutée dans 3.3.2.5. plus loin (on la retrouve en latin et en néerlandais avec les neutres, et elle ressemble la construction en *de* de l'italien et du français):

[21] Certaines grammaires allemandes, comme DUDEN GRAMMATIK (1977) et CURME (1966), analysent *-es* non pas comme une désinence de génitif, mais comme une désinence de neutre. En effet, *-es* caractérise le génitif singulier masculin et neutre pour les déterminants, mais dans la flexion forte des adjectifs on utilise la désinence *-en*, qui est en effet la désinence de la flexion faible (CURME, 1966) ; *-es* n'apparaît que dans des expressions figées:
(i) des guten Knaben
le.G bon-*en* garçon
(ii) reines Herzens
pure-*es* cœur.Gsg
« d'un cœur pur »
Pourtant, la désinence *-es* de neutre n'apparaît qu'au nominatif et à l'accusatif. Pour le datif, on ne rencontre nulle part, ni dans la flexion des déterminants ni dans les flexions adjectivales, de forme *-es* (les seules désinences que l'on trouve sont *-em*, dans la flexion forte, et *-en* dans la flexion faible). Or, après les pronoms on peut rencontrer cette forme même au datif – j'ai trouvé des exemples attestés sur Internet, et même DUDEN (1977) en donne des exemples comme:
(ii) a. Der Brief muß von jemand fremdes sein
la lettre doit de quelqu'un étranger-*es* être
b. Sie schenkte niemand fremdes ihr Vertrauen
elle accorda personne étranger-*es* sa confiance
Je conclus que *-es* ne peut pas être une désinence de neutre. Il doit s'agir d'une désinence forte de génitif, comme celle qui apparaît sur les déterminants. Le fait qu'elle n'apparaît pas dans la flexion forte des adjectifs prénominaux, noté en (i), a une autre explication : l'allemand tend à ne marquer le cas par une désinence « forte » qu'une seule fois dans le groupe. Avec les adjectifs prénominaux, le cas est marqué soit sur le D, soit sur le N. Donc je suppose que pour les adjectifs, on a généralisé ici la désinence faible : *-en*, en effet, représente aussi la désinence de génitif de la flexion faible (cette flexion réalise très peu d'oppositions : elle ne connaît que les formes *-e*, pour masc.sg. N, f. n. sg. N.A et pl. N.A., et *-en* pour les autres cas).
(iii) a. des guten Mannes
le.G bon-*en* homme.Gsg
b. (voll) guten Willens
plin bon-*en* volonté.Gsg
D'ailleurs, historiquement, *-es* était la désinence forte des adjectifs et *-en* n'était utilisé que dans les contextes de flexion faible.
On peut alors supposer que *-es* ne s'est maintenu comme désinence de génitif des adjectifs que lorsque aucun autre membre du groupe dans lequel l'adjectif se trouve ne reçoit de désinence de génitif : la seule situation était la position post-pronominale, car dans tous les autres cas l'adjectif fléchi se trouve soit après un D, soit avant un N exprimé. Le fait que cet usage est assez rare n'a pas empêché *-es* de se maintenir comme désinence de génitif avec les adjectifs, parce que cette désinence continue de marquer le génitif singulier pour les déterminants.

(85) a. jemand gescheiter/ gescheites
quelqu'un intelligent-N.MSG/intelligent.Gsg
b. mit jemand(em) gescheitem/ gescheites
avec quelqu'un(Dsg) intelligent.Dsg/intelligent.Gsg
c. mit jemand(em) anders/ anderem
avec quelqu'un(Dsg) autre.Gsg/autre.Dsg

Il est intéressant de noter que l'empilement (*stacking*) des adjectifs prénominaux est possible avec les pronoms neutres (v. aussi Roehrs, 2006). En plus, l'ordre relatif des adjectifs semble être celui des As prénominaux, $(A_2(A_1$:

(86) a. etwas schönes amerikanisches
quelque-chose beau américain
b. ein schönes amerikanisches Auto
un beau américain voiture(NEUT)

Je conclus qu'au moins dans certaines langues les adjectifs post-pronominaux impliquent la projection d'un NP. A part l'allemand, Marušić et Žaucer (2007) sont arrivés à la même conclusion pour le slovène, montrant en plus qu'il peut y avoir des différences entre les pronoms d'une même langue en ce qui concerne la modification admise : les pronoms inanimés (*nekaj* « quelque chose », *nič* « rien » , *mnogo* « beaucoup de choses ») témoignent d'une modification adnominale (les adjectifs qui les suivent se comportent comme les adjectifs prénominaux, admettent la récursion etc.), tandis que pour les animés (*nekdo* « quelqu'un », *nobeden* « personne » et *en* « quelqu'un ») la modification admise a les propriétés de la modification postnominale, pour laquelle ils proposent une structure de relative réduite.

3.3.2.4. Analyses possibles de la construction à modification normale

On est arrivé à la conclusion que dans certaines langues on trouve des modifieurs post-pronominaux ayant le comportement des modifieurs prénominaux, ce qui implique la projection d'un NP. J'examinerai les analyses possibles de cette construction avant de discuter les constructions spéciales, pour avoir une image plus claire des structures qui sont disponibles pour les groupes à pronoms indéfinis. Ainsi, on verra que les structures proposées pour cette construction peuvent aussi être appliquées aux cas de modification spéciale.

Pour les pronoms qui projettent un NP, je considère trois analyses possibles : (i) ces pronoms sélectionnent un N vide $-N_{anaph}$; (ii) le pronom est généré comme un NP et déplacé dans SpecDP ou D pour vérifier son trait d'opérateur ; (iii) un N $-N_{anaph}$ monte dans D et le pronom épelle le complexe D+N, où D encode la partie opérateur du pronom (comme dans l'analyse d'Abney).

(87) (i) $[_{DP}[_{D}$etwas$][_{NP}$ schönes $[_{N} -N_{anaph}]]]$
(ii) $[_{DP}$ etwas $[_{NP}$ schönes $t_{etwas}]]$
(iii) $[_{DP}$ D + $N_{-animé}$ $[_{NP}$ schönes $t_{N -animé}]]$, où l'épellation de $[D + N_{-animé}]$ = etwas

Dans la première analyse, on voudrait interpréter le trait descriptif du pronom sur le N, car autrement le N n'aurait aucune interprétation, ce qui n'est pas désirable vu le principe de l'Interprétation Complète. Ainsi ce qu'on interprétait comme des traits descriptifs des pronoms correspondrait en effet à des traits sélectionnels + $[_{N}Ø$ –animé] ou + $[_{N}Ø$ + personne]. Je considère cette analyse moins économique, car les traits interprétatifs du N non-anaphorique sont ainsi redoublés par des traits sur le D.

La deuxième analyse soulève le problème du D qui attire le pronom : quelle interprétation peut-il avoir, étant donné que le trait opérateur est marqué sur le pronom ? Il faut introduire un trait d'opérateur interprétable sur le D vide qui vérifierait une contrepartie non-interprétable du même trait sur le pronom. Ainsi, tout ce qui sera interprété du pronom sera son contenu descriptif, dans la position de base, et le trait opérateur sera interprété sur le D vide.

La troisième analyse aussi suppose un trait qui déclenche le mouvement, selon la convention adoptée pour représenter le mouvement de tête. Je ne prendrai pas ici une position sur l'implémentation précise du mouvement de tête, mais j'admets que ce mouvement fait partie de la syntaxe. On considère généralement, dans le modèle minimaliste, que tout mouvement est déclenché par une propriété de la cible. Cela signifie que le D qui sélectionne le N grammatical -animé a la propriété de déclencher l'incorporation de ce N, le résultat étant le pronom. Cependant il est vraisemblable que dans certains cas de mouvement, c'est l'élément déplacé plutôt que la cible qui est la vraie cause du mouvement. Ainsi, le mouvement des clitiques paraît être dû au besoin pour ces éléments d'être incorporés dans une certaine tête, car les clitiques (syntaxiques) n'apparaissent qu'incorporés, tandis que les têtes qui les abritent peuvent apparaître également sans clitiques. Nash et Rouveret (1997, 2002) ont proposé, pour rendre compte de ce type de mouvement dans le cadre minimaliste, la propriété d'*attraction non-sélective* (*unselective attract*) qu'auraient les têtes fonctionnelles qui abritent les clitiques[22]. Je suggère que le même type de mouvement a lieu dans les pronoms indéfinis, au sens où c'est le nom grammatical, et non pas le D, qui est le vrai déclencheur du mouvement. Un argument empirique en faveur de cette proposition vient de la combinaison de l'alternatif avec les pronoms indéfinis en roumain, qui sera discutée dans la section 3.3.2.9 ci-dessous.

Je trouve les deux dernières analyses empiriquement équivalentes sauf en ce qui concerne la transparence morphologique, attendue pour (iii) (mais pas vraiment requise, étant donné l'existence du supplétivisme pour des formes clairement composées du point de vue de la syntaxe). Je les trouve préférables à (i), pour la raison exposée plus haut. Ainsi, on peut garder la proposition de 3.3.1 d'expliquer la différence entre pronoms indéfinis et Ds sans nom par le fait que les pronoms n'introduisent pas de N vide.

3.3.2.5 Types de modification spéciale : une analyse unitaire

A part l'anglais, qui a été discuté en 3.3.2.2., j'ai répertorié quatre cas de modification spéciale :

(a) Les adjectifs post-pronominaux doivent être précédés de *de* en italien et en français. Ceci vaut aussi pour l'alternatif, qui peut alors précéder un autre adjectif en *de* :

(88) Pense à quelqu'un/quelque chose *(d') intelligent

(89) a. qualcosa ??(di) buono (it.)
quelque-chose de bon
a'. * qualcosa buona
quelque-chose bonne
b. niente *(di) nuovo
rien de nouveau

[22] Ils parlent de T, et considèrent que cette propriété est une conséquence de l'existence sur T des traits ϕ à vérifier ; une fois ces traits vérifiés, T peut attirer d'autres éléments porteurs de traits ϕ qui ont besoin de légitimation.

(90) a. quelque chose d'autre de bon
b. nulla d'altro di buono (it.)
rien d'autre de bon

(b) Les adjectifs reçoivent une forme de génitif après les pronoms neutres en néerlandais et en latin, et après les pronoms animés optionnellement en allemand (v. la note 21 ci-dessus) :

(91) a. aliquid novi — Latin
quelque-chose nouveau.Gsg
b. iets goeds — Néerlandais
quelque-chose bon.Gsg
c. mit jemandem nettes / jemand nettem — Allemand
avec quelqu'un.Dsg gentil.Gsg/quelqu'un gentil.Dsg

(c) En roumain, les adjectifs post-pronominaux ne peuvent pas accompagner un pronom interrogatif dans le déplacement *qu-*, mais doivent rester dans la position de base (*stranded*). Lorsque le D interrogatif est adnominal, le N se déplace obligatoirement avec le D, et les modifieurs peuvent soit se déplacer aussi, dans le cadre du NP, soit être laissé (*stranded*) dans la position de base, ce qui donne un ordre marqué, surtout dans le cas des adjectifs :

(92) a. Ce cărţi noi/de Kafka ai adus ?
quels livres neufs/de K. as apporté
b. Ce cărţi ai adus noi/de Kafka ?
quels livres as apporté neufs de K.
c. Ce-ai adus nou ?
quoi as apporté neuf
d. *Ce nou ai adus ?
quoi neuf as apporté

Si l'adjectif post-pronominal avait été un modifieur nominal normal, il aurait dû pouvoir se déplacer, comme en (92)a. L'impossibilité de ce déplacement indique une structure différente, mais sans préciser laquelle.

(d) En roumain, pour combiner l'alternatif avec les pronoms autres que l'existentiel (les pronoms quodlibétique, interrogatif et négatif), on peut, et pour les inanimés on doit, utiliser les formes pronominales de l'alternatif (composées de l'alternatif et du pronom existentiel, v. (65)-(66)), au lieu des formes adnominales de l'alternatif :

(93) a. oricine/nimeni altcineva/altul
n'importe-qui/personne autre-quelqu'un/autre
b. orice /nimic altceva /*altul /*alta
n'importe-quoi/rien autre-qqchose/autre.MASC/autre.FEM
c. Cine altcineva /altul ar mai putea susţine asta ?
qui autre-quelqu'un/autre OPT aussi pouvoir soutenir ceci
« Qui d'autre pourrait soutenir ça ? »
d. Ce altceva /*altul /*alta ai mai făcut ?
quoi autre-qqchose/autre.MASC/autre.FEM as encore fait
« Quoi d'autre as-tu fait ? »

Ces faits paraissent assez différents, et chacun pris à part pourrait recevoir différentes explications et analyses. Mais toutes choses égales par ailleurs, je considère qu'une analyse unitaire est supérieure du point de vue conceptuel. Je proposerai dans ce qui suit une telle analyse, qui utilise comme structure de base celle que l'on a proposée pour la modification normale dans la section précédente, dans laquelle les pronoms contiennent un N grammatical incorporé[23]. Pour les faits en (a) et (b), en partant de l'observation qu'ils sont limités aux adjectifs, je proposerai le principe explicatif suivant:

(94) La modification adjectivale spéciale apparaît lorsqu'un adjectif ou IF adnominal (comme l'alternatif) ne peut pas être légitimé par accord à l'intérieur de la projection nominale. La structure qu'on utilise alors est une structure de relativisation. L'impossibilité de légitimation apparaît lorsque le N grammatical du pronom ne contient pas de traits-φ formels (de *concord*) (ce qui implique aussi que la projection étendue du N ne contient pas de Num).

Quant aux faits en (c), même s'ils semblent soutenir une analyse des pronoms comme des Ds intransitifs, je montrerai qu'ils sont compatibles avec l'analyse à incorporation, si l'on fait l'hypothèse que le *pied-piping* comprend le constituant minimal contenant le N. De toute façon, une analyse des pronoms interrogatifs comme des items transitifs s'avérera nécessaire pour expliquer les faits en (d).

3.3.2.6 Le marquage par de *ou par le génitif morphologique*

Commençons par le marquage en *de* et le génitif. En discutant la construction quantitative, dans le chapitre 2 (section 2.5.3), on a établi la généralisation que le génitif ou le marquage par *de* du complément d'un IF nominal (de la partie inférieure d'une projection étendue) sont corrélés à l'absence d'accord sur un IF. On a proposé que la tête réalisée comme *de* ou comme un marqueur abstrait de génitif joue le rôle de suspendre l'accord du SpecQ avec la partie inférieure de la projection nominale. Dans le cas des pronoms, on se retrouve dans une situation similaire : (i) *de* ou le génitif remplacent une relation normale d'accord (déterminant – adjectif ou nom – adjectif, selon l'analyse que l'on préfère pour les pronoms indéfinis) ; (ii) les pronoms indéfinis ne sont pas fléchis pour le genre et le nombre, donc on peut supposer qu'ils ne sont pas marqués par des traits-φ ; l'existence d'un accord à l'extérieur du DP, à neutre singulier (ou masculin singulier, pour les langues qui n'ont pas de neutre) n'exclut pas cette possibilité, car on sait que l'accord avec le verbe ou le prédicat non-verbal peut aussi se faire *ad sensum*, avec les traits d' « index » d'un DP (v. 2.5.3), voire par défaut pour des sujets qui ne sont pas nominaux (comme les propositions ; on verra dans 4.4.2 aussi des DPs définis sans traits-phi). La différence par rapport aux quantitatifs c'est que dans ce cas la « tête » de la structure, celle qui contient l'élément nominal ainsi que l'élément D, est en première position. Mais une fois avoir admis que *de* peut être inséré dans une position de tête pour résoudre des discordances d'accord, on peut supposer qu'il peut jouer ce rôle en dehors des constructions quantitatives. Dans le cas des pronoms indéfinis, on peut analyser *de*/+Gen. comme une tête prédicative qui est insérée dans les propositions réduites lorsque le prédicat a des traits-φ à vérifier, mais le sujet n'en a pas. Comme cette tête n'apparaît ni dans les prédications pleines, ni dans les

[23] Pour l'incorporation, je laisse le choix ouvert entre (87)(ii) et (87)(iii)).

propositions réduites qui ne sont pas relatives, j'analyserais *de* comme un Pred(+ Rel)[24], manifestée dans les langues à cas morphologique par l'assignation du génitif. Dans la section suivante (3.3.2.7) je vais expliciter l'analyse des relatives réduites que j'adopte.

Cependant, cette analyse n'est pas la seule analyse possible pour la modification spéciale des pronoms en français et en italien. Dans ces langues, la construction *de* + AP peut aussi apparaître avec des Ds adnominaux sans nom, et même avec des noms exprimés. Entre cette construction et le tour *de*+AP post-pronominal il existe, comme on le verra, une difference interprétative, mais on pourrait quand même soutenir que les deux tours ont la même structure sous-jacente. En fait, on peut analyser le tour adnominal *de* + AP comme un type de relative réduite. Si c'est le cas, on peut garder l'idée que la modification spéciale des pronoms est due à l'impossibilité de légitimer les adjectifs par accord en position attributive, et qu'elle représente une construction prédicative, où les conditions de légitimation sont différentes.

Dans le tour *de* + AP adnominal il y a accord, le premier élément ayant tous les traits-φ nécessaires. Les propriétés que cette construction a en commun avec le tour *de* + AP postpronominal sont la limitation aux D indéfinis et la limitation aux adjectifs qui peuvent être prédicatifs, notée par Milner (1978) :

(95) a. j' en ai vu un de bon
b. *j' en ai vu un de policier

Les différences sont le fait qu'avec les Ds adnominaux cette construction est optionnelle, et qu'elle a une interprétation spéciale, que l'on peut caractériser comme une interprétation topicale de l'adjectif ou du groupe NP + adjectif, à l'exclusion du déterminant/quantitatif. Ainsi, en discutant le contraste en (96), Milner (1976, 1978) note que, supposant que le N manquant est interprété comme « film », (96)a implique un contraste avec des films qui n'étaient pas bons, mais pas (96)b. Cela revient probablement à dire que l'adjectif (en fait le groupe N + AP) reçoit une lecture de topique contrastif.

(96) a. J'en ai vu un de bon
b. J'en ai vu un bon

Cordin (1988) caractérise le même contraste, en italien, en d'autres termes : dans la variante avec *di* l'adjectif s'applique à un groupe plus large d'objets, dont le quantifieur sélectionne un sous-groupe. Ceci correspond à une interprétation topicale de l'adjectif :

(97) a. Ne voglio alcune di belle
en veux quelques-unes de belles
b. Ne voglio alcune belle
en veux quelques-unes belles

Je considère que les deux caractérisations se rapportent au même phénomène : *de* + AP a une interprétation topicale (comme l'a remarqué aussi Lagae 1994). Hulk et

[24] Pour l'analyse des propositions réduites utilisant une tête Pred, v. BOWERS 1993, 1997, 2001 ; BAKER, 2003.

Verheugd (1994) notent aussi que l'AP dans cette construction ne peut pas recevoir un accent contrastif :

(98) *Il y a deux places de LIBRES et deux places d'OCCUPEES (Hulk & Verheugd, 1994:43, note 16)

On pourrait ainsi croire que cette construction représente le même type de structure que la dislocation en *de* des NPs :

(99) J'en ai apporté deux, de chemises

Il y a pourtant des différences entre la dislocation droite de *de* + NP et la structure à *de* + AP. D'abord, la structure *de* + AP est limitée aux DPs indéfinis (ce qui n'est pas valable pour la dislocation de *de* + NP, voir (59) ci-dessus). Ensuite, le groupe *de* + AP n'est pas toujours séparé par virgule du reste du DP. En fait, Azoulay-Vicente (1985) note qu'il existe deux types de constructions *de*+AP à N exprimé. Dans la première tout le groupe N + AP est de l'information donnée et seulement le déterminant, qui est généralement un quantitatif, est sous focus. Dans ce cas l'adjectif s'accorde avec le nom, n'est pas séparé par virgule du NP et ne peut pas en être séparé, mais se déplace avec le NP (v. (100)). Par contre, dans la deuxième, où le nom représente de l'information nouvelle et seulement l'adjectif est topical, l'adjectif ne s'accorde pas avec le nom, en est séparé par virgule et ne participe pas aux déplacements du NP (v. (101)) :

(100) a. Je n'ai mangé qu'UNE pizza (*,) de chaude (= des pizzas que j'ai mangées une seulement était chaude)
b. *Je n'ai mangé, de chaude, qu'une pizza
c. Combien de pizzas de chaudes avez-vous ?

(101) a. Je n'ai mangé qu'une PIZZA, de chaud (= de ce qui était susceptible d'être chaud j'ai mangé seulement un pizza)
b. Je n'ai mangé, de chaud, qu'une PIZZA
c. *Combien de pizzas de chaud avez-vous ?

Azoulay-Vicente conclut que dans la deuxième construction l'AP ne forme pas un constituant avec le NP. Donc seulement dans la deuxième construction l'AP occupe une position périphérique. Le groupe *de*+AP avec les pronoms indéfinis ressemble à la première construction, car il n'est pas séparé par virgule et peut participer aux déplacements du DP :

(102) a. À quoi de passionnant as-tu rêvé ?
b. Qui d'intéressant as-tu vu ? (Azoulay-Vicente, 1985 :35)

Il est vrai que ce groupe peut aussi être séparé du pronom. Comme les pronoms indéfinis n'ont que des formes de masculin singulier, on ne peut pas décider, par l'accord, à laquelle des deux constructions on pourrait rattacher ces exemples.

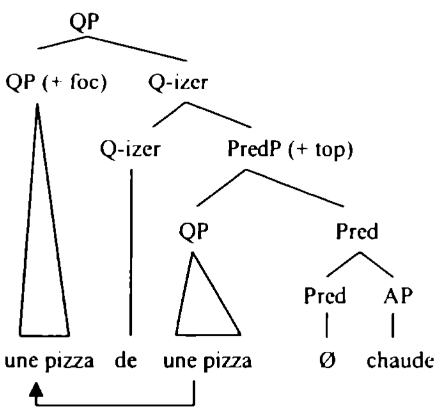
(103) Rien n'est arrivé d'extraordinaire

Partant de l'observation de Milner (1978) sur la restriction de la construction *de*+AP à des adjectifs prédicatifs, Huot (1981) a proposé d'analyser *de* comme une tête relativisante. Azoulay-Vicente (1985) a présenté plusieurs arguments contre cette analyse, dont je retiens l'impossibilité de coordonner le groupe *de* + AP avec une relative et l'impossibilité d'expliquer la limitation de la construction aux indéfinis :

(104) *Il y a une place [de libre] et [qui est confortable]

(105) a. J'ai lu l'article qui était intéressant
b. *J'ai lu l'article d'intéressant

L'argument de la coordination n'est pas décisif, car il n'est pas nécessaire que les relatives réduites soient le même type de structure que les relatives pleines. Quant à la restriction aux indéfinis, on pourrait l'expliquer en adoptant une variante spéciale de l'analyse des relatives par montée : on peut supposer une tête relativisante prenant comme complément le PredP et attirant dans son spécifieur une catégorie –défini, ou peut-être QP, en supposant que la limitation aux indéfinis et en fait une limitation à la catégorie QP (Si on adopte l'analyse à tête externe, on ne peut plus représenter la restriction sur le type de détermination que ces relatives imposent). En plus, pour inclure les restrictions interprétatives, on peut dire que la tête relativisante détermine un marquage de son complément comme topical et de son spécifieur comme focal. L'intreprétation topicale de tout le groupe [N + AP] s'obtient si on n'interprète que le quantitatif dans la position d'arrivée (pour l'idée d'une *reconstruction partielle* en LF, v. Fox (1995, 1999), Chomsky (1993)). Pour la restriction de cette construction à des adjectifs et participes on peut supposer soit que *de* sélectionne une tête Pred adjectivale (donc que les têtes Pred peuvent porter une marque de leur type de complément), soit que *de* représente l'épellation d'une tête Pred [+adj] incorporée dans le Q relativisant :

(106)


PF : une pizza de ~~une pizza~~ chaude
LF : [une ~~pizza~~] [de [~~une~~ pizza chaude]

J'expliquerai la structure (106) dans la section suivante (3.3.2.7), où je présenterai la théorie des relatives réduites que j'adopte. (Des arguments contre les autres analyses de la structure D(+ NP) + *de* + AP qui ont été proposées seront présentés dans un appendice à ce

chapitre.) Pour ce qui nous intéresse ici, il faut retenir qu'à la différence du tour *de* + AP postpronominal, avec les Ds adnominaux *de* marque une certaine structure informationnelle – une différence de statut informationnel entre le quantitatif et l'AP. Il n'est pas sûr si cette différence suffit à montrer une différence syntaxique entre les deux tours : si l'on suppose que le seul type de relative réduite adjectivale en français et en italien est celui illustré en (106), on peut dire que les pronoms indéfinis, ne pouvant pas légitimer des adjectifs attributifs, ne peuvent qu'utiliser cette structure pour exprimer la composition avec un adjectif restrictif, et que la condition d'une différence de statut informatif entre le déterminant et l'adjectif est alors transgressée – comme dans (107), où l'adjectif peut représenter de l'information nouvelle:

(107) Ça, c'est quelque chose de merveilleux

Je ne choisirai pas ici entre les deux analyses du tour post-pronominal *de* + AP que j'ai suggérées. Je retiens la conclusion que ce tour représente une relative réduite, qui est utilisée à cause de l'impossibilité pour ces pronoms de légitimer des adjectifs attributifs. L'hypothèse que cette impossibilité découle d'une absence de traits-φ est la seule qui puisse expliquer la limitation de *de* à des prédicats accordés :

(108) quelqu'un avec un chapeau blanc
quelqu'un d'aimable

Cette analyse a l'avantage de rapprocher la construction Pron-*de*-AP des génitifs que l'on trouve dans des langues à cas morphologique, étant donné que le marquage génitival dans des cas d'absence d'accord est connu ailleurs, par exemple avec les expressions quantitatives.

Il y a quand même un cas où le marquage par *de* ou par génitif ne semble pas correspondre à une proposition réduite. Il s'agit de l'alternatif, qui peut recevoir le génitif en allemand, et en français est introduit par *de*, bien qu'il ne puisse pas apparaître en position prédicative :

(109) a. quelqu'un d'autre
b. * Ce film est autre (que celui dont tu m'as parlé)
c. niemand anders / anderer (all.)
personne autre-Gsg/autre-N.MSG

En plus, Huot (1981) note que l'alternatif se distingue des autres adjectifs en *de* par la possibilité d'être suivi d'un autre groupe *de* + AP :

(110) a. *J'ai lu quelque chose de nouveau d'intéressant sur ce sujet
b. Avez-vous quelque chose d'autre de moins cher ? (Sleeman, 1996, 223-224 : < Huot)

Sleeman (1996), qui suit Huot en analysant les adjectifs en *de* comme des relatives réduites, propose que l'indéfini forme un composé lexical avec *d'autre*, comme *else* avec les pronoms indéfinis anglais selon Culicover et Wasow (1995). Mais la présence de *de* est inattendue à l'intérieur d'un composé lexical. Peut-être faut-il considérer, pour ces

exemples, que *de* est inséré dans la tête Q, immédiatement au-dessus de l'alternatif, comme avec les quantitatifs :

(111) beaucoup d'autres livres

Mais les quantitatifs sont des spécifieurs de Q (v. 2.5.3), tandis que les pronoms occupent probablement une position de tête (D, incorporant un N). Une autre différence est que le complément de *de* en (111) a des traits-phi.

Pour l'instant, je ne peux pas offrir d'analyse satisfaisante pour ce tour. Je considérerai deux analyses possibles, les deux assez problématiques : (i) L'alternatif occuperait la même position que lorsqu'il est adnominal, à savoir une position de spécifieur d'une projection fonctionnelle (s'il avait occupé la position de tête, il aurait empêché la montée du N grammatical ou du pronom à D). Il serait marqué, au lieu du trait d'accord, par un trait de génitif à cause de l'absence des traits φ dans le groupe. En français, *de* représenterait une tête de cas génitif. (ii) Ce serait un cas de relative réduite, comme avec les adjectifs. L'alternatif pourrait exceptionnellement apparaître en position prédicative, cela étant la seule façon de se combiner avec un pronom indéfini.

3.3.2.7 Précisions sur la structure des relatives réduites

L'analyse des relatives réduites que j'adopte suit les propositions de Bhatt (1999, 2002).

Les recherches récentes sur les relatives ont conduit à la conclusion qu'il faut admettre l'existence parallèle de deux types de relativisation pour les relatives restrictives : « à tête interne » – par montée du « pivot » de l'intérieur de la relative – et « à tête externe », par *matching* ou opérateur nul (v. Bhatt, 1999, 2002 ; Hulsey et Sauerland, 2002 ; Rouveret, 2002, 2008)[25]. Bhatt (1999) note que les arguments en faveur de l'analyse par montée pour les relatives pleines s'appliquent aussi aux relatives réduites – en (112)a, la « tête » est une expression idiomatique qui doit être interprétée dans la participiale ; en (112)b, le numéral permet une lecture basse, où il doit être interprété dans la relative, sous l'opérateur modal introduit par *likely* :

(112) a. The headway [made_] was considerable (Bhatt, 1999 : (52)a)
b. I am worried about the twenty five people [likely to come _for dinner]

Dans la section précédente, on a utilisé une relative réduite à montée pour représenter les différentes conditions qui opèrent dans la construction adnominale *de* + AP du français et de l'italien.

Les relatives réduites sont caractérisées par le fait qu'elles peuvent apparaître dans des positions de prédicat, et qu'elles ne sont construites que sur le « sujet » (dans la

---

[25] La présentation des différents arguments en faveur de l'analyse par montée, à partir de SCHACHTER (1973) et VERGNAUD (1974), dépasse l'espace de ce chapitre. Pour des présentations détaillées, je renvoie à BIANCHI (1999) et BHATT (1999).

HULSEY et SAUERLAND (2002) ont montré que l'analyse à tête externe est la seule qui puisse rendre compte des relatives extraposées. SAUERLAND (1998, 2000, 2002) montre aussi que l'absence d'effets obligatoires de la condition C impose une analyse à tête externe. BHATT (1999, 2002) a montré que les propriétés des relatives à montée n'apparaissent pas pour les relatives à relativisation du possesseur.

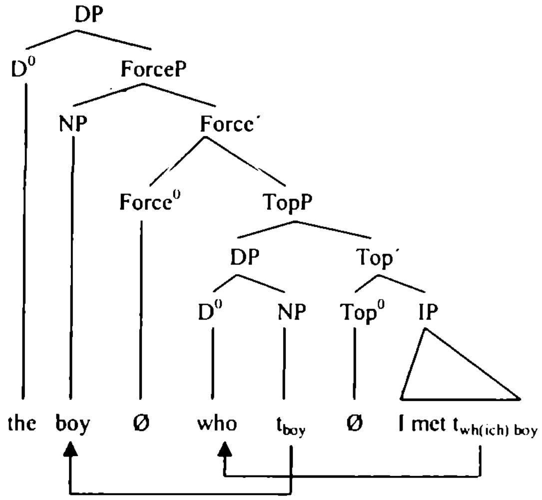
formulation de Bhatt, 1999), plus précisément l'argument non marqué casuellement par le prédicat (car il peut s'agir d'un objet, dans le cas des passifs):

(113) a. The book is to be read until tomorrow
b. *The book is (for the children) to read

Bhatt offre pour les relatives réduites des analyses à tête externe aussi bien qu'à montée, mais sans développer la seconde. Dans l'analyse à tête externe, il traite les relatives réduites comme des structures prédicatives dont la position sujet est occupé par un PRO ayant une interprétation spéciale, équivalente à celle d'un opérateur nul : il ne sature pas la position argumentale respective, mais laisse la proposition réduite garder une dénotation de type <e,t>. Donc on peut le considérer un Op nul non casuellement marqué.

La contribution de Bhatt est plus importante dans la représentation des relatives à montée. Bhatt (1999) essaye de résoudre une difficulté majeure des analyses à tête interne alors en vigueur, représentées par Kayne (1994) et Bianchi (1999) : ces analyses, en posant deux cadres sélectionnels pour les Ds, + projection nominale (N/NumP/QP) et + CP relatif, ne pouvaient pas exprimer la généralisation que tous les Ds qui apparaissent avec des relatives peuvent aussi apparaître avec des noms sans relatives. En d'autres termes, il fallait trouver une façon de représenter les relatives à montée tout en gardant la sélection nominale du D. Bianchi (1999), qui modifie l'analyse de Kayne comme en (114), en proposant une projection plus haute (que celle du relativisateur) dans le spécifieur de laquelle le NP se déplace, considère que le trait +N de D est satisfait par le NP dans le spécifieur de cette projection, admettant la possibilité de satisfaire des traits par gouvernement[26] :

(114) (Bianchi, 1999 6: 86)



[26] L'analyse de BIANCHI résout quelques problèmes de l'analyse de KAYNE, dont le plus important était le fait que le pronom/C relatif ne formait pas un constituant avec le reste de la relative à l'exclusion du pivot, ce qui est contredit par les tests de constituance :

(i) [$_D$ the [$_{CP}$[$_{DP}$ boy [$_{D'}$ who t_{boy}] [C [$_{IP}$ I met t_{wh-boy}]]]]] (l'analyse de KAYNE)

(ii) the book [which I gave you] and [which you didn't like]

Mais ceci ne résout pas le problème de la sélection. Il est douteux que la sélection, qui détermine la fusion entre le D et le CP, puisse être sensible au spécifieur d'un syntagme. Utiliser ce type de sélection entraîne une sur-génération massive. Pourquoi les Ps ou les Vs qui sélectionnent des DPs ne pourraient pas prendre comme compléments des IPs dont le spécifieur est un DP ? – et ainsi de suite.

(115) a. * avec [$_{IP}$ [$_{DP}$l'enfant] dort]
b. *je mange [$_{IP}$[$_{DP}$ la pomme] est rouge]

Bhatt a répondu à ce problème en utilisant une analyse proposée pour les relatives libres par Iatridou, Anagnastopoulou et Izvorsky (2001, l'article circulant depuis 1999), qui fait appel à un type spécial de fusion dans lequel l'objet formé par fusion reçoit le trait catégoriel non pas de l'élément sélecteur, mais de l'élément sélectionné. Dans le cas de la relative, l'élément sélectionné est le NP déplacé dans le Spec d'un C relatif, donc la fusion est une fusion interne (le syntagme sélectionné est déjà introduit dans la structure, et va être « re-fusionné »). Voici l'analyse que Bhatt (1999) propose pour les relatives « pleines » ainsi que réduites:

(116) a. the [$_{NP}$[$_{NP}$ **book**]$_i$ [$_{CP}$ [which [$_{NP}$**book**]$_i$]$_j$ C^0 [Jonah likes [which book]$_j$]]]
Chains: Head NP chain, Relative phrase A′-chain
b. the [$_{NP}$[$_{NP}$ **student**]$_i$ [$_{PrtP}$ [$_{NP}$**student**]$_i$ reading the new Rushdie book]]
Chains: Head NP chain, Trivial PrtP-internal chain
c. the [$_{NP}$[$_{NP}$ **student**]$_i$ [$_{PrtP}$ [$_{NP}$**student**]$_i$ likely [[$_{NP}$ *student*]$_i$ to win the race]]]
Chains: Head NP chain, PrtP-internal A-chain (Bhatt, (55))[27]

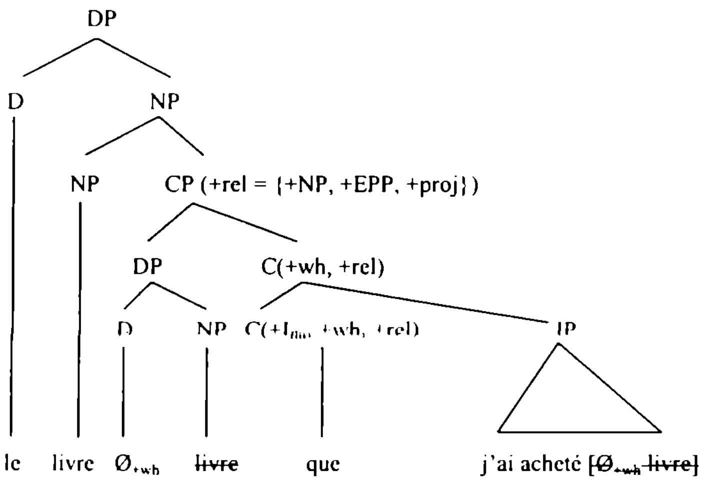
Cette analyse explique immédiatement le fait que les relatives se comportent comme des modifieurs adnominaux : comme l'étiquette du groupe NP + CP est NP, le groupe se comportera ensuite comme tout autre NP. Mais elle soulève aussi un problème théorique important. Au moins dans les analyses courantes, on ne connaît pas d'autres cas où l'élément sélectionné projette. Dans les variantes du modèle minimaliste de 2000 et 2001, Chomsky propose de considérer la règle selon laquelle le sélecteur *projette* (c'est-à-dire transmet son trait catégoriel à l'objet formé par fusion) comme un principe universel, partie du système computationnel. C'est vrai que lui-même reconnaît que ce principe apparaît comme un postulat supplémentaire dans le système, n'étant pas dérivable d'autres principes. C'est ainsi que récemment (2005) Chomsky lui-même envisage la possibilité d'un algorithme différent d'établir l'étiquette des objets formés par fusion, basé sur deux principes concurrents : (i) une tête projette et (ii) la cible du mouvement projette. Ceci permet en quelques cas à l'élément déplacé de projeter (notamment quand il est tête) (Chomsky renvoie ici aux propositions de Donati (2004) sur l'ambivalence catégorielle des relatives libres). Ces principes ne rendent pas compte du cas des relatives à montée, mais on peut envisager d'autres moyens de formuler le mécanisme de l'héritage du trait catégoriel : par exemple, on peut considérer que par défaut c'est le

27 J'ai ajouté, dans ces exemples, l'étiquette NP (en caractères gras) sur le complément du D, ce qui représente la nouveauté principale de l'analyse de BHATT (il l'a exprimé dans le texte, mais ne l'a pas noté dans les représentations (55)).

sélectionneur qui projette et que certains éléments ont un trait + proj, associé à un trait qui déclenche une fusion (soit externe soit interne), qui détermine la projection du partenaire de fusion (de l'élément sélectionné) au lieu de la projection du sélecteur. Cette formulation est en accord avec l'idée, centrale au programme minimaliste, que la dérivation est conduite par les propriétés non satisfaites des items lexicaux. Ainsi, dans ce cas, la propriété de déterminer un étiquetage inversé fait partie elle-même des propriétés combinatoires qu'un item lexical peut avoir. Elle ressemble au trait EPP en ce qu'elle accompagne un autre trait à satisfaire. L'héritage du trait catégoriel de l'élément sélectionné peut être utilisé pour décrire d'autres constructions, par exemple les coordinations, où la tête « interne » (la conjonction) ne détermine pas le comportement du groupe dans son ensemble (qui a les propriétés combinatoires des éléments coordonnés, donc du complément et du spécifieur de la conjonction), ou l'adjonction (en faisant l'hypothèse que c'est l'adjoint qui sélectionne sa sœur).

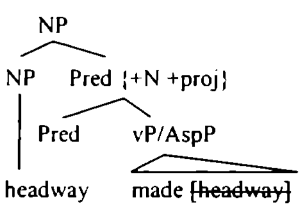
L'analyse des relatives par « mouvement projetant » (c'est-à-dire mouvement) que je proposerais, en utilisant l'idée de spécifieurs multiples, associe au C relatif (C +rel) les traits +wh +EPP, +N +EPP +proj ; le trait +N +EPP détermine le mouvement du nominal le plus proche, ici le complément du D +wh, dans un deuxième spécifieur de C, et le trait +proj fait en sorte que l'étiquette de l'objet résulté par la fusion interne soit N au lieu de C :

(117)



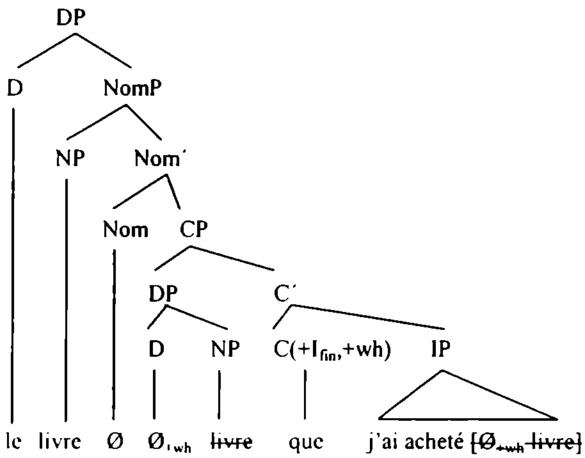
Pour les relatives réduites, qui n'ont pas de C et pas de cas dans la position de base de la chaîne, comme l'a montré Bhatt (1999), je suppose une tête Pred pourvue du trait +rel (= +N +EPP +proj). Ne disposant pas d'un trait +wh, cette tête attirera le nominal le plus proche, d'où la stricte localité que respectent les relatives réduites (v. Bhatt, 1999) :

(118)



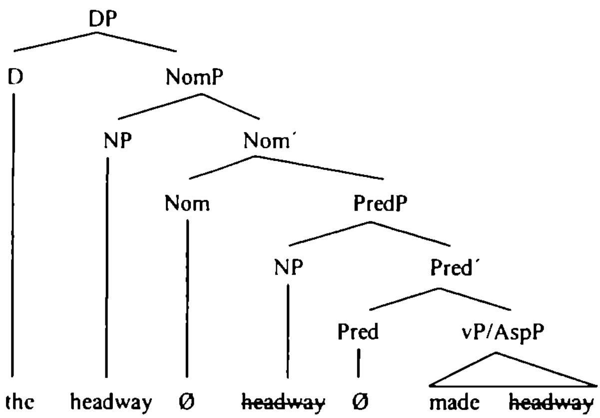
Plus tard (2002), Bhatt a proposé une variante de son analyse qui nous dispense du mouvement projetant : il introduit, au-dessus du C +wh, une deuxième tête pour abriter, dans son spécifieur, le NP déplacé, et il considère cette tête comme un nominalisateur. Le trait N est introduit par cette tête et non par son spécifieur, et ainsi on n'a plus besoin de supposer la projection du sélectionné :

(119)



Pour les relatives réduites, on peut supposer que la tête Nom prend comme complément un PredP :

(120)



Dans la section précédente, pour pouvoir appliquer cette analyse à la construction NP-de-AP, j'ai utilisé une variante de cette structure, en remplaçant la tête nominalisante par une tête qui transforme la projection dans un QP, que j'ai appelée Q-izer. Mais on aurait pu également utiliser la structure (118) :

(121) [$_{QP}$ [$_{QP}$ une pizza] [$_{PredP}$ [$_{Pred+Q+Proj}$ de] [$_{AP}$ chaude]]]

Je ne déciderai pas ici entre les deux façons de représenter les relatives à montée. Je remarque seulement que l'idée de la projection du sélectionné me paraît une possibilité conceptuelle qui mérite d'être envisagée.

Pour les relatives réduites post-pronominales, qui nous intéressent en premier lieu dans ce chapitre, on peut proposer n'importe quelle des deux constructions, à montée ou à tête externe. Mon analyse soutient seulement que le spécifieur du Pred réalisé comme *de* n'a pas de traits-φ formels. Ce spécifieur peut être le pronom lui-même, ou sa partie nominale, dans l'analyse (87)(iii) (celle d'Abney), mais peut aussi être un PRO-Op nul qui n'a pas de traits-φ. De toute façon dans l'analyse des relatives réduites à tête externe il faut supposer que le PRO reçoit les traits du nominal auquel la relative s'attache. Par conséquent, si ce nominal est dépourvu de traits-φ, PRO le sera aussi.

Quant au niveau d'attachement de ces relatives, j'adhère à l'analyse courante, basée sur des considérations sémantiques, qui place les modifieurs restrictifs à l'intérieur du complément du déterminant. Ceci est en accord avec notre proposition d'analyser les pronoms indéfinis partout comme formés d'un D et d'un N grammatical incorporé, qui soit se déplacent ensemble de N à D (l'analyse (87)(ii)), soit s'associent par la montée du N à D (l'analyse (87)(iii)). Comme de toute façon cette analyse s'est avérée nécessaire pour certaines langues comme l'allemand et le slovène, et comme à part la modification adjectivale il n'y a pas de différence dans les types de modification entre ces langues et les autres langues examinées, on a considéré que l'hypothèse explicative la plus simple est d'adopter la même analyse des pronoms partout et d'expliquer les particularités de la modification adjectivale par une propriété spéciale que la partie nominale des pronoms peut avoir, qui a affaire justement avec la légitimation formelle des adjectifs.

Dans la section 3.3.2.9, on verra un autre argument en faveur de l'hypothèse que les pronoms indéfinis contiennent une partie nominale.

3.3.2.8. La modification des pronoms interrogatifs en roumain

Je montrerai maintenant que l'impossibilité pour les adjectifs post-pronominaux, en roumain, d'accompagner dans son déplacement un pronom interrogatif, notée en (92) reproduit ci-dessous, peut s'expliquer en utilisant uniquement l'analyse des pronoms indéfinis comme des Ds incorporant un N grammatical :

(92) a. Ce cărți noi/de Kafka ai adus ?
quels livres neufs/de K. as apporté
b. Ce cărți ai adus noi/de Kafka ?
quels livres as apporté neufs de K.
c. Ce-ai adus nou ?
quoi as apporté neuf
d. *Ce nou ai adus ?
quoi neuf as apporté

On sait que le NP doit être *pied-piped* en roumain, car un N lexical ne peut être *stranded* :

(122) a. *Ce-ai adus cărți ?
quels as apporté livres
b. Ce cărți ai adus ?
quels livres as apporté

En plus, avec les Ds adnominaux, on peut aussi déplacer une relative avec le nom, donc l'impossibilité de (92)d ne peut pas s'expliquer par une analyse des modifieurs post-pronominaux comme des relatives réduites :

(123) a. Ce cărți care să-mi placă ai adus ?
quels livres qui SUBJ me plaisent as apporté
b. Ce (*care să-mi placă) ai adus (care să-mi placă) ?
quoi qui SUBJ me plaise as apporté qui SUBJ me plaise

On peut expliquer l'impossibilité de ce déplacement avec *ce* pronom en l'analysant comme un D+N, et en supposant que (i) le *pied-piping* doit nécessairement comprendre le N (comme on le voit en (122)a), et que (ii) le constituant minimal qui satisfait à cette restriction est *pied-piped.* Comme avec les Ds adnominaux le N ne monte jamais à D (on n'est pas ici dans la situation où le D est défini), il faut *pied-pipe* le NP tout entier pour pouvoir comprendre le N. Les modifieurs qui ne se déplacent pas, en (92)b, sont à analyser comme des dislocations, occupant peut-être une position de topique au-dessus du D. Je suppose que leur interprétation restrictive peut se réaliser lorsqu'ils sont adjoints à une trace, car les traces, de toute façon, ne sont pas interprétées comme des groupes quantifiés. Dans la règle d'interprétation des copies proposée par Fox (1999, 2002, 2003), le D des copies est remplacé par un opérateur iota, et l'indice, disons n, est interprété comme λx.x = g(n), donnant la lecture de variable liée ; ceci permet d'avoir du matériel descriptif interprété sur des copies. Mais on peut supposer que l'opérateur iota est introduit non pas à la place du quantifieur, mais au-dessus de la projection toute entière, ayant portée sur les adjoints au DP (v. (124)'). Cela permettrait à un éventuel matériel descriptif attaché au-dessus de D de s'interpréter comme restrictif. On aurait donc, pour (92)b, la structure suivante :

(124) [$_{CP}$[ce cărți][$_{C'}$ ai adus [$_{IP}$… [$_{DP}$ [$_{DP}$~~ce cărți~~] noi]]..]]

(124)' [$_{DP}$Op$_i$ [$_{DP}$ [$_{DP}$ ~~ce~~ cărți] noi]]]
[[Op$_i$]] = λP ιx (P(x) ^ x = v(i))
[[[$_{DP}$Op$_i$ [$_{DP}$ [$_{DP}$ ~~ce~~ cărți] noi]]]]] = ιx ((cărți)(x) ^ (nou)(x) ^ x = v(i))
[[[$_{CP}$[ce cărți][$_{C'}$ ai adus [$_{IP}$… [$_{DP}$ [$_{DP}$~~ce cărți~~] noi]]..]]]] = ?z λy (.. ai adus (ιx ((cărți)(x) ^ (nou)(x) ^ x = y))) = ?z (.. ai adus (ιx ((cărți)(x) ^ (nou)(x) ^ x = z)))

Par contre, avec les pronoms, si le N se trouve déjà dans D, il n'est pas nécessaire de déplacer plus de matériel que le pronom, et, par un principe d'économie que j'ai formulé comme la condition (ii), il sera impossible de le faire[28].

Un problème de cette analyse est l'idée d'un déplacement du D qui n'entraînerait pas le NP : généralement, les têtes fonctionnelles ne peuvent pas être déplacées sans entraîner leur complément. Pourtant, cela ne semble s'appliquer qu'aux têtes fonctionnelles qui n'ont pas incoporé la tête lexicale. Ainsi, dans les langues V2 I-à-C est possible, car I a incorporé V.

---

[28] On a vu, dans (102), que le français admet la montée des groupes *de* + AP avec le pronom. J'explique la différence entre le français et le roumain par une différence dans les conditions de *pied-piping* : en français, on peut appliquer le *pied-piping* du DP, même lorsque le D contient un N.

Comme dans notre cas la tête D a incorporé la tête lexicale, le N, je considère que le type de mouvement proposé n'est pas problématique.

Il faut noter que les faits discutés dans cette section peuvent aussi s'expliquer en analysant les pronoms comme des items intransitifs et en considérant que le déplacement n'affecte que le DP le plus petit ; les modifieurs laissés dans la position de base (*stranded*) seraient alors des adjoints à DP, et donc ne feraient pas partie du DP minimal. Pourtant, on verra dans la section suivante un cas où il faut dire que les pronoms indéfinis, y compris les interrogatifs, ne sont pas intransitifs (il s'agit de la combinaison avec l'alternatif). Comme toutes choses égales par ailleurs une analyse unitaire est préférable, j'adopterai la première hypothèse explicative, dans laquelle ce n'est que la tête complexe N + D qui se déplace.

3.3.2.9 La combinaison des pronoms indéfinis avec l'alternatif en roumain

On a vu que la modification spéciale apparaît avec les éléments accordés, et que probablement elle implique une relativisation. Le seul item pour lequel il faut recourir à une analyse spéciale, étant donné le fait qu'il est accordé mais qu'il ne peut pas être prédicat, est l'alternatif. Le roumain aussi possède une construction spéciale avec l'alternatif, mais d'un type différent, qui soutient l'hypothèse que les pronoms contiennent une partie nominale.

On a vu, en (65), qu'en roumain l'existentiel forme avec l'alternatif des composés, que l'on a considérés comme des entités syntaxiques simples, des pronoms alternatifs: *altcineva* « quelqu'un d'autre », *altceva* « quelque chose d'autre, autre chose ». L'analyse de ces formes comme des composés (au lieu de *alt ceva* "autre quelque-chose", Alt + NP?) est soutenue par la flexion: tandis que *alt* prénominal reçoit des désinences casuelles (pour le genre et le nombre on peut toujours dire que *ceva* et *cineva* ne sont que des masculins singuliers), les formes *altcineva* et *altceva* ne présentent que la flexion casuelle qui caractérise la deuxième partie: oblique *altcuiva* comme *cuiva* "à/de quelqu'un", absence d'une forme oblique pour *altceva* comme pour *ceva*.

Or, si l'on veut combiner l'alternatif avec les autres pronoms (quodlibétique, interrogatif et négatif), on peut, et pour les inanimés on doit, utiliser ces formes composées de « pronoms existentiels », au lieu des formes adnominales de l'alternatif (comme on a vu en (84), répété ci-dessous) :

(125) a. oricine/ nimeni altcineva/ altul
n'importe-qui/personne autre-quelqu'un/autre.MASC(FF)
b. orice /nimic altceva /*altul /*alta
n'importe-quoi/rien autre-qqchose/autre.MASC(FF)/autre.FEM(FF)
c. Cine altcineva /altul ar mai putea susține asta?
qui autre-quelqu'un/autre.masc(FF) OPT aussi pouvoir soutenir ceci
« Qui d'autre pourrait soutenir ça ? »
d. Ce altceva /*altul /*alta ai mai făcut?
quoi autre-qqchose/autre.MASC(FF)/autre.FEM(FF) as encore fait
« Quoi d'autre as-tu fait ? »

Il est important de noter que l'alternatif peut se déplacer avec l'interrogatif (v. (125)c-d). On a vu dans 3.3.2.8 qu'aucun (autre) modifieur ne peut accompagner les pronoms indéfinis dans leur déplacement. Rappelons-nous les données :

(126) a. Ce cărţi noi/care să-mi placă ai adus ?
quels livres nouveaux/qui SUBJ me plaisent as apporté
b. Ce-ai adus nou/care să-mi placă ?
quoi as apporté nouveau/qui SUBJ me plaise
c. *Ce nou/care să-mi placă ai adus ?
quoi neuf/qui SUBJ me plaise as apporté

Le contraste entre (125)c-d et (126) montre que, même si l'alternatif peut être prédicatif en roumain, l'alternatif post-pronominal ne peut pas être dans une proposition réduite.

Il faut expliquer pourquoi l'alternatif peut monter avec le pronom et pourquoi il a ces formes de pronom indéfini.

En ce qui concerne le mouvement, en 3.3.2.8 on a expliqué le contraste en (126) en proposant que le pronom interrogatif contient un N, et que ce qui est *pied-piped* en roumain avec les Ds *+qu* c'est le constituant minimal qui contient le N. Comme l'alternatif est un IF adnominal, on peut considérer que ces items doivent eux aussi être *pied-piped* comme le N. Alors, dans le cas où il est *stranded* (v. (127)), on dira que l'alternatif est le prédicat d'une proposition réduite[29] :

(127) Ce-ai mai făcut altceva ?
que as encore fait autre-qqchose

On peut déduire que ce qu'on déplace c'est un syntagme contenant l'alternatif et non pas une tête composée du fait que d'autres modifieurs peuvent se déplacer si l'alternatif est présent :

(128) Ce *(altceva) de Kafka ai mai adus ?
quoi autre-qqchose de K. as encore apporté

De toute façon, la possibilité de déplacer l'alternatif avec le pronom, possibilité totalement exclue pour tous les (autres) modifieurs, montre que l'alternatif post-pronominal n'est pas toujours dans une position de prédicat d'une proposition réduite, mais qu'il peut être un IF adnominal dans la même projection étendue que le pronom.

Dans ces conditions, il est probable que les formes *-ceva* et *-cineva* qui apparaissent attachées à *alt* représentent le N grammatical +/– animé. Les formes *altcineva* et *altceva* sont donc des composés Alt + N, peut-être déjà listés dans le lexique, car un mouvement de tête de N à Alt aurait donné normalement l'ordre N – Alt. En plus, elles forment un seul mot prosodique (où l'accent de mot tombe sur *alt-*) et ont la première partie non-fléchie. L'usage de ces formes comme pronoms existentiels (« quelqu'un d'autre », « autre chose ») découle du fait que l'alternatif lui-même peut fonctionner comme un D indéfini en roumain (v. 2.2.) :

---

29 Les propositions réduites ne contiennent pas de DPs. Je dirai donc que *altceva* ne représente ici que Alt + N sans le trait de D. De toute façon, l'alternatif admet l'usage prédicatif en roumain :
(i) Filmul ăsta e altul (decât ţi-am zis)
le-film ce est autre.MASC(FF) que te ai dit
« Ce film n'est pas le film dont je t'ai parlé »
(ii) S-a întors altul
s-est retourné autre.MASC(FF)
« Il est rentré complètement changé »

(129) a. A venit alt copil
a venu autre enfant
b. A venit altcineva
a venu autre-quelqu'un

Mais alors quel est le statut des pronoms indéfinis, vu que l'on a soutenu qu'eux aussi comprennent un N grammatical ? On peut penser à renoncer à cette hypothèse, disant que les pronoms ne contiennent pas de N, mais sélectionnent un (Alt +)N grammatical, mais alors on perd l'explication de l'impossibilité de *pied-piping* des modifieurs que l'on a donnée dans la section précédente (ou bien il faudra dire que les pronoms peuvent ne pas incorporer le N seulement lorsqu'ils se combinent avec l'alternatif, ce qui est stipulatif). En plus, on ne peut plus expliquer les reflets morphologiques d'une composition interne des pronoms (*ori-cine*, *ori-ce*, *cine*, *ce*).

Est-ce qu'il faut dire que tout le complexe N+Alt se déplace dans D ? Cela aussi s'avère être problématique, car, à la différence des formes *altcineva* et *altceva*, les complexes D-Alt-N ne paraissent pas être des composés : non seulement ils forment des mots prosodiques distincts, mais ils gardent chacun sa propre flexion. Le cas oblique de l'animé est *cui altcuiva*, formé du cas oblique de *cine* et du cas oblique de *altcineva* (l'inanimé n'a pas de forme affixale pour l'oblique) – tandis que, comme on l'a vu, dans les formes *altcineva* et *altceva* la première partie, qui représente l'alternatif, n'a pas de flexion. En plus, on s'attend alors à ce que le déplacement des modifieurs soit exclu, tout comme pour les interrogatifs simples, ce qui n'est pas le cas (v. (128)).

La solution que je propose part de la morphologie. On voit que l'élément nominal du pronom est réalisé deux fois, dans D ainsi que sur l'alternatif (*(ori)cine altcineva*). Je conclus simplement que par une règle exceptionnelle du composant morphologique, le N grammatical est épelé deux fois. Le N grammatical, d'abord déplacé dans Alt, est excorporé et se déplace ensuite dans D. Le complexe [Alt – ~~N~~$_{gram}$] est épelé, suite à une règle particulière à cette structure, comme le complexe [Alt – N_{gram}] (la copie est réalisée). Quant au fait que le *pied-piping* entraîne l'alternatif, on peut dire que la condition de comprendre le N s'applique à toutes les copies réalisées du N.

Le fait que le N s'incorpore d'abord à l'alternatif montre que le besoin d'incorporation n'est pas une propriété du déterminant, mais du N grammatical (car l'alternatif ne demande pas l'incorporation d'un N, *alt* qui apparaît dans ces pronoms étant le même élément que *alt* adnominal). C'est une des raisons pour lesquelles j'ai suggéré, dans l'analyse des pronoms que j'ai proposée dans la section 3.3.2.5, que le mouvement du N grammatical ressemble au mouvement des clitiques, étant déterminé par un besoin de l'élément qui se déplace plutôt que de la cible (un autre cas bien connu de mouvement de ce genre est le mouvement *qu-* par étapes intermédiaires).

L'animé admet aussi la forme *altul*, qui elle aussi peut monter avec le pronom (v. (125)c). *Altul* est la forme forte de masculin de l'alternatif adnominal. Comme on le verra dans le chapitre 5 (v. 5.2.), les formes fortes apparaissent soit quand un IF adnominal est suivi d'un N vide ou d'une trace de N, soit quand l'item en cause occupe une autre position que celle d'IF adnominal – par exemple, pour l'alternatif, celle d'adjoint (v. 5.2.3, ex. (5.43)). On pourrait penser que dans ce cas, la copie du N dans Alt n'est pas épelée, de sorte qu'il resterait Alt suivi de [$_N$e], réalisé comme *altul*. Pourtant on s'attend alors que la même

option existe pour le neutre. Comme ce n'est pas le cas (v. (125)d), je dirai que la forme *altul* est simplement une réalisation alternative de *altcineva*, apparue grâce à l'usage fréquent de l'alternatif avec un N vide non-anaphorique +animé. Un traitement en morphologie semble préférable étant donné le fait que pour la forme oblique, la forme composée est clairement préférée :

(130) a. Cui altcuiva i-ai mai spus ?
qui.D autre-qqun.D CL_{DAT}-as aussi dit
b. ? Cui altuia i-ai mai spus ?
qui.D autre.D CL_{DAT}-as aussi dit
« A qui d'autre tu l'as dit ? »

3.3.2.10. Conclusions et réponse aux arguments de Larson et Marušić

Parmi les types de modification spéciale des pronoms indéfinis, la modification spéciale adjectivale et l'impossibilité de *pied-piping* peuvent s'expliquer (i) soit par une analyse des pronoms comme des Ds dépourvus de complément NP, (ii) soit par une analyse dans laquelle les pronoms incorporent un N grammatical qui projette un NP, en faisant l'hypothèse, pour la modification adjectivale, que le N grammatical ne légitime pas d'adjectifs attributifs à cause de l'absence de traits-φ (pour la modification adjectivale), et, pour le *pied piping*, que le constituant minimal qui comprend le N est déplacé. On a opté pour la deuxième analyse pour deux raisons : d'une part, dans certaines langues (allemand, slovène) les pronoms indéfinis attestent la présence d'un NP ; d'autre part, ce qui est plus important, en roumain, langue qui connaît la modification spéciale (l'impossibilité de *pied-piping*), il existe une construction qui est difficile à analyser sans supposer la projection d'un NP (il s'agit de la combinaison avec l'alternatif).

Je conclus que les cas de modification spéciale répertoriés en 3.3.2.5 sont compatibles avec l'idée que ces pronoms contiennent un N. Quant aux statut de ce N, que l'on a appelé « N grammatical », on peut considérer qu'il représente un item n, comme l'a proposé Saab (2004) : cela s'applique surtout aux langues pour lesquelles on peut soutenir l'absence de traits catégoriels sur les items des classes ouvertes (v. la discussion en 1.2.2). Dans ce cas, « N grammatical » signifierait « n intransitif ».

Le seul problème qui reste pour une analyse unifiée de la modification spéciale est le cas de l'anglais. On a vu que selon Larson et Marušič (2004), les adjectifs post-pronominaux de l'anglais ne sont pas générés dans une position prénominale, donc constituent un cas de modification spéciale. Or, en anglais il n'existe pas d'accord adjectival, donc l'explication que l'on vient de proposer est improbable (elle ne fonctionne que si l'on suppose un trait φ sur les adjectifs sans réalisation morphologique).

On a vu que de tous les arguments de Larson et Marušič, les seuls qui restent sont la restriction sur la récursion des adjectifs normalement prénominaux et les formes des modifieurs de mesure. Le deuxième contraste pourrait être un phénomène de PF, une contrainte sur le poids du groupe opérant après la linéarisation. De toute façon, il n'y a aucune différence de structure syntaxique (à part la marque de pluriel) ni d'interprétation entre [*24 inch long*] et [*24 inches long*]. La restriction sur la récursion est certes problématique pour une analyse par mouvement de la partie nominale du pronom, mais elle pose aussi des problèmes pour l'analyse par relative réduite : d'abord, il faut dire que

les adjectifs qui avec les noms n'admettent que la position prénominale ne peuvent apparaître dans des relatives réduites qu'avec les pronoms indéfinis, probablement comme un phénomène de dernier recours, utilisé lorsque le D admet une restriction, mais pas de NP projeté. Mais, on a vu dans (78)′-(79) (répétés ci-dessous) que les modifieurs postnominaux, que l'on traiterait comme des relatives réduites, admettent un certain degré de récursion, pouvant être suivis d'un AP lourd (mais pas d'un AP léger, v. (131)), et qu'en plus, les adjectifs normalement prénominaux peuvent être suivis des deux modifieurs postnominaux à la fois (léger et lourd), toujours en respectant l'ordre :

(78)′ a. He wanted to identify a man [present][capable of lifting a horse]. (L & M, 12d)
b. everyone [*present*] [*capable of lifting a horse*] (L & M, 58a)

(79) a. everyone [*TALL*] [*present*][30]
b. *everyone [*present*] [*tall*]
c. everyone [*TALL*] [*present*] [*capable of lifting a horse*] (L & M, 59)

(131) a. *the rivers explored navigable (L & M, 12)
b. *the jewels visible stolen

Si les adjectifs normalement prénominaux avaient eu en position post-pronominale la même analyse que les adjectifs postnominaux, ils auraient dû obéir aux mêmes restrictions d'ordre et de co-occurrence que les adjectifs postnominaux simples comme *present, explored, navigable* dans les exemples ci-dessus : notamment ils n'auraient pas dû admettre la récursion en (79), étant donné (131).

Alors il faut peut-être dire que les noms grammaticaux qui entrent dans la composition des pronoms posent une restriction particulière sur la modification qu'ils admettent, ne pouvant pas être modifiés par plus d'un adjectif. Si cette restriction est obscure, elle ne l'est pas plus que les exceptions au comportement normal des adjectifs postnominaux notés en (78)′-(79)-(131).

Il existe une autre possibilité d'expliquer les faits notés par Larson et Marušić dans le cadre d'une analyse des pronoms comme contenant un N grammatical. On peut dire qu'en anglais les noms grammaticaux ne se déplacent pas dans D (ou Num), mais sont des « affixes de PF », devant être adjacents au D suite à une contrainte opérant dans le composant morphologique. Dans ce cas, les adjectifs post-pronominaux seraient générés dès le début en position postnominale, probablement comme des prédicats de relatives réduites, comme l'ont proposé Larson et Marušić. Cette analyse prédit une grande transparence des formes, ce qui se confirme, étant d'ailleurs une particularité de l'anglais parmi les langues discutées ici (*some-thing, some-body, any-thing, any-body, no-thing, no-body, every-thing, every-body*).

Je ne choisirai pas ici entre ces deux analyses possibles. Je voudrais seulement conclure que les faits notés par Larson et Marušić ne sont pas incompatibles avec l'existence d'un N dans les pronoms indéfinis de l'anglais.

---

[30] Ces exemples demandent une intonation spéciale, que les auteurs notent en écrivant le premier adjectif en majuscules: cet adjectif doit porter un accent contrastif ; en plus, dans l'exemple c une pause doit suivre les deux premiers adjectifs.

3.3.3 Le rapport entre le type d'IF et l'existence d'une contrepartie pronominale

Si on examine le tableau des formes pronominales et de leurs contreparties adnominales dans différentes langues (57), on peut constater que la différence entre déterminants et mots de quantité, déjà présentée dans le chapitre 2, réapparaît : seulement les Ds ont des contreparties pronominales (y compris les Q + D, dans l'hypothèse où l'article indéfini représente un Q + D) – ainsi on trouve des contreparties pronominales pour l'existentiel (*un* – roum. *cineva, ceva*, fr. *quelqu'un, quelque chose*, etc.), l'interrogatif (*qui, quoi*), le négatif (*aucun – personne, rien, no – nobody, nothing*, etc.), le quodlibétique (roum. *oricare, orice – oricine, orice*, fr. *n'importe quel – n'importe qui, n'importe quoi*), l'indéfini non-spécifique ou indéterminé (all. *irgendein – irgendwer, irgendjemand, irgendwas*), et jamais pour les post-Ds comme les numéraux et les mots de quantité indéfinis. L'existence des contreparties pronominales des définis sera discutée dans le chapitre 4, où l'on montrera que les pronoms personnels de 3[e] personne ne sont pas la contrepartie exacte de l'article défini. L'italien a des contreparties pronominales pour les démonstratifs – les formes, limitées aux personnes, *costui, collui* « celui-ci/là », *costei, collei* « celle-ci/là », *costoro, colloro* « ceux/celles-ci/là », *questi* « celui-ci », *quegli* « celui-là ».

Pour les universels, on trouve des contreparties pronominales en anglais (*everything, everybody*). Il est vrai qu'en roumain l'alternatif aussi a des formes pronominales, mais il est important de noter que ces formes sont des composés transparents (*altcineva* = *alt* + *cineva* « quelqu'un », *altceva* = *alt* + *ceva* « quelque chose »), comme on l'a vu dans la section précédente (3.3.2, v. surtout 3.3.2.9).

Une autre exception à cette généralisation apparaît pour l'universel pré-D. En français, *tout* sans N exprimé, en position objet, doit être accompagné d'un clitique, sauf pour le singulier à sens non-anaphorique. Je ne vois pas d'autre façon d'expliquer cette particularité que de dire que *tout* peut être un pronom neutre, donc incorporer un N grammatical, comme *rien, quoi* et *quelque-chose*. Dans ce cas il est un D(+ N), donc aucun DP défini n'est projeté, ce qui explique l'absence du clitique :

(132) a. Je *(les) ai tous vu
b. J'ai tout vu

Il faut maintenant regarder la généralisation dans l'autre sens : est-ce que tous les Ds ont des contreparties pronominales ? On verra dans le chapitre suivant que les D définis en ont (il s'agit des pronoms personnels et démonstratifs). Comme pronom défini qui admet de la modification adnominale, on peut citer « l'article neutre » de l'espagnol *lo* : comme les pronoms indéfinis inanimés, ce pronom n'admet pas d'interprétation N-anaphorique, et a toujours une interprétation [-animé]. Tout comme l'article défini en cas d'ellipse, ce pronom doit être toujours suivi d'une restriction, pour des raisons qui seront explicitées dans la section 4.3.3 : l'absence d'un contenu descriptif nécessite une marque d'accessibilité sur un D défini, et le D de l'article défini de même que celui du pronom défini neutre n'en ont pas :

(133) a. lo de Paris / lo de Molière (Cabredo-Hofherr, 2005 : 36)
ce de Paris ce de M.
« ce qui concerne Paris/Molière ce qui a été dit sur Paris/Molière »
b. lo bueno
ce bon
« ce qui est bon »
c. lo que quiero
ce que je-veux

En espagnol, ces formes sont transparentes, formant une série bâtie sur les déterminants définis en ajoutant un *-o* (v. Cabredo-Hofherr, 2005 : 30-31):

(134)

masc.sg.	fem. sg.	pron.neutre
el 'le'	la 'la'	lo 'ce'
éste 'celui-ci'	ésta 'celui-ci'	esto 'ceci'
ése 'celui-là'	ésa 'celle-là'	eso 'cela'
aquél 'celui là-bas'	aquella 'celle là-bas'	aquello 'ce..là-bas'

On peut donc supposer que le *-o* représente le N grammatical inanimé incorporé au D. L'espagnol n'a pas de genre grammatical neutre (il n'y a pas de marques spéciales d'accord pour le neutre, donc il n'y a pas non plus une classe de noms neutres), donc pour les formes en *-o* on ne peut pas parler de l'interprétation non-anaphorique du N vide neutre.

La série française en *ce* n'a pas le même comportement que les pronoms espagnols. En comparant les exemples espagnols avec leurs versions françaises, on peut voir que la forme *ce* est restreinte aux relatives pleines. Cela l'oppose aux autres pronoms qui contiennent un N. Je considère que la combinaison avec une relative est due à une restriction sélectionnelle, donc que le D présent en *ce* ne sélectionne pas un N, mais un CP relatif[31].

Mais parmi les autres Ds, certains n'ont pas de contreparties pronominales : le quantifieur universel distributif *chaque*/roum. *fiecare*/angl. *each*, l'indéfini partitif *certains*/roum. *unii*, le quantifieur universel distributif non-D-linked *tout* (dans *toute chose*, *tout enfant* etc.). Comment faut-il expliquer cette situation ?

D'abord il faut noter que l'inexistence des formes pronominales spéciales avec ces Ds n'est pas un phénomène universel : l'anglais *every*, qui ne diffère des Ds universels romans que par la distributivité (il n'est pas nécessairement distributif), a des contreparties pronominales (*everything*, *everybody* et *everyone*)[32].

Tout de même, je pense que la liste des Ds qui n'ont pas de formes pronominales n'est pas aléatoire. On peut noter que tous ces Ds sont soit partitifs (supposent un groupe contextuellement donné), soit génériques (fr. *tout* est seulement générique, les autres peuvent être les deux) :

---

[31] Si l'on adopte pour ces relatives une analyse à tête interne de type BHATT (1999, 2002) (v. (117)-(119)), on peut dire que *ce* incorpore un N grammatical neutre qui a été sélectionné par un D relatif, ce qui peut se formaliser en lui assignant un trait +rel ou +wh. Il faudra aussi supposer que ce trait, même s'il a été vérifié lors de la sélection du N par le D relatif, n'est pas effacé tout de suite, mais reste visible de sorte qu'il peut satisfaire la sélection du D défini du pronom :

(i) $[D\ [_{N(om)P}\ N_{+rel}\ [_{CP}\ [_{DP}\ D_{+(i)rel}\ \not{N}_{+(u)rel}]\ \text{que IP}]]]$

[32] Pour *certains*, l'anglais n'a pas de contrepartie pronominale, mais n'admet pas l'interprétation non-N-anaphorique non plus, donc il doit utiliser une expression comme *some people* pour le sens générique.

(135) a. Chacun s'est fâché (seulement D-linked)
b. Chacun pense, à un moment de sa vie, à sa mort (non-D-linked : générique)

Dans la section 3.2.3 on a vu qu'il existe des arguments en faveur de l'hypothèse que les déterminants normalement partitifs recourent toujours, en l'absence du N exprimé, à un autre type d'anaphore, qui encode directement la partitivité, à savoir l'ellipse du DP partitif (et non du NP) :

(136) certains/chacun [de [$_{DP}$Ø]] → certains/chacun

Cela permet d'expliquer l'absence de contreparties pronominales pour ces déterminants.

L'idée d'une ellipse dans une structure partitive pourrait être utilisée même pour l'usage générique de ces Ds : la classe toute entière peut être représentée comme un ensemble maximal, donc défini (d'où l'usage de l'article défini à sens générique, au pluriel, dans beaucoup de langues).

D'ailleurs l'ellipse d'un DP dans le cas des IFs sans N exprimé doit de toute façon être supposée pour les universels pré-D (mais dans les positions où la cliticisation est possible, on retrouve des clitiques, v. (132)a) :

(137) Tous (les livres) sont là

On a vu cependant que les universels sans N exprimé peuvent aussi avoir des lectures génériques non-N-anaphoriques (v. (9)b-c ; (9)c est repris ici comme (138)b) :

(138) a. Toţi îşi urmăresc doar propriul interes (roum.)
tous se.D poursuivent seulement propre-le intérêt
« Tous (les gens) ne poursuivent que leur propre intérêt »
b. **Toate** se vor preface în cenuşă.
toutes se vont transformer en cendre
« Toute chose /toutes les choses deviendra/deviendront des cendres »

Étant donné que *pro*, comme les pronoms personnels, ne peut pas avoir des lectures génériques non-N-anaphoriques (v. 4.3.3), on pourrait dire que dans ce cas l'élément vide est un *pro*$_{arb}$. Mais le roumain n'a pas de *pro*$_{arb}$ comme celui proposé par Rizzi (1986) pour l'italien. En plus l'existence de la lecture non-N-anaphorique neutre, comme en (138)b, pose un problème pour cette hypothèse. On a considéré que cette lecture est fondée sur le sens non-N-anaphorique disponible pour le N vide féminin pluriel en roumain. Par contre, *pro* n'a pas cette propriété. Il y a alors deux possibilités d'analyse : soit, comme pour le français *tout*, on a affaire à des variantes pronominales de l'universel (qui seraient donc en quelque sorte les contreparties de l'anglais *everything*), soit on a un DP défini à N vide non-N-anaphorique et le D défini dans ces conditions peut être nul s'il est gouverné par un autre IF[33]. Je préfère la deuxième alternative, car les interprétations non-anaphoriques sont celles que l'on trouve généralement pour le N vide.

---

[33] Il est intéressant de noter qu'une fois introduit à l'aide de l'universel, ce générique non-N-anaphorique inanimé peut être repris par des pronoms – l'exemple, d'une poésie célèbre, montre aussi l'équivalence entre

3.4. L'anaphore nominale et l'analyse syntaxique du N vide /pro-N

3.4.1. La nature de l'anaphore nominale: Effacement en PF ou génération dans la base ?

Il faut maintenant examiner une question importante qui se pose concernant les groupes à interprétation N-anaphorique : est-ce que cette interprétation est l'effet d'un item spécifié, dès l'insertion lexicale, comme une anaphore nominale, ou résulte-t-elle d'un effacement à la Forme Phonologique (PF) du matériel lexical identique à la « source » de l'anaphore ?

Notez que l'anaphore nominale, surtout quand il n'y a pas d'élément ouvert qui puisse être analysé comme un pro-N, a toutes les propriétés de ce qu'on appelle une *ellipse*. Or, dans un système dérivationnel comme celui utilisé ici, qui construit, à partir d'un choix d'items lexicaux, des paires de représentations envoyées aux interfaces avec le système conceptuel (la forme logique) et sensorimoteur (la forme phonologique), il y a deux façons de décrire le phénomène de l'ellipse, qui diffèrent par le type et l'ordre des opérations qui ont comme résultat l'aboutissement à une paire ellipse ou pro-forme associée à une anaphore de sens (comme on l'a vu, l'anaphore nominale est un type d'anaphore de sens) : l'une des façons de dériver l'ellipse est d'insérer, du lexique, un item associé à une représentation vide ou de pro-forme et à une interprétation d'anaphore de sens, et de remplacer cet item, à la Forme Logique, par l'antécédent de l'ellipse – c'est l'option de la *génération dans la base* de l'ellipse ou de la pro-forme, appelée aussi *anaphore profonde* (dans les variantes précédentes du système génératif, où la dérivation avait comme point de départ une « structure profonde » – *deep structure* –, ce mot indique la présence de l'ellipse à ce niveau linguistique). L'autre option c'est d'insérer dès le début de la dérivation un matériel linguistique identique à la source de l'ellipse, et d'opérer un effacement à la Forme Phonologique, c'est-à-dire une opération subséquente au Spell-Out (ou épellation), qui n'affecte pas la représentation logique, mais seulement l'output phonologique. On parle alors d'une *anaphore de surface*. Cette opération d'effacement est considérée comme une forme plus radicale de l'opération de *désaccentuation* d'un matériel linguistique *donné* (*given*). Le fait que la désaccentuation existe et qu'elle est typiquement une opération de PF est considéré comme un argument en faveur de l'effacement (v. Tancredi, 1992) : on a noté que les conditions sémantiques sous lesquelles peut apparaître l'ellipse (qui se rapportent à la relation entre l'anaphore de sens et l'antécédent) permettent aussi la désaccentuation. Tancredi considère même que la désaccentuation est toujours possible là où l'ellipse est possible[34]. Or, si le fait d'être

---

le singulier et le pluriel féminin non-N-anaphoriques (le masculin singulier générique topical est repris par le pluriel féminin en position d'objet):

(i) **Tot** ce-a fost ori o să fie
tout ce-que a été ou va être
În prezent le-avem pe **toate**
en présent 3CL.ACC-avons OBJ toutes
Tu de-a **lor** zădămicie
tu de ART leur futilité
Te întreabă şi socoate (Eminescu, *Glossă*)
te demande et réfléchis
« Tout ce qui a été ou sera, nous avons toutes ces choses dans le présent. Toi, réfléchis bien à leur futilité »

[34] L'inverse n'est pas vrai, remarque Tancredi: le matériel lexical dans l'ellipse est compris comme identique avec l'antécédent, tandis que la désaccentuation peut aussi s'appliquer à des synonymes :

donné peut conduire à une opération phonologique comme la désaccentuation, opérant sur tout le matériel donné, on peut penser qu'il existe aussi une opération d'effacement opérant dans les mêmes conditions. De cette façon on n'aurait plus besoin d'introduire des traits + anaphore-de-sens et de récupérer le sens à la forme logique.

Après une période où l'une ou l'autre de ces façons de représenter l'ellipse étaient proposées pour tous les phénomènes d'ellipse/anaphore de sens en général[35], la recherche a tenté de trouver des tests pour l'une ou l'autre de ces analyses et d'admettre les deux analyses pour rendre compte de la diversité des phénomènes d'ellipse/anaphore de sens, en associant des types caractérisés par des propriétés différentes à des dérivations différentes de l'ellipse (génération dans la base vs. effacement) (v. Hankamer et Sag, 1976 ; Depiante, 2000).

La discussion du type d'ellipse impliqué dans l'anaphore nominale sera ainsi l'occasion d'offrir une présentation plus détaillée des propriétés de cette relation anaphorique.

Les propriétés des ellipses utilisées comme principaux critères pour le type d'ellipse sont la relation avec l'antécédent, incluant la localité de cette relation et l'existence d'un antécédent linguistique, et l'existence d'une structure interne de l'ellipse, prouvée par différents phénomènes syntaxiques et interprétatifs. On aurait aimé que les résultats de ces différents tests soient convergents, mais ce n'est pas toujours le cas : tout au contraire, des tests qui pris séparément ont l'air d'être sûrs donnent parfois des résultats contradictoires appliqués au même phénomène.

La discussion sur l'ellipse a été centrée autour de l'ellipse verbale en anglais, mais certains articles contiennent aussi l'application des tests à l'ellipse nominale et à la pro-forme *one*.

En ce qui concerne la relation entre l'antécédent et l'ellipse, on a observé d'abord que l'ellipse nominale, tout comme l'ellipse verbale, admet des antécédents assez lointains, qui peuvent être situés même dans une autre phrase ou dans le discours d'une autre personne (v, (140)), ou même suivre l'ellipse[36] (v. (141)), à la différence du phénomène de *gapping*, par exemple (v. Jackendoff, 1971 ; Williams, 1977 ; Lobeck, 1995):

(139) a. *Sue ordered fish because John (did) meat (*gapping*)
b. Sue ordered fish because John didn't (ellipse)
c. I took no book, because Mary already bought several

(140) a. A : John caught a big fish
B : *Yes, but Mary a bird (*gapping*)
b. A : John caught a big fish (ellipse)
B: Yes, but Mary didn't
c. A: John caught a big fish
B: Yes, but Mary's was bigger

(i) Al called Pat a lunatic, and GEORGE *insulted Pat* (too).
(ii) *Al called Pat a lunatic, and GEORGE did ~~insult Pat~~ (too).
(iii) Al called Pat a lunatic, and GEORGE *called Pat a lunatic* (too).
(iv) Al called Pat a lunatic, and GEORGE did ~~call Pat a lunatic~~ (too) (SMITH, 2001: 13-16; < TANCREDI, 1992)

[35] La théorie de l'effacement a été défendue par ROSS, 1967; POSTAL, 1972; HANKAMER, 1973a; MORGAN, 1973; SAG, 1980; celle de la génération dans la base, par AKMAJIAN, 1968; DOUGHERTY, 1969; JACKENDOFF, 1969, 1971, 1977; SHOPEN, 1972; WASOW, 1972; FIENGO, 1974; WILLIAMS, 1977.

[36] Un antécédent peut suivre l'ellipse s'il est dans la même phrase, et n'est pas c-commandé par l'ellipse (c'est la condition on *backward anaphora*, v. LANGACKER, 1966)

(141) a. Because Sue didn't, John ate meat (ellipse)
b. After hearing Mary's, people weren't so impressed about John's presentation

En plus, l'ellipse admet aussi ce qu'on appelle des *antécédents pragmatiques*, c'est-à-dire, le contenu descriptif nominal peut être offert par un objet saillant dans le contexte extra-linguistique, sans que ce nom ait jamais été mentionné dans le discours précédent :

(142) a. (devant une vitrine à motocyclettes) : J'en ai une aussi
b. [Sag produces an apple] Hankamer : Did you bring one for me ?
(Hankamer et Sag, 1976 : 34)
c. [Observing Max ride by on his camel] Did you ever ride on the one Sue used to have?
(Hankamer et Sag, 1976 : 35)
d. *(There are lots of barking dogs in the yard. We look at them without speaking. I point and say:)* Harry's is particularly noisy. (Elbourne, 2005: 33; < Elbourne, 2001)

Hankamer et Sag (1976), qui notent ce phénomène pour l'anglais (142b-c), offrent plusieurs arguments pour le considérer comme un indice d'anaphore profonde. Ainsi, ils notent plusieurs contrastes entre l'ellipse verbale et l'anaphore verbale *so*, d'un côté, et l'objet anaphorique nul (*null complement anaphora*) et l'objet *it* dans *do it*, de l'autre, qui vont tous dans la même direction, suggérant que les deux premiers sont des anaphores de surface, et les deux derniers des anaphores profondes. Or, l'un des contrastes concerne justement les antécédents pragmatiques, qui sont possibles avec l'objet nul ou *it* et ne le sont pas avec l'ellipse verbale ou l'anaphore *so* (selon ces auteurs) :

(143) a. [Hankamer attempts to stuff a 9-inch ball through a 6-inch hoop]
Sag: #It's not clear that you'll be able to (Hankamer et Sag, 1976: 3)
b. [same context]
Sag: It's not clear that you'll be able to do it (Hankamer et Sag, 1976: 4)

(144) Hankamer: I'm going to stuff this ball through this hoop
Sag: It's not clear that you'll be able to (Hankamer et Sag, 1976: 5)

(145) [Observing Hankamer attempting to stuff 12'' ball trough 6'' hoop:
a. Sag: I don't see why you ever try.
b. # I don't see why you ever try to (Hankamer et Sag, 66)

Les autres contrastes qui suggèrent que l'ellipse verbale est une anaphore de surface sont liés à l'existence d'une structure interne, qui est considérée, plausiblement, comme un critère pour l'effacement (car on s'attend à ce qu'un élément vide généré dans la base soit syntaxiquement simple). Comme indice pour l'existence d'une structure interne de l'ellipse, ils offrent, suivant Grinder et Postal (1971), la possibilité pour un pronom d'avoir un antécédent à l'intérieur du syntagme élidé (pour que ce test soit efficace, on exclut, à l'aide de la négation, la possibilité que l'antécédent référentiel du pronom se trouve dans l'antécédent de l'ellipse). Ils notent que cette possibilité existe pour l'ellipse du VP, mais pas pour l'anaphore *do it* ou pour l'objet anaphorique nul:

(146) a. I've never ridden a camel, but Ivan has ridden a camel$_j$, and he says it$_j$ stank horribly
b. I've never ridden a camel, but Ivan has [$_{VP}$_], and he says **it**$_j$ stank horribly !
(Hankamer & Sag, 23)

(147) *Jack didn't cut Betty with a knife – Bill did it, and **it** was rusty.
(Hankamer & Sag, 30; < Bresnan, 1971)

(148) a. He said that one of us had to give up his seat, so Sue volunteered to give up her seat, because it was too narrow for her anyway
b. *He said that one of us had to give up his seat, so Sue volunteered [_], because **it** was too narrow for her anyway (Hankamer et Sag, 61)
c. He said that one of us had to give up his seat, so Sue did [$_{VP}$_], because **it** was too narrow for her anyway (Hankamer et Sag, 63)

Hankamer et Sag contestent l'affirmation de Grinder et Postal que cette possibilité existe pour l'anaphore nominale aussi[37] :

(149) *Harry didn't sink a boat carrying a gorilla, but George sank one, and **it** drowned
(Hankamer et Sag, 39)

Un autre critère pour l'existence d'une structure interne est la possibilité de présenter des lectures qui supposent la montée d'un élément de l'intérieur de l'ellipse au-dessus d'un élément exprimé. Ainsi, dans (150)a l'ellipse garde la même ambiguïté que l'antécédent, mais (150)b n'a qu'une des lectures, celle qui attribue une opinion absurde à Joan :

(150) a. John believes that the earth is larger than it is - but Joan doesn't [$_{VP}$_]
(ambiguïté: (i) La dimension que Joan attribue à la terre n'est pas plus grande que la dimension réelle de la terre ;
(ii) Joan ne croit pas que la Terre est plus grande que la Terre – lecture absurde)
b. John believes that the earth is larger than it is – but Joan doesn't believe it
(Hankamer et Sag, 90-98)
(seule la lecture absurde (ii) serait possible)

Depiante (2000) utilise aussi le critère de la structure interne pour qualifier l'ellipse du VP d'effacement par opposition avec l'objet anaphorique nul : ainsi, elle note que la possibilité de portée inversée est maintenue dans l'ellipse verbale dans (151), ce qui implique une montée d'un terme de l'intérieur de l'ellipse par-dessus un terme exprimé ; cette lecture n'est pas possible pour l'objet anaphorique nul (observation due à Grimshaw, 1979) :

(151) Some Democrat volunteered to visit every neighbourhood and some Republican did too
(some Republican>every neighbourhood, every neighbourhood>some Republican)
(152) Some Democrat volunteered to visit every neighbourhood and some Republican also volunteered
(some Republican>every neighbourhood, * every neighbourhood>some Republican)

Selon ce critère, l'anaphore nominale paraît se comporter comme l'ellipse du VP, présentant une structure interne : si l'antécédent dans (153) est interprété à portée inversée de l'universel, la même interprétation s'imposera pour la proposition à ellipse, quoique

[37] GRINDER et POSTAL ont produit l'exemple:
(i) Harry sank a boat carrying a gorilla and George sank one too and they both drowned (one = a boat carrying a gorilla, they = the two gorillas)

l'universel ne soit pas exprimé. Ceci est vérifié par la possibilité d'employer, en roumain, le marqueur d'indéfini distribué *câte* (ce marqueur n'apparaît que sur des indéfinis distribués) :

(153) a. Ziarul conţine două interviewuri cu fiecare concurent şi revista conţine trei. (roum.)
journal-le contient deux interviews avec chaque concurrent et revue-la contient trois
a'. Le journal contient deux interviews de chaque concurrent et la revue en contient trois
b. Revista conţine (câte) trei interviewuri cu fiecare concurent. Ziarul conţine
revue-la contient *câte* trois interviews avec chaque concurrent journal-le contient
numai (câte) două.
seulement *câte* deux

Un autre test que Depiante utilise pour la structure interne est la possibilité d'extraction, où le même type de contraste (entre l'ellipse verbale et l'objet anaphorique nul) réapparaît :

(154) a. I know which journal Mary read but I don't know which journal Sally did
b. *Bill knows which neighbourhood Al volunteered to visit and Barbara knows which township George volunteered

Ce test donne aussi des résultats positifs pour l'existence d'une structure interne dans les anaphores nominales :

(155) Je me demande qui est l'auteur dont tous les livres ont reçu des prix, et qui est l'auteur dont aucun n'a reçu de prix.

Même le test de l'existence de l'antécédent d'un pronom à l'intérieur de l'ellipse, en dépit des affirmations de Hankamer et Sag, ne donne pas toujours un résultat négatif appliqué à l'ellipse nominale. Ainsi, des locuteurs roumains que j'ai consultés trouvent assez acceptable l'exemple (156)a (si le pronom est *pro*), et un résultat similaire a été obtenu par Kornfeld et Saab (2004) pour l'espagnol (156(b)):

(156) a. N-am nici o carte de pictură cu reproduceri colorate. Marcela are una, şi (?*pro*)
n'ai aucun livre de peinture avec reproductions colorées Marcela a une et
(??ele/ ??acestea) sunt foarte frumoase.
elles celles-ci sont très belles
b. Nunca comí una torta con higos, pero Juan probó la que hizo Pedro y dice que le
jamais mangeai un gâteau avec figues mais J. essaya celle que fit P. et dit que lui
parecieron deliciosos (Kornfeld et Saab, 6)
semblèrent délicieuses

Donc apparemment l'anaphore nominale ne respecte pas la corrélation entre absence de structure interne et possibilité d'avoir des antécédents pragmatiques.

La corrélation entre structure interne et impossibilité des antécédents pragmatiques a été contestée aussi pour l'ellipse verbale, par d'autres chercheurs : Schachter (1977) et Chao (1988) soutiennent que l'ellipse verbale peut avoir des antécédents pragmatiques. Elbourne (2005b) note que beaucoup de gens trouvent les exemples du type (143) tout à fait acceptables. Il offre d'autres exemples d'antécédents pragmatiques de l'ellipse du VP, dus à J. Merchant (2004) :

(157) a. *(John attempts to kiss Mary while driving.)* John, you mustn't.
b. *(A piece of chocolate cake is offered.)* I really shouldn't.
c. *(As an invitation to dance.)* Shall we?
d. *(Mary gets John an expensive present.)* Mary, you shouldn't have!
e. *(Gesturing towards an empty chair.)* May I?
f. *(Responding to the last.)* Please do.
g. *(Seeing someone about to do a shot of Tequila.)* If you can, I can too.
h. *(Looking at someone psyching herself up to jump across a wide gap.)* I bet she won't.
i. *(Seeing someone who has just died his hair green.)* You didn't! (Elbourne, 2005: 22-30)

Il faut examiner dans quelle mesure les faits diagnostiques pour une structure interne pourraient être accommodés dans la théorie de la génération dans la base, et, aussi, comment cette théorie pourrait dériver les différences entre les anaphores de sens en ce qui concerne ces faits.

Pour les cas de portée large d'un quantifieur de l'intérieur de l'ellipse, je considère que si la résolution de l'ellipse trouve un antécédent discontinu, formé par la montée du quantifieur, elle peut le copier en reconstituant sa structure, car la procédure de la résolution de l'ellipse opère non pas sur le constituant élidé seul, mais sur toute une structure syntaxique parallèle : cela est prouvé par le fait que tous ces exemples comportent un parallélisme de la structure syntaxique, qui est probablement nécessaire pour pouvoir obtenir ces lectures (je mets en caractère gros le contenu restitué):

(158) a. [every neighborhood [some Republican -ed [visit ~~every neighborhood~~]]]
b. [**every neighborhood** [some Democrat -ed [**visit ~~every neighborhood~~**]]]

(159) a. [le journal [chaque candidat [~~le journal~~ contient deux [interviews avec [~~chaque candidat~~]]]]]
b. [la revue [**chaque candidat** [~~la revue~~ contient trois [**interviews avec [~~chaque candidat~~**]]]]]

En effet, l'existence d'antécédents discontinus est bien attestée pour les ellipses, verbale comme nominales (v. Lobeck, 1995 ; Elbourne, 2005)[38] :

(160) a. I can walk, and I can chew gum. Gary can too, but not at the same time (Webber, 1978)
[$_{\text{VP}}$e]= *walk and chew gum*
b. John needs a hammer. Mary needs a mallet. They're going to borrow Bill's. (Elbourne, 2005: 19)
[$_{\text{N}}$e]= *hammer or mallet, respectively*

---

[38] Notons que si l'on veut expliquer ces cas par effacement, il faut supposer une structure plus complexe, probablement contenant l'adverbe *respectively* :

(i) They're going to borrow Bill's hammer or mallet, respectively

Comme les syntagmes élidés de (i) sont désaccentués, peut-être sauf *respectively*, le recours à l'effacement reste possible.

ELBOURNE (2005) propose pour dériver les lectures correctes de tous ces types un mécanisme fondé sur la théorie de la génération dans la base, qui a la particularité que les ellipses générées dans la base ne sont pas des items simples, mais des structures complexes, qui rendent disponibles plusieurs places pour insérer, en LF, les antécédents de l'ellipse. Mais, dans la mesure où la désaccentuation en (i) est acceptable, on n'aurait pas, ici, un argument pour la génération dans la base : le mécanisme interprétatif proposé par Elbourne pourrait s'appliquer aux syntagmes coordonnés à *respectively*, et pas nécessairement à des syntagmes vides générés dans la base.

L'existence d'un antécédent d'un pronom à l'intérieur de l'ellipse s'explique facilement si le matériel sous-entendu est récupéré en LF et le calcul de la référence pour les pronoms utilise les formes logiques des phrases précédentes, ce qui est tout à fait plausible.

L'absence de ces possibilités interprétatives pour les formes opaques (comme *it* en (147) et Ø en (148)b) peut s'expliquer en disant que les anaphores opaques ne sont pas remplacées, en LF, par le contenu de la source de l'anaphore, mais sont représentées comme les pronoms anaphoriques, se référant à des entités saillantes dans le contexte, du type requis par le prédicat auquel elles s'appliquent : par exemple, « l'unique action saillante dans le contexte » (pour *it* en (147)) ou « l'unique contenu propositionnel saillant dans le contexte » (pour Ø en (148)b). Dans l'hypothèse standard que les pronoms anaphoriques renvoient à des référents de discours déjà introduits, et que ces référents doivent être représentés dans les formes logiques des phrases où ils sont introduits, on dérive l'impossibilité de reprise en (147) et (148)b, car les formes logiques des phrases à anaphores opaques ne contiennent pas la représentation de ces référents de discours. Dans cette analyse des anaphores opaques, on peut également expliquer l'absence de portée large des quantifieurs : le quantifieur n'est simplement pas représenté en LF : l'objet nul en (152) est simplement « l'unique contenu propositionnel saillant dans le contexte ».

Pourtant, l'idée du remplacement des anaphores de sens par des structures plus complexes en LF est problématique du point de vue théorique dans le cadre du model minimaliste, comme l'a fait remarquer Smith (2001). Smith note que le minimalisme, par la *Bare Phrase Structure*, pousse à ses dernières conséquences l'idée, déjà présente dans la théorie X-barre, que les structures sont bâties par les propriétés des têtes lexicales, et qu'il n'y a pas de règles de structure syntagmatique indépendantes, du type VP → V + NP, comme dans les premières versions de la syntaxe générative. Si les structures ne sont générées que par les items lexicaux, il s'ensuit que pour qu'une anaphore puisse avoir une structure interne, elle doit contenir comme des entrées lexicales, dès le début de la dérivation, les items qui bâtissent cette structure, car il n'y a pas d'autre possibilité pour générer une structure interne. Une réponse possible à cet argument est de dire que la structure est bâtie dans l'antécédent, et, en forme logique, on réalise une copie de cette structure déjà bâtie, que l'on insère à la place de l'ellipse. L'opération de copie est acceptée par le modèle minimaliste, et le trait même qui déclenche cette opération de copie, à savoir le trait + anaph, est le trait d'un item lexical, l'anaphorique généré dans la base, donc le principe que la dérivation est conduite par des propriétés des items lexicaux est respecté. Pourtant il faut alors supposer que l'opération de copie a accès à des objets syntaxiques faisant partie d'une autre phrase du discours précédent (v. (153)b, (156)), ce qui est une hypothèse forte, pour laquelle on n'a pas de preuves indépendantes. Pour les antécédents 'pragmatiques' (extra-discursifs), il n'y a pas d'objet syntaxique déjà bâti à copier, mais on peut dire que la copie d'une structure n'est pas nécessaire dans ce cas-là, car tous les exemples qui attestent une structure interne contiennent des antécédents linguistiques.

Je conclus que l'existence d'une structure interne prouvée par des tests sémantiques est plus facile à expliquer dans l'analyse par effacement, mais n'exclut pas complètement l'analyse par génération dans la base.

Des arguments plus puissants en faveur de l'effacement sont ceux qui se rapportent aux formes légitimées par les anaphores structurées : si l'on peut démontrer pour un élément en dehors de l'ellipse qu'il doit être légitimé par un item élidé, et qu'il s'agit

d'une légitimation formelle, qui par définition a lieu avant l'épellation ou sur la branche PF de la dérivation, on est obligé de conclure que cet item est présent au cours de la dérivation syntaxique, ce qui signifie que l'ellipse est obtenue par effacement. Pour l'ellipse nominale, ceci est plus difficile à démontrer que pour l'ellipse verbale, où l'existence des compléments sous-catégorisés est hors de doute. Ainsi, pour un exemple comme (155), on peut dire que le génitif est simplement légitimé par le trait N du N vide anaphorique généré dans la base – car en principe tous les Ns admettent des génitifs – et que le type précis de relation que le génitif réalise est établi à la forme logique, après la récupération d'un contenu nominal. D'une façon générale, les PPs et les génitifs qui se combinent avec les noms non-dérivés d'autres catégories prédicatives ne paraissent pas être formellement légitimés par l'item nominal, même si pour le sens ils ne sont pas toujours des adjoints (des modifieurs), mais peuvent aussi être interprétés comme des arguments :

(161) La conquête de l'Albanie a été plus facile que celle **de la Grèce**.

Comme la propriété d'avoir un complément est marquée dans l'entrée lexicale, des exemples comme (161) sont plus faciles à analyser dans l'hypothèse de l'effacement – *(de) la Grèce* est simplement sélectionné par le nom *conquête*. Mais l'analyse par génération dans la base peut aussi rendre compte de ces exemples, en faisant l'hypothèse que le N anaphorique à une position optionnelle de complément. Le marquage de ce complément par *de* ne pose pas de problème, car il n'est pas une propriété du lexème *conquête*, mais du contexte adnominal, étant la réalisation par défaut des compléments à l'intérieur d'une projection nominale (comparez *conquérir la Grèce*, sans *de* !).

Pourtant, on peut trouver auprès d'une ellipse des compléments qui ont une marque spéciale, qui paraît être sélectionnée par l'item élidé lui-même.

Ici il faut distinguer deux cas, selon que le nom élidé représente ou non un nom d'évènement « complexe » au sens de Grimshaw (1990), qui garde la structure argumentale du verbe-base.

Comme les noms évènementiels simples ou non-évènementiels n'ont pas de complément obligatoire, on a soutenu que même les PPs qui ont une interprétation d'argument sont syntaxiquement des adjoints (Grimshaw, 1990). Cependant, je considère qu'un analyse comme compléments facultatifs est préférable lorsque le choix de la préposition semble être déterminé par le nom recteur (comme *envers* dans *attitude envers*...), et l'interprétation d'argument est prouvée par l'impossibilité d'apparaître en position prédicative :

(162) ?? Cette attitude est envers certaines ethnies seulement

Or, il faut noter que ce genre de PP est admis après l'ellipse nominale :

(163) L'attitude des communistes envers les classes privilégiées ne diffère pas de celle des nazis **envers certaines ethnies**

Pour les noms déverbaux à structure argumentale verbale – les noms évènementiels complexes (*complex event nominals*) de Grimshaw (1990) –, la capacité d'avoir des compléments

est universellement reconnue. Or, on peut trouver des PPs et des cas obliques sous-catégorisés par la racine avec ce genre de noms :

(164) a. L'enseignement de l'histoire aux enfants est plus amusant que celui de la géographie aux adultes (Sleeman, 1996, 3 :109 ; < Hirschbüller et Labelle, 1990)
b. Recursul la asemenea metode nu e cu nimic mai lăudabil decât acela la violenţă
recours-le à telles méthodes ne est en rien plus louable que celui à violence (roum.)
c. A utilizat referirea constantă la comentatori consacraţi, dar şi pe aceea/?cea la /
a utilisé renvoi-la constante à commentateurs consacrés mais aussi OBJ celle/la à
surse/? dar eu aş fi vrut mai multă la surse
sources / mais moi j'aurais voulu plus beaucoup à sources
d. Acordarea de premii elevilor merituoşi a fost urmată de una de medalii celor
attribution-la de prix élèves-les.D méritoires a été suivie de une de médailles ceux.D
cu rezultate la concursuri naţionale .
avec résultats à concours nationaux
e. % Apelul constant la părinţi este dublat de cel la prieteni (Cornilescu, 2006)
appel-le constant à parents est doublé par le(celui) à amis

On sait que les noms à structure argumentale ont toute une série de propriétés qui reflètent la présence d'un élément V dans la structure (v. Borer, 2003 ; Borer *et al,* 2001 ; Cornilescu, 2001), dont l'une est l'héritage des Ps sous-catégorisées par les verbes, comme *à* et *la* dans les exemples ci-dessus, pour lesquelles il est difficile de supposer un statut d'ajoint. Notons aussi, pour le roumain, le datif, qui n'est possible que dans les *complex event nominals* (v. Cornilescu, 2001) ((164)d). D'autres propriétés héritées des verbes qui distinguent ces groupes des autres noms sont la présence de modifieurs aspectuels d'itération (comme en (165)b, (164)c) et de modifieurs de fréquence (v. (165)a), la possibilité d'avoir des PPs d'agent (surtout pour le roumain) ((165)a-b) et des propositions finales à contrôle par l'agent ((165)c). En roumain, on peut aussi distinguer les noms à structure argumentale des autres noms par la possibilité de recevoir des locatifs non précédés de la préposition *de* (v. (165)a) :

(165) a. Recursul frecvent la metode violente în şcoală/la Bucureşti (de către profesori)
le-recours fréquent à méthodes violentes en école/à Bucarest par professeurs
b. L'enseignement des mathématiques (aux enfants) le matin (par un vieillard)
c. Recursul la asemenea metode e tot atât de regretabil ca acela la violenţă pentru a
le-recours à telles méthodes est tout aussi de regrettable que celui à violence pour
obţine informaţii
obtenir renseignements

Comme les prépositions et le datif dans ces exemples sont légitimés par l'item lexical, en fait par la racine verbale, je conclus qu'au moins pour ces cas-là il faut parler d'effacement.

Si au moins pour certains cas il faut parler d'effacement, l'hypothèse la plus économique est que toute interprétation N-anaphorique est le résultat d'un effacement. D'autant plus que l'existence d'une structure interne, qui est prouvée par certains tests sémantiques, est, comme on l'a vu, plus facile à analyser par effacement. La génération dans la base, pour d'autres cas, ne peut être admise que s'il existe des arguments qui excluent l'effacement.

Une difficulté immédiate pour l'extension de l'analyse par effacement à tous les cas d'ellipse est l'existence de pro-Ns exprimés – comme l'anglais *one* et les clitiques

fr. *en*, it. *ne* : pour *one*, on ne s'attend pas à ce que l'effacement remplace le NP par une autre forme. Quant aux clitiques *en/ne*, selon les hypothèses courantes, la cliticisation a lieu en syntaxe (qu'elle relève du mouvement, ou bien d'un accord qui légitime un élément vide dans la position de base, il s'agit toujours d'un processus syntaxique). En effet, la relation entre le clitique et la position « de base » qui lui est associée est trop sensible à la structure syntaxique pour être traitée par une règle de PF. On verra dans la section 5.4 les problèmes que rencontre toute analyse de la cliticisation comme un phénomène de PF.

Une solution à ces problèmes consiste à analyser *one* et *en/ne* comme des épellations de têtes fonctionnelles et non pas du N lui-même.

Pour *en/ne*, cette proposition est étayée par leur restriction à des groupes indéfinis (v. 3.1.2 et 3.3.1 ci-dessus), car l'indéfinitude est une propriété qui caractérise la partie fonctionnelle du DP. Si les IFs qui prennent *en* sont générés dans une projection QP, dédiée à la quantité, et montent ensuite à SpecDP (v. Zamparelli, 1995 pour la même idée, avec des étiquettes différentes), on peut analyser *en* comme l'épellation d'une tête Q dont le complément est nul (effacé).

(166) [$_{DP}$ deux [$_{QP}$ [~~deux~~] [**en** [$_{NP}$ Ø]]]]
↑ cliticisation

Cependant, comme la cliticisation est un processus syntaxique, la propriété d'avoir un complément effacé doit être marquée en syntaxe. On peut utiliser à cette fin l'analyse de l'ellipse de Merchant (2001), selon laquelle pour qu'un syntagme puisse être effacé, il doit y avoir un certain trait qui déclenchera l'effacement. Merchant appelle ce trait E, et le place sur la tête qui prend le syntagme élidé comme complément. On peut ainsi considérer que *en* est un Q ou une autre tête fonctionnelle marqué [E]. Comme on le verra dans le chapitre 5 (section 5.4), *en* apparaît aussi dans des conditions de dislocation du NP, et n'est pas limité à l'ellipse, mais peut aussi être associé à un N vide à interprétation non-anaphorique. En généralisant, on peut ainsi analyser *en* comme une tête fonctionnelle nominale suivie d'une catégorie vide en PF (trace, effacement ou N grammatical). Je développerai cette analyse dans la section 5.4, où je proposerai une modification de la théorie de la cliticisation et des éléments minimaux, en permettant aux syntagmes dont tous les éléments sauf la tête sont nuls ou ont été effacés d'acquérir le statut d'éléments minimaux (qui est pertinent pour le phénomène de cliticisation).

L'anglais *one* a été analysé comme une tête fonctionnelle par Llombart-Huesca (2002), qui, sur la base de la limitation de *one* aux noms comptables (v. (167)), l'identifie à Num.

(167) a. *Joe wanted the expensive furniture but Jan wanted the cheap one
b. *We sympathize both with the despair caused by the drought and with the one caused by the tornado (Schütze, 2001 : 17)

Cependant, le fait que les adjectifs précèdent *one* suggère qu'il occupe une position plus basse (sur l'idée que Num est au-dessus des adjectifs, v. 2.4.1.2, et Heycock et Zamparelli (2005)). Si on adopte l'idée que les groupes nominaux contiennent une tête n (cf. Marantz, 1997), on peut analyser *one* comme l'épellation de n lorsqu'il porte une

marque de nombre (les noms massiques peuvent être considérés comme non marqués pour le nombre, ce qui explique l'absence de *one* avec les massiques).

Cependant, *one* a une autre propriété qui paraît favoriser l'analyse par génération dans la base : il ne peut pas se combiner avec un complément en *of*. Cette propriété caractérise aussi l'ellipse nominale anglaise dans d'autres contextes (pour des exceptions, v. (184) et (186) plus loin) (cf. Jackendoff, 1977 ; Lobeck, 1991, 1993, 1995):

(168) a. *The students of physics are taller than the ones of chemistry
b. * Few students of foreing languages attended the play but all [$_N$e] of chemistry showed up

L'explication traditionnelle de ce phénomène a été l'analyse des anaphores nominales anglaises comme des projections N′ – NPs en termes d'aujourd'hui –, qui ne pourraient donc pas exclure un complément du N. Si on adopte l'analyse par effacement, il faut introduire une contrainte qui demande que l'effacement comprenne le complément du N. Mais, comme on l'a déjà vu, dans d'autres langues cette contrainte n'est pas active (v. aussi (163)-(165) ci-dessus) :

(169) a. Peu d'étudiants de langues étrangères sont allés au spectacle mais tous ceux de chimie sont venus
b. Die Bewohner der Städte sind reicher als die der Dörfer (all.)
les habitants des(G) villes sont plus riches que ceux des(G) villages

On pourrait alors penser à mettre en relation cette contrainte avec l'existence d'un pro-N exprimé, en supposant une analyse par génération dans la base. En effet, Panagiotidis (2003) a expliqué cette contrainte dans le cadre de l'analyse par génération dans la base : en tant que N grammatical, le N vide anglais, réalisé, selon les contextes, comme *one* ou Ø, ne peut pas assigner de rôle thématique. Panagiotidis note que l'explication traditionnelle, selon laquelle les anaphores nominales anglaises sont des N′s et pas des N^0s, n'est plus formulable dans le cadre de la Bare Phrase Structure.

Tout de même, on peut aussi rendre compte de cette contrainte dans l'analyse par effacement. Si on considère *of* complément comme la réalisation d'un génitif assigné dans une position basse (cf. Longobardi, 2001), par n, on peut dire que le n marqué [E] n'assigne pas ce cas. Une autre possibilité c'est d'adopter l'idée que l'effacement doit toujours comprendre une projection maximale (v. 3.4.2 plus loin pour la question du domaine de l'ellipse). Comme le complément en *of* est toujours généré à l'intérieur du NP (pour les arguments, voir ci-dessous), il ne pourra pas échapper à l'élision, sauf s'il se déplace dans une position plus haute. Tout ce qu'il faut alors supposer c'est que le n anglais réalisé comme *one* ou Ø, selon les contextes, ne permet pas cette montée.

Si on adopte la deuxième hypothèse, pour les langues romanes et l'allemand, où les compléments peuvent toujours apparaître hors de l'ellipse (v. (164)-(165) et (169)), on dira que les compléments ont l'option de quitter le NP (on peut penser à une extraposition ou à un mouvement dans une position de Focus, cf. Corver et van Koppen, 2005, 2006, 2007 ; Ntelitheos, 2004 ; Eguren, 2007).

Je présente maintenant les arguments pour l'idée que le complément en *of* est toujours dans la projection la plus basse (sœur de la tête lexicale). Comme l'a noté Radford (2000), le PP en *of* (sans '*s*) doit toujours être argumental (complément), et, pour les noms déverbatifs, il correspond toujours à l'objet profond (Radford parle de restriction aux rôles thématiques

de thème et expérimentateur) :

(170) a. **the government's** ban on tobacco advertising (Agent)
b. *the ban **of the government** on tobacco advertising (Radford, 6)

(171) a. **last week's** announcement that a new peace treaty had been signed (Modifieur)
b. *the announcement **of last week** that a new peace treaty had been signed (R.: 7)

(172) a. **the president's** certainty to be re-elected (Montée)
b. *the certainty **of the president** to be re-elected (Radford, 8)

(173) a. **Mary's** new hat (Possesseur)
b. *the new hat **of Mary** (Radford, 65)

(174) a. the return **of the president** from Cincinnati (Thème) (Radford, 12a)
b. the destruction **of the city** by the enemy (Radford, 26 a)

(175) the unwillingness **of the chairman** to admit responsibility (Expérimentateur) (Radford, 19a)

(176) the northern part **of the city** (Arguments des noms relationnels non-dérivés)

Notez que pour les déverbatifs, comme en (174), *of* marque un argument qui est réalisé comme un objet 'profond' (objet des transitifs et sujets des inaccusatifs et des passifs) auprès des verbes correspondants :

(177) a. **The president** returned from Cincinnati
b. The enemy destroyed **the city**.

Je conclus que *of* est à analyser comme une marque de cas structural, mais limitée à la position de complément du N (v. aussi Longobardi, 2001b) ou de la racine, si on analyse les nominalisations complexes comme des projections verbales ou sans étiquette catégorielle (des RootPs, cf. Marantz, 1997) enchâssées sous un nominalisateur (une tête n). Tous les cas cités par Radford où *of* est impossible sont des cas où le groupe qu'il introduit n'occupe pas la position de complément de la projection lexicale (NP, VP ou RootP) : l'agent (en (170)) est introduit comme un spécifieur (du vP ou nP), tout comme dans les projections verbales correspondantes, en (171) et (173) le génitif est un adjoint, en (172), il est généré dans une propositions enchâssée (*to be reelected*).

Il existe des cas où *of* peut se combiner avec *one* :

(178) The portrait of the Queen is lower than the one of the Vice-Chancellor

Radford (1989) a noté que dans ce cas *of* est une préposition « pleine », qui peut apparaître en position prédicative (v. (179)) – ce qu'il appelle une préposition « thématique ». Les « prépositions thématiques » peuvent être caractérisées comme des prépositions qui assignent elles-mêmes un rôle thématique à leur complément, tandis que pour les prépositions non-thématiques le rôle est assigné par le N. A part la possibilité d'apparaître en position prédicative, les prépositions thématiques se distinguent des autres par la

possibilité d'être extraposées et par l'absence d'une paraphrase prénominale (à génitif en *'s* ou « adjectif »/nom composé) :

(179) a. My favourite picture is of the Vice-Chancellor (thématique)
b. *My favourite student is of Chemistry] (non-thématique)

(180) a. [A photo _] was found [of the VC drinking absinthe] (thématique)
b. *[A student _] was jailed [of Chemistry] (non-thématique)

(181) a. A (*Vice-Chancellor) picture (of the Vice Chancellor) (thématique)
b. A (Chemistry) student (of Chemistry) (non-thématique)

D'une façon générale, d'autres prépositions que *of* admettent l'ellipse nominale, comme l'a noté Lobeck (1995) (v. (182)). Probablement ces prépositions aussi sont thématiques, comme l'atteste la possibilité d'apparaître en position prédicative, notée par le même auteur :

(182) John's presentation on urban development was virtually ignored because Mary's on arms control was so much more interesting

(183) Mary's presentation was on arms control

Dans l'hypothèse que l'ellipse doit comprendre tout le NP, on peut dire que ces PPs ne sont pas des compléments, ou bien qu'ils peuvent être extraposés. Dans l'hypothèse de la génération dans la base, on dirait aussi que ces PPs ne sont pas des compléments. Lorsque sémantiquement ces PPs se comportent comme des arguments, ou sont très proches des arguments, comme le *of* de l'objet iconique ou le *on* à rôle de thème (sujet) d'un objet propositionnel dans les exemples ci-dessus, on peut dire que la compatibilité avec le N est vérifiée à la forme logique. Cette idée a été formalisée, pour les prépositions adnominales thématiques, par Rouveret (1987), qui propose un mécanisme de *vérification thématique (thematic checking)*, réalisée en LF : la préposition a un rôle thématique, qui n'est pas interprétable, mais doit être vérifié par accord avec le rôle thématique assigné par le nom en LF.

Il existe quand même une situation où l'ellipse nominale peut être suivie d'un *of* non-thématique (v. Schütze, 2001 ; Llombart-Huesca, 2002). Il s'agit des formes du D démonstratif suivies d'un N vide, qui en fait ont le sens non pas du démonstratif, mais de l'article défini, étant caractérisées par Sommerstein (1972) comme des formes fortes de l'article défini :

(184) The destruction of Corinth was as cruel as that of Carthage

Schütze (2001) considère que dans ce cas il s'agit du phénomène de *gapping*, qu'il analyse comme un effacement, à l'encontre du pro-N *one*, qui pour lui est généré dans la base. Pourtant cette analyse n'est pas correcte, car, comme l'exemple (184) le montre déjà, les conditions du *gapping* et de l'ellipse à complément en *of* ne coïncident pas : les conditions de l'ellipse en *that* + *of* sont celles de toute ellipse nominale, tandis que le *gapping* demande une localité plus stricte : il n'est pas admis dans les subordonnées, comme en (185), et d'autant moins dans une autre phrase (v. (186)a):

(185) * I met her the same day as you _ Sal.

(186) a. I met her in 1986. *You _ Sal the same year.
b. The destruction of Corinth was cruel. It took place roughly at the same time as that of Carthage.

Même si les constructions *that... of* ne relèvent pas du *gapping*, il reste possible à penser que la différence qui les sépare des autres anaphores nominales reflète la différence entre effacement et génération dans la base, idée soutenue par Llombart-Huesca (2002). Mais déjà en regardant (168)a on s'aperçoit que l'impossibilité de *of* non-thématique n'est pas limitée à *one*, mais se rencontre avec le N vide aussi, de sorte que ce qui différencie (184) ce n'est pas seulement le N vide mais aussi le D défini. En plus, la corrélation entre anaphore exprimée et génération dans la base n'est pas vérifiée dans d'autres cas : ainsi, selon les critères de Hankamer et Sag, *so* se qualifie comme une anaphore de surface (=effacement), tandis que l'objet anaphorique nul se qualifie comme une anaphore profonde.

Dans l'hypothèse de l'effacement, on peut expliquer (184) en supposant que le n à réalisation nulle peut assigner le génitif en *of,* ou qu'il permet l'extraction du complément hors du domaine de l'effacement. Mais il faut une explication supplémentaire pour exclure (168)a. Je laisse cette question ouverte pour des recherches ultérieures.

Pour conclure, le contraste en ce qui concerne la combinaison avec des compléments entre *one* et le $[_N e]$ d'autres langues ainsi qu'entre *the one* et *that* $[_N e]$, à l'intérieur de l'anglais, pourrait s'analyser comme une différence entre « anaphore profonde » (génération dans la base) et « anaphore de surface » (effacement). Tout de même, l'analyse par effacement peut aussi expliquer la restriction sur les compléments, si on y ajoute quelques hypothèses supplémentaires (l'existence de n, l'impossibilité pour *one* d'assigner le génitif en *of* ou l'impossibilité d'extraire le complément en *of*)[39].

Comme conclusion générale, il faut retenir qu'à part le cas de *one* en anglais, l'analyse de l'ellipse nominale par effacement est préférable. L'analyse par effacement peut aussi être appliquée à *one*, mais en faisant quelques hypothèses supplémentaires.

Evidemment, on ne peut pas parler d'effacement pour le N vide à interprétation non-anaphorique (v. 3.2.1). Il faudra alors parler, pour ces cas, d'un N vide à contenu descriptif propre (v. dans la section suivante l'hypothèse de Saab (2004), qui parle d'un n vide)[40]. Il se pose alors la question de savoir pourquoi il n'y a jamais de différences

---

[39] Une autre particularité de *one* par rapport au $[_N e]$ des langues romanes est le caractère marginal, voire l'absence des lectures non-N-anaphoriques:

(i) a. # The ones from the mountains are healthier (sans antécédent pour *one*)
b. Cei de la munte sunt mai sănătoşi (roum.)
les de à montagne sont plus sains
« People from the mountains are healthier »

Cette propriété est compatible avec les deux analyses : dans l'analyse par génération dans la base, *one* porterait un trait N_{anaph}. Dans l'analyse par effacement, on peut dire soit que *one* est marqué [E] (en adoptant l'analyse de l'ellipse de MERCHANT, 2001), soit que l'interprétation non-anaphorique est encodé dans un n vide (sans réalisation phonologique). Comme on le verra dans le chapitre 5 (section 5.3), il existe une interprétation non-anaphorique du $[_N e]$ anglais, mais elle est assez contrainte, n'étant possible que dans des conditions spéciales.

[40] Il faut se rappeler qu'on a proposé un N grammatical aussi pour les pronoms indéfinis (v. 3.3). Si le N vide est toujours non-N-anaphorique, il sera indistinguable du point de vue sémantique du N grammatical

formelles entre la structure à effacement et la structure à N vide (les IFs ont les mêmes formes dans les deux cas, v. 3.2.1 plus haut). Une réponse possible sera offerte dans le chapitre 5 (v. notamment 5.2), où je soutiendrai l'idée que les formes spéciales des IFs sont des variantes morphologiques insérées en fonction de l'environnement en PF ; comme cette insertion suit l'effacement, à ce moment le N vide et le NP effacé sont tous les deux le même type d'objet, $[_N Ø]$, donc les règles morphologiques ne pourront pas les distinguer.

3.4.2. Le domaine de l'ellipse nominale

On a vu que l'impossibilité pour l'ellipse nominale anglaise d'avoir des compléments introduits par *of* non-thématique a été expliquée, dans l'analyse par effacement, par la nécessité pour l'ellipse de comprendre le NP tout entier. Mais dans d'autres langues, et même en anglais, au cas de *that* + $[_N e]$, on a vu que les compléments peuvent apparaître en dehors de l'ellipse. On touche ainsi à un autre sujet, celui du domaine de l'ellipse nominale.

La question du domaine de l'ellipse nominale peut être décomposée en deux parties : ce que l'ellipse *doit* comprendre – le domaine minimal de l'ellipse – et ce qu'elle *peut* comprendre – le domaine maximal susceptible à être élidé.

A la première question, on répond généralement que l'ellipse doit comprendre une projection maximale. Les arguments empiriques pour cette hypothèse sont la restriction sur les compléments en *of* en anglais et les conditions sur l'ellipse du VP en anglais – en anglais, l'ellipse verbale n'admet pas de compléments, à l'exceptions des datifs, ce qui l'oppose à d'autres cas de V élidé : *gapping, pseudo-gapping* et *sluicing*. Avec l'adoption de l'hypothèse DP, l'ellipse nominale a pu être décrite comme ellipse d'une projection maximale, le NP.

Plus récemment, dans le cadre de la théorie des phases (Chomsky, 2000, 2001, 2005 ; v. chap. 1), on a lié cette propriété à l'idée d'épellation cyclique, en soutenant que l'ellipse doit s'appliquer à une phase tout entière. Pour l'ellipse verbale, il s'agit de la phase vP, qui contient les arguments et le verbe lexical en anglais (v. Holmberg, 2001, qui considère que l'ellipse est une phase à épellation nulle). Le *gapping* et le *pseudo-gapping* ont été assimilés à l'ellipse en supposant que le complément exprimé sort, au préalable, de la phase vP, qui sera élidée (Gengel, 2006 ; Gengel et McNay, 2006 ; cf. Lasnik, 1995).

Mais on a vu que l'ellipse nominale permet l'expression des adjoints et même des compléments du N, à l'exception de *one* (et parfois de $[_N e]$) en anglais. Les partisans de la théorie de l'effacement confiné aux phases doivent ainsi offrir une explication pour les syntagmes exprimés qui sont attachés à l'ellipse. On a soutenu que ces syntagmes sont extraits du NP, déplacés dans une projection de la périphérie du DP qui est extérieure à la

---

incorporé dans les pronoms indéfinis. On peut alors se demander pourquoi on n'utilise pas toujours des pronoms indéfinis pour l'interprétation non-anaphorique – pourquoi il existe des doublets du genre roum. *unul* non-anaphorique « quelqu'un »/*cineva* « quelqu'un », *altul/altcineva* « quelqu'un d'autre ». Il paraît que ces doublets sont plus faciles à expliquer dans l'hypothèse de la génération dans la base – on dirait qu'un même item, le N vide, a deux possibilités interprétatives, +/– N_{anaph}. Cependant, on a vu aussi que l'interprétation non-anaphorique est plus contrainte que l'interprétation anaphorique (v. 3.2.1). Ces contraintes sont plus faciles à expliquer si le N vide non-anaphorique est un item distinct du N vide anaphorique, ce qui est en accord avec l'analyse de l'ellipse par effacement – le « N vide anaphorique » est un N ou NP effacé en PF, le « N vide non-anaphorique » est un N grammatical ayant un contenu descriptif très général (peut-être un n, v. SAAB, 2004).

phase contenue dans les projections nominales, et donc échappent à l'effacement. On a considéré ce mouvement comme un mouvement lié à la structure informationnelle, soit mouvement du Focus (Corver et van Koppen, 2005, 2006, 2007 ; v. aussi Giannakidou et Stavrou, 1999 ; Ntelitheos, 2004 ; Eguren, 2007), soit mouvement d'un item marqué + Link dans le spécifieur d'un LinkP (Gengel et McNa,y 2006 ; v. López, 2000 pour l'ellipse en général). Mais, à part le fait que ces syntagmes s'opposent au matériel élidé comme ne représentant pas du matériel donné (*given*), ce qui découle des conditions même de l'ellipse, ils ne sont nullement obligés à porter l'un des traits de structure informationnelle qui permettent dans d'autres cas le mouvement dans la périphérie : ils ne doivent pas être des focus contrastifs ou des topiques contrastifs – prenons par exemple (187)a : *d'aujourd'hui* n'est pas forcément contrastif, comme on peut le voir par le fait qu'il y a un contraste entre (187)a, à accentuation normale, et (187)b, à accent contrastif; il n'est pas un topique contrastif non plus, car le topique probable de la phrase est *les articles des années '70.*

(187) a. Les articles des années '70 sont plus intéressants que ceux d'aujourd'hui.
b. Les articles des années '70 sont plus intéressants que ceux D'AUJOURD'HUI.

De même, en (188), le parallélisme habituel dans les coordinations suggère que *de Constable* a le même statut informatif que *de Vermeer*. Pourtant dans l'hypothèse du déplacement seulement *de Constable* se serait déplacé, et *de Vermeer* serait resté *in situ.*

(188) Deux tableaux de Vermeer et trois de Constable constituent les perles du musée.

On peut même construire des exemples où le matériel non élidé du DP est lui-même désaccentué, étant du matériel donné par rapport au discours précédent :

(189) – Tu aimes les valses de Strauss ?
– J'aime plutôt les valses de Chopin que **celles de Strauss**.

En plus, on peut avoir plusieurs syntagmes exclus de l'ellipse, et dans ce cas ils respectent l'ordre qu'ils auraient eu dans un groupe sans ellipse, ce qui n'est pas facile à expliquer si tous ces syntagmes devaient en préalable se déplacer dans la périphérie du groupe (pourquoi, après ces déplacements, garderaient-ils le même ordre ?) :

(190) a. L'exposé de Pierre n'a pas été meilleur que **celui de Sophie sur les universités moyenâgeuses**.
b. Why did you replace your nice old watch with **this ridiculous new one made in China**?
c. L'enseignement de l'histoire aux enfants est plus amusant que celui **de la géographie aux adultes**
d. O interpretare filozofică a acestei poezii mi se pare la fel de hazardată
une interprétation philosophique ART cette.G poésie.G me paraît tout aussi risquée
ca una **psihanalitică a *Satyricon*-ului** (roum.)
que une psychanalitique ART Satyricon-le.G

Notez que parmi ces éléments on trouve des adjectifs classifiants (v. (190)d), dont l'appartenance au domaine lexical est très probable (v. 2.7), et des compléments (v. (190)a, c, d).

Je conclus qu'un mouvement dans la périphérie du DP pour tous les cas d'ellipse nominale est invraisemblable. La même conclusion est valable si l'on remplace DP, comme phase élidée, par nP – en effet, suivant le parallélisme avec la structure des

phrases, on a proposé pour le groupe nominale une phase nP, outre la phase DP (Svenonius, 2004 ; Chomsky, 2005 ; Cornilescu, 2006). Dans ce cas aussi, il faut dire pourquoi les syntagmes sortent de cette phase, tout en gardant le même ordre relatif (en supposant que les arguments, au moins, sont générés dans le nP).

L'ellipse nominale diffère, ainsi, de l'ellipse verbale de l'anglais, qui, elle, n'admet pas de compléments exprimés, ce qui a permis de soutenir qu'elle a pour domaine le syntagme vP. Si l'on veut tout de même analyser l'ellipse nominale de la même façon, en maintenant l'idée que l'effacement ne peut s'appliquer qu'à une phase, il faut introduire des hypothèses supplémentaires : (i) il faut supposer que le matériel exprimé intérieur au NP s'est déplacé en préalable hors du domaine de l'ellipse, peut-être dans une périphérie du nP (qui serait alors parallèle à la périphérie du vP proposée par Belletti, 2004), ou par extraposition ; (ii) le fait que ce matériel respecte le même ordre relatif pourrait s'expliquer par des principes de linéarisation opérant en PF (v. 2.7, note 66).

Je conclus que les données de l'ellipse nominale ne soutiennent pas la proposition que le domaine de l'ellipse soit toujours une phase.

Une observation intéressante, qui concerne aussi bien le domaine minimal que le domaine maximal de l'ellipse, c'est que l'ellipse inclut obligatoirement le trait de genre mais pas le trait de nombre : on a noté que dans les langues à genre grammatical, l'antécédent de l'ellipse peut avoir un autre nombre que l'anaphore, mais pas un autre genre, même pour des mots qui ont des doublets « réguliers » masculin - féminin, bâtis sur la même racine. Corblin (1995) a noté ce phénomène pour le français, Depiante et Masullo (2001) l'ont noté pour l'espagnol. Cette généralisation est valable en roumain aussi (v. (193)).

(191) a. Pierre a plusieurs **chevaux**, mais **le noir** qui est là n'est pas à lui
b. * Pierre a plusieurs **chiens**, mais **la noire** qui est là n'est pas à lui (où $[_N e]$=*chienne*)
(Corblin, 1995 : 4. 5-6)

(192) a. Juan visitó a sus tíos y Pedro prometió visitar al de él. (esp.)
J. visita OBJ ses oncles et P. promit visiter OBJ-celui de lui
« Juan a visité ses oncles et Pierre a promit de visiter le sien »
b. *Juan visitó a su tío y Pedro prometió visitar a la de él. (où $[_N e]$= *tía*)
J. visita OBJ son oncle et P. promit visiter OBJ celle de lui
(Kornfeld et Saab, 2004 : 7; < Depiante et Masullo, 2001)

(193) *Au fost invitaţi doi prieteni ai Monicăi şi una a Rodicăi (où $[_N e]$=*prietenă*) (roum.)
ont été invités deux amis ART Monica.G et une ART Rodica.G

On a expliqué ce contraste en utilisant l'hypothèse que le genre est un trait intrinsèque des noms (cf. Depiante et Masullo, 2001) et n'est pas introduit par une projection fonctionnelle de genre (comme l'avait proposé Picallo, 1991), à la différence du nombre, qui, comme on le sait (v. 1.2.3., 2.4.1.2), est un trait librement associé aux noms. Donc en dépit du rapport formel et sémantique étroit, *tío* et *tía*, tout comme *chien* et *chienne*, n'ont pas la même entrée lexicale, d'où l'impossibilité d'établir un rapport d'anaphore nominale, tandis que *tío* et *tíos*, *cheval* et *chevaux* sont les formes d'un même item lexical – résultant, dans le modèle utilisé ici, de la combinaison avec une tête indépendante de Nombre, v. 1.2.3, 2.4.1.2.. En plus, Kornfeld et Saab (2004) ont remarqué que la possibilité de différence de nombre s'explique plus facilement si l'on adopte le principe de l'insertion lexicale tardive

de la Morphologie Distribuée – plus précisément, l'insertion des traits librement associés séparément des items lexicaux qui les abritent dans les formes de surface. Ainsi, l'identité entre le terme restitué dans l'anaphore et l'antécédent est totale si on utilise des représentations comme … [$_{Num}$ + pl] [$_{N}$ ***cheval***] … [$_{Num}$ + sg] [$_{N}$ ***cheval***], donc on peut, selon la formalisation adoptée, soit effacer le deuxième N, soit directement remplacer le N anaphorique par l'antécédent, sans opérer d'autres changements sur les traits de ces items.

Cependant, dans un article plus récent, Saab (2004) note que les exemples de type (192), où les noms sont bâtis sur la même racine et le genre est interprété comme sexe, même s'ils ne sont pas tout à fait grammaticaux, sont plus acceptables que les ellipses dans le cas où soit les membres d'une paire sémantique mâle/femme ont des racines différentes (comme *frère/sœur*), soit ils sont bâtis sur la même racine mais la différence de genre est corrélée à une autre différence sémantique que celle de sexe :

(194) a. ??El tío de Pedro es viejo pero la ~~tía~~ mía todavía es joven. (Saab, 2004: 2b)
le oncle de Pedro est vieux mais la tante mienne encore est jeune
b. *El caballo de Juan y la ~~yegua~~ de María (*ibid.*, 3b)
le cheval de Juan et la jument de Maria
c. *El manzano de Pedro es muy viejo pero la ~~manzana~~ suya todavía es la mejor (*ibid.*, 2a)
le pommier de Pedro est très ancient mais la ~~pomme~~ sa encore est la meilleure

Saab analyse les paires régulières (bâties sur la même racine) masculin/féminin où le genre est interprété comme sexe comme le résultat de la combinaison d'une même racine avec des têtes n spécifiées pour le genre[41]. Dans les autres cas (le type *caballo/yegua* ainsi que le type *manzano/manzana)*, le genre serait une propriété de la racine. Pour l'agrammaticalité des exemples en (194), Saab propose que le domaine de l'ellipse nominale est le syntagme nP. Le constituant élidé doit être identique en syntaxe avec son antécédent[42].

---

[41] SAAB soutient l'idée que le genre peut venir d'une tête nominalisatrice avec l'argument des noms dérivés : le genre de ces noms dépend du suffixe. Si on considère que ce suffixe est une tête n (nominalisatrice) prenant la base comme complément, au moins dans le cas des dérivés réguliers (comme esp. *-cion* de *hospitalizacion* « hospitalisation »), il faut dire que le genre peut caractériser non seulement des racines nominales, mais aussi des têtes n. J'ajoute que les propriétés des noms événementiels complexes au sens de GRIMSHAW (1990) ont été expliquées en posant une structure où la tête nominalisatrice prend comme complément une projection verbale, et pas simplement une racine (v. BORER, 2005). Si l'on adopte cette analyse, on peut soutenir la possibilité pour le trait de genre d'être introduit par une tête n même sans supposer que toute dérivation lexicale implique un processus syntaxique.

[42] Il faut cependant noter qu'il existe des exemples, pour l'ellipse verbale, qui semblent contredire l'identité stricte des éléments fonctionnels élidés (v. LASNIK, 1995 ; ROUVERET 2006). Ainsi, en anglais, on peut élider la projection verbale participiale qui suit l'auxiliaire *have* du parfait même si l'antécédent n'a pas une forme participiale :

(i) Mary will leave and John already has

LASNIK (1995), pour garder la condition d'identité, considère que l'affixe de participe passé *-en* est « stranded » et a alors une réalisation phonologique nulle :

(ii) Mary will [$_{VP}$ leave] and John already has -en [$_{VP}$ leave]

Pourtant, le progressif ne permet pas l'ellipse dans ces conditions. L'ellipse n'est possible que si l'antécédent est lui-même progressif:

(iii) * Marry will sleep and John is [~~sleeping~~] too

(iv) John was reading Shakespeare and Mary was [~~reading~~] too. (ROUVERET, 2006, note 54)

ROUVERET (2006) conclût que l'ellipse admet des exceptions à l'identité à condition que tous les traits interprétables de l'élément élidé soient récupérables : ainsi, on peut supposer que le trait [+parfait] en (i) est marqué sur *have* et que l'affixe de participe passé n'aucune contribution interprétative, tandis que le trait [+ progressif]

Saab explique la légère différence d'acceptabilité entre les exemples à paires régulières masculin/féminin et les autres en décomposant la condition d'identité en deux propositions : une condition d'identité des traits sémantiques et syntaxiques des morphèmes abstraits (qui s'applique à n, dans ce cas), et une condition d'identité des racines. La différence d'acceptabilité découlerait du fait que les deux conditions sont transgressées dans les exemples du type (194)b-c, et seulement la première dans les exemples du type (194)a.

Je ne considère pas le contraste entre '*' et '??' comme un argument empirique valable. Cependant, il y a d'autres idées à retenir dans l'article de Saab. D'abord, il faut noter que si l'on considère que les paires régulières masculin/féminin diffèrent non pas par leur tête lexicale, mais seulement par le contenu d'une tête n, il faut conclure que cette tête doit faire partie du domaine de l'ellipse. Si on adopte l'idée que l'ellipse s'applique à une phase (v. ci-dessus : Gengel, 2006 ; Gengel et McNay, 2006), on peut conclure que nP est une phase (comme l'avait proposé Svenonius, 2004, sur la base du parallélisme avec le domaine verbal, où l'on considère que vP est une phase).

L'hypothèse que le domaine de l'ellipse nominale est le syntagme nP prédit que les éléments extérieurs à ce domaine ne peuvent pas être élidés. Saab note des phénomènes qui semblent confirmer cette prédiction : d'une part, on ne peut pas élider le premier nom dans des constructions N_1-*de*-N_2 pour lesquelles il y a des raisons indépendantes pour supposer que le deuxième nom est la tête lexicale, et le premier fait partie du domaine fonctionnel (v. chap. 2) : il s'agit de la construction qualitative (v. (195) et de la construction à nom de quantité dans laquelle le deuxième nom contrôle l'accord (v. (196)).

(195) a. el burro de Juan (esp.)
le âne de Juan
'l'âne de Juan (possédé par Juan)' (lecture possessive)
'cet âne de Juan' (lecture qualitative)
b. el burro de Juan y el [$_N$ e] de Pedro (Saab, 2004 :52-53)
le âne de Juan et le de Pedro
✓ lecture possessive
* lecture qualitative

(196) a. *La mayoría de los senadores votaron a favor de la ley pero la ~~mayoría~~ de los diputados
la majorité de les sénateurs votèrent en faveur de la loy mais la majorité de les députés
votaron en contra. (*ibid.*, 59)
votèrent en contre
b. ?La mayoría de los senadores votó a favor de la ley pero la ~~mayoría~~ de los diputados
la majorité de les sénateurs vota en faveur de la loi mais la majorité de les députés
votó en contra.
vota en contre

L'ellipse ne peut pas comprendre non plus des adjectifs prénominaux non-intersectifs, dont l'appartenance au domaine fonctionnel peut être soutenue par des arguments indépendantes (v. chap. 2, section 7) :

est encodé par le morphème *-ing*, faisant donc partie des traits interprétables du domaine élidé. Cela permet l'ellipse en (iv), où l'antécédent contient le trait [+progressif], mais pas en (iii).

(197) La hermosa mujer de Juan y la ~~mujer~~ / *~~hermosa mujer~~ de Pedro (*ibid.*, 54a)
la belle femme de Juan et la femme/ belle femme de Pedro

La prédiction de Saab semble être correcte aussi en ce qui concerne les IFs qui suivent D. Ainsi, dans l'exemple suivant, l'ellipse ne peut pas comprendre le cardinal *trei* 'trois' :

(198) Aş vrea să ştiu cine sunt primii trei clasaţi şi cine sunt ultimii Ø (roum.)
OPT.1sg vouloir SUBJ sache.1sg qui sont premiers-les trois classés et qui sont derniers-les
'Je voudrais savoir qui sont les trois premiers cu classement et qui sont les derniers'
Ø= 'clasaţi'
* Ø= 'trei clasaţi'

Cependant, les modifieurs prénominaux intensionnels et subsectifs, que l'on a analysé dans le chapitre 2 comme des spécifieurs de projections fonctionnelles, peuvent être élidés :

(199) a. Azi au fost arestaţi trei foşti miniştri. În curând vor mai fi arestaţi
aujourd'hui ont été arrêtés trois anciens ministres bientôt vont encore être arrêtés
alţi doi [$_N$e]
autres deux
[$_N$e] = foşti miniştri 'anciens ministres'
b. Am amintit deja doi mari scriitori contemporani. Nu mai cunosc altul [$_N$e]
ai mentionné déjà deux grands écrivains contemporains ne plus connais autre
[$_N$e] = (mare) scriitor contemporan '(grand) écrivain contemporain'

Dans l'hypothèse que l'ellipse n'affecte que le domaine nP, il faut conclure que les adjectifs prénominaux intensionnels appartiennent à ce domaine (peut-être comme des spécifieurs du nP ; v. Cornilescu, 2007a pour une proposition similaire).

On a vu cependant que l'identification du domaine minimal de l'ellipse avec le nP est difficile à soutenir. On peut donc retenir de la proposition de Saab l'idée que le domaine *maximal* est le nP, ou bien, que certains niveaux fonctionnels (celui des adjectifs non-restrictifs, du Nombre et des IFs plus hauts que le Nombre) sont en dehors du domaine maximal de l'ellipse.

Quant à la question du genre, si on explique les paires régulières masculin/féminin par l'addition d'une tête n marqué pour le genre à la racine, il faut dire que cette tête doit être englobée dans le domaine de l'ellipse. Mais cela n'exclut pas la possibilité qu'il y ait du matériel intérieur au NP ou nP qui reste en dehors de l'ellipse : comme n et la racine forment un mot, probablement par incorporation en syntaxe, il va de soi que l'élision du N ou Root implique celle du n. En plus, il faut noter que l'utilisation qu'on donne à n dans les nominalisations complexes est différente de celle qu'on lui donne pour les paires masculin/féminin. Dans le deuxième cas, il est probable que n est ajouté directement à la racine, dans le premier, on peut dire que n s'ajoute à un syntagme verbal (vP ou AspP, v. Alexiadou, 2001 ; Borer, 2005 ; Cornilescu, 2004b). On peut ainsi dire que le domaine minimal comprend n + Root, mais pas forcément le nP formé par le v ou Root des nominalisations et ses compléments.

Si le genre est une propriété de n pour les paires masculin/féminin, on peut adopter la proposition de Saab (2004) que le N vide grammatical qu'il faut poser pour l'interprétation non-anaphorique du N vide est en fait un n.

Evidemment, on peut aussi contester l'idée que pour les paires régulières masculin/féminin le genre est marqué sur le n. On peut considérer qu'il s'agit toujours d'items lexicaux différents. Comme je l'ai dit, le contraste entre ' ??' et '*' n'est pas assez fort pour justifier une différence de structure entre les deux types d'exemples à différence de genre entre le groupe à ellipse et l'antécédent.

La partie de la proposition de Saab concernant le domaine maximal – à savoir, la limitation de l'ellipse au matériel intérieur au NP ou nP –, qui est mieux soutenue empiriquement, n'est problématique pour aucune des deux analyses de l'ellipse. On a vu que l'analyse par effacement définit un certain domaine de l'effacement. On peut définir ce domaine de sorte qu'il ne comprenne que des projections de N ou de n. Dans l'analyse par génération dans la base, on peut dire que le N vide anaphorique, en tant que N, ne peut être interprété qu'en récupérant un contenu qui peut constituer un concept nominal, et que seuls les éléments intérieurs au NP peuvent constituer, en composition avec le N, un concept nominal.

Cependant, on a vu que l'ellipse est possible pour les adjectifs prénominaux intensionnels et subsectifs du roman (v. (199)), pour lesquels on a soutenu, dans le chapitre 2 (v. 2.7), une analyse comme des spécifieurs de projections fonctionnelles. Dans l'analyse par effacement, il faut stipuler que le domaine maximal de l'effacement peut comprendre ces projections, ou peut-être il faut considérer ces adjectifs comme spec du nP. L'analyse par génération dans la base offre ici une explication plus simple : le contenu restitué doit être un concept nominal, et les prédicats formés par l'application des adjectifs intensionnels et subsectifs à un NP satisfont à cette condition. Par contre, un adjectif non-restrictif, comme en (197), ne forme jamais de prédicat composé avec le NP (il s'applique indépendamment à l'entité dénotée par le DP). Donc dans l'analyse par génération dans la base le contraste sémantique entre les différents types d'adjectifs prénominaux suffit à expliquer leur comportement en ce qui concerne l'ellipse, tandis que l'analyse par effacement doit supposer des positions structurales différentes pour ces types d'adjectifs.

Appendice: D'autres analyses de la structure NP-de-AP en français

Comme dans la section 3.3.2.6, en discutant la construction Pron-*de*-AP, j'ai présenté une analyse de la construction *de*-AP avec des Ds adnominaux en français et en italien, je voudrais montrer pourquoi je préfère cette hypothèse à d'autres analyses que cette construction a reçues dans la littérature.

Hulk et Verheugd (1994) essaient de rendre compte de la limitation de la construction *de* + AP aux indéfinis tout en gardant l'avantage de l'analyse prédicative de Huot (1981), à savoir l'explication du fait que seuls les adjectifs qui peuvent être des prédicats y sont admis. Ils analysent *de* comme la tête d'une projection fonctionnelle (FP) qui sélectionne un AP. Dans le spécifieur de cet AP ils placent un opérateur vide qui se déplace dans le spécifieur de FP. Cet opérateur aurait un trait + Q, qui demenderait un antécédent quantificationnel. C'est ce qui expliquerait la restriction de cette structure aux Ds indéfinis. La relation entre SpecAP et A est une relation prédicative (que l'on pourrait reformuler, si l'on voulait, dans les termes d'un PredP, si on considère que la position

SpecAP et trop basse pour un argument externe), ce qui expliquerait aussi la restriction notée par Milner. Ensuite, ils distinguent deux types de contextes où le groupe *de* + AP peut apparaître, auxquels ils assignent des structures différentes :

(i) avec les pronoms indéfinis et les constructions focalisées, où le FP serait adjoint à N′ (à NP dans les termes d'aujourd'hui), tout comme une relative restrictive :

(1) a. J'ai lu quelque chose d'intéressant
b. Je n'ai publié qu'un article de sérieux dans cette revue
c. J'ai lu DEUX revues d'intéressantes
d. Elle en a lu trois d'intéressants

(ii) avec une série de verbes (*avoir, il y a, être, posséder, rester, voir (voici, voilà), rencontrer, connaître, remarquer, trouver, se trouver*, cf. Grevisse, 1964 : 912) utilisés comme verbes d'apparition ; il s'agirait de constructions existentielles, où le FP serait le prédicat d'une relative réduite dont le sujet serait le DP :

(2) Il y a deux pizzas de chaudes

L'idée d'une structure différente pour les tours existentiels et les cas de focalisation est assez discutable, étant donné que même dans les tours existentiels l'usage de *de* présuppose que le groupe N + AP soit donné. Donc je ne considère pas qu'il faille séparer les deux structures. Par contre, le cas des pronoms se distingue des autres, car il ne présente pas de contraste, à l'intérieur du groupe nominal, entre information donnée et information nouvelle.

Un autre problème de l'analyse de Hulk et Verheugd concerne la tête fonctionnelle F. Dans la mesure où elle admet dans la position de spécifieur un argument externe, elle est équivalente à un Pred, ayant en plus la spécification quantificationnelle, nécessaire pour rendre compte des restrictions sur les déterminants. Pourtant elle diffère des têtes Pred normales par le fait qu'elle ne sélectionne que des As. Ceci est assez inattendu. On ne connaît pas d'autres IFs spécifiques aux As que les mots de degré, mais F n'en est certainement pas un.

Il est donc plus probable que cette tête a affaire avec la structure nominale, comme le *de* de la dislocation droite. Une analyse qui a essayé de réconcilier l'intuition que *de* a affaire avec la structure nominale et l'idée que l'adjectif apparaît dans une structure prédicative a été proposée par Den Dikken et Singhapreecha (2004). Elle s'inscrit dans le cadre plus vaste de la théorie des copules élaborée par Den Dikken (1995, 1998, 2006), qui a introduit la notion de copule nominale – c'est-à-dire, une structure prédicative incluse dans une structure fonctionnelle nominale. Ce qui donne le caractère nominal à la structure, dans ce cas, ne serait plus le N, mais le relateur, c'est-à-dire la tête de la structure prédicative de base, ayant le sujet dans son spécifieur et le prédicat dans la position de complément. Cette idée s'est avérée utile surtout pour les « binômes qualitatifs » du type *N-de-N* comme en (4), où le deuxième nominal fonctionne vraiment comme sujet du premier, car le premier n'introduit pas de modification restrictive, mais qualifie une entité de discours déjà identifiée par le deuxième :

(4) a. cet imbécile de Jean
b. une merveille de village

A part la notion de relateur, Den Dikken utilise aussi la notion de lieur (*linker*). Le lieur apparaît plus haut que le relateur et a le rôle de permettre l'inversion entre le prédicat et le sujet, abritant dans son spécifieur le prédicat monté :

(5) $[_{DP}$ une $[_{LinkerP}[$merveille$]$ $[[_{Linker+Relator}$ de$]$ $[_{RelatorP}$ $[$village$]$ $[t_{Relator}\ t_{merveille}]]]]]$

Den Dikken rend compte de cette inversion en utilisant la notion d'*équidistance* proposée par Chomsky (1993) : le mouvement du prédicat dans une position A par-dessus d'une autre position A, le sujet, est rendu possible par la montée du relateur jusqu'au lieur, qui rend la position du sujet et la position d'arrivée du prédicat (SpecRel) équidistantes par rapport à la position de base du prédicat. Den Dikken propos que chaque fois qu'il y a inversion le relateur est monté au lieur, et il considère que dans ce cas-là le complexe relateur-lieur doit être explicite. Cette dernière proposition est fondée sur l'observation que la copule doit toujours apparaître dans les constructions sujet-prédicat spécificationnelles, ou le sujet apparent est le prédicat logique :

(6) a. John is my best friend (prédicative)
b. My best friend is John (spécificationnelle)
c. I consider John (to be) my best friend
d. I consider my best friend *(to be) John

Si on considère, comme Moro (1997), que les constructions spécificationnelles sont obtenues par l'inversion du prédicat en partant des structures où le sujet logique est aussi sujet grammatical (de la structure prédicative comme en (a), donc), on rend compte de la présence obligatoire de la copule en supposant que la tête Relateur + Lieur, qui rend possible l'inversion, doit toujours être explicite. Il faut noter que dans la théorie de Den Dikken les notions de relateur et lieur sont supra-catégorielles : il peut y avoir des relateurs et lieurs verbaux, comme la copule elle-même, et des relateurs et lieurs nominaux, comme *de* dans l'analyse que l'on est en train de présenter.

Les tours spécificationnels ont aussi la particularité que le sujet apparent, analysé par Den Dikken comme prédicat inversé, doit être au moins aussi topical que le prédicat apparent (le sujet dans l'analyse à inversion).

Den Dikken et Singhapreecha, retrouvant dans la construction française *NP-de-AP* ces deux propriétés, la présence d'un lieur explicite – *de* – et l'interprétation topicale du prédicat (de l'AP), proposent pour cette construction une structure à inversion du prédicat. Pourtant l'ordre apparent est sujet-prédicat. Pour dériver cet ordre, ils ont besoin d'un mouvement supplémentaire : la « partie NP » de la structure prédicative se déplace vers une position de spécifieur plus haute, et la tête Relateur+Lieur monte dans la position de tête associée à ce spécifieur. Dans le cas des pronoms indéfinis et des expressions focalisés, ils considèrent que cette position est une position dans la périphérie du DP, que la « partie NP » du groupe doit atteindre comme une étape préalable pour réaliser la montée des quantifieurs en forme logique. Ils expliquent ainsi le fait que « la partie nominale » dans le type (i) de Hulk et Verheugd doit être soit un pronom indéfini, soit un focus. Pour le cas des constructions existentielles, ils considèrent que la position d'arrivée

doit être plus basse, car la position dédiée aux expressions quantitatives peut être remplie par un quantifieur comme *beaucoup*:

(7) Tu as beaucoup de pizzas de chaudes

Ils identifient cette position comme une position de classifieur, ClfP.

L'hypothèse de Den Dikken et Singhapreecha a plusieurs défauts. Si l'inversion du prédicat pourrait se justifier par ses effets interprétatifs (la topicalité de l'AP), le deuxième mouvement, qui rétablit l'ordre initial, est complètement ad hoc. L'existence d'une projection de classifieur en français n'est pas suffisamment justifiée. Quant à la montée des quantifieurs, dans la mesure où les modifieurs en *de* sont restrictifs, c'est le groupe tout entier *Pron(/D + NP)-de-AP* qui devrait monter, pour les quantifieurs non-intersectifs (les indéfinis proportionnels, les universels). L'extraction de la partie Pron ou D + NP de l'intérieur de ce groupe en forme logique ne donne pas, pour ces quantifieurs, la bonne interprétation (ce qu'elle aurait dû faire dans ce cas, s'agissant de la forme logique). Par conséquent, une éventuelle montée de la « partie Pron/NP » dans la périphérie du DP ne peut pas servir d'étape préliminaire à un mouvement en forme logique, comme le veulent les auteurs, donc elle reste dépourvue d'explication. En plus, aucune explication n'est offerte pour la limitation de cette construction à certains éléments quantificationnels (pronoms indéfinis, et, au plus, expressions focalisées) – on ne comprend pas, par exemple, pourquoi cette structure n'est pas obligatoire avec des Ds comme *quel* ou *aucun*.

La séparation entre pronoms et expressions focalisées, d'une part, et tours existentiels, de l'autre, reprise de Hulk et Verheugd (1994), est, comme je l'ai déjà montré, incorrecte. Ce qu'il faut distinguer, par contre, ce sont les tours à pronoms, où l'AP ne représente pas obligatoirement de l'information donnée, des autres tours, qui comportent toujours un contraste informationnel.

La justification de l'inversion du prédicat par le caractère topical de l'AP n'est pas correcte non plus : dans les tours spécificationnels, ce n'est que le prédicat inversé qui est topical, tandis que dans les constructions à *de*+AP, comme noté par Azoulay-Vicente (v. (1) ci-dessus), c'est tout le groupe NP+AP qui est topical, à part le cas où l'adjectif est disloqué et non-accordé. La seule partie focalisée du groupe est le déterminant (généralement un quantitatif).

Il n'est d'ailleurs pas clair, dans l'analyse de Den Dikken et Singhapreecha, quel est exactement le sujet de la structure prédicative de base : pour les pronoms indéfinis et les groupes à D indéfini en contexte de focalisation, il paraît que c'est tout le groupe D + N ou Pron qui est le sujet, car ils parlent de montée des quantifieurs. Dans les tours existentiels pourtant, ils considèrent que le D est extérieur au sujet (pour (7), ils considèrent que le NP s'est déplacé dans le SpecClfP, dont la tête abrite le lieur+relateur monté *de*, et que *beaucoup* apparaît dans le spécifieur d'une projection de quantité plus haute, dont la tête est réalisée par le premier *de* de cet énoncé). Aucune explication n'est offerte pour le choix de ces expressions comme sujet dans les structures prédicationnelles de base.

Parler d'un simple NP comme sujet n'est pas acceptable sans plus d'explications dans le cadre de l'hypothèse DP : les NPs, dénotant des propriétés, se combinent, en principe, avec les adjectifs et les relatives par intersection des prédicats, et ce n'est que les DPs qui peuvent fonctionner comme sujets. Dans les analyses des relatives à montée, ce problème est résolu soit en combinant d'abord le pivot avec un D relatif/*qu*-, peut-être nul (Bianchi, 1999), soit en

supposant une tête Pred spéciale qui joue ce rôle de relativisateur (Giurgea et Soare, 2007 ; v. aussi la discussion sur Bhatt 1999 dans 3.3.2.7).

Enfin, si *de* est une copule, même nominale, on ne voit pas pourquoi son prédicat, dans ces constructions, doit être adjectival (dans le binôme N-*de*-N, il peut aussi être nominal, comme on l'a vu plus haut, mais les structures sont bien différentes).

4. La question de la structure interne des pronoms personnels

4.0. Introduction

Les pronoms personnels occupent une place particulière parmi les groupes nominaux sans N exprimé. Dans la plupart des langues discutées ici, ce sont des IFs du type I dans 3.0. (sans usage adnominal) ; mêmes dans les langues où les pronoms de 3e personne ont la même origine que l'article défini, comme les langues romanes, ils ont des paradigmes formellement assez éloignés des articles pour qu'ils ne soient pas inclus dans le type III (IFs à formes spéciales en l'absence du N). L'usage auprès de noms exprimés est limité à certaines formes et à certaines langues, et c'est toujours une construction exceptionnelle, plutôt rare par rapport à l'usage sans N. Aussi continuerai-je à utiliser l'appellation traditionnelle de « pronoms », d'une façon descriptive, même s'il n'est pas a priori clair que toutes ces formes appartiennent au type I.

La question de la présence d'un constituant N ou NP à l'intérieur des pronoms personnels a constitué le cœur du débat concernant la structure interne des pronoms et des groupes nominaux à N vide en général. Il n'y a pas encore de consensus sur ce sujet, car, comme on le verra dans ce qui suit, les deux positions peuvent s'appuyer sur des arguments puissants.

Les deux positions en présence, en gros, peuvent être caractérisées comme suit (les étiquettes des analyses m'appartiennent) :

(i) L'analyse *syntagmatique* soutient que les pronoms personnels sont des groupes à D défini, marqués aussi pour la personne aux personnes 1-2, suivi d'un NP. Ce NP est généralement analysé comme un N vide, quoiqu'on puisse imaginer qu'il soit incorporé dans le D, suite à un mouvement. Pour les pronoms de 3e personne, il y a ensuite deux variétés de cette analyse : soit le D est simplement l'article défini, les pronoms représentant les formes spéciales de l'article quand il est suivi d'un NP (entièrement) vide (Postal, 1969), soit le D est un D spécial, lexicalement marqué pour +NP –vide (Panagiotidis, 2002 ; Elbourne, 2005).

(ii) L'analyse *simple* soutient que les pronoms sont des items simples, des Ds intransitifs (Abney, 1987 ; Corblin, 1995).

Il y a en plus des variétés de ces analyses qui considèrent que les pronoms représentent des projections inférieures à D : (i)′ la variété de l'analyse syntagmatique proposée par Rouveret (1994) analyse les pronoms comme Num + NP, le trait de personne étant généré sur le N ; Déchaine et Wiltschko (2002) soutiennent aussi que certains pronoms (les pronoms de 3e personne et les clitiques) sont des ϕPs qui enchâssent un NP[1]; (ii)′ la variété de l'analyse simple proposée par Wiltschko (1998) considère que les pronoms de 3e personne sont des têtes ϕ, qui projettent directement un φP.

---

[1] Pour les formes faibles, elles considèrent aussi la possibilité que ce soit des têtes ϕ sans complément NP.

Plusieurs chercheurs ont soutenu que la structure interne des pronoms diffère, à l'intérieur d'une même langue, en fonction de la distinction entre formes faibles et formes fortes (Cardinaletti, 1994 ; Cardinaletti & Starke, 1999) ainsi qu'en fonction de la distinction de personne (Déchaine et Wiltschko, 2002). On a soutenu également qu'il existe des différences entre les langues en ce qui concerne la structure interne des pronoms (v. Déchaine et Wiltschko, 2002).

Dans ce chapitre, comme dans le reste du livre, je limiterai l'analyse aux langues indo-européennes de l'Europe. La discussion sera centrée autour de l'existence d'un élément N dans les pronoms personnels, car c'est là que l'on trouve les arguments les plus puissant en faveur de l'existence d'une structure syntaxique interne dans les pronoms. Je ne ferai aucune proposition sur une autre question très débattue, celle des clitiques, car elle met en jeu plutôt la syntaxe de la proposition que celle du DP. Les différentes analyses de la cliticisation peuvent être rendues compatibles avec toutes les hypothèses sur la structure interne des pronoms, donc il n'est pas nécessaire de choisir entre elles pour ce qui nous intéresse ici.

En ce qui concerne le statut catégoriel des pronoms, j'adopte l'hypothèse standard que les pronoms, en position d'argument, sont des DPs. Les étiquettes catégorielles encodent des généralisations sur la distribution. Or, on sait que les pronoms ont en gros la même distribution que les projections nominales en position d'argument, pour lesquelles on a adopté, dans le deuxième chapitre, l'étiquette DP (Abney, 1987 ; Longobardi, 1994) (les différences concernent surtout les clitiques). En plus, on a vu que parmi les IFs nominaux, c'est le D qui encode les propriétés référentielles. Or, les pronoms peuvent être des expressions référentielles[2].

Les preuves pour l'existence d'un élément N sont différentes pour les pronoms +Participant (les deux premières personnes) et les pronoms –Participant (la 3[e] personne). Je commencerai par discuter les pronoms +Participant. Dans certaines langues, les formes de pluriel de ces pronoms peuvent prendre un complément NP explicite, donc l'analyse syntagmatique est hors de doute. Pourtant, je n'adopterai pas cette analyse pour les cas où ces pronoms n'ont pas de restriction explicite. La raison de cette décision est que ces pronoms n'ont pas besoin, pour l'interprétation, d'un composant N, ce qui fait, d'ailleurs, que la construction avec restriction explicite soit exceptionnelle, une propriété qui distingue ces pronoms des déterminants qui ont toujours un complément NP.

Pour les pronoms de 3[e] personne, la présence d'un composant N est prouvée par l'interprétation du genre grammatical et la possibilité d'interprétation par anaphore nominale. Quant à la nature du déterminant, le fait que ces pronoms n'ont jamais de nom exprimé ainsi que l'absence d'ellipse nominale totale avec l'article défini ont conduit à l'hypothèse que le D de ces pronoms est l'article défini (Postal, 1969 ; Elbourne, 2001). Pourtant, il existe plusieurs arguments contre cette identité. Je conclurai que le D des pronoms est distinct de l'article défini, étant un déterminant qui marque le *degré d'accessibilité* de l'antécédent (cette notion est empruntée à la théorie d'Ariel, 1990). J'expliquerai l'absence d'ellipse totale avec l'article défini par un principe qui requiert le

[2] Les pronoms peuvent aussi être interprétés comme des variables liées. Si on utilise dans la formalisation de cette lecture la convention des indices (cf. HEIM et KRATZER, 1998), on peut dire que les indices sont introduits par D (v. ELBOURNE, 2005, où l'indice est sélectionné par D).

marquage du degré d'accessibilité de l'antécédent pour le cas d'ellipse totale (je montrerai que l'article défini ne marque pas l'accessibilité). J'utiliserai aussi l'idée du marquage de l'accessibilité pour expliquer l'absence de modifieurs de NP avec ces pronoms, en introduisant un principe qui demande la non-prononciation de la partie descriptive du DP pour les Ds à haute accessibilité.

4.1. Pronoms personnels suivis d'un NP exprimé. Pronoms +Participant

4.1.1. Les pronoms +Participant pluriels peuvent avoir un complément NP

Dans certaines langues, les pronoms personnels +Participant au pluriel peuvent être suivis d'un NP à interprétation restrictive :

(1) a. We Americans distrust you Europeans (angl.) (< Postal, 1969)
b. Nous Français sommes une race supérieure (fr.)
c. nosotros españoles somos una raza superior (esp.)(Internet)
nous espagnoles sommes une race supérieure
d. Noi italiani siamo i migliori (it.)
nous italiens sommes les meilleurs
e. Was denken wir Deutschen über die Hochschulreform? (all.)
que pensons nous allemands sur la réforme de l'enseignement supérieur

Depuis Postal (1969), on considère généralement que dans ces constructions le NP occupe la position de complément du D représenté par le pronom personnel. Mais on pourrait aussi penser que le nominal représente une apposition. Il faut ainsi, avant d'accepter l'analyse de Postal, rejeter l'analyse par apposition.

Notez d'abord qu'à l'encontre des appositions séparées par virgules, les nominaux en (1) ont une interprétation restrictive. On sait que les deux premières personnes du pluriel dénotent un groupe auquel le locuteur ou, respectivement, l'interlocuteur (à l'exclusion du locuteur), appartient. Or, les NPs en (1) servent à identifier le référent, spécifiant quel est ce groupe. Comparez (1)b à une phrase à apposition séparée par virgule, comme (2). En (2), *nous* a la référence établie sans l'aide du NP qui le suit, donc on peut omettre ce NP sans que la valeur de vérité de la proposition change.

(2) Nous, bons Français, aimons le bon vin.

Il existe cependant des structures semblables à des appositions, où le deuxième nominal n'est pas séparé par virgule et a une interprétation restrictive ou identificatrice (ces constructions sont connues sous le nom de *close appositions*) :

(3) Peter the doctor
Pierre le médecin

Ces constructions diffèrent des construction en (1) par le fait que le deuxième membre est lui aussi référentiel – dans les constructions à nom propre en première place, le deuxième membre est un DP défini. On ne peut pas obtenir cette interprétation sans l'article :

(3)′ # Peter doctor
Pierre médecin

Or, en (1), au moins dans les langues romanes, le deuxième membre ne peut pas être analysé comme un DP : en français les noms sans déterminant ne sont jamais des DPs, en italien et espagnol les noms nus n'ont jamais une interprétation définie (v. 2.4.3).

On peut donc conclure qu'au moins dans les langues romanes, le deuxième nominal n'est pas un DP, mais un NP (pour les langues germaniques, v. plus loin les arguments de Pesetsky). Mais, avant de conclure que ce nominal représente la tête lexicale du DP, il existe une autre analyse possible qu'il faut rejeter : comme, dans les langues romanes, des NPs postnominaux peuvent fonctionner comme des adjoints restrictifs (v. (4)), on pourrait penser que le nominal en (1) est à analyser comme un adjoint (modifieur) restrictif, comme en (4).

(4) a. mes amis linguistes
b. i miei amici linguisti (it.)

Un premier argument contre cette analyse est l'interprétation : en (4), le groupe dénoté par le DP est un sous-ensemble de la classe des entités ayant la propriété exprimée par le modifieur – il existe d'autres linguistes que mes amis – ce qui est la situation normale pour un modifieur restrictif. Par contre, en (1) le NP a non seulement une interprétation restrictive, mais aussi identificatrice : le groupe dénoté par le DP est coextensif à la classe des objets qui satisfont à la propriété exprimée par le NP. Ainsi, (1)b ne veut pas dire que les Français qui font partie d'un groupe quelconque auquel appartient le locuteur sont une race supérieure, mais que tous les Français sont une race supérieure. Les DPs en (1) ont la même dénotation que des groupes dans lesquels le pronom est remplacé par l'article défini. Ce que le pronom ajoute c'est l'information que le locuteur appartient au groupe maximal dénoté par le NP (la dénotation du groupe [Article défini + NP] ; en anglais, cette dénotation peut correspondre aussi au groupe [Article zéro + NP]). L'interprétation du trait de personne du pronom correspond donc à celle d'un modifieur non-restrictif ajouté a ce groupe. Les phrases en (1) peuvent être paraphrasée comme :

(1)′ a. (The) Americans distrust (the) Europeans. I'm American, (you know/of course,) and you are European.
b. Les Français sont une race supérieure. Nous sommes Français / Je suis Français.

Cette interprétation spéciale ne peut pas s'expliquer si les nominaux ont la même analyse que ceux en (4). Elle montre que tout le contenu descriptif du groupe est représenté par le NP. C'est exactement ce qu'on attend si le NP représente la projection lexicale du groupe, le N étant la tête lexicale du DP. Si le NP exprimé était adjoint à un N vide, on se serait attendu à une interprétation intersective, obtenue en intersectant la dénotation du NP exprimé avec le contenu descriptif du N vide. Si le trait de personne était généré sur ce N vide (comme proposé par Rouveret (1994)), on se serait attendu à l'interprétation

« Français qui font partie d'un groupe quelconque auquel appartient le locuteur »[3]. Mais on ne trouve pas cette interprétation. On peut ainsi conclure que le trait de personne est généré en D, comme proposé par Postal (1969) (proposition adoptée par Panagiotidis, 2002 ; Elbourne, 2001 ; Longobardi, 2006). Comme le N exprimé épuise le contenu descriptif du DP, on peut conclure que ces constructions n'ont pas de N vide, et le N exprimé représente la tête lexicale du DP :

(5) $[_{DP}[_{D}$ nous$][_{NP}$ linguistes$]]$

Le déterminant exprime la définitude et l'appartenance du locuteur au groupe dénoté par le DP.

Un autre argument contre l'analyse du NP comme modifieur est l'impossibilité de trouver des modifieurs adjectivaux (sans N) dans cette structure :

(6) * nous contents de la vie sommes meilleurs

On peut ainsi conclure que dans les langues romanes qui admettent la structure en (1), le NP est le complément du D représenté par le pronom (la représentation en (5)).

Les arguments contre une analyse du nominal comme un adjoint du NP sont valable aussi pour les langues germaniques : l'interprétation (v. (1)'a) et l'impossibilité de se combiner avec des adjectifs :

(7) * We happy will live longer

Pour adopter l'analyse en (5), il reste à rejeter l'analyse par appositions. Des arguments à cet effet ont été aporté par Pesetsky (1978). D'abord, les appositions peuvent ne pas avoir le même nombre grammatical que le nom-« tête » (l'identité de référence ne demande pas d'avoir le même nombre, car il existe des noms collectifs, qui, au singulier, réfèrent à un groupe, qui peut être aussi dénoté par un pluriel). Ainsi les noms collectifs peuvent apparaître comme des appositions après les pluriels, y compris après des pronoms personnels pluriels, dans la construction *us, the linguists*. Mais cela n'est jamais possible dans la construction *us linguists*. Donc on peut dire que le pronom doit s'accorder en nombre avec le nom, une propriété qui caractérise les déterminants, comme le montre (8)c (cette propriété est valable dans les langues romanes aussi, v. (8)d):

(8) a. We, Parliament under God assembled, declare you are an honest man
b. *We Parliament under God assembled declare you are an honest man
c. * Those Parliament under God assembled declare you are an honest man (Pesetsky, 1979: 6)
d. *nous Assemblée Nationale

---

[3] Cela, si le trait est interprété comme « groupe auquel fait partie le locuteur ». Notez que dans ce cas il serait un pluriel inhérent, qui s'intersecterait avec la pluralisation du NP exprimé (l'ensemble contenant les individus qui ont la propriété dénotée par le NP et toutes les sommes qui peuvent être constituées à partir de ces individus).

L'interprétation correcte est obtenue si le trait « groupe auquel fait partie le locuteur » est appliquée dans une prédication indépendante à l'ensemble unique constitué par l'opérateur iota à partir du NP exprimé. Comme cet opérateur est introduit dans D, le trait de personne ne peut pas être introduit dans une position plus basse que D.

Un autre contraste entre la construction *us linguists* et la construction à apposition est le comportement par rapport à l'universel *all*. Cet IF ne peut pas apparaître avec le pronom simple ou suivi d'une apposition sans l'insertion de *of*, mais il peut apparaître avant la construction *us linguists* sans *of*, tout comme il peut apparaître avant d'autres Ds transitifs comme *those* :

(9) a. *All we/us read Panini
b. *All we/us, the linguists of America, understand the riddle of existence
c. All us linguists understand the riddle of existence
d. All those linguists understand the riddle of existence

Une autre particularité qui distingue cette construction de l'apposition est la possibilité pour le pronom d'avoir la forme *us* en position sujet (le marquage nominatif est optionnel), qui est exclue pour les pronoms seuls ou suivis d'une apposition :

(10) a. We, linguists from conviction, abhor computers
b. *Us, linguists from conviction, abhor computers
c. We linguists abhor a vacuum
d. Us linguists abhor a vacuum

Pesetsky montre aussi que la coordination des pronoms dans la construction *we linguists* est aussi marginale que celle des déterminants, à l'encontre de celle des pronoms dans la construction à apposition :

(11) a. You and us/we, linguists from conviction, know we have found the truth
b. ? This and another linguist solved the problem
c. ? You and us linguists should get together some time (Pesetsky, 7)

En allemand, il existe des preuves morphologiques de la différence entre cette construction et le tour appositif : les adjectifs prénominaux ont la flexion faible dans la construction *we linguists (Wir Linguisten)* (v. (12)c), flexion qui n'apparaît que lorsque le groupe est introduit par un déterminant (v. (12)b, comparé à (12)a). Si le nominal avait été une apposition, l'adjectif aurait dû avoir la flexion forte, qui apparaît lorsque l'adjectif n'est pas précédé d'un déterminant (v. (12)d):

(12) a. Ich habe auch gute Linguisten kennengelernt
je ai aussi bon-*e* linguistes connu
b. Ich habe auch die guten Linguisten kennengelernt
je ai aussi les bon-*en* linguistes connu
c. Wir guten Linguisten verstehen es (cf. Pesetsky, 21)
nous bon-*en* linguistes comprenons ça
d. Wir, gute Linguisten, verstehen es
nous bon-*e* linguistes comprenons ça

Pesetsky discute aussi un argument en faveur de l'analyse par apposition proposé par Delorme et Dougherty (1972) : selon eux, l'absence de cette construction au singulier (v. (13)a) serait due au fait que le nom est un groupe nominal complet – un DP dans la terminologie d'aujourd'hui – et que seulement au pluriel le déterminant peut être nul, en anglais (v. (13)c):

(13) a. I/You *(a) linguist
b. We/You linguists
c. I know *(a) linguist / linguists

Contre cette explication, Pesetsky note que la même restriction sur le nombre apparaît dans des langues où il n'y a pas de contraste en ce qui concerne la présence de déterminants exprimés entre le pluriel et le singulier : ainsi, elle apparaît en russe, langue sans Ds obligatoires (sans articles), tout comme en français, langue où les noms argumentaux sont introduits par des déterminants aux deux nombres :

(14) a. * ja/ty leningradec (russe)
je /tu léningradois
b. my/vy leningradcy
nous / vous léningradois (Pesetsky, 4)

(15) a. *moi (autre) linguiste
b. nous (autres) linguistes

Pour cette restriction, Pesetsky mentionne une explication sémantique, qui lui a été suggéré par Ken Hale : les pronoms singuliers ont obligatoirement un référent unique, or les nominaux dans la construction *we linguists* sont restrictifs – plus exactement, comme on l'a vu, ils identifient le groupe dénoté par le DP. Comme les deux premières personnes du singulier dénotent le locuteur et, respectivement, l'interlocuteur, il n'est plus besoin, pour établir la référence, d'un contenu descriptif[4].

4.1.2. Les pronoms +Participant ne sont pas toujours transitifs

Je considère qu'un élément N vide ou incorporé ne doit être admis que dans la mesure où il a un effet sur l'interprétation or sur les traits des pronoms. Or, pour les pronoms +Participant au singulier, il n'y a pas d'élément interprétatif ou de trait formel qui atteste la présence d'un N : comme l'atteste la construction *nous linguistes*, ayant la structure en (5), le trait de personne est généré en D. Le nombre singulier peut représenter une interprétation par défaut en l'absence d'un trait de nombre, ou bien un trait généré directement en D. Par conséquant, j'analyse les pronoms +Participant au singulier comme des items D intransitifs ('l'analyse simple').

[4] Il existe pourtant une situation où un contenu descriptif peut être utile avec un pronom +Participant singulier : dans l'acte illocutionnaire de choisir un interlocuteur parmi plusieurs interlocuteurs possibles. Dans cette situation, on peut trouver, en effet, des relatives et des PPs (peut-être représentant des relatives réduites) attachés à un pronom de 2[e] personne singulier :

(i) a. tu cu cămaşă roşie (roum.)
a'. toi à la chemise rouge
b. tu care te-ai întors cu spatele
b'. toi qui as tourné le dos

Comme l'acte de choisir l'interlocuteur est réalisé par un énoncé séparé, interpellatif, on ne trouve ce type de construction qu'avec les pronoms en vocatif.

Si le trait de nombre peut être généré en D (v. aussi la discussion dans la section suivante), on peut adopter l'analyse simple pour les pronoms + Participant au pluriel lorsqu'ils ne sont pas suivis d'un N exprimé, étant donné que l'interprétation ne requiert pas la récupération d'un contenu nominal et les traits formels ne proviennent pas d'un élément N.

Dans l'article cité, Pesetsky présente des arguments en faveur de l'analyse simple pour les pronoms pluriels en l'absence d'un NP exprimé[5]. Notez d'abord que le contraste entre (9)a et (9)c, répétés ci-dessous, montre que le pronom non suivi d'un nom n'a pas la même structure que le pronom dans la construction *we linguists* : ainsi, l'universel peut précéder un pronom suivi d'un NP (tout comme il peut précéder d'autres Ds définis transitifs, v. (9)d), mais il ne peut pas précéder ce pronom lorsqu'il n'est pas suivi d'un NP exprimé :

(9) a. *All we/us read Panini
c. All us linguists understand the riddle of existence
d. All those linguists understand the riddle of existence

Un autre contraste qui suggère que les pronoms non suivis d'un NP exprimé ont une autre structure apparaît avec les verbes à particule : les pronoms simples objets, seuls ou suivis d'une apposition, ne peuvent pas être séparés du verbe par une particule, à l'encontre des pronoms dans la construction *us linguists*, qui se comportent ici comme les groupes à D transitif :

(16) a. He looked (us) up (*us) in the phone book
b. * He looked up us, the local officers of the Elks/, who were living in France then...
c. He looked up us linguists in the phone book (Pesetsky, 15-16)

Il existe aussi un contraste morphologique entre les pronoms suivis d'un NP exprimé et ceux sans N, que l'on a vu en (10): la forme *us* en position de sujet n'est possible que si le pronom est suivi d'un NP, autrement il faut utiliser le nominatif *we*:

(17) a. We/*Us abhor computers
b. We/Us linguists abhor computers

J'ajouterai aux arguments de Pesetsky contre la transitivité obligatoire des pronoms de 1-2[e] pl. un argument provenant du français. Comme on l'a vu en 3.3, cette langue accepte un complément après l'ellipse, surtout dans les groupes à D défini. Or, les pronoms de 1-2[e] pl. sans nom exprimé récusent nettement la présence d'un complément :

(18) a. Les amateurs de curiosités seront satisfaits. Ceux d'art authentique, peut-être moins.
b. Nous amateurs de curiosités serons satisfaits. *Vous d'art authentique (le serez) peut-être moins.

Cela montre que ces pronoms n'admettent pas l'ellipse nominale. Or, tous les autres déterminants transitifs admettent une interprétation par ellipse en l'absence d'un N exprimé

---

[5] Comme à l'époque le N était considéré comme la tête du groupe nominal, PESETSKY propose que les pronoms non suivis d'un N soient marqués dans le lexique comme des Ns. Pour l'usage comme déterminants, Pesetsky propose une règle de conversion catégorielle (*category switching*), formulée comme $[_N + \text{pro}] \rightarrow [\text{DET}]$.

(v. chap. 3). Cette particularité des pronoms + Participant peut s'expliquer s'ils ne sont pas transitifs quand ils ne prennent pas de complément NP.

Notez enfin qu'à la différence des autres déterminants transitifs, la situation où ces pronoms sont suivis d'un NP exprimé sont très rares. Le plus souvent, les pronoms +Participant apparaissent sans complément NP. Cette différence aussi peut s'expliquer en admettant que ces pronoms diffèrent des autres déterminants par le fait que leur transitivité est optionnelle.

Je conclus que les pronoms + Participant pluriels, dans les langues discutées, prennent *optionnellement* un complément – leur trait de sous-catégorisation est marqué comme optionel dans le lexique (une situation connue dans la sous-catégorisation des verbes). En plus, ils n'admettent pas d'ellipse nominale ou de N vide non-anaphorique, ce qui fait que l'absence d'un N exprimé avec ces pronoms représente toujours la structure simple.

Il existe aussi des langues où ces pronoms ne prennent jamais un complément NP, de sorte que pour la spécification du groupe dénoté par le pronom, on recourt toujours à la construction *close apposition* (v. (3)), que j'appellerais « apposition identificatrice » :

(19) a. Noi lingvişti*(i) (roum.)
nous linguistes-les
b. Ne mjekë*(t) gabojmë kur flasim vetëm si mjeke (alb.)
nous médecins(-les) avons-tort quand parlons seulement en-tant-que médecins

C'est une structure nominale à deuxième membre DP défini non séparé par virgule. Le premier membre, lui aussi défini, est généralement un groupe à propriétés référentielles spéciales, qui lui permettent de fonctionner comme un DP sans avoir la structure habituelle D-NP : nom propre comme dans (3) ou pronom personnel.

Certaines langues, comme le français et l'espagnol, admettent les deux constructions pour identifier le groupe dénoté par les pronoms +Participant pluriels :

(20) a. Nous (les) Français sommes une race supérieure
b. nosotros (los) españoles somos una raza superior
nous les espagnoles sommes une race supérieure

D'autres langues, comme l'italien et l'allemand, n'utilisent que la construction « transitive » (à NP pluriel non séparé par virgule), un DP défini après les pronoms étant toujours séparé par virgule, et apparemment ayant une interprétation non-restrictive.

(21) a. Noi (*gli) italiani siamo i migliori (it.)
nous (les) italiens sommes les meilleurs
b. Was denken wir (*die) Deutschen über die Hochschulreform? (all.)
que pensons nous (les) allemands sur la reforme de l'enseignement supérieur

Il faut remarquer aussi que les langues qui connaissent l'usage transitif admettent souvent l'alternatif comme complément, tandis que les autres langues utilisent l'apposition identificatrice pour exprimer l'alternatif, l'enchâssant sous un D défini (en roumain l'article défini avant l'alternatif prend des formes spéciales, probablement suite à une cliticisation; aussi n'est-il pas séparé en écrit de l'alternatif, v. (22)c) :

(22) a. Nous autres
b. Noi altri (it.)
c. Noi ceilalţi/*alţi (roum.)
nous les-autres/ autres
d. ne të tjerë*(t) (alb.)
nous autres(-les)

Il est intéressant de noter que parmi les langues que j'ai examinées, celles qui n'admettent pas la construction transitive sont des langues qui possèdent un article défini suffixal (le roumain et l'albanais). Il est possible qu'il existe un rapport entre l'expression de la définitude par un affixe et l'impossibilité de la structure *nous linguistes*. Cependant, on ne peut pas soutenir que la définitude doit avoir une réalisation affixale, car le roumain admet des structures comme *cei doi lingvişti* 'les deux linguistes', où la définitude est exprimé par un D non-affixal. Je laisse ouverte la question de l'existence de cette corrélation et de son explication.

Pour conclure, il faut retenir l'idée qu'en ce qui concerne la question de la transitivité, les éléments que l'on appelle « pronoms personnels » ne doivent pas être traités en bloc, mais il faut distinguer plusieurs types : les pronoms +Participant pluriels qui se traduisent comme « le groupe dont fait partie le locuteur (1pl) / l'interlocuteur et non le locuteur (2pl) » permettent dans certaines langues un usage comme déterminants, se combinant avec un NP qui précise l'identité de ce groupe. Mais, s'ils peuvent être transitifs, ils ne le sont pas obligatoirement. Les pronoms +Participant singuliers ne sont jamais transitifs – sauf, peut-être, dans une expression figée comme *je soussigné*[6].

Cette situation assez particulière pour un IF – l'absence de complément – s'explique par le sémantisme spécial de ces pronoms : le trait de personne, surtout au singulier, permet une référence immédiate, sans qu'il y ait besoin d'un contenu descriptif que satisfasse l'entité dénoté par le DP qui soit exprimé par un NP.

Pour les pronoms dits 'de 3ᵉ personne' et les autres DPs, l'existence du trait de personne est discutable. Une tradition qui remonte à Forchheimer (1953) et Benveniste (1966) analyse la troisième personne comme absence de personne (v. Kayne, 2000 ; Anagnastopoulou, 2003 ; Wechsler, 2004 ; Cardinaletti, 2008). D'autres auteurs admettent l'existence d'un trait, mais ayant une valeur négative (–Participant) (v. Nevins, 2007). On a proposé aussi qu'un trait –Participant n'apparaît que dans un sous-groupe des pronoms de 3ᵉ personne (Adger & Harbour, 2007), qui doivent dénoter des animés. Pour ce qui nous intéresse ici, il faut retenir l'idée que les deux premières personnes ont un trait qui les distinguent des autres pronoms et DPs (que ce soit +Personne ou la valeur +Participant de ce trait).

4.1.3. Note sur les traits de Personne et de Nombre dans les pronoms +Participant

Un autre point qui est encore controversé est la question du trait de nombre pour les pronoms +Participant. Il est bien connu que les pronoms pluriels ne sont pas interprétés par la

[6] Notez qu'en roumain, il faut utiliser l'apposition identificatrice dans ce cas :
(i) Eu subsemnat*(ul)
je soussigné (-le)
Cela suggère qu'en français, cette construction est modelée d'après le tour *nous linguistes*, comportant donc un usage exceptionnel transitif, qui est exclu du système linguistique du roumain, comme on l'a vu.

pluralisation de la dénotation des personnes correspondantes au singulier (v. Benveniste (1966), Zwicky (1977), Noyer (1992), Moravcsik (2003), Corbett (2000), Cysouw (2003), Siewierska (2004)): la 1[e] personne du pluriel ne dénote pas un locuteur pluriel, car le locuteur ne peut être qu'une entité atomique. Même dans la situation d'un chœur, où plusieurs locuteurs produisent le même énoncé, il n'est pas correcte de parler d'un locuteur pluriel, parce qu'on n'a pas affaire à un seul énoncé produit par plusieurs agents, mais à une pluralité d'énoncés simultanés dont chacun est produit par un seul individu. Donc, même dans ce cas la 1[e] personne du pluriel est interprété comme « groupe contenant le locuteur » (v. Boas (1911), Greenberg (1993)). La deuxième personne du pluriel peut dénoter une pluralité d'interlocuteurs (lorsqu'on s'adresse à plusieurs personnes à la fois), mais elle peut toujours désigner un groupe qui contient l'interlocuteur et des non-participants. On voit donc que le trait de personne pour les pronoms pluriels est interprété comme « (groupe) contenant le locuteur » et, respectivement, « (groupe) contenant l'interlocuteur et excluant le locuteur ». Les langues indo-européennes ne donnent pas d'indication sur l'interlocuteur dans la première personne du pluriel, de sorte que « groupe contenant le locuteur » peut représenter également *moi + toi(+ d'autres)* et *moi+d'autres*. Certaines langues distinguent ici entre une personne « inclusive » (groupe qui inclut le locuteur et l'interlocuteur) et un « 1pl. exclusif » (groupe qui inclut le locuteur et exclut l'interlocuteur). Il existe aussi des langues qui ont une personne inclusive « minimale », pour la paire formé par le locuteur et un (seul) interlocuteur (Ilocano, langue parlée aux Philippines, v. Bobaljik, 2008 ; Cysouw, 2003). Bobaljik (2008), en examinant les recherches typologiques existantes, note comme des universaux linguistiques l'absence de distinctions entre « groupe excluant des non-participants » et « groupe incluant des non-participants » (p.ex., entre 1 + 2 + 2, 1 + 1 + 2 et 1 + 2 + 3, entre 2 + 2 et 2 + 3). L'explication qu'il propose pour ces « personnes manquantes » est l'inexistence d'un trait '3[e] personne' dans la grammaire universelle. Ainsi, on peut obtenir les formes plurielles des pronoms +Participant, y compris l'inclusif et l'exclusif, en combinant les traits [1], [2] et [groupe] – et, pour l'inclusif minimal du Ilocano, un trait [minimal] – mais les combinaisons de traits qui en résultent ne distingueront pas entre groupes formés seulement des participants et groupes qui comprennent des non-participants (car [3] n'est pas un trait). Ceci constitue un argument intéressant en faveur de l'absence de personne pour ce qu'on appelle « troisième personne ». Dans le reste du chapitre, je continuerai à utiliser le terme traditionnel de « 3[e] personne » comme un terme descriptif pour les pronoms –Participant, sans que cela signifie que je considère qu'il existe un trait de personne [3].

Étant donné que le nombre dans les pronoms +Participant n'exprime pas la pluralisation des personnes 1 et 2 du singulier, on a soutenu que ce qu'on appelle les personnes 1[e] et 2[e] du pluriel représentent en fait des personnes distinctes, 4 et 5 (v. Kayne, 2000 ; Wechsler, 2004 ; Benincà & Polletto, 2005 ; Cardinaletti, 2008). Cette idée est soutenue par l'existence de racines différentes pour le singulier et le pluriel des pronoms +Participant dans la majorité des langues indo-européennes:

(23) a. *je/moi, tu, nous, vous* (fr.)
b. *eu/mine, tu, noi, voi* (roum.)
c. *ich/mich, du, wir, ihr* (all.)

c. *jag/mig, du, vi, ni* (suéd.)
d. *ja/menja, ty, my, vy* (russe)
e. *ego/eme, su, hêmeis, hymeis* (grec ancien)

Cependant, même si ces pronoms ne sont pas décomposables en nombre et personne, il n'est pas nécessaire de conclure que le trait de nombre est absent. Même s'il existe des personnes 4 et 5, on peut penser que le nombre est une propriété inhérente des différentes personnes, tout comme il existe des noms *pluralia tantum*, qui ont une valeur pour le trait de nombre fixée dans le lexique. Cela expliquerait l'accord en nombre avec les pronoms, ainsi que les preuves d'une distinction entre personne et nombre dans les paradigmes verbaux – par exemple, dans certains paradigmes, il existe parfois des morphèmes communs aux trois « personnes plurielles » ; ainsi, en roumain, les anciens paradigmes du passé simple et du plus-que-parfait ont été refaits en généralisant un morphème *-ră-* de la 3ᵉ personne du pluriel (du passé simple) aux autres personnes du pluriel (dans le tableau ci-dessous, j'ai marqué ce morphème en caractères gros, et les désinences personnels en caractères italiques):

(24)

	Passe simplé		Plus-que-parfait	
	contemp.	**ancien**	**contemp.**	**ancien**
1sg	lua*i* « je pris »	lua*i*	luase*m*	luase
2sg	lua*şi*	lua*şi*	luase*şi*	luase*şi*
3sg	luă	luă	luase	luase
1pl	luar**ă***m*	lu**ă***m*	luaser**ă***m*	luase*m*
2pl	luar**ă***ţi*	lua*t*	luaser**ă***ţi*	luase*t*
3pl	luar**ă**	lua*ră*	luaser**ă**	luase

L'existence du nombre dans les « personnes 4 et 5 » pourrait aussi expliquer le fait que dans les langues romanes, les formes fortes de ces pronoms finissent dans un son qui fonctionne aussi comme marque du pluriel dans les paradigmes qui varient en nombre – v. le *-s* du fr. *nous, vous*, esp. *nosotros, -as, vosotros, -as*, port. *nós, vocês, vós*, et le *-i* de l'it. *noi, voi* et du roum. *noi, voi*[7].

D'autre part, certaines régularisations analogiques des paradigmes peuvent s'expliquer par l'existence d'un trait commun dans les personnes « 1 » et « 4 », d'une part, et « 2 » et « 5 », d'autre part. Ainsi, en roumain, certaines formes de 1ᵉ sg. qui étaient identiques à la 3ᵉ du sg. ont reçu la désinence *-m* de 1ᵉ pluriel – il s'agit de l'imparfait et du plus-que-parfait (pour ce dernier, v. (24) ci-dessus.).

En grec moderne, les racines des personnes 1-2 du pluriel ont été refaites sur le singulier. On peut ainsi décomposer ces formes en une racine qui exprime la personne (*em/m* pour la 1ᵉ personne, *es/s-* pour la 2ᵉ) et une désinence de nombre + cas :

[7] En roumain, cela n'est pas valable pour les formes du cas « oblique » (génitif-datif), qui ont une désinence *-uă* qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

(25)

	1sg.	1pl.	2sg.	2pl.
Nom.	egó	emís	esí	esís
Acc.	eména / me	emás / mas	eséna/ se	esás / sas
Gen.-Dat.	eména / mu	emás / mas	eséna / su	esás / sas

Il est donc préférable de décomposer les personnes « 4 » et « 5 » en un trait de personne (1 et 2) et un autre trait, peut-être [groupe] (comme proposé par Cysouw, 2003 ; v. aussi Harley et Ritter, 2002), un trait différent du nombre, qui expliquerait l'interprétation spéciale, et qui aurait une spécification inhérente de nombre (+ pluriel). On peut aussi considérer que ce n'est pas le trait de nombre qui est spéciale, mais plutôt le trait de personne : on peut supposer que le trait [Participant] marque l'inclusion non-stricte du locuteur ou interlocuteur dans le référent, de sorte que lorsque le référent est unique (le pronom étant marqué singulier ou interprété comme atomique par défaut), l'inclusion revient a l'identité. Notez que les traits [+ locuteur] et [+ interlocuteur], à cette interprétation d'inclusion, peuvent se combiner entre eux, ce qui donne la personne inclusive. Kratzer (2009) utilise une décomposition des personnes « plurielles » en 4 traits : 1er, 2e, *group* (groupe) et *sumum* (somme); on obtient ainsi :

- inclusif minimal (*moi et toi*) = {1^{er}, 2e, sum}
- inclusif augmenté (*moi, toi et toi/ toi et d'autres*) = {1^{er}, 2e, group}
- exclusif (*moi et d'autres*) = {1st, group}
- « 5e personne / 2e pluriel » = {2nd, group}).

Notez enfin que la possibilité de désigner un groupe formé en réunissant (par *sum*) plusieurs référents saillants n'est pas limitée aux pronoms pluriels + Participant, mais se retrouve aussi dans les pronoms de 3e personne (on parle alors d'« antécédents disjoints »):

(26) Jean$_i$ a rencontré Pierre$_j$ dans la rue. **Ils**$_{i+j}$ sont venus ensemble.

Revenant à la question de la structure interne, le fait que le nombre n'est pas interprété comme la pluralisation d'une propriété dénotée par la racine, comme dans les DPs contenant des noms, confirme l'idée que les pronoms personnels +Participant ne contiennent pas de N qui porte le trait de personne. Comme le trait de groupe, dont dépend le nombre, est étroitement lié à l'existence d'un trait de Participant, il est naturel de supposer que les deux traits se trouvent sur la même tête. A part ces traits, les pronoms comportent aussi un trait de définitude (les groupes dénotés par les formes du pluriel sont présentés comme identifiables, comme les DPs définis), qui est par définition un trait de D. Comme on a vu que le trait de personne est aussi généré en D, on peut conclure que tous les traits nécessaires pour l'interprétation des pronoms se trouvent déjà en D, de sorte que la présence d'un élément nominal est superflue.

Addendum : Discussion de quelques arguments théoriques pour la présence d'un élément nominal dans tous les pronoms.

Dans son livre sur les noms vides, Panagiotidis (2002) soutient, avec des arguments plutôt internes à la théorie, l'idée que tous les groupes nominaux sans N exprimé, et notamment les pronoms personnels, contiennent un nominal vide.

L'un des arguments de Panagiotidis est le principe que tous les IFs sont transitifs. Il est généralement admis que les pronoms projettent des DPs, donc ils doivent contenir la catégorie D. Or, la catégorie D est une catégorie fonctionnelle. Elle fait normalement partie de la projection étendue du nom. Ceci est interprété comme la sélection d'un trait catégoriel N. L'hypothèse théorique sous-jacente est que tous les IFs, par le fait même d'être fonctionnels, sont liés à une catégorie lexicale par une chaîne sélectionnelle (par exemple, pour les nominaux, D sélectionne Q qui sélectionne Num qui sélectionne N, etc.)[8].

Cette idée dépend beaucoup de ce qu'on choisit d'appeler fonctionnel, ce qui, comme l'a montré Emonds (2000), est largement conventionnel. S'il y a des critères pour ce choix indépendants de la relation avec une catégorie lexicale, la propriété d'avoir toujours un complément peut être considérée comme une généralisation empirique, fondée sur l'induction. Cette généralisation doit alors être vérifiée pour tous les cas particuliers, et ne peut pas être transformée en principe. Cela laisse ouverte la possibilité que les pronoms, en dépit du fait qu'ils ont la catégorie D (ce qui est établi par leur distribution), soient intransitifs. D'ailleurs, il y a des items qui forment des classes fermées, donc qui devraient être considérés fonctionnels dans le système d'Emonds, qui ne sont pas limités à une certaine catégorie lexicale : telles sont les conjonctions, par exemple. On ne voudrait pas faire une catégorie lexicale des seuls items *et, ou*, et pourtant ces items peuvent se combiner avec n'importe quelle catégorie (d'ailleurs, ils projettent, ensuite, le trait catégoriel de cette catégorie, ce qui en fait des candidats typiques pour la projection du sélectionné, v. la discussion dans 3.3.2.7). Ceci montre que les catégories fonctionnelles sont plus diverses en ce qui concerne la sélection que ne le pense Panagiotidis. Par conséquent, la possibilité qu'elles soient intransitives ne peut pas être exclue.

Le deuxième argument part du principe que les traits grammaticaux sont toujours générés sous une certaine catégorie, dans un « lieu précis » de la structure. Cette conception est courante dans la syntaxe cartographique, mais elle n'est pas directement dérivable des principes minimalistes.

Panagiotidis part de l'observation que les pronoms ont généralement les mêmes traits grammaticaux que les autres groupes nominaux : dans la plupart des langues indo-européennes, le genre et le nombre, à part leur trait de D. Or, le genre est une propriété lexicale des noms, donc il est inséré (c'est-à-dire, valué dès la numération) dans N (v. la discussion dans la section 3.4.2), tandis que pour le nombre, comme on l'a vu (2.4.1.2), on suppose une catégorie fonctionnelle distincte, Num, entre D et N, où il est interprété. Les traits de genre et de nombre sur les déterminants ne sont que des marques d'accord. Il y a deux façons de décrire l'idée de « place de génération d'un trait », comme opposée aux places où un trait est la manifestation de l'accord : si on adopte la proposition de Chomsky (2001) d'une corrélation entre valué et interprétable, cette place sera l'item qui portera, dès le lexique,

[8] Le même argument a été avancé par CORVER et DELFITTO (1999).

une valeur pour ce trait. Si, comme Pesetsky et Torrego (2001, 2007), on distingue les deux, admettant des occurrences d'un trait non-valuées interprétables et d'autres valuées et non-interprétables, on peut définir la place de génération comme l'item sur lequel un certain trait est interprété. Je n'adopterais pas cette définition, car il y a des cas où il est difficile de trouver la place où un trait est interprété, comme pour les traits catégoriels et le trait de cas ; en plus, le genre grammatical lui-même est non interprété pour un grand nombre de noms. Donc une définition de la place de génération d'un trait en accord avec Chomsky (2001) paraît plus simple, au moins pour la présente discussion. Quelle que soit la formulation précise de cette idée, la prémisse de Panagiotidis est que cette place de génération porte toujours la même catégorie. Plus précisément, la définition catégorielle totale des items où un trait est généré est toujours la même – ainsi, on n'admet pas qu'un trait soit généré tantôt sous X, tantôt sous Y, ou sous X + Y dans l'hypothèse où certains items peuvent porter un complexe de traits catégoriels. Comme dans les groupes nominaux « ordinaires » le genre est généré sous N et le nombre sous Num, il s'ensuit, en adoptant cette prémisse, que les pronoms personnels doivent contenir les têtes (indépendantes) Num et N. Pour le trait de personne, Panagiotidis, se fondant sur l'existence des pronoms +Participant transitifs qu'on vient de discuter, propose D comme place de génération.

Comme on l'a vu dans le chapitre 1 (v. 1.2.1), le principe de l'association d'un trait à une même « place » structurale, définie par une étiquette catégorielle, ne découle pas des principes du minimalisme. Dans ce cadre, les items lexicaux sont vus comme des faisceaux de différents traits. Les étiquettes catégorielles elles-mêmes ne sont que des raccourcis pour un certain nombre de traits combinatoires. Mais il est toujours possible qu'il y ait des items qui ne partagent qu'une partie des traits combinatoires avec l'une des catégories majeures ; on peut ainsi obtenir des catégories intermédiaires, ou mixtes. J'ai montré que certains traits, comme +wh, ne paraissent pas être associés à une seule catégorie. On sait que le Temps apparaît aussi sur les nominaux comme trait interprétable dans certaines langues. On a vu aussi (v. chap. 2, 2.4.1-2.4.2, 2.5.4) qu'il existe des catégories mineures, comme les quantitatifs, qui ont une distribution syntaxique spéciale, ne pouvant être associés à aucune des catégories majeures, mais ayant des propriétés en commun avec d'autres catégories – par exemple, les quantitatifs scalaires partagent avec les adjectifs la propriété d'avoir une projection de degré ; de même, la possibilité de l'usage prédicatif les distingue des déterminants, en les rapprochant des adjectifs.

Du coup, rien n'empêche qu'un item Z puisse avoir deux traits interprétables a et b qui sont dans d'autres cas associés chacun à un item d'une autre catégorie, disons a à X et b à Y. Ainsi, le fait que le genre et le nombre sont « générés » sur des items différents dans les groupes nominaux non-pronominaux n'exclut pas la possibilité que dans le cas des pronoms ils soient générés sur le même item (à savoir, le pronom lui-même).

4.2. Arguments pour la présence d'un élément N dans les pronoms de 3e personne

Après avoir discuter les pronoms +Participant, on peut maintenant passer aux pronoms de 3e personne, qui ont toujours été au centre du débat sur la structure des pronoms. Dans leur cas, la présence d'un élément N est soutenue par des arguments plus puissants. Je présenterai ces arguments dans cette section, et je rafinerai l'analyse syntagmatique dans les sections suivantes (4.3-4.6.)

4.2.1. La lacune dans la distribution de l'article défini

Si l'on regarde la combinaison entre IFs et ellipse nominale, on peut noter, dans plusieurs langues, parmi lesquelles l'anglais et les langues romanes, une lacune dans la distribution, dans le cas du déterminant défini. Dans les DPs sans N lexical exprimé à D interprété comme article défini et contenant des modifieurs restrictifs ou des compléments du nom on peut trouver, en fonction de la structure du groupe, soit l'article soit des formes spéciales du déterminant, qui, même si elles sont parfois identiques au démonstratif distal (v. 3.4.1), peuvent être considérées, en vertu du sens, comme des formes fortes de l'article, utilisées dans des contextes qui empêchent la cliticisation du D défini (v. 5.2):

(27) a. The dark-haired man / The man with eyeglasses will certainly win (angl.)
a′. **The** dark-haired **one** / **The one** with eyeglasses will certainly win
b. L'homme brun / à lunettes gagnera certainement (fr.)
b′. **Le** brun / **Celui** à lunettes gagnera certainement[9]
c. Bărbatul brunet / bărbatul cu ochelari va câştiga cu siguranţă (roum.)
c′. **Cel** brunet / **cel** cu ochelari va câştiga cu siguranţă

Mais aucune de ces formes (ni l'article, ni les formes fortes) ne peut apparaître lorsque le syntagme ne contient aucun matériel restrictif exprimé (v. (27)′)[10]. Lorsqu'il apparaît seul, le démonstratif distal garde son sens déictique, donc on ne peut pas le considérer comme forme forte de l'article.

(27)′a. * The (one) will certainly win
b. * Le/ *Celui gagnera certainement
c. *Cel va câştiga cu siguranţă

En anglais, cette lacune n'apparaît pas en position prédicative, comme l'a fait remarquer Schütze (2001) :

(28) He's the one

Postal (1969), le premier à discuter cette lacune, pour l'anglais, a suggéré que cette lacune est en fait complétée par le paradigme des pronoms personnels de 3[e]. Ces pronoms seraient des formes de l'article défini dans le contexte + NP vide :

---

[9] En français *le brun* peut aussi être interprété comme une nominalisation, car, comme on le verra (5.2.), les adjectifs appliqués à des personnes ont une nominalisation « concrète » productive. Le roumain distingue les deux par deux formes du D défini : avec N vide, il a la forme forte *cel* ; avec les nominalisations, il prend la forme suffixale. Le fait que cette forme est corrélée à la nominalisation est prouvé par l'impossibilité de l'utiliser avec des mots de degré :
(i) (*foarte/mai) brunetul va câştiga
très / plus brun-le va gagner
(ii) cel (foarte/mai) brunet va câştiga
le très/plus brun va gagner

[10] Dans certaines langues romanes, les formes de l'article coïncident avec celles du pronom clitique objet (v., p. ex., fr. *le, la, les*), mais, comme l'article n'a pas de formes casuelles dans ces langues, on peut considérer, comme la grammaire traditionnelle, qu'il s'agit d'un cas d'homonymie ; même si on n'accepte pas cette analyse, la lacune reste pour les positions autres que celle d'objet direct.

(29) the /_[$_N$ Ø] → it

On aurait ainsi à la fois une explication simple de la lacune observée dans la combinaison de l'article défini avec les noms vides, et une unification des pronoms personnels avec les déterminants.

Il est vrai que les pronoms personnels peuvent être interprétés comme des groupes [article défini + NP], où NP est l'antécédent d'une anaphore nominale, comme on le verra dans la section 4.2.3. Mais il y a une différence importante entre les groupes à déterminant + nom vide et les pronoms : dans les premiers, on peut toujours remplacer le N vide par un NP exprimé – le NP récupéré du contexte linguistique ou extra-linguistique, pour l'anaphore nominale, et, éventuellement, un N à sens très large pour l'interprétation non-anaphorique (p.ex. *personne, gens, chose*). Par contre, dans certains cas on ne peut pas remplacer un pronom par un NP exprimé. Il s'agit des cas de co-indexation très locale. On sait que les pronoms obéissent à la condition B de la théorie du liage, tandis que les DPs à NP exprimé obéissent à la condition C :

(30) a. L'homme$_i$ pense qu'il$_i$ sera bientôt riche.
b. * L'homme$_i$ pense que l'homme$_i$ sera bientôt riche.

On reprendra cette question dans la section sur les arguments contre l'analyse syntagmatique (v. 4.6.1).

Une autre difficulté pour l'analyse de Postal est l'existence, dans certaines langues comme l'allemand, des formes identiques au D défini sans matériel exprimé dans le NP, à côté des pronoms. Qui plus est, ces formes obéissent au principe C, comme on s'y attend si ces groupes contiennent un constituant NP (v. Wiltschko, 1998) (v. pourtant 4.3 plus loin pour une analyse plus précise de *der*, qui distingue l'article défini d'un démonstratif non-marqué):

(31) a. Der Junge hat gewonnen
le garçon a gagné
b. Der hat gewonnen
le a gagné « Celui-là a gagné »
c. Er hat gewonnen
il a gagné
d. * Der Junge$_i$ denkt, daß der$_i$ krank ist.
le garçon pense que le malade est
e. Der Junge$_i$ denkt, daß er$_i$ krank ist.
le garçon pense que il malade est

A ces problèmes on peut ajouter la spécification des pronoms personnels singuliers de l'anglais pour le genre, qui est absente pour les noms ainsi que les articles – ainsi, pour les personnes, on utilise les formes *he* et *she* au lieu de *it*, donc la règle (29) ne s'applique pas à tous les DPs. Comme ni le D défini ni le N n'ont le trait de genre, il faut de toute façon proposer des entrées lexicales spéciales pour les éléments qui composeraient les pronoms : soit une spécification de genre sur les formes *he, she* et *it*, à part les traits + défini et _[$_{NP}$ Ø], soit des noms vides spéciaux, marqués pour le genre, sélectionnés par ces formes, comme le fait Panagiotidis (2002). Mais cette analyse ne peut pas offrir une réponse simple à la question de la lacune : on ne sait toujours pas pourquoi le trait de genre ne serait manifeste sur le D

défini que lorsqu'il est suivi d'un NP vide, ou, dans la variante de Panagiotidis, pourquoi les N vides marqués pour le genre n'apparaissent que dans le contexte D_{def} _ .

Je conclus que la réponse offerte par l'analyse de Postal au problème de la lacune ne peut pas être acceptée. Les pronoms personnels de 3[e] personne ne sont pas des variantes morphologiques du D défini en cas d'ellipse totale. Dans les sections 4.3 et 4.5, on verra d'autres arguments contre l'assimilation du D des pronoms au D défini. Tout de même, il faut retenir l'idée que les pronoms de 3[e] personne peuvent fonctionner comme équivalents de la séquence D défini + ellipse totale ou N vide non-anaphorique (sans restriction). Dans les sections suivantes, on verra que l'interprétation des pronoms peut en effet mettre en jeu l'anaphore nominale, ce qui constitue un argument décisif en faveur de la présence d'un élément N. On reviendra sur la question de la lacune dans la distribution de l'article défini dans la section 4.3 (v. 4.3.3).

4.2.2. Pronoms et genre grammatical

Il existe des situations où l'interprétation des pronoms nécessite une anaphore nominale, donc la récupération, en forme logique, d'un NP qui serve de restriction du déterminant défini introduit par le pronom.

Le premier type de situations apparaît dans les langues à genre grammatical immotivé. Dans les langues indo-européennes qui ont la catégorie du genre, pour une grande partie des entrées lexicales nominales, probablement la majorité, on ne peut pas justifier l'assignation à un certain genre par une propriété de la classe dénotée par le nom. Ce n'est que pour les animés que le genre est normalement interprété, et même ici il peut y avoir des exceptions (comme les diminutifs qui sont neutres dans certaines langues comme l'allemand et le grec ancien, ou des noms comme l'all. *Weib* « femme » – neutre). Or, dans ces langues, les pronoms personnels de reprise présentent le genre de l'antécédent, même si ce genre est immotivé :

(32) a. Am pus **paltonul**$_i$ pe scaun. Peste **el**$_i$ am pus umbrela. (roum.)
ai mis paletot-le sur chaise sur lui ai mis parapluie-la
b. Am pus **cămaşa**$_i$ pe scaun. Peste **ea**$_i$ am pus umbrela.
ai mis chemise-la sur chaise sur elle ai mis parapluie-la

(32)'a. J'ai laissé mon **manteau**$_i$ là-bas. **Il**$_i$ doit être nettoyé
b. J'ai laissé ma **chemise**$_i$ là-bas. **Elle**$_i$ doit être nettoyée.

Le même phénomène s'observe lorsque le nombre est immotivé, comme pour les *pluralia tantum* :

(33) Tu as vu mes **ciseaux** ? Je crains de **les** avoir oubliés à la maison.

Ceci montre que les pronoms personnels n'ont pas un contenu descriptif simple « être animé mâle/femelle », à la différence des pronoms indéfinis (qui, comme on l'a vu dans 3.3, comprennent des restrictions « +/– animé »). Le genre immotivé n'est qu'associé au concept dont on se sert pour renvoyer à une entité (ou seulement à son expression

linguistique, si on distingue les deux), et en aucun cas à l'entité elle-même – ainsi, je peux renvoyer à la même entité, l'église Santa Maria dei Fiori, en utilisant le concept « église », de genre féminin en français, cas où dans la reprise j'utiliserai le pronom féminin, ou en utilisant le concept « dôme », de genre masculin, qui déterminera une reprise pronominale masculine dans le discours subséquent. Il faut pourtant remarquer que pour les animés, on peut recourir au genre motivé dans les reprises – comme, par exemple, pour l'allemand *Weib* « femme », qui a le genre neutre :

(34) Da war auch sein Weib. Es/Sie war älter als er
là était aussi sa femme(NEUT) il(NEUT)/elle était plus-vieille que lui

Ce phénomène n'est pas limité aux pronoms anaphoriques (à antécédent textuel). Même en usage déictique ou evocateur, où il n'y pas d'antécédent textuel, les pronoms utilisés pour des inanimés prennent le genre grammatical du nom que l'on suppose s'appliquer au référent (on parlera alors d'un antécédent nominal « pragmatique », v. 3.4.1). Ainsi, supposons une situation où l'interlocuteur s'arrête brusquement devant un billet qui gît par terre. On peut alors énoncer les phrases en (35), en utilisant, sur le clitique, le genre du nom désignant le concept *billet*, masculin en français mais féminin en roumain :

(35) a. Ia-**o**, ce mai aştepţi (*hârtie* « billet » – féminin)
prends-la quoi encore attends
b. Prends-**le**, tu hésites encore ? (*billet* – masculin)

On peut ainsi conclure que dans certains cas les pronoms ne peuvent pas être interprétés sans faire intervenir une *expression linguistique nominale* – qu'elle soit récupérée du discours précédent ou du contexte extra-linguistique. Ceci reçoit une explication très simple si l'on attribue aux pronoms une structure à N vide, comme aux autres groupes N-anaphoriques. En effet, dans l'ellipse nominale, le genre est toujours une « marque » de l'antécédent – facilitant, d'ailleurs, la récupération de l'antécédent. Cela est expliqué immédiatement par l'analyse de l'ellipse nominale par effacement (v. 3.4.1) : le genre est établi par accord normal en syntaxe, à un moment où le nom lexical lui-même est encore présent dans la structure. Dans l'analyse par génération dans la base, il faut supposer que le N vide a, à part le trait N_{anaph}, un trait de genre, qui indique quel est le genre du nom qu'il faut récupérer.

Si l'on suppose un trait N_{anaph}, on peut également adopter l'analyse simple des pronoms, en considérant que le trait N_{anaph} et le trait de genre sont directement générés en D. Comme pour les N vides, le trait N_{anaph} déterminerait, en LF, la récupération du contenu nominal de l'antécédent, qui peut être complexe (v. dans 3.4 la discussion sur la structure interne des ellipses). Le seul avantage de l'analyse syntagmatique avec une catégorie vide anaphorique générée dans la base sur l'analyse simple c'est qu'elle offre une place où le contenu nominal récupéré puisse être copié en LF (le NP complément du D).

Pourtant, on a vu dans la section 3.4.1 que l'interprétation N-anaphorique du N vide est parfois à analyser par effacement. Il serait alors plus économique de traiter tous les cas d'anaphore nominale comme des cas d'effacement, ce qui nous obligerait d'adopter l'analyse syntagmatique pour les pronoms à genre immotivé.

Mais l'hypothèse d'un effacement est particulièrement problématique pour le cas des pronoms. D'abord, parce qu'on ne rencontre pas ces pronoms avec des noms exprimés. Or, ce qui caractérise les ellipses c'est toujours l'optionalité. Il faudrait alors dire que les pronoms sont des formes spéciales d'un IF qui peut être adnominal. Le seul candidat possible est l'article défini (comme le soutient Postal (1969)). Mais, comme on l'a vu, à la différence de tous les autres cas d'ellipse nominale, on ne peut pas toujours remplacer un pronom par la séquence D défini + NP (v. (31), répété ci-dessus):

(31) a. L'homme$_i$ pense qu'il$_i$ sera bientôt riche.
b. * L'homme$_i$ pense que l'homme$_i$ sera bientôt riche.

Comme on le verra dans la section 4.3, les pronoms personnels, d'une façon générale, apportent en plus, par rapport aux descriptions définies, une condition de forte accessibilité du référent. Ceci explique le fait que parfois l'équivalent sans N exprimé d'un groupe D défini + NP sera un démonstratif et non un pronom :

(36) La vieille dame appela sa servante$_j$. La servante$_j$ ne se portait pas bien ⇒
La vieille dame appela sa servante$_j$. Celle-ci$_j$/ ??elle$_j$ ne se portait pas bien

On a vu dans 4.1.1.2 d'autres problèmes pour cette hypothèse (le genre en anglais, l'usage « pronominal » de l'article allemand *der*). Donc on peut conclure que les pronoms ne représentent pas simplement une épellation du D défini. On verra d'autres arguments en faveur de cette idée dans les sections 4.3 et 4.5.

Il faudra alors faire l'hypothèse que le D des pronoms a la particularité de forcer l'effacement de son complément NP. Je reviendrai sur cette question dans la section 4.5.1, après avoir introduits plus de données concernant l'anaphore nominale dans les pronoms et l'interprétation des différents types de pronoms (sections 4.3-4.4).

4.2.3. Pronoms dont le seul rapport avec l'antécédent est l'anaphore nominale

Parfois les pronoms personnels non seulement mettent en jeu une anaphore nominale, mais n'ont pas eux-mêmes un antécédent référentiel. Ils sont donc simplement interprétés comme *le NP*, sans que l'indice de *le* réfère à une entité saillante dans le discours ou dans le contexte extra-linguistique.

Le cas le plus clair est celui des pronoms de paresse, dont on a déjà parlé en 3.2.4., mis en évidence par Karttunen (1969), après l'exemple duquel on les a nommé aussi *paycheck pronouns* :

(37) a. The man who gave **his paycheck** to his wife was wiser than the man who gave **it** to his mistress
b. Jean a déjà déposé **sa démission,** les autres **la** déposeront sans doute demain.

Dans ce type d'exemples, l'antécédent contient un NP qui contient une variable liée. En interprétant le pronom, on récupère ce NP, mais la variable qu'il contient est liée par un DP qui se réfère à une autre entité (*les autres*, par rapport à *Jean*, dans (37)b). Cela fait que le pronom n'ait pas la même référence que ce qu'on appelle son « antécédent ».

Ainsi, le seul rapport entre lui et l'antécédent reste celui d'anaphore nominale. L'interprétation du pronom se réduit à « le chéquier de x », ou « la démission de x », où l'article exprime seulement l'unicité (l'opérateur iota), sans renvoyer à un référent introduit déjà introduit dans le discours. Le seul élément par lequel on réalise un encrage situationnel est la variable liée.

Un cas plus débattu dans la littérature est celui des pronoms-*donkey* – pronoms qui, d'une façon générale, reprennent, dans la portée nucléaire d'un opérateur, une entité introduite dans la restriction comme un existentiel dont la portée ne dépasse pas la restriction (leur nom vient de l'exemple utilisé par Geach (1962) – reproduit ici sous (38)c –, le premier à noter cette construction dans la littérature linguistique moderne):

(38) a. Chaque paysan qui a **un âne le** bat.
b. Si un paysan a **un âne**, généralement il **le** bat.
c. Any farmer who has **a donkey** beats **it**.

Elbourne (2001, 2005) a argumenté d'une façon convaincante que ces pronoms reposent sur l'anaphore nominale (dans ces termes, l'effacement d'un NP). L'analyse de ces pronoms comme des descriptions définies avait déjà été proposée par Evans (1977) et Cooper (1979), mais le moyen d'établir le contenu de cette description était chez eux d'un type particulier : il consistait a employer une fonction rendue saillante par le contexte, comme par exemple, pour (38)a, « âne possédé par x ». Mais, comme Heim (1982) l'a montré, cette hypothèse ne permet pas de distinguer entre les phrases (39)a et (39)b, car la relation *être marié avec* peut être considérée saillante dans les deux contextes :

(39) a. Every man who has a wife is sitting next to her (Heim, 1982 :21-24)
b. * Every married man is sitting next to her (avec *her* = *his wife*)

Pour résoudre ce problème, Heim (1990) et Neale (1990) ont proposé des procédures syntaxiques qui construisent la description cachée des pronoms *donkey* en utilisant le matériel linguistique présent dans l'antécédent, qui aboutissent aux formules « le y : âne (y) et x possède y ». Ces procédures sont définies de telle façon que leurs conditions soient remplies en (39)a mais pas en (39)b. Elbourne (2001) a montré que ces procédures donnent parfois des résultats erronés, et que ce qu'il faut faire c'est de ne restituer que le prédicat *âne*, auquel on ajoute une restriction à la situation introduite par l'antécédent, ce qui donne l'expression « l'unique *y* : âne (y) dans s_1 » (les formules suivantes sont les interprétations des phrases (38)a, respectivement (38)b):

(40) a. $\forall x, s_1$ [$min(s_1)(fermier(x,s_1) \wedge \exists y\ (\hat{a}ne(y, s_1) \wedge poss\grave{e}de(x,y,s_1)) \rightarrow \exists s_2(min(s_2)(s_1 \leq s_2 \wedge bat(x, \iota z(\hat{a}ne(z,s_1))))$]
« Pour toute paire formée par un individu x et une situation minimale s_1 de sorte que x est un paysan en s_1 et il existe un âne y en s_1 de sorte que x possède y en s_1, il existe une situation minimale s_2 de sorte que $s_1 \leq s_2$ et x bat en s_2 *l'unique z de sorte que z est un âne dans s_1* »
b. $\forall s_1$ [$min(s_1)(\exists x \exists y(fermier(x,s_1) \wedge \hat{a}ne(y,s_1) \wedge poss\grave{e}de(x,y,s_1)) \rightarrow \exists s_2(min(s_2)(s_1 \leq s_2 \wedge bat(\iota x(paysan(x,s_1)), \iota z(\hat{a}ne(z,s_1))))$]
« Pour toute situation minimale s_1 de sorte qu'il existe x paysan en s_1 et il existe un âne en s_1 de sorte que x possède y en s_1, il existe une situation minimale s_2 de sorte que $s_1 \leq s_2$ et *l'unique x de sorte que x est paysan en s_1* bat en s_2 *l'unique z de sorte que z est un âne dans s_1* »

La référence à des situations minimales était déjà nécessaire dans l'analyse de Heim pour assurer l'unicité dans des exemples comme :

(41) If a man is from Athens, he always likes ouzo. (Heim, 1982: 93)

Dans ce cas si on restitue simplement « l'unique x : homme (x) ^ x habite Athènes », on arrivera à un non-sens, car la présupposition d'unicité de la description définie ne se vérifie pas (plus d'un homme habite Athènes). Heim (1990) résout ce problème en faisant appel à la sémantique des situations : adoptant l'analyse des conditionnels de Berman (1987), dans laquelle ces phrases contiennent une quantification sur des situations minimales, il suffit de restreindre le domaine de la variable x dans le conséquent à la situation introduite par l'antécédent pour obtenir une représentation correcte : « l'unique x : homme (x, s_1) ^ x habite Athènes en s_1». Comme ces situations sont des situations minimales qui ne contiennent qu'un homme habitant à Athènes, l'unicité de la description définie est satisfaite.

Elbourne observe que dès que l'on introduit cette référence à la situation dans la description cachée des pronoms-*donkey*, il n'est plus nécessaire de restituer d'autres prédicats (comme « x bat y ») que celui par lequel était introduit l'« antécédent » du pronom (en occurrence *âne*). De surcroît, il montre qu'il existe des cas où restituer plus de prédicats conduit à des prédictions incorrectes, à des sens non attestés. Prenons l'exemple suivant :

(42) In this town, every farmer who owns a donkey beats it, and the priest does too

Selon les lois de l'ellipse, cette phrase est équivalente à :

(43) In this town, every farmer who owns a donkey beats it, and the priest beats it too

Si le pronom-*donkey* se traduit par « the donkey he owns in s_1 », comme dans les analyses de Heim et de Neale, (34) est équivalent à :

(44) In this town, every farmer who owns a donkey beats the donkey he owns, and the priest beats it/the donkey he owns too

Mais (44) admet deux interprétations : la lecture « stricte », dans laquelle le prêtre bat l'âne possédé par le fermier, que le fermier bat aussi, et la lecture « sloppy », où le prêtre bat son propre âne. Or, (42) n'admet que la lecture stricte, remarque Elbourne. Donc (42) ne peut pas être équivalent à (44), comme Heim et Neale le proposaient. On constate que ce qui fait la différence entre les deux c'est l'introduction du prédicat « λy owns (x,y) ». On peut ainsi conclure que le seul prédicat reconstruit dans les pronoms-*donkey* est celui contenu dans l'« antécédent » du pronom. On voit maintenant que cette relation d'antécédence dont on parle est du type de l'anaphore nominale. Ceci est un autre avantage de l'analyse d'Elbourne, comme il le remarque lui-même : tandis que les analyses de Heim et Neale recouraient à des procédures utilisées seulement pour cette construction, l'anaphore nominale est un mécanisme ayant une large utilisation en dehors de cette construction.

Elbourne montre aussi que dans tous les cas où on utilise des pronoms-*donkey*, on peut les remplacer par des DPs à article défini, obtenant les mêmes possibilités interprétatives, ce qui soutient l'analyse de ces pronoms comme des cas d'ellipse nominale[11] :

(45) a. Every farmer who ones a donkey beats the donkey
b. If a farmer owns a donkey, the farmer usually beats the donkey.

Enfin, il montre que même dans les cas où il est difficile de copier simplement l'antécédent, car il y en a plusieurs pour un même pronom, qui se trouvent dans un rapport de disjonction ou de conjonction (v. (45)), il s'agit d'un phénomène qui se rencontre aussi dans des cas indiscutables d'ellipse nominale, comme (46):

---

[11] Il faut cependant noter que dans « l'anaphore *donkey* » il existe un résidu d'anaphore référentielle : on a vu que pour arriver à l'interprétation correcte il faut faire référence à une situation précise (la situation introduite dans la restriction du quantifieur). ELBOURNE (2005) souhaite se dispenser de cette référence : il remplace s_1 dans les formules (40) par s_2. On obtient ainsi une uniformité dans la portée nucléaire du quantifieur, au sens où tous les prédicats qui y figurent ont la variable de situation liée par le lieur le plus proche (qui lie, dans ces exemples, s_2). Elbourne considère que la condition d'unicité, qui était la raison pour laquelle on avait proposé la référence à la situation introduite dans la restriction, est satisfaite en traitant s_2 comme une situation *minimale* qui étend s_1 ; cette condition de minimalité assurerait, selon lui, que la situation ne contiendra pas d'autres ânes que s_1. Pourtant il est douteux qu'on puisse se passer de la référence à la situation introduite dans la restriction. Ainsi, un exemple comme (i) montre que de toute façon on ne peut pas relativiser tous les prédicats dans la portée nucléaire à la situation s_2 et soutenir en même temps qu'en vertu de la minimalité s_2 ne contiendra pas d'autres ânes : selon ce principe, s_2 ne contiendra pas de roi non plus, et donc si on interprète simplement la description définie « le roi » comme $\iota x.\ roi(x,s_2)$, la présupposition d'existence et unicité ne sera pas satisfaite.

(i) Tout fermier qui a un âne doit payer une taxe **au roi**.

Si de toute façon tous les prédicats des descriptions définies ne peuvent pas être relativisés à la même situation, il n'y a plus de raison pour ne pas permettre de relativiser les descriptions *donkey* à s_1, comme dans la proposition originale. En plus, il existe des raisons pour préférer la référence à s_1 à la référence à s_2, notées par HEIM, auxquels ELBOURNE n'a pas vraiment trouvé une solution satisfaisante. Par exemple, dans (ii), s_2 contient deux ânes, donc la condition de l'unicité n'est satisfaite que si l'on relativisé *l'âne* à s_1 :

(ii) If a donkey is lonely, it talks to another donkey

La référence à des situations introduites dans la restriction pourrait offrir une solution à un autre problème pour l'analyse des anaphores *donkey* par anaphore nominale. Il s'agit des cas comme (iii) (discutés par HEIM, 1990), où la condition d'unicité sur les descriptions définies *donkey* apparemment n'est pas satisfaite – ce que l'on a appelé « le problème des participants non-distinguables » :

(iii) a. If a bishop meets another bishop, he blesses him.
b. If a man lives with another man, he always shares the rent with him

ELBOURNE (2005) essaie de rendre compte de ces exemples en décomposant la situation de la restriction en plusieurs situations plus petites, en accord avec la structure syntaxique :

(iv) $[_{s1}\ [_{s3}\ [_{s2}$ x bishop$]\ [_{s5}\ [_{s4}$ y bishop$]$ x meets y$]]]$
$\lambda_{s1} \exists x \exists s_2\ (s_2 \leq s_1 \wedge bishop(x,s_2) \wedge$
$\exists s_3\ (s_3 \leq s_1 \wedge s_2 \leq s_3 \wedge \exists y \wedge$
$\exists s_4\ (s_4 \leq s_3 \wedge bishop\ (x, s_4) \wedge$
$\exists s_5\ (s_5 \leq s_3 \wedge s_4 \leq s_5 \wedge meets\ (x,y,s_5))))$ (ELBOURNE, 2005, 4:32)

Notez que si l'on permet la référence aux situations introduites dans la restriction, les deux descriptions *donkey* de (iii)a se distinguent par le fait que l'une fait référence à s_2 et l'autre à s_4.

Comme ELBOURNE (2005) n'admet pas cette référence, il offre une explication plus problématique : il considère qu'étant donné la décomposition en (iv), on peut parler de l'évêque introduit en s_2 comme *distingué*, en s_5, par rapport à l'évêque introduit en s_5. Ensuite, les pronoms se réfèreront simplement à l'« unique évêque distingué » et, respectivement, à l'« unique évêque non-distingué » dans la situation de la portée nucléaire. Mais le statut du terme *distingué (distinguished)* comme terme sémantique est discutable.

(46) a. If Mary sees a donkey or a horse, she waves to it (Elbourne, 2001 : 85)
b. If Mary sees a donkey and a horse, she waves to them (Elbourne, 2001 : 87)

(47) a. Mary needs a hammer or a mallet. She's hoping to borrow Bill's (E, 92)
b. Mary needs a hammer and a mallet. She's hoping to borrow **Bill's** $[_N e]$ (E, 93)
c. Mary needs a hammer. John needs a mallet. They're going to borrow **Bill's** $[_N e]$ (E, 95)

A part les pronoms *donkey*, Elbourne (2001, 2005) discute d'autres cas où les pronoms doivent être interprétés comme des descriptions définies cachées – ce qu'il appelle des *pronoms descriptifs*. On a déjà présenté le cas des pronoms de paresse. Un cas similaire aux pronoms de paresse du type *paycheck* est illustré en (48), dû à Heim (1990) :

(48) Most books contain **a table of contents**. In some, **it** is at the end. (Heim, 1990: 39)

Ici, comme avec les pronoms du type *paycheck*, l'antécédent (*a table of contents*) a une référence variable, étant distribué par un quantifieur (*most books*). Ce qui distingue cet exemple des exemples classiques de pronoms *paycheck* (v. (37) ci-dessus) c'est le fait que l'antécédent ne marque pas sa dépendance référentielle de façon explicite (comparez le possessif en (37)). Le pronom est interprété comme les pronoms-*paycheck* : l'antécédent n'étant pas référentiel, il faut restituer le contenu nominal de l'antécédent, y compris sa dépendance référentielle (le pronom est distribué par *some*) :

(49) Most books contain **a table of contents**. In some, **the table of contents** is at the end.
(Elbourne, 2001 : 76)

Des exemples similaires où il y a une sorte d'interprétation co-variante avec un autre référent sans que la variable liée soit représentée dans la structure syntaxique ont été notés par Corblin (2006):

(50) Le médecin a interdit à Marie de fumer. A moi, **il** ne m'a rien dit. (Corblin, 2006 : 7)

Les pronoms de paresse et les pronoms *donkey* ont en commun le fait que leur partie descriptive contient une variable liée (d'individu ou de situation, explicite ou implicite). Est-ce qu'il faut conclure que les pronoms qui ne sont pas interprétés par anaphore référentielle ont tout de même toujours une partie d'anaphore référentielle, sous la forme d'une variable liée qu'ils contiennent dans leur restriction ? La réponse est négative. Il existe des exemples où l'on récupère un contenu nominal qui ne contient aucune variable liée, ni d'individu ni de situation. Certains exemples de ce type ont été discutés par Elbourne sous l'étiquette de « pronoms néontologiques » – c'est-à-dire, qui introduisent un nouveau référent de discours –, comme un cas spécial de pronoms de paresse[12] :

(51) This year the president is a Republican. Next year **he** will be a Democrat (Elbourne, 2005, 1:45)

Un autre exemple de ce genre est l'utilisation d'un pronom en sens générique ayant comme antécédent un DP non-générique. Tout ce qu'on récupère de l'antécédent dans ce cas c'est sa partie NP :

---

[12] ELBOURNE montre que ce genre d'exemples est impossible à décrire en utilisant la sémantique dynamique.

(52) a. J'ai cueilli un champignon. Je sais, **ils** ne sont pas toujours comestibles
b. A. Am cules o ciupercă. B : Vezi că (***pro***) nu sunt întotdeauna comestibile (roum.)
j'ai cueilli un champignon prend-garde que ne sont toujours comestibles
c. [contexte: des chiens s'approchent dans la rue, il fait nuit]
Fais attention, parfois **ils** deviennent dangereux la nuit!
d. A: How's baby? B: Oh, she's crying now. A: Yes, **they** do tend to cry.
(Huddlestone et Pullum, 2002: 17.2.3.[25])

L'anaphore nominale peut aussi expliquer l'usage en (53), où un pronom référentiel a un antécédent non-référentiel : on peut dire que le pronom reprend le contenu descriptif de l'antécédent (la partie NP) et le combine avec l'opérateur iota, ce qui donne l'équivalent de [*les* NP] (notez que dans cet example le discours précédent n'introduit pas un groupe de chevaux, donc le pronom est à considérer comme « néontologique »[13]) :

(53) – T'as vu d'autres animaux, des chevaux par exemple ?
– Je n'ai pas vu **de cheval**. Probablement, on **les** avait amenés dans les écuries.
les = [les chevaux]

Enfin, un dernier type, remarqué par Corblin (2006), est constitué par les pronoms de paresse reprenant un DP défini d'une expression idiomatique (comme le déterminant fait partie de l'expression figée, le pronom ne peut apparaître qu'en remplaçant un groupe à article défini):

(54) Pierre a pris la mouche. Il **la** prend souvent pour un rien. (Corblin, 2006 :8)

4.2.4. Anaphore nominale en cas de liage

On a vu (4.2.1 ci-dessus, exemples (30)) que l'un des problèmes majeurs de l'analyse des pronoms personnels par ellipse du NP est le fait que les pronoms obéissent au principe B et non au principe C de la théorie du liage, pouvant apparaître dans des contextes où les NPs sont exclus :

(55) a. Le garçon$_i$ prétendait qu'il$_i$ était malade.
b. * Le garçon$_i$ prétendait que le garçon$_i$ était malade.

Comme les NPs élidés devraient avoir les mêmes propriétés que les NPs explicites, la conclusion naturelle c'est que les pronoms liés ne contiennent pas de NP (Wiltschko, 1998). On ne s'attend donc pas à trouver une lecture N-anaphorique avec les pronoms liés.

Pourtant, Sauerland (2002) a fait remarquer que parfois le comportement des pronoms liés dans des contextes contrastifs indique qu'ils doivent avoir plus de contenu que simplement la variable liée et les traits-φ. Autrement on ne peut pas expliquer l'accent focal sur le pronom lié dans l'exemple suivant :

---

[13] En effet, ce n'est que l'usage du pronom qui introduit la présupposition que dans le cadre décrit, disons un village, il doit y avoir des chevaux. C'est le même effet qu'on obtiendrait en utilisant la description définie explicite *les chevaux*.

(56) On Monday, every boy called his mother. (Sauerland, 2000: 1)
On TUESday, every TEAcher called his/HIS mother.

Pour pouvoir porter l'accent focal, *his* dans la deuxième phrase devrait contraster avec un élément de la première phrase. Dans des termes plus précis, utilisant la théorie du focus de Schwarzschild (1999), pour qu'un terme XP puisse porter le focus dans un domaine du focus FD, il faut y avoir un antécédent discursif (ou inféré du discours) FA qui est une alternative focale à FD, et il faut que ce FA ne soit pas une alternative focale au domaine FD^- obtenu à partir de FD en éliminant le focus sur XP. Illustrons l'effet de la deuxième condition par un exemple :

(57) Jean a appelé Marie. Puis, Jean a appelé Monique.

Vérifions si dans la deuxième phrase *Jean* peut être focus :

$[Jean]_F$ a appelé $[Monique]_F$
L'ensemble des alternatives focales de cette phrase (FD) = $\lambda x.\lambda y.x$ a appelé y
L'antécédent du focus (FA) = Jean a appelé Marie $\in \{\lambda x.\lambda y.x$ a appelé y$\}$
FD^- = Jean a appelé $[Monique]_F$ = λy. Jean a appelé y
FA = Jean a appelé Marie $\in \lambda y$. Jean a appelé y : donc FA $\in FD^-$. La deuxième condition est violée, donc *Jean* ne peut pas être focus.

Revenons maintenant à l'exemple (56). Si *his* était simplement représenté par une variable liée par le sujet, le domaine FD^- serait simplement

(58) [on $[Tuesday]_F$ every $[teacher]_F$ λx called the mother of x].

Mais la première phrase (qui constitue l'antécédent focal, FA) se trouve parmi les alternatives focales de cette phrase-là, car le pronom y est aussi une variable liée, et les formules [λx ...x..] et [λy ...y..] sont par définition équivalentes (sont des variations notationnelles) :

(59) [[on [Monday] every [boy] λx called the mother of x]] $\in$ [[on $[Tuesday]_F$ every $[teacher]_F$ λx called the mother of $x]]_f$ [14]

On s'attend donc à ce que *his* soit désaccentué s'il est une variable liée. Et, en effet, il peut l'être (v.(56)), mais il peut aussi être focalisé. Sauerland propose que la possibilité de focalisation découle de l'option de le représenter par une description définie liée :

(60) a. every boy x called the mother of the boy x
b. every teacher x called the mother of the teacher x

On obtient ainsi le contraste désiré entre les deux occurrences de *his*. L'existence de descriptions définies liées non-prononcées n'est pas un mécanisme ad hoc, mais a déjà été proposée pour rendre compte du sémantisme des traces dans la théorie du mouvement par copie (v. Fox, 1999, 2002, 2003).

[14] En notant $[[_{FD} ..[_{XP}..]_F ..]]_f$ l'ensemble des alternatives focales de FD à focus XP.

La conclusion à laquelle aboutit Sauerland (2000) est que les pronoms liés peuvent être des descriptions définies qui reprennent le contenu de leur antécédent, mais peuvent aussi ne pas l'être – comme on le voit des deux accentuations possibles de (56) [15]. Cette dualité n'étant pas satisfaisante, Sauerland a essayé plus tard de généraliser l'analyse des pronoms comme des descriptions (v. Sauerland, 2007a,b) en supposant que dans les cas sans contraste, il s'agit de descriptions plus générales comme « the man », « the individual » ; évidemment, cette possibilité n'est pas pertinente pour notre discussion : dans ces cas-là il ne s'agit pas d'anaphore nominale, mais simplement du contenu descriptif du trait de genre du pronom – l'anaphore nominale ne copie pas un hypéronyme de l'antécédent, mais l'antécédent tel quel.

Un autre cas où l'anaphore nominale a été proposée pour des pronoms liés c'est le cas des résomptifs. On suppose généralement que les résomptifs qui apparaissent dans un ilôt ne sont pas associés au mouvement. Guillot (2006, 2007) montre cependant qu'on peut trouver des effets de reconstruction même dans ce cas :

(61) La photo$_1$ de sa$_2$ classe, tu es fâché parce que chaque prof$_2$ l$_1$'a déchirée. (Guilliot, 2007 :25)

Guillot explique cet effet de reconstruction non pas par mouvement, mais en analysant les pronoms comme des descriptions déguisées :

(62) [chaque prof]$_1$ a déchiré la ~~[photo de sa$_1$ classe]~~

Rouveret (2002, 2008) adopte cette analyse pour la relativisation à résomption du gallois.

Ce qui reste problématique dans cette explication des effets de reconstruction c'est l'interprétation du pronom lié dans l'antécédent, où la description est ouverte (*photo de sa classe* avant la virgule, en (60)). Tant que ce problème n'est pas résolu, je considère que le seul argument en faveur de la présence d'une anaphore nominale dans les pronoms liés est l'accent contrastif noté par Sauerland.

4.2.5. La structure interne de l'anaphore nominale des pronoms. Clitiques possessifs associés à un pronom

On a vu dans 3.4 qu'il existe des anaphores de sens structurées (ayant une structure interne complexe en LF) et des anaphores de sens opaques ou simples (sans structure interne en LF). La question se pose de savoir auquel des deux types appartient l'anaphore

---

[15] Sauerland montre aussi qu'en appliquant ce type de test aux pronoms-*donkey* on obtient le résultat qu'ils sont toujours des descriptions, ce qui confirme l'analyse d'Elbourne qu'on a présentée dans la sous-section précédente : ces pronoms doivent être focalisés si leur antécédent est différent ((i)a), et, par contre, ils ne peuvent pas être focalisés si l'antécédent à le même contenu descriptif (le même NP : (i)b):

(i) *Discourse:* Monday night, every girl who was visiting a boy gave him flowers. (SAUERLAND, 2000 : 45)

a. TUESday night, every girl who was visiting a MAN gave HIM CHOColate.

b. #TUESday night, every girl who was visiting a boy gave HIM CHOColate.

Le même résultat est obtenu en utilisant *however* après le sujet, qui requiert que le VP contienne un focus (ait quelque chose de différent par rapport à un antécédent) :

(ii) *Discourse:* Every owner of a car parked it in the lot. (SAUERLAND, 2000:46)

a. #Every owner of a BIKE too parked it in the lot.

b. Every owner of a BIKE however parked IT in the lot.

nominale présente dans les pronoms. Notez que l'interprétation variable des pronoms de paresse (v. (37), repris ci-dessous) et des pronoms *donkey* ne peut être représentée que si l'on donne à l'anaphore nominale une représentation complexe en Forme Logique, qui contient une variable liée :

(63) L'homme$_i$ qui a donné son chèque de paie à son épouse a été plus sage que l'homme$_j$ qui **l'a** donné à sa maîtresse.
[[qui a donné son chèque de paie à son épouse]] = λx. a-donné (x, ιy. (chèque-de-paye(y) ∧ possède (x, y)), ιz (épouse (z,x))
[[qui **l'**a donné à sa maîtresse]] = [[qui a donné **son chèque-de-paye** à sa maîtresse]] =
λx. a-donné (x, **ιy.(chèque-de-paye(y) ∧ possède (x, y))**, ιz (maîtresse (z,x))
le = ιy. (carnet-de-chèques(y) ∧ possède (**x**, y))

On a vu dans 3.4 que dans le cadre minimaliste il est préférable d'analyser les anaphores de sens structurées comme des cas d'effacement. Mais on a vu que les pronoms ne sont pas des variantes morphologiques d'un IF adnominal (en l'espèce, l'article défini). Alors il faut dire que ce sont des IFs qui n'admettent pas de matériel interne à NP (nom ou dépendants du nom) exprimé. Or, avec tous les autres IFs, l'ellipse nominale est optionnelle, et peut être partielle (du matériel adnominal exprimé peut s'attacher à l'ellipse, v. chap. 3, surtout la section 3.4). On pourrait expliquer cette différence en analysant les pronoms soit comme des Ds intransitifs, avec le trait N_{anaph} généré en D, soit comme des Ds sélectionnant un N vide ou incorporé qui peut être marqué + N_{anaph}. La structure complexe de l'antécédent serait alors copiée dans le pronom en Forme Logique (quoique cette opération soit assez problématique du point de vue théorique, v. Smith (2001), cité dans la section 3.4).

Il existe cependant un fait qui suggère l'existence d'une structure interne de l'anaphore nominale en syntaxe. En roumain, la traduction la plus naturelle des exemples qui comprennent des pronoms de paresse utilise un clitic datif possessif, à part le pronom de paresse :

(64) a. Ion a venit cu maşina. Ceilalţi **şi**-au lăsat-**o** acasă.
Jean a venu avec voiture-la les-autres se.DAT-ont laissé-la à-la-maison
'Ion est venu en voiture. Les autres ont laissé leur voitures à la maison'
b. Fiecare a venit cu prietenii săi. Numai Ion nu **şi i**-a adus.
chacun a venu avec amis-les seulement I. ne se.DAT les-a amené
'Chacun est venu avec ses amis. Seul Ion ne les a pas amenés avec soi.'

Un clitic possessif associé à un clitique d'objet direct est possible aussi quand le pronom est interprété par anaphore référentielle (en roumain comme en espagnol):

(65) a. – Ştii ce maşină are Irina ? – Da, **i**-am văzut-**o**. (roum.)
sais.2SG quelle voiture a Irina oui lui-ai.1SG vu-la
'– Tu sais quelle voiture a Irina ? – Oui, je l'ai vu'.
b. Juan le sacó las patas a la mesa → Juan **se las** saco[16] (esp.) (A. Saab, c.p.)
J. lui enleva les pieds à la table J. lui les enleva

Or, il existe des arguments pour soutenir que le datif possessif, surtout dans les langues où il est très productif, comme le roumain, est extrait du DP dont il est interprété

[16] Le clitique datif *le* est obligatoirement réalisé comme *se* devant un clitique en *l-*, pour des raisons d'euphonie.

comme le possesseur (v. Landau, 1999 pour l'hébreu), ou, du moins, entretient une relation syntaxique avec le DP objet-possédé. L'existence d'une relation *syntaxique* et non pas purement sémantique avec le DP interprété comme « objet possédé » est prouvée par le fait que l'objet possédé doit être un objet profond – objet direct ou sujet des inaccusatifs – (au moins dans le type productif, et lorsqu'il ne s'agit pas de parties du corps, cas où il peut aussi être un PP) ; en plus, il ne doit pas être un objet « prépositionnel » (marqué par la marque préfixale d'objet) :

(66) a. (Mariei) îi pleacă musafirii (roum.)
Maria.DAT lui partent invités-les
'Les invités de Marie partent'
b. * Mariei îi dorm musafirii
Maria.DAT lui dorment invités-les
(sens visé : 'Les invités de Marie dorment')

(67) a. I-am atins marginile
lui-ai atteint limites-les
'J'ai atteint ses limites'
b. *I-am ajuns la margini
lui-ai arrivé à limites-les
(sens visé : 'Je suis arrivé à ses limites')

(68) a. Îi cunosc soția
lui connais épouse-la
'Je connais son épouse'
b. * I-o cunosc pe soție / *Îi cunosc pe soție
lui-la connais OBJ épouse lui connais OBJ épouse

Cette relation syntaxique peut être représenté soit par mouvement (comme dans Landau, 1999), soit comme un cas de contrôle. Dans les deux cas, elle suppose la présence d'une catégorie vide (trace ou PRO) à l'intérieur du DP-objet possédé. Notez que tandis qu'un datif bénéfactif/maléfactif peut apparaître avec un possesseur exprimé de l'objet, un datif possessif exclut la présence d'un possesseur dans l'objet, ce qui confirme l'existence d'une catégorie vide (trace ou PRO), comme on peut le voir dans l'exemple suivant, qui contraste le verbe 'voler', qui peut prendre un bénéfactif / maléfactif, avec le verbe 'voir', avec lequel l'interprétation d'un datif est purement possessive :

(69) a. I-au furat Mariei mașina tatălui ei
lui-ont volé Maria.DAT voiture-la père-le.GEN elle.GEN
'On a volé à Marie la voiture de son père'
b. I-au văzut Mariei mașina (*tatălui ei)
lui-ont vu Maria.DAT voiture-la père-le.GEN elle.GEN

Notez aussi qu'en roumain, la distribution des datifs possessifs clitiques est plus large que celle des DPs « pleins » (non-clitiques) : tandis que les derniers doivent désigner des personnes, les clitiques peuvent aussi désigner des choses :

(70) Bucătăria arată mai bine acum. I-am vopsit pereții
cuisine-la a-l'air plus bien maintenant lui-ai peint murs-les
'La cuisine a l'air mieux maintenant. J'ai fait peindre ses murs'.

(71) * Bucătăriei i-am vopsit pereții
cuisine-la.DAT lui-ai peint murs-les
(sens visc : 'J'ai fait peindre les murs de la cuisine')

On peut soutenir que le datif possessif apparaît pour des raisons différentes pour les DPs pleins et pour les clitiques : pour les DPs pleins, il permet d'attribuer au possesseur une proéminence discursive (notez que les datifs possessifs non-clitiques sont généralement topicalisés) et, peut-être, un sens d'affectation, ce qui expliquerait la restriction à des personnes. Pour les clitiques, il permet simplement l'expression du possesseur par une forme faible. Cela fait qu'il existe une préférence pragmatique pour la construction à datif clitique au lieu de la construction à possesseur pronominal adnominal, lorsque la cliticisation est possible et le possesseur n'est pas contrasté :

(72) I-am văzut mașina acolo / (#) Am văzut mașina lui acolo / Am văzut mașina LUI acolo
lui-ai vu voiture-la là-bas ai vu voiture-la lui.GEN là-bas
'J'ai vu là-bas sa voiture'

La restriction des DPs pleins à des personnes pourrait s'expliquer par une génération à l'extérieur du DP-possédé, dans le Spec d'une tête Appl(icatif) (v. Pylkkänen, 2002) qui attribuerait un sens d'affectation. Dans ce cas, la relation de possession pourrait être analysée comme un phénomène de contrôle obligatoire introduite par la tête Appl dans sa variante « possessive ». Le fait que cette restriction n'apparaît pas avec les clitiques fait penser que là on a affaire à du vrai mouvement. Comme en roumain le datif et le génitif sont homophones, on peut penser que ce clitique est un génitif déplacé hors du DP suite à une condition sur le hôte des clitiques génitif-datifs (qui doit être la flexion verbale, Infl ou T(ense)).

Or, notez que les clitiques datifs possesifs dénotant des choses peuvent aussi être associés à des pronoms :

(73) Casa arată parcă altfel. I-ai vopsit ușa ? – Da, i-am vopsit-o.
maison-la a-l'air apparremment autrement lui-as peint porte-la oui, lui-ai peint-la
'La maison a l'air différente, me semble-t-il. As-tu peint sa porte ? Oui, je l'ai peinte

Que l'on adopte l'analyse par mouvement ou par contrôle, il faut admettre que les pronoms personnels peuvent avoir une anaphore nominale à structure interne visible en syntaxe.

Comment faut-il alors expliquer l'impossibilité d'avoir du matériel exprimé attaché à l'ellipse ? L'explication que je propose est que les pronoms ont un trait qui force l'effacement complet de leur complément NP et qui demande que tout le matériel descriptif soit donné (*given*) et, en plus, que l'antécédent ait un certain degré de saillance (cette idée sera développée dans les sections 4.3 et 4.5.1). Comme les clitiques respectent cette condition, le pronom peut avoir un possesseur clitique qui se déplace ensuite hors du DP. Par contre, des groupes non-clitiques ne pourront pas être extraits de la partie descriptive d'un pronom et apparaître comme des groupes exprimés dans une autre place de la phrase parce qu'ils ne satisfont pas à la condition d'être donnés (autrement, ils seraient eux aussi effacés). Cela explique pourquoi on ne trouve pas des cas d'extraction d'un groupe adnominal non-clitique avec un pronom.

4.2.6. Conclusions

Au bout de l'examen des différents arguments en faveur d'une analyse syntagmatique des pronoms personnels de 3e personne, on est arrivé aux conclusions suivantes :

(a) Le mécanisme de l'anaphore nominale est présent dans les pronoms personnels – comme l'attestent l'interprétation du genre grammatical et l'existence des pronoms « descriptifs », qui ne sont pas liés à leur antécédent par une anaphore référentielle. Cela indique la présence d'un élément N dans les pronoms. L'anaphore nominale paraît compatible même avec l'usage du pronom comme variable liée. En plus, elle a une structure interne, en LF (comme le montre l'interprétation dépendante des pronoms de paresse) et probablement aussi en syntaxe (comme le montre la possibilité d'associer un datif possessif à un pronom, en roumain).

(b) Quoique la lacune dans la distribution de l'article défini soit remplie, du point de vue interprétatif, par les pronoms de 3e personne (qui peuvent être interprétés comme D défini + ellipse totale ou N vide non-anaphorique), on ne peut pas soutenir que le D qui apparaît dans les pronoms soit le même que l'article défini (comme dans la proposition initiale de Postal, 1969).

(c) Comme l'anaphore nominale à structure interne est à analyser en posant l'existence d'un constituant NP, de (a) et (b) il suit que le D des pronoms prend un complément nominal, mais demande que ce complément soit vide ou élidé.

Les sections suivantes essaieront d'expliquer cette condition, ainsi que la lacune dans la distribution de l'article défini, en développant l'hypothèse que les pronoms marquent le degré d'accessibilité de l'antécédent.

4.3. La distinction entre formes fortes et formes déficientes. Le marquage de l'accessibilité de l'antécédent

4.3.1. La distinction entre formes fortes et déficientes

Une propriété bien connue des pronoms est la coexistence de formes fortes et faibles, les dernières étant souvent des clitiques (l'appellation « forme déficiente » couvre, dans Cardinaletti et Starke (1999), les clitiques et les pronoms faibles non-clitiques). Une conclusion indéniable que l'on peut tirer des différentes études dédiées à cette alternance c'est qu'il ne s'agit pas d'une simple affaire d'allomorphie : les éléments d'un couple fort – faible ne sont pas l'épellation du même complexe de traits en fonction de la position où ce complexe se trouve en PF, mais diffèrent par leurs traits abstraits. Ce fait constitue un problème pour l'analyse syntagmatique dans la variante de Postal, où les pronoms de 3e sont des formes fortes de l'article défini dans le contexte $_[_{NP}\emptyset]$: une structure $[D(+\text{def}) + [_{NP}\emptyset]]$ prédit qu'on ne trouvera sur les pronoms que les traits que n'importe quel N(um)P peut transmettre, par accord, au déterminant. Déjà le fait que les pronoms ont en anglais le contraste en genre, qui n'existe pas pour les N lexicaux, nous a montré que les pronoms ont probablement plus de traits que le D défini.

L'opposition fort/faible montre que les pronoms peuvent contenir d'autres traits : des traits sémantiques qui semblent être associés à la position D – à savoir le marquage de

l'accessibilité du référent du pronom –, et des traits distributionnels, qui peuvent aussi être considérés comme appartenant au D en tant que tête du syntagme de la distribution duquel on parle.

La distinction fort/faible est d'abord d'ordre formel – distributionnelle et morphologique. On trouve une bonne caractérisation de cette différences dans l'étude de Cardinaletti et Starke (1999), qui distingue trois types de pronoms : forts, faibles et clitiques. Je suivrai, dans ce qui suit, cet article pour ce qui relève des différences d'ordre formel. Les pronoms forts ont la distributions des DPs « ordinaires », ils peuvent recevoir l'accent contrastif, être coordonnés et être modifiés par des particules focales comme *seulement, même, aussi,* que Cardinaletti et Starke appellent « c(onstituent)-modifiers », pouvant être attachés à une large palette de syntagmes. Les pronoms faibles et les clitiques ont quelques traits en commun qui les distinguent des pronoms forts, ce qui permet de les grouper sous une même étiquette, comme des éléments « déficients » : ils ne peuvent pas être coordonnés ou modifiés par des particules focales, ils ont une distribution beaucoup plus réduite, ne pouvant apparaître que dans une seule place dans la structure (que Cardinaletti et Starke caractérisent, globalement, comme étant la place de légitimation formelle), n'apparaissant ni dans la position thématique, ni dans des positions périphériques. Du point de vue morphologique, les pronoms forts se comportent comme des mots autonomes ; ainsi ils peuvent recevoir l'accent focal et ils ont un accent de mot. Les éléments déficients peuvent ne pas avoir d'accent de mot (même s'ils peuvent, dans des conditions exceptionnelles, recevoir un accent contrastif, selon Cardinaletti et Starke) et ne pas former un même mot prosodique avec leur hôte (ce qui est obligatoire pour les clitiques[17]), et ils peuvent donner lieu a des phénomènes de sandhi spéciaux. A l'intérieur de la classe des pronoms déficients, les clitiques se distinguent des pronoms faibles d'abord par la position – les pronoms faibles occupent une position de XP, où un DP (plein) peut apparaître, tandis que les clitiques apparaissent comme des têtes adjointes à d'autres têtes ; lorsqu'ils paraissent occuper la même position qu'un XP, comme par exemple SpecIP pour les clitiques sujets du Trentino, leur statut spécial se manifeste par l'impossibilité de se combiner avec une coordination, ce qui les distingue des sujets déficients du français et de l'italien standard, qui sont des pronoms faibles.

---

[17] L'absence d'un accent de mot implique l'absence d'accent focal, ce qui est une généralisation peu contestée à propos des clitiques. CARDINALETTI et STARKE pourtant la contestent, mais à cause d'une confusion : d'une part, il y a des exemples comme (i) où le clitique reçoit l'accent de groupe (*phrasal accent*) du mot phonologique dont il fait partie, et il ne s'agit pas d'une focalisation *du clitique* :

(i) Mais regarde-LE (CARDINALETTI et STARKE, 1999 : 44c)

D'autre part, il y a un accent contrastif de correction qui est différent de l'accent focal, car il n'est pas limité aux mots, mais peut affecter des morphèmes liés et même des unités purement phonétiques (des syllabes) :

(ii) A : Vous habitez depuis longtemps Budapest ?
B : Vous voulez dire probablement BuCArest.

Je dirais que tel est le cas dans (iii), l'autre type d'exemples où CARDINALETTI et STARKE notent un accent contrastif :

(iii) Je TE casserai la gueule. (C & S, 45b)

Le même constat a été fait par ZRIBI-HERTZ et MBOLATIANAVALONA (1999), qui notent qu'il s'agit ici de ce que BOLINGER (1961) a appelé « contrastive accent » comme opposé au « contrastive stress ».

(74) a. Lui (e Maria) mangia(no) della zuppa e beve(-ono) del vino (it.)
a'. Lui (et Marie) mange(nt) de la soupe et boit(-vent) du vin
b. Egli (*e Maria) mangia della zuppa e beve del vino
b'. Il (*et Marie) mange de la soupe et boit du vin
c. La canta (*e bala) (Trentino)
elle chante et danse (Cardinaletti et Starke, 1999 : 55)

Selon ce critère, le pronom-sujet dans l'inversion interrogative du français est lui aussi un clitique :

(75) a. Il aime les choux mais ne les mange que cuits. (C & S, 56)
b. *Aime-t-il les choux mais ne les mange que cuits ?

L'impossibilité de se rattacher à une coordination et la position spéciale ne sont pas toujours corrélées. Il y a des langues où les clitiques occupant une position spéciale admettent une coordination (il n'est pas obligatoire de les répéter avant le deuxième membre d'une conjonction de verbes ou d'auxiliaires). C'est le cas des proclitiques du portugais et de l'espagnol, comme l'ont montré Rouveret (1992) et Uriagereka (1999) ; ce phénomène existe en français aussi, mais il est très limité, restreint à l'infinitif, avec des verbes étroitement corrélés (en français du XVIIe, ces restrictions n'existaient pas, les clitiques ayant le même comportement, dans les coordinations, qu'en portugais et espagnol) (A. Rouveret, c.p.) :

(76) a. Juan les hablará y (les) perdonará (esp.)
J. leur parlera et (leur) pardonnera
b. Joao não lhes falara nem (lhes) perdoara (port.)
J. ne leur parlera ni pardonnera
c. *Jean leur parlera et pardonnera
d. le lire et relire

Dans certains cas, le statut de tête adjointe du clitique se manifeste par le fait qu'il participe au mouvement de cette tête.

Du point de vue morpho-phonologique, comme je l'ai dit, les clitiques ne peuvent jamais former un mot prosodique, avoir accent de mot, tandis que certains pronoms faibles sont des mots prosodiques, comme l'italien *esso*.

Enfin, selon Cardinaletti et Starke les clitiques sont les seuls à pouvoir entrer dans la structure connue sous le nom de redoublement clitique[18].

J'ajouterais à la tripartition de Cardinaletti et Starke les pronoms nuls de type *pro* comme un type spécial. Cardinaletti et Starke caractérisent *pro* simplement comme un pronom déficient, mais ils se rallient à l'analyse de Rizzi (1986) qui place *pro* dans SpecIP. Dans leur système, cette position, étant une position de syntagme, ferait de *pro* un pronom faible. Mais il existe aussi, dans des langues qui ont *pro*, comme l'italien, des pronoms exprimés faibles qui occupent la même position, de SpecIP – il s'agit des

[18] Le terme de « redoublement clitique » se réfère au redoublement d'un objet en position thématique et non à la dislocation gauche à redoublement pronominal (« clitic left dislocation »), où le français admet les pronoms faibles :
(i) Fabien, il sait bien ce qu'il fait.

pronoms *egli* et *esso* de l'italien (qui, au singulier, indiquent en plus le trait +/- personne, *egli* étant réservé aux personne et *esso* aux inanimés):

(77) a. Lui parla troppo
il parle trop
b. Egli parla troppo
c. (*pro*) parla troppo

Si les pronoms en (77)b et c étaient du même type (à savoir faibles), comme ils ont les mêmes traits φ et la même fonction syntaxique, il faudrait trouver un autre paramètre de variation des pronoms que la hiérarchie fort-faible. Mais le contraste entre (77)b et c est associé aux effets interprétatifs et morphologiques typiques pour le contraste fort-faible : *pro* est préféré si l'antécédent est hautement accessible (le principe *Avoid Pronoun* de Chomsky, 1981), et la morphologie de *pro* est manifestement plus réduite que celle de *egli, esso*. En plus, l'absence de contenu phonologique et la nécessité de récupérer le contenu sémantique par accord, dans certaines langues, sont des propriétés assez importantes pour considérer que les pronoms nuls doivent être distingués des pronoms faibles, et peut-être aussi des clitiques.

Une question que l'on peut poser est de savoir si le sujet nul est une sorte de clitique, éventuellement réalisé phonologiquement comme la flexion riche (la grammaire traditionnelle parle, en effet, de « sujet inclus »). La différence syntaxique essentielle qui oppose la flexion riche aux clitiques « standard » c'est le fait qu'elle apparaît même en présence d'un argument non-disloqué, cas où elle paraît représenter simplement une marque d'accord. Ce phénomène se retrouve parfois avec des clitiques, mais sujet à des restrictions spéciales, et seulement dans certaines langues. Je ne m'occuperai pas ici de la question de savoir si la flexion riche est une marque d'accord ou une tête de type D (comme proposé par Alexiadou et Anagnastopoulou, 1998). Je souligne seulement que dans la hiérarchie fort > faible > clitique, on ne peut pas considérer *pro* comme plus haut (plus fort) qu'un clitique, mais soit il est sur le même plan, soit il est plus faible que les clitiques mêmes.

4.3.2. L'usage des formes fortes et déficientes. L'accessibilité de l'antécédent

Comme je l'ai dit, la différence entre ces séries de pronoms n'est pas seulement d'ordre formel, mais est corrélée à des effets de sens. Comme une corrélation entre une série de formes et un sens définit une unité lexicale, avec son paradigme, l'existence de cette corrélation invite à penser que les formes fortes et faibles se distribuent dans des unités lexicales différentes.

Les différences sémantiques opposent toujours les pronoms forts aux pronoms déficients (qu'ils soient faibles, clitiques ou nuls). On s'attend alors à trouver, pour chaque cas de figure du paradigme des pronoms, deux formes plutôt que trois – et c'est en effet ce qu'on constate: une forme forte est en principe associée soit à un pronom faible, soit à un clitique, soit a *pro*. Des cas comme (77), où il y a une concurrence de trois formes pour la même position, sont plutôt rares. En italien courrant, *egli* et *esso* sont de moins en moins utilisés, de sorte qu'on reste, pour la position sujet, avec l'opposition *lui* / *pro*. Excepté le

cas du sujet nul, le fait que la concurrence se limite à deux formes, dont une est toujours une forme forte, suggère que la distinction fondamentale est celle entre les pronoms forts et les pronoms déficients, tandis que la distinction entre pronoms faibles et clitiques ne concerne que les différentes formes de réalisation de cette déficience (s'il n'y a pas de choix entre une forme faible et un clitique, on peut considérer que la déficience est associée à différents traits morphologiques et distributionnels pour différents membres des paradigmes des pronoms).

Langue après langue, on retrouve pour les formes fortes une restriction, plus ou moins stricte, à des personnes. Perlmutter et Oresnik (1973) ont noté qu'en slovène les formes fortes doivent se référer à des humains, et pour les inanimés on doit utiliser des clitiques. Jaeggli (1982) a noté ce contraste pour l'espagnol : en position d'objet direct ou indirect, les formes fortes ne peuvent dénoter que des animés :

(78) a. La encontramos a ella
la rencontrâmes OBJ elle
b. La mesa, la vimos (*ella) en esa tienda
le table(fém.) la vîmes elle dans ce magasin

Schroten (1992) montre que le pronom *ella*, lorsqu'il se rapporte à des objets dans la position de complément d'une préposition, ne peut pas être coordonné avec un autre DP ou recevoir un accent contrastif (ce qui le qualifie comme un pronom faible, quoiqu'il n'occupe pas une position de Spec de légitimation casuelle, comme proposé par Cardinaletti et Starke comme trait commun des pronom faibles) :

(79) a. No hablé de Maria porque no sabia nada de ELLA
ne parlai de Marie parce-que ne savais rien d'elle
b. *No hablé de la novela porque no sabia nada de ELLA
ne parlai de la roman(FEM) parce-que ne savais rien d'elle
c. Hable de María porque sabia mucho de ella y su hermana
parlai de Marie parce-que savais beaucoup d'elle et sa sœur
d. Hable de la novela porque sabia mucho de ella (*y su tapa)
parlai de la roman parce-que savais beaucoup d'elle et sa couverture

Pour l'italien, Cardinaletti et Starke notent un contraste similaire entre *esso* (dont l'impossibilité d'apparaître en coordination montre le statut faible) et *lui* :

(80) a. Esse (*e quelle accanto) sono troppo alte (✓+hum, ✓-hum)
esso.FPL et celles à-côté sont trop hautes/grandes
b. Loro (e quelle accanto) sono troppo alte (✓+hum, *-hum)
lui.PL et celles à-côté sont trop hautes/grandes

Cardinaletti et Starke illustrent ce contraste dans plusieurs langues appartenant à des familles différentes (slovaque, hongrois, hébreu, Gun, allemand). Parfois les formes sont identiques, et ce n'est que l'impossibilité de coordination qui démontre qu'une d'entre elle est faible. Je reproduirai l'exemple donné pour l'allemand, qui est un des cas où la coordination montre s'il s'agit ou non d'une forme faible :

(81) a. Sie sind groß (✓ +hum, ✓-hum)
elles sont grandes
b. Sie und die daneben sind groß (✓ +hum, *-hum)
elles et celles à-côté sont grandes

Un autre fait qui montre que *sie* est faible quand il renvoie à un inanimé est le fait qu'il n'admet qu'une position haute, la plus haute position de *scrambling*, ce qui est une caractéristique des pronoms faibles dans les langues germaniques à ordre OV (Corver et Delfitto, 1999, ex. 47-48) :

(82) a. *... weil ich gestern sie gelesen habe (sie = les livres)
parce-que je hier *sie* lu ai
a′. ... weil ich sie gestern gelesen habe
parce-que je *sie* hier lu ai
b. ... weil ich gestern sie gesehen habe (*sie* = *les filles*)
parce-que je hier *sie* vu ai
b′. ... weil ich sie gestern gesehen habe
parce-que je *sie* hier vu ai

Le contraste peut aussi apparaître sous une autre forme : des langues qui ont un pronom limité aux non-humains n'admettent que des formes faibles de ce pronom. Ainsi, Kuroda (1969) a noté toute une série de contrastes entre *it* et les pronoms animés *he* et *she* : *it* ne peut pas être topicalisé (v. (83)), ne peut pas recevoir l'accent focal (v. (84)), ne peut pas apparaître dans des constructions elliptiques comme (85)-(86) :

(83) a. *It I think John knows
b. Him I think John recognized

(84) a. *I know IT
b. I know HER
c. *Every car except IT had to be repaired
d. Everyone except HER knew the answer

(85) a. ?? John repaired the car, and I, it (*it* = the bicycle)
b. John kissed Mary, and I, her. (*her* = Sue)
(86) a. John gave Peter a book and her a record
b. ?? John gave the cat some milk and it a bone (*it* = the dog)

De même, comme le note Johnson (1991), *it* en fonction d'objet ne peut pas être séparé du verbe par une particule :

(87) a. Brent dusted it off
b. *Brent dusted off it
c. Brent dusted off that
d. Bill threw out THEM (e.g. John and Mary)

Corver et Delfitto (1999) notent que le pronom neutre néerlandais objet (*het*) a des propriétés de clitique, à la différence du pronom *hem*, qui est limité aux référents humains :

(88) a. *Jan heeft het en dat boek gelezen
J. a *het* et le livre lu
a′. Jan heeft hem en deze jongen gezien
J. a lui et ce garçon vu
b. *Het heeft Jan al _ gelezen
het a J. déjà lu
b′. Hem heeft Jan al _ gezien
lui a J. déjà vu
c. *Wat heeft jou gebeten ? Het.
qu'est-ce a te mordu *het*
c′. Wie hebt je geslagen ? Hem
qui as tu frappé lui

Pour analyser ce contraste, je commencerai par les cas où la structure ne détermine pas le choix d'une forme ou d'une autre. Là, les formes fortes ont un autre trait sémantique qui les distingue des pronoms déficients : elles sont employées pour renvoyer à des référents moins proéminents dans le contexte. Ainsi, Cardinaletti et Starke notent que les pronoms forts de 3e personne en position d'objet direct ou indirect dans les langues romanes (où pour ces fonctions grammaticales on dispose de clitiques), en l'absence de modification ou de coordination, ne peuvent pas renvoyer aux référents qui sont déjà topiques de discours, mais ont un usage déictique, introduisant un nouveau référent (dans l'exemple suivant, le signe '☞' indique que la phrase n'est acceptable qu'accompagnée d'une deixis gestuelle):

(89) a. Je la vois / *Je vois elle (neutre)
b. Je vois ☞ ELLE. (deixis)

A part cet usage, les formes fortes doivent apparaître en cas d'accent contrastif, car le clitique ne peut pas le recevoir. Le pronom peut être alors un topique de discours :

(90) Eh, Martine, tu sais comment elle est... Je pense qu'elle n'est pas bonne pour ce poste. Tout le monde le dit, mais Jean, il la veut ELLE.

Le contraste en (89) se prête très bien à une analyse en termes d'*accessibilité* (v. Ariel, 1990, 2001). La théorie de l'accessibilité considère que les expressions référentielles – pronoms, démonstratifs, descriptions définies, démonstratifs adnominaux, noms propres – sont caractérisées par différents degrés d'accessibilité, qui en déterminent le choix dans un certain contexte pour renvoyer à un certain référent[19]. Je considère qu'une théorie de ce genre est indispensable pour une description des pronoms, même si

[19] ARIEL (1990) propose la hiérarchie suivante (partant de l'accessibilité la plus réduite):
nom propre entier + modifieur > nom propre entier > description définie longue > description définie courte > nom de famille > prénom > démonstratif distal + modifieur > démonstratif proximal + modifieur > démonstratif distal + NP > démonstratif proximal + NP > démonstratif distal sans NP > démonstratif proximal sans NP > pronom accentué + geste > pronom accentué > pronom non-accentué > pronom clitique > flexion verbale de personne > zéro.
Peut-être, au lieu de noter cette hiérarchie, mieux vaut-il de retenir les facteurs qui, selon l'auteur, le produisent : l'informativité, la rigidité et l'atténuation (plus une expression est informative, rigide et moins elle est atténuée, moins le référent est accessible).

je n'adopterais pas toutes ses propositions. Ainsi, il est important de distinguer entre des marqueurs explicites d'accessibilité et des formes non marquées, qui peuvent recevoir une certaine valeur par le biais du fait qu'on n'a pas choisi une forme marquée – en utilisant les maximes de Grice. Ainsi, je ne dirais pas que les descriptions définies et les noms propres contiennent une indication d'accessibilité. A part l'usage comme variable lié, qui est soumis selon toute vraisemblance à des conditions grammaticales (le principe C), il n'est pas agrammatical de répéter le même nom propre ou la même description définie, même plus d'une fois, mais seulement inapproprié – mais cela peut devenir approprié dans des conditions spéciales : dans un exemple comme (91), si l'on veut insister sur le fait que tout le monde tourne autour de ce que fait le président:

(91) (#) Le président a tenu son discours, et puis tout le monde a applaudi le président, et puis le président est monté dans sa voiture...

Par contre, dans certains contextes l'opposition entre pronom personnel et démonstratif ne fait qu'indiquer la proéminence du référent en question :

(92) Christophe rencontra Claude ce matin. Il/Celui-ci lui dit de...
il = Christophe / ?Claude
celui-ci = Claude / *Christophe

Je considère que le contraste entre les formes déficientes et fortes dans les conditions où les deux sont possibles est du même genre : un contraste d'accessibilité. Cette idée permet d'intégrer la restriction des formes fortes aux personnes : comme on l'a noté dans le cadre de la théorie de l'accessibilité (v. Ariel, 2001), dans le choix d'un référent de discours possible il existe une préférence pour les animés : toute chose égale par ailleurs, un référent +humain est plus accessible qu'un référent non-humain. On pourrait alors supposer qu'il existe un degré d'accessibilité entre le degré des pronoms faibles, qui est très grand, et celui des démonstratifs, et que ce degré ne serait accessible qu'aux humains, à cause de cette préférence. Alternativement, on peut dire qu'étant donné le fait que les humains sont des sujets de discours privilégiés et qu'il est souvent important de distinguer entre plusieurs référents humains, des distinctions plus fines d'accessibilité apparaissent pour les personnes que pour les non-humains : tel serait le degré intermédiaire entre forme faible et démonstratif, qui est absent pour les non-humains /inanimés. Un examen des situations concrètes de discours soutient plutôt, je pense, la deuxième explication.

L'exemple (90) pose un problème pour cette voie d'explication : la forme forte y est utilisée pour un topique de discours, la seule raison de son apparition étant le focus contrastif. Pourtant la notion d'accessibilité est assez complexe pour rendre compte de ce cas-là aussi : Comme le montre Ariel (1990, 2001), un référent peut être associé à un degré plus réduit d'accessibilité si son apparition *dans un certain rôle argumental* n'est pas attendue. Ariel utilise cette idée pour expliquer le fait que les réfléchis ont dans beaucoup de langues des formes plus complexes que les pronoms, qui souvent proviennent de formes renforcées, emphatiques des pronoms. On constate aussi que les langues qui ont un réfléchi faible ou un affixe réfléchi emploient ces formes (à part

d'autres structures comme le moyen), pour des verbes qui dénotent des actions pour lesquels la réflexivité est normale (comme *laver, raser*), tandis que les autres verbes, pour lesquels une coréférence entre les arguments est inhabituelle (p. ex. *haïr, frapper*), doivent recourir à des pronoms emphatiques:

(93) a. Han tvättar sig (suédois) (cf. Büring, 2005)
il rase se
b. Han hatar sig själf
il haït lui-même

Une autre explication possible de (90) est l'existence d'une contrainte indépendante qui impose l'utilisation d'une forme forte, de sorte que le contraste avec la forme déficiente n'est pas possible. Il s'agit de la de la nécessité pour l'accent focal de se superposer sur un accent de mot. Comme les formes déficientes n'ont pas d'accent de mot, elles sont exclues. Cette explication peut aussi être appliquée à la contrainte sur la coordination. Faisons l'hypothèse tout à fait naturelle que la coordination doit avoir un accent de mot, étant un constituant assez lourd. Comme les conjonctions sont typiquement des formes non accentuées, il s'en suit que l'un des conjoints doit porter un accent de mot. Mais on sait que les coordinations sont des structures symétriques. On peut alors supposer qu'il existe une condition que si l'un des conjoints forme un mot prosodique (un constituant qui peut porter un accent de mot), l'autre conjoint doit aussi former un mot prosodique (avoir son propre accent de mot). Mais les formes déficientes n'ont pas d'accent de mot. Par conséquent, elles sont exclues dans les coordinations.

On arrive ainsi au deuxième cas de figure : il existe des contextes qui bloquent, en PF ou en syntaxe, l'usage d'une forme déficiente. Il y a alors deux possibilités : soit la seule forme qui peut y apparaître n'a plus le trait d'accessibilité plus réduite, et alors l'interprétation non-humaine est possible, soit elle le garde toujours, de sorte que les inanimés en sont exclus.

Apparemment les langues choisissent l'une ou l'autre de ces possibilités. Ainsi, en suédois Holmberg (1999) note (94)a comme un contre-exemple à la généralisation de Cardinaletti et Starke. Le même exemple est parfaitement acceptable en roumain et en portugais:

(94) a. Jag köpte inte bilen$_i$, för jag gillade varken den$_i$ eller des ägare (suéd.)
je achetai pas l'auto car je aimai ni elle ni son propriétaire
b. N-am cumpărat maşina fiindcă nu mi-a plăcut **nici ea, nici proprietarul ei**. (roum.)
n-ai acheté voiture-la parce-que ne m-a plu ni elle ni propriétaire-le elle.G
c. Não comprei o carro porque não gostava dele nem do seu dono (port.)
ne achetai la voiture parce-que ne aimais d'elle ni du sien propriétaire

Les pronoms roumains peuvent également renvoyer à des inanimés avec des particules focales et des prépositions:

(95) a. De când şi-a luat haina asta, îl văd **numai cu ea**.
de quand se-a pris veste-la cette le vois seulement avec elle
« Depuis qu'il s'est acheté cette veste, je le vois tout le temps avec »
b. Mănânc piersici fiindcă dintre toate fructele **numai ele** îmi plac
je-mange pêches parce-que parmi tous fruits-les seulement elles me plaisent

Cela ne veut pas dire qu'en roumain le contraste humain/non-humain ou inanimé n'existe pas. Lorsque les deux formes sont possibles, l'usage de la forme forte indique un animé, comme dans les autres langues (dans (96)b, p.ex., le pronom ne peut pas se rapporter à un train dont on avait parlé, etc.):

(96) a. L-am văzut **pe el** ieri (✓ humain, * non-humain)
CL$_{AC}$-ai vu OBJ lui hier
b. **El**, e deja aici (✓ humain, * non-humain)
lui est déjà ici

Pour l'anglais, Diesing (1999), dans un compte-rendu de C&S, note la possibilité pour le pronom neutre *it* d'apparaître dans des conjonctions, contexte diagnostique des formes fortes :

(97) Have you brought my syntax book ? OK, then put **it and all the others** in that box.

En français aussi, on peut rencontrer des pronoms forts renvoyant à des inanimés lorsque la structure ne permet pas l'usage d'une forme faible :

(98) a. Uranus : La seule **planète** à avoir l'axe des pôles (axe de rotation) sur le même plan que l'écliptique. C'est aussi une planète rétrograde. **Elle et** ses satellites tournent à l'envers.
(http://perso.orange.fr/astrogenephi/syst%20sol.htm)
b. Les lignes qui suivent vont donc traiter brièvement de deux facettes : d'une part les nouveaux services électroniques offerts par **la British Library** à ses usagers, d'autre part les liens créés **entre elle et** d'autres services fournisseurs de documents de façon à encore accroître ses services, en terminant par un bref commentaire sur les résultats.
(http://bbf.enssib.fr/sdx/BBF/frontoffice/1994/05/)

L'existence de ces interprétations est un argument important contre les analyses qui posent une corrélation stricte entre forme forte et trait + humain (Cardinaletti et Starke, 1999, Corver et Delfitto, 1999, auteurs qui expliquent le comportement des formes déficientes par l'absence d'une spécification descriptive (C & D) ou d'un niveau structural qui serait reflété par un contenu plus riche (C & S)).

Dans d'autres langues, comme l'italien (selon les descriptions de Cardinaletti et Starke (1999) et de Corver et Delfitto (1999)), la référence aux inanimés est bloquée par l'impossibilité d'utiliser une forme faible. Ainsi, le correspondant de (94) en italien n'est pas acceptable:

(99) ?? Non ho comprato la machina$_i$ perchè non mi è piaciuta/sono piaciuti né lei$_i$ né il suo proprietario
ne ai acheté la voiture parce-que ne me est plue sont plus ni elle ni le son propriétaire

Il faut noter aussi que si toutes les langues ont le contraste d'accessibilité, les degrés qu'une langue choisit de marquer ne sont pas toujours les mêmes que choisit une autre. La définition d'un certain degré et le nombre de degrés qui peuvent être marqués dans une certaine position peuvent varier. Ainsi, un sujet déficient français ne correspond pas dans tous les cas à un *pro* roumain, mais parfois à un pronom sujet non accentué, ce qui indique que *pro* est probablement marqué pour une accessibilité plus haute que le

pronom déficient sujet du français (v. (100)). Donc on ne peut pas mettre sur pied d'égalité le pronom sujet exprimé du roumain et le pronom sujet fort du français. Par contre, les pronoms sujets accentués ont un usage identique dans les deux langues. Donc on peut conclure que le roumain distingue trois degrés dans une position où le français n'en distingue que deux. Le système du roumain ferait donc les mêmes distinctions que la variante de l'italien qui a l'opposition *pro* vs. *egli, esso* vs. *lui, lei*.

(100) [le contexte ne contient pas de philosophe que l'on oppose à Kant]
a. Vom discuta acum categoriile lui Kant. #(El) le obține pornind de la tipurile de
allons discuter maintenant catégories-les GEN Kant il les obtient partant de types-les de
judecăți....
jugements
b. On discutera maintenant les catégories de Kant. (#Lui,) il les obtient en partant des types de jugements.

Pour une façon différente de définir des degrés d'accessibilité, je signale le système proximal / obviatif, connu dans bien des langues, ainsi que le système qui possède un « démonstratif non-marqué », une sorte d'intermédiaire entre les pronoms personnels et les démonstratifs marqués pour la deixis, comme l'opposition *er* vs. *der* vs. *dieser/jener* en allemand.

L'idée que le contraste sémantique fondamental entre les formes fortes et les formes déficientes est celui d'accessibilité, et pas le contraste humain vs. non spécifié pour +/– humain, comme dans les analyses de Cardinaletti et Starke (1999) et Corver et Delfitto (1999), a l'avantage d'inscrire cette alternance dans une hiérarchie qu'il faut poser indépendamment, à savoir celle qui comprend les démonstratifs, *pro* et les pronoms renforcés, et d'expliquer pourquoi il s'agit d'une différence de « poids », car on sait que plus un référent est accessible, plus la forme qui y renvoie peut être réduite (v. la note 19). Ainsi, en prenant en considération la référence aux inanimés, même Cardinaletti et Starke ne peuvent se passer d'affirmer qu'il existe une différence entre les pronoms faibles, utilisés pour des référents très accessibles (ils parlent de la nécessité d'avoir un antécédent proche pour récupérer un contenu descriptif pour le pronom) et les démonstratifs. Et il est clair que ce qui sépare les deux c'est l'accessibilité sur le plan interprétatif et le poids sur le plan formel. Donc on ne peut pas se passer de la hiérarchie en termes d'accessibilité. En plus, l'encodage des degrés d'accessibilité dans le système pronominal est un phénomène connu à travers les langues – v. par exemple les systèmes pronominaux à opposition proximal / obviatif, ou l'usage anaphorique des classifieurs pour une accessibilité intermédiaire entre les pronoms et les NPs (noté pour le japonais par Downing, 1986).

Enfin, un problème important (reconnu par Corver et Delfitto, mais pas résolu d'une façon satisfaisante) pour l'hypothèse que le contraste sémantique fondamental est +humain vs. non-spécifié est l'existence de ce contraste pour les deux premières personnes, où il ne se pose pas la question de l'absence du trait +humain. Par contre, une explication en termes d'accessibilité pourrait plus facilement rendre compte des données : même si les participants sont toujours immédiatement accessibles, on peut dire qu'un degré plus réduit d'accessibilité marque le fait que le référent est d'une certaine façon moins attendu dans cette position. Mais on peut aussi dire que la seule raison pour l'existence de formes fortes est la nécessité de recevoir un certain accent lié à la structure informationnelle, ou de pouvoir apparaître dans des positions disloquées liées à des traits

de structure informtionnelle. En effet, comme les pronoms +Participant sont toujours contextuellement accessibles, les formes fortes apparaissent lorsque le référent est impliqué dans une certaine opposition, comme lorsqu'on change le sujet, ou lorsqu'on ne s'attend pas à trouver le référent dans un certain rôle, etc.:

(101) a. Se întorsese deja. **Noi** n-am ştiut (roum.: *noi* vs. *pro*)
se était-retourné déjà nous n-avons su
« Il était déjà de retour. Nous(, nous) ne l'avons pas su. »
b. Il ne savait pas quoi en faire. Alors il nous l'a donné **à nous**

On peut dire que les pronoms « moins attendu » sont soit des topiques contrastives, soit des focus, et ces fonctions nécessitent soit un certain accent, soit une position de dislocation. Cette hypothèse est étayée par le fait qu'en français standard, le redoublement des sujets forts par un pronom nominatif faible est facultative pour les pronoms de 3[e] personne, mais obligatoire pour les pronoms + Participant :

(102) a. Lui **ne** sait pas.
b. Toi *(, **tu**) ne sais pas

Il existe cependant des cas problématiques pour l'hypothèse que les formes faibles (au moins pour la 3[e] personne) marquent un degré élevé d'accessibilité : parfois, on ne peut pas parler de haute accessibilité pour les formes déficientes pour la simple raison qu'elles ne renvoient à rien. Comme l'ont noté Cardinaletti et Starke (1999) et Corver et Delfitto (1999), la possibilité d'un usage non-référentiel est limitée aux pronoms déficients : il s'agit d'explétifs, de datifs étiques et de pronoms non-référentiels dans des expressions figées, auxquels on pourrait ajouter les pronoms clitiques des verbes lexicalement réfléchis :

(103) a. **Il** pleut.
b. Wij hebben **me**/*mij toch gelachen (néerl.) (Corver et Delfitto, 1999 : 65c)
nous avons nous.CL/nous.fort Part. ris
« Franchement nous avons ri »
c. Am luat-**o** la goană (roum.)
avons pris-la à course
« Nous nous sommes mis à courir »
d. **Ti** sbagli / *Sbagli te (it.) (Corver et Delfitto, 1999 : 63)
« Tu as tort »

On ne peut pas expliquer ces faits en disant que les formes déficientes sont des formes par défaut, non-marquées pour l'accessibilité, tandis que les formes fortes portent une marque d'accessibilité moins forte, ce qui oblige l'interprétation référentielle, car s'il existe, parmi les DPs définis, des formes non-marquées pour l'accessibilité, ce doit être les groupes à article défini (adnominal) – ce qui explique le fait qu'ils peuvent être aussi bien anaphoriques que non-anaphoriques, dans ce dernier cas introduisant un nouveau référent de discours identifiable par le fait que la description n'est satisfaite que par un seul objet.

Je vais donc proposer une autre solution à cette difficulté : les pronoms déficients non-référentiels sont des objets syntaxiques différents des pronoms déficients référentiels.

Ainsi, les derniers peuvent garder le trait de haute accessibilité. Quelle est précisément cette différence dépend de l'analyse que l'on choisit pour les pronoms en général, et pour les clitiques en spécial. Si on considère, comme Sportiche (1993, 1999), que les clitiques sont des têtes fonctionnelles mises en rapport avec un DP associé vide (là où il n'y a pas de redoublement clitique) ou exprimé (dans les cas de redoublement clitique), on peut simplement dire que les clitiques non-référentiels n'ont pas de DP associé. Évidemment, c'est toujours la structure verbale où elles apparaissent qui décide quand ces têtes doivent avoir un associé et quand elles peuvent s'en passer. Il existe aussi des analyses où le clitique est la tête du DP associé, formant avec lui un « grand DP » (Uriagereka, 1988, 1995). Dans ce cas aussi on peut dire que les clitiques non-référentiels n'ont pas de DP associé, et peut-être sont insérés directement dans les positions de surface, d'où le fait qu'ils n'ont pas de rôle thématique, mais satisfont seulement une propriété formelle de la structure. Dans ces variantes d'analyse, l'accessibilité forte est une propriété du *pro* qui est l'associé du clitique.

L'analyse précise dépend de la structure en question. Pour les verbes lexicalement marqués comme réfléchis, les clitiques peuvent être considérés comme l'épellation de la voix. De toute façon il faut poser une tête de voix pour les verbes réfléchis réguliers, où on n'a pas toujours affaire à un clitique référentiel : en témoignent les décausatifs (*se fâcher, se faner* etc.). Les objets non-référentiels comme dans (103)c sont à traiter comme des idiomes. Or, dans les idiomes les expressions ne gardent pas leur sens lexical : donc il n'y a aucun problème si on suppose que la même chose peut arriver aux clitiques (où aux *pros* légitimés par le redoublement clitique, dans une analyse de type Sportiche) qui y figurent, étant simplement sélectionnés par le verbe-tête de l'idiome. Les datifs éthiques sont manifestement non sélectionnés, donc le comportement et le sens doivent être marqués sur eux-mêmes. On peut supposer que cela est réalisé par une spécification du trait de datif qui y figure. Ce trait pourrait être analysé comme une tête de type Cas ou P, le clitique étant l'épellation d'un complexe Cas/P+D. Alors on dirait que lorsque cette tête prend comme complément des pronoms déficients +Participant singuliers, elle peut avoir le sens d'un marqueur d'affectivité. L'absence de référence découle ainsi seulement de la tête P (ou Cas). Enfin, les explétifs sont probablement des items non-référentiels qui n'ont en commun avec les pronoms homophones que les traits-φ, et qui sont insérés pour satisfaire le besoin pour une tête fonctionnelle d'avoir un objet ayant des traits-φ dans son spécifieur (pour SpecIP). Il existe aussi des explétifs probablement dépourvus de traits-ϕ, comme l'anglais *there* et les explétifs de SpecCP des langues germaniques V2.

Je ne veux pas décider ici entre les différentes analyses de la cliticisation qui ont été proposées[20]. Je veux souligner cependant qu'aussi bien les analyses dans lesquelles le

---

[20] Pour les langues qui n'ont pas de redoublement clitique, je considère que l'analyse de NASH et ROUVERET (1997, 2002) offre une solution intéressante a plusieurs problèmes que le mouvement des clitiques soulève pour la théorie minimaliste : dans le modèle de CHOMSKY (1995, 2000, 2001), le mouvement est déterminé par *attraction*, visant à satisfaire un trait de la sonde. Mais le mouvement des clitiques est difficile à décrire dans ces termes : le nombre des clitiques est variable et il n'y a pas de variété de Flexion (ou d'autre tête fonctionnelle verbale qui abrite les clitiques) qui soit toujours associée à un certain type de clitique – à la différence des traits de nombre et de personne du I fini, les clitiques ne sont jamais obligatoires. NASH et ROUVERET résolvent ce problème en introduisant un type spécial d'attraction, qu'ils appellent *attraction non sélective*. Ils supposent que si une tête a un trait [$u\varphi$], elle est un attracteur potentiel de tous les éléments

clitique est un argument (ou un adjoint [P + pronom]) qui se déplace que celles qui traitent les clitiques comme des marques d'accord, des têtes fonctionnelles verbales ou des têtes d'un DP associé à un *pro* argumental sont compatibles avec l'idée que le trait d'accessibilité est marqué sur les pronoms déficients : (i) si les clitiques sont associés à un *pro*, on dira que ce trait est marqué sur le *pro* et dans les clitiques non-référentiels *pro* est absent ; (ii) si les clitiques ne sont pas associés à un *pro*, on dira que le trait d'accessibilité est marqué sur le clitique, et les clitiques non-référentiels sont en fait d'autres items lexicaux homonymes avec les pronoms. Les deux types d'analyse reviennent à la même chose : les formes non-référentielles sont syntaxiquement différentes des formes référentielles. Même dans l'analyse où le trait d'accessibilité est sur le *pro* et non sur le clitique, il faut dire qu'il existe des usages des clitiques qui ne demandent pas l'association avec un autre DP : mais ceci revient à dire que ces clitiques sont l'épellation d'items syntaxiques différents (ont des spécifications différentes pour les traits combinatoires).

Un autre problème de l'explication fondée sur l'accessibilité est l'existence des pronoms interprétés exclusivement par anaphore nominale, que l'on a notée dans la section précédente. En principe, la notion d'accessibilité telle qu'elle a été définie dans les travaux d'Ariel ne se rapporte qu'aux *référents* de discours. Or, pour les pronoms descriptifs, soit le référent est nouveau, soit l'interprétation est variable, non-référentielle, et le seul rapport avec l'antécédent est celui d'anaphore nominale. Je répondrais à cette question en élargissant la notion d'accessibilité de sorte qu'elle puisse comprendre non seulement le rapport aux référents de discours, mais aussi aux descriptions nominales (« concepts ») récupérables du contexte :

(104) Une marque de haute accessibilité sur un DP indique soit l'accessibilité du référent, soit l'accessibilité de l'antécédent N-anaphorique

Cette formulation n'est pas incompatible avec les hypothèses fondamentales de la théorie de l'accessibilité : Ariel (1990, 2001) souligne le fait que l'accessibilité se rapporte à des représentations mentales :

> (..) each referring expression codes a specific (and different) degree of mental accessibility, and referring expressions are actually accessibility markers, i.e., expressions cueing the addressee on how to retrieve the appropriate mental representation in terms of degree of mental accessibility. (Ariel, 2001: 31)

+φ qui ont besoin de légitimation, donc sont encore « actifs » dans les termes de CHOMSKY : ainsi, la Flexion, après avoir satisfait son trait φ par accord avec le sujet, peut toujours attirer les autres items +φ qui ont besoin d'une légitimation formelle spéciale, donnant lieu au mouvement des clitiques. Un premier problème qui se pose est la nature de ce besoin pour les clitiques, mais ce problème se pose pour toutes les théories des clitiques également. (NASH et ROUVERET considèrent qu'il s'agit d'une déficience structurale et référentielle des clitiques, idée contre laquelle j'argumente dans cette section). Je considère qu'il s'agit d'une propriété purement formelle des clitiques, pour laquelle, dans les langues romanes modernes, il ne faut pas essayer de trouver des raisons plus profondes. En revanche, pour d'autres langues, l'explication en termes de spécificité d'URIAGEREKA (1995) me semble offrir une partie de la réponse (l'autre serait la justification de l'absence de déplacement obligatoire pour les DPs spécifiques non-clitiques). Un autre problème soulevé par l'analyse de Nash et Rouveret est la possibilité pour les clitiques de s'attacher à la Flexion non-finie, qui généralement n'entre pas dans des rapports d'accord visibles, et dans certaines langues et constructions n'a pas la capacité de légitimer formellement le sujet.

Tout comme le rapport de coréférence, les anaphores de sens impliquent la saillance contextuelle. On a vu dans la section 3.4 que l'anaphore nominale peut avoir des « antécédents pragmatiques » (extra-discursifs),– des concepts saillants en vertu de leur présence dans le contexte extralinguistique – ce qui correspond à la notion de deixis pour l'accessibilité référentielle.

Notez aussi que le choix d'un antécédent peut se faire à l'aide d'expressions qui renvoient à la façon dont il a été introduit dans le discours (ce que Corblin (1998) appelle des « mentionnels »), un exemple typique étant l'usage métalinguistique des expressions comme *le premier, le dernier*, angl. *the former, the latter*. Or, ces expressions peuvent aussi apparaître dans des anaphores de type *donkey* – par exemple, lorsqu'il y a plusieurs antécédents que le genre et le nombre des pronoms ne permettent pas de distinguer :

(105) a. If we compare a Venetian painting and a Siennese one, we will see that the former uses more vivid colors than the latter
b. If a bishop meets another bishop, the former blesses the latter

Comme les anaphores *donkey* ajoutent un opérateur iota à une anaphore nominale, on peut conclure que les éléments de deixis textuelle peuvent porter sur des anaphores nominales, ce qui soutient l'application de la notion de saillance à ce type d'anaphore.

Un argument important pour l'idée que les pronoms, à la différence de l'article défini, marquent le degré d'accessibilité de l'antécédent est le fait que le pronom démonstratif peut être paraphrasé, dans certaines situations, par un groupe formé de l'article défini et le NP de l'antécédent, tandis que si l'on restitue simplement le nom sous-entendu, remplaçant le N vide par son antécédent, on n'obtient pas toujours une phrase équivalente (comme l'ont noté Tasmowski-De Ryck (1990), Kleiber (1991, 1994), Corblin (1998)):

(106) Ainsi, que ce fût dans la sphère du commerce extérieur ou dans celle du commerce intérieur, entre les provinces ou à l'intérieur de **celles-ci**, la politique du gouvernement resta une politique de laissez-faire. (Rostovtseff, *Histoire économique et sociale de l'Empire Romain*, trad. fr. Odile Demange, 1988, p. 135)
= ... ou à l'intérieur **des provinces**, ...
≠ ... ou à l'intérieur de **ces provinces(-ci)**, ...

(107) (...) les dernières pensées du mourant au moment de la mort déterminent son statut après **celle-ci** (...) (Arnaud Desjardins, *Pour une mort sans peur*, p. 97)
= ... après **la mort**
≠ ... après **cette mort(-ci)**

(108) Contabilitatea împrumuturilor și datoriilor asimilate **acestora** se ține pe
contabilité-la emprunts-les.GEN et dettes-les.GEN assimilées **ceux-ci**.DAT se tient sur
următoarele categorii (roum.) (www.contacont.ro)
suivantes-les catégories
=a. Contabilitatea împrumuturilor și datoriilor asimilate **împrumuturilor**
contabilité-la emprunts-les.GEN et dettes-les.GEN assimilées emprunts-les.GEN
≠b. Contabilitatea împrumuturilor și datoriilor asimilate **acestor împrumuturi**
contabilité-la emprunts-les.GEN et dettes-les.GEN assimilées ces.GEN emprunts

On peut donc conclure que la lacune dans la distribution de l'article défini – la construction article défini + ellipse nominale totale ou N vide non-anaphorique sans

restriction – est en fait remplie par trois formes : pronoms faibles, pronoms forts et démonstratifs. Or, on a vu que le démonstratif entre en opposition avec le pronom personnel de 3[e] personne pour marquer un degré plus réduit d'accessibilité (v. (92) ci-dessus, et (36), repris ci-dessous) :

(109) La vieille dame$_i$ appela sa servante. Elle$_i$ ne se portait pas bien
La vieille dame appela sa servante$_j$. Celle-ci$_j$ ne se portait pas bien

Notez que dans cet exemple aussi, l'équivalent à NP exprimé du « pronom » démonstratif est plutôt un DP à article défini qu'un DP introduit par un démonstratif, car le dernier suppose en plus une opposition entre la servante et d'autres servantes, ce que le pronom ne le fait pas (v. Corblin, 1995 pour le constat que les démonstratifs supposent une opposition ; s'il faut parler d' « opposition » pour le pronom démonstratif aussi, il s'agira peut-être d'opposition entre plusieurs référents féminins possibles, d'où l'inférence que ce sera le moins accessible qui est choisi, car sinon on aurait utilisé le pronom personnel) :

(110) La vieille dame appela sa servante$_j$. La servante$_j$/ #cette servante$_j$ ne se portait pas bien

Notez que le démonstratif peut aussi apparaître comme pronom descriptif, par exemple, dans les versions roumaine et française des exemples (48) :

(111) a. Multe cărţi au un sumar. În unele, **acesta** este la sfârşit (roum.)
beaucoup livres (fém.) ont un table-de-matières en certaines celui-ci est à fin
b. Beaucoup de livres ont une table de matières. Dans certains, **celle-ci** est à la fin

Ici aussi, si on restitue le NP on n'obtient pas une phrase équivalente, mais pour cela il faut utiliser comme déterminant l'article défini :

(112) a. # Multe cărţi au un sumar. În unele, **acest sumar**
beaucoup livres ont un table-de-matières en certaines ce table-de-matières
este la sfârşit
est à fin
b. #Beaucoup de livres ont une table de matières. Dans certains, **cette table de matières(-ci)**
est à la fin

(113) a. Multe cărţi au un sumar. În unele, **sumarul** este la sfârşit
beaucoup livres (FEM) ont un table-de-matières en certaines table-de-matières-le est à fin
b. Beaucoup de livres ont une table de matières. Dans certains, **la table de matières** est à la fin

Si la marque d'accessibilité haute des pronoms peut se rapporter soit à l'indice référentiel, soit à l'antécédent N-anaphorique, comme on l'a proposé en (104), on peut penser que le trait déictique du démonstratif, qui pourrait être vu comme un marqueur d'accessibilité, est limité à l'indice quand un N est présent mais peut se rapporter à l'anaphore nominale dans les cas d'ellipse totale comme (111). Admettons que l'anaphore nominale est associé à un trait + E sur l'IF qui introduit le groupe élidé, et que ce trait E détermine l'effacement du complément de l'IF (comme dans l'analyse de Merchant, v. 3.4). On peut

alors dire que le trait de deixis du démonstratif peut être associé à ce trait E au lieu d'être associé à l'indice référentiel, en marquant ainsi l'existence d'un antécédent nominal saillant mais ayant un moindre degré d'accessibilité que le pronom personnel. Lorsque le démonstratif est adnominal (suivi d'un N exprimé), on ne peut associer ce trait à E, car E n'existe pas (le complément du démonstratif n'est pas élidé), donc on n'obtient que la lecture déictique ordinaire, où la deixis porte sur l'indice référentiel du groupe :

(114) a. D[+ def, i_{+deix}] : *acest sumar / cette table de matière*
b. D[+ def, (i), E_{+deix}] : *acesta / celle-ci*

Cette analyse prédit que si l'anaphore nominale est introduite par un autre item, le démonstratif ne pourra jamais avoir ce sens-là. On trouve cette situation en anglais, qui admet, dans les groupes définis, le pro-N exprimé *one*. On a vu que cet item peut être analysé soit comme un n, si on adopte l'analyse de l'ellipse par effacement (cas où il porterait le trait E, déterminant l'effacement de son complément NP), soit comme une anaphore profonde (un N portant un trait N_{anaph}) (v. 3.4). Quelle que soit l'analyse qu'on adopte, il n'y aura pas de trait E sur D. On prédit donc que l'usage du démonstratif équivalent à article défini + ellipse ne sera pas possible avec *one*. Cette prédiction est confirmée : les constructions anglaises *this one, that one* gardent toujours le sens déictique. On peut pas rendre les phrases (109) et (111) en anglais en utilisant les expressions *this one* ou *that one*. On obtient alors un sens étrange, suggérant l'existence d'autres servantes ou tables de matières avec lesquelles le référent du groupe est mis en opposition :

(115) a. # The old lady called her maid. This one was not well.
b. # Many books contain a table of contents. In some, this one is at the end.

Il se peut aussi que certains démonstratifs n'admettent pas la combinaison de traits en (114)b (la possibilité de l'association du trait de deixis avec E). Ils seraient ainsi toujours paraphrasables par un groupe démonstratif + NP exprimé. Le roumain en offre un exemple. Dans cette langue, il existe deux variantes de démonstratifs, longs (proximal : prénominal *acest, această*, postnominal et avant N vide *acesta, aceasta* ; distal : prénominal *acel, acea*, postnominal et avant N vide[21] *acela, aceea*) et courts (proximal *ăsta, asta*, distal *ăla, aia*). La différence entre ces formes tient surtout du registre : les formes courtes sont colloquiales, les formes longues appartiennent au registre soutenu. Il existe cependant une différence sémantique entre ces formes (qui est passée inapperçue dans la littérature) : seules les formes longues admettent l'usage pronominal paraphrasable par article défini +NP (en plus, cet usage est limité au proximal). Les formes courtes gardent toujours le sens déictique. Ainsi, on ne peut pas remplacer le démonstratif proximal long par la forme courte du proximal en (108) :

(108)'	Contabilitatea împrumuturilor	şi datoriilor	asimilate	acestora / # ăstora ....
	contabilité-la emprunts-les.GEN	et dettes-les.GEN	assimilées	ceux-ci.DAT

---

[21] Sur les formes « augmentées » en *-a* des démonstratifs, v. 5.2.2 et 5.2.7.

Cela montre que l'usage du démonstratif comme équivalent du groupe article défini + ellipse totale n'est pas une conséquence du sens déictique, mais doit être noté comme une possibilité interprétative – représentée sous la forme d'une possible combinaison de traits – dans les entrées lexicales des démonstratifs.

En conclusion, la différence entre les formes déficientes et les formes fortes des pronoms ne provient pas du fait que les formes déficientes ont moins de traits interprétatifs (comme l'ont soutenu Corver et Delfitto (1999), Cardinaletti et Starke (1999)) : les deux ont les traits de genre et de nombre, et on a vu que le genre peut être interprété par anaphore nominale (lorsqu'il n'est pas motivé), signalant ainsi la présence d'un composant NP[22]. De même, au moins pour les pronoms + Participant, les deux ont le trait de personne. Donc les entrées lexicales des formes déficientes contiennent tout ce qui est nécessaire pour l'interprétation[23]. Lorsque les formes fortes et déficientes entrent en

---

[22] Pour les formes déficientes, CARDINALETTI et STARKE parlent d'une déficience dans la capacité référentielle, qui serait due à l'absence d'un domaine de valeurs du référent (*range*). Mais le domaine de valeurs des référents dans les groupes nominaux est le NP. L'existence de l'anaphore nominale avec les formes déficientes contredit donc l'explication de CARDINALETTI et STARKE. Ces auteurs considèrent que l'absence du domaine obligent ces pronoms à reprendre un référent du contexte (par anaphore ou deixis). Mais on a vu dans la section 4.2.3 qu'il existe des pronoms qui ne réfèrent ni par anaphore référentielle, ni par deixis, le seul rapport anaphorique qu'ils entretiennent étant un rapport d'anaphore nominale. En plus, le fait de se rapporter à un référent saillant dans le contexte linguistique ou extra-linguistique n'est pas limitée aux formes faibles : tous les pronoms, en allant de *pro* jusqu'aux démonstratifs, ont cette propriété.

[23] On a proposé d'autres « déficiences » tout aussi invraisemblables : ainsi, URIAGEREKA (1995) parle de la nécessité de vérifier un trait de personne, qui serait placé dans une projection fonctionnelle de la projection étendue du verbe (au-dessus de I) appelée F. Mais le trait de personne est typiquement réalisé sur les arguments, je ne vois pas comment il pourrait être interprété dans F et non sur les DPs, et en plus les mêmes oppositions de personne caractérisent les formes fortes et les formes faibles, donc ce trait ne peut avoir aucun rapport avec le déplacement des clitiques. Tout aussi surprenante est l'idée que les formes déficientes seraient dépourvues de Cas et auraient besoin de se déplacer pour recevoir un cas (CARDINALETTI et STARKE, 1999). Comme on l'a vite remarqué (v. la réplique de HOLMBERG (1999) à l'article de CARDINALETTI et STARKE), les paradigmes des clitiques contiennent généralement des formes spécialisées pour certains cas, et parfois les distinctions casuelles y sont plus marquées que dans les formes fortes.

ROBERTS (2006) applique aux clitiques l'idée d'une déficience structurale de CARDINALETTI et STARKE, soutenant que les clitiques sont constituées exclusivement de traits-φ. Cette analyse lui permet d'expliquer le placement des clitiques d'une façon originale : ce qui apparaît en surface comme des clitiques seraient des traits non-interprétables des têtes fonctionnelles où ils sont attachés (p. ex., v* pour l'objet), valués par accord avec le « pronom » dans sa position de base ; par la suite, comme ces traits *épuisent* les traits du pronom dans la position de base, ce dernier est traité comme une copie et soumis à l'effacement. Roberts appelle ce phénomène incorporation et propose comme condition nécessaire l'inclusion des traits de la cible (l'incorporé) dans les traits de la sonde (l'incorporant). Toute ingénieuse qu'elle soit, cette analyse ne peut pas être correcte : (i) Les clitiques, sauf dans le cas du redoublement, ne sont pas obligatoires comme les marques d'accord, mais sont en distribution complémentaire avec les objets exprimés ; (ii) il existe des clitiques correspondant à des adjoints ou à des nominaux enchâssés pour lesquels un accord avec v ou T est difficile à admettre; (iii) cette analyse doit renoncer même au trait D sur ce type de pronoms déficients, mais ce trait ne peut pas manquer pour la sémantique et probablement pour la syntaxe non plus : pour la syntaxe, le trait D, ou peut-être N, est celui qui définit un groupe comme pouvant occuper une position argumentale, donc sans ce trait le pronom dans la position de base ne satisferait pas à la sous-catégorisation du verbe (ou de son sélecteur, quel qu'il soit) ; pour la sémantique, les traits-φ n'ont en principe qu'un contenu descriptif (le genre interprété exprime des prédicats comme personne, mâle, femme, non-humain, le nombre exprime la structure interne du domaine de prédication – atomique ou plurielle), donc on a besoin d'un élément de type D pour fournir une expression référentielle ; (iv) On a vu que dans bien des cas il faut admettre une anaphore nominale. Or, les traits-φ par

compétition (sont possibles toutes les deux dans un certain contexte), la différence qui les sépare, du moins pour la 3[e] personne, est le degré d'accessibilité de l'antécédent, auquel peut s'ajouter la limitation des formes fortes à des personnes, qui provient du fait que les personnes distinguent plusieurs degrés d'accessibilité que les inanimés, ayant un degré intermédiaire réalisé comme un pronom fort. Il existe aussi des contextes qui imposent l'usage d'une forme forte, pour des raisons formelles (qui généralement peuvent être ramenées au fait que le pronom doit porter un accent de mot). A part les formes fortes et faibles, l'échelle des formes en fonction des degrés d'accessibilité comprend aussi, comme représentant un degré plus réduit, le démonstratif.

4.3.3. Explication de la lacune dans la distribution de l'article défini

Le constat que les pronoms expriment, à la différence de l'article défini, l'accessibilité de l'antécédent permet d'esquisser une solution au problème de la lacune dans la distribution de l'article défini – l'impossibilité de combiner l'article défini avec l'ellipse totale ou un N vide non-anaphorique sans restriction (v. 4.2.1). Si on admet que l'article défini n'est pas marqué pour l'accessibilité (v. la discussion ci-dessus), on peut expliquer cette lacune par le principe suivant :

(116) Un déterminant défini sans restriction explicite requiert une spécification de l'accessibilité de l'antécédent

Ce principe pourrait être spécifique à certaines langues : ainsi, les langues qui ne l'auraient pas permettraient l'usage de l'article défini avec un NP totalement vide. Comme les pronoms marquent l'accessibilité forte, l'absence de marque d'accessibilité pour les groupes article défini + $[_N Ø]$ serait réservée à l'accessibilité moyenne. Ceci pourrait être le cas en allemand, où, comme on l'a vu en 4.2.1 (v. les ex. (31)), les formes de l'article défini peuvent apparaître sans restriction explicite, constituant ce qu'on a appelé, dans la grammaire traditionnelle, un pronom démonstratif non-marqué pour le contraste proximal/distal. Pourtant, une autre analyse de ces formes allemandes est possible : on peut soutenir qu'on a affaire à un démonstratif non-marqué pour le contraste proximal/distal, ayant des formes homophones à l'article défini. Cette hypothèse est étayée par le fait qu'on peut accentuer les formes de l'article défini (en position adnominale), cas où on obtient l'interprétation d'une sorte de déictique (Patricia Cabredo-Hofherr, c.p.):

(117) Ich gehe zu dér Schule
je vais à cette école

---

eux-mêmes ne suffisent pas à déclencher l'anaphore nominale. On ne peut non plus supposer que ces traits déclenchent l'anaphore nominale lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'un N lexical, car on a vu qu'il existe des pronoms qui ne sont pas interprétés par anaphore nominale (v. chap. 3). Je conclus que les pronoms, qu'ils soient déficients ou non, comprennent d'autres traits interprétables que les traits-φ. Dès lors, on ne peut plus considérer que les pronoms dans la position de base puissent être effacés par identité de traits avec les marques d'accord d'une tête fonctionnelle verbale.

Notez aussi que pour ce sens-là la contraction de l'article avec la préposition n'est pas possible :

(118) a. Ich gehe zur Schule
je vais à-la école
b. *Ich gehe zúr Schule
je vais à-cette école

Si cette analyse est correcte, le principe (116) est valable en allemand.

On a vu pourtant que l'anglais admet le groupe *the one* sans restriction explicite, mais seulement en position prédicative (v. (28), répété ci-dessous) :

(28) He's the one (Schütze, 2001)

On peut faire l'hypothèse que le principe (116) est limité aux groupes référentiels en anglais.

Notez aussi que la formulation en (116) implique le fait que les groupes définis sans restriction ont toujours un « antécédent » – soit référentiel ou indexical (ce qui comprend aussi l'usage comme variable liée, si on représente le liage en utilisant les indices ; v. la section suivante), soit nominal (pour les pronoms descriptifs). Cela veut dire que lorsque les pronoms n'ont pas d'anaphore nominale, ils doivent avoir un antécédent indexical. En effet, le genre des pronoms n'est pas toujours interprété par anaphore nominale, mais peut dénoter des propriétés du référent, comme on a vu pour le N vide non-anaphorique en général – on parle alors de « genre naturel ». Par exemple, dans les langues indo-européennes à deux genres, le masculin a le contenu descriptif +humain, et le féminin +humain +femme. Si on adopte l'hypothèse que le contenu descriptif est toujours généré dans N(P), on dira alors que le genre naturel provient d'un N vide non-anaphorique (ou un n, dans la proposition de Saab (2004), v. 3.4). Alors, on peut imaginer une combinaison entre article défini et ce N, sans restriction exprimée. Sans « antécédent » (discursif ou extra-discursif), cette combinaison signifierait « l'homme » en général, pour le masculin, ou « la femme / les femmes », pour le féminin. Mais aucun DP défini sans restriction exprimée n'admet cet usage. (119)a, où *eux* ne se rapporte pas au discours précédent, ne signifie pas (119)b :

(119) a. **Eux** (,ce) sont des êtres malheureux
b. **Les humains** sont des êtres malheureux

4.4. L'élément nominal des pronoms de 3e personne

4.4.1. Une analyse unitaire des pronoms de 3e personne (Elbourne, 2005)

Suite à la conclusion que les pronoms dénotent parfois des descriptions définies, Elbourne (2005) poursuit une analyse unifiée des pronoms, où tous sont représentés comme des descriptions définies. Dans cette analyse, la différence entre les pronoms « descriptifs » et les pronoms référentiels et liés se réalise par l'utilisation des indices.

Elbourne montre qu'il existe des descriptions définies liées (à condition que le principe C de la théorie du liage ne soit pas transgressé en structure de surface), ce qui implique que les indices par lesquels on marque le liage des pronoms peuvent aussi apparaître sur des descriptions définies :

(120) Mary talked to no senator before the/that senator was elected (Elbourne, 2005 : 3.77)

Elbourne propose que l'article défini, pour les NPs comme pour les pronoms, prend comme argument supplémentaire un indice. La lecture de variable liée est engendrée par l'usage d'un opérateur lambda préfixé avec l'indice, comme dans Heim et Kratzer (1998), c-commandant la variable liée en LF. La lecture référentielle (au sens de Donnellan 1966) s'obtient en assignant aux indices des référents de discours. Pour la lecture attributive, celle qui apparaît aussi dans les pronoms descriptifs (interprétés sans anaphore référentielle), il propose par convention un indice 0 dont l'interprétation assure qu'il n'aura aucun effet sémantique : $\lambda x : x \in D_e .\ x \in D_e$. Pour les autres indices, l'interprétation est donnée par la règle suivante :

(121) $[[i]]^a = \lambda x .\ x = a(i)$ (où a est une assignation de variables) (Elbourne, 2005 : 3.6)

L'article défini (pour lequel il adopte une interprétation « frégéenne », où l'existence et l'unicité sont présupposées) prend comme premier argument l'indice et comme deuxième argument le NP, après la règle suivante :

(122) $[[the]] = \lambda f_{e,t} .\ \lambda g \in D_{e,t} .\ \&\ \exists !x\ (f(x) = 1\ \&\ g(x) = 1)\ .\ \iota x\ (f(x) = 1\ \&\ g(x) = 1)$ (*ibid.*, 3.156)

Ainsi, l'expression *the senator* en (120) recevra l'interprétation :

(123) $[[the_6\ senator]]^a = \iota x\ (x = a(6)\ \&\ senator\ (x))$

Si l'indice 6 est lié (par un λ_6 inséré plus haut), on obtient, en appliquant la règle d'abstraction de prédicat, la représentation suivante :

(124) $\ldots \lambda y\ [\ldots\ \iota x\ (x = y\ \&\ senator\ (x) \ldots]$

qui rend correctement la lecture de variable liée.

Pour l'usage non-N-anaphorique des pronoms, Elbourne propose un NP vide à une interprétation très large, voire illimitée, qu'il appelle ONE (comme les restrictions de genre dans le cas de *he, she* sont marquées, selon lui, sur les pronoms, qui seraient des Ds, ce N vide n'introduit plus aucune restriction, étant traduit comme $\lambda x : x \in D_e .\ x \in D_e$). Il montre qu'il existe des cas où la récupération d'un contenu nominal d'un « antécédent », même du contexte extra-linguistique, est invraisemblable, donc il faut poser des lectures non-N-anaphoriques pour les pronoms.

On peut accepter cette analyse sans projeter, pour autant, les indices dans la syntaxe : on peut toujours les associer au D défini dans le composant interprétatif, dans le cadre d'une procédure d'indexation où s'appliqueraient aussi les principes du liage. Dans ce cas, on peut se passer de l'indice 0, en disant que certains Ds sont tout simplement laissés non-indexés.

Elbourne donne comme seul argument pour la représentation des indices en syntaxe le fait que la lecture liée est impossible pour les DPs à génitif « saxon » en anglais :

(125) a. John fed no cat of Mary's before the cat of Mary's was bathed (E, 2005 : 92)
b. *John fed no cat of Mary's before Mary's cat was bathed

(126) a. Mary gave every child of John's something which the child of John's already had
b. *Mary gave every child of John's something which John's child already had

Il explique ce contraste comme un phénomène syntaxique. L'article défini prendrait comme complément, à part le NP, un indice (qu'il considère comme un NP vide), tandis que la construction du « génitif saxon » ne contiendrait pas un tel complément.

Mais on peut songer à d'autres explications pour ce contraste. L'une encoderait simplement la restriction sur l'indexation dans le D possessif. Une autre pourrait utiliser la proposition d'une sémantique fonctionnelle pour le génitif saxon, avancée par Dobrovie-Sorin (2000a-b, 2002) : selon elle, la sœur du possessif en SpecDP s'interprète comme une fonction de type <e,e> :

(127) a. $[[\text{'s mother}]] = \lambda x.\ \iota y\ (\text{mother}(x,y))$ (génitif argument)
b. $[[\text{'s bike}]] = \lambda x\ \iota y\ [R_{Gen}(x,y) \wedge \text{bike}(y)]$ (génitif non-argument)

Ainsi il n'y aurait pas, à vrai dire, d'article défini dans la structure. Le phénomène de transmission de la définitude (*definiteness spreading*), d'ailleurs, montre que la définitude du groupe dépend de celle du génitif. Alors le DP à génitif possessif ne sera pas concerné par la procédure d'assignation d'indices (le seul indice pertinent sera celui du possessif). Quant à la composition sémantique, on peut analyser le déterminant possessif '*s* comme opérant la transformation de la dénotation du NP, qui est de type < e, t > et < e, < e, t >>, en une dénotation de type < e, e > :

(128) $[[\text{'s}]]_1 = \lambda F_{<e,<e,t>>}\ \lambda x\ \iota y\ (F(x, y))$
$[[\text{'s}]]_2 = \lambda F_{<e,t>}\ \lambda x\ \iota y\ [R_{Gen}(x, y) \wedge F(y)]$

Pour intégrer l'idée de l'expression des degrés de l'accessibilité dans ce système, on peut supposer que l'accessibilité référentielle influence la procédure d'indexation. Les indices les plus accessibles seront soit ceux des référents plus accessibles, soit ceux des lieurs lambdas. Cependant les pronoms descriptifs ont l'indice 0 ou un indice nouveau. Il faut donc supposer que pour ces cas la condition d'accessibilité est posée sur l'anaphore nominale. Je ne vois pas de façon simple d'unifier ces deux aspects de la condition d'accessibilité. Le procédé d'Elbourne, de considérer l'indice comme un NP vide, peut paraître fournir un rapprochement entre le phénomène d'indexation et l'anaphore nominale : les indices prédicats d'Elbourne ont la forme $\lambda x\ .\ x = a(i)$, où l'élément soumis aux rapports anaphoriques est *i*. Si l'anaphore nominale a la forme d'une instruction interprétative « copier une expression », la copie d'un indice pourrait être considérée comme le même type de phénomène que la copie d'un NP dans l'argument « descriptif » du pronom. Mais les règles qui gouvernent l'accessibilité des référents sont différentes de celles qui gouvernent l'anaphore nominale : les notions de topique de discours, référent saillant,

référent évoqué, référent attendu dans un certain rôle etc. n'ont pas de contrepartie dans l'anaphore nominale. L'unification des deux types d'accessibilité reste ainsi problématique.

4.4.2. Le genre et l'élément nominal des pronoms

Examinons maintenant l'élément nominal présent dans les pronoms. On a vu que les raisons pour inclure cet élément s'appliquent aux pronoms descriptifs et aux pronoms dont le genre est arbitraire, reflétant le genre grammatical de l'antécédent. Mais les pronoms, comme d'autres déterminants, ont aussi la possibilité d'une interprétation non-N-anaphorique, où le genre exprime une propriété du référent (« genre naturel »). On peut analyser cet usage comme reflétant la présence d'un N vide non-anaphorique, comme on l'a fait dans le chapitre 3 pour les IFs des types II et III (IFs qui peuvent être accompagnés d'un N exprimé). La raison pour admettre cette structure c'est d'avoir une analyse syntaxique unitaire des pronoms. Le N vide non-anaphorique correspond au ONE de Elbourne, à la différence près qu'il n'est pas vide de contenu, mais a un trait de genre, qui est interprétable.

On a vu que pour le système à deux genres masculin/féminin, l'interprétation non-N-anaphorique est normalement +humain. Les langues qui ont un genre neutre peuvent utiliser ce genre pour une interprétation –animé. Cependant, cet usage non-N-anaphorique n'est pas appliquable à n'importe quel référent, mais est restreint aux situations où il n'existe pas d'antécédent nominal, exprimé ou potentiel, pour le pronom – soit il s'agit d'un objet perceptible non-identifié (v. (129)), soit il s'agit d'une référence à des entités qui ne tombent pas sous des concepts nominaux : des contenus propositionnels, comme en (130)a-b, des actions encodées par un groupe verbal comme dans (130)c.

(129) a. Was ist **das**? (all.)
que est ça(NEUT)
'Qu'est-ce que c'est que ça?'
b. Nescio **id** quid est (lat.)
ne-sais.1SG ça(NEUT) que est
'Je ne sais pas ce que c'est'

(130) a. Ich glaube **es** nicht (all.)
je crois le(NEUT) pas
'Je n'y crois pas'
b. Nonne mauis **illud** credere (..) (lat.) (Cicero, *De Natura Deorum*, III.12)
n'est-ce prefers(2SG) cela(NEUT) croire
'Ne préfères tu pas croire cela ... ?'
c. Ich habe's getan (all.)
je ai le(NEUT) fait
'Je l'ai fait'

Lorsqu'il existe un antécédent nominal ayant un genre différent du neutre, il faut utiliser ce genre dans un pronom de reprise, le neutre non-N-anaphorique étant exclu :

(131) Wir gingen in die Kirche ein. **Sie**/***es** war sehr alt (all.)
nous allâmes dans l'église(FEM) dans elle/*es* était très ancienne
'Nous sommes entrés dans l'église. Elle était très ancienne'

Par contre, avec les animés qui ont un genre grammatical qui ne correspond pas à leur genre « naturel », on peut utiliser un pronom non-N-anaphorique (à genre interprétable). Ainsi, on peut reprendre un neutre désignant une femme soit par un pronom neutre, soit par un pronom féminin :

(132) Sein Weib erzahlte uns lustige Geschichte. **Es/Sie** sprach am meisten.
sa femme(NEUT) raconta nous(DAT) drôles histoires *es*(NEUT)/elle parla le plus

Cela suggère que le trait descriptif +mâle/+femelle est d'une nature différente par rapport au trait –humain: vraisemblablement il offre une caractérisation positive, tandis que le trait –humain serait en fait absence de tout trait descriptif, et l'interprétation –humain résulterait d'une implicature. Comme on l'a déjà remarqué (v. 3.1.1., ex. (3.9)c et (3.10)), les pronoms indéfinis inanimés et le N vide non-anaphorique inanimé admettent une interprétation large qui embrasse tout le domaine des entités, animés et inanimés à la fois :

(133) a. Ex nihilo nihil (lat.)
de rien rien
'Aucune chose ne provient de rien'
b. mens, quae (..) supponit **ea omnia** non existere de quorum existentia vel
esprit qui suppose 3[e].NPL tout.NPL ne exister de lesquels.GEN existence même
minimum potest dubitare ... (Descartes, *Meditationes de prima philosophia*, Synopsis, 12)
très-peu peut douter
'l'esprit, qui suppose que toutes les choses de l'existence desquelles il a le moindre doute n'existent pas ...'

On peut ainsi soutenir que l'interprétation non-N-anaphorique –animé signifie absence de tout contenu descriptif. Alors, la restriction de cette interprétation aux référents qui ne tombent pas sous un concept nominal peut être expliquée par un principe d'informativité, qui requiert d'utiliser un contenu descriptif dans les pronoms (encodé dans N) autant que possible. L'utilisation d'un N vide sans contenu descriptif serait ainsi une procédure de dernier recours.

Voyons maintenant ce que font les langues qui n'ont pas de genre non-animé pour renvoyer à des référents qui ne tombent pas sous un concept nominal (les situations en (129)-(130)) – ce que j'appellerai *usage anominal*. J'examinerai brièvement les langues romanes, qui ont un système à deux genres masculin/féminin[24]. Ces langues utilisent soit des formes qui appartiennent au paradigme de l'un des genres, soit des formes spéciales – les soi-disant « pronoms neutres ». Ainsi, l'italien, le français, l'espagnol et le portugais utilisent les clitiques masculins singuliers comme anaphoriques à une proposition[25] :

[24] Le roumain a deux genres dans les paradigmes variables pour le genre mais trois classes nominales d'accord – à part les masculins et les féminins, il existe une classe productive appelé « neutre » ou « ambigène », qui détermine l'accord au masculin pour le singulier et au féminin pour le pluriel. On reviendra sur cette classe un peu plus loin (v. la discussion sous les exemples (150)).

[25] Le pro-prédicat *le/lo* est probablement un item différent, car il n'occupe pas une position de DP – ce qui ressort nettement de l'exemple suivant (*sembrare* ne prend pas de DP objet direct) :

(i) Quelle studentesse sembrano intelligenti, ma le altre non lo sembrano affato (it.)
Ces étudiantes-là semblent bien intelligentes, mais les autres ne le semblent pas

(134) a. **Je le** sais
b. **Lo** so (it.)
c. **Lo** sé (esp.)

Le roumain, qui, comme on l'a vu dans le chapitre 3, admet une interprétation –animé avec le N vide au féminin pluriel et exceptionnellement au féminin singulier, peut utiliser comme clitique accusatif la forme de féminin *o*, mais cet usage est plus restreint que celui des clitiques masculins du français ou de l'italien – seulement certains verbes et expressions figées l'admettent. Le plus souvent, on utilise un objet nul comme forme déficiente pour anaphoriser une proposition.

(135) a. Ţi-am spus-**o** de mult
te-ai dit-la de beaucoup
'Je te l'ai dit il y a longtemps'
b. E, acum am făcut-**o**
eh maintenant ai fait-la
'Ben, maintenant je l'ai fait'

(136) Nu (*o) ştiu / (*o) sper / (?o) cred
ne la sais / crois / crois
'Je ne le sais/espère/crois pas'

Les clitiques PPs et le sujet nul, où l'opposition de genre n'est pas marqué, peuvent toujours apparaître en usage anominal.

(137) a. Nous y pensons
b. **Ci** pensiamo (it.)
c. **Hi** pensem (cat.)

(138) a. Ce-i asta? ***pro*** e un transformator (roum.)
quc-est ça est un transformateur
b. ***pro*** e imposibil
est impossible

(139) Decidieron [PRO producir aquellos documentales]ᵢ aunque ***pro***ᵢ no les proporcionará
décidèrent produir ces documentaires bien-que ne les apportera
nunca ningún beneficio (esp.) (Picallo, 2002: note 13, (i)c)
jamais aucun benefice

Les formes spécialisées pour l'usage anominal – les « pronoms neutres » – sont de deux types (v. Meyer Lübke, *Rom. Gr.* III, § 87, 98-99, II § 98) : (a) bâties sur des racines différentes (du point de vue synchronique) : fr. *ce/ça* (démonstratif et forme faible), *ceci, cela* (démonstratif, opposé au masculin *celui-ci, celui-là* et au féminin *celle-ci, celle-là*), it. *ciò*, cat. *això* (démonstratifs), *ho* (clitique), prov. *ço* ; (b) bâties à l'aide d'une désinence spéciale : les formes en *-o* de l'espagnol et du portugais :

(140)

		masc.sg.	fem. sg.	pronom "neutre" (anominal)
Esp.:	3[e] personne	él	ella	ello
	démonstratifs:	este	esta	esto
		ese	esa	eso
		aquél	aquella	aquello
Port.:	démonstratifs:	este	esta	isto
		esse	essa	isso
		aquele	aquela	aquilo

En roumain, on trouve en usage adnominal les démonstratifs *aceasta/asta* et *aceea/aia*, qui, bien que formellement identiques aux féminin singulier, ne sont pas de vrais féminins, comme on peut le voir du fait qu'ils ne déclenchent pas d'accord en féminin : les adjectifs prédicatifs dont ils sont le sujet sont au masculin singulier :

(141) Asta e absurd
'celle-ci' est absurde.MSG
'C'est absurde, ceci est absurde'[26]

Cet apparent désaccord peut s'expliquer en faisant l'hypothèse que les démonstratifs anominaux n'ont pas de genre (v. Cornilescu, 2000 pour la même idée). En effet, le masculin singulier peut représenter une forme par défaut, en l'absence d'un trait de genre transmis par le sujet, comme on peut le voir du fait que c'est la forme qui apparaît lorsque le sujet est une proposition, donc une catégorie sans traits ϕ :

(142) a. [A zbura la alte stele] e imposibil
INF voler à autres étoiles est impossible(MSG)
b. [Să-ţi iubeşti duşmanii] e frumos
SUBJ-te.DAT aimes enemies-les est beau

C'est aussi la forme qui apparaît, avec la plupart des adjectives, dans l'usage adverbial:

(143) Scrie greu / încet / frumos
écrit difficile(ment) / lent(ement) / joli(ment)

Une autre propriété qui distingue les démonstratifs anominaux des formes du féminin est le fait qu'ils apparaissent sans marque d'objet direct et sans être redoublés par un clitique en position d'objet, tandis que pour les démonstratifs sans N exprimé l'usage de la marque préfixale d'objet accompagnée du redoublement clitique est préféré dans cette position :

(144) a. Ia-o pe asta !
prend-la OBJ celle-ci
'Prend celle-ci !'
b. Ia asta !
prend celle-ci(=ceci)
'Prend ceci !'

---

[26] J'ai glosé *asta* ici par *celle-ci* pour montrer l'identité formelle avec le féminin singulier. Sinon, une glose exacte serait 'ceci' ou 'cela'.

Ces faits suggèrent que les pronoms anominaux en général sont dépourvus de genre dans les langues qui ont (au moins sur les pronoms) pour la catégorie du genre les deux valeurs masculin et féminin. C'est en effet ce qu'on attend étant donné que (i) le genre sur les pronoms provient soit d'un antécédent nominal, soit exprime une propriété du référent (« genre naturel »), (ii) un antécédent nominal pour les pronoms anominaux est absent par définition et (iii) le genre naturel est limité aux animés (v. aussi Manoliu-Manea (1971) pour la même conclusion). Cela explique pourquoi on trouve des pronoms anominaux à formes spéciales : tous les pronoms anominaux sont différents, en termes de traits abstraits, des pronoms ayant un antécédent nominal ou dénotant une personne, car ils n'ont pas de genre.

Il faut alors supposer que lorsque ces pronoms ont des formes identiques aux formes du paradigme de l'un des genres, il s'agit d'un cas d'homonymie – plus exactement, de sous-spécification morphologique. L'idée de sous-spécification morphologique peut être représentée si on utilise des règles qui mettent en relation les traits abstraits et les formes phonologiques, et on suppose que (i) il peut exister des règles qui ne font pas référence à tous les traits abstraits d'un item et (ii) la règle qu'on choisit pour mettre en relation un item avec une forme phonologique est celle qui fait référence au plus grand sous-ensemble de traits de l'item en cause (le *Subset Principle*, v. Halle (1997), qui reprend dans le cadre de la Morphologie Distribuée la *Elsewhere Condition* de Kiparsky (1973)). Ainsi, l'idée que les clitiques d'objet direct masculins peuvent avoir un usage anominal parce que le masculin est une forme par défaut sera représentée utilisant les règles suivantes :

(145) a. [+clitique, +Acc., +fem, +sg] → *la*
b. [+clitique, +Acc., +sg] → *le*

Comme il n'existe pas de règle pour le complexe {+ masculin, + singulier}, le masculin sera soumis à la règle b. Cette règle satisfait aussi le clitique anominal, qui n'a pas de genre. Par contre, pour le féminin la règle qui satisfait le sous-ensemble le plus grand des traits est a, donc la règle b ne sera pas appliquée. De même, les démonstratifs anominaux roumains peuvent être décrite par des règles comme

(146) [+proximal +direct (Nom/Acc) +sg] → *asta*

Il existe quand même une différence entre les démonstratifs anominaux roumains et les formes « neutres » spéciales : lorsqu'ils sont utilisés dans des questions visant la catégorie d'un objet perceptuel, dans les réponses qui introduisent un nom en position de prédicat le démonstratif sujet aura le genre du nom prédicat, au lieu de garder la forme féminine des pronoms anominaux :

(147) A : Ce-i asta ?
que est celle-ci(=ceci)
B : Ăsta / ?? asta e un pahar
celui-ci celle-ci est un verre

D'autres langues gardent ici la forme neutre :

(148) a. C'est une momie.
b. **Das** ist eine Puppe (all.)
ceci est une poupée
c. What's that? **It**'s a bear. (angl.)
d. O que é que é isso/aquilo ? *pro*/**Isso/Aquilo** é um cão (port.)
que est que est DEM.NEUT DEM.NEUT est un chien
e. Qué es eso? *pro*/**Eso** es un lápiz (esp.)
que est ceci ceci est un crayon
f. Què és allò? *pro*/**Allò** es un gos (cat.)
que est cela cela est un garçon

L'explication que je suggère c'est que les pronoms anominaux à formes spéciales n'ont pas de trait de genre, sont des déterminants distinctes qui incorporent ou sélectionnent un N vide sans genre, ou sont simplement intransitifs, tandis que les démonstratifs anominaux roumains sont des démonstratifs normaux, donc ayant un trait non-valué de genre, qui se combinent avec un N vide sans genre ou sont intransitifs. Le trait de genre recevra une valeur par accord dès que cela est possible. La configuration sujet – prédicat est une configuration qui permet l'accord, donc le genre du démonstratif anominal sera valué par le genre du prédicat. Ainsi, *ăsta* en (147)b ne représente pas un masculin inhérent, mais un démonstratif anominal qui a reçu la valeur masculin pour le trait de genre par accord.

L'idée que le démonstratif roumain peut recevoir le genre par accord dans les phrases d'identification catégorielle peut expliquer aussi l'usage des démonstratifs dans l'exemple (149)b, qui reproduit un exemple dû a Strawson (1952) (v. (149)a). Il s'agit d'une situation où un locuteur a mal classifié un référent, et on peut le corriger par une phrase d'identification catégorielle qui reprend ce référent par un anominal, même s'il a été d'abord traité de masculin. Or, dans la version roumaine, si on utilise au lieu du *pro* un démonstratif, on constate que dans la phrase qui exprime la correction, le genre de ce démonstratif change en fonction du genre du prédicat nominal :

(149) a. A : A man jumped off that bridge. B : **It** was not a man, it was a woman wearing trousers (Strawson, 1952; < Corblin, 2006: 22)
b. A: A sărit un tip de pe pod. B : Nu, **ăla** nu era un tip. **Aia** era o femeie în pantaloni[27]
a sauté un type de sur pont non, celui-là n'était un type celle-là était une femme en pantalons

---

[27] Si on met le masculin *ăla* dans la deuxième phrase de (149)b, le sens sera différent : on comprend que le référent présentait vraiment les signalements d'un mâle, de sorte que B puisse être d'accord avec son caractérisation comme mâle comme une façon de fixer la référence, comme dans la phrase suivante :

(i) Celui-là, c'est une femme.

Concernant l'usage des pronoms anominaux, CORBLIN (2006) note qu'il n'apparaît que dans les phrases identificationnelles. Autrement, si on nie simplement la catégorisation antérieure, mais on n'en apporte pas une autre, la référence ultérieure se fera par un pronom au même genre que l'antécédent :

(ii) a. A. Un homme a sauté du pont. B. Ce n'était pas un homme, et il/*ce n'a pas sauté
b. A. A man jumped off the bridge. B. It wasn't a man and he/*it didn't jump

Il faut conclure que c'est le contexte identificationnel qui permet la reprise d'un animé par un anominal.

On a vu que *pro* (le sujet nul) peut toujours représenter un pronom anominal. Il est probable qu'on a affaire à ce type de *pro* dans l'exemple (150)a – une situation où le référent n'est pas inanimé, mais est non identifié, donc on ne peut pas lui attribuer un genre. Dans cette situation, le remplacement par un pronom personnel exprimé est exclu. Notez que le français utilise dans ce cas le pronom anomial *ce*, et l'allemand le neutre :

(150) a. Cine bate la uşă ? (*El/*Ea) e poştaşul
qui frappe à port il elle est postier-le
b. Qui est-ce qui frappe à la porte ? C'est le postier
c. Wer klopft an die Tür ? Es ist der Briefträger (all.)
qui frappe à la porte 3e.NEUT est le postier

Les données concernant les pronoms anominaux constituent un argument contre l'analyse des ambigènes roumains – la classe productive de noms qui déterminent l'accord au masculin pour le singulier et au féminin pour le pluriel – comme représentant un troisième genre, le neutre. On a vu que les langues qui ont un vrai neutre attribuent à ce genre l'usage anominal (v. (129)-(130)). Or, en roumain on ne trouve pas les formes qui auraient été analysées comme des neutres dans l'analyse à trois genres, à savoir les masculins singuliers, pour cet usage, mais soit des formes sans contraste de genre (le *pro*), soit des formes identiques au féminin (les démonstratifs *asta, aia*, le clitique *o*) mais qui sont en effet dépourvues de genre (comme on l'a établi pour le démonstratif). Notez que les pronoms ayant comme des antécédents nominaux des ambigènes se comportent comme les déterminants et les adjectifs, étant masculins au singulier et féminins au pluriels – comme on s'attend si le pronom reçoit le genre du N élidé par accord, comme tous les déterminants. Pour une discussion approfondie des problèmes soulevés par l'ambigène ou 'neutre' du roumain, v. Croitor et Giurgea (2009) et Farkas (1990).

Les pronoms 'neutres' du français semblent constituer une exception à la restriction du genre neutre non-N-anaphorique à l'usage anominal, pour lequel on a proposé une explication en termes d'informativité (v. la discussion ci-dessus, sous les exemples (131)-(133)) : *ce/ça*, avec son doublet littéraire *cela*, a un emploi plus large, pouvant reprendre un référent introduit par un nominal ou se rapporter déictiquement à une entité qui peut être inscrite sous un concept nominal. Dans ce cas, il est limité aux inanimés à une seule exception près : il peut se rapporter à une personne à condition qu'il ait la fonction de sujet d'une prédication nominale (v. (151)c):

(151) a. Tu as pu faire ça/ceci
b. J'ai vu le $film_i$. C_i'était pas mal. / J'ai aimé $ça_i$/*$Ceci_i$ était pas mal/*J'ai aimé $ceci_i$
b´. Je n'ai pas pris ton $stylo_i$: tu as probablement rangé $cela_i$ sans y penser
(Corblin, 1995, 2, note 28 ex. 1´)
c. Je regardais $Marie_i$. Je trouve que c_i'est une idiote / *que c_i'est joli(e)/*que j'aime $ça_i$
d. L'argent ne fait pas le bonheur, mais cela/*ceci aide à faire les courses
(Corblin, 1995, 2 :38-39)

Il est vrai que la reprise par *ce/ça* est plus limitée, par apport à la reprise normale, et apporte une nuance de sens particulière. Corblin (1995) note que dans un exemple comme (152), on a l'impression qu'on parle d'un type d'objet, dont « l'objet initial est le représentant » :

(152) Pierre m'a prêté un nouveau stylo. Ça n'a pas de plume, mais ça écrit très bien

D'ailleurs ce pronom peut aussi reprendre des génériques et redoubler des génériques topicalisés :

(153) a. Un poisson, cela vit dans l'eau (Corblin, 1995, 2 :(B))
b. Pourquoi les lapins étaient-ils une menace pour l'Australie ? Mais parce que cela se reproduit très vite (Corblin, 1995, 2 :32)

A part cet usage, *ce/ça* en a d'autres qui sont attendus pour un pronom neutre : impersonnel (154), non-référentiel avec certains verbes (155) et quasi-explétif avec des propositions extraposées (156) (Dans ce dernier usage, à l'encontre de *il*, il ne peut pas accompagner des sujets postverbaux, ce qui a conduit Corblin (1995) à soutenir qu'il ne s'agit pas d'un explétif) :

(154) a. Ça travaille ici
b. Dans ces films, ça tue, ça viole, pire encore (Corblin, 1995, 2 :23-24)

(155) a. Entre Pierre et Jean, ça a chauffé hier soir
b. Ça va barder (Corblin, 1995, 2 : 14-15)
c. Ça neige

(156) Cela m'étonnerait qu'il vienne (Corblin, 1995, 2 : 40)

Je ne me propose pas d'analyser en détail tous ces usages. Ce qui est important pour la présente discussion c'est la possibilité de se rapporter à des antécédents introduits par des nominaux. Pour rendre ces faits compatibles avec le principe d'informativité proposé plus haut, on peut dire que *ça* a, dans les usages qui nous intéressent, un trait descriptif « objet/chose ». Notez qu'on ne peut pas soutenir que le principe d'informativité ne s'applique pas en français, car autrement on aurait dû le même usage non-N-anaphorique –animé non restreint pour les autres formes que l'on a analysées comme dépourvues de genre – notamment pour le clitique *le*, qui peut avoir un usage anominal. Or, le clitique *le* ne peut pas reprendre un inanimé qui tombe sous un concept nominal féminin, donc il n'admet pas l'usage non-N-anaphorique -animé sauf pour les contextes anominaux[28].

Un pronom similaire existe en norvégien (cf. Borthen 2003). Il s'agit du démonstratif neutre *det* (qui porte toujours l'accent, ce qui le distingue du pronom personnel neutre *det*). Borthen le décrit comme se rapportant, dans ce type de reprise où il ne respecte pas le genre de l'antécédent, au type d'objet plutôt qu'à l'entité, ce qui rappelle la caractérisation de *ça* que l'on a vue tout à l'heure:

---

[28] Il est intéressant de noter que même si *ce/ça* a certainement des traits de pronom personnel (v. les usages impersonnel et (quasi-)explétif qui sont totalement exclus avec les vrais démonstratifs), il ne peut pas fonctionner comme une variable liée :

(i) *Aucun renversement$_i$ n'arrive sans que quelqu'un ne prétend par la suite avoir prévu ça$_i$.

S'il est vrai que *ce/ça* a un trait descriptif, on peut dériver cette contrainte non pas de l'accessibilité plus réduite que *ce/ça* marquerait par rapport aux pronoms personnels, mais d'un principe qui interdit à un pronom à lecture de variable liée d'avoir un contenu descriptif différent de l'antécédent.

(157) **Sykkel** er kult, og **det** er et nyttig framkomstmiddel
bicyclette(MASC) est super et celui-ci(NEUT) est un utile moyen-de-transport

Le principe d'informativité introduit plus haut, qui interdit l'usage d'un pronom sans contenu descriptif dans des contextes où l'on peut utiliser un contenu descriptif, peut être élargi de la façon suivante, pour rendre compte du système pronominal du scandinave continental :

(158) Utiliser le maximum de contenu descriptif sur les pronoms, pour un degré d'accessibilité donné

Les langues scandinaves continentales ont des pronoms spéciaux pour les personnes, au singulier, qui distinguent deux genres (masculin et féminin), comme l'anglais, mais gardent aussi le genre grammatical – le danois, le dano-norvégien (Bokmål) et le suédois ont un système à deux genres, commun et neutre, le norvégien (Nynorsk) a gardé les trois genres du type indo-européen ancien – et utilisent pour les inanimés des pronoms marqués pour le genre grammatical (j'illustre ci-dessous le système du suédois):

(159)

		singulier animé	**pluriel**
+ humain	masculin	han	de
	féminin	hon	
– humain	commun	den	
	neutre	det	

Si les formes à genre grammatical *den, det* représentent la combinaison pronom + anaphore nominale, on peut se demander pourquoi on ne peut utiliser ces formes pour des référents humains (il s'agit de l'usage non-accentué, comme pronom faible ; sous accent, ayant un sens de démonstratif, ces formes peuvent s'appliquer à des personnes), lorsque le référent est introduit par un nominal. Le principe en (158) offre la réponse : admettons que les formes *han, hon* ont tous les traits des formes *den, det* – même la possibilité de l'anaphore nominale – mais ont en plus le trait descriptif de genre naturel. Alors, en vertu du principe d'informativité en (158), on utilisera ces formes au lieu des autres formes ayant le même degré d'accessibilité (*den, det* non-accentués).

Pour les langues qui n'ont pas de genre neutre, les pronoms anominaux peuvent aussi être analysés comme des Ds qui ne sélectionnent pas de complément nominal. La seule raison pour supposer un N grammatical sans genre et sans contenu descriptif est la préférence d'avoir le même type de sélection. Toutefois, il est intéressant de noter qu'il existe une analyse des « ambigènes » ou « neutres » du roumain, celle de Farkas (1990), qui est incompatible avec la description des pronoms anominaux comme des pronoms qui ne se distinguent des autres pronoms de 3e personne que par l'absence du genre. On a vu que l'absence de l'interprétation anominale pour les formes pronominales qui renvoient à des noms « neutres », ainsi que l'absence de formes spéciales de neutre dans les paradigmes variables pour le genre imposent la conclusion que le trait de genre, en roumain, n'a que deux valeurs, masculin et féminin. Mais il s'est avéré également impossible d'analyser les neutres comme des masculins au singulier et des féminins au pluriel (des 'ambigènes'). L'argument décisif contre cette analyse est le comportement différent des singuliers neutres et masculin par rapport à la coordination : une coordination de deux neutres singuliers détermine l'accord au féminin pluriel, tandis qu'une coordination de deux masculins singuliers détermine l'accord au masculin pluriel (quelques locuteurs

acceptent aussi le féminin dans certains cas, mais les résultats des testes montrent une majorité en faveur du masculin, v. Croitor et Giurgea, 2009):

(160) a. Scaunul și dulapul sunt vopsite / *vopsiți
chaise(NEUT)-le et armoire(NEUT)-le sont peintes(FPL) / peints (MPL)
b. Morcovul și ardeiul sunt gustoși / % gustoase
carotte(M)-le et poivron(M)-le sont savoureux(MPL) / savoureuses(FPL)

Comme la forme du féminin est la forme normalement utilisée au pluriel pour l'accord avec des inanimés à genre différent, donc une forme par défaut (v. (161)), Farkas (1990) a proposé d'analyser les neutres comme des noms non marqués pour le genre. On a vu, en effet, que le masculin représente la forme par défaut pour le singulier (v. (142)). Si le féminin est la forme par défaut pour le pluriel, on peut expliquer l'accord variable des neutres comme utilisation des formes par défaut, le nom n'ayant pas de genre.

(161) Masa și peretele sunt vopsite
table(F)-la et mur(M)-le sont peintes(FPL)

Mais les pronoms qui ont un antécédent nominal neutre ont la forme de masculin pour le singulier, se distinguant ainsi des pronoms anominaux. Si les pronoms anominaux ne différaient des autres que par l'absence du genre, ils auraient dû être identiques aux pronoms à antécédent nominal neutre, dans l'analyse de Farkas. Si on veut garder l'analyse de Farkas, il faut trouver une autre différence entre les pronoms anominaux et les pronoms à antécédent nominal. La première différence qui vient à l'esprit est la présence d'un N dans les derniers et l'absence de N dans les premiers. En plus, il est possible que les pronoms anominaux n'ont pas de projection Num (comme l'a proposé Picallo (2002), sur la base de l'absence de formes de pluriel pour les pronoms anominaux espagnols, v. (140) ci-dessus).

Mais il existe une solution à ce problème qui maintient l'idée que tous les pronoms de 3e personne ont un N – ou, du moins, un n, si on identifie le N grammatical à n : on peut dire que la différence formelle entre les pronoms anominaux et les autres est due au fait que le N grammatical sans contenu descriptif (ou n sans genre et sans complément NP) s'incorpore au D pronominal, les formes anominales représentant donc l'épellation de [D+N]. Pourtant, le fait que les formes anominales sont soit nulles, soit identiques aux formes du féminin me fait préférer la première solution, plus exactement, l'absence des projections n/NP et NumP dans les pronoms anominaux, qui détermine l'absence de nombre sur D. Evidemment, on peut aussi trouver une autre solution au problème du neutre roumain (pour une discussion plus détaillée, v. Croitor et Giurgea, 2009).

4.5. Autres éléments qui peuvent s'attacher aux pronoms

4.5.1. L'absence de matériel adnominal descriptif exprimé

Ayant conclu que le D des pronoms de 3e personne ne peut pas être le même item que l'article défini, si l'on veut maintenir une analyse syntagmatique il faut expliquer pourquoi le syntagme nominal des pronoms ne doit contenir aucun matériel exprimé, car cette contrainte ne se retrouve pas avec les autres déterminants :

(162) a. J'en ai rencontré un (de) sympa/que je ne connaissais pas
b. *Je (l')ai rencontré lui sympa /qui me fait rire

On ne peut résoudre ce problème en appliquant la même analyse qu'aux pronoms indéfini – incorporation d'un N grammatical : (i) On a vu que les pronoms peuvent être interprétés par anaphore nominale, et, en plus, cette anaphore peut avoir une structure interne. Or, on a vu dans le chapitre 3 qu'il est préférable d'analyser l'anaphore nominale structurée comme résultant d'un effacement en PF. De même, la présence en syntaxe du nom élidé offre l'explication la plus directe au phénomène du genre grammatical sur les pronoms ; (ii) Quoiqu'ils n'admettent pas de N explicite, les pronoms indéfini admettent des modifieurs restrictifs, comme on l'a vu dans le chapitre3 (v. la section 3.3.2), ce qui n'est pas le cas pour les pronoms personnels.

Tout de même, si on adopte l'analyse de l'ellipse dans laquelle l'effacement est déclenché par un trait E sur l'IF qui prend comme complément le constituant élidé (v. 3.4.1, et Merchant, 2001), on peut exprimer l'idée que les pronoms sélectionnent un N vide, en disant que soit ils sont marqués + E, soit ils prennent comme complément un N vide ou incorporent un N grammatical (pour l'interprétation non-N-anaphorique). Cependant cette formulation disjonctive des propriétés combinatoires est insuffisante, et en plus les N vides (non-anaphoriques) peuvent avoir des modifieurs – notez, par exemple, l'interprétation non-N-anaphorique des exemples suivants, qui contiennent des formes fortes de l'article défini :

(163) a. **Ceux qui sont trop confiants** seront déçus.
b. **Cei mari** nu mai gustă lucrurile astea (roum.)
les grands ne plus goûtent choses-les ces
'Les adultes ne goûtent plus ce genre de choses'
c. Presocraticii voiau să știe **toate cele din cer și de pe pământ** (roum.)
présocratiques-les voulaient SUBJ sachent toutes celles de-en ciel et de sur terre
'Les présocratiques voulaient connaître tout ce qu'il y a dans le ciel et sur terre'

Je propose de lier cette question à l'idée du marquage de l'accessibilité, qu'on a déjà utilisée pour expliquer la lacune dans la distribution de l'article défini (v. 4.3.3 ci-dessus). On sait que les formes qui indiquent un haut degré d'accessibilité tendent à être réduites du point de vue phonologique (v. Ariel, 2001). Faisons l'hypothèse que la réduction inclut aussi le complément du déterminant qui porte la marque d'accessibilité. On peut exprimer cette idée par le principe suivant :

(164) Un déterminant qui marque un degré élevé d'accessibilité de l'antécédent requiert la non-prononciation de la partie descriptive du groupe.

La non-prononciation peut signifier effacement – qui est soumis aux conditions régulières de toute ellipse nominale – mais aussi présence d'un N vide non-anaphorique.

Cette condition ne demande pas l'absence de tout autre élément exprimé attaché au groupe du pronom. Comme on le sait, les pronoms forts admettent la modification par des particules focales comme *aussi, même, seulement* etc. On pourrait penser à remplacer, en (164), le terme « partie descriptive du groupe » par « son complément ». Mais il existe une objection possible contre cette formulation : les pronoms peuvent être suivis de cardinaux. Or, les cardinaux apparaissent dans le complément du D avec les autres déterminants définis :

(165) a. Eux deux
b. Les/Ces [deux enfants].

On examinera cette construction dans la sous-section suivante.

4.5.2. Pronoms et cardinaux

Concernant la combinaison des pronoms avec les cardinaux, notons d'abord qu'elle constitue un autre argument contre l'identification du D des pronoms personnels de 3e personne à l'article défini : si les pronoms n'étaient que des formes spéciales de l'article en cas d'ellipse totale, on s'attendraient à ne trouver que la séquence Article + Cardinal, car le cardinal fait partie du complément du D. Le fait qu'on peut trouver les deux séquences, Article + Cardinal et Pronom + Cardinal, montre clairement qu'on a affaire à des items D différents :

(166) Def + Card
a. cei doi (roum.)
b. les deux

(167) Pron + Card
a. ei doi (roum.)
b. eux deux

Si en (167) le cardinal était adjoint à la droite d'un DP à article défini + ellipse totale, on s'attendrait à trouver cette même structure avec un nom exprimé, ce qui n'est pas le cas :

(168) a. * copiii doi (roum.)
b. * les enfants deux (fr.)

Si on compare l'interprétation des deux constructions, on trouve une confirmation de la formulation en (164). Ainsi, dans le type Art.Déf. + Card., même si le cardinal est souvent non-restrictif, il y a des cas où il fonctionne comme un modifieur restrictif, aidant à sélectionner un ensemble parmi plusieurs sur la base de sa cardinalité :

(169) Patru bărbați trăgeau de la un capăt al sforii, șase, mai slabi, de la celălalt. Cei patru
quatre hommes tiraient d' un bout ART corde-la.G six plus faibles de l'autre les quatre
au învins, până la urmă. (roum.)
ont vaincu finalement
'Quatre hommes tiraient d'un bout de la corde, six autres, plus maigres, de l'autre. Les quatre ont finalement vaincu'.

Dans ce cas, la reprise par la structure Pronom+Card. est impossible :

(170) # Ei patru au învins, până la urmă
eux quatre ont vaincu finalement

Donc on peut affirmer que le cardinal qui suit le pronom ne fait pas partie de la restriction du D, ce qu'on a appelé « partie descriptive » – en accord avec la condition (164).

Comme on s'y attend pour un groupe D + NP, le tour Art + Card n'a pas les mêmes conditions d'accessibilité que les pronoms. Ainsi, il existe des cas où, si on veut remplacer le tour Art + Card par un pronom, le démonstratif est plus approprié que le pronom personnel:

(171) Medici români celebri, precum Bagdasar sau Grigore T. Popa, au intuit geniul lui Palade.
médecins roumains célèbres comme B. ou G. T. P. ont deviné génie-le GEN Palade.
Cei doi insistau să plece în străinătate pentru câțiva ani (roum.) (ex. Internet)
les deux insistaient qu'il-parte à l'étranger pour quelques années
'Des médecins roumains célèbres, comme Bagdasar ou Grigore T. Popa, ont deviné le génie de Palade. Les deux insistaient qu'il parte à l'étranger pour quelques années.'
= (..) Aceştia /#ei insistau să plece în străinătate pentru câțiva ani
ceux-ci ils insistaient qu'il parte à l'étranger pour quelques années

Par contre, les conditions d'accessibilité pour Pron+Card sont les mêmes que pour les pronoms en général – ainsi, le pronom peut être coindexé (au moins partiellement) avec un DP qui le c-commande :

(172) *pro*$_i$ Începu să se gândească la ceea ce se petrecuse între **ei**$_{i+j}$ **doi**.
commença SUBJ REFL pense à ce qui s'était-passé entre eux deux

Alors quel est le rôle du cardinal dans le tour « eux deux » ? La question n'est pas très facile à résoudre. Dans certains cas, je dirais que la composition du groupe est clarifiée par le cardinal : ainsi, le tour est souvent utilisé quand un des membres du groupe est c-commandé par son antécédent (comme en (172)). Ce tour peut aussi souligner un partage entre plusieurs référents accessibles. Par exemple, un texte introduit d'abord les référents A, B et C, de façon indépendante. Ensuite, B et C participent à une relation ou partagent une propriété qui fait qu'un regroupement B + C soit saillant. Alors, plus tard on peut se référer à ce groupe « B et C » par « eux deux », en opposition avec A :

(173) Tocmai ea, nenorocita, a observat că între soră-sa şi bărbatul ei se întâmplă ceva.
elle-même pauvre-la a observé que entre sœur-sa et mari-le elle.G se passe qqchose
Fiind la patul ei şi crezând că bolnava a ațipit după injecție,
étant à lit-le elle.G et croyant que malade-la s'est endormie après injection
ei doi au ieşit din odaie, ținându-se de mâini. (*Jurnal de Chişinău*, nr. 461, 10.03.2006)
eux deux sont sortis de chambre tenant-se de mains
« C'est elle, la pauvre, qui a observé qu'entre sa sœur et son mari il se passe quelque chose. Étant près de son lit et croyant que la malade s'était endormie après l'injection, eux/les deux sont sortis de la chambre main dans la main »

Souvent le cardinal signale une opposition avec un autre groupe, sans apporter pour autant une information supplémentaire pour l'identification :

(174) Aici îşi puteau construi o casă mare, suficientă pentru **ei doi** şi cei cinci copii
ici se pouvaient construire une maison grande suffisante pour eux deux et les 5 enfants
(*Jurnalul Național*, 24 janvier 2007)

Parfois le nombre est mis en évidence pour souligner une situation inattendue :

(175) (..) după o săptămână își legalizau iubirea la primărie, doar **ei doi** și martorii
après une semaine se légalisaient amour-le à mairie, seulement eux deux et témoins-les
'Après une semaine, ils légalisaient leur amour à la mairie, seulement eux deux et les témoins'
(www.formula-as.ro/reviste_681__177__paula-seling.html)

Une indication importante pour l'analyse de cette construction est le fait qu'elle est limitée aux personnes, dans les langues que j'ai examinées :

(176) a. Dacă-l invităm pe George, poate îl invităm și pe Cătălin. Ei doi sunt buni prieteni.
si CL_{AC} invitons OBJ G. peut-être CL_{AC} invitons et OBJ C. eux deux sont bons amis
'Si nous invitons George, on pourrait inviter Cătălin aussi. Eux deux sont de bons amis'.
b. Dacă tratăm problema pronumelor, poate o tratăm și pe cea
si traitons problème(FEM)-la pronoms-les.G peut-être CL_{AC} traitons et OBJ celle
a articolelor. Ele (*două) sunt legate
ART articles-les.G elles deux sont liées
'Si on traite la question des pronoms, on pourrait traîter aussi la question des articles. Les deux /*Elles deux sont liées'
c. Je crois qu'il n'y a rien entre eux deux.
d. Pourquoi vous associez [le développement économique]$_i$ [au développement spirituel]$_j$?. Je ne vois aucun rapport entre eux$_{i+j}$ (*deux).

On a vu dans la section 4.3 que les formes fortes des pronoms sont parfois limitées aux personnes, ce qu'on a interprété comme l'existence d'un degré intermédiaire d'accessibilité entre les pronoms déficients et les démonstratifs, spécifique aux personnes. On a vu aussi que les formes fortes peuvent parfois dénoter des inanimés, si elles apparaissent dans une position où les formes faibles sont exclues par une contrainte indépendante (p. ex. complément d'une préposition, membre d'une conjonction, DP modifié par une particule focale). Le comportement des cardinaux confirme l'idée que les formes fortes limitées aux personnes sont un cas spécial, à distinguer des formes fortes requises par la position : ainsi, (176)d montre un cas où une forme forte peut apparaître pour un inanimé, car la position (complément de la préposition *entre*) ne permet pas de forme faible. Pourtant, la référence aux inanimés redevient impossible si on ajoute à cette forme un cardinal. Je conclus qu'en tant qu'objets syntaxiques la forme à grande accessibilité, non restreinte aux personnes, et celle à accessibilité moyenne restreinte aux personnes restent distinctes, même si dans des conditions de surface (de PF) spéciales elles peuvent revêtir la même forme (comme *eux* dans (176)c-d).

Mais quelle est la différence entre ces formes et les formes non limitées aux personnes, qui puisse permettre la combinaison avec les cardinaux ? D'abord, la limitation aux personnes peut faire penser qu'on a affaire à une interprétation non-N-anaphorique, donc une structure à N grammatical au lieu d'effacement. Si c'est vrai, on prédit l'impossibilité d'une lecture par anaphore nominale. Mais cette prédiction est contredite par un exemple comme (177), qui permet la lecture de *ei doi* 'eux deux' comme pronom de paresse:

(177) Eu nu-mi invit părinții la aniversare, pe când ea o serbează numai cu ei doi
je ne-me.DAT invite parents-les à anniversaire tandis qu'elle la fête seulement avec eux deux (roum.)

Si l'anaphore nominale est possible, il s'en suit que le trait interprétable +humain n'est pas engendré dans N. On peut placer ce trait soit sur un n ou Num[29] qui peut se combiner avec un NP (qui sera élidé par la suite), soit directement dans D. Comme ce trait est associé à un degré intermédiaire d'accessibilité, qui est une propriété de D, si on adopte la première variante, il faut dire que ce D a la propriété de sélectionner le n ou Num +humain. La deuxième variante paraît plus économique – on dirait que le même D porte un degré intermédiaire d'accessibilité et le trait +humain. La première a l'avantage de maintenir l'association entre le type de trait – descriptif – et la position – à l'intérieur du complément du D. Étant donné que, à l'exception de cas très particuliers comme (177), il n'est pas nécessaire de supposer une anaphore nominale, j'adopte une analyse de ces pronoms comme des Ds prenant un N grammatical + humain ; en caractérisant les Ns grammaticaux comme des n, suivant la proposition de Saab (2004), il y a de la place, dans la structure, pour un NP à N lexical, qui ne serait utilisé qu'exceptionnellement, pour des cas comme (177), qui sont interprétés par anaphore nominale (selon l'analyse standard des pronoms de paresse).

Le fait que c'est le trait +humain – ou le degré intermédiaire d'accessibilité auquel il est associé – qui permet la présence d'un cardinal peut être encodé directement dans l'entrée lexicale de ce D, en limitant la possibilité de prendre un complément QP au pronom fort qui prend un n +humain (pour SpecQP comme position des cardinaux adnominaux, v. 2.5.2). Cependant, on a proposé dans le chapitre 2 que les projections mineures comme QP ne sont pas sélectionnées ; notez en plus qu'on propose aussi une relation de sélection entre D et un n marqué +humain.

Une autre possibilité c'est de lier la présence des cardinaux à l'existence d'un élément nominal non-anaphorique. Si on interprète la condition en (164), qui interdit la présence de matériel adnominal exprimé avec les pronoms, par l'existence d'un trait qui force l'effacement, on pourrait dire que la présence d'un trait non-anaphorique en n ou Num fait en sorte que le domaine soumis à l'effacement ne concerne que le complément de Num, en permettant ainsi la réalisation du niveau QP, situé entre Num et D.

Dans la section 4.1, nous avons soutenu que les pronoms + Participant pluriels, lorsqu'ils ne se combinent pas avec un NP exprimé, n'ont pas de complément nominal. Ils faut néanmoins noter qu'ils acceptent des cardinaux :

(178)	a.	nous trois	
	b.	noi trei	(roum., it.)
	c.	we three	(engl.)
	d.	nosotros tres	(esp.)
	e.	wir drei	(all.)
	f.	ne tre	(alb.)

Cette possibilité n'est pas difficile à expliquer pour les langues où ces pronoms acceptent des NPs exprimés : on peut dire qu'en absence de N exprimé, ces pronoms prennent un n +humain, comme les pronoms forts +humain de 3[e] personne. Pourtant, il faut noter que la construction à cardinal apparaît même dans des langues qui n'acceptent pas de NPs exprimés avec ces pronoms (v. le roumain et l'albanais en (178)). On peut

[29] V. RITTER (1993) pour la proposition que dans certaines langues, le trait de genre peut être généré dans Num.

rendre compte de ce phénomène en introduisant dans les pronoms +Participant pluriels une projection NumP dépourvue de complément[30], qui introduirait le trait de nombre.

Cependant, comme on l'a vu dans la section 4.1.3, le fait que le trait de nombre est généralement encodé dans la racine pronominale pour les pronoms +Participant des langues indo-européennes est un argument contre l'introduction du nombre par une tête différente[31]. Ce problème pourrait être résolu en supposant une incorporation de Num dans D, corrélée à l'existence d'un morphème portemanteau pour D + Num. Une autre possibilité est de considérer que dans la structure Pronom + Cardinal le cardinal n'est pas dans sa position normale SpecQP, mais dans une position d'adjonction (les adjoints des projections nominales sont linéarisés à droite dans les langues romanes et en albanais, v. 2.7), et que cette structure est une option de dernier recours, utilisée pour exprimer la cardinalité des groupes au cas où QP ne peut pas être projeté. Mais cette explication ne peut pas s'appliquer aux langues où les adjoints adnominaux légers sont normalement à gauche, comme les langues germaniques. Je propose de combiner l'idée du derniers recours et l'idée que le cardinal occupe sa position régulière SpecQP : admettons que le trait de nombre est en D. Alors, ces pronoms n'ont pas besoin d'un complément NumP. Pourtant, pour pouvoir recevoir une spécification de cardinalité, les projections NumP et peut-être aussi nP sont ajoutées à la structure, comme une option de dernier recours. On arrive ainsi à une structure similaire à celle des pronoms forts +humain de 3[e] personne. Pourtant, les deux restent différentes, car dans le cas de la 3[e] personne, le nombre est généré dans Num et apparaît dans D comme un trait d'accord, comme l'atteste la morphologie (dans la plupart des langues indo-européennes, la 3[e] personne a la même racine dans le singulier et le pluriel, le nombre étant exprimé par des morphèmes flexionnels, à la différence des pronoms +Participant).

Pour le roumain, il existe cependant un argument en faveur de l'idée que la construction Pron + Card n'est pas fondée sur la projection QP des cardinaux adnominaux : on a vu dans le chapitre 2 (section 2.5.4) que le mot pour « un » n'apparaît jamais dans SpecQP, mais est toujours un D (ou Q + D) en position adnominale :

(179) *acest / *cel un om / *unul om
ce / le un homme / un-le homme
Sens visé : « le/cet unique/seul homme »

Or, la forme longue de cet item *unul* (qui est la forme utilisée en position prédicative et avant un N vide) peut se combiner avec les pronoms personnels – il est vrai, pas dans un sens cardinal stricte, mais étant utilisée pour marquer une opposition : « quant à moi », « quant à lui » :

---

30 RITTER (1995) analyse les pronoms de 3[e] personne de l'hébreu comme des NumPs sans complément NP, qui peuvent être sélectionnés par un D nul marquant la définitude et la personne, ou par l'article défini. Son argument principal est l'existence de formes complexes article + pronom personnel, qui ont un sens de démonstratif.

31 Je n'introduirais des têtes Num et n dans ces pronoms que pour les formes qui ont des morphèmes de genre et nombre similaires aux déterminants adnominaux et aux adjectifs, comme les formes fortes espagnoles *nosotros*, *nosotras* 'nous.MASC, nous.FEM'.

(180) a. eu unul
je *unul*
« quant à moi »
b. el unul
lui *unul*
« quant à lui »

L'exemple (179) montre que lorsqu'il est pré-nominal, *un* ne peut pas être précédé d'autres déterminants, donc il doit réaliser en même temps Q et D. Par conséquent, le cardinal en (180) ne peut pas occuper la position normale, pré-nominale des cardinaux. On pourrait alors adopter l'idée d'une structure à adjonction, utilisée comme une option de dernier recours. Le statut de dernier recours est nécessaire pour expliquer pourquoi avec les syntagmes nominaux normaux cet usage du cardinal est impossible:

(181) * copilul unul / *acest copil unul
enfant-le *unul* cet enfant *unul*

On ne peut pas conclure que cette analyse s'applique aux autres cardinaux. Il est possible de soutenir que le tour *noi doi* « nous deux » représente la structure D[QP[NumP]] tandis que le tour *eu unul* 'je un' (« quant à moi ») représente une structure différente, à adjonction – [$_{DP}$[$_{DP}$D] [QuantP]].

4.5.3. La question des adjectifs non-restrictifs évaluatifs

La condition (164) a été délibérément formulée d'une façon assez vague, faisant référence à la notion de « partie descriptive ». Cette notion est sémantique plutôt que syntaxique, signifiant ce qui est interprété comme restriction du déterminant. Mais il existe des adjoints de projections nominales qui ont une interprétation non-restrictive. Le cas des relatives appositives ne pose pas de problème : comme elles sont des adjoints du DP, le fait qu'elles puissent s'adjoindre à des pronoms est attendu. Mais il existe aussi des modifieurs à interprétation non-restrictive qui apparaissent à l'intérieur du complément du D – par exemple, des adjectifs, comme on l'a vu dans le chapitre 2 (section 2.7). Or, dans les groupes à pronom ce type de modifieurs est exclu, à quelques exceptions près :

(182) a. À la fête, Marie$_i$ a eu un grand succès. [La jolie fille]$_i$ attirait tous les regards. /
… * Elle jolie / * (*la) jolie elle attirait tous les regards.
b. At the party, Mary$_i$ had a great success. [The lovely girl]$_i$ attracted everybody's attention /
… * Lovely she/her attracted everybody's attention. (angl.)
c. La petrecere, Maria a avut un mare succes. Frumoasa fată atrăgea privirile tuturor /
…. * Ea frumoasă /* frumoasă(-a) ea atrăgea privirile tuturor (roum.)

Les exceptions sont des cas basés sur une construction exclamative, qui ne comprend que quelques adjectifs à valeur affective – le plus répandu étant *pauvre* au sens de 'malheureux' (pour l'anglais, Huddlestone et Pullum (2002) notent *poor, lucky, silly*). Ces adjectifs peuvent précéder des pronoms se référant à des personnes dans une construction exclamative, où il n'est pas nécessaire de supposer que l'adjectif se trouve à l'intérieur du DP pronominal :

(183) a. pauvre lui /elle / moi
b. poor him/ her / me (angl.)
c. povero lui/io / povera lei/io (it.)

Exceptionnellement, en anglais et en italien ces tours apparaissent dans des positions argumentales, où il faut supposer que l'adjectif appartient au DP pronominal. En italien, l'article défini doit précéder alors l'adjectif :

(184) a. what did you do **to poor her**? (angl.) (gallery.minitokyo.net/view/31418)
b. Your daddy just shot **poor me**
(http://www.musicaememoria.com/jimi_hendrix_axis_bold_as_love.htm)
c. "They hate one another," said she, "but it seems they hate me worse, since they can hide their mutual dislike to combine **against poor me**."
(Charles Reade, *Love Me Little, Love Me Long*, http://www.classicreader.com/book/2344/26/)

(185) a. Ed è elementare che non è **al povero lui** che sono indirizzate tutte queste cose (it.)
et est élémentaire que non est au pauvre lui que sont adressées toutes ces choses
(mibemolle-federica.blogspot.com)
b. difficilissimo trattenersi dal ridere, anche se non vorrei mai essere nei panni **del povero lui**!
très-difficile s'abstenir de rire meme si ne voudrais.1SG jamais être dans-les habits du pauvre lui
« Très difficile de s'abstenir de rire, meme si je ne voudrais jamais être dans sa peau »
(http://stranealchimie.blogspot.com/2007/02/al-telefono-alle-7-del-mattino.html)
c. (..)che hanno causato due giorni di starnuti ininterrotti **alla povera me**
qui ont causé deux journées d'éternuements ininterrompus à-la pauvre moi
(piantinagrassa.splinder.com/archive/2007-05)
d. tu pensa **alla povera me** e alla mia agonia da quando non sono più fidanzata (..)
toi pense.IMPER à-la pauvre moi et à-la ma agonie depuis ne suis plus fiancée
(www.arredamento.it/forum/viewtopic.php?p=1136695&sid...)
e. pare proprio che abbia perso la testa **per la bella lei**
semble même que ait pert la tête pour la belle elle
(http://agendadimargherita.myblog.it/archive)

On peut noter que cette construction ressemble au tour Adjectif non-restrictif affectif + Nom propre. Là aussi, l'anglais n'utilise pas l'article, tandis que l'italien (comme les autres langues romanes) utilise l'article défini (pour une explication de ce contraste, v. Longobardi 1994) :

(186) a. What happened to poor John ? (angl.)
b. Cosa è successo a*(l) povero Gianni ? (it.)
que est arrivé a (le) pauvre G.

Cela peut faire penser que le pronom puisse occuper une position de N, comme les noms propres. Cependant, les deux cas sont bien différents : les noms propres admettent d'autres déterminants et une palette plus large d'adjectifs. Cela est explicable, car les noms propres peuvent toujours être convertis à des noms communs (comme dans la phrase « Il y a deux Maries dans notre classe »). Il est difficile cependant de supposer que le pronom puisse occuper une position N, étant donné qu'il possède les traits de définitude et d'accessibilité de l'antécédent, qui caractérisent la position D.

Dans la sous-section précédente, on a proposé, pour les pronoms + humain modifiés par des cardinaux, l'existence d'une tête n ou Num qui porte le trait + humain et

marque la limite du domaine soumis à la non-prononciation obligatoire. Peut-être dans la construction examinée ici, le pronom occupe cette position (n ou Num), avec tous ces traits interprétatifs, sauf le trait catégoriel D. En ce qui concerne l'interprétation, la référentialité est introduite par le pronom, donc le D est redondant (mais pas vraiment « explétif », comme l'appelle Longobardi, car ces groupes sont des groupes définis). En anglais, l'expression ouverte de ce D n'est pas nécessaire, comme pour les noms propres (v. (186)a, et la discussion dans Longobardi 1994). Le caractère exceptionnel de cette structure est dû au changement de catégorie du pronom (de D à n/Num).

Le roumain utilise dans ce cas la construction Article défini + Adjectif + *de* + Pronom :

(187) Ce mai vreţi cu săracul de mine ?
que encore voulez avec pauvre-le de moi

L'insertion de la préposition *de* est optionnelle avec les noms propres, mais obligatoire avec les pronoms. Elle est impossible avec les noms communs :

(188) a. săracul (de) Ion
pauvre-le (de) I.
b. săracul *(de) el
pauvre-le (de) lui
c. săracul (*de) băiat
pauvre-le de garçon

La nécessité d'insérer *de* montre que le pronom reste un D, donc constitue un DP qui a besoin de cas. Les noms propres, quoique référentiels, sont des Ns et ne projettent pas forcément un DP, ce qui explique l'optionalité en (188)c. Enfin, pour les noms communs, la construction adnominale normale est utilisée, et probablement exclut une structure à deux DPs pour des raisons d'économie. Le trait référentiel des noms propres peut attribuer à ces noms un double statut de N et de D, ce qui fait que la structure à deux DPs ne soit pas moins économique que la structure adnominale, d'où l'optionnalité en (188)a (l'insertion de *de* peut-être ne compte pas dans le calcul de l'économie car il s'agit d'un simple marqueur de cas, élément sans contenu).

4.5.4. Pronoms et universels

Si on adopte l'idée que le domaine interprété comme restriction du déterminant s'arrête à Num (ou n) pour les pronoms forts +humain, on peut assimiler à la structure Pron + Card une autre construction spécifique aux pronoms pluriels +humain, à savoir la construction pronom + universel pré-D (*tous*) :

(189) a. Eux/Nous tous
/* Tous nous
b. Ei/Noi toţi/amândoi
/* Toţi/Amândoi ei/noi (roum.)
c. Sie/Wir alle/beide
/* Alle/Beide sie/wir (all.)
eux/nous tous/tous-les-deux

Notez que bien que les universels pré-D sélectionnent des DPs définis, ils ne peuvent pas précéder des pronoms personnels dans les langues illustrées en (189), ce qui est encore un argument contre l'idée que le D des pronoms de 3[e] personne est l'article défini (évidemment, les universels peuvent précéder des groupes à article défini, comme dans *tous les enfants*, roum. *toți copiii*).

Si la position SpecQP a une interprétation différente dans le tour *eux deux*, il est possible que cette position permette les universels pré-D. On aurait alors la structure :

(190) [$_{DP}$ [$_{D}$ nous] [$_{QP}$ tous [Q [$_{NumP}$ Num]]]]

Giusti (1991a) a proposé pour cette construction une montée du DP complément de l'universel dans SpecQP (elle note l'universel Q). Mais l'existence des déplacements de la position complément à la position spécifieur de la même tête est discutable, étant peut-être exclue pour des raisons de principe (le trait sélectionnel de la tête a été déjà satisfait par la première fusion ; une ré-fusion pour satisfaire ce trait est injustifiable ; v. Pesetsky et Torrego, 2001 ; Abels, 2003 ; Bošković, 2005). Une variante de cette analyse qui résout cette difficulté est la proposition de Cardinaletti et Giusti (1992, 2006) : le DP se déplace dans le Spec d'une projection FP au-dessus du quantifieur, dont elle est séparée, en plus, par une projection AgrQ, qui réalise l'accord :

(191) [$_{FP}$DP[$_{F'}$ Q[$_{AgrQP}$ ~~DP~~ [~~Q~~ [$_{QP}$ ~~Q~~ ~~DP~~]]]]]

Comme, suivant Chomsky (2000, 2001), je n'admets pas de têtes fonctionnelles sans contenu interprétatif ou phonologique servant seulement à l'accord, je n'adopte pas cette analyse. En plus, cette analyse n'explique pas pourquoi ce mouvement est limité aux pronoms.

Enfin, il faut noter que toutes les langues qui utilisent la construction Pron + Card n'ont pas le même ordre pour les universels. Ainsi, l'italien utilise l'ordre normal Univ + Pron, même s'il admet aussi l'ordre inverse:

(192) a. loro/noi due
eux/nous deux
b. (tutti) noi/loro (tutti)
tous nous/eux tous

Je considère que la différence entre l'italien et les autres langues discutées réside dans les propriétés sélectionnels des universels pré-D et non pas dans la structure interne des pronoms.

4.5.5. Une exception apparente à la contrainte sur la présence de matériel descriptif exprimé

Une exception à la contrainte sur la présence de matériel descriptif exprimé avec les pronoms personnels est la construction anglaise pronom (+humain) de 3[e] personne + relative restrictive. Cette construction est plutôt littéraire et a en général un usage générique :

(193) He who conquers himself is the mightiest warrior

Je suggère qu'on a affaire ici à un autre item *he*, qui n'indique pas l'accessibilité (l'usage générique, illustré en (193), implique l'absence de tout antécédent – il n'y a pas d'antécédent référentiel, car il s'agit d'un générique, et il n'y a pas d'antécédent N-anaphorique non plus). Cet item ressemble au *he* normal par la présence d'un N grammatical à l'interprétation +humain(/+mâle). Comme on verra dans 5.3, le même N grammatical +humain apparaît dans d'autres groupes à interprétation normalement générique, comme *the poor, the rich*.

En plus, à la différence des formes fortes de l'article défini du roumain ou du français, la modification restrictive ne peut avoir que la forme d'une relative. Donc on ne peut pas supposer que *he* est une forme forte de l'article, l'équivalent de *that* (v. 3.4), ou l'épellation de D + N, comme *the one*. Cela suggère que le D épelé comme *he* sélectionne une relative. La forme *he* résulte par l'incorporation du N grammatical provenu de l'intérieur de la relative dans le D défini (pour l'analyse des relatives par montée, v. 3.3.2.7):

(193)' $[_{DP}$ [D + N] $[_{CP/NP}$ t_N $[_{CP/NP}$ $[D_{rel}$ $t_{N(P)}]_1$ $[_{TP}$ t_{DP1} [T VP]]]]]
He who conquers ....

L'idée qu'il s'agit d'un autre item que le pronom personnel – probablement une survivance de l'époque où ces formes étaient des démonstratifs – explique la restriction de cet usage, que l'on a notée. Notez aussi que *she* dans cet usage est récent, dû probablement à l'opposition envers l'usage du masculin comme forme non-marquée pour les personnes. En plus, pour le pluriel on n'utilise par *they*, mais *those*, la forme normale du D défini dans le contexte $_[_N e]$ (cf. la section 5.3).

4.6. Solutions à quelques problèmes de l'analyse syntagmatique

4.6.1. Liage

Le comportement différent des pronoms et des autres DPs par rapport à la théorie du liage, que l'on a déjà discuté (dans 4.2.1, v. ex. (30)-(31)), a été présenté comme un argument non seulement contre l'analyse de Postal (qui identifie le D des pronoms de 3e personne à l'article défini), mais contre toute analyse syntagmatique, sur la base de l'idée que le principe C s'applique à tout NP. En effet, si la présence d'un NP, même vide/élidé, empêche la co-indexation d'un DP avec un DP qui le c-commande, il s'en suit que les pronoms de 3e personne n'ont pas de NP. C'est la proposition de Wiltschko (1998), qui présente comme argument empirique l'observation que les pronoms à formes identiques au D défini, comme l'all. *der*, obéissent au principe C (je reproduis ici les ex. (31)):

(194) a. Der Junge hat gewonnen
le garçon a gagné
b. Der hat gewonnen
le a gagné « Celui-là a gagné »

c. Er hat gewonnen
   il a gagné
d. * Der Junge$_i$ denkt, daß der$_i$ krank ist.
   le garçon pense que le malade est
e. Der Junge$_i$ denkt, daß er$_i$ krank ist.
   le garçon pense que il malade est

Wiltschko propose un principe plus général d'où on peut dériver l'impossibilité pour un groupe contenant un NP de fonctionner comme une variable liée : le principe que pour chaque chaîne opérateur-variable il doit exister un et seulement un domaine de valeurs (restriction)[32]. Comme un corollaire de ce principe, elle formule les deux propositions suivantes, qu'elle appelle *the range restriction on variables* :

(195) a. Une variable ne peut pas contenir un domaine de valeurs
b. Une variable a besoin d'un domaine de valeurs

Ce principe est formulé dans un cadre où les traces sont considérées comme des variables, et non pas des copies. En plus, elle identifie les expressions contenant un domaine comme des DPs où D lie la variable, de sorte qu'elle doit analyser les pronoms comme des items d'une catégorie différente – elle les note φP. Elle adopte ainsi une analyse simple des pronoms, comme des items φ intransitifs[33]. Pourtant, comme elle le reconnaît elle-même, ce principe est mis en doute par l'existence des « épithètes » liés dans certains îlots (comme les propositions adjointes) :

(196) Which assailant$_i$ did Mary escape from before the bastard$_i$ had a chance to steal her money ?

La solution qu'elle suggère, partant de l'observation que le mot *qu-* doit être D-linked dans ces cas-là, c'est d'excepter les phrases D-linked des règles (195), en s'appuyant sur la proposition de Pesetsky (1987) de ne pas considérer les syntagmes *qu-* D-linked comme quantificationnels. Cependant on a vu qu'au moins en ce qui concerne le liage sémantique (c'est-à-dire l'interprétation comme variable liée en LF, indépendamment des rapports de c-commande en structure de surface), il est possible de trouver des descriptions définies liées (v. 4.4.1, ex. (120), repris ci-dessus) :

(197) Mary talked to no senator before the/that senator was elected (Elbourne, 2005 : 3.77)

En plus, la théorie des copies est utile pour expliquer les effets de reconstruction, et la possibilité d'accent contrastif sur les pronoms liés (dans des cas comme (56), v. 4.2.4. ci-dessus) indique que ces pronoms aussi peuvent porter un contenu descriptif (comme l'a montré Sauerland (2002)). La représentation des traces et des pronoms élaborée par Fox

---

[32] Elle formule ce principe comme une extension du principe de la bijection de KOOPMAN et SPORTICHE (1988), et l'appelle *extended bijective principle*. Voici sa formulation originale :
(i) There is a bijective correspondence between an operator-variable-chain and a range. (That is, each operator must A´-bind exactly one variable, and each variable must be A´-bound by exactly one operator, and for each operator-variable chain there must be exactly one range.) (WILTSCHKO, 1998: 48)

[33] Dans un DP normal, elle place φP entre le D et le NP. Elle considère que le D a besoin d'une restriction, est c'est ça ce qui fait que le φ gouverné par D prenne un complément NP, ce qui n'est pas le cas pour le φ des pronoms.

(1999, 2002) et Elbourne (2002, 2005) permet de rendre compte de l'application d'une restriction (d'un contenu descriptif) dans des positions de variable liée (v. le mécanisme d'indexation présenté en 4.4.1. ci-dessus) :

(197)′ (i) $[[\text{the}_6\ \text{senator}]]^a = \iota x\ (x = a(6)\ \&\ \text{senator}(x))$
(ii) l'indice 6 est lié par un λ_6 inséré plus haut →
... λy [..... ιx (x = y & senator(x)..]

Donc apparemment on ne peut pas dériver le principe C de l'impossibilité d'avoir une restriction dans cette position. L'explication que je propose met en jeu la notion d'accessibilité, présentée dans la section 4.3. Si on représente, comme dans la théorie classique du liage, les principes du liage comme des contraintes sur la co-indexation[34], et que l'on considère qu'une co-indexation locale signifie un haut degré d'accessibilité, on peut supposer que l'usage d'une marque d'accessibilité élevée dans des cas de co-indexation trop locale est grammaticalisé, empêchant la co-indexation avec un D non marqué pour l'accessibilité comme l'article défini, ou marqué pour une accessibilité plus réduite, comme le démonstratif. Cette règle concernera la procédure d'assignation d'indices. On peut considérer cette procédure comme s'appliquant en LF (v. Chomsky, 1995 pour l'absence des indices en syntaxe), avant l'insertion des lieurs-lambda (qui ne suit pas nécessairement la co-indexation sous un rapport de c-commande, v. la note 34). Cette formulation rend compte de la possibilité de trouver des descriptions (exprimées) liées lorsque le principe C n'est pas transgressé (en surface), donc la relation entre les co-indexés n'est pas trop locale, comme dans l'exemple (197) ci-dessus.

4.6.2. Les possessifs et la structure morphologique des pronoms

Le paradigme de certains pronoms est complété, pour le cas structural adnominal, par des formes dites « adjectivales », qui s'accordent en genre, nombre et cas (dans les langues à morphologie casuelle riche) avec le nom recteur :

(198) a. la maison de Pierre
b. *la maison de lui
c. sa maison

Des pronoms adnominaux marqués par *de* sont possibles, en français, seulement en fonction d'objet et seulement lorsque pour une raison indépendante la forme adjectivale n'est pas possible – sa position est occupée par un autre DP (v. (199)b), ou le pronom est un réfléchi en *même* qui n'a pas de forme possessive ((199)c), ou bien le déterminant ne permet pas la forme possessive, qui implique la définitude ((199)d) :

[34] Toujours comme dans la théorie classique du liage, j'admets que le liage sémantique (l'interprétation comme variable liée) présuppose la co-indexation comme une condition nécessaire mais pas suffisante, car il existe du « liage syntaxique » interprété comme coréférence (v. REINHART, 1983a, b; BÜRING, 2005).

(199) a. * la description de lui dans les journaux
a′. sa description dans les journaux
b. ta description de lui
c. la description de lui-même
d. quelques descriptions de lui

Si en français ou en allemand ces formes marquent aussi la définitude du groupe, probablement moyennant une tête Poss + D, ceci n'est pas obligatoire : il y a des langues où elles n'interfèrent pas avec la définitude (comme en italien et en roumain, à l'exception des noms de parenté), et des langues où elles ont les deux types de comportement à la fois (comme en espagnol, où elles marquent la définitude en position prénominale, mais admettent aussi un usage postnominal où elles n'interfèrent pas avec la détermination) :

(200) a. su amigo (esp.)
son ami
b. un amigo suyo
un ami sien

(201) il/un suo amico (it.)
le/un sien ami

(202) un prieten al său / prietenul său (roum.)
un ami ART sien / ami-le sien

Ce qui m'intéresse ici c'est la possibilité qu'ont ces formes de s'accorder avec le nom recteur. L'accord en traits-φ est généralement considéré comme une propriété des prédicats : les DPs, ayant leurs propres traits-φ, ne devraient pas recevoir d'autres traits-φ, non-interprétables, par accord. Pourtant il est clair que les possessifs sont bien des DPs : ils ont les capacités référentielles des DPs, comme le montrent la possibilité de lier une variable, que les adjectifs thématiques n'ont pas (v. (203)), et, dans les langues où les possessifs peuvent être des pronoms forts, la possibilité de recevoir une prédication secondaire (v. (204)) ou une relative appositive (v. (205)) :

(203) a. son_i opinion sur $lui\text{-}même_i$
b. * l'opinion $américaine_i$ sur $eux\text{-}mêmes_i$

(204) o poză a mea/sa blond (roum.)
une photo(F) ART ma/sa blond

(205) Ce să mai spunem de disputa NOASTRĂ, care ne înțelegeam înainte atât de bine (roum.)
que SUBJ encore disions de dispute-la notre qui nous entendions avant si bien

Le fait que les possessifs puissent recevoir une valeur pour les traits-ϕ par accord pose un problème pour l'analyse syntagmatique, car dans cette analyse on suppose que les traits des pronoms proviennent par accord de l'intérieur de leur complément – le genre de N ou n, le nombre de Num.

Dobrovie-Sorin et Giurgea (à par.) ont mis en évidence une corrélation entre l'existence de formes accordées et la structure morphologique des pronoms, dans les langues indo-européenees :

les pronoms qui ont des formes accordées expriment les traits de genre et de nombre inhérent sur la racine ; les formes accordées sont impossibles pour les pronoms où le genre et le nombre inhérent sont réalisés sur un morphème flexionnel. Ainsi, dans ce qu'on peut appeler le type indo-européen ancien, les formes accordées n'apparaissent que pour les pronoms +Participant et pour les réfléchis (v. (206)-(215)). Or, on a vu que le nombre est marqué sur la racine pour les pronoms +Participant (v. 4.1.3), et ces pronoms n'ont pas d'opposition de genre. Les réfléchis n'ont aucune opposition de nombre et genre (inhérents) dans ces langues. Par contre, pour les pronoms de 3[e] personne, le genre et le nombre inhérents sont marqués sur un morphème flexionnel distinct de la racine.

(206) a. mina/ dina/ våra/ era /sina pojkar (suéd.)
mes / tes / nos / vos ses(REFL) garçons
b. mitt/ ditt/ vårt/ ert / sitt hus
mon.NSG/ton.NSG/notre.NSG/votre.NSG/son(REFL).NSG maison(N)

(207) a. hans/ hennes/ deras pojkar
lui.G/elle.G/3PL.G garçons
b. hans/ hennes/deras hus
lui.G/elle.G/3PL.G maison

(208) a. djemtë e mi/ e tu / tanë / tuaj (alb.)
garçons-les ART mes.MPL/ART tes.MPL/ART-nos.MPL/ART-vos.MPL
b. vajzat e mia/ e tua / tona / tuaja
filles-les ART mes.FPL/ART tes.FPL/ART-nos.FPL/ART-vos.FPL

(209) a. djemtë e tij/ e saj/ e tyre
garçons-les ART lui.G/ ART elle.G/ ART 3PL.G
b. vajzat e tij/ e saj/ e tyre
filles-les ART lui.G/ ART elle.G/ ART 3PL.G

(210) a. pueri mei/ tui/ nostri/ vestri / sui (lat.)
garçons mes.MPL/ tes.MPL/ nos.MPL/ vos.MPL /3REFL.MPL
b. puellae meae/ tuae/ nostrae/ vestrae / suae
filles mes.FPL/ tes.FPL/ nos.FPL/ vos.FPL / 3REFL.FPL

(211) a. pueri eius/ eorum/ earum
garçons 3SG.G/ eux.G/ elles.G
b. puellae eius/ eorum/ earum
filles 3SG.G/ eux.G/ elles.G

(212) a. moi/ tvoi/ naši/ vaši /svoi mal'čiki (russe)
mes / tes / nos / vos /3REFL.PL garçons
b. moja/ tvoja/ naša/ vaša / svoia devuška
ma / ta / notre(F) / votre(F) 3REFL.FSG fille

(213) a. jevo/ jejo / ih mal'čiki
lui.G/ elle.G / 3PL.G garçons
b. jevo/ jejo/ ih devuška
lui.G/ elle.G / 3PL.G fille

(214) a. băieții mei/ tăi/ noştri/ voştri (roum.)
garcons-les mes.MPL/ tes.MPL/ nos.MPL/ vos.MPL
b. fetele mele/ tale/ noastre/ voastre
filles-les mes.FPL/ tes.FPL/ nos.FPL/ vos.FPL

(215) a. băieţii lui/ ei/ lor
garcons-les lui.G/ elle.G / 3PL.G
b. fetele ei/ lui/ lor
filles-les lui.G/ elle.G / 3PL.G

Dobrovie-Sorin et Giurgea (à par.) ont expliqué cette corrélation par un principe qui interdit la combinaison des racines pronominales avec plus d'un trait flexionnel ϕ du même type (les traits flexionnels étant définis comme des traits exprimés sur des morphèmes distincts de la racine). Ils analysent les morphèmes flexionnels comme des X^0 distincts, qui forment une tête complexe avec la racine pronominale. Comme le genre, le nombre et le cas sont généralement exprimés par un seul morphème syncrétique dans ces langues, ils considèrent qu'il existe une seule tête abritant les traits flexionnels, qu'ils appellent *matrice de traits flexionnels* (IFM – *inflectional feature matrix*). La répartition entre le génitif et les formes accordées à travers les différentes personnes dérive du principe qu'on ne peut attacher qu'un seul IFM aux racines pronominales. Ce IFM peut contenir des traits ϕ valués (inhérents) ou non-valués (qui seront valués par accord).

Notez que parfois il faudra dire que le IFM n'a que des traits non-valués, ressemblant aux têtes Agr courantes dans le modèle génératif des années '90. Chomsky (2000, 2001) a proposé d'éliminer les têtes qui n'ont que des traits non-interprétables. Cependant, il existe des éléments ouverts qui n'ont aucune interprétation, mais seulement remplissent une place dans la structure – p.ex. les explétifs, ou les marqueurs prépositionnels de cas structural comme *de/of* ou roum. *pe* (marque d'objet). J'admettrais donc des têtes qui ne contiennent que des traits non-valués, à condition que ces traits soient visibles à l'interface PF.

Le type où le possessif accordé est limité aux pronoms +Participant et aux réfléchis ne pose pas de problème pour l'analyse syntagmatique, car nous avons limité l'analyse syntagmatique aux pronoms de 3[e] personne, où l'on trouve le genre interprété par anaphore nominale et d'autres preuves d'anaphore nominale. Les formes accordées peuvent s'expliquer par l'existence d'une tête de cas qui porte aussi des traits-ϕ non-values, qui correspond, dans ce cas, à la tête IFM de Dobrovie-Sorin et Giurgea, formant une tête complexe avec le pronom[35] :

(216) [[$_D$ +1 +sg] [$_K$ uGenre, uNombre, uCas]]
p.ex., pour Genre = masc.,Nombre = pl., Cas = Nom. : lat. *me-i*

Mais il existe des langues qui ont des formes accordées pour la 3[e] personne (en roumain, les formes accordées *său, sa* sont en concurrence libre avec les formes de génitif *lui, ei*) :

(217)

Langue :	Traits intrinsèques :	
français	[sg]	[pl]
	son, sa, ses	leur, leurs
allemand	[m.sg.,n.sg.]	[f.sg.,pl.]
	sein, seine etc.	ihr, ihre etc.
italien	[sg.]	[pl].
	suo, sua, suoi, sue	–
roumain	[sg.]	
	său, sa, săi, sale	–
espagnol	[3]	
	su(yo), su(ya), su(yo)s, su(ya)s	

[35] Pour les traits non-valués, j'utilise la notation courante par le préfixe u- avant le trait (de l'anglais *unvalued*).

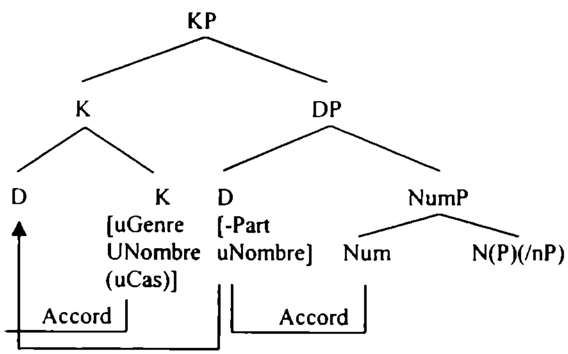
Notez que les traits inhérents sont soit complétement inexprimés (v. l'esp.), soit exprimés, d'une façon incomplète, par la racine (v. fr. *s-* vs. *leur-*, all. *sein-* vs. *ihr-*, ainsi que les roum. *său/sa-* et it. *su-* limités au singulier). Cette situation est inattendue dans l'analyse syntagmatique. Les traits ϕ du D ne devraient s'accorder qu'avec son complément, qui contient les traits inhérents, car D fusionne avec NumP avant d'être inséré dans une structure plus large, où il puisse recevoir les traits-ϕ de l'extérieur (du nom recteur).

Peut-on dire que ces possessifs ne contiennent pas de composant nominal ? Selon les critères pour la présence d'un composant nominal proposés dans ce chapitre, la réponse est négative. Les possessifs accordés peuvent avoir une interprétation de pronom de paresse ou *donkey* et peuvent avoir le genre (inhérent) interprété par anaphore nominale (ce qui ne peut se voir qu'en allemand, où il existe une distinction de genre inhérent dans les possessifs) :

(218) a. Tous ceux qui ont un enfant d'âge scolaire doivent faire attention à **son** entourage.
b. Mathilde a publié sa thèse, mais Jaqueline n'a pas pu obtenir **sa** publication.
c. Alle die ein Auto haben müssen **seine** Unterlagen vorlegen (all.)
tous qui une voiture(NEUT) ont doivent 3NSG-PL.N/A documents présenter
« Tous ceux qui ont une voiture doivent présenter ses documents ».

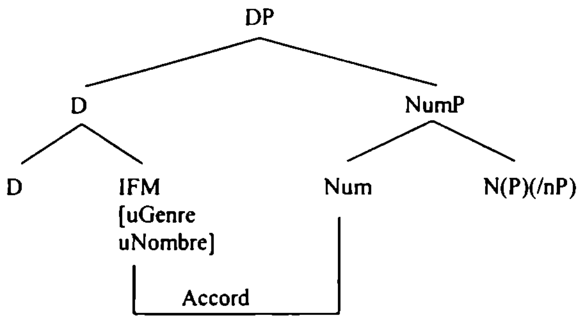
Je propose donc de maintenir l'analyse syntagmatique pour les formes possessives, et d'expliquer la possibilité pour les traits ϕ flexionnels de recevoir une valeur de l'extérieur du groupe par la position où ils sont engendrés. Tandis que les traits flexionnels qui reçoivent une valeur par accord avec le complément NumP sont combinés avec D avant l'attachement de NumP, les traits flexionnels qui reçoivent une valeur de l'extérieur du DP se trouvent dans une tête de Cas qui se combine avec le groupe formé par D et NumP. Les traits inhérents des formes possessives sont engendrés directement dans D. Ainsi, NumP value toujours les traits non-valués de sa sœur, mais ne peut pas valuer des traits d'une tête plus haute :

(219) Possessif accordé (p.ex., le fr. *son / leur*):



La formation d'une tête complexe par la racine pronominale et le morphème flexionnel est réalisée par le mouvement de tête du D à K.

(220) Pronom à traits inhérents flexionnels :



En admettant que les traits de Num et NP projettent au niveau NumP, on obtient une représentation unitaire de la valuation des traits des éléments nominaux, où la source de l'accord c-commande la cible. Même si cette configuration ne correspond pas à la très restrictive définition de Agree de Chomsky (2000), elle doit de toute façon être admise pour d'autres types d'accord comme l'accord des adjectifs adnominaux et prédicatifs. Baker (2008), suite à une examination des phénomènes d'accord dans un grand nombre de langues appartenant à des familles différentes, a admis cette configuration comme l'une des configurations d'accord qu'une langue peut choisir (une option de la grammaire universelle). De toute façon, si les traits de l'IFM projettent aussi au niveau D, on obtient une configuration de c-commande mutuelle (entre D et NumP), donc la condition de Chomsky est satisfaite. Ce qu'il faut empêcher c'est que les traits ϕ de K puissent être valués par accord avec NumP ou D (en (219)). Notez que si les traits du D projettent aussi au niveau DP, on obtient la même configuration de c-commande mutuelle. Pour empêcher cet accord, on pourrait considérer que le DP, introduisant une phase (un cycle dérivationnel), bloque l'établissement d'un accord entre K et son complément. Pourtant les traits ϕ des DPs sont généralement accessibles à l'extérieur du groupe (les DPs contrôlent l'accord sur d'autres items). Le fait que les traits ϕ des possessifs sont valués de l'extérieur du groupe semble être lié à la nature de la tête de Cas qui les porte : le Cas est la place qui porte les traits contextuels du groupe nominal (les traits déterminés par le contexte syntaxique où le DP est inséré). On reviendra un peu plus loin sur cette question.

L'analyse en (219) soulève en plus la question de savoir pourquoi dans certaines langues les possessifs accordés sont limités à certains traits inhérents du pronom (v. l'italien et le roumain). Si les traits du D sont non-valués, on ne peut pas noter cette contrainte dans l'entrée lexicale du D. Alors on peut dire que le paradigme est lacunaire, n'étant spécifié que pour le D singulier. Une autre possibilité c'est de noter la restriction de ce D au singulier dans l'entrée lexicale comme une propriété sélectionnelle, + Num = sg. Il faut noter que dans ces langues (roumain et italien) il faut de toute façon soutenir que le D des possessifs n'est pas le même item que le D des pronoms personnels de 3e personne, car les traits ϕ « inhérents » des pronoms de 3e personne sont flexionnels, ce qui correspond à la structure (220).

La proposition de générer les traits ϕ copiés par accord sur la tête K exprime l'intuition que l'accord des possessifs semble jouer le même rôle que le cas, semble une réalisation alternative du cas génitif (v. Longobardi, 2001b). Ceci n'est pas du tout inattendu si l'on considère de plus près la notion de cas structural. Chomsky (1995, 2000, 2001) décrit l'assignation de cas comme une vérification, ensuite comme une valuation d'un trait non-interprétable du nom, par le mécanisme *d'Agree* (Accord). Il subsiste quand même une différence entre l'accord (en acception traditionnelle) et l'assignation de cas : tandis que ce qu'on appelle accord consiste à copier un trait de la source sur la cible, pour le cas ce trait est assigné par la source mais pas représenté sur elle. Comme les deux phénomènes sont par ailleurs assez similaires, on a pensé à éliminer cette différence, en traitant le cas comme une copie d'un trait de la tête qui l'assigne/vérifie. Pesetsky et Torrego (2001) sont à l'origine de cette proposition. Ils identifient le trait non-interprétable copié sur les nominaux lors de leur légitimation casuelle avec le trait de temps, se fondant sur l'accord sujet-verbe. Je proposerais une autre caractérisation de ce trait, plus en accord avec les phénomènes : il ne s'agit pas d'un trait interprétable d'une certaine catégorie comme le temps, mais du trait catégoriel lui-même de la catégorie légitimatrice, car les cas structuraux ne sont pas corrélés à différentes valeurs du trait de temps, mais à différentes têtes fonctionnelles légitimatrices –T[+fin] ou Fin pour le nominatif, v* pour l'accusatif, Poss, n ou même N pour le génitif. On peut donc supposer que le processus de légitimation formelle des nominaux est accompagné par la copie du trait catégoriel de la tête légitimatrice[36]. Le trait de cas non-valué sur les nominaux pourrait être noté comme *uX*, où X serait « trait catégoriel » (« uninterpretable categorial feature »). On peut ensuite supposer que cette copie n'est pas limitée au trait catégoriel : là ou c'est possible, on peut copier aussi des traits-ϕ. Quelle que soit la tête qui légitime le génitif (Poss, n ou N), il est clair que cette tête, dans les langues à accord à l'intérieur du DP, est porteuse de traits-φ. La légitimation d'un nominal (par Accord) pourra alors déclencher la copie de ces traits au cas où, évidemment, la cible n'a pas de traits –ϕ déjà valués.

Notez que lorsque la légitimation se fait par copie des traits-ϕ, le trait de cas de la source, dans les langues à accord en cas à l'intérieur du DP (sur les adjectifs et les IFs adnominaux), est lui aussi copié. Cela montre que l'assignation de cas doit rester distincte de la légitimation par copie de traits : lorsqu'un DP est légitimé en position adnominale par assignation de cas, il est marqué comme génitif. On peut ainsi considérer le marquage génitival comme valuation du trait uX de la tête K comme N (ou Poss). Lorsqu'il est légitimé par accord, il reçoit le cas du nom recteur :

(221) a. meas manus (lat.)
mes(F).ACC mains.ACC
b. fetei mele (roum.)
fille-la.OBL ma. OBL
c. meinen Töchtern (all.)
mes.D filles.D

---

36 Une idée similaire, mais formulée dans un cadre qui parle de « vérification » au lieu de « valuation », a été soutenue par HAEBERLI (2002). A part le cadre théorique, une autre différence c'est que la caractérisation comme des traits catégoriels « non-interprétables » n'est appliquée qu'aux cas structuraux des langues à morphologie casuelle pauvre ou absente.

Dans cette situation, on peut dire que les traits ϕ et le trait X de la tête K *deviennent covariantes* avec les traits ϕ et X du DP enchâssant. Si le trait X avait été valué comme N, on aurait eu toujours le même cas – le génitif – sur les possessifs accordés. L'idée que dans le processus d'accord on peut avoir affaire à l'établissement d'un rapport de covariance plutôt que d'une simple copie a été formalisée en termes d'unification par Frampton et Gutman (2000, 2006), Pesetsky et Torrego (2007). Le fait que le trait de cas, lorsqu'il est compacté avec les traits ϕ, ne reçoit pas la valeur N (c'est-à-dire, génitif), mais devient simplement covariant avec le cas du DP enchâssant est probablement une conséquence du fait que ce trait de cas est compacté avec les traits-ϕ (dans les langues indo-européennes à accord en cas, le cas et les traits ϕ sont toujours réalisés par un morphème unique): on peut soutenir que lorsque les traits non-valués sont compactés, ils seront mis en rapport d'accord tous ensemble avec un autre complexe de traits du même type. Or, les traits ϕ du nominal recteur sont compactés avec son cas (uX), tandis que le trait catégoriel N pourrait être considéré comme étant séparé (ils caractérise les racines du nom et des IFs nominaux et non pas leurs morphèmes flexionnels, qui peuvent aussi apparaître sur les adjectifs). Je considère que c'est ce qui explique le fait qu'en dépit de l'existence d'une source de cas déjà valuée – le trait catégoriel N – les possessifs accordés préfèrent de satisfaire leur trait de cas par l'établissement d'un rapport de covariance avec le trait de cas du DP enchâssant, qui, dans une approche dérivationnelle, n'est pas valué au moment de l'attachement du possessif :

(222) DP adnominal : IF nominal recteur :
a. Génitif : [uCas] [uϕ, uCas] [N]
accord(valuation)
b. Possessif : [uϕ, uCas] [ϕ, uCas] [N]
accord (covariance)

Le fait que tous les autres DPs – à savoir, tous les DPs qui ont des traits ϕ inhérents flexionnels – n'ont que le trait uX en K, et pas de traits uϕ, est expliqué par la condition d'unicité des traits ϕ flexionnels de Dobrovie-Sorin et Giurgea (à par.), qui est probablement une propriété paramétrique, opérative dans les langues indo-européennes mais pas dans certaines langues agglutinantes (p. ex. en hongrois, les noms peuvent s'attacher, d'une façon successive, un morphème de nombre inhérent et puis un morphème de nombre + personne hérité du possesseur).

Si la contrainte sur les traits ϕ est limitée aux traits flexionnels, il s'en suit que la réalisation du génitif par une tête indépendante est compatible avec la copie des traits ϕ du nom recteur dans cette position. Il est vrai que dans la plupart des langues indo-européennes qui ont un génitif prépositionnel, on n'observe pas ce phénomène, mais il y a deux cas où on peut l'observer : les soi-disant « articles génitivaux » du roumain et de l'albanais – qui n'ont en fait rien à voir avec la détermination – s'accordent avec le nom recteur[37] :

[37] Pour le roumain, on peut montrer que l'absence de l'article « génitival » *al* après le D défini est due à un effacement en PF (ORTMANN et POPESCU 2000 ; DOBROVIE-SORIN et GIURGEA 2005). Cela est

(223) a. Primul soț al Mariei (roum.)
premier-le mari ART.MSG Marie.OBL
b. shoku i Teutës (alb.)
mari-le ART.MSG Teutë-la.OBL

Je considère qu'ici la tête K qui réalise le génitif structural permet la copie des traits-ϕ du légitimateur casuel. Notez que le DP lui-même porte aussi un trait de cas – à savoir le cas « oblique », la forme unique de génitif-datif. Si l'article génitival est une tête K, il faut supposer que cette tête value le trait de cas du D comme « +oblique », de sorte que le marquage casuel apparaît redoublé – comme marque préfixale et comme trait flexionnel. La raison de ce double marquage casuel reste pour le moment une question ouverte.

Notre analyse est partie de l'intuition que l'accord des possessifs est une variante du marquage génitival. Certes, dans certaines langues les possessifs ont des propriétés syntaxiques qui les distinguent des génitifs, par exemple la possibilité, voire la nécessité de se déplacer dans la partie fonctionnelle du DP – en italien, les possessifs occupent normalement une position prénominale qui suit immédiatement l'article, qu'on peut identifier comme SpecPoss ; en français, espagnol et allemand, ils se déplacent dans le Spec (ou la tête) du DP (qui réalise probablement, d'une façon syncrétique, D + Poss). Vraisemblablement ces propriétés découlent du fait que les possessifs dans ces cas sont des formes faibles ou clitiques. Leur position syntaxique spéciale ne signifie pas qu'eux ou leur associé vide ont une autre fonction que celle génitivale, tout comme les clitiques datifs ou accusatifs du roman ne sont pas associés à d'autres fonctions que celles d'objet

---

démontré par la possibilité de coordonner un génitif sans *al* avec un génitif en *al*, même lorsqu'il s'agit d'un seul objet possédé, donc on ne peut pas supposer une ellipse du « possédé » dans le deuxième génitif :
(i) casa Rodicăi și a Elenei a costat mult
maison-la Rodica.G et *al*.FSG Elena.G a coûté beaucoup

Avant la mise en évidence de ces données, on supposait que l'adjacence nécessaire entre un DP adnominal à cas oblique et l'article défini ou *al* était due à l'assignation du cas génitif par gouvernement par le D défini, en l'hypothèse que *al* contient l'article défini (cf. *a-l, a, a-i, a-le* par rapport à l'article suffixal *-(u)l, -a, -i, -le*) (GROSU, 1988, 1994 ; CORNILESCU, 1992, 1994). Ces hypothèses devaient admettre que le DP à cas oblique occupe une position différente selon qu'il suit le nom à article suffixal ou qu'il suit *al* : dans le premier cas, il devait être dans un Spec gouverné par le D défini du DP « possédé », dans le deuxième, dans le Spec d'un DP en *al* à l'intérieur du NP « possédé », car le DP possédé dans ce cas-là peut recevoir d'autres Ds :
(ii) prietenul Rodicăi
ami-le Rodica.G
(iii) un prieten al Rodicăi
un ami *al* Rodica.G

Mais (i) montre que les deux types de génitifs (avec ou sans *al*) peuvent être coordonnés. Donc ils doivent occuper la même position structurale. Ainsi on est arrivé à la conclusion que l'absence de *al* en cas d'adjacence avec le D défini est le résultat d'un effacement en PF, par une règle de haplologie (du type fr. **de des*), étant donné que *al* réalise les traits-φ de l'article défini, et probablement a aussi un trait défini optionnel, qui se manifeste en cas d'ellipse du nom recteur et lorsque le génitif apparaît au début du groupe (une construction restreinte aux génitifs *qu-* dans la langue d'aujourd'hui) :
(iv) al Mariei e mai bun
al Maria.G est plus bon
« Celui de Marie est meilleur »
(v) al cărui cumnat
al (le)quel.G beau-frère

direct ou indirect. Mais il existe des langues où l'identité de la position structurale des possessifs et des génitifs apparaît ouvertement, à cause du fait que les possessifs ne sont pas forcément faibles. Ainsi, en allemand, comme l'a noté Olsen (1989), on peut coordonner un possessif et un DP génitif :

(224) Sie treffen sich in deiner und Karls Lieblingskneipe.
ils rencontrent se dans ton et Karl.G bar-préféré

En roumain, les possessifs apparaissent dans les mêmes conditions que les génitifs, après l'article possessif *al*, mais ils sont néanmoins des formes faibles (à l'intérieur du groupe en *al*), ce qui les empêche d'entrer dans une coordination. Par contre, le groupe *al* + Poss peut se coordonner avec un autre groupe en *al*, ce qui montre qu'ils occupent la même position structurale[38] :

(225) a. un profesor al meu
un professeur *al* mien
a′. un profesor al Mariei
un professeur *al* Maria.G
b. *o reuniune a noastră şi profesorilor
une réunion *al* notre et professeurs-les.G
c. o reuniune a profesorilor şi studenţilor
une réunion *al* professeurs-les.G et étudiants-les.G
d. un profesor al meu şi al Mariei
un professeur *al* mien et *al* Maria.G

Pour conclure, les possessifs accordés sont compatibles avec l'analyse syntagmatique, car les traits ϕ flexionnels qu'ils contiennent occupent une autre position que les traits ϕ « inhérents » des pronoms – ils se trouvent sur une tête K attachée au-dessus du niveau D, prenant le DP comme complément, tandis que les traits-ϕ inhérents sont soit dans D soit fusionnent avec D avant l'attachement du complément NumP. Les traits ϕ des possessifs apparaissent comme des traits flexionnels (c'est-à-dire, réalisés par un morphème lié) suite à la montée du D à K.

La montée du D à K dans les possessifs pourrait expliquer la présence d'un morphème supplémentaire entre la racine pronominale et le morphème ϕ dans certains cas : roum. *no-str-u, -ă* etc. « notre », *m-e-u, -a* etc. « mon », *t-ă-u, t-a* (de **t-a-a*) « ton » etc. Cet élément pourrait être analysé comme faisant partie d'un allomorphe du D pronominal dans le contexte _K ou comme une variante de K dans le contexte _D. Je préfère la première variante d'analyse, car la forme de ce morphème est très dépendante de la racine pronominale – ainsi,

---

[38] Donc le groupe *al* + Possessif n'est pas forcément une forme faible. Mais les possessifs sans *al* exprimé (qui suivent directement l'article défini) peuvent avoir un comportement syntaxique spécial, de forme faible : ils peuvent occuper une position où les DPs normaux (« forts ») ne sont pas admis, à savoir immédiatement après l'article défini suffixé sur un adjectif prénominal. Notez que les génitifs de 3[e] personne ont la même propriété, ce qui soutient l'idée que les possessifs accordés et les génitifs occupent la même position structurale :

(i) a. ultima noastră / lor întâlnire
dernière-la notre/ eux.OBL rencontre
b. *ultima profesorilor întâlnire
dernière-la professeurs-les.G rencontre

en roumain, on a *-e-* pour 1sg, *-ă/a-* pour 2-3sg., et *-str-* pour 1-2 pl. – donc trois formes pour cinq racines ; en russe, on a *-oj-* pour le singulier et *-aš-* pour le pluriel, en suédois on a *-in-* pour le singulier et des formes inanalysables pour le pluriel, le latin a *-e-* pour 1sg., *-u-* pour 2sg. et le réfléchi, *-str-* pour 1-2pl., etc.

5. La question de la légitimation des noms vides

5.0. Introduction : deux théories sur la légitimation

Comme on l'a vu dans le chapitre 3, on ne peut pas obtenir à partir de tout groupe à N exprimé un groupe à N vide juste en effaçant le nom : certains IFs adoptent des formes spéciales dans ces groupes, d'autres n'admettent pas de N vide du tout. Parfois au lieu du N vide on doit utiliser un pro-N, soit dans la position du N, comme l'anglais *one*, soit comme un clitique (fr. *en*, it. *ne*, néerl. *er*). On verra qu'il existe aussi des restrictions sur d'autres items adnominaux que les IFs, par exemples les adjectifs. En plus, le choix d'une forme spéciale d'un IF peut dépendre des autres éléments exprimés du groupe (adjectifs, groupes prépositionnels, relatives). Je ne me propose pas d'expliquer tous ces contrastes, mais je les discuterai seulement à la lumière d'une théorie unitaire qui a essayé d'en rendre compte, la théorie de la légitimation et de l'identification des noms nus. La seule particularité de la syntaxe des groupes à N vide pour laquelle on n'a pas proposé d'explication en termes de légitimation est la restriction sur les compléments du N. On a discuté cette question dans la section 3.4., où on a vu que cette restriction est en réalité très limitée.

Dans le modèle des Principes et Paramètres des années '80, les contraintes sur la distribution des catégories vides ont constitué un des sujets centraux de la recherche. A part des conditions générales de légitimation, comme le *Principe des Catégories Vides (ECP)* de Chomsky (1981), on a proposé des conditions d'identification, surtout pour formaliser le rapport entre le sujet nul et la flexion riche (Rizzi, 1986). Une conséquence naturelle a été d'étendre cette théorie aux ellipses. Après les travaux de Zagona (1982, 1988a,b) sur l'ellipse verbale, Lobeck (1987, 1991, 1993, 1995) a essayé de trouver des principes de légitimation et d'identification pour l'ellipse nominale. D'autres propositions ont été faites par Contreras (1989), Kester (1996) et Sleeman (1993, 1996). Les idées communes à ces propositions sont que (i) la condition de légitimation est le gouvernement par une catégorie fonctionnelle (d'abord on a proposé un gouvernement par le spécifieur, ensuite, après l'adoption de l'hypothèse DP, on a pu utiliser le gouvernement de tête ; Sleeman 1996, pourtant, garde les deux, car elle admet la légitimation par un adjectif), et que (ii) cette catégorie doit être spécifiée pour certains traits, d'une façon similaire à l'*accord fort* qui légitime *pro*. Les différences entre ces propositions concernent les traits que l'élément gouvernant doit avoir pour assurer la légitimation – ce qui correspondrait à la condition d'identification. Ces traits ont été difficiles à établir même à l'intérieur d'une seule langue. Des principes valables pour plusieurs langues et potentiellement universels, ce n'est que Lobeck qui en a proposé, mais d'autres recherches ont réfuté leur applicabilité universelle (à commencer par Sleeman, 1996).

Une vue opposée à cette théorie a été défendue par Panagiotidis (2002, 2003a), qui soutient, s'appuyant sur des arguments empiriques et théoriques, qu'il n'existe pas de condition de légitimation ou d'identification pour les noms vides.

Dans ce chapitre, je vais argumenter pour une position intermédiaire entre ces deux théories. Je vais montrer d'abord que Panagiotidis a tort de soutenir qu'il n'existe pas de condition de légitimation. Il faut supposer une condition de légitimation très générale, qui dit simplement que la présence d'un N vide doit être rendue manifeste par sa participation à des rapports sélectionnels univoques. En revanche, il a raison de douter de l'existence de traits d'accord fort qui légitiment le N vide. Je vais montrer que beaucoup des particularités syntaxiques des groupes à N vide sont à analyser comme des phénomènes de PF, et non comme reflétant des conditions sur la légitimation syntaxique du N vide.

Dans le chapitre 3 (section 3.4), on a établi qu'étant donné certaines présuppositions du cadre minimaliste, l'ellipse nominale, étant une ellipse structurée, est à analyser par effacement. Cela implique qu'on ne peut parler de N vide à interprétation anaphorique qu'en PF, donc on s'attend à ce que les conditions de légitimation soient des conditions opérantes en PF. On peut tout de même retenir des règles syntaxique de légitimation si on adopte l'idée que l'effacement est contrôlé par un trait situé sur un IF qui introduit le groupe effacé (le trait E de Merchant (2001) ; v. 3.4) : les règles de légitimation opérant en syntaxe seraient ainsi des conditions qu'une tête fonctionnelle doit satisfaire pour pouvoir porter ce trait.

5.1. La légitimation du N vide et l'ellipse radicale

Je présenterai d'abord l'argument empirique fourni par Panagiotidis (2002, 2003) pour contester l'existence de toute condition de légitimation. Après avoir montré que cet argument est insuffisant, et avoir formulé une condition minimale de légitimation, on discutera les objections théoriques que Panagiotidis soulève contre l'idée d'une légitimation et on essaiera d'y répondre.

On a vu que toutes les théories de la légitimation soutenaient que le N vide doit être gouverné par un IF nominal ou un spécifieur interne au groupe nominal ayant certains traits. Panagiotidis (2002, 2003) montre qu'il existe une construction, en néogrec, où il n'y a aucun D exprimé ou spécifieur exprimé dans le groupe à ellipse nominale : il s'agit de la construction décrite par Dimitriadis (1994) et Giannakidou et Merchant (1996) sous le nom de *Indefinite Argument Drop (chute d'un argument indéfini)*. Dimitriadis note l'existence de cette construction en bulgare, portugais du Brésil et espagnol Quiteño. Le roumain possède aussi cette construction, donc j'ajouterai aux exemples de Panagiotidis des exemples roumains.

Ces langues admettent des noms nus en position d'objet et de sujet postverbal, à interprétation existentielle (à portée minimale, liée par la clôture existentielle du prédicat, v. 2.4.3.)[1]. On a proposé dans le chapitre 2 (v. 2.4.3) que cet usage repose sur un D vide (à l'exception des singuliers comptables nus, qui pourraient être des NumPs, ou des NPs dans les langues à neutralisation du nombre). Or, dans ces conditions, le N peut être vide, et le syntagme peut ne contenir aucun matériel exprimé, de sorte qu'on obtient ce qui a l'air d'une « chute d'un argument indéfini » :

[1] Je ne discuterai pas ici le portugais du Brésil, où les noms nus ont des possibilités distributionnelles et interprétatives plus larges (v. SCHMITT et MUNN, 1999 ; DOBROVIE-SORIN et OLIVEIRA, 2007.)

(1) a. I Nena puluse [ftina isitiria] ki o Aris aghoraze [e] ([e]=[ftina isitiria]) (ngr.)
la Nena vendait pas-chers tickets et le Aris achetait
(Panagiotidis, 2003 :1, < Giannakidou et Merchant, 1996)
'Nena vendait des tickets pas chers et Aris en achetait'
b. Maria vindea bilete şi Ion cumpăra [e] ([e]=bilete) (roum.)
Maria vendait billets et Ion achetait

Dimitriadis (1994) montre que dans cette construction on n'a pas affaire à des variables liées par des topiques nuls (comme l'avaient proposé Raposo (1986) pour le portugais, où le topique est défini, et Campos (1986) pour l'espagnol, où le topique est indéfini) : l' 'argument nul' peut apparaître dans des îlots, et ne légitime pas de lacunes parasites (à la différence des variables liées par des topiques nuls) :

(2) a. Ipa sti Nina ya to endhehomeno na ferun i ali [e] (Panagiotidis, 2003 : 26)
ai-dis à-la N. de la possibilité que apportent les autres
b. *Idha [e] stin tileorasi horis na anagnoriso [$e_{parasitique}$]
ai-vu à-la télé sans SUBJ je-reconnaisse

Giannakidou et Merchant (1996) montrent qu'il ne s'agit ni de l'ellipse du VP (car cela n'est pas possible pour d'autres types de DP que les indéfinis nus), ni de *pro* (car le *pro* est défini ; le grec n'a pas le *pro* arbitraire de l'italien). La situation est identique pour le roumain.

Giannakidou et Merchant concluent que ce phénomène repose sur l'ellipse nominale dans un groupe à D nul (construction que Panagiotidis appelle « ellipse radicale »):

(3) [$_{DP}$Ø[$_N$e]]

J'adhère à cette hypothèse, qui est soutenue, comme noté par Panagiotidis (2002, 2003), par le fait qu'on puisse trouver du matériel adnominal exprimé avec D nul et N vide, comme pour les autres cas d'ellipse :

(4) a. Raketa ? Tha aghoraso [[DØ] kenurya [Ne]] (P,2003 : 32a)
raquette vais acheter nouvelle
b. Ai luat trandafiri galbeni? Eu aş fi vrut [$_N$e] roşii. (roum.)
as pris roses jaunes je aurais voulu rouges
c. El cântă numai sonate de Beethoven. Eu cânt şi [$_N$e] de Chopin
il chante seulement sonates de B. je chante aussi de C.
d. Ai cumpărat destule cămăşi?
as acheté assez chemises
B. Da, dar n-am găsit [$_N$e] care să le vină tuturor.
oui, mais n-ai trouvé qui SUBJ CL_{DAT} aillent tous.D
« Tu as acheté assez de chemises ? Oui, mais je n'en ai pas trouvé (de chemises) qui aillent bien à tous »

Voilà aussi des exemples d'ellipse radicale en position sujet:

(5) a. Bananele din casă s-au terminat. Să ne uităm când ieşim, poate
bananes-les de-en maison se ont fini SUBJ REFL regardons quand sortons peut-être
mai sunt [$_N$e] în piaţă. (roum.)
encore sont en marché
« Les bananes qu'on avait dans la maison sont finies.

b. Laptele meu s-a terminat. Uită-te, poate a mai rămas [$_N$e] la tine în frigider
lait-le mon REFL-a fini regarde peut-être a encore resté chez toi en frigo
« Mon lait est fini. Regarde, peut-être il en reste encore dans ton frigo. »

L'interprétation de ces exemples confirme l'analyse en (3), car l'argument est compris comme pluriel, s'il n'est pas massique, respectant les restrictions du D nul. Evidemment, les verbes qui admettent des singuliers comptables nus admettent aussi l'ellipse radicale à interprétation de singulier :

(6) a. Noi avem maşină de anul trecut. El şi-a cumpărat [$_N$e] abia anul acesta. (roum.)
nous avons voiture dès an-le dernier lui s'a acheté seulement an-le ce
« Nous avons une voiture dès l'année dernière. Lui, il ne s'en est acheté une que cette année. »
b. A: Ce s-au înmulţit maşinile anul ăsta!
comme s' ont multiplié voitures-les an-le ce
B: Da, şi eu mi-am cumpărat [$_N$e] ([$_N$e]=maşină)
oui et moi me-ai acheté
« A :Comme a augmenté le nombre de voitures cette année ! B : Oui, moi aussi je m'en suis acheté une ».

Dans certains cas, ce genre d'ellipse paraît plus contraint que l'anaphore nominale ordinaire. Il s'agit probablement d'effets pragmatiques, dus à la possibilité des lectures à objet nul ou sans objet :

(7) a. Eu scriu un articol şi el citeşte (*[$_N$e]) (à [$_N$e]=*articole* 'articles') (roum.)
moi écris un article et lui lit
b. Eu scriu articole şi el citeşte ([$_N$e])
moi écris articles et lui lit
c. Eu scriu articole şi el citeşte unul [$_N$e] ([$_N$e]=*articol*)
moi écris articles et lui lit un

Il ne faut pas conclure, de ces exemples, que l'ellipse radicale obéit à des contraintes spéciales de localité, car elle peut avoir un antécédent pragmatique (extra-linguistique), comme l'ellipse nominale en général :

(8) [contexte : réunion où quelqu'un vient d'entrer en apportant des fleurs)
Tu ai adus [$_N$e] ? ([$_N$e]=*flori* 'fleurs')
tu as apporté
'Tu en as apporté ?'

L'ellipse avec les noms nus obéit aussi à des contraintes morphologiques : ainsi, elle n'est pas possible avec les préposition, sauf, marginalement, avec un adjectif. J'explique ce phénomène par le caractère clitique des prépositions, qui demandent un hôte en PF. On verra dans la section suivante que l'on peut proposer, comme un principe général, que [$_N$e] est visible en PF, et qu'en principe, les clitiques ne peuvent pas le précéder :

(9) a. *N-a avut nimeni cărţi de joc, până să vină Ioana cu [$_N$e]
n-a eu personne cartes à jouer avant SUBJ vienne Ioana avec
b. * Noi locuim în case de piatră. Voi locuiţi în [$_N$e] de cărămidă /în [$_N$e] albe
nous habitons en maison de pierre vous habitez en de briques en blanches
c. * El se desfată numai cu sonate de Beethoven. Eu mă desfăt şi cu [$_N$e] de Chopin
il se réjouit seulement avec sonates de Beethoven moi me réjouis et avec de Chopin

d. A. Ai venit cu destule cămăşi? B.* Da, dar n-am venit cu [$_N$e] care să le vină tuturor.
as venu avec assez chemises oui mais n-ai venu avec qui SUBJ CL_{DAT} aillent tous.D
e. (?) Am venit cu trandafiri roz, iar Mihai a venit cu [$_N$e] galbeni
ai venu avec roses roses et Mihai a venu avec jaunes

Ce que l'ellipse avec les noms nus montre c'est qu'il n'existe pas de principe universel qui demande que l'élément qui légitime l'ellipse ait certains traits d'accord « riche » qui aident à identifier le contenu élidé : il n'y a pas d'élément exprimé qui porte des traits d'accord riche (comme la flexion verbale qui légitime *pro*) ; en plus, le groupe peut être interprété comme pluriel, singulier massique ou même singulier comptable, si le contexte le permet (v. (6)), donc on ne peut pas soutenir que l'élément qui légitime l'ellipse marque d'une façon univoque le nombre. Par conséquent, on peut conclure que le parallèle entre la légitimation de l'ellipse nominale et la légitimation des sujets nuls n'est pas justifié.

Pourtant, cela ne montre pas qu'il n'existe pas de condition de légitimation. Le N est toujours gouverné par un D, qui, lui, obéit aux restrictions sur les Ds nuls qui caractérisent les langues respectives. Pour les singuliers comptables nus, l'IF qui introduit le groupe pourrait être Num au lieu de D, mais cet item est lui aussi sélectionné par le verbe, comme on l'a vu en 2.4.3 (les singuliers comptables nus ne sont possibles qu'avec certains types de verbes). On peut donc toujours soutenir la condition de légitimation suivante :

(10) Un N vide doit être sélectionné par un IF nominal

Même dans une langue qui posséderait des noms nus argumentaux analysables comme des NPs, je suppose que l'ellipse n'est possible que si l'existence d'un nom élidé peut être inférée sur la base de la sélection. Pour ces langues, on pourrait élargir (10) à (11) :

(11) Un N vide doit être sélectionné

Probablement un principe général de récupérabilité (*recoverability*) opère pour le D nul aussi, surtout lorsque son existence n'est pas rendue manifeste par la présence d'un N exprimé. Dans le cas de l'objet, il s'agit de la sélection. Dans le cas du sujet, il s'agit probablement de l'accord avec Infl. On peut proposer donc que

(12) Pour être légitimé comme vide, X doit entretenir un rapport de sélection ou d'accord avec un Y exprimé ou légitimé lui-même comme vide

Si on n'admet pas ces principes minimaux, je ne vois pas comment l'existence d'un élément vide dans une structure pourrait jamais être inférée.

On peut facilement tester ces principes en prenant des cas où le NP n'est ni sélectionné ni introduit par un D nul. Une de ces structures est l'adjonction à un autre NP, possible dans les langues romanes (v. (13)a et la première proposition de (13)b). Comme on s'y attend, dans ce cas l'ellipse radicale est totalement exclue ((13)b):

(13) a. femmes ingénieurs ; ville chef-lieu de département ; pronom sujet
b. * Vom analiza pronumele subiect, apoi numele [$_N$e] ([$_N$e]=*subiect*) (roum.)
allons analyser pronom-le sujet puis nom-le

Des NPs non introduits par un D apparaissent, probablement, dans la position prédicative. On peut supposer que les noms nus prédicatifs dans les langues à article n'ont pas la projection Num, mais reçoivent le nombre par accord (Munn et Schmitt, 2001, 2002, 2004; Farkas et de Swart, 2003; Dobrovie-Sorin, Bleam et Espinal, 2006) (Farkas et de Swart notent, comme preuve supplémentaire, l'absence d'accord en nombre sur les noms nus prédicatifs en néerlandais). Comme la position prédicative n'est pas réservée aux noms, on a un cas potentiel de NP (ou NumP) non sélectionné pour tester (12). Or, même s'il est vrai que l'ellipse est possible dans ce cas en roumain, on peut montrer qu'il s'agit d'un pro-prédicat nul plutôt que d'un N vide. Une preuve c'est le fait que l'ellipse n'est acceptable que si l'antécédent est lui-même un prédicat :

(14) a. *A scris multe capodopere. Pe asta însă nu o consider [$_N$e]
a écrit beaucoup chef-d'oeuvres OBJ celle-ci pourtant ne CL_{AC} considère.1SG
b. * Sunt şi lingvişti la reuniune. Cred că bărbatul de acolo este [$_N$e]
sont et linguistes à réunion crois.1SG que homme-le de là-bas est
c. El este deja profesor. Eu o să mă fac [$_N$e] la anul / Pe mine nu m-au numit încă [$_N$e]
il est déjà professeur moi vais me faire à l'année OBJ moi ne m-ont nommé encore
'Lui, il est déjà professeur. Moi, je le deviendrai l'année prochaine / on ne m'a pas encore nommé (professeur)'

Notez que les exemples (a)-(b) deviennent acceptables si on insère un IF nominal exprimé:

(15) a. A scris multe capodopere. Pe asta însă nu o consider una [$_N$e]
a écrit beaucoup chef-d'oeuvres OBJ celle-ci pourtant ne CL_{AC} je-considère une
b. Sunt şi lingvişti la reuniune. Cred că bărbatul de acolo este unul [$_N$e]
sont et linguistes à réunion crois.1SG que homme-le de là-bas est un

L'existence d'items pro-prédicat est prouvée par les clitiques pro-prédicat du français (*le*, que l'on peut voir dans la version de (14)c) et de l'italien (*lo*).

Comme dans le cas des prédicats on pourrait aussi parler d'une sélection, supposant que ces structures contiennent une tête Pred, il faudra compléter (12) par une condition que la sélection soit unique – ce qui exclura la tête Pred, qui peut se combiner avec plusieurs types de syntagmes (APs, PPs, PartPs/vPs, en plus de NPs) :

(16) Pour être légitimé comme vide, X doit entretenir un rapport de sélection unique ou d'accord avec un Y exprimé ou légitimé lui-même comme vide

L'analyse de l'élément vide de (14)c comme pro-prédicat prédit qu'on ne pourra pas trouver d'éléments adnominaux exprimés. En fait, il existe des cas où on peut en trouver, mais sous la condition d'un strict parallélisme avec l'antécédent, qui doit contenir lui-même ce type de syntagme adnominal :

(17) El e profesor ??(de sintaxă). Pe mine or să mă numească de semantică /Eu voi fi de semantică
il est professeur de syntaxe OBJ moi vont me nommer de sémantique/Je vais être de sémantique

Je suppose qu'ici il s'agit d'un effacement qui demande (i) un focus contrastif sur le syntagme exclu de l'ellipse (d'où la nécessité d'avoir ce type de phrase dans l'antécédent)

et (ii) que le sélectionneur lui-même soit donné: en effet, *nommer* professeur implique *être* professeur à un certain moment. Si on remplace le verbe-copule par un verbe qui a un sens différent et ne permet pas ce genre d'implication, l'exemple devient mal formé :

(18) El e profesor de sintaxă. *Cristea nu prea pare de semantică
il est professeur de syntaxe C. ne vraiment paraît de sémantique

Je considère donc qu'il s'agit d'un phénomène différent de l'ellipse nominale. Je garderai donc les principes (11) et (12) pour l'ellipse nominale, et je dirai que l'effacement par parallélisme est un phénomène différent, qui obéit à des contraintes d'un tout autre ordre.

Pour couvrir l'analyse de l'ellipse par effacement, les principes (12)/(16) peuvent être reformulés en remplaçant « sélectionner un N vide » par « permettre l'effacement d'une projection nominale / porter le trait E (qui déclenche l'effacement) ». Ou bien, si on considère que le rapport de sélection, étant très local, est encore visible en PF, on peut laisser ses principes s'appliquer en PF.

Il faut noter que les conditions (12)/(16) ne sont que des conditions nécessaires, que je suppose valables dans toutes les langues. Elles ne sont des conditions suffisantes que dans les langues à ellipse radicale. Dans d'autres langues, l'ellipse nominale peut obéir à des contraintes supplémentaires. Ainsi, l'anglais ne connaît pas d'ellipse radicale, en dépit du fait qu'il possède des noms nus. L'anaphore nominale peut néanmoins y apparaître avec le D nul grâce à l'existence du pro-N exprimé *one(s)*. En allemand, le D nul ne permet pas d'ellipse radicale, mais admet, dans certaines conditions, un N vide à matériel adnominal exprimé :

(19) a. *Ich kaufe Konzertkarten, und Maria verkauft
j' achète billets-de-concert et Maria vend
b. (?) Wir haben Häuser mit einem Steindach und ihr habt nur $[_N e]$ mit einem Holzdach
nous avons maison avec un toit-en-pierre et vous avez seulement avec un toit-en-bois
c. Ich kaufte rose Rosen und Michael kaufte gelbe $[_N e]$
je vendais roses roses et M. vendait jaunes

Dans ce cas on peut utiliser le D *welche*, qui a la particularité de n'apparaître avec le sens indéfini qu'en l'absence d'un N exprimé (autrement, c'est un D interrogatif) :

(20) Ich kaufe Konzertkarten, und Maria verkauft welche
j' achète billets-de-concert et Maria vend *welche*

On pourrait ainsi analyser *welche* comme l'épellation du D nul indéfini dans le contexte $_[_N e]$ (v. 5.2 sur l'analyse des formes spéciales des IFs dans les groupes sans N exprimé comme des variantes morphologiques dans le contexte $_[_N e]$).

La même restriction se retrouve en hébreu, chinois (Huahung Yuan, c.p.) et portugais (Luis Graça, c.p.) ; en espagnol, la construction est acceptable pour certains locuteurs (surtout du sud de l'Espagne – Oscar García-Marchena, c.p.) :

(21) a. % por ahora no tenemos otras tortas pero espero que Jorge traiga $[_N e]$ (esp.)
pour l'instant ne avons autres gâteaux mais espère.1SG que Jorge apportera
b. compramos libros de lingüística y Pedro vendió $[_N e]$ de Matemáticas
achetâmes livres de linguistique et Pedro vendit de mathématiques (Ticio, 2003, 4.11b)

(22) a. * bentayim en lanu ugot axerot, aval ani mekave še David yavi [$_N$e] (hébr.)
pour-l'instant il-n'y-a à-nous gâteaux autres mais je espère que D. apportera
b. kaniti vradim vrudim ve-hu kana cehubim.
j'ai acheté roses roses et il a-acheté jaunes
c. yeš lanu batim me-ec ; laxem yeš rak mi-levenim
il-y-a à-nous maisons de-bois à-vous il y a juste de-briques

(23) a. *A Maria estava a vender bilhetes baratos e o Jorge estava a comprar [Ne] (port.)
la Maria était à vendre billets pas-chers et le Jorge était à acheter
b. Compraste rosas vermelhas? Mas eu queria [$_N$e] amarelas.
achetas roses rouges mais j'aurais-voulu jaunes
c. Nós também temos casas de pedra, mas vocês só têm [$_N$e] de tijolo.
nous également avons maison de pierre mais vous seulement avez de brique

(24) a. xianzai wo mei-you qita de dangao, dan wo xiwang Mali hui dai *(yi xie) lai (chin.)
maintenant je NEG avoir autre DE gateau, mais je espérer M. MODAL apporter un PL.INDEF venir
« Maintenant j'ai plus de gateau, mais j'espère que Marie en apportera ».
b. wo mai-le hong meigui, Mali mai le huang de
je acheter-ASP rouge rose M. acheter-ASP jaune DE
« J'ai acheté des roses rouges, Marie en a acheté des jaunes »
c. ta zhi tan beiduofen de zomingqu wo ye tan xiaobang de
il seulement jouer Beethoven DE sonate je aussi jouer Chopin DE
« Lui ne joue que des sonates de Beethoven, moi je joue aussi des sonates de Chopin »

Lorsque le DP contient du matériel exprimé, l'espagnol peut aussi utiliser un clitique, ayant la forme du clitique pronom personnel objet. C'est l'existence d'un matériel exprimé dans le DP qui montre qu'il ne s'agit pas du pronom personnel, ce qui est confirmé par l'interprétation, qui est indéfinie, plus précisément, celle d'un nom nu existentiel :

(25) El toca sonatas de Beethoven, yo las toco también de Chopin
il joue sonates de B. je les joue aussi de Chopin

Cette contrainte supplémentaire sur le N vide, limitée à certaines langues, peut être décrite soit comme une contrainte sur la légitimation du N vide, demandant la présence de matériel exprimé dans le DP, soit comme une contrainte sur le D nul, peut-être de nature morphologique, l'obligeant d'avoir un complément exprimé. Eguren (2007) propose de réduire la condition de la présence de matériel exprimé dans les groupes à N vide à la légitimation de l'ellipse par le focus, supposant que ce matériel exprimé est toujours en focus contrastif. Considérant que le N vide relève de l'effacement, il adopte l'analyse de l'ellipse en PF comme un phénomène dépendant du focus, appliquée au *sluicing* par Merchant (2001), au *gapping* et *stripping* par Winkler (2005) et à l'ellipse du VP et au *pseudo-gapping* par Gengel (2007). Suivant Corver et van Koppen (2005), il propose que les constituants exprimés se déplacent dans le Spec d'un FocP dans la périphérie du DP (projection proposée aussi par Giusti, 1996; Scott, 2002; Aboh, 2004; Haegemann, 2004; Ntelitheos, 2004; Sleeman, 2006 et Villalba, 2006) et que l'effacement est légitimé sur le complément de Foc (marqué par un trait + E, comme dans l'analyse de Merchant, 2001). On a déjà présenté dans la section 3.4 les problèmes pour l'hypothèse que le matériel exprimé attaché à une ellipse est dans un spécifieur de Focus.

En plus, il faut noter que la condition que le matériel exprimé du groupe soit nouveau ne s'applique qu'au matériel descriptif. Si le matériel exprimé du groupe se limite à l'IF qui introduit le groupe, on peut avoir un groupe à ellipse où tout le matériel exprimé est donné (présent dans l'antécédent), comme dans l'exemple suivant :

(26) No solamente Maria trajo tres amigos a la fiesta, tambien Jorge trajo tres.
non seulement Maria emmena trois amis à la fête aussi Jorge emmena trois

Panagiotidis présente aussi un argument théorique contre l'existence d'une légitimation des catégories vides, emprunté à Speas (1996), qui est formulé comme un argument contre le ECP en général : la propriété d'être vide est une propriété phonologique, et il n'existe pas d'autres principes syntaxiques qui se rapportent aux propriétés phonologiques des items syntaxiques. On ne trouve pas d'autres cas où des propriétés phonologiques d'un item l'obligent à se soumettre à des contraintes syntaxiques particulières.

Evidemment, cet argument part de la prémisse discutable que la propriété d'être vide est une propriété phonologique comme n'importe quelle autre. On peut renverser l'argument et dire que si on découvre que la propriété d'être nul a des effets en syntaxe, elle ne doit pas être considérée comme une propriété phonologique comme n'importe quelle autre, mais plutôt comme une propriété qui est pertinente aussi bien pour la syntaxe que pour la phonologie. L'idée que la non-réalisation phonologique est une simple possibilité de réalisation formelle d'un item comme n'importe quelle autre provient probablement d'une confusion qui part de l'existence des morphèmes-zéro, qui sont utilisés dans les paradigmes sans avoir un statut spécial par rapport aux autres morphèmes. En effet, dans un système où la morphologie est post-syntaxique (comme celui adopté ici), les unités syntaxiques qui reçoivent une interprétation phonologique sont les nœuds terminaux, des X^0s, qui peuvent être aussi bien des morphèmes que des mots. Alors, comme pour les morphèmes liés la réalisation nulle a pu être décrite comme un phénomène purement morphologique, on peut se demander pourquoi la situation devrait être différente pour les X^0 « libres » (« mots »). La confusion disparaît si on remarque que la présence d'un morphème-zéro est toujours démontrée par la possibilité de commutation avec un morphème exprimé. Cela montre que le principe (16) s'applique dans ces cas aussi. Si la mise ensemble des X^0s est l'œuvre de la syntaxe, comme le suppose la morphologie distribuée, alors on peut parler de sélection pour ces cas-là aussi. Le mouvement de tête peut être décrit par un trait sélectionnel, qui ajoute à la c-sélection la nécessité d'un rapport local avec la tête du complément, qui déclenche la copie de cette tête et la formation d'une tête complexe[2].

Le principe (16) dit simplement que la structure doit offrir quelques indices pour l'existence d'un élément vide. Ce principe n'est nécessaire que pour les items vides générés dans la base et pour les syntagmes effacés par un phénomène de type ellipse. Pour les traces, les copies exprimées offrent de toute façon un indice de leur existence, donc il ne faut pas les soumettre à (16).

---

[2] V. MATUSHANSKY (2005), qui propose qu'en syntaxe, la tête est attirée dans une position de spécifieur, pour satisfaire le principe de la fusion à la racine (le principe de l'extension), et qu'ensuite la tête complexe est formée par une opération morphologique, de *fusion morphologique*. Je ne traiterais pourtant pas cette opération comme une opération morphologique, car son output est visible pour des opérations syntaxiques ultérieures – une tête complexe peut se déplacer comme un seul item.

5.2. *Les formes spéciales des IFs et d'autres contraintes sur les IFs : une explication morphologique*

5.2.1. Explication générale des formes spéciales

Dans cette section j'examinerai comment on peut expliquer certains phénomènes qu'on a notés dans le chapitre 3 : l'existence de formes spéciales pour certains IFs dans les groupes sans N exprimé et l'impossibilité, pour certains IFs, d'apparaître dans des groupes sans N exprimé. Les exemples pertinents sont en (27) :

(27) a. Quelques garçons sont là-bas
a´. Quelques-**uns** sont là-bas
b. J'ai pris les lunettes de mon père
b´. *J'ai pris les de mon père
b´´. J'ai pris **celles** de mon père
c. Parlava con un ragazzo che piangeva (it.)
parlait avec un garçon qui pleurait
c´. Parlava con **uno** che piangeva
parlait avec un-*o* qui pleurait
d. Ich habe ein Buch geschrieben (all.)
j'ai un livre écrit
'J'ai écrit un livre'
d´. Ich habe **eines** geschrieben
j'ai un-*es* écrit
e. Au venit alte persoane (roum.)
ont venu autres personnes
e´. Au venit **altele**
ont venu autres-*le*
f. Au venit nişte fete
ont venu quelques/des filles
f´. *Au venit **nişte**
ont venu quelques/des
g. Je vais prendre ma voiture (fr.)
g´. Je vais prendre **la mienne**

La théorie de la légitimation a essayé de rendre compte plutôt de la compatibilité ou incompatibilité du N vide avec certains IFs et avec d'autres configurations du groupe nominal que de l'existence des formes spéciales. Tout de même, on pourrait penser à expliquer les formes spéciales par la théorie de la légitimation en les analysant comme des cas d'incorporation d'un N grammatical, qui aurait lieu lorsque ce N ne peut pas être légitimé comme vide[3]. Je montrerai cependant que si on examine tous les cas, cette explication n'est pas adéquate. Au moins dans certains cas, les formes spéciales des IFs sont à analyser comme des variantes morphologiques de ces IFs choisies, en PF, dans certains contextes syntaxiques (comme l'a déjà remarqué, pour le français, Sleeman, 1996[4] ; pour l'anglais,

---

[3] Comme proposé par RADFORD (1993) pour les formes du type *quelqu'un*, par VALOIS (1991) et CORBLIN (1995) pour *celui*, et par CABREDO-HOFHERR (2005) pour toutes les formes spéciales.

[4] Adoptant une position lexicaliste, Sleeman considère ces formes comme des items différents. Elle les appelle « pronoms », mais elle les définit comme étant des déterminants suivis d'un N vide. Si on adopte le

Sommerstein, 1972 a déjà noté que *that* peut être une forme forte de *the*). Alors, comme toutes choses égales par ailleurs une analyse unitaire est préférable, on peut les considérer partout comme des variantes morphologiques, jusqu'à preuve du contraire. Cette constatation est importante pour la théorie de la légitimation en général, car elle permet d'expliquer l'impossibilité pour certains IFs d'apparaître dans les groupes à N vide comme un phénomène morphologique. On verra plus loin d'autres arguments qui montrent que les IFs qui admettent des N vides ne le font pas en vertu de certains traits qui servent à l'identification du N vide (contra Lobeck, 1991, 1993, 1995).

Je vais donc présenter des arguments en faveur de la généralisation suivante :

(28) Les formes spéciales des IFs sont des formes fortes, qui apparaissent lorsque ces items sont suivis, en PF, d'un N vide, ou lorsqu'ils ne fonctionnent pas comme des IFs adnominaux.

Une implication importante de cette généralisation est que :

(29) Un N vide peut avoir des conséquences en PF sur les IFs de son groupe.

Cela pourrait paraître surprenant, si on compare le N vide avec d'autres items vides comme le *pro* et le PRO. Pourtant, je considère qu'il existe une différence indépendante entre ces deux types d'items vides, qui offre une possibilité d'expliquer (29) : les items concernés par (29) se trouvent dans la projection étendue de l'élément vide, ce qui n'est pas le cas pour *pro*, PRO ainsi que pour les traces de la plupart des syntagmes déplacés. Je suggère alors que la réalisation phonologique nulle de la tête (ou partie) lexicale d'un syntagme peut avoir une influence morphologique sur les IFs étant donné la dépendance spéciale qui lie les IFs d'une projection étendue à la tête lexicale de cette projection.

L'effet phonologique direct du [$_N$e] se voit en italien, où il empêche l'élision de la voyelle finale des IFs (Rizzi, 1990):

(30) a. un'auto enorme
une voiture énorme
b. un'altra [$_N$e]
une autre
c. una [$_N$e] enorme
une énorme

Les arguments en faveur de (28) sont:

(a) Les formes spéciales sont adjacentes au N vide. Si elles avaient été obtenues par incorporation, on se serait attendu à trouver des cas où la position de base du N soit séparée de l'IF par du matériel exprimé, comme par exemple par des modifieurs prénominaux, surtout dans les langues où l'ordre normal des adjectifs est A N. Cet argument est présenté dans la sous-section 5.2.2.

(b) Pour certains items on trouve les formes spéciales lorsque ces items ne fonctionnent pas comme des IF adnominaux, mais sont apparemment des adjoints ou des

cadre de la morphologie post-syntaxique, cette caractérisation est compatible avec l'affirmation que les formes spéciales sont des variantes morphologiques des déterminants dans le contexte [$_N$e].

prédicats. Comme aucun N vide n'est présent dans ces cas, elles ne peuvent pas être le résultat d'une incorporation. Cet argument est développé dans la sous-section 5.2.3.

(c) Les formes spéciales apparaissent aussi devant une trace d'un NP topicalisé (argument qui sera présenté dans la sous-section 5.2.4).

(d) Les formes spéciales apparaissent aussi avec le clitique « pro-N » *en/ne* (comme dans la section 5.4 je montrerai que la dislocation clitique du NP redoublé par *en/ne* est dérivée par mouvement, ce cas est similaire à (c), montrant que les formes fortes apparaissent devant une trace de mouvement).

Dans le cas (c), il ne peut pas y avoir de N vide incorporé, car le N s'est déplacé. Dans le cas (d), même si le clitique ne représente pas N, mais plutôt Q ou une autre tête fonctionnelle nominale (v. la section 3.4, et la section 5.4 plus loin), un mouvement de tête de N par-dessus la tête Q est difficile à supposer (N devrait croiser Q dans son mouvement vers D).

5.2.2. L'adjacence entre les formes spéciales et le N vide

Les formes spéciales sont adjacentes au N vide. Ainsi, lorsque la structure contient plusieurs IFs, le dernier va recevoir les formes spéciales. Si un adjectif prénominal suit l'IF, cet IF n'aura pas de forme spéciale (Comme les formes spéciales sont souvent caractérisées par un morphème supplémentaire, je parlerai d' « augment », que je gloserai par AUGM dans les exemples qui suivent) :

(31) a. un alt copil (roum.)
un autre enfant
a′. un **altul** [$_N$e]
un autre.AUGM
b. un copil (drăguț)
un enfant joli
b′. **unul** [$_N$e] drăguț
un. AUGM joli
c. mulți alți copii
beaucoup autres enfants
c′. mulți **alții** [$_N$e]
beaucoup autres.AUGM
d. alți trei copii
autres trois enfants
d′. alți trei [$_N$e][5]
autres trios

(32) a. ein Buch (all.)
un livre
a′. **eines** [$_N$e]
un.AUGM
b. ein gutes Buch
un bon livre
b′. ein gutes [$_N$e]
un bon

[5] Les cardinaux n'ont pas de forme spéciale.

(33) a. un signo pequeño (esp.)
un signe petit
a´. **uno** [$_N$e] pequeño
un. AUGM petit
b. un otro seño
un autre signe
b´. un otro [$_N$e]
un autre

(34) a. un problema difficile (it.)
un problème difficile
a´. **uno** [$_N$e] difficile
un. AUGM difficile
b. un secondo problema
un second problème
b´. un secondo [$_N$e]
un second

(35) a. mon livre (fr.)
a´. **le mien** [$_N$e]
b. mon premier livre
b´. mon premier [$_N$e]

On a vu dans le chapitre 3 (v. la section 3.4, ex. 3.164b-c, 3.184, 3.186b) que le démonstratif distal peut fonctionner comme forme forte de l'article défini dans les groupes à N vide, en anglais et en roumain. Le même usage se retrouve en italien (*quello*). Le français dispose d'une forme forte d'article défini issue d'un démonstratif – *celui*. Or, ces formes ne sont possibles que si le N vide suit immédiatement. Autrement on utilisera l'article défini (et, en anglais, le pro-N *one*, qui suit normalement les adjectifs ; pour *one*, v. 5.4. plus loin) :

(36) a. the news from Iraq and **those** [$_N$e] from Kosovo
b. * the bad news from Iraq and those good [$_N$e] from Kosovo
c. the bad news from Iraq and the good ones from Kosovo

(37) a. il fratello di Maria e **quello** [$_N$e] di Paolo (it.)
le frère de Maria et celui(FF) de Paul
b. il primo giorno e il/*quello/#quel secondo [$_N$e]
le premier jour et le/celui(FF)/celui second

(38) a. le frère de Marie et **celui** [$_N$e] de Paul
b. le premier jour et le /*celui second [$_N$e]

En (37), on voit que le démonstratif a une forme forte devant [$_N$e]. Devant un adjectif prénominal, le démonstratif peut apparaître dans sa forme faible, mais il n'a plus le sens d'un article défini.

En français, *celui* n'apparaît pas dans tous les cas où le N vide suit : avec les adjectifs, même postnominaux, c'est l'article défini qui apparaît normalement, sauf pour les APs lourds :

(39) a. le vert
b. celui capable de te plaire

On reviendra sur cette question dans la sous-section 5.2.10. Précisons seulement qu'une explication morphologique est toujours possible. L'article défini a des propriétés morphologiques de clitique. On peut supposer que certains adjectifs permettent la cliticisation de l'article, même si un N vide intervient, et que la forme forte n'apparaît que lorsque la cliticisation est impossible. On verra qu'une explication similaire peut être proposée pour l'espagnol, où la distribution de l'article défini avant le N vide est beaucoup plus large, mais pas sans restriction.

Le seul cas où apparemment une forme forte n'est pas adjacente au N vide concerne le démonstratif roumain. Avec un nom exprimé, le démonstratif apparaît soit dans D, ayant alors la forme simple (faible), soit immédiatement après un N suffixé à article défini, et a alors la forme augmentée (forte) (les formes augmentées sont obtenues en ajoutant un *-a* aux formes simples ; ce même *-a* apparaît dans la plupart des formes fortes des autres IFs). Dans les deux cas, il précède les cardinaux.

(40) a. aceşti doi profesori de logică
ces deux professeurs de logique
b. profesorii aceştia doi de logică
professeurs-les ces.AUGM deux de logique

Pourtant, sans N exprimé, seulement les formes fortes apparaissent, même avant les cardinaux :

(41) a. aceştia doi (de logică)
ces. AUGM deux de logique
b. *aceşti doi (de logică)
ces deux de logique

Comme (31)a′-d′ montrent que le N vide ne monte pas au-dessus d'un cardinal, avec d'autres Ds, on s'attend à ce qu'un N vide en (40)a ait comme résultat (41)b. On pourrait penser à mettre une restriction sélectionnelle sur le démonstratif court en (40)a, l'empêchant de se combiner avec un N vide (pour des IFs n'admettant pas de N vide, v. 3.2.3). Mais comme on a soutenu que l'anaphore nominale résulte d'un effacement, il est difficile de recourir à la sélection pour les cas où le N vide a une interprétation anaphorique.

Il est possible que le caractère exceptionnel du démonstratif soit lié au fait qu'il appartient à la classe des déterminants définis. En effet, dans le chapitre 4 (section 4.3), on a montré que l'anaphore nominale peut compter pour le marquage du degré d'accessibilité de l'antécédent sur un D défini. On pourrait alors penser que le trait de deixis dans D attire l'élément qui porte le trait E contrôlant l'effacement (cet élément pourrait être n), ou bien comprend une marque d'anaphore nominale, comme partie de la spécification de la relation avec l'antécédent. On verra dans la sous-section sur les formes spéciales de l'article défini (5.2.10) d'autres particularités de l'ellipse dans les groupes définis qui suggèrent l'existence d'une interférence entre l'anaphore nominale et la deixis. Si cette explication est correcte, il faut conclure que le démonstratif augmenté constitue une vraie exception à la généralisation concernant les formes spéciales, étant un élément qui diffère par ses traits abstraits du démonstratif prénominal.

Notez que l'augment apparaît aussi sur les démonstratifs postnominaux. Pour la langue écrite, on a pu constater (Tasmowski-De Ryck, 1997) que les formes postnominales sont

plutôt rhématiques et contrastives, tandis que les formes prénominales sont préférées pour la référence à des topiques de discours. On peut donc supposer que les formes postnominales marquent une deixis plus « forte » ou un degré plus réduit d'accessibilité, donc la présence de l'augment serait corrélée à une différence de traits interprétatifs. Une autre possibilité est que l'augment indique la présence d'une trace de N : comme en PF $[_N Ø]$ représente indistinctement le résultat de l'ellipse et de l'effacement des copies (les traces), une règle qui insère l'augment dans le contexte $_[_N Ø]$ s'appliquerait également aux démonstratifs postnominaux, si on fait l'hypothèse que N se déplaçant à D passe toujours par la tête qui abrite le démonstratif dans son spécifieur[6] :

(42) $[_{DP}$ $[[_N$profesori$]$-$[_D$i$]]$ $[_{DemP}$ aceştia $[_{Dem'}$ $[t_N$ Dem$][_{QP}$ doi $[_{N(um)P}$ t_N de logică$]]]]]$
professeurs-les ceux-AUGM deux de logique

Dans le roumain courant d'aujourd'hui, la différence entre les deux tours (pré- et postnominal) tient plutôt au registre, le démonstratif postnominal étant généralisé dans le registre colloquial (dans les variantes courtes *ăsta, asta, ăla, aia*).

5.2.3. Formes spéciales qui ne sont pas liées à un N vide

En roumain, on peut trouver les formes fortes dans des cas où probablement l'item en cause ne fonctionne pas comme un IF nominal, et n'est donc suivi d'aucun N. Ainsi, lorsqu'il est suivi d'un complément, l'alternatif en roumain peut suivre le nom, et a alors la forme forte. Je considère qu'il occupe alors une position d'adjonction, comme un adjectif, et ne contient pas de N nul, car on ne peut pas remplacer le supposé N nul par un N exprimé. Donc il ne s'agit pas d'une apposition (on ne connaît pas de cas d'apposition dans laquelle N doit être vide) :

(43) a. Au pus un afiş altul decât de obicei
ont mis un affiche(M) autre.AUGM que d'habitude
b. *au pus un afiş alt afiş /obiect
ont mis un affiche autre affiche/objet

Un autre cas a été présenté dans 2.5.4, où l'on a vu que le quantitatif « un » est toujours un D en roumain sauf dans deux contextes, en position prédicative[7] et après les pronoms personnels, où il a probablement un statut d'adjectif (prédicat, respectivement adjoint). Or, dans ces cas-là, il a les formes fortes :

(44) a. Eu sunt unul
je suis un.AUGM
« Je ne suis qu'un seul homme »
b. Eu unul n-aş fi făcut asta
moi un.AUGM n'aurais fait cela
« Quant à moi / Je peux dire que moi, je n'aurais jamais fait cela »

---

[6] GIUSTI (1991), dans un cadre légèrement différent, propose également la corrélation entre l'augment et le fait que N passe par Dem^0.

[7] V. 2.5.2. pour des arguments contre l'idée qu'un N est toujours présent dans les cardinaux prédicatifs.

On a présenté en 4.5.2 des arguments contre l'analyse de la construction dans (44)b par mouvement du pronom. (44)b montre nettement que les formes fortes ne contiennent pas un N, car un N exprimé est impossible dans ces conditions :

(45) *Eu un om n-aş fi făcut asta
moi un être-humain n'aurais fait cela

Une explication morphologique du contraste entre formes adnominales normales et formes spéciales rend compte aisément de ce fait : il est connu que les IFs ont la tendance d'avoir des formes plus réduites (v. Giusti, 1993, 2002). Alors, si les formes adnominales normales sont des variantes faibles, on s'attend à les trouver dans l'usage de tête fonctionnelle, sauf lorsque des conditions spéciales, comme l'adjacence avec un N vide, imposent une forme forte.

5.2.4. Formes fortes devant la trace du N

Les formes fortes peuvent aussi apparaître devant une trace qui résulte de la topicalisation du N(um)P. L'exemple le plus clair est fourni par la construction connue sous le nom de « topicalisation scindée du DP » en allemand et en roumain, qui a été étudiée, pour l'allemand, par Fanselow (1988, 1993), Fanselow et Ćavar (2002), Van Riemsdijk (1989), Kniffka (1996), Kuhn (1999) et van Hoof (1997), et par moi-même pour le roumain (v. Giurgea, 2006a). Dans cette construction, le nom est topicalisé, tandis que le déterminant, généralement un quantitatif (au sens large, y compris le Q+D *un* et le D négatif), reste dans la position de base, ayant une interprétation d'information nouvelle. Les modifieurs adnominaux accompagnent le nom dans son mouvement s'ils font partie du topique, mais restent dans la position de base s'ils font partie de l'information nouvelle. Le nom s'accorde en nombre avec le déterminant dans certaines variétés de l'allemand (surtout du sud), mais présente uniformément le pluriel en roumain et dans d'autres variétés de l'allemand. Les IFs qui précèdent la trace du N(um)P déplacé ont les formes fortes caractéristiques pour le contexte [$_N$Ø] :

(46) a. Ich habe kein Geld. (all.)
j' ai pas-de argent
b. Ich habe keines
j' ai pas-de.AUGM
« Je n'ai pas d'argent »
c. Geld habe ich keines
argent ai-je pas-de.AUGM
« De l'argent, je n'en ai pas »

(47) a. Am cumpărat un disc (roum.)
ai acheté un disque
b. Am cumpărat **unul**
ai acheté un.AUGM
c. Discuri am cumpărat **unul**
disques ai acheté un.AUGM

Je montrerai maintenant que cette construction est le résultat du mouvement, donc que les déterminants de (46)-(47) sont vraiment suivis d'une trace et non pas d'un N vide

généré dans la base (ou obtenu par un effacement du type ellipse). Ensuite je proposerai une solution pour la difficulté principale de l'analyse par mouvement, qui est l'absence d'accord en nombre en roumain et dans une partie du domaine allemand, qui est illustrée en (47)c.

Les arguments les plus forts en faveur du mouvement sont les contraintes de localité auxquelles la relation entre le NP topique et son « associé » obéissent, qui sont beaucoup plus fortes que pour les topiques libres (*hanging topics*). En allemand, le fait que le NP n'occupe pas une position de topique libre est démontré par l'ordre des mots : le NP occupe SpecCP dans les phrases V2 – position qui, d'ailleurs, est normalement remplie par mouvement. Dans les subordonnées, la topicalisation scindée est en fait impossible :

(48) a. Bücher hat er viele gelesen
livres a il beaucoup lu
b. *Bücher er hat viele gelesen
livres il a beaucoup lu
c. * Maria glaubt daß Bücher er viele gelesen hat
Maria croit que livres il beaucoup lu a

En roumain, on peut distinguer le NP topicalisé d'un topique indépendant par l'intonation (on ne fait pas de pause pour le NP topicalisé), et par le fait que le topique libre, si c'est un NP, est introduit généralement par *ca* ou *cât despre* « quant à » (ce qui fait que les phrases à topique NP libre sans *ca* ou *cât despre* soient ressenties comme exceptionnelles, ce qui n'est pas le cas lorsque le NP est disloqué).

En roumain, le NP ne peut être extrait que d'un objet ou sujet postverbal :

(49) a. Doctori am consultat mulți
médecins ai consulté beaucoup
b. * Doctori am vorbit cu mulți[8]
médecins ai parlé avec beaucoup
c. Detergent am cumpărat mult
lessive ai acheté beaucoup
d. * Detergent am spălat cu mult
lessive ai lavé avec beaucoup
e. Candidați au telefonat zece
candidats ont téléphoné dix
f. * Candidați zece au venit
candidats dix ont venu

En roumain aussi bien qu'en allemand on rencontre les îlots propositionnels habituels (*qu*-, adjoint et relative):

---

[8] L'hypothèse de la génération dans la base de l'associé du topique, comme un élément pronominal (ici pro-N vide) à interprétation de variable, qui a été proposée par IATRIDOU (1990) pour la dislocation clitique gauche, ne peut pas rendre compte de cet exemple, car le N vide (y compris celui à interprétation anaphorique) est possible dans ce contexte après *mulți* :

(i) Am vorbit cu mulți [$_N$e] ([$_N$e] = *médecins*, contextuel, ou [$_N$e] = + humain)
ai parlé avec beaucoup(M.PL)
(ii) Am spălat cu mult [$_N$e] ([$_N$e] = *lessive*)
ai lavé avec beaucoup

(50) a. *Unbeschädigte Exemplare wollte er wissen wer noch zwei auf Vorrat hat (all.)
intactes exemplaires voulait il savoir qui encore deux sur stock a (Van Riemsdijk, 1989)
b. *Calculatoare se supără dacă nu luăm trei (roum.)
ordinateurs se fâche si ne prenons trois
c. Studenți *(,) nu cunosc niciun profesor care să aibă mai puțin de zece
étudiants ne connais.1.SG aucun professeur qui SUBJ ait moins de dix
d. *Studenten kenne ich keinen Professor der weniger als zehn habe (all.)
étudiants connais je aucun professeur qui moins de dix ait

Ces contraintes se retrouvent pour la topicalisation d'un PP. Il est utile de les vérifier sur un PP, car dans ce cas un topique libre est exclu, et il n'y a pas de redoublement clitique :

(51) a. Cu Maria cred că o să vorbesc mâine (roum.)
avec M. crois.1.SG que vais parler demain
b. *Cu Maria caut pe cineva care o să vorbească mâine
avec Maria cherche.1.SG OBJ quelqu'un qui va parler demain
c. *Cu Maria mă supăr dacă nu vorbesc mâine
avec Maria me fâche.1.SG si ne parle.1.SG demain

Cela montre que le roumain connaît la topicalisation par mouvement.

Une autre indication en faveur d'une analyse par mouvement est le fait qu'on ne peut pas avoir un N exprimé dans la position de base, même si le sens le permet – si le N exprimé contribue à la sélection d'un référent de la classe dénotée par le NP topique. Notez que dans le cas des topiques libres, la présence de Ns exprimés est admise :

(52) a. Fete *(,) au venit Maria și Cristina (roum.)
filles ont venu Maria et Cristina
b. * Animale îi plac numai câinii
animaux lui plaisent seulement chiens-les
c. Ca fete, au venit numai Maria și Cristina
comme filles ont venu seulement Maria et Cristina
d. Ca animale, îi plac numai câinii
comme animaux lui plaisent seulement chiens-les

Pour l'allemand, l'accord en cas et, dans certaines variétés, en nombre du topique avec son associé soutient aussi l'analyse par mouvement :

(53) a. Alten Professor kennt sie schon einen
vieux.Ac professeur connaît elle déjà un.Ac
b. Männern habe ich vielen geschrieben
hommes.D ai je beaucoup.D écrit
c. Schrecklicher Morde ist er vieler beschuldigt worden (Fanselow et Cavar, 2002)
horribles.G crimes est il beaucoup.G accusé été

On a noté, en plus, comme argument en faveur du déplacement des faits de reconstruction, mais cet argument n'est pas valable, car on peut trouver des faits de reconstruction même dans des constructions qui selon les autres tests (localité, possibilité d'avoir un NP exprimé dans la position de base) se qualifient comme des cas de génération indépendante[9].

---

9 Voir le cas de l'anglais:

Le problème principal de l'analyse par mouvement est le contraste de nombre entre le topique et l'associé qui apparaît lorsque l'associé et au singulier, en roumain et dans certaines variantes de l'allemand (v.(47)c). Pour expliquer ce contraste, je pars de l'observation que le pluriel, pour les comptables, peut être considéré comme la valeur non-marquée du Nombre. Borer (2005) note que le pluriel apparaît avec des expressions de quantité fractionnelles, même pour exprimer une quantité plus petite que l'unité, l'unité elle-même ou le zéro, dans des constructions comme :

(54) a. 0.2 apples/*apple (Borer, 2005, 4:33)
b. 0.1 apples/*apple
c. 1.5 apples/*apple
d. 1.0 apples/*apple
e. zero boys/*boy (Borer, 2005, 4:31)

Elle considère que le rôle de la tête qui contient la morphologie plurielle, qu'elle appelle Div, est d'imposer une division sur le domaine du N, ce qui constitue une condition préalable pour lui appliquer des expressions de quantité[10]. La projection de quantité (notée #) prend donc Div comme complément ; #P correspond à la projection QP proposée dans 2.5, située au-dessus de Num. Borer considère que les expressions de quantité construites avec le singulier assignent une valeur en même temps à # et à Div. La même intuition a été formulée d'une façon plus précise par Heycock et Zamparelli (2005). Rappelons-nous que dans leur système la tête Pl, correspondant à notre Num, introduit des pluralités dans la dénotation (v. 2.4.1.2). Comme les pluriels nus sous la négation ont l'interprétation « un ou plusieurs », ils supposent que la tête Pl [+pl] n'exclut pas les singletons, et que cette exclusion serait opérée par une tête plus haute (Num dans leur système, correspondant à notre Q). Un PlP à valeur [+pl] signale seulement un domaine de type demi-treillis à borne supérieure (v. 2.4.1.2). Or, si on examine les constructions sans accord en nombre, on peut remarquer que l'information nouvelle porte sur la quantité. En effet, au moins en roumain, ceci est une propriété générale de la topicalisation scindée. Les Ds universels, quodlibétiques, alternatifs et définis ne sont pas acceptables dans cette structure, même au pluriel (et à plus forte raison au singulier):

(55) a. ?? Romane de Borges (le)-am citit pe acestea/fiecare/toate/altele
romans de Borges (CL_{AC})-ai lu OBJ ceux-ci/chaque/tous/autres
b. * Cărți ia-o pe oricare / pe asta
livres prend.IMPER-CL_{AC} OBJ n'importe-lequel/OBJ celui-ci

Je conclus que ce qui est topicalisé dans la topicalisation scindée en roumain, au moins dans les exemples avec des IFs exprimés, n'est pas simplement la classe NP, mais quelque chose qui va recevoir une spécification pour la quantité. Cela correspond exactement à la projection PlP (notre NumP) à tête Pl [+pl] dans le système de Heycock

(i) As for books about each other, I don't think they ever wrote any.
(ii) Opinions of ? him_i/ $himself_i$, John has collected eleven so far
(iii) Sculptures by Michelangelo, I've seen Pieta and Moses

[10] En d'autres termes, Div rend un nom comptable. Dans son système, les traits comptable/massique ne sont pas inhérents aux lexèmes (elle n'admet comme des entrées lexicales que des racines nues ; les catégories grammaticales résultent, pour elle, de l'environnement fonctionnel dans lequel ces racines sont insérées ; v. 1.2.2).

et Zamparelli (rappelons-nous que dans leur système les pluralités ne font pas partie de la dénotation du NP, mais sont introduites au niveau PlP). Notez que les topiques libres utilisent aussi le pluriel (l'anglais, comme je l'ai montré dans la note 9, ne dispose que d'une construction à topique libre pour réaliser ce genre de topicalisation) :

(56) (As for) books about Paris, I have only one.

Mais comment un Q ou D + Q singulier peut-il prendre comme complément un NumP pluriel, et pourquoi cela n'est-il possible que dans les syntagmes disloqués ? On pourrait utiliser le mécanisme proposé dans le chapitre 2 pour l'article indéfini, disant que dans les DPs non disloqués, lorsque Q est présent, il projette toujours une tête unifiée Q + Num, c'est-à-dire il introduit lui-même le trait de nombre, et que la projection indépendante de ces têtes n'est permise que comme un dernier recours, nécessaire quand une expression qui doit recevoir une spécification de la quantité doit être topicalisée. Si on adopte les idées, utilisées déjà dans les chapitres 2 et 3, de projections fonctionnelles optionnelles et de réalisation alternative de traits sur plusieurs têtes ou sur une seule (le compactage de traits), les têtes Q et Num sont un candidat typique pour une projection commune, car les spécifications de quantité introduites par (le spécifieur de) Q contraignent, évidemment, le trait de nombre. Cette proposition est proche de l'analyse de Borer, qui ne parle pas de compactage de traits mais affirme que les quantifieurs *a* et *no* assignent une valeur à Div et aussi à # (nos Num et Q), fusionnant successivement avec ces deux têtes.

Il est possible qu'un nominal vide de type trace suive les formes spéciales des IFs dans la dislocation « clitique » du NP du français, de l'italien et du catalan (du moins dans la dislocation droite)[11]. Je reviendrai sur cette question dans la section dédiée au clitique *en* (5.4 ci-dessus).

5.2.5. *Formes fortes accompagnées par un clitique pro-N*

Dans les langues romanes à clitique pro-N, les formes spéciales apparaissent même dans les cas où la position nominale vide est associée au clitique :

(57) a. J'ai acheté quelques gâteaux
b. J'**en** ai acheté quelques-**uns**

[11] Pour les formes spéciales de l'italien et de l'espagnol, qui se distinguent des formes normales au masculin singulier, par un *-o*, BERNSTEIN (1993) a proposé l'existence d'une tête fonctionnelle spéciale, de « marqueur de mot » (WM : *word-marker*), qui apparaît comme *-o* sur les formes IFs en consonne. Cet item serait attaché au N lexical, dans les groupes à N exprimé, mais en absence de celui-ci il devrait monter pour s'attacher à un hôte, ce qui le fait apparaître sur les IFs. En même temps, cette projection (WM) légitimerait le N vide. Cela expliquerait pourquoi les formes fortes apparaissent avec le N vide. Mais si la dislocation clitique du NP de l'italien relève du mouvement, cette hypothèse n'explique pas la présence de *-o* en cas de dislocation clitique (ex. (i)). Comme les noms lexicaux, dans son hypothèse, sont toujours marqués par le WM (c'est comme ça qu'elle explique le *-o* des masculins singuliers de l'italien et de l'espagnol), ils devraient entraîner le WM avec eux dans la topicalisation.

(i) Di libri, ne ho letto uno.
de livres en ai lu un.AUGM

(58) a. Ho letto un libro (it.)
ai lu un livre
b. **Ne** ho letto **uno**
en ai lu un-AUGM

Les analyses dans lesquelles le clitique est un N grammatical déplacé ne permettent pas de considérer les marques de forme forte comme une réalisation de ce même N. En plus, si on dit que le clitique légitime le nominal vide (comme Sleeman, 1996; Cardinaletti et Giusti, 2006), il devient difficile de dire que les formes fortes ont, elles aussi, un rôle de légitimation syntaxique.

Comme on l'a proposé dans la section 3.4 – question qui sera reprise dans la section 5.4. ci-dessus – le clitique *en/ne* représente une projection fonctionnelle nominale – ce qui explique la condition d'indéfinitude et permet de parler d'un effacement du NP en cas d'ellipse. Dans cette hypothèse, pour soutenir que l'augment en (57)-(58) représente un pro-N, il faudrait dire que ce pro-N monte par-dessus la tête de cette projection, ce qui contrevient aux contraintes généralement admises pour le mouvement de tête. En tout cas, l'idée qu'un élément exprimé (comme l'augment) représente le N même contrevient à l'analyse de l'ellipse nominale par effacement, qu'on a adoptée pour les raisons présentées dans le chapitre 3.

5.2.6. Des IFs qui n'ont pas de forme forte

Ayant conclu que dans la plupart des cas les formes spéciales des IFs sont des variantes morphologiques, choisies dans certains contextes en PF et ne jouant aucun rôle dans la légitimation syntaxique, on peut penser à donner une explication morphologique à certains cas d'incompatibilité d'IFs avec le N vide. On peut dire que certains déterminants ne peuvent pas apparaître avec des N vides parce qu'ils n'ont que des formes faibles. Je propose cette explication pour le D indéfini pluriel et massique du roumain *nişte*. Comme on l'a vu dans la section 5.1, le roumain admet l'ellipse avec le D nul, sauf après une préposition. Comme déterminants indéfinis du pluriel, le roumain possède *nişte*, correspondant aux français *des, du* et *quelque(s)*, non-partitif et admettant aussi des massiques, et *unii*, partitif, paraphrasable par *certains*. En revanche, avec le N vide, *nişte* est impossible et *unii* n'est plus toujours partitif, mais peut aussi servir de forme forte pour *nişte*, comme je l'ai montré dans 3.2.3 – je reprends ici l'exemple pertinent ((59)b montre que si l'on restitue le matériel élidé, il faut aussi changer le déterminant pour obtenir une phrase équivalente):

(59) a. Am cumpărat nişte flori galbene, iar Matei a luat unele albastre
ai acheté *nişte* fleurs jaunes et Matei a pris *unele* bleues
« J'ai acheté des fleurs jaunes, et Matei en a acheté des bleues »
b. #Am cumpărat nişte flori galbene, iar Matei a luat unele flori albastre
ai acheté *nişte* fleurs jaunes et Matei a pris *unele* fleurs bleues
« J'ai acheté des fleurs jaunes, et Matei a acheté certaines fleurs bleues »

Il n'est pas sûr que l'on puisse étendre ce type d'explication à tous les IFs limités à N exprimé. Ainsi, les mots *+wh* et leurs dérivés qui peuvent être soit des Ds, soit des pronoms neutres (roum. *ce, orice*, angl. *what*, it. *chè*, alb. *ç', ç'farë*) utilisent la même forme dans l'usage pronominal, ce qui semble indiquer que la raison de l'incompatibilité avec un N vide n'est pas morphologique.

5.2.7. La morphologie des formes fortes

Du point de vue morphologique, il existe plusieurs types de formes fortes, par rapport aux formes faibles :

- l'augment représente une voyelle qui n'est pas apocopée : it., esp. *uno* vs. *un*
- l'augment représente une désinence « pleine », normale, par rapport à l'absence de désinence de la forme faible : all. *ein-es, mein-er* (ce phénomène ne se rencontre que pour le nominatif singulier masculin et le nominatif-accusatif singulier neutre)
- l'augment représente historiquement un autre item :
  - un cardinal, peut-être fonctionnant comme pro-N : fr. *chacu**n***, it. *ogn**uno***, esp. *cada **uno*** etc.
  - l'article défini, marquant autrefois la partitivité (comme en fr. *l'un*) : roum. *un**ul**, alt**ul*** (le cas direct du D indéfini et de l'alternatif)
  - peut-être une particule déictique : le roum. *-a*, ajouté aux démonstratifs et aux morphèmes d'oblique de la majorité des IFs (*unui**a*** 'un.OBL-AUGM', *unor**a*** 'des/certains.OBL-AUGM', *altor**a*** 'autres.OBL-AUGM', *cărui**a*** '(le)quel.OBL.AUGM.' etc.), semble provenir de l'adverbe latin *hac* 'par ici' ;
- la forme forte provient d'un autre item : c'est une situation fréquente pour l'article défini, où les formes fortes proviennent des démonstratifs (fr. *celui*, roum. *cel*) ou sont identiques aux démonstratifs (roum. *acela*, it. *quello*, angl. *that*)

Si on examine la flexion, on rencontre deux situations : dans certains cas, la forme forte ne marque pas plus d'oppositions que la forme faible : c'est le cas des formes du roumain et des formes italiennes en *-o* (*un* vs. *uno*, etc.). Dans d'autres cas, les formes fortes marquent plus d'oppositions, ou un autre type d'opposition. Les universels distributifs non-fléchis du français, de l'italien et de l'espagnol ont des formes fortes fléchies pour le genre, où les morphèmes de genre sont attachés à un morphème supplémentaire *un* :

(60)	Adnominal :	Fort m.	Fort f.
(fr.)	chaque	chacun	chacune
(it.)	ogni	ognuno	ognuna
(esp.)	cada	cada uno	cada una

Le même type d'alternance apparaît avec des mots de quantité indéfinie non-fléchis (en italien, on utilise alors des formes d'une autre racine, qui admet aussi l'usage adnominal, donc on peut décrire *qualche* comme limité à l'usage adnominal ; pourtant, le sens de ces formes correspond à celui de *qualche* adnominal, donc, comme pour roum. *unii*, on peut considérer qu'on a affaire à des paradigmes supplétifs) :

(61)	Adnominal :	Fort m.	Fort f.
(fr.)	quelque	quelques-uns	quelques-unes
(it.)	qualche	(alcuni)	(alcune)

En espagnol, les possessifs accordés incorporés dans D, qui ne marquent pas le genre, ne peuvent pas être utilisées avant le N vide ; on utilise alors les possessifs accordés longs, qui ne sont pas incorporés dans D (et qui peuvent apparaître aussi avec des Ns exprimés et en position prédicative):

(62)	Seulement adnominal :	Non limité :					
	m + f	m.	f.	m.	f.	m.	f.
sg.	mi, tu, su	mío	mía	tuyo	tuya	suyo	suya
pl.	mis, tus, sus	míos	mías	tuyos	tuyas	suyos	suyas

En français toute une série de formes fortes se distingue des formes faibles par le marquage de l'opposition de genre pour les deux nombres :

(63)	Adnominal :		Fort :	
	m.	f.	m.	f.
(sg.)	le	la	celui	celle
(pl.)	les	les	ceux	celles
(sg.)	mon	ma	(le) mien	(la) mienne
(pl.)	mes	mes	(les)miens	(les) miennes

Est-ce qu'il faut conclure que la raison de cette alternance est l'existence, dans ces langues, de conditions supplémentaires de légitimation, comme proposé par Lobeck (1991, 1993, 1995), à savoir un accord morphologique riche sur les IFs qui introduisent les noms vides[12] ? Je ne suis pas de cet avis, car on trouve toujours des situations dans lesquelles l'ellipse est possible sans que ces oppositions soient exprimées dans la structure. Ainsi, en français le genre semble jouer un rôle important. Pourtant, *plusieurs* n'est pas marqué pour le genre et admet le N vide. En français et en italien, le clitique *en/ne* admet l'ellipse radicale, mais n'est pas marqué pour le genre ou le nombre. C'est vrai qu'en italien il a ces traits, manifestés par accord à l'extérieur du DP. Mais cet accord ne peut pas légitimer *qualche* et *ogni* à ellipse (v. (66)).

(64) a. J'en ai acheté.
b. J'en connais, moi.

(65) a. Ne ho comprati. (it.)
Ne conosco, io

(66) a. * Qualche è arrivato/sono arrivati (it.)
quelque est satisfait / sont satisfaits
b. *Ogni è soddisfatto
chaque est satisfait

[12] Le principe proposé par Lobeck dit que le nombre des traits d'accord nécessaires pour identifier un nominal vide est proportionnel au nombre de traits forts qui existent dans le système de l'accord de la langue en question (v. LOBECK, 1995 : 135).

Quant à l'espagnol, les cardinaux, qui eux aussi ne marquent pas le genre, sont parfaitement compatibles avec le N vide (comme l'a noté Contreras (1989), qui rejette, ainsi, l'explication du contraste en (62) par l'absence de spécification de traits, proposée par Bosque (1986)):

(67) Maria compró tres libros de física y Juan compró dos
Maria acheta trois livres de physique et Juan acheta deux

De même, l'espagnol admet l'ellipse après le D nul lorsque le groupe contient du matériel exprimé :

(68) Compramos libros de Lingüística y Pedro vendió [e] de Matemáticas (Ticio, 2003, 4:11b)
achetâmes livres de linguistique et Pedro vendit de mathématiques

Le principe de Lobeck fait référence à la manifestation morphologique des traits. Or, on voit qu'il y a des cas d'ellipse où les oppositions de genre et même de nombre ne sont pas exprimées. On ne peut donc pas expliquer les contrastes en (60)-(63) par un principe général faisant référence aux traits d'accord, comme celui de Lobeck.

Je conclus que les faits en (60)-(63) n'imposent pas d'ajouter à l'explication morphologique proposée pour le cas général des conditions supplémentaires opératives dans certaines langues.

5.2.8. Des contrastes dus à une condition spéciale de légitimation

A la différence des phénomènes analysés dans la sous-section précédente, on trouve, en français, des contrastes de grammaticalité qui, selon toute vraisemblance, indiquent l'existence d'une condition spéciale de légitimation, mais là il ne s'agit pas d'une alternance entre formes faibles et formes fortes, mais de la limitation de l'ellipse avec certains IFs. Le contraste oppose les quantitatifs marqués pour le nombre à ceux qui ne marquent ni le genre ni le nombre, et qui sont suivis de *de* en position adnominale : les premiers permettent l'ellipse sans restrictions, les derniers ne l'admettent sans problème qu'en position de sujet et d'objet direct. Pour les autres positions, comme celle du complément de P, l'ellipse est plutôt marginale :

(69) a. J'ai bien répondu à la plupart des questions, mais je me suis trompé sur trois
b. J'ai bien répondu à pas mal de questions, mais je me suis trompé sur plusieurs/certaines
c. ? J'ai bien répondu à quelques questions, mais je me suis trompé sur beaucoup

(70) a. On a résolu quelques questions, mais beaucoup n'ont pas reçu de réponse
b. Tu as oublié les fleurs. Heureusement que moi j'en ai apporté beaucoup.

Ce contraste paraît dériver de la nécessité de l'expression du nombre. Pour le sujet préverbal, on peut dire que le nombre est exprimé par accord. Cardinaletti et Giusti (1992, 2006), qui discutent une situation prétendument similaire en italien, considèrent que le N vide du sujet est légitimé par

accord verbal tout comme le *pro*[13]. Comme le français n'est pas une langue à sujet nul, cette explication paraît ne pas pouvoir s'appliquer à cette langue. Pourtant, on peut considérer que l'accord du français suffit à identifier le trait de nombre, étant donné que beaucoup de formes verbales distinguent le singulier du pluriel pour la troisième personne (le présent des conjugaisons II-III, le passé composé, les deux types de futur, le passé simple). Comme le niveau D du groupe est exprimé, l'identification du trait de personne n'est pas nécessaire. Quant à la position de l'objet, la présence de *en* semble annuler cette contrainte, comme on peut le voir aussi dans (64). La raison n'est pas évidente, car *en* peut représenter aussi bien un pluriel qu'un singulier. Il est vrai que le singulier dans l'ellipse 'radicale' avec *en* (la construction en (64)) ne peut représenter qu'un massique, mais les quantitatifs aussi ne peuvent se combiner qu'avec les pluriels et les massiques. Je considère que la différence entre *beaucoup* et *en* vient du fait que *en* est toujours nominal (étant un IF nominal), donc a toujours le trait de nombre, même s'il n'est pas exprimé par des formes différentes, tandis que *beaucoup* n'a pas du tout ce trait, ce qui est démontré par la possibilité de l'utiliser comme un adverbe de quantité :

(71) a. Je l'apprécie beaucoup
b. J'ai beaucoup pensé à elle ces jours-là

Pour conclure, je considère que le N vide en français obéit à une contrainte supplémentaire, qui demande que le trait du nombre soit porté par un matériel exprimé (soit IF soit clitique), ou manifesté par accord externe du groupe.

On s'attend à ce que les quantitatifs fléchis admettent l'ellipse sans restriction. Cela semble être le cas. Même si Cardinaletti et Giusti (1992, 2006) ont soutenu que l'ellipse avec *molti* obéit à des contraintes similaires que fr. *beaucoup* (soit sujet, soit objet avec le clitique *ne*), on peut trouver des exemples de N vide après *molti* à l'intérieur d'un PP. Voici quelques exemples attestés sur l'Internet et acceptés par les locuteurs, et dont les versions françaises sont au plus marginales :

(72) a. Penso sia bello tenere vivo il campionato con tutte queste squadre – spiega –, altrimenti arriveremmo a 4-5 giornate dalla fine **con molte senza obiettivi**
a'. ?(?) Je pense qu'il faudrait continuer le championnat avec toutes les équipes, autrement on arrivera vers la fin **avec beaucoup sans objectifs**
b. Non tutte le colture ortive sono tra loro consociabili; **tra molte**, infatti, si instaura una competizione negativa
b'. ?(?) Toutes les cultures potagères ne peuvent pas être associées ; **entre beaucoup**, en fait, il y a une compétition négative
c. Le ipotesi interpretative derivanti dagli studi storico-filosofici hanno un impatto sia sulla scelta dei testi da editare sia su tutte le successive scelte, anche **su molte** che sembrano solo 'tecniche'

---

[13] Elles considèrent, en fait, que les quantifieurs introduisent un DP, donc le nominal vide peut être *pro*. Elles analysent les NPs introduits par des déterminants quantitatifs et quantificationnels, y compris le *en* quantitatif, comme des DPs auxquels le quantifieur peut assigner le cas partitif (manifesté dans les formes *en*, *di* + NP des dislocations, et *de* + NP avec les quantificatifs non fléchis du français). Je ne peux pas accepter cette analyse, sauf pour l'universel pré-D, car aucun des items Ds ne peut suivre ces quantifieurs et quantitatifs (il ne s'agit pas du complément partitif, qui, pour elles, est un deuxième complément, [P + DP], sélectionné par ces IFs):
(i) *tre queste/le/alcune cose
trois ces/les/quelques choses

c′. ?? Les hypothèses interprétatives dérivant des études philosophiques ont un impact soit sur le choix des tests à éditer, soit sur tous les choix successifs, soit **sur beaucoup** qui semblent purement 'techniques'

Il est intéressant de noter que la condition qui demande l'expression du nombre peut s'appliquer à d'autres langues discutées ici, y compris les langues à ellipse radicale (v. 5.1): comme les noms nus sont généralement des pluriels et des massiques, on peut considérer que le D nul qui les introduit est marqué pour le nombre (+pl/–comptable) ; on a d'ailleurs soutenu l'hypothèse, dans le chapitre 2 (v. 2.4.3), que les singuliers comptables nus dans les langues romanes sont des NumPs même en position argumentale, ce qui permet de dire que le D des noms nus porte une spécification de nombre (+pl/–comptable). Alors on peut considérer que même les langues à ellipse radicale respectent la condition que le D dans les groupes à N vide, qu'il soit exprimé ou non, soit marqué pour le nombre (on a vu cependant que l'ellipse radicale est possible pour les singuliers comptables nus aussi, donc il faudra supposer qu'en l'absence du D, la condition de l'expression du nombre ne se pose plus).

5.2.9. Les formes fortes des possessifs

Parmi les différents contrastes illustrés en (27), seul (27)g (le contraste entre *mon* et *le mien*, que l'on retrouve dans plusieurs langues – allemand, néerlandais) est difficile à traiter en termes de variantes morphologiques : les deux formes semblent avoir une structure syntaxique différente (l'un comprenant deux mots, l'article défini et le possessif, l'autre un seul). Si on analyse *mon* comme le résultat de la cliticisation du possessif dans Poss suivi de la montée de Cl+Poss à D, on peut expliquer la limitation de sa distribution en disant qu'il ne peut pas être suivi de [$_N$e] à cause de son caractère clitique, suite à une contrainte de PF. Mais alors comment expliquer la limitation du tour *le mien* au contexte _[$_N$e] ? Il faudrait représenter cette construction, où vraisemblablement le possessif reste dans SpecPoss et Poss ne monte pas à D, comme un dernier recours, une construction bloquée chaque fois que l'autre tour est possible. A cette fin, on pourrait utiliser une variante syntaxique du principe *Elsewhere* (pour lequel v. la sous-section suivante) : on dira que la tête Poss qui déclenche la cliticisation du possessif et monte à D est plus spécifiée en traits combinatoires que la tête présente dans *le mien*, qui n'a pas ces propriétés, et que, par conséquent, elle sera utilisée dans tous les cas où ces propriétés peuvent être satisfaites. Mais dans ce cas il faut combiner l'explication syntaxique avec une explication morphologique : le seul cas où la tête plus spécialisée n'est pas utilisée est celui d'un blocage en PF, où la forme clitique D+Poss se trouve adjacente à [$_N$e] (pour l'adjacence v. (35), repris ci-dessous).

(73) a. mon livre
a′. **le mien** [$_N$e]
b. mon premier livre
b′. mon premier [$_N$e]

Si on préfère une explication purement morphologique, on devra considérer *mon* comme l'épellation d'un clitique complexe D + Poss, et limiter la formation, en PF, d'une tête complexe D + Poss au cas où ce complexe peut trouver à sa droite un mot exprimé sur

lequel il puisse se cliticiser. Je ne trouve aucune de ces analyses vraiment satisfaisante. Je laisse cette question ouverte pour des recherches ultérieures.

5.2.10. Particularités des formes fortes de l'article défini

Comme forme spéciale correspondant à l'article défini, on trouve en français une forme limitée à cet usage, à savoir *celui* (qui est apparenté aux démonstratifs, mais n'en est plus un, car il ne peut fonctionner comme démonstratif que si l'on y ajoute les adverbes déictiques *ci* et *là* et il n'y a pas de N exprimé). La limitation de *celui* à des groupes sans N exprimé, ainsi que le fait qu'on peut reconnaître le déterminant *ce* dans la première syllabe de ce mot, ont conduit à l'idée que *celui* incorpore un N ou Num, étant analysable comme $[_{D}ce][_{N(um)}lui]$ (Valois (1991), Corblin (1995), Cabredo-Hofherr (2005)). Toutefois, étant donné l'analyse de l'ellipse nominale par effacement, adoptée dans le chapitre 3, on ne peut pas parler d'incorporation du N en cas d'ellipse. Le fait que *celui* n'admet pas le clitique pro-N ne peut pas être considéré comme un argument pour l'analyse comme D + N, car *en* est de toute façon limité aux indéfinis. Même si le groupe contient un IF qui peut se combiner avec *en*, si le D est défini *en* est impossible :

(74) a. J'en ai pris trois
b. J'(*en) ai pris les trois (avec *en* = pro-N)

En plus, si on adopte l'analyse de la dislocation droite par mouvement, il faut conclure que *celui* peut être suivi d'une trace, car il permet ce type de dislocation, comme l'a montré Milner (1978) (v. la section 5.4) :

(75) Elle a publié celle du théorème de Lagrange, de démonstration (Milner, 1978, 3.48)

Quant à l'hypothèse d'une incorporation de Num (voir de n), elle reste possible, mais n'apporte aucun avantage, car *ce-* n'est pas le D qui correspond à l'interprétation – *ce* est un démonstratif, mais le D est interprété comme article défini (*le*) – et *-lui* ne se retrouve nulle part ailleurs comme Num ou n (les pronoms forts de 3e personne comprennent un trait D, et le marquage de l'accessibilité de l'antécédent, v. chap. 4). Je conclus qu'il est préférable d'analyser *celui* comme une forme forte de l'article défini. Notez aussi que des exemples comme (75) et d'autres qu'on a vu dans le chapitre 3 (comme (76) reproduit ci-dessous) montrent nettement que *celui* ne réalise pas tout le groupe [D[NP]], comme l'a proposé Cabredo-Hofherr (2005), car il admet des compléments exprimés[14] (notez en plus que (76) contient des compléments d'un nom évènementiel complexe).

---

[14] On peut voir que ces expressions sont des compléments, et non pas de relatives réduites, comme le propose CABREDO-HOFHERR, du fait qu'elles ne peuvent pas apparaître en position prédicatives :

(i) *Cette démonstration est du théorème de Lagrange.
* L'enseignement est de la géographie / aux enfants.

La possibilité de se combiner avec des compléments caractérise aussi l'italien *quello* et les formes fortes de l'article allemand (qui apparaissent au génitif – m.n.sg. *dessen* pour *des*, f.sg. *deren* pour *der*, pl. *deren* ou *derer* pour *der* – et au pluriel du datif – *denen* pour *den*) :

(76) L'enseignement de l'histoire aux enfants est plus amusant que celui de la géographie aux adultes

Une particularité plus importante de l'article défini, qui n'est pas limité au français, mais se retrouve en italien et en espagnol, c'est l'existence des situations où des formes faibles apparaissent immédiatement avant la position du N vide. En italien et en français, elles apparaissent avant des adjectifs légers, en espagnol avant tous les adjectifs et avant des relatives et des PPs en *de*.

(77) a. Preferisco il [$_N$e] verde (it.)
préfère.1SG le vert
b. Preferisco il cappello verde
c. #/* Preferisco il verde cappello

(78) a. Je préfère le [$_N$e] vert
b. Je préfère le chapeau vert
c. *Je préfère le vert chapeau

(79) a. Se casó con la inteligente (esp.) (Sleeman, 1996)
se maria avec l'intelligente
b. Prefiero los de Maria
préfère.1SG les de Maria
c. Los que enviaron al hospital estaban muy graves
les que envoyèrent à l'hôpital étaient plus graves
d. * Compramos varios libros sobre Chomsky y tú compraste el sobre Postal (Ticio, 2003)
achetâmes plusieurs livres sur Chomsky et tu achetas le sur Postal
e. (Prefiero) *la [$_N$e] sin gafas ([$_N$e] = *chica* 'fille') (Ticio, 2003 4:70)
préfère.1SG la sans lunettes
f. (Prefiero) la [$_N$e] de gafas ([$_N$e] = *chica* 'fille')
préfère.1SG la de lunettes

En italien, la présence du N vide a des effets phonologiques dans cette construction : même avec les formes faibles, elle empêche l'élision de la voyelle finale de l'article (Renzi, 1988):

(80) A : Prendi la sedia B : Quale ? A : La alta
prend la chaise laquelle la haute

Renzi (1988) note aussi que pour le masculin, avant les adjectifs en voyelle la forme à élision est marginale, et la forme *lo* est exclue. Ceci est dû probablement au fait que *lo* n'est plus une forme non-marquée du paradigme : cette forme est plutôt *il*. La marginalité de *l'* pourrait être dû au fait que le N vide tend à empêcher l'élision :

(81) A : Quale ? B : ?L'alto/*lo alto

(ii) ha publicato quella del teorema di Lagrange, di dimostrazione
a publié celle du théorème de Lagrange, de démonstration
(iii) Ich ziehe die Bewohner der großen Städte denen der Dörfer vor
je préfère les habitants des grandes villes les.DAT.AUGM des villages
'Je préfère les habitants des grandes villes à ceux des villages'

Tous les locuteurs n'acceptent pas les formes faibles avec les adjectifs post-nominaux : d'après Sleeman (1996) et Bernstein (1993), il existe une variété de l'italien qui ne les accepte qu'avec certains adjectifs, correspondant, en gros, aux adjectifs admis dans le registre cultivé du français (v. plus loin), et une autre qui les exclut complètement avec les adjectifs post-nominaux.

Le français est un cas spécial : d'une part, les adjectifs légers (qui comprennent des groupes à mots de degré courts, mais excluent les adjectifs à complément) ne prennent que les formes faibles, d'autre part, dans un registre soutenu, seulement certains de ces adjectifs admettent d'être précédés des formes faibles, de sorte que pour tous les autres adjectifs légers, la combinaison avec article défini et N vide devient impossible dans ce registre. C'est au moins la situation décrite par Ronat (1974, 1977), repris par Sleeman (1996) :

(82) a. De ces robes, je préfère la vert foncé
b. [en parlant des communications à une conférence]
* Malheureusement je n'ai pas entendu l'intéressante (jugement de Ronat, 1977)
c. ?? Je n'ai pas entendu celle intéressante

Les adjectifs de qualité qui admettent l'article (j'utiliserai, en ce qui suit, l'appellation traditionnelle d'«article » pour les formes faibles de l'article défini) dans ce registre sont : (i) les adjectifs normalement prénominaux – *grand, petit, bon, mauvais, jeune, vieux* –, pour lesquels la combinaison avec l'article est attendue selon la règle des formes fortes, car le N vide se trouve probablement après l'adjectif, et pas entre ces adjectifs et l'article ; (ii) les adjectifs de couleur, qui sont toujours postnominaux ; (iii) les comparatifs en usage superlatif, qui sont eux aussi toujours prénominaux. Sleeman conclut, sur la base de cette liste, que les adjectifs peuvent avoir un rôle dans la légitimation du N vide. Elle part d'une analyse du type Cinque-Valois, où les adjectifs légers sont des spécifieurs[15], et considère que le nom vide doit être gouverné par un spécifieur ayant un certain trait. Elle considère que ce trait est +partitif, un trait qui s'appliquerait non seulement aux adjectifs énumérés ci-dessus, mais aussi à tous les IFs qui peuvent apparaître avant un N vide, ainsi qu'à ceux des adjectifs que j'appellerais « fonctionnels » (v. 2.7) qui peuvent être suivis d'un N vide – *autre, même,* ordinaux, *seul*. Il est clair qu'il s'agit là d'une étiquette ad hoc, pour laquelle je ne vois pas un critère indépendant de la possibilité d'être suivi de $[_{N}e]$[16]. Je ne connais aucune analyse qui réussisse à lier le comportement de ces adjectifs à un trait syntaxique indépendant ou

---

[15] Elle fait une exception pour les adjectifs relationnels, en les analysant comme des têtes.

[16] Pour les adjectifs de qualité comme *rouge*, SLEEMAN parle de « N-partitivity », la capacité de former des sous-ensembles d'une classe; mais n'importe quel adjectif intersectif peut former des sous-ensembles ; elle prétend que certains adjectifs sont plus enclins à former des sous-ensembles « à un niveau cognitif », dénotant des propriétés qui servent à distinguer les objets. Mais je ne vois pas pourquoi *intelligent*, par exemple, est moins apte de former des sous-ensembles « au niveau cognitif » (*intelligent* est l'un des adjectifs qui, selon elle, n'admet pas l'ellipse, ce qui est pourtant contesté par certains locuteurs natifs : % *Il se maria avec l'intelligente* ('*' dans SLEEMAN, 1996 : 2.194)). Pour les IFs aussi, elle doit étendre le terme « partitif » aux D définis comme *celui* (ce qu'elle fait en disant que le sous-ensemble formé peut être seulement « improperly included in the superset ») et aux indéfinis et quantificationnels qui ne s'appliquent pas à un ensemble donné dans le discours – car l'ellipse nominale n'est pas toujours associée à une interprétation partitive. De cette façon, le terme « partitif » arrive à recouvrir l'ensemble des déterminants, donc n'est plus d'aucune utilité.

sémantique, qui puisse les opposer aux autres adjectifs de qualité. Jusqu'à preuve du contraire, il faut donc se contenter de lister ces adjectifs, ce qui se prête plutôt à une explication morphologique. D'ailleurs, dans le cadre adopté dans ce livre, où les adjectifs sont des adjoints, il n'est pas question d'une légitimation syntaxique de [$_N$e] par un adjectif.

Des considérants de PF semblent intervenir aussi dans l'usage des formes fortes : à part les cas où on peut supposer une relative réduite (comme les participes), *celui* est admis avec des adjectifs qui prennent des compléments, et dans certains cas par des adjectifs modifiés ou bâtis à l'aide des suffixes *-able, -ible*. Suivant Ronat (1977), Sleeman considère que tous les adjectifs précédés de *celui* sont des relatives réduites. Cela va de soi pour les participes, mais c'est déjà moins clair pour les adjectifs en *-able*, *-ible,* pour lesquels Sleeman considère que l'origine verbale est suffisante pour obliger la projection d'une relative réduite :

(83) (%) Je ne parle que de celles respectables (Sleeman, 3 : 85; < Sandfeld, 1965)

Les adjectifs comme *respectable* ne conservent pas la structure argumentale du verbe (par exemple, ils n'admettent pas d'agents en *par*), donc l'origine verbale n'est pas suffisante pour démontrer l'existence d'une relative réduite.

Quant aux adjectifs suivis d'un complément, qui eux aussi prennent obligatoirement *celui*, il est naturel de les définir comme lourds, tandis que je ne vois aucune raison pour supposer qu'ils doivent projeter des relatives réduites[17]:

(84) Voici ceux capables de me plaire (Sleeman, 3 : 77)

Même la modification par un adverbe préadjectival long permet l'usage de *celui*, d'après Damourette et Pichon (§569), ce qui est manifestement un phénomène de poids :

(85) Cette remarque, ainsi que celles purement grammaticales, sont pour les étrangers (Sleeman, 3 : 86)

Pourquoi la modification par *purement* entraînerait-elle la projection d'une relative réduite ?

Je considère que les règles du système français sont des règles de PF, et se réduisent à l'opposition suivante : *le* + AP légers, *celui* + AP lourds. Le blocage qui apparaît pour les APs légers qui n'acceptent pas *le* a le statut d'une règle stylistique plutôt que d'une règle grammaticale, ce qui est confirmé par le sentiment des locuteurs natifs, qui déclarent que les exemples considérés agrammaticaux par Ronat et Sleeman sont en effet possibles dans le registre oral :

(86) [en parlant des communications à une conférence]
%Malheureusement, je n'ai pas entendu l'intéressante

(87) [en parlant des filles de quelqu'un]
%Il se maria avec l'intelligente

[17] SLEEMAN, 1996; SLEEMAN et VERHEUGD (1998) considèrent que si un adjectif a un complément, il doit projeter une « structure argumentale », et donc projeter aussi une position d'argument externe, ce qui implique la structure de relative réduite. Mais il n'y a aucune preuve indépendante pour cette hypothèse.

En plus, Sleeman elle-même reconnaît qu'on trouve parfois des exceptions aux règles de Ronat même dans les textes, comme cet exemple noté par Grevisse (1988 : 307) :

(88) Elle allait déserter le règne végétal et sauter par-dessus le mineral (Sleeman, 2, note 9)

Zribi-Hertz (2009) note une large extension de l'article *le* dans le français parlé (informal) de Paris : avec des adjectifs à complément, des participes et même avec des PPs et des relatives :

(89) a. La vingtaine passe par tous les chemins, les grands, les petits, **les pleins de trous**, (...)
b. Les meilleures [farines] sont **les prêtes à l'emploi de MOULIN DE PANESTO**.
c. Il faut que les codes couleurs soient identiques dans une même armée. Par exemple (...) tous les bolters bleus devront représenter la même arme spéciale. Il en va de même pour les armes lourdes où **les peintes en vert** ne devront pas, d'une escouade à l'autre, représenter un coup un Canon Laser, un autre coup un Bolter Lourd...
d. J'ai commandé des fleurs en céramique (même style que **les en métal de chez Peggy Sage**)
e. Tout le monde en parle, et il s'agit des Crocs.. **Les d'ici**, forcément, ils connaissent...
f. Les unes après les autres, elles sont parties, elles partent, elles vont partir. Les proches, les amoureuses, les amies, les familières, **les qu'on aime bien. Les qu'on aime.**

Les contraintes du registre écrit pourraient s'expliquer par l'effet conjugué de la rareté de l'ellipse avec ces adjectifs et de la possibilité d'analyser ces structures comme des nominalisations. Comme pour les adjectifs de couleur, ainsi que pour les qualitatifs prénominaux, les situations d'ellipse sont probablement plus fréquentes, ces adjectifs ont été exemptés de la restriction.

A propos des nominalisations, il convient de mentionner comment on les distingue des constructions à N vide : on a un N vide (ellipse) lorsque l'adjectif admet des mots de degré, et lorsque le groupe admet des interprétations N-anaphoriques. Par contre, pour les nominalisations il existe les interprétations générales, +humain ((90)a), +abstrait (nom de qualité) ((90)b) et, comme une particularité du français dans le domaine roman, –animé ((90)c-d), et en plus il peut y avoir des interprétations spéciales qui dérivent de l'usage fréquent d'un adjectif avec un certain nom (91); à l'encontre de l'interprétation N-anaphorique, ce nom ne doit pas être présent ou saillant dans le contexte ; il est récupéré par la connaissance du monde (encyclopédique) des locuteurs.

(90) a. Je préfère les blondes
b. Le bleu est ma couleur préférée
c. J'ai acheté du moderne
d. J'aime l'ancien

(91) On discutera après les parlementaires (: élections parlementaires)

L'utilité de ces critères est confirmé par le roumain, où on peut distinguer morphologiquement les nominalisations des cas d'ellipse par le fait que l'article suffixal n'apparaît que sur les nominalisations – avec l'ellipse on ne peut utiliser que les formes fortes, pour lesquelles v. plus loin :

(92) a. Îmi plac blondele
me plaisent blondes-les
b. *Îmi plac foarte înaltele
me plaisent très hautes-les
b′. Îmi plac cele foarte înalte
me plaisent celles très hautes
c. *Nu vreau rochia albastră, dă-mi roşia
ne veux robe-la bleue donne-moi rouge-la
c′. Nu vreau rochia albastră, dă-mi-o pe cea roşie
ne veux robe-la bleue donne-moi OBJ celle rouge
d. Albastrul este culoarea mea preferată
bleu-le est couleur-la ma préférée
e. Se apropie parlamentarele
s'approchent parlementaires-les

Le contraste est confirmé par les formes spéciales connues pour d'autres déterminants comme *un*, qui signalent la présence d'un N vide :

(93) a. Îmi place una /*o foarte înaltă
me plait une.AUGM / une très haute
b. Am încercat rochiile mov, acum vreau să încerc una /*o roşie
ai essayé robes-les mauves maintenant veux SUBJ essaie une.AUGM /une rouge

Un autre critère, appliquable aux adjectifs postnominaux, est l'absence d'élision (v. Zribi-Hertz, 2009), qui montre la présence d'un élément vide :

(94) Quelle(s) fleurs(s) préférez-vous ? – Je préfère la orange.

Il faut maintenant représenter d'une façon plus précise comment les adjectifs légers déterminent, en PF, le choix d'une forme faible du D défini. Une solution possible m'a été suggérée par Carmen Dobrovie-Sorin. Adoptant la notion de fusion de plusieurs X^0 dans un seul mot, en PF, disponible dans le cadre de la morphologie distribuée (Halle et Marantz, 1993; Embick et Noyer, 2001), on peut considérer que l'adjectif léger peut former une tête complexe avec le N vide, ce qui permettrait au D défini de se cliticiser sur cette tête complexe, donc de recevoir les formes faibles[18]. Il est intéressant de noter que le N vide peut rester visible dans cette tête complexe, comme en italien, où l'article, même lorsqu'il a des formes faibles avant des adjectifs post-nominaux, ne permet pas l'élision (v. (80)-(81) ci-dessus).

[18] L'explication du contraste entre *il* et *quello* par la nécessité pour l'article défini de se cliticiser sur un N ou un A remonte à VANELLI (1979).

DOBROVIE-SORIN (2007a) a proposé une explication en termes de têtes complexes pour la chute de l'article défini après les prépositions avec des noms sans expansion, en roumain : selon elle, dans ce cas N, D et P peuvent former une tête complexe, et la chute de l'article n'est possible que si l'article se trouve dans une tête complexe avec N et P. Si une expansion est présente, le NP devient syntagmatique et le N ne peut plus former une tête complexe avec D :

(i) în parc(*ul) $[P[D\ N]] \rightarrow P^0 + D^0 + N^0$
en parc(-le)
(ii) în parcul înverzit $[P\ [D\ [_{NP}N\ A]]]$
en parc-le reverdi

En espagnol, on a vu que l'usage des formes prénominales de l'article est beaucoup plus large. Pourtant, même ici il existe des restrictions, les prépositions autres que *de* nécessitant l'usage d'une forme forte (les formes du démonstratif *aquel*) :

(79) a. Se casó con la inteligente
se maria avec l'intelligente
b. Prefiero los de Maria
préfère.1SG les de Maria
c. Los que enviaron al hospital estaban muy graves
les que envoyèrent à l'hôpital étaient plus graves
d. * Compramos varios libros sobre Chomsky y tú compraste el sobre Postal
achetâmes plusieurs livres sur Chomsky et tu achetas le sur Postal
e. (Prefiero) *la [$_N$e] sin gafas ([$_N$e]=*chica* 'fille')
préfère.1SG la sans lunettes
f. (Prefiero) la [$_N$e] de gafas ([$_N$e]=*chica* 'fille')
préfère.1SG la de lunettes

(95) * Compraré el [$_N$e] con lazo / a cuadros / en cartón / sin grabados (Kornfeld et Saab, 2004)
achèterai le avec nœud /à carrés / en carton / sans gravures

Une explication en termes de cliticisation a été proposée par Brucart et Gràcia (1986), qui considèrent que l'article *el* doit se cliticiser sur des catégories +N, ces catégories étant les Ns et les As. Pour *de*, ils proposent qu'il ne s'agit pas d'une vraie préposition, mais plutôt d'un marqueur d'une catégorie de type +N.

Des variantes plus récentes de cette analyse ont été élaborées par Raposo (1999), Ticio (2003) et Kornfeld et Saab (2004). Raposo (1999) et Ticio (2003) proposent que les prépositions qui n'admettent pas les formes faibles introduisent des phases différentes, et que la cliticisation doit opérer à l'intérieur d'une phase (parce que les phases sont des unités d'épellation). Ils considèrent que *de* fait exception parce que ce n'est pas une préposition pleine, mais un marqueur de cas. Kornfeld et Saab (2004) contestent cette explication, notant que les formes faibles sont admises même avant un *de* faisant partie du spécifieur d'une relative (96). Or, une relative, en tant que CP, introduit forcément une phase différente. En plus, *de* peut être utilisé comme une préposition pleine, ayant un sens de source (97).

(96) El chico que me señalaste y el [$_N$e] del que te hablé son amigos.
le garçon que me signalas et le du quel te parlai sont amis

(97) El adjunto que se mueve no es el [$_N$e] del que se extrajo el elemento-qu..
l'adjoint qui se déplace ne est le duquel on a extrait l'élément qu-

L'explication qu'ils proposent est que *de* est particulièrement faible, comme le montre l'impossibilité d'être focalisé, qui le distinguerait, selon eux, des prépositions qui n'admettent pas l'article. Par conséquent, *de* serait un proclitique qui se rattache, en PF, au mot qui suit. Ceci permettrait à *el* de se rattacher, comme un proclitique, au complexe ainsi formé.

Quelle que soit la formulation précise de la règle qui régit l'usage de *el*, il est clair qu'elle doit faire référence plutôt à l'adjacence avec certains items qu'à des conditions structurales, comme le montre le fait qu'elle s'applique à l'item *de* indifféremment de la

position structurale du groupe qu'il introduit (complément ou modifieur du nom vide comme dans (79)b,f, ou spécifieur du CP relatif comme dans (96)-(97)).

En roumain, l'article défini a toujours la forme *cel* devant un N vide, quel que soit l'item qui suit (en plus, le démonstratif distal peut être interprété comme article défini, v. plus loin). Comme en roumain l'article défini est suffixal, la caractérisation de *cel* comme variante morphologique n'est pas évidente. On pourrait penser que *cel* représente l'épellation du N vide monté dans D :

(98) $[[_{N}$clopot$][_{D}$ul$]]$ $[t_{N}$ mare$]$
cloche le grand
$[[_{N}$ce$][$l$]]$ $[t_{N}$ mare$]$
ce le grand

Les formes du paradigme de *cel* permettent d'ailleurs de penser que l'article suffixal s'y trouve attaché à une base *ce-* :

(99) D = {-l, -a, -i, -le, obl. -lui, -ei, -lor}
Cel = {ce-l, ce-a, ce-i, ce-le, obl. ce-lui, ce-lei, ce-lor}
$[_{N}$e$]$/_[D] → *ce-*

Mais *cel* a d'autres usages qui ne sont peuvent pas être couverts par cette analyse, car ils ne comportent pas de N vide : il fonctionne comme un D défini avant les quantitatifs qui n'admettent pas la suffixation de l'article (100), il apparaît avant la tête du comparatif pour former le superlatif (101)[19], et il peut apparaître avant un adjectif postnominal dans la construction à double définitude (102) :

(100) cei doi/câţiva oameni
les deux/quelques êtres-humains

(101) a. cel mai bun profesor
le plus bon professeur
b. profesorul cel mai bun
professeur-le le plus bon

---

[19] Il existe plusieurs arguments pour soutenir que *cel* sélectionne directement un DegP dans le cas des superlatifs: (v. CORNILESCU, 2004a, 2006a-b, 2007a; DOBROVIE-SORIN et GIURGEA, 2006a-b) : (i) *cel* + DegP peut apparaître avant les cardinaux, là où un comparatif sans *cel* n'est pas admis (ex. (i)); (ii) *cel* ne peut pas être séparé de *mai* (ex. (ii)); (iii) *cel* + DegP peut apparaître dans des positions où un article défini du groupe nominal est exclu (ex. (iii)) :
(i) a. cei mai cunoscuţi doi autori
les plus connus deux auteurs
b. *acei mai cunoscuţi doi autori
ces plus connus deux auteurs
c. *mai cunoscuţi doi autori
plus connus deux auteurs
(ii) *cei doi mai cunoscuţi autori
les deux plus connus auteurs
(iii) a. (?) cele două cele mai bune eleve
les deux les plus bonnes élèves
b. *cele două elevele/aceste eleve
les deux élèves.les/ces élèves

(102) casa cea mare
maison-la la grande

L'usage en (100)-(101) a conduit à l'idée que *cel* est une sorte de dernier recours qui apparaît là où la suffixation de l'article est impossible (Giusti, 1993; Cornilescu, 2007a).

La question du rapport exact entre *cel* et l'article suffixal *-ul*[20] dépend de la façon dont on analyse la suffixation de l'article. Le plus souvent la suffixation a été analysée comme le résultat du mouvement du N ou NP et du AP vers D ou SpecDP (Dobrovie-Sorin, 1987; Grosu, 1988, 1994; Giusti, 1991, 1993, 2002; Cornilescu, 1992, 1994, 2006b, 2007a; Dimitrova-Vulchanova et Giusti, 1998; Longobardi, 1996, 2001b). Dans le modèle minimaliste courrant, le mouvement implique un trait attracteur de la cible. Donc D aurait un trait qui déclencherait la montée du N(P) ou du AP. Dans cette hypothèse, *cel* ne peut pas être une variante morphologique du D défini, car il lui manque ce trait attracteur, donc il doit avoir une entrée lexicale différente. Une autre analyse de la suffixation est celle par descente (*lowering*) en PF, proposée par Dobrovie-Sorin et Giurgea (2006a,b), qui s'inspirent de l'analyse de la descente de I sur V en anglais (*Affix Hopping*) par Embick et Noyer (2001). Dans cet analyse, *cel* est une variante morphologique de *-ul*, tout comme l'anglais *do(/does/did)* réalise I lorsque le rapport entre I et V n'est pas suffisamment local pour permettre la descente de I sur V.

Les données empiriques favorisent l'analyse par montée dans le cas du démonstratif postnominal : comme on l'a vu dans la sous-section 5.2.2 ci-dessus, le démonstratif postnominal, qui suit immédiatement un nom à article défini (et jamais un adjectif à article défini), sépare le nom de ses compléments et des modifieurs classifiants, de NP, ce qui semble indiquer un mouvement (c'est d'ailleurs la preuve cruciale retenue en faveur du mouvement par Grosu, 1994, et Dimitrova-Vulchanova et Giusti, 1998) :

(40) a. aceşti doi profesori de logică
ces deux professeurs de logique
b. profesorii aceştia doi de logică
professeurs-les ces.AUGM deux de logique

Dans l'analyse par montée, il existe deux possibilités de décrire *cel* : soit comme un D défini moins spécifié que *-ul*, et dont la distribution complémentaire par rapport à *-ul* s'expliquerait par un principe de concurrence entre des formes plus spécialisées et des formes moins spécialisées, soit comme un item ayant des propriétés combinatoires différentes. Ces deux possibilités ont été discutées par Cornilescu (2007a).

La première hypothèse essaie de formaliser l'intuition que *cel* est un dernier recours, avancée déjà par Giusti (1993). Cornilescu (2007a) propose une explication fondée sur le principe de la spécialisation maximale, qu'elle reprend dans la formulation de Koster (1997) :

---

[20] J'utiliserai la notation *-ul* pour l'article suffixal au lieu de *-l* et *-L* qu'on trouve parfois dans la littérature parce que dans la langue d'aujourd'hui *-ul*, prononcé le plus souvent *-u*, est la forme non-marqué du masculin singulier : non seulement la majorité de ces noms sont en consonne, donc reçoivent *-ul*, mais cette forme apparaît même dans les cas pour lesquels aucune règle morphologique n'existait dans la langue, comme avec les acronymes terminés en voyelle accentuée : *PNL-ul* [peneléul]. Historiquement, le *-u-* de *-ul* faisait partie du nom ; la chute du *-u* final a conduit à la réanalyse de *-ul* comme désinence de défini pour les noms en consonnes.

(103) In a relation of grammatical dependence, it is always the more specialized form which is preferred. A form A is more specialized than a form B, if A can fulfill fewer functions than B. (Dans une relation de dépendance grammaticale, la forme plus spécialisée est toujours préférée. Une forme A est plus spécialisée que B si A peut remplir moins de fonctions que B)

Dans les termes utilisés ici, si on remplace « fonction » par « propriété combinatoire », on peut reformuler ce principe de sorte qu'il se rapporte aux propriétés combinatoires. D'abord, on doit définir le domaine de la concurrence. Pour ce cas, on peut dire que les items en compétition ont la même catégorie et les mêmes traits interprétables. L'item plus spécialisé sera celui qui doit satisfaire un contexte plus restreint, donc défini par plusieurs traits combinatoires. Si tous les Ds ont le trait sélectionnel N et des traits-φ à valuer, *-ul* aura en plus un trait EPP associé à un deuxième trait combinatoire, qui force le déplacement – Cornilescu propose que ce trait est *u*N, mais cela demande des stipulations supplémentaires pour expliquer la montée des adjectifs; un autre candidat possible est le trait *u*φ, cas où l'on doit affirmer soit que les quantitatifs qui prennent *cel* n'ont pas assez de traits-φ, soit que l'élément déplacé doit avoir, à son tour, un trait *u*def et que les cardinaux n'ont pas ce trait. Pour expliquer pourquoi les cardinaux et les mots de degré bloquent le mouvement, Cornilescu doit stipuler que le roumain ne possède qu'un Accord local dans le groupe nominal (limité à la tête et au spécifieur du complément).

Une autre solution envisagée par Cornilescu dans l'article cité c'est de renoncer à l'idée d'une concurrence entre *-ul* et *cel* obéissant au principe de la spécialisation et de trouver un trait commun positif de tous les usages de *cel*. Elle identifie ce trait comme la sélection d'une projection ayant un trait quantificationnel (+quant). Cette hypothèse est discutable : même si on peut penser à un trait +quant pour les quantitatifs et les mots de degré, il faut noter que les quantitatifs fléchis prennent *-ul* :

(104) puținele zile
peu.FPL-les journées

En plus, il est difficile de trouver une ressemblence sémantique entre les mots de quantité et les modifieurs dans la construction à double définitude (illustrée en (102)), qui puisse justifier l'existence d'un trait commun +quant[21]. La même difficulté apparaît pour

---

[21] CORNILESCU analyse les modifieurs dans la construction à double définitude comme des topiques contrastifs. Elle représente de cette manière les effets de sens qu'elle a notés pour ces modifieurs, à savoir le fait de dénoter des propriétés identificatrices, qui permettent la sélection unique dans un contexte, mais qui sont en même temps connues comme s'appliquant à un individu ou à une espèce dans une certaine communauté. Même si cette description semble correcte, il est toujours difficile d'y trouver un trait sémantique commun avec les cardinaux et la tête de degré comparative (CORNILESCU considère qu'il s'agit d'un trait quantificationnel, car il y a une sélection entre plusieurs propriétés saillantes ; mais cela n'a rien à voir avec l'expression de la cardinalité du groupe ou du degré d'une propriété : les quantitatifs précédés de l'article défini ne sont pas des quantifieurs, mais simplement des prédicats de cardinalité ; l'opérateur qui projette la dénotation du groupe nominal dans une dénotation de type argumental – dans ce cas, d'entité – est, dans cette construction, le D défini et non pas le cardinal; le sens logique du mot « quantification » est à distinguer du sens de « quantité »). En plus, l'étiquette de « topique contrastif » ne semble pas appropriée, car ces éléments peuvent être nouveaux dans le discours (ex. (i)) et peuvent être non-restrictifs, donc forcément non contrastifs (l'exemple (ii)a peut être utilisé si je n'ai qu'une seule voiture et que l'interlocuteur sait cela ; dans l'exemple (ii)b, la lecture non-restrictive est la plus évidente ; cet exemple n'implique pas que le locuteur a plusieurs patries) :

l'extension du trait +quant à l'ellipse nominale[22]. Notez en plus que *cel* admet également un N vide non-anaphorique (v. 4.46, répété ci-dessous) :

(105) a. Dumnezeu a făcut toate **cele** din cer şi de pe pământ
Dieu a fait toutes (cel)les de-dans ciel et de sur terre
« Dieu a fait tout ce qui est dans le ciel et sur la terre »
b. Copiii trebuie să-i asculte pe **cei** mari
enfants-les doivent SUBJ CL_{AC}-obeissent OBJ les grands
« Les enfants doivent obéir aux adultes »

Je conclus que l'analyse de *cel* comme une sorte de dernier recours est préférable. Cette idée est plus facile à formuler dans l'analyse de la suffixation de l'article comme une règle de PF du type *descente (lowering*, ou *Affix Hopping*) : dans cette hypothèse, il n'existe qu'un seul article défini, auquel s'appliquent plusieurs règles de réalisation phonologique : si la tête du complément de D contient ou est adjacente à un morphème ϕ, l'article descend sur cette tête, autrement il est réalisé comme *cel*[23]. Ici l'idée de dernier

---

(i) – Cu ce-ai ajuns până aici? – Cu maşina mea cea veche
avec quoi as arrivé jusqu'ici avec la-voiture ma la vieille
(ii) a. maşina mea cea veche
voiture-la ma la vieille
b. patria noastră cea bogată
patrie-la notre la riche

[22] CORNILESCU propose que dans le cas de l'ellipse du nom le matériel restrictif exprimé du groupe est marqué +focus et se trouve dans une projection périphérique de focus. Comme le focus est aussi un élément quantificationnel, cette projection aura un trait +Quant et pourrait donc être sélectionnée par *cel*. Mais on a vu dans 3.4 des arguments contre l'hypothèse que le matériel exprimé dans les groupes à N vide serait focalisé, et déplacé dans une position SpecFoc : (a) il n'est pas forcément contrastif, et il peut même appartenir au focus matériel donné de la phrase (ex. (i)) ; (b) il peut contenir plusieurs compléments et modifieurs, et dans ce cas ces modifieurs gardent toujours le même ordre que dans le groupe à N exprimé (ex. (ii)) :
(i) – Îţi plac valsurile lui Brahms ?
te plaisent valses-les GEN Brahms
- Hm, îmi plac mai mult valsurile lui Chopin decât **cele ale lui Brahms**
hm me plaisent plus beaucoup valses-les GEN Chopin que celles ART GEN Brahms
(ii) maşina veche a lui Petru e mai bună decât **cea nouă a lui Vasile** / *cea a lui Vasile nouă.
voiture-la vieille ART GEN Petru est plus bonne que celle nouvelle ART GEN Vasile / celle ART GEN V. nouvelle

[23] Le terme de *Affix Hopping* a été introduit par CHOMSKY (1957) pour décrire la flexion verbale anglaise. L'idée d'une explication morphologique de ce phénomène a été reprise dans le cadre de la morphologie distribuée par EMBICK et NOYER (2001). On sait qu'en anglais les verbes lexicaux qui portent les marques flexionnelles des temps simples ne sortent pas du VP (ou vP) – en témoignent la position par rapport aux adverbes et l'ellipse. On sait aussi que le nœud I doit être réalisé comme *do* chaque fois qu'un V exprimé ne se trouve pas immédiatement au-dessous de la position de surface de I (c'est-à-dire, en termes structuraux, qu'il n'est pas la tête du complément de I) :
(i) He **will** always eat meat.
(ii) a. He **did** $[_{NegP}$ not $[_{VP}$ eat it]].
b. He **will** not eat it.
(iii) a. $[_C$ **Did**] $[_{IP}$ he t_I $[_{VP}$ eat it]] ?
b. $[_C$ **Will**] he eat it ?
La règle *Affix Hopping* détermine la descente de I sur V lorsque V et la tête du complément de I. Comme le cadre génératif actuel ne permet pas de mouvement de descente en syntaxe, EMBICK et NOYER (2001) formulent cette règle comme une règle de PF. Dans cette hypothèse, *does* et *-s* sont des réalisations contextuelles d'un même item syntaxique, le I [+ présent + 3sg]. Embick et Noyer proposent qu'il existe deux types de règles de

recours est comprise dans la formulation même de la règle. Mais on a vu que cette analyse n'explique pas la position du démonstratifs postnominal (v. (40)). On pourrait adopter une solution de compromis, disant que le seul cas de montée du N est celui où D sélectionne Dem (notez aussi que cette structure n'admet que la montée du N; l'ordre AP-def – Dem – N est agrammatical)[24]. Plus précisément, on pourrait dire que le démonstratif attire le N, pour former une tête complexe [N + Dem], et doit être sélectionné par le D défini[25]. Il faut alors faire l'hypothèse que lorsque la tête du complément du D est complexe, la règle de la descente de l'article prend en considération le morphème ϕ du premier composant de cette tête :

(106) [D^0 [[N^0-φ Dem^0][...]]] → [N^0-φ-D^0 Dem^0][..]
profesor-u-l acesta

Sinon, on traitera *cel* comme un dernier recours syntaxique.

Indépendamment de l'analyse choisie, il faut retenir que l'insertion de *cel* n'est pas due à l'ellipse, mais à l'impossibilité d'utiliser la forme suffixale. Ainsi, *cel* n'est utilisé que lorsque l'article suffixal aurait dû s'attacher à N. S'il existe un adjectif prénominal qui peut recevoir l'article, il le recevra en cas d'ellipse aussi[26] :

(107) Nu-mi place actualul ministru de finanțe. Cred că **fostul** [$_N$Ø] era mai bun.
ne-me plait actuel-le ministre de finances crois.1SG que ancien-le était plus bon
[D [fost [ministru de finanțe]]] → fost-ul (ministru de finanțe)

---

changement d'ordre qui s'appliquent en PF, corrélés à deux étapes dérivationnelles distinctes : des règles sensibles à certaines notions structurales, qui s'appliquent avant la linéarisation, et des règles qui s'appliquent au moment de (ou après) l'insertion des formes du vocabulaire, qui ne sont sensibles qu'à l'adjacence linéaire et à l'organisation des X^0 dans des mots phonologiques. La descente de I sur V appartient au premier type, car elle doit faire référence à la tête du complément de I. Elle ne peut pas se réduire à l'adjacence linéaire car les adverbes ne bloquent pas la descente.

(iv) He [I [always [eats meat]].

Le contraste entre les adverbes, qui permettent la descente, et la négation, qui la bloque, est expliqué par EMBICK et NOYER par le fait que les adverbes sont des adjoints et la négation est une tête.

[24] Un argument potentiel pour cette hypothèse est le fait que la construction à démonstratif est le seul cas où le cardinal ne bloque pas la suffixation :

(i) casele acestea două (ale lui)
maisons-les celles deux (ART lui.G)

(ii) * casele două (ale lui)
maisons-les deux (ART lui.G)

[25] J'ai proposé un mouvement de tête pour rendre compte du fait que seulement le N seul (suffixé) peut apparaître devant le démonstratif, aucun autre composant du NP n'y étant admis :

(i) *profesorul bun / de matematică ăsta
professeur-le bon / de mathématique ce

[26] Les deux analyses de la suffixation – l'analyse par montée et l'analyse par descente en PF – doivent faire l'hypothèse que les adjectifs prénominaux sont des spécifieurs de projections fonctionnelles : pour la descente, l'attachement de l'article à l'adjectif, lorsqu'il précède, présuppose que la tête du complément de D n'est pas N, mais une tête fonctionnelle qui suit immédiatement l'adjectif (qui est son spécifieur). La suffixation ne peut pas être considérée comme une dislocation locale, car le suffixe ne s'attache pas toujours au *mot* qui suit l'article, mais, dans le cas des APs, s'attache à l'adjectif même si celui-ci est précédé par des modifieurs de degré :

(i) [atât de celebr**ul**] actor
tellement de célèbre-le acteur

Une autre particularité des DPs définis à N vide qui se retrouve dans plusieurs des langues examinées est l'usage fréquent du démonstratif distal à sens d'article défini. Partant des cas où l'usage des formes adnominales de l'article est impossible (comme (36) et (37)a, répétés ci-dessous), j'ai traité le démonstratif dans ces conditions comme une forme forte de l'article.

(108) a. the news from Iraq and **those** / ***the** [$_N$e] from Kosovo (angl.)
b. il fratello di Maria e **quello** / ***il** [$_N$e] di Paolo (it.)
le frère de Maria et celui(=ce..là)/ le de Paul
c. **ai** nga dritaria (alb.)
celui(= ce..là) à fenètre-la.

Mais il faut noter que parfois le démonstratif distal peut apparaître dans cette fonction même lorsqu'il existe l'option d'utiliser une forme d'article défini : ainsi, en roumain on peut trouver le démonstratif *acela*, quoique *cel* soit admis dans tous les groupes à N vide (v. (109)) ; en anglais, on peut trouver soit *that* soit le tour *the one*, qui ont toutefois des propriétés différentes (v. la section suivante).

(109) a. casa de ajutor social şi **aceea/cea** de pensii (roum.)
maison-la d'aide social et celle-là/celle de retraites
b. alegerea preşedintelui a suscitat mai multe pasiuni decît **aceea/cea**
élection-la président-le.GEN a suscité plus beaucoup passions que celle-là/celle
a parlamentarilor
ART parlementaires-les.G

Il existe quand même une différence d'usage entre le démonstratif et l'article défini *cel*, qui montre que les deux ne peuvent pas être considérés des variantes libres: pour l'interprétation non-N-anaphorique du N vide, on ne peut utiliser que *cel* (v. (110)), sauf lorsque le N vide est suivi d'un relative et a l'interprétation +humain :

(110) a. Cele/*Acelea care reies de aici sunt...
celles/celles-là qui ressortent d'ici sont
« Ce qui /les choses qui ressortent d'ici sont.. »
b. cei/*aceia mari... « les adultes.. »
ceux/ceux-là grands
c. ...cele/*acelea din cer şi de pe pământ « ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre »
celles/celles-là de-en ciel et de sur terre

(111) Aceia /Cei care vor să aibă prea mult, vor pierde totul
ceux-là/ceux qui veulent SUBJ aient trop beaucoup vont perdre tout

On a vu dans le chapitre 4 (section 4.3) que l'antécédent dont les pronoms définis marquent le degré d'accessibilité peut être non seulement indexical (c.-à-d., référentiel ou lieur), mais aussi nominal (l'antécédent de l'anaphore nominale). On peut alors expliquer le fait que le démonstratif soit souvent utilisé en cas d'ellipse ainsi que la restriction à l'interprétation N-anaphorique en faisant l'hypothèse que l'indication déictique comprise dans le démonstratif peut avoir comme une des valeurs interprétatives possibles « identifiable par anaphore nominale».

Il reste à expliquer pourquoi c'est le démonstratif distal qui a cet usage. Partons de l'observation que normalement le déictique distal implique un contraste avec un autre antécédent possible, plus proche. On pourrait ainsi réécrire le trait /+distal/ comme /+deixis +contraste/. Or, dans le cas de l'anaphore nominale il existe un contraste entre le concept de l'antécédent et le concept dénoté par le NP à ellipse, car la partie exprimée du NP ne se retrouve pas dans le contenu descriptif de l'antécédent (rappelons-nous que l'ellipse que nous discutons est toujours partielle ; pour l'ellipse totale dans des groupes à D interprété comme article défini, il faut utiliser les pronoms définis, comme on l'a montré dans le chapitre 4 – section 4.3). On peut ainsi conclure qu'au lieu des traits {+deixis +contraste-entre-référents}, le distal dans cette lecture a les traits {+anaphore-nominale +contraste-entre-concepts}. En généralisant, on peut dire que dans les deux cas il a les traits {+antécédent-saillant +contraste}. Les langues où le distal peut être utilisé à interprétation d'article défini en cas d'ellipse permettent au trait +antécédent-saillant de se rapporter à l'anaphore nominale, en plus de l'anaphore référentielle. On a ainsi un autre argument en faveur de l'idée, défendue dans le chapitre 4 (section 4.3), que le marquage de l'accessibilité de l'antécédent peut se rapporter à l'anaphore nominale.

On peut ainsi dire que lorsque le distal apparaît à interprétation d'article défini dans des groupes à ellipse nominale, il n'est pas nécessaire de supposer qu'il s'agit d'une homonymie, et que l'on a affaire en fait à des formes fortes de l'article. On peut dire qu'il s'agit toujours du démonstratif, mais que son trait +antécédent-saillant peut se rapporter à un antécédent nominal. On dira que le démonstratif représente une forme forte de l'article seulement au cas où il peut apparaître sans interprétation d'anaphore nominale (c'est-à-dire, avec un N vide non-anaphorique). En roumain, on trouve cette situation avec des relatives, comme en (111). En anglais aussi, le démonstratif pluriel admet l'interprétation non-N-anaphorique +humain.

(112) a. Those who want to have too much will loose everything.
b. Vatican's proposal for caring for those on the street (titre d'article, Internet)

On peut ainsi conclure que l'extension du sens déictique à l'anaphore nominale est une étape dans la transformation du démonstratif distal en une forme forte de l'article. Cette transformation est encore en cours en roumain, où elle ne s'est produite que dans le contexte des propositions relatives, mais est déjà accomplie en anglais (pour le pluriel).

5.3. L'alternance entre one et N vide en anglais

Dans cette section, je montrerai que la distribution du $[_{N}e]$ et du pro-N *one* en anglais ne peut pas s'expliquer par la légitimation du $[_{N}e]$ par un IF ayant certains traits. Comme je l'ai déjà annoncé dans le chapitre 3 (v. la section 3.4), je soutiendrai que *one* représente une façon de réaliser le Nombre. C'est une idée proposée par Llombart-Huesca, 2002. Mon analyse diffère de la sienne principalement par le fait que je n'identifie pas *one* avec Num, mais je l'analyse comme une tête n qui porte le Num affixal descendu en PF. A part le N vide non-anaphorique, qui est un item distinct, j'analyse l'alternance $[_{N}e]$/*one* comme un phénomène de PF : $[_{N}e]$ apparaît lorsque le complexe [n + Num] peut se cliticiser sur

un IF qui le précède, autrement ce complexe est réalisé comme *one(s)*. Je montrerai que les IFs qui permettent la cliticisation ne sont prédictibles qu'en partie – ce qui soutient l'analyse de cette alternance comme un phénomène de PF.

Le premier essai d'expliquer la distribution de *one* et [$_N$e] par une légitimation du N vide par des items portant certains traits est dû à Lobeck (v. Lobeck ,1991, 1993, 1995). Lobeck a surtout examiné quels IFs peuvent être suivis du N vide et lesquels demandent l'insertion de *one*, et les traits qu'elle a trouvés résument en quelque sorte la liste de ces items. Les traits auxquels elle est arrivée dans son livre de 1995 sont +pluriel, +partitif et +possessif : l'IF qui légitime un N vide devrait avoir au moins un de ces traits. Les déterminants *the* et *a* n'ont aucun de ces traits, donc ne pourraient pas être suivis d'un N vide.

Le trait +partitif est introduit pour rendre compte du contraste entre *each* et *every* et entre *a* et *one* :

(113) a. one/each [$_N$e]/ of the men
b. * a/every [$_N$e]/of the men

Le trait +possessif rend compte de la possibilité pour le N vide d'apparaître après les génitifs saxons et les pronoms possessifs (sous les formes *mine, yours* etc.).

Tout d'abord il faut noter qu'à la différence des traits d'accord riche qui légitiment le sujet nul, ces traits n'apportent aucune identification du contenu non exprimé, à part le trait +pluriel. Ainsi, les génitifs et les possessifs peuvent se combiner avec n'importe quel type de nom (animé ou inanimé, comptable ou massique) et n'importe quel nombre :

(114) I saw John's [$_N$e] yesterday ([$_N$e] peut être *friend, friends, boy, girl, car, cars, meat* etc.)

L'exclusion des formes *the* et *a* est probablement due à leur caractère clitique, car *a* permet l'ellipse sous sa forme forte *one*, qui est à analyser comme une variante morphologique dans le contexte _[$_N$e], tandis que pour *the*, comme on l'a vu dans 3.4, il existe, à côté de l'usage de *one*, la possibilité d'une forme forte (*that*) (Sommerstein, 1972; Schütze, 2001) (il faut quand même noter que les formes fortes marquent le nombre, ce qui soutient la généralisation de Lobeck):

(115) the letter for my broker and that for my accountant (Schütze, 2001 :7)
= the letter for my broker and the letter/the one for my accountant
≠ the letter for my broker and that letter for my accountant

(116) a. the top of the hill and that of the mountain
a'. * the top of the hill and the one of the mountain
b. the students of physics and those of chemistry
b'. *the students of physics and the ones of chemistry

Quant au trait partitif, notez que *every* est compatible avec le partitif lorsque le nom est exprimé :

(117) every man of those who have fled
chaque homme de ceux qui ont fuit

La différence entre *every* et *each* est que *every* peut ne pas être partitif, selon la définition de la section 3.1.2. (v. 3.18) (paraphrasable par le tour D-(N)-*des*-NP, où le DP en *des* n'est pas générique). Donc il faut préciser la condition de Lobeck en remplaçant 'partitif' par 'intrinsèquement/obligatoirement partitif'.

Le cas du démonstratif est plutôt problématique pour l'analyse de Lobeck : il est vrai que le singulier est plutôt rare en usage N-anaphorique, et impossible avec les personnes, tandis que pour le pluriel ces restrictions n'existent pas (les démonstratifs singuliers sans restriction exprimée ont généralement une interprétation non-N-anaphorique -animé, étant donc peut-être à analyser comme des pronoms neutres). Pourtant, la lecture N-anaphorique existe aussi pour le singulier (v. les exemples comme (118)c-d, donnés comme grammaticaux par Huddlestone et Pullum (2002) ; v. aussi Panagiotidis, 2003a), ce qui atteste la présence d'un $[_N e]$:

(118) a. * I like your car but I prefer that [Ne] (avec [Ne]=car)
a'. I like your car but I prefer those $[_N e]$ (avec $[_N e]$=*cars*)
b. * I prefer the previous candidate to this $[_N e]$ (Huddlestone and Pullum, 5.9.3)
b'. I prefer the previous candidates to those $[_N e]$
c. That sausage has only 25% meat, but this has 90% (Huddlestone and Pullum, 5.9.3.[17])
d. This model is more suitable than that

La limitation aux inanimés caractérise aussi les formes du démonstratif analysables comme formes fortes de l'article défini:

(119) a. * I like the student from Mexico, and I adore that from Canada. (Schütze, 2001 : 12)
b. I like the students from Mexico, and I adore those from Canada. (Schütze, 2001 : 12)
c. *the student of chemistry and that of physics

Dans l'hypothèse que *one* représente n + Num, on peut rendre compte de cette alternance en faisant les propositions suivantes : le n + Num pluriel peut se cliticiser sur les démonstratifs, car ceux-ci comprennent une marque de pluriel : le *-s*, qui apparaît aussi dans *others* (v. plus loin). n + Num serait alors représenté par ce *-s*, au lieu de la forme *ones*. Pour le singulier, ce phénomène est restreint à un n marqué /-animé/ probablement sous l'influence du pronom démonstratif, qui au singulier est toujours neutre (*this, that* ne peuvent pas se rapporter à des personnes). Pour le pluriel, la cliticisation est obligatoire seulement pour certains locuteurs, d'autres admettant aussi la forme *ones* :

(120) I like these shirts but I don't like those (%ones) (Llombart-Huesca, 2002: 36)

Une confirmation de cette analyse est le fait qu'un adjectif intervenant entre le démonstratif et le N vide rend nécessaire l'insertion de *one*. Il en va de même pour le possessif :

(121) I like these shirts but I don't like those red *(ones) (Llombart-Huesca 2002:37)

(122) a. my mother's (*one)
b. my mother's blue *(one)

Lobeck, et les autres partisans de la légitimation syntaxique, comme Kester (1996) et Sleeman (1996), considèrent que les adjectifs prénominaux sont des têtes ou des

spécifieurs, donc la légitimation doit se rapporter à eux et non à l'IF qui précède. L'idée d'une légitimation par la projection qui abrite l'adjectif a permis à Kester (1996) d'expliquer la différence entre l'anglais, où les adjectifs demandent parfois l'insertion de *one*, comme on l'a vu, et des langues à adjectifs fléchis comme les autres langues germaniques et les langues romanes :

(123) a. Ich möchte das alte Buch kaufen aber Sie möchten das neue [$_N$e]. (all.)
je voudrais le vieux livre acheter mais vous voudriez le nouveau.NSG.Acc
b. I'd like to buy the old book, but you would prefer the new ?(one) (angl.)
c. die nieuwe [$_N$e] (néerl.)
le nouveau-FLEX
d. den nya [$_N$e] (suéd.)
le nouveau-FLEX

Selon Kester, la flexion adjectivale rend visible la tête fonctionnelle qui abrite l'adjectif et lui permet de fonctionner comme un 'gouverneur propre', donc de légitimer [$_N$e] à interprétation N-anaphorique . En absence de cette flexion, il faut insérer *one* dans cette tête pour qu'elle puisse fonctionner comme un gouverneur propre (donc on a toujours affaire à une stratégie de dernier recours, mais *one* n'est plus analysé comme N grammatical, mais comme une tête fonctionnelle). Par contre, comme on le verra, [$_N$e] à interprétation non-anaphorique est possible avec les adjectifs, donnant généralement l'interprétation +humain +générique +pluriel. Kester considère que les [$_N$e] marqués pour des traits inhérents – qu'elle note *pro* – n'ont pas besoin des mêmes conditions de légitimation que le pro-N, qui est un [$_N$e] (*pro*, dans sa notation) totalement dépourvu de traits intrinsèques. Elle note aussi que le superlatif permet l'ellipse, ce qui serait dû à la présence d'une flexion sur l'adjectif (*-est*)[27]:

(124) Although Helen is the oldest girl in the class, Julie is the tallest [$_N$e]

Llombart-Huesca (2002) a objecté que l'ellipse n'est pas permise par une autre flexion adjectivale, celle du comparatif. Selon Huddlestone et Pullum (2002), le comparatif permet, en fait, le [$_N$e], mais seulement avec l'article défini, donc l'objection de Llombart-Huesca reste valable dans la mesure où elle montre que la flexion adjectivale ne suffit pas toujours pour légitimer [$_N$e]

(125) a. the nicer *(one) (Llombart-Huesca, 2002: 61)
b. There are two sisters, but the elder is already married (H & P, 5.9.3[22.ii])
c. * Hugo has a big house, but Karl has a bigger (H & P, 5.9.3[22.iii])
d. *The present company is a combination of several smaller (H&P 17.6.1)

Comme je considère les adjectifs comme des adjoints, sauf pour des cas spéciaux (v. 2.7 et 2.4.1.3), je ne peux pas adopter l'analyse de Lobeck et Kester pour le contraste

---

27 LLOMBART-HUESCA (2002) affirme que cette possibilité est limitée à la position prédicative, où on peut penser à une structure sans N (v. 139) :
(i) All the cars were pretty expensive but I bought the cheapest *(one)
Pourtant il y a des locuteurs natifs qui acceptent cet exemple sans *one* si l'ellipse est interprétée comme un pluriel.

en (120)-(121) et (122). Je considère que ce contraste montre que l'adjacence linéaire joue un rôle dans le choix entre *one* et [$_N$e], ce qui suggère qu'au moins en partie cette alternance est à traiter par des règles morphologiques. Cette proposition permet de rendre compte d'une autre observation importante : comme on l'a déjà vu en (122), non seulement [$_N$e] a une distribution restreinte, mais aussi *one*. Ainsi, il est exclu après les possessifs[28], les universels pré-D (*all, both*), les cardinaux, les quantitatifs et indéfinis pluriels comme *some, few* (y compris *a few*), *many, several, most* :

(126) a. I bought several/some/many/three (*ones) (that I liked)
b. My car arrived yesterday, Bill's (*one) arrived today (Schütze, 2001 : 19)
c. Some dogs don't like chicken, but all (*ones) like beef (Schütze, 2001 : 20)
d. Some students haven't come yet, but most (*ones) are already here.

Si on considère que *one* peut être une forme forte de l'article *a(n)*, on dira que *one* est exclu après cet article aussi[29] ; Huddlestone et Pullum montrent que *one* avant [$_N$e] ne correspond pas toujours au 'cardinal' *one* (celui qui souligne la quantité), comme on peut le voir en comparant (127)b à (127)c (dans le premier exemple, dans la paraphrase à N exprimé on garderait la forme *one*, mais pas dans le deuxième):

(127) a. I bought one/*a one/*one one (that I liked)
b. We need three keys, but for the moment we've only one (H & P, 17.6.1[11](i))
c. I've foolishly come without a pen. Can you lend me one? (H & P, 17.6.1[11](ii))

Comme *one* n'est pas vide, on ne peut pas expliquer sa distribution restreinte par des règles de légitimation. Kester et Sleeman sont alors forcées à traiter *one* comme un dernier recours, mais aucune formulation exacte du principe de dernier recours auquel *one* serait soumis n'est offerte. Comme entre les tours en [$_N$e] et en *one* il n'y a apparemment aucune différence de complexité structurale, le principe d'économie utilisé pour rendre compte de cette alternance devra probablement faire référence à la réalisation phonologique, statuant qu'un item vide est plus économique qu'un item exprimé réalisant les mêmes traits. Mais *one* est plus riche en traits que [$_N$e] – comme on l'a vu en 3.4, il est restreint aux comptables :

(128) a. *Joe wanted the expensive furniture but Jan wanted the cheap one (Schütze, 2001)
b. The crockery reminds me of that/*the one which we used to have in College
(Huddlestone et Pullum, 2002, 17.6.1.[3])

En conclusion, je considère qu'il est difficile de traiter les restrictions dans la distribution de *one* par un principe syntaxique d'économie. Par conséquent, je préfère l'hypothèse que ces restrictions sont le résultat des règles morphologiques de réalisation du complexe n + Nombre.

---

28 Certains locuteurs admettent cependant *my one* pour *mine*, etc. (HUDDLESTONE et PULLUM, 2002; PANAGIOTIDIS, 2003)

29 HUDDLESTONE et PULLUM notent que dans le registre informel, *one* est admis après *a(n)* dans des contextes non-affirmatifs :

(i) a. We turn them on at 6 in the morning and off at 5.30 every night, six days a week, and **not a one of them** has ever gone down on us (H & P, 17.6.1.[8])
b. I have never met another woman like her, you see, and I do not suppose I shall ever met **such a one** again

Cependant il faut noter que [$_N$e] et *one* ne sont pas toujours en distribution complémentaire. Après les ordinaux, le négatif (*no*)[30], l'alternatif[31], les superlatifs, *which, any, each, either, neither* et pour certains locuteurs après les démonstratifs pluriels aussi, les deux apparaissent en variation libre. Après les adjectifs, [$_N$e] est admis dans plusieurs interprétations. Il s'agit d'abord des interprétations non-anaphoriques, où [$_N$e] ne peut pas être remplacé par *one*. L'interprétation est le plus souvent +humain, ce qui est une caractéristique générale du N vide, comme on l'a vu dans le chapitre 3. Dans ce cas, le groupe est généralement introduit par l'article défini, et est interprété comme un pluriel générique. Le fait qu'il ne s'agit pas de nominalisations est prouvé par la possibilité de projeter le degré et de recevoir de la modification adverbiale (v. (129)), et par l'absence de la marque du pluriel *-s*. En plus, avec les nominalisations le sens générique est exprimé par le D nul comme pour les noms, ce qui n'est pas possible pour les adjectifs suivis de [$_N$e] (v. (130) ; (130)a montre la corrélation entre marque de pluriel et possibilité d'avoir article nul à sens générique, qui prouve qu'on a affaire à une nominalisation):

(129) The very poor envy the rich
Sometimes **the apparently wealthy** are merely in debt (/actionmediafx.com/)

(130) a. Germans are ugly
b. * Poor are ugly
b'. *Poor envy rich
c. *the apparently Germans

Il existe aussi une interprétation non-anaphorique -animé, généralement abstraite. La modification adverbiale et la restriction sur les déterminants (seulement l'article défini y est admis) montrent qu'il ne s'agit pas d'une nominalisation :

(131) a. We are going to attempt **the utterly impossible** (Huddlestone & Pullum, 5.9.3.[29.iv-v])
b. We are verging on **the immoral**

Cette interprétation peut aussi apparaître avec les superlatifs précédés de génitifs :

(132) George was at **his most obstructive** (H & P, 5.9.3.[23i])

---

30 Le négatif a la forme forte *none* avant [$_N$e]. Le fait que *none* n'est pas une simple contraction optionnelle de *no one* est prouvé par son usage dans une construction assez rare en anglais, poétique et archaïque, qui correspond exactement à la topicalisation scindée de l'allemand (pour laquelle v. 5.2.4), l'une des restes de V2 en anglais :
(i) a. Bread has he none, the snow must be his drink (William Wordsworth, *Descriptive Sketches*)
b. Brothers and sisters have I none, but this man's father is my father's son. (riddle)
Dans cette construction, *none* est suivi d'une trace, et ne peut pas être remplacé par *no one* :
(ii) a. *Bread has he no one
b. *Brothers have I no one(s)

31 Plus précisément, au singulier, *one* est optionnel après l'alternatif précédé des articles défini et indéfini, mais devient fortement préféré avec d'autres IFs comme le démonstratif et le D possessif (Huddlestone et Pullum 2002) :
(i) a. the/an other (one)
b. your/that other ? (one)
c. the/your/those others /other ones

On affirme en général que l'interprétation générique +humain demande l'article défini, mais des locuteurs acceptent aussi des exemples avec des déterminants partitifs, comme :

(133) a. Most rich hate the poor
b. Some rich hate the poor

Ces syntagmes sont interprétés comme *most of the rich, some of the rich*, ayant en commun avec l'usage générique le fait que le groupe sur lequel on quantifie n'est pas contextuellement restreint.

Mais l'interprétation anaphorique est possible aussi, surtout après certains adjectifs. Huddlestone et Pullum notent que [$_N$e] anaphorique est possible après les adjectifs dénotant la couleur, l'origine, la composition, l'âge et la dimension, et qu'avec d'autres adjectifs l'acceptabilité est plus réduite, allant jusqu'à nulle, sans que des limites certes puissent être établies :

(134) a. Henrietta likes red shirts, and I like **blue** (H & P, 5.9.3.[25])
b. Henrietta likes Russian vodka, and I like **Polish**
c. I prefer cotton shirts to **nylon**
d. Lucie likes young dogs, but I prefer **old** (H & P, 5.9.3.[27])
e. Lucie likes big dogs, but I prefer **small**

(135) a. ?Lucie likes smooth-coated dogs, but I prefer **shaggy** (H & P, 5.9.3.[28])
b. *Lucie likes friendly dogs, but I prefer **aggressive**

Ils notent aussi que l'acceptabilité dépend du type de déterminant, étant plus réduite avec l'article indéfini :

(136) ? Harvey bought a red shirt and I bought a blue (H & P, 5.9.3.[26])

Comme les exemples (134)-(135) sont des pluriels et des massiques, on peut déduire que [$_N$e] est plus aisé à utiliser au pluriel, ou lorsque le nombre n'est pas spécifié (pour les massiques). Ainsi, des exemples construits avec des indéfinis massiques et pluriels sont acceptés par des locuteurs natifs d'anglais britannique :

(137) a. We first put some liquid ingredients in, and then put some dry
b. We will buy two blue covers and three green
c. I met two thin girls and three fat

L'analyse que je propose part de l'intuition, développée par Llombart-Huesca (2002), que l'insertion de *one* est liée à l'expression du nombre. On sait qu'en anglais ce n'est que le nom qui exprime toujours le nombre, tandis que certains déterminants ne l'expriment pas (p.ex. *the*, le possessif *'s*, *any*, *some*, *every* etc.). En plus, *one* est limité aux comptables (v. 3.167, reproduit ci-dessous):

(138) a. *Joe wanted the expensive furniture but Jan wanted the cheap one
b. *We sympathize both with the despair caused by the drought and with the one caused by the tornado (Schütze, 2001 : 17)

Comme les massiques n'ont pas le contraste de nombre, on peut soutenir que le trait de nombre y est absent (mais v. pourtant 2.4.1.2, et Heycock et Zamparelli, 2005). On peut ainsi dire que *one* est inséré lorsque la tête Num est réalisée, ou bien – si Num dans les massiques existe mais a une autre valeur (v. Delfitto et Schroten, 1991) – lorsque Num est spécifié comme singulier ou pluriel. Llombart-Huesca propose que *one* est inséré comme un support pour le nombre, similaire au *do- support*. J'examinerai comment on peut formuler cette suggestion tout en m'éloignant des détails de son analyse, qui revient à peu près à celle de Lobeck, avec Num à la place de N.

Comme *one* suit les adjectifs prénominaux, occupant la position du N lexical, on ne peut pas soutenir que *one* représente la tête Num, comme l'a proposé Llombart-Huesca[32] (pour la génération du Nombre au-dessus des adjectifs, v. 2.4.1.2, les arguments de Heycock et Zamparelli (2005)). Je propose de considérer Num similaire à la flexion verbale de l'anglais : ce serait un affixe qui descend en PF sur la tête lexicale (par *Affix Hopping*, v. la section précédente). Dans les groupes à ellipse, il descend sur n. Lorsque des déterminants marqués pour le nombre ou limités à un certain nombre précèdent immédiatement le complexe [n + Num], ce complexe peut se cliticiser, étant épelé comme la marque de pluriel du déterminant (p.ex. *others*), ou avoir une réalisation vide (comme après les cardinaux, *several, some, few, many, several, most*, v. (126) ci-dessus). Quant à la proposition que c'est n (une catégorie fonctionnelle qui se combine avec le NP) plutôt que N (le nom lexical) qui reçoit l'affixe Num, c'est une conséquence de l'analyse de l'ellipse par effacement, comme on l'a expliqué dans la section 3.4 (le N lexical est effacé en cas d'ellipse, donc il ne peut pas apparaître comme *one*). Comme lorsque les adjectifs interviennent entre les IFs et n la cliticisation de [n + Num] n'est plus possible, on s'attend à trouver toujours *one* (pour les comptables). Mais on a vu que parfois on trouve [$_N$e] à interprétation anaphorique après des adjectifs ((134)-(137)). Je propose que dans ces cas-là Num est soumis à l'élision – notez que dans tous les exemples, il est identique au nombre de l'antécédent.

Le N vide non-anaphorique est un item différent, un n +humain, qui n'est pas réalisé comme *one* (pour l'identification du N grammatical à n, cf. Saab (2004), et la section 3.4), au moins dans la construction à adjectifs. Le n -animé illustré en (131)-(132) est exceptionnel. Peut-être s'agit-il d'usages idiomatiques, donc notés dans le lexique, ou de cas de nominalisation où la tête nominalisatrice apparaît au-dessus des adverbes.

Il existe cependant des cas où *one* peut avoir une interprétation non-anaphorique +humain. Huddlestone et Pullum (2002) citent l'exemple suivant :

(139) Kim's not the **one** responsible for the delay (H & P, 17.6.1)

Comme dans cet exemple *one* est adjacent à l'article défini, on peut faire l'hypothèse que la réalisation phonologique de [n + Num] est nécessaire parce que l'article est une forme faible, ce qui l'empêche d'apparaître devant une catégorie vide.

---

32 LLOMBART-HUESCA considère que *one* est la réalisation de la tête Nombre, et que les conditions de légitimation proposées par Lobeck s'appliquent, en fait, à cette tête et pas au N vide. Mais elle doit alors supposer que Num est généré sous les adjectifs et que les adjectifs prénominaux bloquent la légitimation du Num vide par un IF (ce qui l'emmène à les analyser comme des têtes, comme ABNEY, 1987), des hypothèses qui sont très discutables.

C'est ce qui forcerait la réalisation phonologique du complexe [$n_{+humain}$ + Num]. Après les adjectifs, *one* ne permet pas la lecture non-anaphorique:

(140) a. The rich are not always happy
b. Rich ones are not always happy (* sans antecedent nominal)
c. The rich ones are not always happy (* sans antecedent nominal)

Le [$_N$e] non-anaphorique +humain précédé d'adjectifs est soumis à d'autres restrictions : il est limité aux groupes introduits par l'article défini ou par des Ds partitifs, toujours au pluriel ; on peut donc considérer qu'il est marqué +pl (comme un *plurale tantum*), ce qui expliquerait pourquoi le support explicite *one* n'est pas nécessaire pour l'expression du nombre[33]. En plus, le groupe que le DP exprime, pour l'article défini, ou sur lequel le D partitif quantifie, n'a pas de restriction contextuelle, ce qui donne, pour l'article défini, le sens générique. Pour les Ds partitifs, j'appellerai cet usage "partitif générique". L'interprétation générique ou partitive générique est difficile à expliquer en posant un trait +générique sur le [$_N$e], comme l'a fait Kester (1996), car la généricité d'un DP découle de l'opérateur qui s'applique au contenu descriptif du groupe, et la position de ces opérateurs est D. En plus, il faut remarquer que cette propriété ne s'applique qu'au [$_N$e] non-anaphorique précédé d'adjectifs ; s'il est directement précédé d'un IF, la restriction à une interprétation générique ou partitive générique disparaît :

(141) a. He's considered a genius by **some**. (cf. Huddlestone et Pullum, chap. 17)
b. I intend to address **those** who gathered there.

Donc l'interprétation générique n'est pas un trait de n, mais est le résultat de l'effet combiné de deux restrictions : la limitation du [$_N$e] non-anaphorique avec des adjectifs au D défini et aux indéfinis proportionnels, et la condition que le groupe défini dans ces cas-là ne soit pas contextuellement restreint. La première restriction rend compte aussi du fait que le D nul générique est impossible dans cette construction, tandis qu'avec ellipse (que ce soit *one* ou [$_N$e] anaphorique) il est admis :

(142) a. *Poor envy rich
b. I prefer blue ones
c. I prefer cotton shirts to nylon (H & P, 5.9.3.[25])
d. I prefer rich * (people) to poor (sans antécédent contextuel pour [$_N$e])

Pour le moment je n'ai pas une explication pour ces contraintes.

Pour conclure, l'alternance entre *one* et [$_N$e], en cas d'ellipse, est expliquée par la règle suivante:

(143) Le complexe [n][$_{Num}$+ sg/+ pl] est réalisé comme *one* sauf lorsqu'il se cliticise sur un IF qui le précède.

Les IFs qui permettent la cliticisation de *one* sont en partie prédictibles : (i) ils ne doivent pas être clitiques eux-mêmes (où ils doivent alors prendre une forme forte,

[33] L'interprétation plurielle des groupes *the* + Adj + [$_N$e] non-anaphorique peut aussi s'expliquer comme interprétation par défaut dans les groupes non-marqués pour le nombre (v. 5.2. pour l'idée que le pluriel est la valeur non-marquée du nombre pour les comptables)

comme *one* pour *(a)n)* (cela exclut les formes faibles *the* et *a(n)*); (ii) les IFs marqués pour un certain nombre (les démonstratifs, surtout au pluriel) ainsi que les IFs qui sélectionnent, dans le cas des comptables, un certain nombre permettent toujours la cliticisation (*many, several, few, most, one, all,* les cardinaux, qui sélectionnent le pluriel, et *each*, qui sélectionne le singulier). La cliticisation est visible dans le cas de *others*, où le *-s* de pluriel n'apparaît qu'avant [$_{N}$e]. A part ceci, il existe des exceptions qu'il faut se contenter de lister : (i) le D possessif permet la cliticisation ; (ii) le démonstratif, quoique marqué pour le nombre, ne permet la cliticisation au singulier qu'avec les inanimés ; il en va de même pour la forme forte de l'article défini (identique au démonstratif distal) ; en plus, pour certains locuteurs elle est optionnelle même au pluriel (ce qui donne la variation *those/those ones*) ; (iii) le déterminant *every* n'admet pas la cliticisation ; cette propriété peut être liée au fait que *every*, à la différence de *each*, n'est pas restreint à un certain nombre (quoique normalement singulier, il peut se combiner avec des cardinaux : *every two days*). Mais cela n'est pas une condition suffisante pour l'absence de cliticisation, comme l'atteste le D possessif, qui la permet.

Le fait qu'en plus de quelques principes généraux il faut recourir à une liste soutient l'idée que l'alternance *one/*[$_{N}$e] est un phénomène de PF. On a vu que l'explication syntaxique en termes de légitimation doit stipuler des traits comme +possessif et +partitif qui ne font qu'encoder les exceptions de cette liste – ce ne sont pas des traits d'accord avec le N, donc ils ne permettent pas d'identifier le contenu du nominal élidé.

5.4. Le clitique « pro-N » en/ne des langues romanes

Dans la section 5.2, on a vu des arguments contre l'hypothèse que le clitique pro-N[34] fr., cat. *en,* it. *ne* apparaît chaque fois que le N vide ne peut pas être légitimé (comme l'ont proposé Cardinaletti et Giusti, 1992, 2006; Sleeman, 1996) : le N vide peut apparaître sans ce clitique dans des conditions où il n'y a pas un autre élément légitimateur, qui soit absent dans la construction à clitique ; il s'agit de la position d'objet des prépositions (v. (69) et (72), repris ci-dessous) :

(69) a. J'ai bien répondu à la plupart des questions, mais je me suis trompé sur trois
b. J'ai bien répondu à pas mal de questions, mais je me suis trompé sur plusieurs/certaines
c. ? J'ai bien répondu à quelques questions, mais je me suis trompé sur beaucoup

(72) a. Penso sia bello tenere vivo il campionato con tutte queste squadre – spiega –, altrimenti arriveremmo a 4-5 giornate dalla fine **con molte senza obiettivi** (it.)
b. Non tutte le colture ortive sono tra loro consociabili; **tra molte**, infatti, si instaura una competizione negativa

[34] Ce clitique a été parfois analysé comme un pro-NP (ou pro-N', avant l'hypothèse DP), probablement sur le modèle de l'anglais *one* (CARDINALETTI et GIUSTI, 1992, 2006). Pourtant il peut accompagner des compléments, tout comme le N vide dans les langues romanes (v. 5.2 ci-dessus), donc l'analyse comme pro-NP n'est pas justifiée :

(i) A : Quante traduzioni di Homero in italiano ci sono ? B : Ne conosco due dell'Iliade et tre dell'Odissea
combien traductions de Homère en italien y a-t-il   en connais deux de l'Iliade et trois de l'Odyssée

Les seuls cas où l'on peut dire que le clitique joue un rôle de légitimation sont celui des quantitatifs non fléchis du français, où l'ellipse après les prépositions est difficile (v. (70)-(72), dont certains exemples sont repris ci-dessus) :

(144) a. Tu as oublié les fleurs. Heureusement que moi j'en ai apporté beaucoup.
b. ?(?) Je pense qu'il faudrait continuer le championnat avec toutes les équipes, autrement on arrivera vers la fin **avec beaucoup sans objectifs**
c. ?? Les hypothèses interprétatives dérivant des études philosophiques ont un impact soit sur le choix des tests à éditer, soit sur tous les choix successifs, soit **sur beaucoup** qui semblent purement 'techniques'
d. ?(?) Toutes les cultures de légumes ne peuvent pas être associées ; **entre beaucoup**, en fait, il y a une compétition négative

Cela signifie que l'on ne peut pas décrire *en/ne* comme un dernier recours, comme l'ont fait les auteurs susmentionnés. Alors comment expliquer la complémentarité entre *en/ne* et le pro-N vide – le fait que *en/ne* doit apparaître là où il peut apparaître (comme je l'ai montré en 3.1.2) ? Dans les sections précédentes, on a choisi de décrire ce genre d'alternance comme une alternance morphologique (v. 5.2. pour les formes fortes des IFs, 5.3. pour l'anglais *one*). Cependant dans le cas de *en/ne*, les conditions d'apparition ne sont pas des conditions de surface, réductibles à l'ordre linéaire : la cliticisation est sensible à la structure syntaxique. Ainsi, la cliticisation ne peut se faire qu'à partir d'une position d'objet profond – objet direct ou sujet postverbal des inaccusatifs ; en français, le « sujet » doit apparaître dans la construction à explétif, où il ne contrôle pas l'accord verbal[35]:

(145) a. Ne sono morti tre (it.)
en sont morts trois
b. *Ne hanno telefonato tre
en ont téléphoné trois

(146) a. n'han mort tres (cat.)
en PERF.3PL mort trois
b. *en van trucar tres
en PERF.3PL téléphoné trois

(147) a. Il en a été publié trois
b. *Quand en ont été publiés trois ?
c. *Trois en ont été publiés

D'autre part, comme pour tous les autres clitiques des langues romanes, le site de cliticisation de *en/ne* est plus facile à caractériser en termes syntaxiques qu'en termes de PF – il s'agit toujours d'une position extérieure au DP où se trouve la position d'origine du pro-N. En plus, parfois le site de cliticisation n'est pas le verbe qui régit le DP, mais une tête verbale plus haute – c'est le cas des auxiliaires et des verbes à restructuration :

[35] Comme on peut le voir en (147)b, la cliticisation à partir du sujet n'est pas admise avec des sujets postverbaux inaccusatifs dans l'inversion stylistique, une construction dans laquelle ils contrôlent l'accord. Cela suggère que le sujet dans l'inversion stylistique n'occupe pas la position d'objet profond (v. KAYNE et POLLOCK, 2001).

(148) Ne voglio vedere tre (it.)
en veux voir trois

Un autre problème que cet élément soulève a été déjà brièvement discuté dans la section 3.4 : comme l'ellipse nominale a une structure interne, et dans le cadre minimaliste il est préférable d'analyser les anaphores de sens à structure interne comme des cas d'effacement, il s'ensuit que *en/ne* ne peut pas représenter le N lui-même, car celui-là est un item lexical effacé en PF. En plus, si l'effacement est post-syntaxique, il n'aurait pas dû influencer la cliticisation, qui a lieu en syntaxe. On a essayé de rendre partiellement compte de ces difficultés en proposant que *en/ne* ne réalise pas N, mais un IF suivi d'une catégorie vide, que l'on a identifié provisoirement à Q, étant donné le fait que *en/ne* n'apparaît qu'avec des déterminants indéfinis. En ce qui suit, je préciserai et modifierai cette proposition.

Une conception courante dans l'analyse des clitiques considère que ces éléments sont en même temps maximaux (XPs) et minimaux (X^0) (ce qui suit de la définition de ces notions dans la *Bare Phrase Structure*, dans l'hypothèse que les pronoms sont intransitifs), ce qui leur permet de se déplacer d'abord comme des syntagmes, et ensuite comme des têtes, formant des têtes complexes avec leur hôte (v. Chomsky, 1995). Comme j'ai adopté une analyse syntagmatique des pronoms de 3e personne, je propose une modification de la notion de « minimal » pertinente pour la formation des têtes complexes, qui est plus en accord avec la nature morphologique des têtes complexes (pour l'idée que le mouvement de tête ou la formation d'une tête complexe implique le PF, v. Chomsky, 2000, 2001, Matushansky, 2006). Dans la théorie des phases (Chomsky, 2000, 2001), on considère que l'épellation est cyclique. Comme l'effacement est un phénomène qui concerne l'épellation, il s'ensuit que l'effacement a lieu au cours de la dérivation, chaque fois que le domaine d'une phase est épelé. Ce que je propose c'est que l'effacement peut influencer le déroulement ultérieur de la dérivation en déterminant un changement du syntagme dont le complément a été effacé : cet élément est marqué comme minimal (comme le sont les items lexicaux et les têtes complexes). Je propose donc la définition suivante :

(149) Définition de « minimal » :
a. Si X est un item lexical, X est minimal.
b. Si X est minimal et il est le seul élément *exprimé* de son syntagme, XP est minimal.
c. Si X est marqué comme clitique ou affixe et fusionne avec Y, minimal, pour former un objet Z, Z est minimal.

Le terme « minimal » est important pour la formation d'une tête complexe : seulement des éléments minimaux peuvent former une tête complexe. Matushansky (2006) analyse le mouvement de tête de X à Y en mouvement normal vers une position de spécifieur (SpecY) suivi de la formation d'une tête complexe par les deux items (X,Y) qui se trouvent dans une relation de c-commande immédiate. La condition pour la formation d'une tête complexe est que X et Y soient minimaux.

J'admets ensuite que pour certains clitiques syntaxiques – éléments qui se cliticisent « à distance », par mouvement en syntaxe suivi de la formation d'une tête complexe – la cliticisation est optionnelle : si ces éléments trouvent un hôte approprié, ils se déplacent, sinon, l'absence de cliticisation n'entraîne pas l'échec de la dérivation.

Ayant fait ces hypothèses, on peut analyser *en/ne* comme une projection fonctionnelle nominale dont le complément est non-exprimé – soit un N vide non-anaphorique, soit un NP effacé, soit la trace d'un NP. Admettons que les langues qui ont le clitique *en/ne* attribuent à cette projection un statut de clitique optionnel : si le DP enchâssant se trouve dans une position qui permet la cliticisation sur le verbe – à savoir, la position d'objet profond – cette projection subit le mouvement des clitiques. Sinon, il n'y a pas de mouvement et la tête fonctionnelle reçoit simplement une épellation nulle.

Le clitique *en/ne* n'est pas limité au N vide, mais peut représenter d'autres groupes *de* + Pronom – des génitifs ou des ablatifs (PPs en *de* ayant un sens de source ou sous-catégorisés par le verbe) :

(150) a. **J'en** connais l'auteur.
b. **J'en** ai peur.
c. Il n'**en** est jamais sorti.

On sait aussi que les langues qui ont ce clitique utilisent parfois *de/di* à l'intérieur du groupe nominal, et, ce qui est plus important, insèrent (ou peuvent insérer) *de/di* avant un NP disloqué (topicalisé):

(151) Combien d'amis viendront ce soir ?

(152) a. **Di** bambini, ne sono venuti molti (it.)
de enfants en sont venus beaucoup
b. **De** roses, j'en ai acheté onze.
c. J'en ai visité plusieurs, **d**'expositions d'architecture.

J'explique la corrélation entre l'existence d'un clitique « pro-N » *en/ne*, l'insertion de *de* avant les NPs topicalisés et la limitation de *en/ne* aux indéfinis par les propositions suivantes :

(153) a. Les Ds indéfinis assignent le cas génitif aux autres têtes fonctionnelles nominales du groupe
b. *En/ne* représente un clitique « génitif » – une tête fonctionnelle marquée +génitif à complément vide
c. La cliticisation des projections fonctionnelles nominales (Q, Num ou n) dont la tête est marquée +génitif est optionnelle

Dans les ablatifs et les génitifs ((151)-(152)), la tête fonctionnelle est K (la tête de cas) ou D + K, et la cliticisation est obligatoire. Quant à la nature de la tête représentée par le *en/ne* « pro-N », on verra plus loin que le fait d'admettre des adjectifs exprimés indique une position basse (n), tandis que son usage dans la structure à dislocation du NP (v. (152)b-c) suggère une position plus haute (Q ou Num, si le *de/di* des NPs disloqués représente Num ou, respectivement, n).

L'analyse en (153) explique la corrélation entre l'indéfinitude et l'usage de *en/ne* et couvre tous les usages de ce clitique, et permet aussi d'expliquer l'insertion de *de/di* avant le NP topicalisé : on peut penser que lorsque la tête nominale marquée +génitif ne se trouve pas à l'intérieur du DP, elle demande une réalisation phonologique du cas, qui est la forme attendue *de/di*. Pourtant, cette explication est valable seulement en diachronie. Dans les langues contemporaines, *de/di* marque les NPs disloqués même lorsque le déterminant est défini. Notez que le redoublement clitique par *en/ne* est exclus dans ce cas-là :

(154) a. Je lui ai emprunté la mienne, de voiture.
b. Essaie plutôt celle-là, de robe.
c. Ha publicato quella del teorema di Lagrange, di dimostrazione (it.)
a publié celle du théorème de Lagrange de démonstration

On peut supposer que *de/di*, apparaissant d'abord en cas de dislocation à partir d'un groupe indéfini, a été ensuite réanalysé comme l'épellation d'une tête fonctionnelle nominale lorsqu'elle occupe la première position du groupe (peut-être Num, ou n).

L'hypothèse que les déterminants peuvent assigner un cas à leur complément a déjà été proposée pour cette construction par Cardinaletti et Giusti (1992, 2006)(qui parlent du cas « partitif ») et est soutenue par des données provenant d'autres langues – comme on a vu dans le chapitre 2 (section 2.5.3) les cardinaux des langues slaves assignent le génitif.

La proposition que *en/ne* ne représente pas le N lui-même, mais une projection fonctionnelle, est soutenue par une donée empirique intéressante de l'italien. C'est vrai qu'elle ne concerne pas directement le « pro-N » *en/ne*, mais le *en/ne* dans la construction partitive. Pourtant, si l'on constate que *en/ne* dans ce cas-là représente une projection fonctionnelle nominale, il est plus facile à admettre que le « pro-N » *en/ne* en représente une lui aussi. D'abord, il faut noter qu'il existe des arguments pour soutenir que la construction partitive ne contient qu'un seul N, et la préposition *de/di* qui introduit le complément partitif est en fait une tête fonctionnelle nominale (v. Zamparelli, 1999; Kupferman, 1999, 2004; Martì Girbau, 2003). L'un de ces arguments a déjà été noté dans la section 3.3.1 – le fait le clitique *en/ne* n'apparaît pas si le DP partitif contient un N exprimé ; il ne peut apparaître que si ce DP n'en contient pas, ce qui suggère que le N du deuxième DP s'est déplacé dans le Spec de la tête partitive (Zamparelli, 1999) ou bien que la construction partitive n'a qu'optionnellement un NP dans le premier membre (Kupferman, 1999 ; Giurgea et Nedelcu, 2009):

(155) a. J'(*en) ai pris un kilo/dix/beaucoup de ces pommes (Corblin, 1995 : 4.53)
b. J'(en) ai pris un kilo/dix/beaucoup de celles-ci (Corblin, 1995 : 4.54-55)

(156) a. *Ne ho letto uno dei tuoi libri (Cardinaletti et Giusti, 2006)
b. Ne ho letti molti di quelli (che mi hai consigliato)

En italien, le clitique *ne* peut déterminer l'accord du participe passé. Or, dans une construction partitive où le premier membre contient un nom dénotant la partie, au singulier, lors de l'extraction de *ne* on peut faire l'accord avec ce nom (Cordin, 1988):

(157) Ho comprato delle mele e **ne** ho mangiata la metà
ai acheté des pommes et en ai mangée la moitié

Si *ne* avait pronominalisé le DP partitif, éventuellement avec une marque de cas (*de*), on se serait attendu, en cas d'accord, de trouver le pluriel, car ce groupe est au pluriel (*delle mele* « des pommes »). Mais l'accord au pluriel est impossible :

(158) * Ho comprato delle mele e **ne** ho mangiate la metà
ai acheté des pommes et en ai mangées la moitié

Si *di* est une tête fonctionnelle nominale, on s'attend à ce qu'il puisse recevoir les traits ϕ du nom dans son spécifieur (*metà*). Je considère donc que cet accord soutient l'hypothèse que la tête qui introduit le complément partitif est une tête fonctionnelle nominale (que je note ici Q, comme dans Kupferman (2004)), qui lorsque son complément est nul se cliticise comme *ne* :

(159) [$_{DP}$ la [$_{QP}$ [$_{NP}$ metà] [[$_{Q}$ de-] [$_{DP}$ -lle mele]]]]

(160) [$_{DP}$ la [$_{QP}$ [$_{NP}$ metà][[$_{Q}$ **ne**][$_{DP}$Ø]]]]

accord

cliticisation

Un autre argument en faveur de l'idée que *en/ne* ne représente pas un N(P), mais une projection fonctionnelle, est le fait qu'il peut apparaître avec un NP exprimé, si celui-ci est disloqué (comme on l'a déjà vu en (152), répété ci-dessous) :

(152) a. Di bambini, ne sono venuti molti (it.)
de enfants en sont venus beaucoup
b. De roses, j'en ai acheté onze.
c. J'en ai visité plusieurs, d'expositions d'architecture.

Or, il existe des arguments qui montrent qu'au moins dans certains cas, la dislocation clitique relève du mouvement. Donc *en/ne* ne peut pas être un NP, car le NP est exprimé, et se trouve dans une autre position de la phrase.

Comme la dislocation gauche peut parfois se confondre avec la construction à topique libre (*hanging topic*)[36], les arguments les plus nets en faveur du mouvement se rapportent à la dislocation droite. Les principaux arguments ont été présentés par Milner (1978) (qui, dans les termes de l'époque, plaide pour une règle transformationnelle qui génère la dislocation droite)[37].

Il y a deux types d'arguments pour l'analyse par mouvement de la dislocation droite du NP : des arguments s'appliquant directement à la dislocation du NP, et des arguments qui montrent que la dislocation clitique dans d'autres cas est le résultat du mouvement. Comme toute une série de propriétés communes indique que la dislocation du NP et la dislocation droite d'autres syntagmes relèvent de la même structure, ces arguments peuvent être utilisés pour la dislocation du NP aussi.

Premièrement, à part l'existence d'un rapport sémantique entre le disloqué et son « associé » dans la position de base, il existe des rapport formels. Pour la dislocation du

---

[36] L'exemple suivant illustre un cas de NP topique à gauche en *de/di* qui ne peut pas provenir d'un déplacement, car on trouve des Ns exprimés dans la position de base:
(i) Di ragazzi francesi, conosco Pierre et Jacques (it.)
de garçons français connaît P. et J.

[37] A part Milner, une analyse par mouvement pour la dislocation clitique en général a été soutenue par CINQUE (1977), ESCOBAR (1995), RIZZI (1997), CECCHETTO (1999), VILLALBA (1999, 2000), CARDINALETTI (2002), SAMEK-LODOVICI (2005), LOPEZ (2006). Des analyses sans mouvement ont été proposées par CINQUE (1983, 1990), CINQUE (1983, 1990), IATRIDOU (1990), MOTAPANYANE (1994) ANAGNOSTOPOULOU (1997).

NP, il s'agit de l'accord en nombre entre le NP disloqué et le IF de l'associé (v. (161)); pour d'autres types de dislocation, le disloqué a toujours l'élément introductif qu'il aurait eu dans la position de base (préposition, ou forme casuelle), ce qui contraste avec la construction à topique libre (v. (162)):

(161) a. j'en ai un, de cheval (Milner, 1978 : 3.41)
b. *j'en ai un, de chevaux
c. *j'en ai deux, de cheval
d. j'en ai deux, de chevaux

(162) a. Je lui ai parlé hier, *(à) Marie
b. Marie, je lui ai parlé hier

Deuxièmement, la relation entre le disloqué et l'associé obéit à des contraintes typiques pour le mouvement (v. (163)), et pour les déplacements à droite en particulier : le disloqué ne peut pas être attaché à une autre proposition que celle de l'associé (cette contrainte, établie par Ross (1967) pour les mouvements à droite, est connue sous le nom de *Right Roof Constraint*, dû à Alexander Grosu). Villalba (2000) a construit un exemple qui permet de tester la *Right Roof Constraint* indépendamment de l'îlot-sujet (v. (164)): on ajoute, après une proposition postverbale, une dislocation appartenant à la proposition principale. Dans ces conditions, aucun disloqué associé à un élément de la subordonnée ne peut suivre :

(163) a. *{La Maria va preparar-lo} i en Pere va parlar d'aquest llibre, el sopar. (cat.)
la Marie a préparé-le et le Pierre a parlé de ce livre le dîner (Villalba, 2000, 3.27a)
a'. *J'ai apporté la mienne et deux draps, de couette
b. *{Ser-ho} no és fàcil, de ric (cat.) (Villalba, 2000, 3.27b)
être-ce ne est facile de riche
b'. *La mienne lui a révélé toute la vérité, de sœur (Milner, 1978, chap. 3 p.155 note 1)
c. *{Si en Pere en parla}, has de fer el sopar, d'aquest llibre.. (Villalba, 2000, 3.27e)
si le Pere en parle a de faire le dîner de ce livre
c'. * Si elle en apportera deux, ce sera suffisant, de rôtis
c''.Si tu le connais, mon frère, dis-le/*Si tu le connais, dis-le, mon frère (Milner, 3.77a)

(164) a. [$_{S1}$ Li van suggerir [$_{S2}$ que hi anés, a casa], a la Maria] (cat.) (Villalba, 2000, 4.11)
lui ont suggéré que y aille à maison à la Marie
a'. *[$_{S1}$ Li van suggerir [$_{S2}$ que hi anés], a la Maria, a casa]
lui ont suggéré que y aille à la Marie à maison
b. [$_{S1}$ La vam trobar [$_{S2}$ sense haver de fer-ne, de preguntes], la resposta]
la avons trouvé sans avoir de faire-en de questions la réponse
b'. *[$_{S1}$ La vam trobar [$_{S2}$ sense haver de fer-ne], la resposta, de preguntes].
la avons trouvé sans avoir de faire-en la réponse de questions

Milner (1978) note que le disloqué ne peut pas sortir même d'une proposition infinitive :

(165) a. J'ai avoué l'avoir rencontré une fois, l'inculpé, au policier qui m'interrogeait
b. * J'ai avoué l'avoir rencontré une fois au policier qui m'interrogeait, l'inculpé (3.78a)

(166) a. J'ai avoué en avoir lu deux en trois ans, de livres censurés, au policier qui m'interrogeait
b. *J'ai avoué en avoir lu deux en trois ans au policier qui m'interrogeait, de livres censurés (3.78c)

Un NP disloqué peut aussi s'attacher à la droite de son DP, ce qui explique les exemples suivants:

(167) a. La mienne, de sœur, lui a révélé toute la vérité (Milner, 1978 : 3.81)
b. Elle en a offert plusieurs, de romans policiers, à son frère dans sa vie

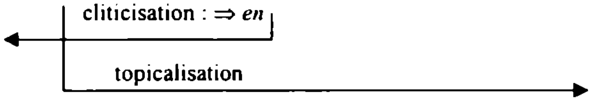
Milner note que pour certains locuteurs la dislocation d'un NP enchâssé dans un PP est aussi à analyser comme attachement à un DP, car ces locuteurs n'acceptent pas l'insertion de matériel extérieur au DP entre l'associé et le disloqué :

(168) a. Je suis venu avec la mienne (%hier), de voiture (Milner, 1978, chap. 3, note 4 et 3.46)
b. Je préfère aller dans celle-là (%avec toi), de boutique
c. Ça me fit penser au mien (%avec anxiété), de secret

Cela indique que pour certains locuteurs le NP ne peut pas être extrait d'un PP.

Pour conclure, dans la dislocation clitique, au moins dans la dislocation droite, le NP disloqué est extrait du DP. En adoptant la théorie de la dérivation cyclique, par phases, il faut dire que ce NP passe par les spécifieurs des phases intermédiaires (DP, peut-être vP) pour pouvoir être topicalisé. Ainsi, quand la phase DP est accomplie, la tête X dont le complément a été extrait se trouve ayant le complément effacé – par la règle de l'effacement des traces. Par conséquent, son syntagme est soumis à la règle (149)b, ce qui permet la cliticisation :

(169) $[_{DP}$ [(de cheval)][$[_{D}$un] $[_{XP}$ X $[_{NP}$ ~~cheval~~]]]]



Ayant établi que le clitique *en/ne* représente une projection fonctionnelle nominale, il se pose la question de savoir quelle est cette projection. La structure en (169), ainsi que le tour partitif (v. (157) et (160)) suggèrent que ce soit QP. Cependant, il existe des exemples où il est improbable que *en/ne* représente QP, car il existe des adjectifs exprimés attachés à l'ellipse. En français, on peut voir, par l'alternance *des/de* de l'article indéfini, que ces adjectifs sont prénominaux aussi bien que postnominaux. Or, il est probable que les adjectifs, surtout les adjectifs postnominaux, sont attachés plus bas (v. chap. 2) :

(170) a. Des gâteaux? On en mange d'excellents/ de très bons à la pâtisserie viennoise.
b. Des gâteaux aux noisettes? On en mange des excellents à la pâtisserie viennoise.
c. – Je cherche des nappes. – Vous en avez des carrées, des rectangulaires ou des rondes.
(Jamet, 2007, 2.21-2.23)

Dans l'hypothèse que les adjectifs peuvent s'adjoindre à NumP, on peut soutenir que *en/ne* représente nP. Si on admet le déplacement d'une projection non-maximale [*en* + complément], on peut même soutenir que les adjectifs sont adjoints à nP.

(171) $[_{NumP}$ (AP) [Num $[_{nP}$ [n $[_{NP}$Ø]] (AP)]] (AP)]
(bons) en (carrées / rectangulaires / rondes)

Cependant, cette analyse est problématique pour les cas de dislocation : on a vu que le NP disloqué peut (et en français il doit) être précédé de *de/di*. Cela fait penser que ce qui se déplace n'est pas un NP, mais une projection fonctionnelle, dont la tête est réalisé par *de/di* lorsqu'elle n'est pas précédé d'un autre IF nominal. En plus, comme dans la dislocation du NP du roumain et de certaines variétés de l'allemand (v. 5.2.4), en italien le disloqué préfère le nombre pluriel, même lorsque le déterminant du groupe est singulier (le pluriel est obligatoire pour les dislocations à gauche et nettement préféré pour les dislocations à droite[38]):

(172) a. (Di) libri, possiamo schedarne qualcuno
(de) livre pouvons ficher-en un
b. * Di libro / *Libro, possiamo schedarne qualcuno
de livre livre pouvons ficher-en un

On a expliqué ce désaccord par le fait que ce qui se déplace est une projection qui doit recevoir une spécification quantitative, qui est apportée par le quantitatif (qui fonctionne aussi comme déterminant), et que cette projection est NumP, dont le trait de nombre a comme valeur non-marqué du point de vue sémantique /+pluriel/. On a expliqué l'absence de désaccord lorsqu'il n'y a pas de dislocation par le syncrétisme entre Q et Num qui caractérise le singulier lorsqu'il n'y a pas de raison indépendante pour projeter les deux séparément (les deux ne sont projetés séparément lorsqu'ils ont des traits de structure informationnelle divergentes, qui provoquent la dislocation). On peut donc conclure que ce qui se déplace, dans des cas de désaccord, c'est le NumP. Donc *ne* doit réaliser la projection immédiatement au-dessus, QP. Lorsque le groupe contient un quantitatif, dont on a proposé comme position de base SpecQP (v. 2.5), le caractère minimal de QP est rendu possible par le fait que le quantitatif a quitté, en préalable, la position de spécifieur de QP, en se déplaçant à SpecDP, pour marquer l'indéfinitude du groupe :

---

[38] Dans les dislocations à droite, le singulier peut apparaître si le nom topical a été utilisé au singulier dans le discours précédent (SILVIO CRUSCHINA, c.p.) :

(i) a. A: Vorresti un altro libro di linguistica? B: No, grazie, ne ho già comprato uno, di libro di linguistica
voudrais.2SG un autre livre de linguistique non merci en ai déjà acheté un de livre de linguistique
b. A: Vorresti un nuovo armadio? B: No, grazie, ne ho già uno, di armadio
voudrais.2SG un nouveau armoire(M) non merci en ai déjà un de armoire

(173) [$_{DP}$ molti [$_{QP}$ [~~molti~~] [**ne** [$_{NumP}$ ~~Num [$_{NP}$ libri~~]]]]]
[$_{DP}$ qualcuno [$_{QP}$ **ne** [$_{NumP}$ ~~Num [$_{NP}$ libri~~]]]]

Pour les cas où il y a accord, comme le français (v. (161)), on peut dire que ce qui se déplace c'est le nP, donc *de* réalise la tête n.

Peut-on élargir cette analyse aux tours à adjectifs? En effet, on devrait offrir une analyse unitaire aux deux tours, car il est possible de trouver des adjectifs exprimés laissés dans la position de base :

(174) (..) sans parler des groupes amateurs franchement nuls du genre housse de racket, pravda etc, pourtant il y **en a de très bons de groupes qui débutent**
(http://rockcover.over-blog.com/article-12041168-6.html)

La forme du déterminant dans l'exemple (174) (*de* comme avec les adjectifs prénominaux) montre que *très bons* est en position prénominale. Mais les adjectifs prénominaux ne peuvent pas s'attacher au-dessus de Q (cf. **les très bons deux livres*)[39]. On reste ainsi avec deux possibilités : (i) l'analyse en (171), où *en* représente nP ; mais dans ce cas, ce qui se déplace est le NP, et l'on ne peut pas expliquer l'insertion de *de/di* au début du disloqué ; (ii) une analyse de *en* comme NumP. Dans ce cas, si les adjectifs exprimés sont des adjoints ou des spécifieurs de NumP, on doit admettre la possibilité de la cliticisation d'une projection NumP non-maximale, formée par Num et nP. On pourrait aussi adopter, pour les adjectifs prénominaux, une position de spécifieur d'une projection intermédiaire entre Num et Q, et pour les adjectifs postnominaux une structure à relative réduite, si on fait l'hypothèse que les relatives réduites peuvent s'attacher dans une position plus haute (à QP par exemple).

(175) a. [$_{DP}$ de [$_{NumP}$ très bons [**Num** [$_{n}$ ~~(de) [$_{NP}$ groupes qui débutent~~]]]]]
cliticisation
b. [$_{DP}$ [$_{NumP}$ [**Num** [$_{nP}$ ~~(de) [$_{NP}$ gateaux aux noisettes~~]]] excellents]]
cliticisation

(176) a. [$_{DP}$ de [$_{FP}$ [très bons][F [$_{NumP}$ **Num** [$_{nP}$ ~~(de) [$_{NP}$ groupes qui débutent~~]]]]]]
cliticisation

Il est possible que *en/ne* ne représente pas la même projection dans tous les cas, mais toute projection nominale marquée +génitif dont le complément est vide a l'option de se cliticiser. C'est la raison pour laquelle dans l'analyse en (153) j'ai fait référence à des « projections fonctionnelles nominales » et « têtes fonctionnelles nominales », en permettant un choix entre Q, Num et n.

---

[39] Pour les adjectifs postnominaux, on pourrait toujours adopter une analyse comme relative réduite, et soutenir que les relatives peuvent occuper des positions plus hautes.

Pour conclure, le clitique *en/ne* représente une projection fonctionnelle nominale marquée +génitif dont le complément est vide au moment de l'accomplissement de la phase DP – soit par ellipse, soit par mouvement, soit c'est un N vide non-anaphorique (N grammatical ou n portant un trait descriptif, généralement +humain[40]).

[40] La possibilité d'une interprétation non-anaphorique du N vide associé à *en/ne* (généralement +humain) a été notée dans le chapitre 3, v. les ex. (3.43) et (3.44), répétés ci-dessous :

(i) a. Les très grands méprisent les plus petits, les forts les faibles (CORBLIN, 4.11)
b. J'en connais un qui va protester
c. J'en connais qui vont protester
d. J'en connais certains/beaucoup/quelques-uns qui vont protester
e. Certains gardent l'espoir même dans de pires situations

(ii) a. Quand j'y pense, j'en ai fait beaucoup depuis un an: de mes causeuses à mon set de chambre en passant par les nouveaux meubles des enfants, la déco, mon char (nancie.iquebec.com/17juin2002.htm)
b. Je ne veux pas qu'il fasse tout, mais je dois reconnaître qu'il en a fait beaucoup depuis deux ans. (http://regards-sur-soi.blogspot.com/)

Conclusions

Suite à une étude détaillée des propriétés syntaxiques et sémantiques des groupes nominaux sans nom exprimé (GNSNE), on est arrivé à a conclusion que ces groupes représentent plusieurs structures différentes. Les propriétés fondamentales qui ont permis une classification des GNSNE sont :

(i) le rapport formel entre le déterminant (ou item fonctionnel en sens plus large, IF) qui introduit le groupe et les IFs se combinant avec les noms exprimés ; on a distingué quatre types :

  I. Pronoms : IFs spécialisés aux GNSNE
  II. IFs adnominaux
  III. IFs adnominaux à formes spéciales
  IV. Groupes sans IF exprimé

(ii) l'interprétation du nominal vide :

  (a) par récupération d'un NP saillant dans le contexte linguistique ou extra-linguistique – anaphore nominale ou ellipse nominale ;
  (b) sans anaphore nominale ; un contenu descriptif très large peut être associé à un N vide ou incorporé – généralement +/– animé ou humain, parfois +/– féminin, en fonction des propriétés du système du genre des différentes langues; il existe aussi des cas où tout contenu descriptif est absent (l'interprétation normale du neutre et des formes « anominales »)

(iii) la possibilité d'admettre des modifieurs adnominaux et des compléments du nom.

On a distingué les structures suivantes :

(i) IFs suivis d'un N vide. Le N vide peut représenter une anaphore nominale (interprétation N-anaphorique) ou un N grammatical, peut-être analysable comme une catégorie fonctionnelle n, marqué +/– animé/humain ou +/– féminin (interprétation non-N-anaphorique). L'anaphore nominale résulte de l'effacement d'un constituant NP en PF.

On a inclus dans ce type non seulement les IFs à formes identiques dans les GNSNE et dans les groupes à N exprimé (type II), mais aussi les IFs à formes spéciales (type (III)) et certains pronoms. Par contre, les IFs de type II qui n'admettent jamais une interprétation N-anaphorique (comme *what*, roum. *ce* etc.) n'ont pas été inclus dans ce type.

Les pronoms personnels de 3ᵉ personne qui admettent une interprétation par anaphore nominale (qui se manifeste dans le trait de genre et dans la relation du pronom avec son antécédent, qui parfois est seulement une relation d'anaphore nominale) ont été inclus dans ce type.

Normalement, ce type admet des modifieurs adnominaux et des compléments du nom. Les pronoms personnels constituent une exception. Ce caractère exceptionnel est lié au fait qu'ils n'admettent jamais de noms exprimés. Les deux propriétés ont été expliquées par l'idée que les pronoms ont un trait qui marque l'existence d'un antécédent référentiel/indexical ou nominal ayant un degré élevé d'accessibilité, et ce trait demande la non-prononciation du

contenu descriptif du groupe ou du complément du déterminant (comme certains pronoms admettent des cardinaux et quelques modifieurs non-restrictifs affectifs, la formulation la plus générale de la contrainte fait référence à « contenu descriptif », mais dans beaucoup de cas il s'agit du complément du déterminant tout entier). Ce principe est apparenté au principe *Avoid Pronoun* et à la tendance de réduction phonologique du matériel donné (*given*), manifestée aussi dans la désaccentuation et l'usage de formes réduites.

(ii) Déterminants qui incorporent un N grammatical (ou n) (qui n'a qu'une interprétation non-N-anaphorique, comme on s'y attend si l'interprétation N-anaphorique découle d'un effacement en PF). Il s'agit des pronoms indéfinis (du type *personne, quelqu'un*) et de quelques pronoms définis (comme l'esp. *lo*). Certaines items sélectionnent une relative (fr. *ce*, angl. *he* dans l'expression *he who..*). L'existence d'un constituant NP dans ces groupes est prouvée par la possibilité de modification adnominale. Parfois, elle est soutenue par la morphologie (angl. *some-one, every-body* etc., roum. *cine-va, ce-va, ori-cine, ori-ce* etc.)

(iii) Déterminants sans complément nominal : les pronoms personnels et impersonnels (comme *on,* all. *man*) qui n'admettent ni l'interprétation N-anaphorique, ni la modification adnominale, et dont tous les traits interprétatifs sont marqués dans D. Ce type inclut les pronoms +Participant (les deux premières personnes) lorsqu'ils ne sont pas suivis d'un NP exprimé, les pronoms impersonnels (fr. *on,* all. *man*) et peut-être aussi les pronoms utilisés pour des référents qui ne tombent pas sous un concept nominal (pronoms « anominaux ») dans les langues qui n'ont pas de genre neutre.

Les pronoms +Participant pluriels, bien qu'ils marquent le nombre sur la racine pronominale, donc dans D, peuvent avoir une structure plus complexe, mais toujours sans complément nominal, dans le cas de la modification par des cardinaux : $[_{DP}$ D $[_{QP}$ Card $[_{NumP}]]]$. On peut admettre la présence du NumP même lorsque le cardinal est absent, mais il faut noter que le constituant NP est absent. Dans certaines langues, ces pronoms admettent un complément NP exprimé, mais il y a plusieurs arguments pour soutenir que lorsque les pronoms apparaissent sans NP exprimé, aucun constituant N n'est présent dans la structure. Retenons le fait que dans l'usage à NP exprimé, le trait de personne ne fait pas partie de la restriction du groupe, qui est épuisé par le NP exprimé. La classe dénotée par le NP exprimé ne se combine pas par intersection des prédicats avec la dénotation d'un trait de personne. Cela nous a amenés à conclure que le trait de personne est situé dans D, hypothèse soutenue par la morphologie et par le fait que l'usage avec un N exprimé est très rare en comparaison avec l'usage sans N exprimé.

Un argument essentiel pour les structures proposées est l'analyse de l'ellipse nominale. On a établi que cette ellipse est une anaphore de sens à structure interne (l'existence d'une structure interne est prouvée par l'interprétation, par la légitimation formelle d'éléments exprimés par le N élidé, par l'existence d'une position syntaxique à l'intérieur de l'ellipse liée par mouvement ou par contrôle avec un item exprimé, comme dans le cas des datifs possessifs). Dans le cadre minimaliste, l'existence d'une structure interne, surtout lorsqu'elle se manifeste en syntaxe, est à analyser par effacement.

Les conséquences de cette analyse sont : (i) même les pronoms personnels de 3e personne peuvent avoir un constituant NP effacé en PF ; (ii) les éléments « pro-N » exprimés, comme l'anglais *one* et le clitique fr. cat. *en*, it. *ne* ne représentent pas un N, mais une tête fonctionnelle nominale qui se combine avec un NP vide en PF (élidé ou N grammatical vide, dans le cas de l'interprétation non-N-anaphorique). Pour *one*, on a proposé

la catégorie n. Plus précisément, comme le Nombre en anglais est un affixe qui descend, en PF, sur la tête de son complément, *one* est l'épellation du complexe [n+Num], utilisée dans les contextes où il existe un Num spécifié +sg./+pl. (cela explique la limitation de *one* aux noms comptables ; les massiques n'ont pas de Num, ou bien ils ont une valeur différente du trait marqué dans Num) et ce complexe n'est pas adjacent à un IF sur lequel il peut se cliticiser (cela explique l'alternance entre *one* et [$_N$Ø] du type *mine / my blue one, several / several green ones* ; le clitique apparaît exprimé comme *-s* sur l'alternatif : *others*). Le « pro-N » *en/ne* représente une projection fonctionnelle nominale Num ou Q marqué +génitif (trait assigné par les déterminants indéfinis) qui, lorsque son complément est vide, peut se cliticiser. L'idée que *en/ne* ne représente pas le N lui-même est soutenue par le fait que *en* apparaît aussi en cas de dislocation du NP.

Un élément très important de l'analyse des pronoms personnels de 3ᵉ personne est l'idée qu'ils représentent des Ds définis qui marquent l'accessibilité de l'antécédent. Cela explique pourquoi, même si ces pronoms peuvent être interprétés comme article défini + ellipse nominale, le D des pronoms est un item différent de l'article défini (comme on peut le voir par la morphologie, par les oppositions grammaticales différentes que les pronoms peuvent marquer, par le comportement différent par rapport à la théorie du liage et par d'autres propriétés). Ce constat a conduit à la question de savoir pourquoi l'article défini est exclu dans des cas d'ellipse totale ou N vide non-anaphorique sans matériel adnominal exprimé. On a proposé qu'il existe un principe qui demande que les groupes définis sans restriction explicite portent une marque de l'accessibilité de l'antécédent.

L'idée que les pronoms personnels de 3ᵉ personne marquent le degré d'accessibilité de l'antécédent est soutenue par plusieurs faits :

(i) Ces pronoms sont toujours interprétés en relation avec un « antécédent » en sens large, linguistique ou extra-linguistique ; cet antécédent peut être référentiel, nominal ou le groupe qui introduit l'opérateur qui lie la variable exprimée par le pronom, dans le cas de la lecture comme variable liée (ce type d'antécédent peut être groupé avec l'antécédent référentiel si on représente les deux relations par la convention des indices ; on parlera alors d'« antécédent indexical ») ; il n'existe pas de pronoms définis à interprétation non-N-anaphorique qui n'aient pas d'antécédent indexical (*eux* ne peut pas signifier *les hommes* à sens générique, sans antécédent contextuel) ;

(ii) Les pronoms personnels comprennent généralement deux séries de formes, des formes fortes et des formes « déficientes » (faibles, clitiques et nulles). On a montré que la différence interprétative fondamentale entre ces deux séries est le degré d'accessibilité de l'antécédent (plus une forme est faible, plus son antécédent est accessible). En plus, cette échelle en fonction du degré d'accessibilité comprend aussi, dans certaines langues, le démonstratif sans matériel descriptif exprimé. Cela explique pourquoi il existe des cas où un démonstratif sans N exprimé qui a un antécédent nominal n'est pas paraphrasable par le groupe [Démonstratif + NP exprimé] (en restituant l'antécédent), mais par le groupe [Article défini + NP exprimé]. La restriction de certaines formes pronominales fortes à des référents humains peut s'expliquer si pour les humains on dispose d'une échelle plus riche de degrés d'accessibilité.

La proposition que l'accessibilité peut se rapporter non seulement à l'antécédent indexical, mais aussi à l'antécédent nominal permet d'expliquer le comportement spécial des GNSNE à D défini : à part l'absence d'article défini en cas d'ellipse totale, on trouve souvent des formes de démonstratif distal à interprétation d'article défini lorsque le groupe

contient du matériel descriptif exprimé. J'ai proposé que cet usage est fondé sur la possibilité d'interpréter les traits +saillant-dans-le-contexte et +contraste du démonstratif distal comme +concept-nominal-saillant-dans-le-contexte et +contraste-entre-concepts. Cette analyse est synchroniquement valable dans les cas où cet usage du démonstratif est limité aux groupes à anaphore nominale. Dans beaucoup de cas, cette limitation a disparu, ce que j'ai interprété comme la réanalyse du démonstratif en une forme forte de l'article défini (variante morphologique utilisée en cas d'adjacence avec une catégorie vide). Parfois, cette évolution a eu comme résultat des formes fortes spéciales de l'article défini, comme le fr. *celui*.

L'interprétation du genre des pronoms personnels est un argument important pour l'idée que ces pronoms contiennent un NP élidé, car le genre représente souvent le genre grammatical, arbitraire, du nom de l'antécédent, qui n'est pas directement interprété, mais est une propriété lexicale des noms. Si pour les personnes on a vu que dans des cas de divergences entre le sexe et le genre grammatical, on a l'option d'utiliser soit le genre interprétable, « naturel » (cas où il s'agit d'un N vide grammatical, non-anaphorique), soit le genre immotivé de l'antécédent (ce qui s'explique par l'ellipse), pour les inanimés, dans les langues à genre neutre, on n'utilise que le genre de l'antécédent. Le genre neutre à interprétation non-anaphorique est normalement limité aux référents qui ne tombent pas sous un concept nominal – des objets perceptuels pas encore identifiés ou des propositions ou des faits dénotés par des constituants propositionnels – ce que j'ai appelé « usage anominal ». J'ai proposé que cette différence entre le neutre et les genres animés est due au fait que le neutre comme genre non-anaphorique signifie l'absence de tout contenu descriptif, et il existe un principe de type pragmatique qui demande d'utiliser le maximum d'information descriptive offerte par le système pronominal.

Des données intéressantes concernant la structure interne des pronoms ont été établies en examinant le phénomène des possessifs accordés. On a montré que les possessifs sont des pronoms et non pas d'adjectifs, que l'accord des possessifs est une variante du marquage génitival et que dans les langues indo-européennes les possessifs accordés sont limités au cas où les traits ϕ inhérents du pronom sont exprimés dans la racine. Etant donné ces faits, il a fallu trouver une explication pour l'existence des possessifs de 3e personne, car dans l'hypothèse que ces pronoms contiennent un NP, le D de ces pronoms aurait dû recevoir les traits ϕ par accord avec ce NP et non pas de l'extérieur du DP. Utilisant l'idée que l'accord des possessifs est une variante du marquage génitival, j'ai soutenu que les traits ϕ d'accord sont générés sur une tête de Cas attachée au-dessus du DP. Les traits « inhérents » des pronoms de 3e personne sont générés dans D (qui représente la racine pronominale) et reçoivent une valeur par accord avec le complément N(um)P. Concernant la théorie du cas, la possibilité de légitimation formelle d'un DP par accord a été considérée comme une confirmation de l'hypothèse minimaliste que l'assignation du cas est l'effet d'une relation de type Accord. J'ai proposé que le cas structural représente la copie d'un trait catégoriel de la tête légitimatrice (T(fin) pour le nominatif, v* pour l'accusatif, N pour le génitif), et que lorsque la tête légitimatrice contient des traits ϕ, on peut copier ces traits. Pour formaliser cette idée, j'ai proposé la génération des traits ϕ non-valués des possessifs sur la tête de Cas. Dans les langues indo-européennes, cette possibilité est limitée aux pronoms qui n'ont pas de traits ϕ inhérents exprimés par un morphème flexionnel, suite à une contrainte morphologique qui interdit l'existence de plusieurs morphèmes flexionnels ϕ dans le même mot.

J'ai discuté aussi la question de l'existence de conditions de légitimation du nominal vide. J'ai conclu que le nominal vide est soumis à une condition de légitimation très générale, qui demande que la présence d'un N vide soit rendue manifeste par sa participation à des rapports sélectionnels univoques. Cette condition est satisfaite même dans le cas de l'ellipse radicale (ou il n'y a aucun item exprimé à l'intérieur du DP). Dans certaines langues il peut y avoir des conditions supplémentaires, qui demandent la présence d'un matériel exprimé à l'intérieur du groupe ou au moins d'un clitique « pro-N », ou l'expression du trait de nombre par un item exprimé ou par accord à l'extérieur du groupe.

A part cette condition très générale, je suis arrivé à la conclusion que les formes spéciales que certains IFs prennent dans les GNSNE ainsi que l'impossibilité d'utiliser certains IFs dans ces groupes ne reflètent pas l'existence de conditions syntaxiques de légitimation qui demandent la présence de certains traits.

Les particularités formelles des IFs dans les GNSNE ainsi que l'exclusion de certaines formes dans ces groupes peuvent s'expliquer par le fait que le N vide a des effets en PF. Ainsi, à quelques exceptions près, les formes spéciales des IFs n'apparaissent qu'en cas d'adjacence avec la position N. Certains IFs qui sont des proclitiques de PF utilisent des formes spéciales, non-clitiques, avant le N vide parce qu'une catégorie vide interdit la cliticisation. Cela explique l'alternance *le/celui* est d'autres phénomènes similaires. C'est pourquoi j'ai utilisé le terme de « forme forte » pour les formes spéciales des IFs utilisées en cas d'adjacence avec le N vide. Certains modifieurs admettent la formation d'une tête complexe avec le N vide et permettent ainsi l'utilisation des formes faibles – ce qui explique l'usage de *le* au lieu de *celui* avec les APs légers en français. Pour d'autres IFs, les formes « fortes » (adjacentes à [$_N$e]) sont caractérisées par un morphème supplémentaire. Ce morphème ne peut pas représenter un pro-N incorporé, car ces formes apparaissent même lorsque le N vide représente une trace (le N étant donc exprimé, mais dans une position extérieure du DP, suite à une dislocation) et, parfois, dans des cas où il n'y a pas de N du tout et l'item en cause n'est pas dans une position de tête fonctionnelle, mais d'adjoint ou de prédicat (v. l'alternatif utilisé comme adjectif postnominal en roumain).

J'ai montré aussi qu'à une seule exception près (le *of* cas structural avec *one* et certains cas de [$_N$e] en anglais), les GNSNE admettent l'expression de compléments sous-catégorisés par le N élidé, ce qui montre que l'ellipse nominale ne doit pas comprendre tout le NP, comme on l'a soutenu parfois. Pour l'anglais, on a proposé une restriction particulière du n épelé comme *one*, en l'hypothèse que le cas structural réalisé comme *of* est assigné par n.

L'analyse du clitique *en/ne* associé aux GNSNE en position d'objet profond nous a amenés à quelques innovations théoriques concernant les notions d'élément minimal et de formation de tête complexe. Ayant établi que *en/ne* représente une tête fonctionnelle nominale dont le complément est devenu vide suite à l'épellation de la phase DP – soit par ellipse, soit par mouvement, soit étant un N grammatical à réalisation nulle – on a conclu que le caractère *minimal*, qui permet aux items syntaxiques de former des têtes complexes, est transféré, après l'épellation, aux syntagmes dont la seule partie exprimée est restée la tête. Cette proposition peut s'appliquer aux autres clitiques, permettant une analyse des pronoms personnels clitiques de 3e personne comme des groupes [D[Num[N]]] à ellipse ou N vide non-anaphorique (N grammatical).

Comme pour entreprendre une recherche sur la structure interne des GNSNE il a fallu en préalable clarifier certaines questions concernant la structure interne des groupes

nominaux en général, on peut retenir certains résultats dans ce domaine aussi. Je mentionnerai ceux qui ont été proposés pour la première fois ici ainsi que ceux qui portent sur des questions toujours en débat:

• La structure fonctionnelle des groupes nominaux contient des projections fonctionnelles optionnelles. Comme les restrictions de l'ordre relatif de ces projections sont normalement expliquées par la sélection, mais la sélection implique la réalisation obligatoire, j'ai proposé que la grammaire d'une langue contient, pour chaque catégorie lexicale, une liste ordonnée (hiérarchie) de projections fonctionnelles, dont seuls les niveaux obligatoires sont concernés par la sélection. Chaque tête dans cette liste, si elle n'a pas une spécification sélectionnelle particulière, peut prendre comme complément une catégorie qui a un indice plus haut dans la liste.

• Dans certaines langues le quantitatif pour 'un' a la particularité de ne pas pouvoir apparaître en position adnominale dans SpecQ comme les autres quantitatifs (sauf s'il se trouve dans une coordination). J'ai proposé que dans ce cas pour le singulier comptable Q n'a pas une projection indépendante, et l'article indéfini réalise toujours le niveau D, qui peut aussi comprendre les traits de Q (ce que j'ai noté 'Q + D'), du moins là où l'article sert à exprimer la cardinalité. Cette analyse peut être étendue à l'usage prédicatif de l'article indéfini : les prédicats nominaux à article indéfini dans les langues qui admettent des singuliers comptables nus en position prédicative sont des DPs.

• Les propriétés différentes des singuliers comptables nus et des plurels et massiques nus en position argumentale, dans les langues romanes, peuvent s'expliquer en faisant l'hypothèse que les singuliers comptables nus représentent des NumPs, et les autres peuvent représenter des DPs à D nul (le D nul étant limité aux plurels et massiques). Dans les langues romanes (excepté le portugais du Brésil), à la différence du hongrois, les singuliers comptables nus ne sont pas non marqués pour le nombre.

• L'élément *de* qui suit certains quantitatifs fonctionne comme une marque d'anti-accord, bloquant l'accord avec l'item dans son spécifieur, mais pouvant transmettre plus haut les traits-φ de son complément. En roumain, l'insertion de *de* en Deg joue un rôle similaire. (*La même analyse a été indépendamment proposée par Cornilescu, 2007b*)

• Les adjectifs postnominaux des langues romanes sont à analyser comme des adjoints. Leur ordre relatif prouve le fait qu'ils s'attachent à droite, donc la position postnominale ne découle pas du mouvement de N, comme on l'a soutenu parfois. La position prénominale des adjectifs, au moins lorsqu'elle est associée à des types sémantiques spéciaux ou à des interprétations spéciales (p. ex., non-restrictive), est à analyser comme une position de spécifieur d'une projection fonctionnelle optionnelle. On peut ainsi conclure que les paramètres de linéarisation de ces langues (comme dans les langues sémitiques et celtiques) placent les adjoints adnominaux à droite, et les spécifieurs à gauche (cette dernière propriété pourrait être un principe universel).

BIBLIOGRAPHIE

ABEILLE, ANNE et DANIELE GODARD, 1999, "La place de l'adjectif épithète en français : le poids des mots", *Recherches Linguistiques* 28, 9-31.

ABELS, KLAUS, 2003, "Successive Cyclicity, Anti-locality and Adposition Stranding", *Thèse*, University of Connecticut, Storrs.

ABELS, KLAUS et AD NEELEMAN, 2006a, "Universal 20 without the LCA. Ms. University of Tromsø / UCL", presente à la *GLOW 2006* et à la *EGG-Summer School*.

ABELS, KLAUS et AD NEELEMAN, 2006b, "Left-Right Asymmetries and the LCA. Ms. University of Tromsø", presente à la *EGG-Summer School*.

ABNEY, S., 1987, "The English Noun Phrase in Its Sentential Aspect", *Thèse*, MIT.

ADGER, DAVID, 2003, *Core Syntax: A Minimalist Approach*, Oxford University Press.

ADGER, DAVID and DANIEL HARBOUR, 2007, "The Syntax and Syncretisms of the Person Case Constraint", *Syntax* 10 (1), 2-37.

ADGER, DAVID et GILLIAN RAMCHAND, 2005, "Merge *vs* Move: wh-Dependencies Revisited", *Linguistic Inquiry* 36.2, 161-193.

ALEXIADOU, ARTEMIS, 2001, *Functional Structure in Nominals. Nominalization and ergativity*, Amsterdam, John Benjamins.

ANAGNOSTOPOULOU, E., 2003, *The Syntax of Ditransitives: Evidence from Clitics*, Berlin, Mouton de Gruyter.

ARIEL, MIRA, 1990, *Accessing Noun Phrase Antecedents*, London, Routledge.

ARIEL, MIRA, 2001, "Accessibility Theory: an Overview", dans T. Sanders, J. Schliperoord et W. Spooren (eds.), *Text Representation*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 29-87.

BADAN, LINDA, 2007, "High And Low Periphery: A Comparison Between Italian and Chinese", *Thèse*, Università degli Studi di Padova.

BAKER, MARK, 1985, "The Mirror Principle and Morphosyntactic Explanation", *Linguistic Inquiry* 16, 373-415.

BAKER, MARK, 2003, *Lexical Categories. Verbs, Nouns and Adjectives*, Cambridge University Press.

BELLETTI, ADRIANA, 1999, "Italian/Romance Clitics: Structure and Derivation", dans Van Riemsdijk, H. (ed.), *Clitics in the Languages of Europe*, Walter de Gruyter, 543-580.

BELLETTI, ADRIANA, 2004, "Aspects of the Low IP Area", dans Luigi Rizzi (ed), *The Structure of CP and IP. The Cartography of Syntactic Structures Volume 2*, Oxford University Press.

BELLETTI, ADRIANA, 2005, "Extended Doubling and the VP Periphery", *Probus* 17, 1-35.

BENINCA, PAOLA et CECILIA POLETTO, 2005, "The Third Dimension of Person Features", dans Cornips, Leonie et Karen P. Corrigan (eds.), *Syntax and Variation*, John Benjamins, 265-299.

BENVENISTE, EMILE, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

BERNSTEIN, JUDY, 1993, "Topics in the Syntax of Nominal Structure Across Romance", *Thèse*, City University of New York.

BERNSTEIN, JUDY, 2005, "A Syntax-Based Analysis of Predication", *Proceedings of SALT 15*.

BEYSSADE, CLAIRE et DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 2005, "A Syntax-Based Analysis of Predication", dans E. Georgala et J. Howell (eds.), *Proceedings of Semantics and Linguistic Theory 15*, Ithaca, New York, CLC Publications, 44-61.

BHATT, RAJESH, 1999, "Covert Modality in Non-Finite Contexts", *Thèse*, Univ. of Pennsylvania.

BHATT, RAJESH, 2002, "The Raising Analysis of Relative Clauses: Evidence from Adjectival Modification", *NLS* 10, 43-90.

BIANCHI, VALENTINA, 1999, *Consequences of Antisymmetry: Headed Relative Clauses*, Berlin, Mouton de Gruyter.

BOAS, FRANZ, 1911, "Introduction", dans Franz Boas (ed.), *Handbook of American Indian Languages*, 1-83, Washington, D.C., Bureau of American Ethnology [réédité dans Preston Holder (ed.), *Handbook of American Indian Languages*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1991].

BOBALJIK, JONATHAN DAVID, 1995, "The Syntax of Verbal Inflection", *Thèse MIT* [distribuée par: MIT Working Papers in Linguistics].
BOBALJIK, JONATHAN DAVID, 1999, Adverbs: "The Hierarchy Paradox", *Glot International*, 4.
BOBALJIK, JONATHAN DAVID, 2005, "Where's Φ? Agreement As a Post-Syntactic Operation", dans Marjo van Koppen (ed.), *Leiden Papers in Linguistics*.
BOBALJIK, JONATHAN DAVID, 2008, "Missing Persons: A Case Study in Morphological Universals", *The Linguistic Review* 25, 203-230.
BOIVIN, MARIE-CLAUDE, 2005, "Case Theory, DP Movement, and Interpretation: A New Approach to the Distribution of French Subnominal Clitic *en*", *Natural Language & Linguistic Theory* 23: 543-593.
BORER, HAGIT, 1984, *Parametric syntax: Case studies in Semitic and Romance languages*, Dordrecht. Foris.
BORER, HAGIT, 2003, "Exo-Skeletal *vs.* Endo-Skeletal Explanations: Syntactic Projections and the Lexicon", dans John Moore et Maria Polinsky (eds.), *The Nature of Explanation in Linguistic Theory*, 31-68, CSLI Publications.
BORER, HAGIT, 2005, *Structuring Sense. In Name Only*, Oxford University Press.
BORER, HAGIT, JINGQI FU et THOMAS ROEPER, 2001, The VP within Process Nominals: Evidence from Adverbs and the VP Anaphor *DO-SO*, *Natural Language & Linguistic Theory* 19, 549-582,
BOSKOVIC, ŽELJKO, 2005, On the Locality of Left Branch Extraction and the Structure of NP, *Studia Linguistica* 59, 1-45.
BOSKOVIC, ŽELJKO, 2006a, "Case and Agreement with Genitive of Quantification in Russian", dans Boeckx, Cedric (ed.), *Agreements Systems*, 99-120, John Benjamins.
BOSKOVIC, ŽELJKO, 2006b, "Case Checking *vs.* Case Assignment and the Case of Adverbial NPs", *Linguistic Inquiry* 37, 522-533.
BORTHEN, KAIA, 2003, "Norwegian Bare Singulars", *Thèse*, Norwegian University of Science and Technology.
BOSQUE, IGNACIO, 2001, "Adjective Position and the Interpretation of Indefinites", dans *Current Issues in Spanish Syntax and Semantics*, Gutierrez-Rexach, J. and L. Silva-Villar (eds.), 17-37, Mouton de Gruyter, Berlin/New York.
BOSQUE, IGNACIO et CARME PICALLO, 1996, "Postnominal Adjectives in Spanish DPs", *Journal of Linguistics* 32 (2), 349-385.
BOSSONG, G., 1998, "Le marquage différentiel de l'objet dans les langues d'Europe", dans Feuillet, J. (ed.), *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, Mouton, Berlin-New York, pp. 293-258.
BOUCHARD, DENIS, 1998, "The Distribution and Interpretation of Adjectives in French", *Probus* 10, 139-183.
BOUCHARD, DENIS, 2002, *Adjectives, Number and Interfaces: Why Languages Vary?*, Elsevier, Amsterdam.
BOUCHARD, DENIS, 2005, « Sériation des adjectifs dans le SN et formation de Concepts », dans Patricia Cabredo Hofherr et Ora Matushansky (eds.), *L'Adjectif. Recherches Linguistiques de Vincennes* 34, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
BOWERS, JOHN, 1993, "The Syntax of Predication", *Linguistic Inquiry* 24, 591-656.
BOWERS, JOHN, 1997, "A Binary Analysis of Resultatives", dans R. Blight et M. Moosally (eds.), *Texas Linguistic Forum* 38, 48-58.
BOWERS, JOHN, 2001, "Predication", dans M. Baltin et C. Collins (eds.), *The Handbook of Contemporary Syntactic Theory*, Cambridge, Mass., Blackwell, pp. 299-333.
BRESNAN, JOAN, 1971, "A Note on the Notion *Identity of Sense Anaphora*", *Linguistic Inquiry* 2, 589-597.
BRITO, ANA MARIA, 2003, "Os possessivos em Português Europeu numa perspectiva de Sintaxe comparada", *Revista da Faculdade de Letras, Linguas e Literaturas* [Universidade do Porto], II série, volume XX, tomo II, 495-522.
BRITO, ANA MARIA, 2007, European Portuguese possessives and the structure of DP, *Cuadernos de Lingüística del I. U. I. Ortega y Gasset* 2007, vol. 14, pp. 27-50.
BRODY, MICHAEL, 1997, "Perfect Chains", dans Liliane Haegeman (ed.), *Elements of Grammar*, 139-167, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.
BRUCART, J. et L. GRACIA, 1986, "I Sintagmi Nominali Senza Testa", *Rivista di Grammatica Generativa* 11, 3-32.
BRUGE, LAURA, 1996, "Demonstrative Movement in Spanish: A Comparative Approach", *University of Venice Working Papers in Linguistics* 6, 1-53.
BRUGE, LAURA, 2002, "The Positions of Demonstratives in the Extended Nominal Projection", dans Guglielmo Cinque (ed.), *Functional Structure in DP and IP*, 15-53, Oxford University Press.
BÜRING, DANIEL, 2005, *Binding theory*, Cambridge University Press.

CABREDO-HOFHERR, PATRICIA, 2005, "Les groupes nominaux sans nom en espagnol et en français », dans Patricia Cabredo-Hofherr et Ora Matushansky (eds.), *L'Adjectif. Recherches Linguistiques de Vincennes* 34, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 143-164.

CARDINALETTI, ANNA, 1994, "On the Internal Structure of Pronominal DPs", *The Linguistic Review* 11, 191-219.

CARDINALETTI, ANNA, 1998, "On the Deficient/Strong Position in Possessive Systems", dans Alexiadou, Artemis et Chris Wilder (eds.), *Possessors, Predicates and Movement within Determiner Phrase*, 17-53, John Benjamins, Amsterdam.

CARDINALETTI, ANNA, 2008, "On Different Types of Clitic Clusters", in C. De Cat and K. Demuth (eds.), *The Bantu-Romance Connection*, Benjamins, 41-82.

CARDINALETTI, ANNA et GIULIANA GIUSTI, 1992, "Partitive *ne* and the QP-hypothesis", dans E. Fava (ed.), *Proceedings of the XVII Meeting of Generative Grammar*, Rosenberg & Seiler, Turin, 121-141.

CARDINALETTI, ANNA et GIULIANA GIUSTI, 2006, "The Syntax of Quantified Phrases and Quantitative Clitics", dans Everaert M.et H. Van Riemsdijk (eds.), *The Blackwell Companion to Syntax*, vol. V, 23-93, Oxford, Blackwell.

CARDINALETTI, ANNA et MICHAL STARKE, 1999, "The Typology of Structural Deficiency: A Case Study of the Three Classes of Pronouns", dans Van Riemsdijk, H. (ed.), *Clitics in the Languages of Europe*, Walter de Gruyter, 145-234.

CARLSON, GREG, 1977, "Reference to Kinds in English", *Thèse*, University of Massachussets.

CASTRO, A. et J. COSTA, 2002, "Possessivos e advérbios: formas fracas como X°", *Actas do XVII Encontro da APL*, Lisbonne, pp. 101-111.

CASTRO, A., 2005, "Possessives in European Portuguese", *Thèse*, Universidade Nova de Lisboa et Université Paris VIII-Saint Denis.

CECCHETTO, CARLO, 1999, "A Comparative Analysis of Left and Right Dislocation in Romance", *Studia Linguistica* 53, 40-67.

CECCHETTO, CARLO, 2000, "Doubling Structures and Reconstruction", *Probus* 12, 93-126.

CHAO, WYNN, 1988, *On Ellipsis*, New York, Garland.

CHIERCHIA, GENNARO, 1998, "Reference to Kinds across Languages", *Natural Language Semantics* 6, 339-405.

CHIERCHIA, G. et S. MCCONNELL-GINET, 1990, *Meaning and Grammar*, Cambridge, Mass., MIT Press.

CHOMSKY, NOAM, 1993, "A Minimalist Program for Linguistic Theory", in Ken Hale & Samuel J. Keyser (eds.), *The View from Building 20*, Cambridge, MA, MIT Press, 1-52.

CHOMSKY, NOAM, 1995, *The Minimalist Program*, MIT Press, Cambridge, Mass.

CHOMSKY, NOAM, 2000, "Minimalist Inquiries: The Framework", dans *Step by Step: Essays on Minimalist Syntax in Honor of Howard Lasnik*, ed. Roger Martin, David Michaels et Juan Uriagereka, Cambridge, MIT Press, 89-155.

CHOMSKY, NOAM, 2001, "Derivation by Phase", dans M. Kenstowicz (ed.), *Ken Hale: A Life in Language*, 1-52, Cambridge, MA, MIT Press.

CHOMSKY, NOAM, 2004, "Beyond Explanatory Adequacy", dans Belletti (ed.), *Structures and Beyond. The Cartography of Syntactic Structures* (vol. 3), Oxford, OUP, 104-131.

CHOMSKY, NOAM, 2005, *On Phases*, Ms., MIT.

CINQUE, GUGLIELMO, 1990, "Agreement and Head-to-Head Movement in the Romance Noun Phrase", *Communication* présentée à *The Twentieth Linguistic Symposium on Romance Languages*, University of Ottawa, April 10-14.

CINQUE, GUGLIELMO, 1992," Functional Projections and N-Movement within the DP", *GLOW Newsletter* 28, 12-13.

CINQUE, GUGLIELMO, 1994, "On the Evidence for Partial N-Movement in the Romance DP", dans Guglielmo Cinque, Jan Koster, Jean-Yves Pollock, Luigi Rizzi (eds.), *Paths Towards Universal Grammar: Studies in Honor of Richard S. Kayne*, 85-110, Georgetown University Press.

CINQUE, GUGLIELMO, 1996, "The Antisymmetric Program: Theoretical and Typological Implications", *Journal of Linguistics* 32, 447-464.

CINQUE, GUGLIELMO, 1999, *Adverbs and Functional Heads: a Cross-Linguistic Perspective*, Oxford University Press, Oxford.

CINQUE, GUGLIELMO, 2000, "On Greenberg's Universal 20 and the Semitic DP", *University of Venice Working Papers in Linguistics*, 10.2, 45-61.

CINQUE, GUGLIELMO, 2003, "The Dual Source of Adjectives and XP *vs.* N-Raising in the Romance DP", *Communication* à *NELS*.

CINQUE, GUGLIELMO, 2004, "A Phrasal Movement Analysis of the Romanian DP", dans A. Minut, E. Munteanu (eds.), *Studia Linguistica et Philologica in honorem D.Irimia*, Iaşi, Ed. Universităţii A. I. Cuza, pp. 129-142

CINQUE, GUGLIELMO, 2005a, "Deriving Greenberg's Universal 20 and Its Exceptions", *Linguistic Inquiry* 36 (3), 315-332.

CINQUE, GUGLIELMO, 2005b, "The Dual Source of Adjectives and NP-Raising in the Romance DP", *Paper* presented at *The XXXI[st] Incontro di Grammatica Generativa*, Rome, 2005.

CITKO, BARBARA, 2008, "Missing Labels", *Lingua*, 118, 907-944.

COENE, MARTINE, 1999, "Definite Null Nominals in Romanian and Spanish", *Thèse*, Universiteit Antwerpen

COHEN, A. et N. ERTESCHIK-SCHIR, 2002, "Topic, Focus and the Interpretation of Bare Plurals", *Natural Language Semantics* 10, 125-165.

COLLINS, CHRIS, 2002, "Eliminating Labels", dans Samuel Epstein et Daniel Seely (eds.), *Derivation and Explanation in the Minimalist Program*, Blackwell.

COMOROVSKI, ILEANA, 1996, *Interrogative Phrases and the Syntax-Semantics Interface*, Kluwer Academic Publishers.

CONTRERAS, HELEN, 1986, "Spanish Bare NPs and the ECP", dans Contreras, H. et K. Zagona (eds.), *Generative Studies in Spanish Syntax*, Dordrecht, Foris.

CONTRERAS, HELEN, 1989, "On Spanish Empty N' and N''", dans Kirschner, C. et J. Decesaris (eds.), *Studies in Romance Linguistics*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

COOPER, ROBIN, 1979, "The Interpretation of Pronouns", dans Frank Heny et Helmut Schnelle (ed.), *Syntax and Semantics 10: Selections from the Third Groningen Round Table*, 61-92, New York, Academic Press.

CORBETT, GREVILLE, 2000, *Number*, Cambridge, Cambridge University Press.

CORBLIN, FRANCIS, 1995, *Les formes de reprise dans le discours*, Presses Universitaires de Rennes.

CORBLIN, FRANCIS, 1998, "Celui-ci anaphorique: un mentionnel", *Langue Française*, 120, pp. 33-43.

CORBLIN, FRANCIS, 2006, "Pronouns and mentions", dans Iørn Korzen et Lila Lundquist (ed.), *Comparing Anaphors. Between Sentences, texts and Languages*, Copenhagen Studies of Language 34, 27-43.

CORDIN, P., 1988, "Il clitico *ne*", in Renzi *et al.* (eds.), *Grande grammatica italiana di cosultazione*, vol. I. Bologna, Il Mulino.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 1992, "Remarks on the Determiner System of Romanian: the Demonstratives AL and CEL", *Probus* 4.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 1993, "Notes on the Structure of Romanian DP and the Assignment of the Genitive Case", *University of Venice Working Papers in Linguistics* 3.2.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 1994, "Remarks on the Romanian Ordinal Numeral. Towards a Unitary Description of Phrases Headed by AL", *Revue Roumaine de Linguistique*, 303-334

CORNILESCU, ALEXANDRA, 1995, "Romanian Genitive Constructions", dans Cinque, G. et G. Giusti (eds.), *Advances in Romanian Linguistics*, 1-54, Amsterdam, John Benjamins.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 2001, "Romanian Nominalizations: Case and Aspectual Structure", *Linguistics*, 37, 467-501.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 2004a, "Modes of Semantic Combination: Attributive Modification, Predication and the Syntax of the Romanian Adjective", Ms., University of Bucarest, présenté à la *Annual Conference of the English Department of the University of Bucharest*.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 2004b, "On Aspect and Case: Investigating Romanian Nominalizations", dans Guéron J. et J. Lecarme (eds.), *The Syntax of Time*, MIT Press, 75-124.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 2006a, "Modes of Semantic Combinations: NP/DP Adjectives and the Structure of the Romanian DP", in Doetjes, Jenny et Paz González (eds.), *Romance Languages and Linguistic Theory*, 2004, 43-69.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 2006b, "On the Linearization of Adjectives in Romanian", *Communication* présentée à *Going Romance*, Amsterdam.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 2006c, "Romanian Double Definite Constructions and the Structure of Nominal Peripheries", *Bucharest Working Papers in Linguistics*, vol. 1, 21-45.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 2007a, "Double Definite Constructions in Romanian As Evidence for an Internal *n*P Phase", Ms., Université de Bucarest.

CORNILESCU, ALEXANDRA, 2007b, "Grupul de măsură şi sintaxa grupului adjectival", *Communication* au *Colloque Limba română. Dinamica limbii, dinamica interpretării, Al 7-lea Colocviu al Catedrei de limba română*, Université de Bucarest, décembre.

CORVER, NORBERT et DENNIS DELFITTO, 1999, "On the Nature of Pronoun Movement", dans Van Riemsdijk, H. (ed.), *Clitics in the Languages of Europe*, Walter de Gruyter, 799-864.

CORVER, NORBERT et MARJO VAN KOPPEN, 2005, "Microvariation and Ellipsis in the *wat voor*-Construction", *Communication* au *Workshop Sounds of Silence*, Université de Tilburg.

CORVER, NORBERT et MARJO VAN KOPPEN, 2006, "Let's focus on Noun Ellipsis", *GLOW Newsletter*, 57.

CORVER, NORBERT et MARJO VAN KOPPEN, 2007, "Micro-Variation and Macro-Variation: Same or Different? A Comparative View on Diversity in Noun Phrase Ellipsis", *Communication* présentée au *Colloque Formal Models in Linguistic Diversity*, Université de Trieste.

CRISMA, PAOLA, 1991, "Functional Categories Inside the Noun Phrase: A Study on the Distribution of Nominal Modifiers", *B.A. Thesis*, University of Venice.

CRISMA, PAOLA, 1993, "On Adjective Placement in Romance and Germanic Event Nominals", *Rivista di grammatica generativa* 18, 61-100.

CRISMA, PAOLA, 1996, "On the Configurational Nature of Adjectival Modification", dans K. Zagona (ed.), *Grammatical Theory and Romance Languages*, 59-71.

CROITOR, BLANCA et ION GIURGEA, 2009, "On the So-Called Romanian neuter", *Bucharest Working Papers in Linguistics* XI, 2, 21-39.

CYSOUW, MICHAEL, 2003, *The Paradigmatic Structure of Person Marking*, Oxford, Oxford University Press.

DAMOURETTE, J. et É. PICHON, 1911-1940, *Des mots à la pensée: Essai de grammaire de la langue française*, Éditions D'Artrey, Paris, 7 tomes.

DAYAL, VENEETA, 2004, "Number Marking and Indefinites in Kind Terms", *Linguistics and Philosophy* 27:4, 393-450.

DECHAINE, R.-M. et MARTINE WILTSCHKO, 2002, "Decomposing Pronouns", *Linguistic Inquiry* 33: 3, 409-442.

DE WIT, P., 1997, "Genitive Case and Genitive Constructions", *PhD Thesis*, Utrecht, Institute of Lingustics OTS.

DELFITTO, DENIS et JAN SCHROTEN, 1991, "Bare Plurals and the Number. affix in DP", *Probus*, 3.2, 155-185.

DEMONTE, VIOLETA, 1999, "A Minimal Account of Spanish Adjective Position and Interpretation", dans J. Franco, A. Landa and J. Martín (eds.), *Grammatical analyses in Basque and Romance Linguistics*, 45-75, Amsterdam, John Benjamins.

DEN DIKKEN, MARCEL, 1995, "Copulas", *Communication* présentée à *GLOW*, Tromsø.

DEN DIKKEN, MARCEL, 1998, "Predicate Inversion in DP", dans A. Alexiadou & C. Wilder (eds.), *Possessors, Predicates and Movement in the Determiner Phrase*, 177-214, Amsterdam, John Benjamins.

DEN DIKKEN, MARCEL, 2006, *Relators and linkers: A study of predication, Predicate Inversion, and copulas*, Cambridge, Mass., MIT Press.

DEN DIKKEN, MARCEL et PORNSIRI SINGHAPREECHA, 2004, "Complex Noun Phrases and Linkers", *Syntax* 7:1, 1-54.

DEPIANTE, MARCELA, 2000, The Syntax of Deep and Surface Anaphora: A Study of Null Complement Anaphora and Stripping/Bare Argument Ellipsis", *Thèse*, University of Connecticut.

DEPIANTE, MARCELA et PASCUAL MASULLO, 2001, "Género y Número en la Elipsis Nominal: Consecuencias para la Hipótesis Lexicalista", *Communication* présentée au *I Encuentro de Gramática Generativa*, Gral. Roca.

DIESING, MOLLY, 1992, *Indefinites*, MIT Press.

DIESING, MOLLY, 1999, "Comments on Cardinaletti and Starke *The Typology of Structural Deficiency*". Dans Van Riemsdijk, H. (ed.), *Clitics in the Languages of Europe*, Walter de Gruyter (1999), 243-247.

DIMITRIADIS, A., 1994, "Clitics and Object Drop in Modern Greek", *MIT Working Papers in Linguistics* 23, 95-115.

DIMITROVA-VULCHANOVA, MILA et GIULIANA GIUSTI, 1998, "Fragments of Balkan Nominal Structure", dans Artemis Alexiadou et Chris Wilder (eds.), *Possessors, Predicates and Movement in the Determiner Phrase*, 333-360, John Benjamins.

DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 1997a, "Existential Arguments and Existential Predicates", dans Lawson, A. (ed.), *Proceedings of SALT VII*, CLC Publications, Ithaca, New York.

DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 1997b, "Classes de prédicats, distribution des indéfinis et la distinction thétique-catégorique", *Le Gré des langues XX*, 58-97.

DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 2000a, "(In)definiteness Spread: from Romanian Genitives to Hebrew Construct State Nominals", dans V. Motapanyane (ed.), *Comparative Studies in Romanian Syntax*, John Benjamins.

DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 2000b, "De la syntaxe à l'interprétation, de Milner (1982) à Milner (1995): le génitif", Dans Lardreau, G. (ed.), *Cahier Jean Claude Milner*, Verdier, Paris.

DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 2002, "From DPs to NPs: A Bare Phrase Structure Account of Genitives", dans Coene, M. et D'Hulst, Y. (eds.), *From NP to DP. Volume 2: The Expression of Possession in Noun Phrases*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins (Linguistik Aktuell/Linguistics Today).
DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 2004, "Clitic Doubling, Prepositional Accusatives and Clitic Left Dislocations, in Romanian", *Communication* présentée à la *Table Ronde « Le redoublement clitique dans les langues balkaniques »*, Bruxelles.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 2007a, "Article-Drop in Romanian and Extended Heads", dans G. Alboiu & *al.* (eds.), *Pitar Moş : A Building with a View. Papers in Honour of Alexandra Cornilescu*, Bucureşti, Editura Universităţii din Bucureşti, 99-106.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 2007b, "Existential Bare Plurals: from Properties to Sums of Individuals", Ms. Université Paris 7, présenté dans le cadre du seminaire du projet *Dépendances distributives : pluralité nominale et verbale*.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN, 2008, "Towards a Unified Analysis of Bare Singulars and Bare Plurals", présentation au *Workshop on Bare Singulars and Argument Structure*, Barcelone, Universitat Autónoma, décembre.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN, à par., "Genitive DPs and Pronominal Possessors", dans Dobrovie-Sorin et *al.* (eds.), *The Essential Grammar of the Romanian Language*.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et CLAIRE BEYSSADE, 2004, "*Définir les indéfinis*", *CNRS* editions, Paris.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN, TONYA BLEAM et MARIA TERESA ESPINAL, 2006, "Noms nus, nombre et types d'incorporation", dans Dobrovie-Sorin, C. (ed.), *Noms nus et généricité*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 129-157.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et CHARLOTTE GALVES, 2000, "Proclisis, Enclisis and Head-to-Head Merge", *Bucharest Working Papers in Linguistics*, vol II.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et ION GIURGEA, 2005, "Romanian Genitives and Determiners", *University of Bucharest Review. Bucharest Working Papers in Linguistics*, vol. VII, no.1, 89-101.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et ION GIURGEA, 2006a, "The Suffixation of Definite Articles in Balkan Languages", *Revue Roumaine de Linguistique*, 113-135.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et ION GIURGEA, 2006b, "Types of Determiner Lowering in Balkan Languages", dans Koeva, Svetla et Mila Dimitrova-Vulchanova (eds.), *Proceedings of the Fifth International Conference Formal Approaches to South Slavic and Balkan Languages*, Sofia, 55-65.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et ION GIURGEA, à par., "Nominal and Pronominal Possessors in Romanian", dans Carlier, A. et J.-C. Verstraete (eds.), *Genitive Case and Genitive Construction*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et BRENDA LACA, 1996, *Generic Bare NPs*, Ms. Université Paris 7/Université Strasbourg 2.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et BRENDA LACA, 2003, *Les noms sans déterminant dans les langues romanes*, dans Danièle Godard (ed.), « Les langues romanes. Problèmes de la phrase simple », *CNRS Editions*, Paris.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et ALDA MARI, 2006, « Generic Plural Indefinites: Sums or Groups?", *Proceedings of NELS 2006*.
DOBROVIE-SORIN, CARMEN et ROBERTA PIRES DE OLIVEIRA, 2007, "Two Ways of Referring to Kinds in Brazilian Portuguese", Ms. Université Paris 7, à par., dans *Journal of Semantics*.
DOETJES, JENNY, 1997, "Quantifiers and Selection: On the Distribution of Quantifying Expressions in French, Dutch and English", *Thèse*, Université de Leiden.
DONATI, CATERINA, 2006, "On *wh*-Head-Movement", dans Cheng et Corver (eds.), *Wh-Movement Moving On*, MIT Press.
DOWNING, P. A., 1986, "The Anaphoric Use of Classifiers in Japanese", dans C. Craig (ed.), *Noun Classes and Categorization* (pp. 345-376), Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
EGUREN, LUIS, 2007, "Contrastive Focus and Nominal Ellipsis in Spanish", *Communication* à *Going Romance*, Amsterdam.
ELBOURNE, PAUL, 2001, "E-Type Anaphora As NP-Deletion", *Natural Langage Semantics* 9(3), 241-288.
ELBOURNE, PAUL, 2005, *Situations and Individuals*, MIT Press, Cambridge, Mass., London.
ELBOURNE, PAUL, 2005b, *The Semantics of Ellipsis*, Ms., University of Konstanz.
EMBICK, DAVID et ALEC MARANTZ, 2008, "Architecture and Blocking", *Linguistic Inquiry*, 39:1, 1-53.
EMBICK, DAVID et ROLF NOYER, 2001, "Movement Operations after Syntax", *Linguistic Inquiry* 32, 555-595.
EMONDS, JOSEPH E., 1976, *A Transformational Approach to English Syntax*, New York, Academic Press.
EMONDS, JOSEPH E., 1985, *A Unified Theory of Syntactic Categories*, Dordrecht, Foris.
EMONDS, JOSEPH E., 1987, "The Invisible Category Principle", *Linguistic Inquiry* 18, 613-632.

EMONDS, JOSEPH E., 2000, *Lexicon and Grammar: The English Syntacticon*, Berlin, Mouton de Gruyter.
ESPINAL, MARIA TERESA et LOUISE MCNALLY, 2008, "Spanish and Catalan Bare Singular Nominals at the Syntax-Semantics Inteface", *Communication* présentée au *38e Linguistic Symposium on Romance Languages*, Urbana, Illinois.
EVANS, GARETH, 1977, "Pronouns, Quantifiers and Relative Clauses", *Canadian Journal of Philosophy* 7, 467-536.
FANSELOW, GISBERT, 1988, "Aufspaltung von NP und das Problem der *freien* Wortstellung", *Linguistiche Berichte* 1, 91-113.
FANSELOW, G. et D. CAVAR, 2002, "Distributed Deletion", dans A. Alexiadou (ed), *Theoretical Approaches to Universals*, Amsterdam, John Benjamins.
FARKAS, DONCA, 1990, "Two Cases of Underspecification in Morphology", *Linguistic Inquiry* 21, 539-550.
FARKAS, DONCA et HENRIËTTE DE SWART, 2003, "The Semantics of Incorporation", Stanford, *CSLI Publications*.
FASSI FEHRI, ABDELKADER, 1999, "Arabic Modifying Adjectives and DP Structures", *Studia Linguistica* 53, 105-154.
FORCHHEIMER, PAUL, 1953, *The Category of Person in Language*, Berlin, De Gruyter.
FOX, DANNY, 1995, "Economy and Scope", *Natural Language Semantics* 3, 283-341.
FOX, DANNY, 1999, "Reconstruction, Binding Theory, and the Interpretation of Chains", *Linguistic Inquiry* 30, 157-196.
FOX, DANNY, 2002, "Antecedent-Contained Deletion and the Copy Theory of Movement", *Linguistic Inquiry* 33, 63-96.
FOX, DANNY, 2003, "On Logical Form", dans Randall Hendrick Malden (ed), *Minimalist Syntax*, MA, Blackwell, 82-123.
FOX, DANNY et DAVID PESETSKY, 2004, "Cyclic Linearization of Syntactic Structure", *Theoretical Linguistics* 31, 1-46.
FRAMPTON, JOHN et SAM GUTMANN, 2000, "Agreement is Feature Sharing", Ms. Northeastern University, Boston, http://www.math.neu.edu/ling/pdffiles/agrisfs.pdf.
FRAMPTON, JOHN et SAM GUTMANN, 2006, "How Sentences Grow in the Mind: Agreement and Selection in an Efficient Minimalist Syntax", dans Cedric Boeckx (ed.) (2006), *Agreement Systems*, John Benjamins, 121-157.
FRAMPTON, JOHN, SAM GUTMANN, JULIE LEGATE, et CHARLES YANG, 2000, *Remarks on Derivation by Phase*, Ms. Northeastern University and MIT, Boston and Cambridge, Mass. http://www.math.neu.edu/ling/pdffiles/remdbp.pdf.
FRANKS, STEVEN, 1994, "Parametric Properties of Numeral Phrases in Slavic", *Natural Language and Linguistic Theory* 12, 570-649.
GEACH, PETER, 1962, *Reference and Generality*, Ithaca, NY, Cornell University Press.
GENGEL, KIRSTEN, 2006, "Phases and Ellipsis", *Communication* présentée à la *Conference The Edges in Syntax*, Cyprus College, Nicosia, juin.
GENGEL, KIRSTEN, 2007, "Focus, Exhaustivity and Deletion in English Pseudogapping", dans Luis Eguren et Olga Fernández Soriano (eds.), *Coreference, Modality and Focus. Studies at the Syntax-Semantics Interface*, 72-88, Amsterdam, John Benjamins.
GENGEL, KIRSTEN et ANNA MCNAY, 2006, "Information Structure at the Phase Level: Ellipsis in the DP", *Communication* au *Workshop on DP-Internal Information Structure: Topic, Focus and other Illocutionary Forces*, University of Utrecht.
GHERMAN, HARITINA et RODICA SARBU, 1994, *Gramatica limbii italiene*, Bucureşti, Ed. Gramar.
GIANNAKIDOU, ANASTASIA et JASON MERCHANT, 1996, "On the Interpretation of Null Indefinite Objects in Modern Greek", *Studies in Greek Linguistics. Proceedings of the 10th Annual Meeting of the Department of Linguistics, Faculty of Philosophy, Aristotle Univeristy of Thessaloniki*, Thessaloniki, Kyriakidis.
GIANNAKIDOU, ANASTASIA et MELITA STAVROU, 1999, "Nominalization and Ellipsis in the Greek DP", *The Linguistic Review* 16, 295-331.
GIORGI, ALESSANDRA et GIUSEPPE LONGOBARDI, 1991, *The Syntax of Noun Phrases*, Cambridge University Press, Cambridge.
GIURGEA, ION, 2005, « La linéarisation des adjectifs en roumain: mouvement du N ou contraintes sémantiques ?", dans Martine Coene et Liliane Tasmovski (eds.), *On Space and Time in Language*, 51-73, Clusium, Cluj.
GIURGEA, ION, 2006a, "Split-DP Topicalization: a New Look at an Old Problem", *Communication* présentée à *The 22nd Annual Meeting of the Israel Association of Theoretical Linguistics (IATL)*, Jérusalem, parue dans les *Proceedings IATL*, http://atar.mscc.huji.ac.il/~english/IATL/22/TOC.html

GIURGEA, ION, 2006b, "Nouns and Symmetric Relations", *University of Bucharest Review. Bucharest Working Papers in Linguistics*, vol. VIII, no. 1.

GIURGEA, ION, 2008, "On Romanian Predicative Bare Nouns", *Présentation* au *Workshop on Bare Singulars and Argument Structure*, Barcelone, Universitat Autónoma, décembre.

GIURGEA, ION, 2009, "Adjective Placement and Linearization", dans Jeroen van Craenenbroeck (ed.), *Alternatives to Cartography*, Mouton de Gruyter, Berlin, 275-323.

GIURGEA, ION et ISABELA NEDELCU, 2009, "Elipsa nominală şi construcţia partitivă", dans Zafiu, R., G. Stoica and M. N. Constantinescu (eds.), *Limba română: teme actuale*, Bucarest, Editura Universităţii din Bucureşti, 109-124.

GIURGEA, ION et ELENA SOARE, 2007, "When are Adjective Raisers? Tough to get it", *Conférence* présentée à *The 23th Annual Meeting of the Israel Association of Theoretical Linguistics (IATL)*, Tel Aviv, disponible dans les *Proceedings IATL*, http://atar.mscc.huji.ac.il/~english/IATL/23/TOC.html

GIUSTI, GIULIANA, 1991a, "The Categorial Status of Quantified Nominals", *Linguistische Berichte* 136, 438-452.

GIUSTI, GIULIANA, 1991b, "La sintassi dei nominali quantificati in romeno", *Rivista di grammatica generativa* 16, 29-57.

GIUSTI, GIULIANA, 1993, *La Sintassi dei Determinanti*, Unipress, Padua.

GIUSTI, GIULIANA, 1996, "Is There a FocusP and a TopicP in the Noun Phrase Structure?", *University of Venice Working Papers in Linguistics* 6, 105-128.

GIUSTI, GIULIANA, 2002, "The Functional Structure of Noun Phrases: A Bare Phrase Structure Approach", dans Cinque, G. (ed.), *Functional Structure in DP and IP*, Oxford University Press, 54-90.

GIUSTI, GIULIANA et MELITA STAVROU, 2006, "Possessives Clitics in the DP: Doubling or Dislocation?", dans Koeva, Svetla et Mila Dimitrova-Vulchanova (eds.), *Proceedings of the Fifth International Conference Formal Approaches to South Slavic and Balkan Languages*, Sofia, 66-72.

GREENBERG, JOSEPH H., 1978, "How Does a Language Acquire Gender Markers?", dans J. H. Greenberg (ed.), *Universals of human language. Vol. 3. Word structure*, 47-82, Stanford University Press.

GREVISSE, M., 1988, *Le bon usage*, Paris-Gembloux, Duculot (12e édition refondue par André Goose).

GRIMSHAW, JANE, 1990, *Argument Structure*, Cambridge, Mass., MIT Press.

GRIMSHAW, JANE, 1991, *Extended Projection*, Ms., Brandeis University, Waltham, MA.

GROHMANN, KLEANTHES et LILIANE HAEGEMAN, 2002, "Resuming Reflexives", *Proceedings of the 19th Scandinavian Conference in Linguistics*, Tromsø, Norway.

GROHMANN, KLEANTHES et PHOIBOS PANAGIOTIDIS, 2004, *Demonstrative doubling*, Ms. Université de Chypres, Nicosia.

GROSU, ALEXANDER, 1988, "On the Distribution of Genitive Phrases in Romanian", *Lingustics* 26, 931-949.

GROSU, ALEXANDER, 1994, *Three Studies in Locality and Case*, Routledge, London and New York.

HAEBERLI, ERIC, 2002, *Features, Categories and the Syntax of A-positions*, Dordrecht, Kluwer.

HAIDER, HUBERT, 1989, "Matching projections", dans Anna Cardinaletti, Guglielmo Cinque et Giuliana Giusti (eds.), *Constituent Structure: Papers from the 1987 GLOW Conference*, 101-122, Dordrecht, Foris.

HAIDER, HUBERT, 2000, "OV is More Basic Than VO", dans P. Svenonius (ed.), *The Derivation of VO and OV*, John Benjamins, 45-68.

HAIDER, HUBERT, 2004, "Pre- and postverbal adverbials in OV and VO", *Lingua* 114, 779-807.

HALLE, MORRIS et ALEC MARANTZ, 1993, "Distributed Morphology and the Pieces of Inflection", dans Ken Hale & Samuel Keyser (eds.), *The View from Building 20*, 111-176, Cambridge, MIT Press.

HALLE, MORRIS, 1997, "Distributed Morphology: Impoverishment and fission", dans Bruening, Benjamin, Yoonjung Kang et Martha McGinnis (eds.), *PF: Papers at the Interface*, MIT Working Papers, 425-449.

HANKAMER, JORGE et IVAN SAG, 1976, "Deep and Surface Anaphora", *Linguistic Inquiry* 7:3, 391-428.

HEGARTY, MICHAEL, 2005, *A Feature-Based Syntax of Functional Categories*, Mouton de Gruyter.

HEIM, IRENE, 1982, "The Semantics of Definite and Indefinite Noun Phrases", *Thèse*, University of Massachusetts at Amherst.

HEIM, IRENE, 1990, "E-Type Pronouns and Donkey Anaphora", *Linguistics and Philosophy* 13, 137-177.

HEIM, IRENE et ANGELIKA KRATZER, 1998, *Semantics in Generative Grammar*, Oxford, Blackwell.

HETZRON, ROBERT, 1978, "The Phrase Structures of Adjectives and Comparatives", dans H. Seiler (ed.), *Language Universals*, 165-184, Tübingen, Gunter Narr Verlag.

HEYCOCK, CAROLINE et ROBERTO ZAMPARELLI, 2003, "Coordinated Bare Definites", *Linguistic Inquiry*, 34:3, 443-469.

HEYCOCK, CAROLINE et ROBERTO ZAMPARELLI, 2005, "Friends and Colleagues: Plurality, Coordination, and the Structure of DP", *Natural Language Semantics* 13, 201-270.

HIGGINBOTHAM, J., 1987, "Indefiniteness and Predication", dans Reuland, E. J. and ter Meulen, A. (eds.) , *The Representation of (In)definiteness*, MIT Press, Cambridge, MIT, Londres.

HOLMBERG, ANDERS, 1999, "Comments on Cardinaletti and Starke *The typology of structural deficiency*", dans Van Riemsdijk, H. (ed.), *Clitics in the Languages of Europe*, Walter de Gruyter (1999), 263-266.

HUDDLESTONE, RODNEY et GEOFFREY PULLUM, 2002, *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge University Press, Cambridge.

HULK, A. et E. VERHEUGD, 1994, "Accord et opérateurs nuls dans les projections adjectivales", *Revue Québécoise de linguistique* 23, 17-46.

HULSEY, SARAH et URI SAUERLAND, 2002, "Sorting out Relative Clauses: A Reply to Bhatt", Ms. MIT et Universität Tübingen.

HUOT, HELENE, 1981, *Constructions infinitives du français: Le subordonnant de*, Genève, Librairie Droz.

JAEGGLI, O., 1982, *Topics in Romance Syntax*, Dordrecht, Foris.

JAMET, MARIE-CHRISTINE, 2007, "Étude sur l'emploi du pronom *en* dans les expressions libres et figées en français", dans Biason, M. T. (ed.), *Expressions libres, expressions figées. Hommage à Maurice Gross, Journée d'études du 15 mai 2002*, Venise, Libreria Editrice Cafoscarina, 85-160.

JOHNSON, KYLE, 1991, "Object Positions", *Natural Language and Linguistic Theory* 9.4, 577-636.

JOHNSON, KYLE, 2005, *Cyclic Linearization*, Ms. UMass.

JOHNSON, KYLE, 2007, "On the Copy Theory of Movement", *Cours* tenu à *EALing*, École Normale Supérieure, Paris.

JURKA, JOHANNES, 2007, "Deriving Labels", *University of Maryland Working Papers in Linguistics 16*, A. Omaki, I. Ortega-Santos, J. Sprouse and M. Wagers (eds.), pp. 23-45. College Park, MD.

KARTTUNEN, LAURI, 1969, "Pronouns and Variables", dans Robert Binnickm Alice Davidson, Georgia Green et Jerry Morgan (ed.), *Papers from the Fifth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 108-116, University of Chicago.

KATHOL, ANDREAS, 1999, "Agreement and the Syntax-Morphology Interface in HPSG", dans R. Levine et G. Green (eds.), *Studies in Current Phrase Structure Grammar*, 223-274, Cambridge University Press.

KAYNE, RICHARD, 1994, *The Antisymmetry of Syntax*, MIT Press, Cambridge, Mass.

KAYNE, RICHARD, 2000, *Parameters and Universals*, New York, Oxford University Press.

KAYNE, RICHARD et JEAN-YVES POLLOCK, 2001, "New Thoughts on Stylistic Inversion", dans A. Hulk & J.-Y. Pollock (eds.), *Subject Inversion in Romance and the Theory of Universal Grammar*, New York, Oxford University Press, 107-160.

KESTER, ELLEN-PETRA, 1993, "The Inflectional Properties of Scandinavian Adjectives", *Studia Linguistica* 47:2, 139-153.

KESTER, ELLEN-PETRA, 1996a, "Adjectival Inflection and the Licensing of Empty Categories in DP", *Journal of Linguistics* 32, 57-78.

KESTER, ELLEN-PETRA, 1996b, "The Nature of Adjectival Inflection", *Thèse*, Utrecht University.

KING, TRACY HOLLOWAY et MARY DALRYMPLE, 2004, "Determiner Agreement and Noun Conjunction", *Journal of Linguistics*.

KIPARSKY, PAUL, 1973, "*Elsewhere* in Phonology", dans Kiparsky, Paul et Stephen Anderson (eds.), *A Festschrift for Morris Halle*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 93-106.

KLEIBER, GEORGES, 1991, "*Celui-ci/-là*, ou comment montrer du nouveau avec du déjà connu", *Revue Québécoise de linguistique* 21 (1), 123-170.

KLEIBER, GEORGES, 1994, *Anaphores et Pronoms*, Duculot.

KNIFFKA, G., 1996, *NP-Aufspaltung im Deutschen*, Hürth.

KORNFELD, LAURA and ANDRES SAAB, 2004, "Nominal Ellipsis and Morphological Structure in Spanish", dans Bok-Bennema, Reineke, Bart Hollebrandse, Brigitte Kampers-Manhe and Petra Sleeman (eds.), *Romance Languages and Linguistic Theory 2002*, 183 ff.

KOSTER, JAN, 1997, "Anaphora and the Uniformity of Grammar", dans Hans Bennis, Pierre Pica et Johan Rooryck (eds.), *Atomism and Binding*, 235-250, Dordrecht, Foris.

KRATZER, ANGELIKA, 1998, "More Structural Analogies Between Pronouns and Tenses", dans Strolovitch, Devon et Aaron Lawson (eds.), *Proceedings of Semantics and Linguistic Theory (SALT) VIII*, Ithaca, NY, Cornell University, CLC Publications, 92-109.

KRATZER, ANGELIKA, 2009, "Making a Pronoun: Fake Indexicals as Windows Into the Properties of Pronouns", *Linguistic Inquiry*, 40:2, 187-237.
KREMERS, JOOST, 2003, "The Arabic Noun Phrase. A minimalist approach", *Ph.D. diss.*, Nijmegen.
KUPFERMAN, LUCIEN, 2000, "Réflexions sur la partition : Les groupes nominaux partitifs et la relativisation", *Langue française*, 122, 30-51.
KUPFERMAN, LUCIEN, 2004, "Le mot *de*", Bruxelles, Duculot.
LAENZLINGER, CHRISTOPHER, 2000, "French Adjective Ordering: Perspectives on DP-Internal Movement Types", *Generative Grammar in Geneva* 1, 55-104.
LAGAE, V., 1994, "La prédication interne au groupe nominal. Les constructions du type *il y en a une de libre*", *Thèse*, Université Catholique de Louvain.
LAMARCHE, JACQUES, 1991, "Problems for N^0-Movement to NumP", *Probus* 3(2), 15-26.
LANDAU, IDAN, 1999, "Possessor Raising and the Structure of VP", *Lingua* 107, 1-37.
LANGACKER, RONALD, 1966, "On Pronominalization and the Chain of Command", dans D. A. Reibel et S. Schane (eds.), *Modern Studies in English*, New Jersey, Prentice-Hall.
LARSON, RICHARD, 1998, "Events and Modification in Nominals", dans D. Strolovitch and A. Lawson (eds.), *Semantics and Linguistic Theory VIII* (*SALT8*), 145-168, Ithaca, 22 N.Y., Cornell University CLC Publications.
LARSON, RICHARD, 1999, "Semantics of Adjectival Modification", *Cours* présenté à la *LOT Winter School*, Amsterdam, LOT (Landelijke Onderzoekschool Taalwetenschap), disponible à http://semlab5.sbs.sunysb.edu/~rlarson/.
LARSON, RICHARD, 2001, "Temporal Modification in Nominals", *Communication* présentée à la *International Roundtable on the Syntax of Tense and Aspect*, Paris, France, disponible à http://semlab5.sbs.sunysb.edu/~rlarson/
LARSON, RICHARD et FRANK MARUSIC, 2004, "On Indefinite Pronoun Structures with APs: Reply to Kishimoto", *Linguistic Inquiry* 35.2, 268-87.
LASNIK, HOWARD, 1995, "A Note on Pseudogapping", dans *MIT Working Papers in Linguistics 27: Papers on Minimalist Syntax*, 143-163. MIT, Cambridge, Mass.
LINDAUER, T., 1998, "Attributive Genitive Constructions in German", dans Alexiadou, A. et C. Wilder (eds.), *Possessors, Predicates and Movement in the Determiner Phrase*, 109-140.
LLOMBART-HUESCA, ANA, 2002, "Anaphoric *One* and NP-Ellipsis", *Studia linguistica* 56(1), 59-89.
LOBECK, ANNE, 1991, "The Phrase Structure of Ellipsis", dans Susan Rothstein (ed.), *Perspectives on Phrase Structure: Heads and Licensing*, 81-103, San Diego, Academic Press.
LOBECK, ANNE, 1993, "Strong Agreement and Identification: Evidence from Ellipsis in English", *Linguistics* 31, 777-811.
LOBECK, ANNE, 1995, *Ellipsis: Functional Heads, Licensing, and Identification*, Oxford University Press.
LONGOBARDI, GIUSEPPE, 1994, "Reference and Proper Names : a Theory of N-Movement in Syntax and Logical Form", *Linguistic Inquiry*, 25, 4, 609-665.
LONGOBARDI, GIUSEPPE, 1996, "The Syntax of N-Raising: a Minimalist Theory", *OTS Working Paper*, Utrecht.
LONGOBARDI, GIUSEPPE, 2000, "*Postverbal* Subjects and the Mapping Hypothesis", *Linguistic Inquiry*, 31:4, 691-702.
LONGOBARDI, GIUSEPPE, 2001a, "How Comparative is Semantics? A Unified Parametric Theory of Bare Bare Nouns and Proper Names", *Natural Language Semantics*, 9/4.
LONGOBARDI, GIUSEPPE, 2001b, "The Structure of DPs: Some Principles, Parameters and Problems", dans C. Collins et M. Baltin (eds.), *The Handbook of Contemporary Syntactic Theory*, 562-601, Oxford, Blackwell.
LONGOBARDI, GIUSEPPE, 2006, *Reference to Individuals, Person, and the Variety of Mapping Parameters*, Ms., Université de Trieste.
LOPEZ, LUIS, 2000, "Ellipsis and Discourse-Linking", *Lingua* 110, 183-213.
LOPEZ, LUIS, 2006, "A Derivational Syntax for Information Structure", *Thèse*, University of Illinois-Chicago.
MANOLIU MANEA, MARIA, 1971, *Gramatica comparată a limbilor romanice*, Bucarest, Editura Didactică şi Pedagogică.
MARANTZ, ALEC, 1997, "No Escape from Syntax: Don't Try Morphological Analysis in the Privacy of Your Own Lexicon", dans Alexis Dimitriadis *et al.* (eds.), *UPenn Working Papers in Linguistics* 4.2., 201-225.
MARANTZ, ALEC, 1999, "Creating Verbs Above and Below Little *v*", Ms. Cambridge, MIT.
MARANTZ, ALEC, 2000, "Roots: the Universality of Root and Pattern Morphology", *Communication, Conference on Afro-Asiatic Languages*, Université Paris VII, juin 2000.
MARDALE, ALEXANDRU, 2007, "Les prépositions fonctionnelles du roumain : étude comparative", *Thèse*, Université Paris 7.

MARTI GIRBAU, NURIA, 2003, "Partitives: One or Two Nouns", *Communication* présentée au *XXIX Incontro di Grammatica Generativa*, Urbino, 13-15 février.
MARUSIC, FRANK et ROK ŽAUCER, 2007, "The Dual Source of the Adjective-Plus-Indefinite-Pronoun Construction", *Communication* présentée au *Colloque de Syntaxe et Sémantique à Paris*.
MATUSHANSKY, ORA, 2002, "Movement of Degree/Degree of Movement", *Thèse*, MIT.
MATUSHANSKY, ORA, 2005, "Iraqi Head Seeks Arms: Are Bare Nouns Created Equal?", *Communication* présentée au *Bare Workshop*, Utrecht.
MATUSHANSKY, ORA, 2006, "Head Movement in Linguistic Theory", *Linguistic Inquiry*, 37:1, 69-109.
MATUSHANSKY, ORA et TANYA IONIN, 2006, "The Composition of Complex Cardinals", *Journal of Semantics* 23/4, 315-360.
MATUSHANSKY, ORA et BENJAMIN SPECTOR, 2005, "Tinker, Tailor, Soldier, Spy", dans E. Maier, C. Bary et J. Huitink (eds.), *Proceedings of SuB 9*, Nijmegen, NCS, 241-255.
MEYER-LÜBKE, W., 1890-1906, *Grammatik der romanischen Sprachen*, Leipzig.
MCNALLY, LOUISE, 1995, "Bare Plurals in Spanish are Interpreted as Properties", dans Morrill, G. et R. Oehrle (eds.), *Proceedings of the 1995 ESSLLI Conference on Formal Grammar*.
MCNALLY, LOUISE, 1998, "Existential Sentences without Existential Quantification", *Linguistics and Philosophy* 31, 353-392.
MCNALLY, LOUISE et GEMMA BOLEDA TORRENT, 2004, "Relational Adjectives As Properties of Kinds", dans O. Bonami et P. Cabredo Hofherr (eds.), *Empirical Issues in Syntax and Semantics 5*, 179-196.
MERCHANT, JASON, 2001, *The Syntax of Silence. Sluicing, Islands, and the Theory of Ellipsis*, Oxford, Oxford University Press.
MERCHANT, JASON, 2004, "Fragments and Ellipsis", *Linguistics and Philosophy* 27.6, 661-738.
MIGUEL, M., 2002, "Possessive Pronouns in European Portuguese and Old French", *Journal of Portuguese Linguistics* 2, 214-240.
MIGUEL, M., 2004, "O Sintagma Nominal em Português Europeu. Posições de Sujeito", *Thèse*, Université de Lisbonne.
MILNER, JEAN-CLAUDE, 1978, *De la Syntaxe à l'Interprétation*, Paris, Seuil.
MILSARK, GARY, 1977, "Toward an Explanation of Certain Peculiarities in the Existential Construction in English", *Linguistic Analysis 3*, 1-30.
MORAVCSIK, EDITH (2003), "A Semantic Analysis of Associative Plurals", *Studies in Language* 27, 469-503.
MORO, ANDREA, 1997, *The Raising of Predicates: Predicative Noun Phrases and the Theory of Clause Structure*, Cambridge, Cambridge University Press.
MÜLLER, MICHAEL, 1986, "Zur Verbindbarkeit von Determinantien und Quantoren", dans Heinz Vater (ed.), *Zur Syntax der Determinantien*, pp. 33-55, Tübingen, Gunter Narr Verlag.
MUNN, ALAN et CRISTINA SCHMITT, 2001, "Bare Nominals and the Morphosyntax of Number", dans Cresti, D. *et al.* (eds.), *Current Issues in Romance Linguistics, Selected Papers from the 29th Linguistic Symposium on Romance Languages*, Amsterdam, John Benjamins, 217-231.
MUNN, ALAN et CRISTINA SCHMITT, 2002, "The Syntax and Semantics of Bare Arguments in Brazilian Portuguese", *Linguistic Variation Yearbook*, 2, 235-281.
MUNN, ALAN et CRISTINA SCHMITT, 2004, "Number and indefinites", *Lingua* 115, 821-855.
NASH, LEA et ALAIN ROUVERET, 1997, "Proxy Categories in Phrase Structure Theory", dans K. Kusumoto (ed.). *NELS* 27, University of Massachusetts, Amherst, *GLSA*, 287-304.
NASH, LEA et ALAIN ROUVERET, 2002, "Cliticization as Unselective Attract", *Catalan Journal of Linguistics* 1, 157-199.
NEDELCU, ISABELA, 2008a, "Categoria partitivului în limba română", *Thèse*, Université de Bucarest.
NEDELCU, ISABELA, 2008b, "La formation par ellipse de certains groupes prépositionnels introduits par *de*", *Communication* présentée à la *Conférence Grammaticalization and Pragmaticalization in Romanian*, Bucarest, octobre.
NEELEMAN, AD et KRISZTA SZENDROI, 2007, "Radical Pro Drop and the Morphology of Pronouns", *Linguistic Inquiry* 38(4), 671-714.
NEVINS, ANDREW, 2007, "The Representation of Third Person and Its Consequences for Person-Case Effects", *Natural Language and Linguistic Theory* 25, 273-313.
NTELITHEOS, DIMITRIOS, 2003, "The Syntax of Emphasis: Split DPs and Nominal Ellipsis", dans *Proceedings of the 6th International Conference of Greek Linguistics*, Département de Philologie, Université of Crète, Rethymno.
NTELITHEOS, DIMITRIOS, 2004, "Syntax of Elliptical and Discontinuous Nominals", *Thèse de MA*, UCLA.

NEALE, STEPHEN, 1990, *Descriptions*, Cambridge, MA, MIT Press.

NOYER, ROLF, 1997, "*Features, Positions and Affixes in Autonomous Morphological Structure*, New York, Garland.

OLSEN, SUSAN, 1989, "Das Possessivum: Pronomen, Determinans oder Adjektiv?" *Linguistische Berichte* 120, 133-153.

ORTMANN, A. et A. POPESCU, 2000, *Haplology Involving Morphologically Bound and Free Elements: Evidence from Romanian*, Ms. Univ. Düsseldorf.

PANAGIOTIDIS, PHOEBOS, 2002, *Pronouns, Clitics and Empty Nouns*, John Benjamins, Amsterdam, Philadelphia.

PANAGIOTIDIS, PHOEBOS, 2003a, "Empty Nouns", *NLLT* 21, 381-432.

PANAGIOTIDIS, PHOEBOS, 2003b, "*One*, Empty Nouns, and θ-Assignment", *Linguistic Inquiry* 34, 281-292.

PARTEE, BARBARA, 1987, "Noun Phrase Interpretation and Type-Shifting Principles", dans J. Groenendijk, D. de Jongh et M. Stokhof (eds.), *Studies in Discourse Representation Theory and the Theory of Generalized Quantifiers*, 115-143, Foris, Dordrecht.

PARTEE, BARBARA, 1989, "Binding Implicit Variables in Quantified Contexts", dans Wiltshire, Caroline (ed.), *Papers from the 25th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society* (part one), 342-365, Chicago, University of Chicago, Chicago Linguistic Society.

PERELTSVAIG, ASYA, 2006, "Head Movement in Hebrew Nominals: A Reply to Shlonsky", *Lingua* 116, A1-A40.

PERLMUTTER, D. M. et J. ORESNIK, 1973, "Language Particular Rules and Explanation in Syntax", dans Anderson, S. R. et P. Kiparsky (eds.), *Festschrift for Morris Halle*, New York, Holt, Reinhart, and Winston.

PESETSKY, DAVID, et ESTHER TORREGO, 2001, "T-to-C Movement: Causes and Consequences", dans Michael Kenstowicz (ed.), *Ken Hale: A life in Language*, 355-426, Cambridge, Mass., MIT Press.

PESETSKY, DAVID, et ESTHER TORREGO, 2007, "The Syntax of Valuation and the Interpretability of Features", dans Karimi, S., V. Samiian et W. Wilkins (eds.), *Phrasal and Clausal Architecture: Syntactic Derivation and Interpretation*, Amsterdam, Benjamins.

PESETSKY, DAVID, 1978, "Category Switching and So-Called Pronouns", *Chicago Linguistic Society* 14, 350-61.

PESETSKY, DAVID, 1998, "Some Optimality Principles of Sentence Pronunciation", dans Barbosa P., Fox D., Hagstrom P., McGinnis M. & Pesetsky D. (eds.), *Is the Best Good Enough*, Cambridge, MA, MIT Press.

PICALLO, CARME, 1991, "Nominals and Nominalizations in Catalan", *Probus* 3, 279-316.

PICALLO, CARME, 1994, "Catalan Possessive Pronouns: The Avoid Pronoun Principle Revisited", *Natural Language and Linguistic Theory* 12(2), 259-299.

PICALLO, CARME, 2002, "Abstract Agreement and Clausal Arguments", *Syntax* 5:2, 116-147.

POLLETTO, CECILIA, 2006, "Doubling as Economy", *Communication* présentée à la *Conférence Syntactic Doubling in European Dialects*.

POSTAL, PAUL, 1969, "On the So-Called *Pronouns* in English", dans D. Reibel et S Shane (eds.), *Modern Studies in English*, pp. 201-224, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall.

PUSTEJOVSKY, JAMES, 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge, MIT Press.

PYLKKÄNEN, LIINA, 2002, "Introducing Arguments", *Thèse de Doctorat*, MIT.

RADFORD, ANDREW, 1989, *Profiling proforms*, Ms., University of Essex.

RADFORD, ANDREW, 2000, "NP Shells", *Essex Research Reports in Linguistics*, 33, 2-20.

RAPOSO, EDUARDO, 1999, *Towards a Minimalist Account of Nominal Anaphora in Spanish and English*, Ms., UCSB.

REINHART, TANYA, 1983a, *Anaphora and Semantic Interpretation*, University of Chicago Press.

REINHART, TANYA, 1983b, "Coreference and Anaphora: A Restatement of the Anaphora Question", *Linguistic and Philosophy* 6, 47-88.

Renzi, Lorenzo, Giampaolo Salvi et Anna Cardinaletti (eds.), 1988, "Grande Grammatica Italiana di Cosultazione", vol. I, *La frase, i sintagmi nominale e preposizionale*, Bologna, Il Mulino.

RICHARDS, MARC, 2004, "Object Shift and Scrambling in North and West Germanic: A Case Study in Symmetrical Syntax", *Thèse*, University of Cambridge.

RITTER, ELIZABETH, 1995, "On the Syntactic Category of Pronouns and Agreement", *Natural Language and Linguistic Theory* 13, 405-443.

RIZZI, LUIGI, 1986, "Null Objects in Italian and the Theory of *Pro*", *Linguistic Inquiry* 17, 501-557.

RIZZI, LUIGI, 1990, *Spiegazione e teoria grammaticale*, Padova, UniPress.

RIZZI, LUIGI, 1997, "The Fine Structure of the Left Periphery", dans Haegeman L. (ed.), *Elements of Grammar. Handbook of Generative Syntax*, Dordrecht, Kluwer, 281-337.

ROBERTS, IAN, 2006, *Clitics, Head Movement and Incorporation*, Ms. University of Cambridge.

ROEHRS, DORIAN, 2006, "The Morpho-Syntax of the Germanic Noun Phrase: Determiners MOVE Into the Determiner Phrase", *Thèse*, Indiana University, Bloomington.

RONAT, MITSOU, 1974, "Echelle de base et mutation en syntaxe", *Thèse*, Université Paris 8.

RONAT, MITSOU, 1977, "Une Contrainte sur l'Effacement du Nom", dans Mitsou Ronat (ed.), *Langue*, 153-69, Paris, Hermann.

ROODENBURG, JASPER, 2005, "French Bare Arguments Are Not Extinct: The Case of Coordinated Bare Nouns", *Linguistic Inquiry*, 35:2, 301-313.

ROUVERET, ALAIN, 1991, "Functional Categories and Agreement", *The Linguistic Review* 8, 353-387.

ROUVERET, ALAIN, 1992, "Clitic Placement, Focus and the Wackernagel Position in European Portuguese", *Eurotyp Working Papers, Theme Group 8, Clitics*, vol. 3, 103-139.

ROUVERET, ALAIN, 1994, "Syntaxe du gallois", *CNRS* éditions, Paris.

ROUVERET, ALAIN, 2002, "How are Resumptive Pronouns Linked to the Periphery?", *Linguistic Variation Yearbook* 2, 123-184.

ROUVERET, ALAIN, 2006, *VP Ellipsis, the vP Phase and Verbal Morphology*, Ms. Université Paris 7.

ROUVERET, ALAIN, 2008, "Phasal Agreement and Reconstruction", dans Robert Freidin, Carlos Otero, Maria Luisa Zubizarreta (eds.), *Foundational Hypotheses*, Cambridge, Mass., MIT Press, 167-196.

ROY, ISABELLE, 2006, "Non-Verbal Predications: a Syntactic Analysis of Predicational Copular Sentences", *Thèse*, University of Southern California.

RUBIN, EDWARD, 1996, "The Transparent Syntax and Semantics of Modifiers", dans *The Proceedings of the 15th West Coast Conference on Formal Linguistics*, ed. by Brian Agbayani and Sze-Wing Tang, 429-440, Stanford, Calif., CSLI Publications.

RUBIN, EDWARD, 2003, "Determining Pair-Merg", *Linguistic Inquiry* 34:4, 660-668.

SAAB, ANDRES, 2004, "On Morphological Sloppy Identity in Spanish Nominal Ellipsis", dans Salanova, Andres et Christina Schmitt (eds.), *MIT Working Papers in Linguistics: Proceedings EVELIN '04*, Cambridge, Mass, MIT Press.

SAMEK-LODOVICI, VIERI, 2006, "When Right Dislocation Meets the Left-Periphery. A Unified Analysis of Italian Non-Final Focus", *Lingua* 116, 836-873.

SANDFELD, KRISTIAN, 1965², *Syntaxe du français contemporain*, Paris, Genf.

SAUERLAND, ULI, 1998, "*The Meaning of Chains*", *Thèse*, MIT, Cambridge, Mass.

SAUERLAND, ULI, 2000, "The Content of Pronouns: Evidence from Focus", *The Proceedings of SALT 10*, ed. Matthews & B. Jackson. Ithaca, N.Y., Cornell University, *CLC Publications*, 167-184.

SAUERLAND, ULI, 2002, "Unpronounced Heads in Relative Clauses", dans Kerstin Schwabe et Susanne Winkler (ed.), *The Interfaces, Deriving and Interpreting Omitted Structures*, 205-226, John Benjamins, Amsterdam.

SAUERLAND, ULI, 2006, "On the Semantic Markedness of Phi-Features", *Proceedings of the Phi-Workshop*, McGill University, Montreal, Canada, 2004.

SAUERLAND, ULI, 2007a, "Flat Binding: Binding without Sequences", dans Sauerland, U. et H.-M. Gärtner (eds.), *Interfaces + Recursion = Grammar? Chomsky's Minimalism and the View from Syntax-Semantics*, Mouton de Gruyter, Berlin, Germany.

SAUERLAND, ULI, 2007b, "Pseudo-Sloppy Readings in Flat Binding", *Communication* présentée au *Colloque de Syntaxe et Sémantique à Paris*.

SAUERLAND, ULI et PAUL ELBOURNE, 2002, "Total Reconstruction, PF Movement, and Derivational Order", *Linguistic Inquiry* 33.2, 281-319.

SCHACHTER, PAUL, 1977, "Does She or Doesn't She?", *Linguistic Inquiry* 8, 763-767.

SCHMITT, CRISTINA et ALAN MUNN, 1999, "Against the Nominal Mapping Parameter: Bare Noun in Brazilian Portuguese", *Proceedings of NELS 29*.

SCHOORLEMMER, M., 1998, "Possessors, Articles and Definiteness", dans In Alexiadou, A. et C. Wilder (eds.), *Possessors, Predicates and Movement in the Determiner Phrase*, 55-86.

SCHROTEN, J., 1992, "On Spanish Definite Determiners: Personal Pronouns and Definite Articles", *Recherches de Linguistique Romane et Française d'Utrecht*, 9-24.

SCHÜTZE, C., 2001, "Semantically Empty Lexical Heads As Last Resorts", dans N. Corver et H. van Riemsdijk (eds.), *Semi-lexical Categories. The Function of Content Words and the Content of Function Words*, Mouton de Gruyter.

SCHWARZSCHILD, ROGER (1999), "Givenness, AvoidF and Other Constraints on the Placement of Accent", *Natural Language Semantics* 7, 141-77.

SHLONSKY, UR, 1992, "Resumptive Pronouns as a Last Resort", *Linguistic Inquiry* 23(3), 443-468.

SHLONSKY, UR, 2004, "The form of Semitic Noun Phrases", *Lingua* 114, 1465-1526.
SHLONSKY, UR, 2006, "Reply: Rejoinder to Pereltsvaig's *Head Movement in Hebrew Nominals: A Reply to Shlonsky*", *Lingua* 116, 1195-1197.
SICHEL, IVY, 2000, "Evidence for DP-Internal Remnant Movement", *Proceedings NELS*, 568-581.
SIEWIERSKA, ANNA, 2004, *Person*, Cambridge, Cambridge University Press.
SLEEMAN, PETRA, 1993, "Noun Ellipsis in French", *Probus* 5, 271-295.
SLEEMAN, PETRA, 1996, *Licensing Empty Nouns in French*, The Hague, HIL.
SLEEMAN, PETRA, 2006, "Focus and the Licensing of Non-Modal Infinitival Subject Relatives", *Communication* présentée au *Workshop on DP-Internal Information Structure*, Université d'Utrecht.
SLEEMAN, PETRA et ELS VERHEUGD, 1998, "Licensing DP-Internal Predication", dans, Schwegler, Armin, Bernard Tranel et Myriam Uribe-Etxebarria (eds.), *Romance Linguistics: Theoretical Perspectives*, 271 ff., John Benjamins.
SMITH, NOAH, 2001, "Ellipsis Happens, Deletion Is How", *University of Maryland Working Papers in Linguistics*, vol. 11, 176-191.
SOMMERSTEIN, ALAN, 1972, "On the So-Called *Definite Article* in English", *Linguistic Inquiry* 3, 197-209.
SPEAS, MARGARET, 1996, "Null Objects in Functional Projections", dans Johan Rooryck et Laurie Zaring (eds.), *Phrase Structure and the Lexicon*, Kluwer, Dordrecht, pp. 187-211.
SPORTICHE, DOMINIQUE, 1993, *Clitic constructions*, Ms. UCLA.
SPORTICHE, DOMINIQUE, 1999, "Pronominal Clitic Dependencies", dans Van Riemsdijk, H. (ed.), *Clitics in the Languages of Europe*, Walter de Gruyter, 679-710.
SPROAT, RICHARD et CHILIN SHIH, 1991, "The Cross-Linguistics Distribution of Adjectival Ordering Restrictions", dans C. Georgopoulos et R. Ishihara (eds.), *Interdisciplinary Approaches to Language: Essays in Honor of S-Y Kuroda*, 565-593, Dordrecht, Kluwer.
STATEVA, 2002, "Possessive Clitics and the Structure of Nominal Expressions", *Lingua* 112, 647-690.
STEEDMAN, MARC, 2003, "Scope Alternation and the Syntax/Semantics Inteface", *Communication* présentée au *Colloque de Syntaxe et Sémantique à Paris*.
STROZER, J., 1976, "Clitics in Spanish", *Thèse*, University of California, Los Angeles.
SUÑER, MARGARITA, 1988, "The Role of Agreement in Clitic-Doubled Constructions", *Natural Language and Linguistic Theory* 6, 391-434.
SVENONIUS, PETER, 1994, "The Structural Location of the Attributive Adjective", dans E. Duncan *et al.* (eds.), *Proceedings of the Twelfth WCCFL*, 439-454, *CSLI Publications*, Stanford, CA.
SVENONIUS, PETER, 2004, "On the Edge", dans David Adger, Cécile de Cat et George Tsoulis (eds.), *Peripheries*, Dordrecht, Kluwer, 259-287.
DE SWART, HENRIËTTE, YOAD WINTER et JOOST ZWARTS, 2005, "Bare Predicate Nominals in DUTCH", dans E. Maier, C. Bary et J. Huitink (eds.), *Proceedings of Sinn und Bedeutung 9*, 446-460, Nijmegen, NCS.
DE SWART, HENRIËTTE, YOAD WINTER et JOOST ZWARTS, 2007, "Bare Nominals and Reference to Capacities", *Natural Language and Linguistic Theory* 25, 195-222.
SZABOLCSI, ANNA, 1994, "The Noun Phrase", dans Kiefer, F. et Kiss, K. E. (eds.), *Syntax and Semantics 27: The Syntactic Structure of Hungarian*, 179-274, San Diego, Academic Press.
TAKANO, YUJI, 2003, "How Antisymmetric Is Syntax?", *Linguistic Inquiry* 34 (3), 516-526.
TANASE-DOGARU, MIHAELA, 2007, "The Category of Number. Its Relevance for the Syntax and the Semantic Typology of the Nominal Group", *Thèse*, Université de Bucarest.
TANCREDI, CHRIS, 1992, "Deletion, Deaccenting, and Presupposition", *Thèse*, MIT.
TASMOWSKI-DE RYCK, LILIANE, 1990, "Les pronoms démonstratifs français et roumains', *Revue Roumaine de Linguistique*, XXXV, 375-380.
TASMOWSKI-DE RYCK, LILIANE, 1997, "Le démonstratif roumain en contexte", dans Ramón Lorenzo Vázquez (ed.), *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas*, 229-238.
THRAINSSON, HOSKULDUR, 1996, "On the (Non-)Universality of Functional Categories", dans Abraham, W. *et al.* (eds.), *Minimal Ideas*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins.
TICIO, MARIA EMMA, 2003, "On the Structure of DPs", *Thèse*, University of Connecticut.
TORREGO, ESTHER, 1995, "On the Nature of Clitic Doubling", dans Hector Campos et Paula Kempchinsky (eds.), *Evolution and Revolution in Linguistic Theory*, 251-275. Washington, D.C., Georgetown University Press.
URIAGEREKA, JUAN, 1995, "Aspects of the Syntax of Clitic Placement in Western Romance", *Linguistic Inquiry*, 26/1, 79-123.
URIAGEREKA, JUAN, 2001, *Pure Adjuncts*, Ms., University of Maryland. College Park, Md.

VALOIS, DANIEL, 1991, "The Internal Syntax of DP and Adjectival Placement in English and French", *NELS* 21, 367-382.

VAN GEENHOVEN, VEERLE, 1995, "Semantic Incorporation: a Uniform Semantics for West Greenlandic Noun Incorporation and West Germanic Bare Plural Configurations", dans *CLS 31: Papers from the Thirty First Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago, Chicago Linguistic Society.

VAN GEENHOVEN, VEERLE, 1996, "Semantic Incorporation and Indefinite Descriptions", *Thèse*, Université de Tübingen.

VAN HOOF, HANNEKE, 1997, "On Split Topicalization and Ellipsis", *Tech. Rep. 112, Arbeitspapiere des Sonderforschungsbereichs 340*, Tübingen.

VAN RIEMSDIJK, HENK, 1989, "Movement and Regeneration", dans P. Benincà (ed.), *Dialectal Variation and the Theory of Grammar*, Dordrecht, Foris.

VAN RIEMSDIJK, HENK, 1990, "Functional Prepositions", dans H. Pinkster and I. Genee (eds.), *Unity in Diversity*, Dordrecht, Foris.

VAN RIEMSDIJK, HENK, 1998, "Categorial Feature Magnetism: The Endocentricity and Distribution of Projections", *The Journal of Comparative Germanic Linguistics* 2, 1-48.

VAN RIEMSDIJK, HENK, 2001, "A Far from Simple Matter. Syntactic Reflexes of Syntax-Pragmatics Misalignments", dans István Kenesei et Robert M. Harnish (eds.), *Perspectives on Semantics, Pragmatics and Discourse*, 21-41, Amsterdam, John Benjamins.

VAN RIEMSDIJK, HENK, 2005, "Horn Amalgams As Grafts", *Communication* au *6e Colloque de Syntaxe et Sémantique à Paris*.

VANELLI, LAURA, 1979, "Una forma suppletiva dell'articolo e la sua fonosintassi", *Rivista di Grammatica Generativa*, 4, 1-2, 183-206.

VILLALBA, XAVIER, 1999, "Symmetry and Antisymmetry in Syntax", *Syntaxis* 2, 1-25.

VILLALBA, XAVIER, 2000, "The Syntax of Sentence Periphery", *Thèse*, Universitat Autònoma de Barcelona.

VILLALBA, XAVIER, 2006, "The Topic-Focus Articulation and (Non)Spurious Articles in Germanic and Romance", *Communication* présentée au *Workshop on DP-Internal Information Structure*, Université d'Utrecht.

WECHSLER, S., 2004, "Number As Person", dans Bonami, O. et P. Cabredo-Hofherr (ed.), *Empirical Issues in Syntax and Semantics 5*.

WECHSLER, S. et L. ZLATIC, 2000, "A Theory of Agreement and Its Application to Serbo-Croatian", *Language* 76(4), 759-798.

WECHSLER, S. et L. ZLATIC, 2003, "The Many Faces of Agreement", Stanford, CA, *CSLI Publ.*

WILLIAMS, EDWIN, 1977, "Discourse and Logical Form", *Linguistic Inquiry* 8, 101-140.

WILLIS, DAVID, 2006, "Against N-Raising and NP-Raising Analyses of Welsh Noun Phrases", *Lingua* 116, 1807-1839.

WILTSCHKO, MARTINE, 1998, "On the Syntax and Semantics of (Relative) Pronouns and Determiners", *Journal of Comparative Germanic Linguistics* 2, 143-181.

WINKLER, SUSANNE, 2005, *Ellipsis and Focus in Generative Grammar*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter.

ZAMPARELLI, ROBERTO, 1993, "Prenominal Modifiers, Degree Phrases and the Structure of the AP", *University of Venice Working Papers in Linguistics* 3, 138-161.

ZAMPARELLI, ROBERTO, 1995, "Layers in the Determiner Phrase", *Thèse*, University of Rochester.

ZAMPARELLI, ROBERTO, 1998, "A Theory of Kinds, Partitives and *of/z* Possessives", dans A. Alexiadou et C. Wilder (eds.) *Possessors, Predicates and Movement in the Determiner Phrase*, 261-301, John Benjamins.

ZIMMERMANN, T. E., 1993, "On the Proper Treatment of Opacity in Certain Verbs", *Natural Language Semantics* 1, 149-179.

ZRIBI-HERTZ, ANNE et LAMINE DIAGNE, 2002, "Clitic Placement after Syntax: Evidence from Wolof Person and Locative Markers", *Natural Language & Linguistic Theory* 20, 823-884.

ZRIBI-HERTZ, ANNE et LILIANE MBOLATIANAVALONA, 1999, "Towards a Modular Theory of Linguistic Deficiency: Evidence from Malagasy Personal Pronouns", *Natural Language & Linguistic Theory* 17, 161-218.

ZRIBI-HERTZ, ANNE et LILIANE MBOLATIANAVALONA, 2009, "French (definite) DPs without Lexical Nouns: Reopening the *celui* File", *Communication* présentée à *Going Romance*, décembre, Nice.

ZWICKY, ARNOLD, 1977, "Hierarchies of Person", dans Woodford A. Beach, Samuel E. Fox et Shulamith Philosoph (eds.), *Papers from the Thirteenth Regional Meeting of the Chicago Linguistics Society*, 714-33, Chicago, Chicago Linguistics Society.

Tiparul s-a executat sub c-da nr. 2676/2010, la
Tipografia Editurii Universității din București

40 lei

Editura
Universității
din București

TM

9 789737 378682